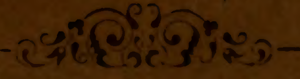

THE LIBRARY OF CONGRESS
1800



LA CASE

DE

L'ONCLE TOM

OU

TABLEAUX DE L'ESCLAVAGE DANS LES ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE;

PAR

MISTRESS HARRIET BEECHER STOWE.

TRADUCTION NOUVELLE

PAR OLD NICK & ADOLPHE JOANNE,

Collaborateurs de la *Revue britannique*.

PRÉCÉDÉE D'UN PORTRAIT ET DE LA BIOGRAPHIE DE L'AUTEUR;
ORNÉE D'UN GRAND NOMBRE DE GRAVURES D'APRÈS LES DESSINS DE GEORGE CRUIKSHANK,
SUIVIE DE POÉSIES COMPOSÉES PAR DES NÈGRES ET D'UNE NOTICE SUR LA
COLONIE DE LIBERIA.



PARIS

ADOLPHE DELAHAYS, ÉDITEUR

4-6, RUE VOLTAIRE, 4-6

1857

G. Daniel-Lacombe

LA CASE

DE

L'ONCLE TOM.

PARIS. — TYPOGRAPHIE DE J. BEST,
rue St-Maur-St-Germain, 15.

LA CASE

DE

L'ONCLE TOM

OU

TABLEAUX DE L'ESCLAVAGE DANS LES ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE;

PAR

MISTRESS HARRIET BEECHER STOWE.

TRADUCTION NOUVELLE

PAR OLD NICK & ADOLPHE JOANNE,

Collaborateurs de la *Revue britannique*.

PRÉCÉDÉE D'UN PORTRAIT ET DE LA BIOGRAPHIE DE L'AUTEUR;
ORNÉE D'UN GRAND NOMBRE DE GRAVURES D'APRÈS LES DESSINS DE GEORGE CRUIKSHANK;
SUIVIE DE POÉSIES COMPOSÉES PAR DES NÈGRES ET D'UNE NOTICE SUR LA
COLONIE DE LIBERIA.



PARIS

ADOLPHE DELAHAYS, ÉDITEUR

4-6, RUE VOLTAIRE, 4-6

1857


OF CONGRESS,
1899
CITY OF



HARRIET BEECHRE STOWE.

D'après une photographie.

LA VIE DE HARRIET STOWE.



Harriet Beecher Stowe est née, en 1812, dans les États-Unis, à Litchfield. Son père, Lyman Beecher, était le fils d'un forgeron. Il exerça lui-même ce rude métier pendant plus de vingt ans. Mais, à l'approche de l'âge mûr, cédant à une ardeur et à une ferveur d'instruction qu'il avait senties croître en lui de jour en jour, il quitta l'enclume, suivit les cours du collége de Yale, et devint pasteur de l'église de Litchfield. Ces changements subits de profession et de position n'ont rien que de très-ordinaire aux États-Unis. Chacun y monte, descend, remonte l'échelle sociale, suivant ce qu'il a de force et d'intelligence, sans que l'opinion publique s'en étonne. Contraint de descendre, on ne se décourage point, on n'éprouve aucune humiliation, et on conserve, même à un âge avancé, la volonté et l'espérance de vaincre la mauvaise fortune. C'est un trait particulier du caractère américain que cette confiance en soi, calme, énergique, persévérante. L'esprit et les mœurs démocratiques y habituent d'ailleurs à se mesurer les uns les autres, non sur ce que l'on paraît être, mais sur les preuves que l'on donne de ce que l'on vaut réellement.

De Litchfield, l'ancien forgeron, devenu docteur, se rendit à Boston. Plusieurs années après, en 1833, il fut appelé à Cincinnati, ville de l'Ouest, sur la rive nord de l'Ohio, pour y prendre la direction d'un *seminary,* sorte d'institution mixte dont le but était de combiner les études littéraires et religieuses avec le travail professionnel. La famille Beecher suivit son chef dans cette nouvelle résidence.

Harriet avait reçu, pendant son séjour à Boston, une instruction solide et variée. Elle seconda sa sœur aînée, Catherine, dans la direction d'une école destinée à former des institutrices. Cette occupation austère et fortifiante a rempli les plus belles années de sa jeunesse; elle n'y renonça qu'à l'époque de son mariage avec le révérend C. E. Stowe, professeur de littérature biblique au séminaire dirigé par Lyman Beecher.

Cet établissement est situé sur un plateau agreste de la haute colline qui, du côté de l'ouest, domine la ville de Cincinnati. Près de ses bâtiments, on

voit de jolies maisonnettes en briques, séparées par de verts gazons, ombragées par des groupes de rosiers, d'acacias, de caroubiers, par des bosquets de clématites et de chèvrefeuilles : c'étaient les habitations des professeurs. Alentour sont clairsemées d'autres maisons, d'apparence moins modeste, où demeurent des banquiers, des marchands, de riches familles. L'ensemble pittoresque de ces cottages et de ces villas compose un hameau que l'on nomme *Walnut-Hills* (Côteaux des Noyers).

Harriet Stowe a passé dans cet agréable séjour dix-huit années d'une vie simple et laborieuse. La plus grande partie de son temps était consacrée à l'éducation de ses enfants, qui ont été nombreux : il lui en reste cinq; Dieu lui a retiré les autres. Elle a connu, près de leur lit de douleur, ces angoisses, ces déchirements du cœur qu'elle a depuis exprimés avec un sentiment si vrai, avec une émotion si pénétrante, dans *la Case de l'oncle Tom*. Pendant les heures de rare loisir que lui laissaient ses devoirs de mère, elle écrivait des articles, des récits, des nouvelles, pour les journaux et les revues. Ces essais frappèrent l'attention publique par leur caractère de haute moralité, par leur sentiment dramatique et populaire. On en a recueilli et réuni plusieurs dans un petit volume intitulé : *May-Flower*.

L'existence de la famille Stowe semblait devoir s'écouler tout entière dans ces paisibles lieux, douce, facile, heureuse, sans autres incidents que les épreuves inévitables des maladies et de la mort : elle fut tout à coup troublée, tourmentée, dévastée, pour ainsi dire, par la formidable question de l'esclavage.

Depuis quelques années, les discussions sur la traite, sur la condition des nègres dans les États du Sud, sur les esclaves fugitifs, devenaient de plus en plus animées : elles envahissaient la presse, la tribune, la chaire; elles agitaient les plus sages et les meilleurs esprits. Un moment vint où elle pénétra jusqu'au séminaire présidé par Lyman Beecher, homme d'une éloquence vigoureuse et, dit-on, quelquefois amère [1]. On fit d'abord peu d'attention aux controverses que soutinrent les professeurs de cet établissement; mais les théories d'affranchissement, se transformant en passions dans les classes de la nation

[1] La charité tout évangélique de M. Lyman Beecher est bien connue à Litchfield et à Cincinnati. Un jour, il portait à son tailleur vingt-cinq dollars; sur son chemin, il rencontre un quêteur des missions étrangères, et il met la somme entière dans la boîte de la quête. « C'était par distraction, » dit-il, pour s'excuser, en rentrant chez lui.

les moins cultivées, commencèrent bientôt à inquiéter les intérêts matériels. Les commerçants, les manufacturiers de Cincinnati prirent l'alarme : ils craignaient de voir se fermer pour eux les marchés des États du Sud. L'émotion des ateliers se répandit au dehors. Des rassemblements se formèrent; des actes de brutalité impunis provoquèrent à une agitation qui grandit bientôt jusqu'aux proportions d'une guerre civile. Cincinnati devint un champ de bataille où les partisans de l'esclavage eurent presque toujours l'avantage sur les amis de la liberté. De 1835 à 1847 s'y succédèrent les épisodes les plus déplorables, des outrages publics, des imprimeries saccagées, des écoles nègres rasées de fond en comble, des enfants de noirs libres furtivement enlevés, des procès criminels, la crainte de la persécution et de l'esclavage s'exaltant jusqu'au désespoir : un nègre, par exemple, assassinant ses enfants et sa femme pour les soustraire aux marchands du Sud; les masses en délire se ruant dans les quartiers de la ville habités par les hommes de couleur, attaquant, démolissant leurs maisons mêmes avec le canon, se livrant contre eux, contre leurs femmes, aux excès les plus infâmes qui puissent suivre les prises d'assaut en pays ennemi; les corps souillés, mutilés, jetés dans les rues; les victimes blessées poursuivies par les incendiaires et les meurtriers!

Harriet Stowe, de sa retraite, entendait les détonations, les mugissements de la foule, les cris de détresse; de ses fenêtres, elle voyait les flammes, les groupes de fugitifs, des femmes épouvantées emportant des enfants dans leurs bras; elle eut le bonheur de secourir plusieurs d'entre ces malheureuses créatures, de mêler ses larmes à leurs larmes, de leur donner un asile qui n'était pas sans danger : plus d'une fois, des bandes de furieux assaillirent, torches et armes à la main, le séminaire et les maisons des professeurs. Un acte de l'autorité, qui interdit à l'établissement toute dissertation ou discussion sur l'esclavage, le préserva peut-être d'une ruine matérielle; mais à cette défense les étudiants répondirent en se retirant tous à la fois; le séminaire fut déserté. Lyman Beecher et E. Stowe restèrent encore quelques années à leur poste dans l'espoir de rappeler les auditeurs : ce fut en vain. En 1850, le professeur Stowe se retira avec sa femme et ses enfants vers les États de l'Est, et accepta une chaire d'enseignement au séminaire théologique d'Andover.

Ces événements de Cincinnati, ces scènes de barbarie et d'horreur, avaient fait une impression profonde sur Harriet Stowe. Toutes ses sympathies de chrétienne et de mère avaient été blessées, torturées. Sa sensibilité était devenue si vive,

si douloureuse, son cœur était si prompt à saigner sous l'atteinte de ces souvenirs, que, comme elle le dit elle-même à la fin de son livre, il lui fut impossible, pendant longtemps, de parler et d'entendre parler de la question de l'esclavage. Elle croyait ainsi pouvoir l'oublier : au contraire, le grand problème fermentait dans son âme; elle en était, pour ainsi dire, hantée et possédée; et elle n'eut de véritable soulagement que le jour où elle laissa échapper ce grand cri de l'*Oncle Tom* qui a retenti avec tant de rapidité et d'éclat en Amérique et en Europe, dans tous les rangs de la société, surtout au fond du cœur des mères et de tous ceux qui souffrent.

Jamais grande et noble action n'a été suivie plus immédiatement de sa récompense. Harriet Stowe fût-elle résolue à ne plus écrire désormais aucun livre, le succès plus moral encore que littéraire de *la Case de l'oncle Tom* suffirait à honorer sa vie. Mais pourquoi se condamnerait-elle au silence? Elle a la science des douleurs de l'humanité; elle n'ignore pas qu'il y a sur la terre d'autres souffrances que celles de la race nègre : elle est dans la force de l'âge, elle connaît sa puissance, et elle a pour auditoire toutes les nations civilisées des deux mondes!



PRÉFACE DE L'AUTEUR.

L'histoire qu'on va lire met en scène, — son titre l'indique assez, — une race méconnue jusqu'à présent par tout ce que notre société moderne a de castes policées et moralement épurées; race étrangère dont les ancêtres, nés sous le soleil des tropiques, apportèrent en Amérique, et ont transmis à leurs descendants actuels, un caractère tout différent de celui des Anglo-Saxons, qui dès lors la méconnaissent et la méprisent, sans que le cours des ans ait pu modifier cette espèce d'excommunication.

On entrevoit cependant l'aurore d'un jour meilleur. La littérature, la poésie, les arts, mettant en commun leurs bénignes influences, vont chaque jour vibrant mieux à l'unisson de cette grande et harmonieuse parole du Christ : *Aimez-vous les uns les autres!*

Le poëte, le peintre, l'artiste, fouillent sans relâche, pour les reproduire plus riantes et plus belles, les douces intimités de la vie, et, donnant au bien l'attrait du beau dans leurs fictions désormais sanctifiées, aident ainsi au développement de la fraternité chrétienne.

Partout la bienfaisance étend sa main, sa main qui dévoile les abus, redresse les torts, allége les misères, et révèle les infimes, les opprimés, les oubliés, aux sympathies d'un monde devenu meilleur.

Ce mouvement général ne pouvait plus longtemps se produire sans que la malheureuse Afrique s'en ressentît. L'Afrique, où l'on vit poindre jadis comme la première aurore de cette civilisation si radieuse aujourd'hui, mais qui, depuis des siècles, gisait, prosternée et sanglante, aux pieds de la chrétienté civilisée, dont elle implorait en vain la pitié.

A la longue, cependant, le cœur endurci de ses rudes vainqueurs a penché vers la clémence. Les nations ont reconnu à quel point il est plus noble à elles de protéger que d'opprimer les faibles. Grâces en soient rendues au Seigneur, le trafic des esclaves n'aura pas vécu autant que le monde lui-même.

Ce qu'on s'est proposé, en traçant ces esquisses imparfaites, a été d'éveiller quelque sympathie, quelque intérêt en faveur de la race africaine, telle que nous la voyons aux États-Unis; d'exposer les douleurs qu'elle subit et les griefs

qu'elle cache; de montrer les vices d'un système forcément, fatalement injuste, et sous lequel doivent rester perdus tous les efforts de ceux qui voudraient venir en aide à la race proscrite.

L'auteur se sent en droit de déclarer qu'en attaquant ce système, elle n'a été mue par aucun sentiment hostile aux individus qui, sans qu'il y ait de leur faute, se trouvent compromis dans les embarras, les difficultés, les épreuves souvent fort pénibles qu'engendrent les relations de maître à esclave.

Notre expérience personnelle nous a convaincue que les plus nobles cœurs, les plus belles intelligences, peuvent se trouver, par la force des choses, dans ces liens parfois inextricables; et personne ne sait mieux que ces êtres d'élite combien est encore loin, et au-dessous de la vérité, tout ce qu'on peut dire des malheurs de l'esclavage dans un récit comme celui-ci.

Aux États-Unis du Nord peut-être nous accusera-t-on d'avoir outré nos figures, exagéré les malheurs des noirs. Dans les États du Sud on reconnaîtra que nous sommes restée fidèle à la vérité stricte. Lorsqu'il en sera temps, l'auteur pourra dire comment sont parvenus à sa connaissance personnelle les principaux incidents rapportés dans ce livre.

Une consolante espérance nous vient de cette pensée que, semblable à tant d'autres misères, siècle à siècle effacées, guéries, détruites ici-bas, l'esclavage aussi doit périr, et qu'un jour luira où les pages de ce livre seront consultées comme les vestiges d'un état de choses qui depuis longtemps aura cessé d'exister.

Lorsqu'une république chrétienne, et graduellement éclairée, aura, sur le rivage africain, ses lois, son langage, sa littérature, dont l'origine sera nôtre, puissent alors les souvenirs de la terre de servitude être pour ses citoyens ce qu'étaient pour l'Israélite les souvenirs d'Égypte, un motif de reconnaissance envers la volonté souveraine qui l'avait racheté.

En effet, tandis que les politiques sont en guerre, tandis que les hommes se laissent ballotter de côté et d'autre par les mobiles conflits des intérêts et des passions, la grande cause de la liberté humaine est dans les mains de celui dont il a été dit :

Jamais ne faudra ni ne perdra courage
Jusqu'au jour où la justice régnera sur terre.
Il délivrera le besoigneux dont la plainte lui arrive,
Le pauvre, et celui qui manque de secours.
Il rachètera leur âme de la ruse et de la violence,
Et précieux sera leur sang à ses yeux.

LA CASE
DE L'ONCLE TOM.

CHAPITRE PREMIER.

Où l'on présente au lecteur un ami des hommes.

Vers la fin d'une froide journée de février, à P..., ville du Kentucky, deux *gentlemen* achevaient leur dîner en sablant quelques verres de vin dans une salle à manger fort bien meublée. Les domestiques s'étaient retirés ; nos deux convives avaient rapproché leurs siéges l'un de l'autre, et ils semblaient engagés dans quelque débat fort intéressant.

Deux *gentlemen,* avons-nous dit afin d'éviter une circonlocution, car, au fond, l'un des deux interlocuteurs, examiné de près, ne semblait pas mériter ce titre, qu'on réserve d'ordinaire aux gens bien nés et bien appris. C'était un homme de petite taille, trapu, dont les traits grossiers, la physionomie vulgaire, ne prévenaient point en sa faveur, et qui, par ses manières sans gêne, annonçait les prétentions du parvenu habitué dès l'enfance à se frayer un chemin de bas en haut, les coudes en dehors, à grand renfort d'audace impudente. Son costume étalait un luxe de mauvais goût, resplendissant sur son gilet bariolé comme sur sa cravate bleue à pois jaunes, dont le nœud triomphant convenait, on ne peut mieux, au demeurant de ce personnage ridicule. Ses grosses mains rougeaudes étaient constellées de bagues : à l'extrémité de sa lourde chaîne de montre brandillait et tintait un paquet de breloques

énormes, aux couleurs variées, qu'il caressait de la main et faisait sonner de temps en temps avec une satisfaction évidente. Sa conversation attestait un noble mépris pour le code grammatical, et il l'ornait çà et là d'accessoires profanes que nous ne saurions reproduire, si désireux que nous soyons de nous montrer, dans nos portraits, minutieusement fidèle à la ressemblance.

Son hôte, M. Shelby (le maître de la maison), avait tous les dehors d'un homme comme il faut : sa maison, tenue avec un soin minutieux, et l'élégance du service, annonçaient une aisance voisine de la richesse. Nous l'avons déjà dit, la conversation de ces deux hommes était fort vivement engagée.

— Voilà comment je voudrais arranger les choses, dit M. Shelby.

— Impossible de faire affaire sur ce pied... tout à fait impossible, monsieur Shelby, dit l'autre, levant son verre de vin à la hauteur de son œil, entre lui et le jour.

— Voyez-vous, Haley, Tom est un serviteur rare... Il vaut ce prix-là de toute façon : zélé, honnête, capable, il mène ma ferme au doigt et à l'œil...

— Honnête... pour un nègre, n'est-il pas vrai? reprit Haley, se versant un verre de *brandy*.

— Non : tout de bon et sans rien rabattre, Tom est un bon serviteur, intelligent et zélé. Il est pieux. Voici quatre ans qu'il s'est converti à une de ces *conventions* religieuses, comme il s'en fait ici de temps en temps. Sa foi est sincère, j'en jurerais. Depuis lors, je lui ai confié tous mes intérêts, sans réserve ni restriction : argent, maison, chevaux, il dispose de tout. Il va et vient comme il lui plaît, et je l'ai toujours trouvé sans reproche.

— Il y a des gens, répondit Haley, soulignant ses paroles par un geste de sa main levée, qui ne croient pas à la piété des nègres; mais j'y crois, *moi*, Shelby. Dans ce dernier lot que j'ai conduit à *Orléans* [1], il y avait un camarade dont les prières valaient un prêche; et une tranquillité, une douceur! Ah! dame, il m'a rapporté gros... car je l'avais acheté presque pour rien d'un gaillard forcé de vendre... J'ai réalisé dessus un bénéfice de six cents dollars... Aussi, tout considéré, je pense que la piété, — quand elle est *bon teint*, entendons-nous, — ajoute à la valeur d'un esclave.

— Eh bien, chez Tom, je vous garantis la qualité, répliqua l'autre. Tenez, l'automne dernier, je le laissai aller seul à Cincinnati pour des affaires, et il eut à me rapporter un solde de cinq cents dollars. « Tom, lui dis-je au départ, je

(1) La Nouvelle-Orléans

me fie à vous comme à un bon chrétien... Je sais que vous ne voudriez pas me tromper. » Tom est revenu ; je n'en doutais point. Il avait rencontré quelques misérables qui lui disaient : « Tom, pourquoi ne pas gagner pays ? Le Canada n'est pas si loin. — Ah ! répondait-il, mon maître s'est fié à moi... je ne saurais. » Voilà ce que j'ai appris d'autres que de lui. Pour parler vrai, je suis fâché de me défaire de Tom... Vous devriez l'accepter pour balance totale de notre compte, et avec un peu de conscience, Haley, voilà ce que vous feriez.

— De la conscience ! j'en ai autant qu'on en puisse mettre en affaires... justement ce qu'il en faut pour l'attester au besoin, dit le trafiquant avec un gros rire... De plus, j'aime à obliger les amis... Mais cette année, vous le savez de reste, les temps sont durs... un peu trop durs pour les braves gens.

Haley accompagna ces derniers mots d'un soupir contemplatif, et remplit son verre à nouveau.

— Voyons donc vos conditions, dit M. Shelby, après un moment de silence et d'embarras.

— Eh bien, vous avez sans doute quelque petit garçon, quelque petite fille à me donner avec Tom, par manière d'appoint.

— Ah ! pas un de reste, je vous assure... Et, à dire vrai, pour vendre mes esclaves à quelque prix que ce soit, il faut que je n'aie pas d'autre valeur disponible. Je n'aime pas à m'en défaire, voilà qui est certain.

Ici la porte s'ouvrit, et un petit quarteron de quatre à cinq ans entra dans la salle à manger. Il y avait en lui je ne sais quelle attrayante beauté. Ses cheveux noirs, plus fins que la soie floche, retombaient en boucles brillantes le long de ses joues à fossettes ; et ses yeux noirs, éclatants et doux, scintillaient sous leurs longs cils épais, tandis qu'il regardait de côté et d'autre avec la curiosité de son âge. Une robe de tartan écossais, où le rouge et le jaune alternaient leurs brillantes couleurs, robe taillée avec soin, et qui allait en perfection, faisait valoir sa fraîcheur cuivrée ; et un mélange comique d'assurance et de timidité, peint sur sa physionomie, laissait deviner qu'il était avec son maître sur un certain pied d'intimité caressante.

— Tst, Jim Crow ! dit M. Shelby, sifflant pour l'appeler et lui jetant une grappe de raisins secs... Attrape si tu peux.

L'enfant, aussi vite que ses petites jambes le lui permirent, s'élança vers sa proie, égayant son maître par la gracieuse gaucherie de sa course.

— Ici, Jim Crow ! reprit ensuite M. Shelby.

L'enfant obéit, et son maître, caressant sa tête bouclée, lui passa la main sous le menton.

— Maintenant, Jim, montrez à monsieur comment vous dansez, et chantez-nous quelque chose.

L'enfant commença aussitôt, d'une voix richement timbrée, une de ces chansons grotesques et sauvages si fort de mode chez les nègres, en s'accompagnant de ses mains, de ses pieds, de tout son corps, qui tour à tour battaient la mesure de l'air, avec une merveilleuse et comique précision.

— Bravo! dit Haley, lui jetant un quartier d'orange.

— A présent, Jim, imitez-nous l'oncle Cudjoe quand il a son rhumatisme, reprit encore son maître.

A l'instant même, les souples membres de l'enfant se contractèrent et se tordirent comme ceux du vieillard infirme. Relevant son épaule en bosse artificielle, appuyé sur la canne de son maître, et donnant l'expression de la souffrance à son gentil minois, il se traînait par la chambre, et crachait de droite et de gauche... Bref, l'imitation était complète, et la singerie des plus amusantes. Les deux *gentlemen* riaient à grand bruit.

— Maintenant, autre chose, mon petit Jim : — faites-nous voir comment le vieux Robbins conduit la psalmodie.

L'enfant détira ses joues rondes en un long visage solennel, et, avec une imperturbable gravité, se mit à nasiller un psaume.

— Bravo! hurrah!... Quel joyeux gamin! dit Haley, enchanté de cette mimique... Tenez, ajouta-t-il en frappant brusquement sur l'épaule de M. Shelby... mettez-moi ce diablotin avec Tom, et notre compte est réglé... C'est un caprice, mais que voulez-vous? J'espère que je me montre accommodant?

A ce moment, la porte s'ouvrit sans bruit, et une jeune quarteronne de vingt-cinq ans environ entra dans la pièce où nous avons introduit nos lecteurs.

Il ne fallait que les regarder une fois, elle et l'enfant, pour reconnaître qu'elle était sa mère. Dans les mêmes grands yeux noirs, entre les mêmes cils soyeux et longs, c'était la même flamme rayonnante, c'étaient les mêmes cheveux ondés et brillants. Une légère rougeur était venue animer ses joues brunes, rougeur qui devint plus vive lorsqu'elle eut reçu en plein visage le coup d'œil insolemment flatteur que l'étranger lui jeta. Son costume, fait avec soin, mettait en relief un buste et des formes admirables, et sa main délicate, son pied bien pris dans une étroite chaussure, ne furent pas oubliés dans le

compte rapide que l'œil du trafiquant, exercé à calculer les divers articles qui constituent une belle femme, venait de dresser en une minute.



ESTIMATION DE LA MARCHANDISE HUMAINE.

L'enfant, avec une imperturbable gravité, se mit à nasiller un psaume.

— Eh bien, Élisa? lui dit son maître, voyant qu'elle s'arrêtait et semblait hésiter à lever les yeux sur lui.

— Je venais chercher Henri, si maître permet.

Et l'enfant courut vers elle, lui montrant les friandises qu'il avait soigneusement logées dans un pli de sa robe.

— Emmenez-le donc, alors, reprit M. Shelby.

Elle se retira aussitôt, emportant sur son bras l'enfant qui riait.

— Par Jupiter! voilà ce que j'appelle une marchandise *numéro un!* s'écria le trafiquant, se tournant du côté de Shelby pour lui mieux exprimer l'admiration dont il était saisi. Vous pourriez, au premier jour, faire sur cette fille une fameuse spéculation. A Orléans, ces articles-là se placent quand et comme on veut. J'ai vu, dans mon temps, donner jusqu'à mille dollars, et même mieux, de donzelles moins bien que celle-ci.

— Je n'entends pas spéculer de cette façon, répliqua sèchement M. Shelby.

Pour détourner l'entretien, il déboucha une bouteille de vin, sur laquelle il voulait, disait-il, avoir l'avis de son interlocuteur.

— Excellent... première qualité! dit le trafiquant.

Puis, son verre replacé sur la table, il posa familièrement sa main sur l'épaule de Shelby.

— Voyons, ajouta-t-il, une affaire encore!... J'offre de cette fille... mais, au fait, fixez vous-même un prix, nous verrons ensuite.

— Monsieur Haley, repartit Shelby, cette fille n'est point à vendre. Ma femme ne s'en séparerait pas, la lui payât-on au poids de l'or.

— Oh! je sais... les femmes ont de ces manies, parce qu'elles ne savent calculer en rien ni pour rien... mais montrez-leur ce que ce poids d'or représente en chiffons, dentelles, plumes et bijoux... vous m'en direz des nouvelles...

— Inutile de causer là-dessus, Haley. Quand je dis non, c'est non qu'il faut entendre, répondit Shelby d'un ton plus décidé.

— Eh bien, soit; mais l'enfant me reste, n'est-il pas vrai?... Vous conviendrez que j'y mets le prix?

— Au nom du ciel! quel profit avez-vous à espérer de cet enfant?

— Un de mes amis s'est adonné à ce genre d'affaires. Il achète de beaux petits garçons, et les revend tout dressés. Ce sont des articles de fantaisie. On en fait des grooms, des valets de chambre pour les riches, qui ont la manie d'avoir tout plus beau que les autres, et payent en conséquence. Dans un de ces hôtels élégants, comme on en monte à présent, un joli petit drôle qui vous ouvre la porte et répond à la sonnette, cela fait bien, cela pousse

à l'achalandage... Bref, on place facilement cet objet; et le gamin que vous m'avez montré, avec ses danses et ses chansons, ferait justement l'affaire.

— J'aimerais mieux le garder, dit M. Shelby un peu attristé. Je suis humain, mon cher Monsieur, et cela me coûte, je puis vous l'avouer, d'enlever un enfant à sa mère.

— Ah! bah!... là, vrai?... Eh bien, cela se comprend... c'est dans la nature... Il y a des occasions où il ne fait pas bon discuter avec les femmes... J'ai toujours redouté leurs pleurnicheries et leurs cris... On a beau faire, cela *dérange*... Moi, dans mon commerce, je m'en prive, en général... Maintenant, Monsieur, supposons que vous faites partir cette fille pour un ou deux jours... une semaine, s'il le faut... La chose se fait à petit bruit... Tout est fini quand elle rentre. Votre femme lui achète des boucles d'oreilles, ou une robe neuve, ou quelque autre niaiserie, et tout est racommodé entre elles.

— Je ne pense pas.

— Oh! Seigneur Dieu... je vous en réponds. Ces créatures-là ne sont pas comme nous autres blancs. Il n'y a qu'à les savoir prendre; on les mène où l'on veut. Maintenant, c'est une opinion reçue, poursuivit Haley sur le ton le plus candide et le plus confiant du monde, que ce genre de commerce endurcit le cœur... Eh bien, en ce qui me touche, je ne m'en suis jamais aperçu... Ainsi, je vois faire des choses qui me passent, et dont je ne serai jamais capable... Des gaillards qui vous prennent un enfant tout chaud dans les bras de sa mère, et s'en vont le vendre, pendant qu'elle crie à tue-tête et qu'elle fait mille folies tant que dure l'opération... Mauvaise politique!... on abîme la marchandise; — quelquefois on la perd tout à fait. J'ai connu autrefois, à la Nouvelle-Orléans, une fille réellement belle, qui fut ainsi traitée, et qu'on détériora complétement. L'homme qui l'achetait ne voulait pas de son enfant; et, voyez-vous, quand elle était montée, c'était une créature comme on en voit peu... Je vous assure que ce fut une chose effrayante de la voir serrer son enfant contre sa poitrine, et parler, et sangloter... Cela me glace encore le sang, rien que de me remémorer cette scène. Quant on eut emporté l'enfant, il fallut mettre la maman sous clef. Le délire la prit, et en huit jours elle était morte... Mille dollars perdus, Monsieur, et cela faute de précautions; voyez un peu! Il est toujours mieux d'agir avec humanité. Voilà, Monsieur, ce que je puis dire, et par ma propre expérience.

Ici le trafiquant se renversa dans son fauteuil et croisa les bras sur sa poi-

trine, avec un air de conviction profonde, de sécurité morale bien établie, prouvant qu'au fond de son âme il s'assimilait à Wilberforce.

Son sujet, d'ailleurs, paraissait l'intéresser vivement. En effet, pendant que M. Shelby pelait assez mélancoliquement une orange, Haley reprit son discours avec je ne sais quelle virginale timidité, mais comme forcé, par l'amour du vrai, à compléter sa pensée.

— Il ne sied à personne, je le sais, de faire son propre éloge; mais je le dis parce que cela est la vérité; je suis connu pour amener sur le marché les plus beaux assortiments de nègres qu'on y puisse voir. On me l'a dit, au moins, et non pas une fois, mais cent. Or tous mes sujets sont en bon état, gras, satisfaits, sains comme mon œil... J'en perds moins qu'aucun de mes confrères. Tout cela, Monsieur, grâce à ma méthode... Et le *pilier* fondamental de ma méthode, Monsieur... c'est l'humanité!

M. Shelby ne savait trop que répondre.

— Vraiment! dit-il à tout hasard.

— Maintenant, reprit l'autre, je sais qu'on se raille de mes beaux sentiments, et que ma façon d'agir fait jaser. Elle n'est ni très-commune, ni très-populaire en ces quartiers. N'importe, Monsieur. Je me suis obstiné... je me suis obstiné, et j'y ai gagné plus qu'on ne pense... Oui, tout compte fait, les beaux sentiments rapportent un intérêt raisonnable, ajouta le trafiquant, charmé de se trouver si spirituel.

M. Shelby, cette fois, lui fit raison de son éclat de rire, tant les notions d'humanité qui lui étaient ainsi révélées lui paraissaient originales et dans la forme et au fond. Peut-être riez-vous aussi, benoît lecteur; mais vous savez sans doute combien de costumes l'humanité revêt à notre époque, et qu'il n'est ni actions ni propos si étranges dont les amis des hommes ne nous puissent donner la surprise.

Le rire de M. Shelby encouragea le trafiquant à poursuivre :

— Chose bizarre! je n'ai pas pu fourrer ces idées si simples dans la tête des gens. Ainsi, voilà Tom Loker, mon ancien associé, là-bas, à Natchez. C'était un homme très-fort, Loker... un garçon d'une véritable portée. Seulement, avec les nègres, un diable incarné... Et cela *par principe*, car au fond, vous n'avez jamais cassé la croûte avec un meilleur camarade... mais il avait son *système*. Je lui disais quelquefois : « Voyons, Thomas, quand vos filles se désolent et pleurent, à quoi sert de leur fracasser la tête à coups de poing,

et de leur distribuer toutes ces gourmades? C'est ridicule, lui disais-je, et cela ne mène à rien de bon. Je ne vois pas de mal à ce qu'elles pleurent lui répétais-je sans cesse... C'est la nature... et, de manière ou d'autre, il faut bien que la nature parle... Et puis, Tom, disais-je encore, cela détériore vos filles... Elles tombent malades, et les voilà au clou... Quelquefois elles enlaidissent, surtout les filles à peau jaune, et c'est le diable de ravoir l'argent qu'elles ont coûté. Maintenant, — j'ajoutais, — pourquoi, tout au contraire, ne pas les cajoler un peu? pourquoi ne pas leur parler doucement? Comptez bien, Tom, qu'un brin d'humanité par-ci par-là rend plus que tous vos coups de pied et vos coups de poing. Calculez, Tom, et vous verrez vous-même si je me trompe... » Mais bah! Tom ne pouvait changer ses allures... et il m'abîmait tant, tant de sujets, qu'à la fin j'ai rompu notre association, quoique ce fût, en somme, ce qui s'appelle un brave garçon, — et une tête commerciale aussi bien organisée que pas une autre.

— Votre système, à ce compte, vous rapporte plus que celui de Tom, dit M. Shelby.

— Oh! oui... Je puis m'en flatter... Voyez-vous, toutes les fois que cela se peut absolument, je prends soin d'éviter les désagréments, la vente des petits, et autres choses semblables; — autrement j'éloigne les mères : — *loin des yeux, loin du cœur,* comme vous savez, — et quand tout est conclu, quand il n'y a plus à revenir là-dessus, eh bien, tout naturellement, elles se font à la chose. Ce n'est pas comme s'il s'agissait de nous autres blancs, qui sommes habitués à garder nos enfants et nos femmes, et qui prenons à cœur tous ces liens de famille. Les nègres, vous savez, dressés comme ils doivent l'être, ne s'attendent à rien de semblable : aussi tout cela s'arrange-t-il plus aisément.

— J'ai bien peur, alors, d'avoir mal dressé les miens, dit M. Shelby.

— Cela ne m'étonnerait pas. Vous autres du Kentucky, vous gâtez vos gens. A bonne intention, cela va de soi, vous les rendez, après tout, plus malheureux que les autres ne sont. Voyez un peu si le nègre, appelé à rouler le monde, vendu aujourd'hui à Jack, demain à Dick, après-demain Dieu sait à qui, doit vous être bien reconnaissant de lui avoir donné des idées, des habitudes de bien-être, qui lui rendent ensuite plus durs les accidents de sa traversée. J'oserais parier que vos domestiques noirs auraient la mine longue, et se croiraient fort à plaindre, dans le même séjour où d'autres nègres, ceux des plantations, chantent et dansent comme des possédés. Après cela, chacun

estime la meilleure sa façon d'arranger les choses. Quant à moi, je pense traiter les nègres aussi bien qu'ils peuvent être traités.

— Le contentement de soi-même est une fort bonne chose, remarqua simplement M. Shelby, avec un léger mouvement d'épaules et quelques autres symptômes qui dénotaient un certain malaise d'esprit.

Puis, lorsque chacun de nos deux causeurs eut ruminé de son côté pendant quelques minutes :

— Eh bien, dit Haley, que concluons-nous?

— Je repenserai à tout cela, et j'en causerai avec ma femme, répliqua Shelby. En attendant, Haley, si, comme vous le dites, il vous plaît que tout se passe sans éclat, sans pleurs et sans grincements de dents, il faudrait tenir secret le but de votre venue. Pour peu que mes gens en aient ouï parler, il ne sera guère facile de les éloigner d'ici, je vous en réponds.

— Ah! parbleu, cela va sans le dire, et l'on se taira. Mais je ne dois pas vous laisser ignorer que je suis excessivement pressé. Il faut que je sache, le plus tôt possible, à quoi m'en tenir, dit-il en se levant pour passer son surtout.

— Eh bien, revenez ce soir, entre six et sept : vous aurez ma réponse, dit M. Shelby.

Le trafiquant salua et sortit de l'appartement.

— J'aurais bien voulu lui faire descendre l'escalier à coups de pied dans les reins! se dit son hôte lorsqu'il fut assuré que la porte était bien close. Quel impudent magot!... Mais il sait à quel point il a barres sur moi... Si jadis quelqu'un m'était venu dire que je vendrais mon pauvre Tom à un de ces misérables trafiquants du Sud, j'aurais répondu, comme dans la Bible : *Ton serviteur est-il un chien, pour lui commander pareille chose?* Et maintenant, si je vois clair dans mon affaire, il faudra bien en venir là! Et cet enfant d'Élisa, donc? Ceci me promet quelque discussion avec mistress Shelby... ceci et l'affaire de Tom également... Voilà ce que c'est que de s'endetter. Le gaillard connaît ses avantages; il en veut user à outrance.

C'est dans l'État de Kentucky que l'on voit peut-être appliquer avec le plus de douceur les odieuses lois de l'esclavage. Là prévalent, en effet, les travaux réguliers de l'agriculture, travaux paisibles, également répartis sur toutes les saisons de l'année, qui ne soumettent pas l'esclave à des crises périodiques de labeur forcé, de fatigues épuisantes, comme dans les États situés plus près de l'équateur. La tâche du nègre y est moins malsaine, plus conforme à la raison.

Le maître, de son côté, satisfait d'une fortune qu'il conquiert lentement et par degrés, n'a pas ces tentations impitoyables que suggère la pensée de gains énormes réalisés dans un court espace de temps : tentations mal combattues, lorsqu'elles n'ont pour contre-poids, dans notre âme si fragile, que les intérêts de pauvres êtres sans secours ni protection.

Quand on a visité quelques domaines dans le Kentucky, quand on a vu l'indulgente familiarité que certains propriétaires et leurs femmes mettent dans leurs rapports avec la classe inférieure, et la fidèle affection qui paye leurs bons traitements, on pourrait être tenté de croire que les douceurs fabuleuses de la vie patriarcale et les rêves de l'âge d'or trouvent ici leur réalisation. Mais au-dessus de ces riants tableaux plane une ombre sinistre : l'*ombre de la loi.* Aussi longtemps que la loi qualifiera de *choses,* et traitera comme telles, ces créatures vivantes, dont le cœur bat, qui peuvent aimer et haïr; aussi longtemps que la mort, le malheur, l'imprudence d'un propriétaire affectueux et bon, pourra les condamner à passer, en un jour, d'une vie heureuse et protégée à des travaux, à des misères sans consolation et sans espérance : aussi longtemps il sera impossible de trouver quelque chose de bien, de digne d'envie, dans l'institution de l'esclavage, même le mieux réglé.

M. Shelby était, en moyenne, un brave homme, facile de caractère, bienveillant pour ceux qui vivaient autour de lui. Sur sa propriété, rien ne manquait de ce qui pouvait assurer le bien-être physique de ses nègres. Mais il avait spéculé sur une large échelle, et sans beaucoup de prudence. Ses embarras pécuniaires étaient devenus pressants, et bon nombre de lettres de change souscrites par lui se trouvaient aux mains de Haley. Ainsi s'explique l'entretien qu'ils venaient d'avoir.

Maintenant, au moment d'entrer, Élisa, saisissant quelques mots au vol, avait compris que le trafiquant offrait à son maître un certain prix de... quelqu'un.

En quittant la salle à manger, elle se serait volontiers arrêtée derrière la porte pour écouter et en savoir plus long; mais, appelée en ce moment même par sa maîtresse, elle n'avait pu satisfaire sa curiosité vivement éveillée.

Cependant il lui avait semblé comprendre, — pressentiment mystérieux, — que le trafiquant voulait acheter son fils. Se serait-elle trompée? Dans ce doute sinistre, son cœur se serrait, des sanglots lui venaient à la gorge, et machinalement elle pressa si fort l'enfant contre sa poitrine que le petit bonhomme, tout étonné, la regarda au visage.

— Élisa, ma fille, seriez-vous malade? lui dit sa maîtresse, après que la pauvre quarteronne eut renversé le pot à eau, jeté par terre le métier à tapisserie, et, pour clore cette série de distractions, présenté à sa maîtresse, au lieu de sa robe de soie qu'elle avait demandée, un pardessus qu'elle mettait en se levant.

Élisa tressaillit.

— Oh! maîtresse... dit-elle, levant les yeux au ciel.

Puis, toute en larmes, elle tomba dans un fauteuil, et des sanglots mal contenus lui coupèrent la parole.

— Voyons, Élisa, mon enfant, d'où souffrez-vous? lui dit sa maîtresse.

— Oh! maîtresse, maîtresse!... si vous saviez!... reprit Élisa. Il y a un trafiquant, là-bas, qui cause avec maître... je l'ai entendu.

— Eh bien, après?... Quand cela serait, petite sotte?

— Oh! maîtresse!... croyez-vous, dites, que le maître vendrait... vendrait mon petit Henri?

Et la pauvre créature se retournait convulsivement sur le siége qui l'avait reçue.

— Le vendre?... Certes non, folle que vous êtes!... Vous savez que votre maître n'a jamais affaire à ces trafiquants du Sud, et qu'il n'entend se défaire d'aucun de ses esclaves, tant qu'il sera content de leur conduite. Et puis, ma pauvre enfant, qui donc voulez-vous qui désire acheter votre Henri? Pensez-vous que tout le monde en radote comme vous, petite? Allons, rassurez-vous, et venez agrafer ma robe... C'est bien; arrangez maintenant mes nattes comme vous avez appris l'autre jour à le faire... et tâchez surtout de ne plus écouter aux portes!

— Oui, maîtresse... Mais, maîtresse... c'est bien sûr que *vous* ne consentiriez jamais à... à?...

— Laissez donc!... Ne le savez-vous pas?... Pourquoi toutes ces paroles? J'aimerais autant qu'on vendît un de mes enfants. Mais, en vérité, ma fille, vous êtes trop entichée de ce petit... Personne ne peut mettre le nez à la porte sans vous faire penser qu'on vient pour acheter une si rare merveille.

Rassurée par le ton sur lequel sa maîtresse lui parlait, Élisa termina, plus leste et plus adroite que jamais, la toilette commencée, et finit par rire elle-même de ces craintes qu'on raillait si bien.

Mistress Shelby était une femme haut placée et par l'intelligence et par le sentiment moral. A cette étendue d'esprit, à cette générosité de cœur, par les-

quelles les femmes du Kentucky se sont fait une légitime renommée, elle joignait la sérieuse valeur que des principes religieux, solidement étayés par les vraies notions du bien, ne peuvent manquer d'acquérir. Ces principes n'étaient pas, chez elle, de vaines théories; ils réglaient sa conduite, et y trouvaient une application quotidienne. Son mari, sans afficher des tendances religieuses très-prononcées, respectait celles qu'il savait être en elle; et ce respect allait jusqu'à lui faire légèrement redouter les jugements de cette matrone sévère, énergique, toujours conséquente à elle-même. Aussi, bien qu'il ne prît personnellement aucune part aux efforts qu'elle tentait pour développer, chez ses serviteurs, l'instinct moral et la culture de l'âme par la religion, lui laissait-il du moins, à cet égard, une liberté d'action tout à fait illimitée. Et au fait, s'il n'était pas absolument de l'avis de ceux qui attribuent à la piété surérogatoire le don de profiter à d'autres qu'aux saints eux-mêmes, il lui arrivait parfois de penser que sa femme, pieuse pour deux, lui frayait le chemin du salut. Ceci contribuait à lui faire prendre en patience ce qu'il pouvait juger surabondant parmi les devoirs nombreux qu'elle s'imposait.

Après sa conversation avec le trafiquant, ce qui lui pesait le plus était l'obligation prévue de faire connaître à sa femme et les arrangements pris, et la nécessité absolue de conclure le marché entamé. Il savait qu'il rencontrerait chez elle une résistance obstinée, — fondée en droit, pour comble d'ennui, — et dont il faudrait combattre, de mauvaise foi, les importunités légitimes.

Mistress Shelby, qui n'était pas au courant des affaires de son mari, et comptait à bon droit sur son naturel facile et doux, avait, en toute sincérité, rejeté les soupçons si bien fondés de la pauvre Élisa. Elle ne leur accorda pas l'honneur d'une réflexion, quand une fois elle les eut dissipés, et, tout occupée des préparatifs d'une visite qu'elle devait faire ce soir-là même, elle perdit de vue cet incident, qui n'avait à ses yeux aucune importance.

CHAPITRE II.

La Mère.

Élisa, dès le berceau, avait été élevée en favorite par sa maîtresse, dont sa beauté lui avait gagné le cœur.

Quiconque a voyagé dans le Sud des États-Unis n'a pu manquer de remarquer l'élégance naturelle, la douce voix, les gestes harmonieux, qui sont presque toujours l'apanage de la quarteronne et de la mulâtresse. A ces grâces innées, la quarteronne réunit souvent une éblouissante beauté, presque toujours un extérieur agréable et prévenant. Élisa, telle que nous l'avons décrite, n'est point une esquisse de fantaisie; nous avons retrouvé sa figure dans les souvenirs d'un voyage au Kentucky, entrepris il y a quelques années. Sous l'attentive protection de sa maîtresse, cette charmante jeune fille avait grandi loin de ces tentations qui font à la femme esclave un malheur de sa beauté. Une fois nubile, elle avait été mariée à un jeune mulâtre, esclave sur un domaine voisin. George Harry, ainsi se nommait-il, était remarquablement intelligent et remarquablement beau.

Son maître l'avait loué aux directeurs d'une fabrique de sacs, où son adresse, son esprit inventif, le mirent bientôt en première ligne parmi les ouvriers qu'on y employait. Il avait imaginé une mécanique à nettoyer le chanvre qui, en tenant compte de l'éducation fort incomplète qu'il avait reçue et des circonstances au milieu desquelles son esprit avait pu se développer, supposait le même génie que Whitney a montré dans l'invention de sa fameuse presse à coton.

L'agrément de ses manières et de sa personne l'avait d'ailleurs investi d'une faveur universelle; et cependant, comme, aux yeux de la loi, ce brillant jeune homme n'était pas un être humain, mais seulement une *chose,* toutes les qualités qui le rendaient si supérieur à ses pareils étaient à la discrétion d'un maître grossier, à idées rétrécies, et d'autant plus tyrannique qu'il sentait sa domination moins justifiée. Lorsque l'invention de Georges, qui faisait quelque bruit, fut connue de ce digne homme, il monta à cheval et partit immédiatement pour la manufacture, curieux de savoir au juste de quoi était capable l'intelligent animal qu'il avait baillé à cheptel. Le propriétaire de l'établissement l'accueillit à merveille, et, se laissant aller à un mouvement de gratitude enthousiaste, le félicita de posséder un esclave aussi richement doué.

George lui-même voulut conduire son maître dans les divers ateliers de la manufacture, et lui expliquer en détail la construction de la machine par lui créée. Pendant cette visite, il montra tant de vivacité, parla si couramment, eut une attitude si fière, si virile, que son maître, beaucoup moins favorisé par la nature, se prit à être ennuyé de se trouver si inférieur à cet esclave malavisé.

Était-il bien convenable qu'un homme de cet ordre fît parler de lui dans le pays, se permît d'inventer quoi que ce soit, et osât aller, tête levée, parmi les gens comme il faut? Il y avait là un abus à réprimer, et plus tôt que plus tard. Il allait donc ramener avec lui ce bel esprit, lui faire creuser la terre, casser des cailloux, et voir « si on ne lui rabattrait pas ainsi le caquet. » En conséquence, au grand étonnement du manufacturier et de ses employés, il réclama péremptoirement les gages de George, et annonça son intention de le reprendre chez lui.

— Mais, monsieur Harris, objecta le patron, avez-vous bien réfléchi au parti que vous prenez?

— Qu'importe?... Cet homme n'est-il pas *à moi?*

—. Nous pourrions, Monsieur, augmenter son salaire et vos profits; nous y sommes tout à fait disposés.

— Cela ne fait rien, Monsieur! Je ne loue mes gens que quand la fantaisie m'en prend!

— Mais, Monsieur, celui-ci paraît avoir une aptitude toute spéciale pour le métier qu'il fait ici!

— Cela ne m'étonne pas; il n'en a montré aucune pour les besognes auxquelles je l'employais.

— Pensez donc, s'écria, s'interposant fort mal à propos, un ouvrier qui écoutait ce dialogue; pensez donc qu'il a inventé cette machine!

— Oui, une machine à économiser le travail... J'aurais bien gagé que, s'il inventait quelque chose, ce serait cela. C'est affaire aux nègres, les inventions de ce genre! Eux-mêmes, que sont-ils, du premier au dernier, sinon des machines économes de travail? Non, non... il faut que celui-ci *trime* un peu.

George était resté immobile, et comme traversé par un fer aigu, en entendant ainsi prononcer sa condamnation par une autorité qu'il savait irrésistible. Ses bras demeuraient croisés sur sa poitrine; ses lèvres, violemment contractées, ne s'ouvraient point; mais tout un volcan d'amertume venait de s'allumer en lui, et ses veines roulaient du feu. Sa respiration courte et saccadée, ses grands yeux noirs devenus deux charbons incandescents et vivants, disaient assez clairement l'état de son âme, et peut-être le volcan eût-il fait éruption, à tous risques et périls, si le bon manufacturier, lui touchant le bras, ne lui avait dit, en sourdine :

— Pas de résistance, George!... suivez votre maître en attendant mieux... nous ferons notre possible pour vous venir en aide.

Tout ceci ne put être dit si vite et si bas que le tyran de George ne surprît le murmure de ces paroles, dont il devina le sens, bien qu'il ne les eût pas entendues. Ceci ne fit que le confirmer dans sa détermination, et lui rendre plus cher le pouvoir qu'il se sentait sur sa victime.

George fut ramené sur le domaine où il était né. Là, on le mit aux plus vils travaux de la ferme. Ce traitement inattendu ne lui arracha pas un seul mot irrévérencieux; mais l'éclair qui parfois jaillissait de ses yeux, le nuage qui passait sur son front, — tous ces mots d'une langue à part, qu'on parle malgré soi, — montraient à chaque instant, et montraient trop clairement pour lui, que cet homme ne deviendrait jamais... une chose.

C'était pendant son heureux séjour à la manufacture que George avait vu Élisa et l'avait épousée. A cette époque, en possession de la confiance de son patron, il avait pleine liberté d'aller et de venir, selon sa fantaisie. Mistress Shelby, disposée, comme presque toutes les femmes, à s'entremettre pour un mariage, trouva fort bon d'unir sa soubrette favorite à un homme de sa classe qui paraissait lui convenir en tous points. Ils furent donc mariés dans le grand salon de cette indulgente maîtresse, qui voulut elle-même déposer la couronne virginale sur les magnifiques cheveux d'Élisa, et jeter par-dessus les fleurs d'oranger un voile nuptial qui rarement orna tête plus radieuse et plus belle. Ni les gants blancs, ni les gâteaux, ni le bon vin ne manquèrent à la fête, — ni les invités éblouis par la beauté de la mariée, attendris par la bonté généreuse que sa maîtresse lui témoignait.

Pendant un an ou deux, Élisa put voir son mari presque tous les jours, et rien ne troubla leur félicité, si ce n'est la perte de deux enfants en bas-âge, auxquels leur mère s'était passionnément attachée. Le chagrin que lui causa la mort de ces petits êtres chéris fut tellement vif et si longtemps ressenti, qu'il lui attira quelques douces remontrances de sa maîtresse. Mistress Shelby mettait une anxiété toute maternelle à contenir les élans passionnés de cette âme impétueuse dans les limites de la raison et de la piété.

Après la naissance du petit Henri, sa mère cependant s'était calmée par degrés. Les liens brisés et saignants s'étaient rattachés à ce nouvel objet, et, comme enroulés autour de cette frêle tige, ils se rétablirent et se consolidèrent peu à peu. Enfin Élisa redevint une femme heureuse jusqu'au jour où son mari,

brusquement arraché à des travaux qu'il aimait, à un maître bienveillant et doux, fut replacé sous le joug abrutissant de l'homme que le hasard et la loi rendaient l'arbitre absolu de sa destinée.

Fidèle à l'engagement qu'il avait pris envers George, le manufacturier, une semaine ou deux après la scène que nous avons rapportée, vint faire une visite à M. Harris. Il voulait essayer si, la première chaleur passée, l'irritation calmée par degrés, il ne pourrait pas persuader à M. Harris de lui rendre cet habile ouvrier. Mais, dès les premières ouvertures :

— Inutile d'entamer ce propos, lui dit brusquement ce propriétaire modèle... Je fais mes affaires comme je l'entends, Monsieur.

— Monsieur, je n'ai pas la prétention de m'en mêler sans votre aveu... J'imaginais seulement que le plus simple calcul vous déterminerait à nous laisser votre homme au prix que nous offrons.

— Oh! ne vous y trompez pas; je sais de quoi il retourne. J'ai vu vos regards d'intelligence et compris vos chuchotements, l'autre soir, quand je l'emmenais. Mais ce n'est pas nous qu'on attrape à si bon marché. Nous vivons dans un pays libre, Monsieur. Cet homme est *à moi,* et j'en fais ce que je veux... — Voilà qui est clair.

Ainsi disparut la dernière chance de George. Plus rien à espérer qu'une vie de monotone fatigue, de travaux répugnants et durs, aggravée par toutes les menues indignités, les vexations mesquines que peut inventer une tyrannie ingénieuse.

Un très-humain jurisconsulte disait autrefois : « Le pire traitement que vous puissiez infliger à un homme, après tout, c'est de le pendre... » Eh bien, non! Nous avons trouvé MIEUX que cela.

CHAPITRE III.

Epoux et Père.

Mistress Shelby venait de partir pour aller en visite; Élisa, debout sous la verandah, la physionomie un peu abattue, suivait des yeux le carrosse qui

l'emportait, lorsqu'une main s'appuya sur son épaule. A peine eut-elle tourné la tête qu'un joyeux sourire éclaira ses beaux yeux.

— C'est donc vous, George? Vous m'avez fait une peur!... Mais je suis heureuse que vous soyez venu. Maîtresse est partie pour toute la journée. Nous avons bien du temps devant nous. Venez dans ma petite chambre.

Elle appelait ainsi un cabinet fort proprement arrangé, qui ouvrait sur la verandah, et où elle travaillait d'ordinaire à portée de sa maîtresse, dont la voix y arrivait sans peine.

— Oui, reprit-elle, votre visite me rend bien heureuse... Pourquoi donc cet air maussade?... Voyez votre Henri, comme il grandit!

L'enfant, à travers ses boucles noires, jetait sur son père un timide regard, et se tenait accroché à la jupe maternelle.

— N'est-il pas bien gentil? dit Élisa, lui découvrant le front, et y posant un baiser.

— Je voudrais, répondit George avec amertume, qu'il ne fût jamais venu au monde!... Je voudrais moi-même n'être pas né!...

Surprise, effrayée au dernier point, Élisa se laissa tomber sur une chaise, appuya sa tête sur l'épaule de son mari qui s'était assis à côté d'elle, et fondit en larmes.

— Que c'est mal à moi, reprit-il, de vous tourmenter ainsi, ma pauvre enfant... Ah! pourquoi m'avez-vous rencontré ici-bas?... Vous auriez pu être si heureuse!...

— George, George! comment parlez-vous ainsi? Qu'est-il donc arrivé? que peut-il arriver de si effrayant?... Jusqu'à ces derniers temps, mon ami, n'avons-nous pas été bien heureux ensemble?

— Oui, ma chère, c'est vrai, dit George.

Puis, attirant son enfant sur ses genoux, il attacha un avide regard sur ses beaux yeux noirs, et passa ses mains dans ses longs cheveux bouclés.

— Comme il vous ressemble, Élisa! reprit-il; et vous êtes la plus jolie femme que j'aie jamais vue... la meilleure aussi que je puisse souhaiter de voir... Mais, encore une fois, je voudrais que nous ne nous fussions jamais rencontrés.

— Oh! George!... pouvez-vous former un vœu pareil?

— Oui, mon Élisa. Tout autour de nous, du malheur, du malheur, rien que du malheur! Ma vie est tout amertume; elle se consume et se dévore elle-

même... Pauvre misérable abandonné que je suis, courbé sous un travail qui m'assimile à la brute, je ne puis que vous entraîner avec moi dans l'abîme où je descends : voilà mon sort. A quoi servirait de faire, de savoir, d'être quelque chose, — ou de le tenter? — A quoi sert de vivre? — Pourquoi ne suis-je pas mort?

— Ceci est mal, George, permettez-moi de vous le dire. Je sais combien vous avez regretté votre position à la manufacture; je sais que vous avez un mauvais maître; mais, je vous en prie, soyez patient. Il peut arriver...

— Patient? interrompit le jeune mulâtre. Eh! ne l'ai-je pas été, patient? Ai-je dit un seul mot quand il est venu me prendre sans rime ni raison, et m'arracher à cette maison où tout le monde était bon pour moi? Je lui avais remis jusqu'au dernier *cent* (1) de mon salaire... Et ils disent tous que je travaillais comme pas un.

— Eh bien! certainement, c'est terrible, dit Élisa; mais après tout, vous savez, il est votre maître.

— Mon maître! Et qui l'a fait mon maître? Cette pensée m'obsède. — Quel droit a-t-il sur moi? Je suis un homme autant qu'il peut l'être. En affaires, j'en sais plus long que lui; je dirige mieux les travaux; je lis, j'écris mieux que lui... Et tout ce que je sais, je l'ai appris sans lui, malgré lui. Maintenant, de quel droit veut-il me transformer en cheval de charrette; — m'enlever aux travaux que je puis faire, et mieux que lui, pour me donner une tâche à laquelle un cheval suffirait? Voilà pourtant ce qu'il essaye. Il dit qu'il me rabaissera, qu'il humiliera mon orgueil, et, dans ce but, il choisit tout exprès pour moi les travaux les plus durs, les plus dépendants, ceux qui souillent le corps et abrutissent l'esprit.

— Oh! George, vous m'effrayez!.. Jamais je ne vous ai entendu parler ainsi!... Je crains que vous ne songiez à faire quelque malheur... Votre colère, je la comprends... mais, je vous en supplie, veillez sur vous!... Songez à votre femme... songez à Henri!

— J'ai veillé sur moi, j'ai souffert avec patience; mais tout cela ne fait qu'aller de mal en pis. Un être de chair et de sang n'y peut tenir plus longtemps. Tous les moyens qu'il trouve de m'insulter et de me torturer, il les emploie aussitôt. Je m'étais flatté qu'en faisant bien mon ouvrage, il me laisserait tranquille, et que j'aurais quelques heures dans la soirée pour lire et

m'instruire un peu. Mais non; plus il s'aperçoit que je puis travailler, plus il m'accable d'ouvrage. Il dit qu'à travers mon silence il voit que j'ai le diable au corps, et qu'il entend exorciser ce démon... Ah! qu'il y prenne garde!... Quelqu'un de ces jours, si le démon vient à sortir, ce sera, ou je me trompe fort, d'une façon qui ne plaira guère à l'exorciste.

— Eh! mon ami, que deviendrons-nous? dit tristement Élisa.

— Tenez, hier encore, poursuivit George, je chargeais des pierres dans un chariot... Notre petit maître était là, faisant claquer son fouet sous le nez du cheval qu'il effarouchait. Je le prie de finir, aussi doucement que possible; il continue. J'insiste, toujours priant; alors il s'en prend à moi, et me frappe... Je veux lui saisir la main pour l'arrêter. Il crie, il se débat, s'échappe vers son père, et lui dit... que je l'avais battu. Maître accourt aussitôt, promettant de m'apprendre qui de nous deux commande chez lui; il me lie à un arbre, taille deux ou trois gaules pour son petit garçon, et lui permet de me fustiger jusqu'à ce qu'il en ait assez. — Et l'enfant n'y a pas manqué... Si quelque jour je ne l'en fais pas repentir!...

Ici le front du jeune homme devint plus sombre, et ses yeux prirent une expression qui fit frissonner sa femme. Mais, d'une voix plus douce :

— Oui, qui a fait mon maître de cet homme? ajouta-t-il; voilà ce que je voudrais savoir.

— Pourtant, dit Élisa, toujours attristée, on m'a de tout temps inculqué cette pensée, qu'il fallait obéir à maître et à maîtresse, si je voulais me montrer bonne chrétienne.

— Dans votre situation, pareille idée peut, à la rigueur, se comprendre. Ils vous ont élevée comme leur enfant, nourrie, habillée, caressée, instruite... Tout cela leur donne quelques droits sur vous... Mais moi... dès l'enfance on m'a battu, rudoyé, abreuvé d'insultes. Le comble de leur bonté, c'était de m'abandonner à moi-même... Tout compte fait, que leur dois-je? mes aliments, mes habits, l'abri de leur toit? Mais j'ai payé tout cela cent fois sa valeur. Non, je ne supporterai plus rien. J'en ai assez, dit-il en serrant le poing et fronçant le sourcil.

Élisa tremblait, et n'osait plus dire un mot. Jamais elle n'avait vu son mari dans un état aussi violent, et sa douce nature pliait comme un faible roseau sous l'effort de cet ouragan déchaîné.

— Ce petit chien que vous m'avez donné... Carlo, vous savez bien? ajouta

George, j'en avais soin comme de moi-même... Le jour il ne me quittait pas; la nuit il couchait sur ma natte, et je l'ai quelquefois surpris me regardant comme si, s'apitoyant, il devinait mes pensées... L'autre matin, je venais de lui donner à manger quelques malheureux rogatons, ramassés à la porte de la cuisine, lorsque maître, sortant tout à coup, me reprocha de nourrir un chien à ses dépens. Il n'était pas assez riche, disait-il, pour laisser un chien à chacun de ses nègres. Enfin, il m'ordonna de prendre Carlo, de lui attacher une pierre au cou, et de le jeter dans la mare.

— Je suis bien sûre que vous ne l'avez pas fait.

— Moi?... non certes! mais il l'a noyé, *lui*. Lui et son louveteau, ils ont assommé à coups de pierres le pauvre chien qui tâchait, en nageant, de gagner le bord. Pauvre petit animal!... il me regardait d'un air si triste, comme étonné que je ne vinsse pas à son secours... J'ai été fouetté, ma chère, pour n'avoir pas moi-même tué mon chien... N'importe. Ils verront bien que je ne suis pas de ces hommes que l'on dompte à coups de fouet... Si l'on n'y prend garde, mon jour viendra.

— Que dites-vous?... à quoi songez-vous?... Oh! George, ne tramez rien de mauvais... Si vous avez foi en Dieu, si vous marchez dans la bonne voie, soyez certain de votre délivrance.

— Je ne suis pas un chrétien, moi, chère Élisa... Mon cœur déborde, plein d'amertume. Tant que Dieu laissera les choses aller ainsi, je ne puis croire en Dieu. Et c'est sa faute.

— George, il faut croire en lui, malgré tout. Maîtresse dit que lorsque tout va mal pour nous, il faut avoir confiance que Dieu fait encore ce qu'il y a de mieux dans notre intérêt.

— Ils peuvent dire cela, les gens qui se roulent toute la journée sur de bons sofas, et vont ensuite se promener en voiture. Mettez-les à ma place, et nous verrons s'ils se résignent aussi aisément. Je voudrais, certes, pouvoir être bon; mais mon cœur brûle, et je n'y sais que faire... Vous-même, tenez, ne pourriez supporter ce qui m'arrive... Vous ne pourrez pas, toute pieuse que vous êtes, accepter si patiemment ce qui me reste encore à vous apprendre... Car vous ne savez pas tout.

— Que peut-il donc arriver de pis?

— Écoutez : maître disait depuis quelques jours qu'il avait eu tort de me laisser marier hors de chez lui; qu'il déteste M. Shelby et tous les siens parce

qu'ils sont remplis d'orgueil et qu'ils le regardent de haut en bas; enfin, que vous m'avez rendu fier et intraitable. Il disait encore qu'il ne veut plus me laisser revenir ici; que je dois prendre une autre femme, et m'établir définitivement sur son domaine. D'abord, il ne faisait que marmotter entre ses dents toutes ces belles menaces; mais hier, il m'a signifié que j'eusse à prendre Mina pour ma femme, et à nous arranger tous deux dans la même case, ou que, sinon, il me vendrait aux gens du Sud.

— Mais... cela se peut-il?... Nous avons été mariés par le prêtre... comme les blancs se marient, dit Élisa, naïvement stupéfaite.

— Vous ne savez donc pas qu'un esclave ne peut se marier? Il n'y a pas, en ce pays, de loi qui le lui permette. Je ne puis vous garder pour femme s'il lui convient, à cet homme, de nous séparer... Voilà pourquoi je voudrais ne vous avoir jamais vue... et n'avoir jamais vécu. Cela eût mieux valu pour tous deux; il eût mieux valu, pour ce pauvre enfant, n'être pas venu au monde. Tout ce qui m'arrive peut, un jour, lui arriver.

— Oh!... maître est si bon!

— Fort bien... mais, qui sait?... Il peut mourir; et l'enfant sera vendu à Dieu sait qui. Quel plaisir pouvez-vous trouver à le voir si beau, si frais, si dispos, si gai? Je vous prédis, Élisa, que chacune de ces qualités, — tout ce qu'il a, tout ce qu'il est, — deviendront autant de poignards qu'on vous enfoncera dans le cœur. Plus il vaudra, moins vous pourrez le garder.

Ces paroles tombèrent comme du plomb sur le cœur d'Élisa. Le fantôme du trafiquant passa devant ses yeux, et comme si quelqu'un l'eût frappée en pleine poitrine, elle pâlit, à demi renversée, cherchant à reprendre sa respiration. Puis, se relevant tout à coup, elle jeta un regard inquiet du côté de la verandah où son enfant, las de cet entretien sérieux, s'était glissé furtivement, et où il galopait en long et en large sur la canne de M. Shelby. Elle fut sur le point de communiquer à George les soupçons qu'elle avait conçus, mais une pensée soudaine l'arrêta.

— Non, non, se dit-elle, son fardeau est déjà bien assez lourd, à ce pauvre garçon... je n'y dois rien ajouter. D'ailleurs je m'étais trompée; maîtresse l'a dit, et maîtresse ne ment jamais.

— Ainsi donc, Élisa, ma fille, reprit tristement son mari, un peu de courage... il en faut. Je suis venu vous dire adieu, car je vais partir.

— Partir, George?... partir pour où?

— Pour le Canada, répondit-il, se redressant de toute sa hauteur. Et une fois là, je vous rachèterai; c'est toute l'espérance qui nous reste. Vous avez un bon maître : il ne refusera pas de vous vendre. Je vous rachèterai, vous et l'enfant; Dieu m'y aidera!

— Grands dieux!... mais si vous êtes pris?

— Je ne serai pas pris, Élisa. On ne m'aura pas *vivant!* Je serai libre, ou je mourrai!

— Vous suicider, vous?

— Je n'y serai pas réduit. Ils me tueront, et sans trop de scrupule; en tout cas, ils ne me mèneront pas vivant aux gens du Sud.

— George, si vous m'aimez, veillez sur vous; ne faites rien de criminel! ne tuez ni vous, ni personne! Je sais que la tentation est forte... trop forte, sans doute... et, cependant... Oui, je vois bien qu'il vous faut partir... mais partez avec précaution, avec prudence... Je prie Dieu qu'il vous soit secourable!

— Puisque vous êtes de mon avis, Élisa, voici mon plan : Maître s'est mis en tête de m'envoyer de ce côté, avec une note pour M. Symmes, qui demeure à un *mile* d'ici. Au fond, je crois qu'il s'attendait à ce que je viendrais vous conter mes griefs, et il se réjouit sans doute de penser qu'il a vexé « les Shelby, » comme il appelle vos maîtres. Je vais rentrer avec un air complétement résigné, comme si mon parti était pris. Mes préparatifs sont faits à peu près, et il ne manquera pas de gens pour m'aider. D'ici à la fin de la semaine, quelque beau jour, on me trouvera de moins. Priez pour moi, Élisa; — peut-être le bon Dieu vous écoutera-t-il!

— Priez aussi, George, et mettez votre espoir en lui. Je serai sûre alors que vous ne ferez rien de mal.

— Encore une fois, *adieu!* répéta George, tenant dans ses mains les mains d'Élisa, et la regardant, immobile, avec une tendresse inexprimable.

Ils restèrent ainsi quelque temps, absorbés dans une mutuelle contemplation; puis il y eut quelques paroles, quelques sanglots échangés; quelques larmes amères se mêlèrent sur leurs joues; — des adieux enfin, comme sont les adieux quand l'espérance de se revoir est aussi fragile que le fil tissé par l'araignée; — puis le mari et la femme se séparèrent.

CHAPITRE IV.

Une soirée dans la case de l'oncle Tom.

La case de l'oncle Tom était un petit bâtiment construit en troncs d'arbres, tout auprès de « la maison, » — le nègre désigne ainsi par excellence l'habitation de son maître. Au-devant s'étendait un joli parterre, où tous les étés, grâce à une culture soignée, prospéraient des fraisiers, des framboisiers et beaucoup de fruits, de légumes divers. Un énorme bignonia rouge et un rosier indigène à mille fleurs en recouvraient toute la façade, sur laquelle ils se croisaient et s'enlaçaient tellement qu'on apercevait à peine l'écorce des troncs d'arbres. Dans la belle saison, de brillantes fleurs annuelles, soucis, pétunias et belles de jour, trouvaient cependant un coin libre pour y étaler leurs splendeurs, qui faisaient la joie et l'orgueil de la tante Chloé.

Entrons dans la case. Le souper des maîtres est achevé; la tante Chloé, qui a présidé à ses apprêts en qualité de cuisinière en chef, a laissé à ses aides le soin de desservir la table et de laver la vaisselle. Elle est revenue chez elle, dans son comfortable petit domaine, pour s'occuper du souper de son *vieux*. Aussi, n'en doutez pas, c'est bien elle que vous voyez là près du feu, tantôt contemplant avec un intérêt plein d'anxiété le contenu d'une casserole, tantôt soulevant avec gravité le couvercle d'une marmite, d'où s'échappent des tourbillons de vapeur qui promettent « quelque chose de bon. » Son visage rond et noir est si luisant, qu'à le voir briller on pourrait s'imaginer qu'il a été verni avec des blancs d'œufs, comme l'un de ces gâteaux à thé qu'elle dore si bien. Toute cette bonne grosse figure rayonne de satisfaction et de plaisir sous son turban à carreaux bien empesé; elle témoigne cependant, nous devons l'avouer, de cette légère nuance d'amour-propre qui convient à la première cuisinière du voisinage : telle est, en effet, la réputation incontestée dont jouit la tante Chloé.

Certes elle était cuisinière jusqu'au fin fond de l'âme... Il n'y avait dans la basse-cour poulet, dindon ou canard qui ne prît un air grave quand il la voyait s'approcher, et qui ne semblât évidemment réfléchir à sa fin dernière. Il est certain aussi qu'elle se livrait sans cesse, sur les meilleurs moyens de trousser, de farcir et de rôtir, à des méditations bien faites pour effrayer toutes

les volailles encore vivantes et capables de réflexion. Les recettes de toutes les variétés de gâteaux qu'elle savait confectionner étaient toujours restées un mystère impénétrable pour ses rivales moins habiles; et elle se trémoussait sur ses grosses hanches avec une vanité et une joie contenues, lorsqu'elle racontait les efforts inutiles de quelques-unes d'entre elles pour s'élever à sa hauteur.

L'arrivée de plusieurs visiteurs, l'annonce d'un dîner ou d'un souper de cérémonie, stimulaient toutes ses facultés; il n'y avait pas de spectacle plus agréable pour elle que la vue d'un tas énorme de malles empilées sous la verandah, car alors elle prévoyait que des efforts nouveaux seraient suivis de nouveaux triomphes.

Toutefois, en ce moment, la tante Chloé plonge ses regards dans la tourtière, et nous la laisserons tout entière à cette occupation où elle se délecte pour achever notre description de la case.

Dans un coin était un lit proprement recouvert d'un couvre-pied blanc comme la neige; au-devant s'étalait un tapis d'une assez grande dimension. C'était là que se retirait souvent la tante Chloé, comme dans une région supérieure de ce bas monde. Ce tapis, ce lit, tout ce coin, étaient en fait traités avec un respect tout particulier, et mis autant que possible à l'abri des enfants, de leurs invasions, de leurs souillures. Ce sanctuaire était le salon de la maison. Dans le coin opposé se trouvait un lit d'apparence plus modeste, et qui, évidemment, n'était pas un lit de parade. De splendides images aux sujets tirés des saintes Écritures, et un portrait du général Washington dont le dessin et l'enluminure auraient certainement étonné ce héros s'il avait pu le voir, ornaient la muraille au-dessus de la cheminée.

Deux petits garçons aux cheveux crépus, aux yeux noirs et brillants, aux joues replètes et luisantes, assis sur un banc grossier, s'occupaient à surveiller les premières tentatives que faisait, pour marcher, un petit enfant. Comme cela arrive toujours, cet enfant se dressait sur ses pieds, chancelait un moment, puis se laissait tomber à terre; chacune de ses chutes provoquait de gros rires, comme une saillie de bon aloi.

Une table, quelque peu invalide, avait été dressée devant le feu, recouverte d'une nappe ornée de tasses, de saucières à grosses couleurs, et d'autres objets qui indiquaient un repas prochain. A cette table se tenait assis l'oncle Tom, le bras droit de M. Shelby. Puisqu'il doit être le héros de notre histoire, il nous faut daguerréotyper son portrait. C'était un homme grand et robuste, à la poi-

trine large, au teint d'ébène éclatant, dont les traits, véritable type du noir africain, témoignaient à la fois d'un esprit grave, d'un bon sens solide et d'un cœur excellent. Il y avait dans toute sa personne l'heureux mélange d'une grande dignité personnelle avec une simplicité humble et confiante.

Toute son attention était dirigée, pour le moment, sur une ardoise posée devant lui; il s'efforçait, avec un soin attentif et une lenteur prudente, d'y tracer quelques lettres. Maître George, vif et intelligent petit garçon de treize ans qui se donnait l'air digne d'un instituteur, le surveillait dans cette opération importante.

— Ce n'est pas cela, oncle Tom, ce n'est pas cela! dit-il vivement, au moment où l'oncle Tom terminait, non sans peine, du mauvais côté, la queue d'un *g*. Cela fait un *q*, vous le voyez bien.

— En vérité! dit l'oncle Tom, en contemplant avec une admiration respectueuse son jeune professeur, qui lui traçait triomphalement en guise de modèles un grand nombre de *q* et de *g*.

Puis il reprit son crayon dans ses gros doigts lourds, et recommença patiemment.

— Comme les blancs font tout sans peine! dit la tante Chloé, qui cessa de frotter sur la poêle un morceau de lard planté au bout d'une fourchette. Et, regardant maître George avec orgueil: — Il sait écrire maintenant, et lire aussi, et il vient ici les soirs nous réciter ses leçons; c'est prodigieusement intéressant.

— Mais, tante Chloé, dit George, j'ai prodigieusement faim; votre gâteau ne sera-t-il pas bientôt cuit?

— Cela ne peut tarder, maître George, répondit la tante Chloé en levant le couvercle de la casserole pour jeter un regard sur le contenu... il est magnifiquement doré, il a une couleur superbe... On peut s'en fier à moi. Maîtresse permit l'autre jour à Sally d'essayer de faire un gâteau, pour qu'elle apprît, disait-elle. « Oh! laissez donc, maîtresse, lui disais-je; cela me fend le cœur de voir gaspiller ainsi tant de bonnes choses. » Le gâteau était tout renflé d'un côté, et n'avait aucune forme, pas plus de forme que mon soulier... Sally? Allons donc!

Après avoir ainsi exprimé son mépris pour l'inexpérience de Sally, la tante Chloé, soulevant le couvercle de la casserole, exposa aux regards des assistants un charmant gâteau cuit à point, que n'aurait certes pas désavoué le meilleur pâtissier d'une grande ville. Ce gâteau était évidemment le morceau capital du

repas. La tante Chloé commença dès lors à s'occuper plus activement des derniers préparatifs du souper.

— Ici, vous autres, Moïse et Pierrot! s'écria-t-elle; ôtez-vous de là, négrillons; et vous aussi, Polly, mon bijou, ôtez-vous de là; maman vous donnera quelque chose tout à l'heure. Maintenant, maître George, enlevez vos livres, mettez-vous à table avec mon vieux. Je vais servir les saucisses; avant peu, les crêpes, qui sont dans la poêle, seront sur vos assiettes.

— Ils voulaient que je revinsse souper à la maison, dit George; mais je savais trop bien ce qui m'attendait ici pour accepter, tante Chloé.

— Vous le saviez, mon mignon! dit la tante Chloé en empilant les crêpes fumantes sur son assiette; vous n'ignorez pas que votre vieille tante vous garde toujours le meilleur morceau?... et allez donc!

En achevant ces mots, elle lui lança une grosse chiquenaude, — la plus charmante de ses plaisanteries, — puis elle courut lestement à la poêle.

— Le gâteau, maintenant! s'écria maître George, quand il eut dévoré un nombre suffisant de crêpes.

Comme il brandissait au-dessus un énorme couteau,

— Dieu du ciel! dit vivement la tante Chloé en lui retenant le bras, vous ne voudriez pas le couper avec ce coutelas; vous lui feriez perdre sa jolie forme, et il s'aplatirait. Tenez, voici un couteau, un vieux couteau bien mince, aiguisé tout exprès... laissez-moi faire : voyez, j'en coupe des tranches minces comme des feuilles de papier... Mangez-moi cela... nous en causerons après.

— Tom Lincon prétend, dit George parlant la bouche pleine, que leur Jenny fait mieux la cuisine que vous.

— Les Lincon, répliqua la tante Chloé d'un ton de mépris, ne sont pas grand'-chose quand on les compare à nos maîtres. Ce sont assurément des gens assez respectables dans leur petite sphère, mais ils n'ont aucune idée des choses du grand monde. Mettez donc M. Lincon à côté de M. Shelby! bon Dieu! Et mistress Lincon, peut-elle se présenter dans un salon comme ma maîtresse? La verra-t-on jamais aussi bien mise, aussi cossue?... Allons donc! ne me parlez pas de ces Lincon.

Ici la tante Chloé secoua la tête en femme convaincue qu'elle connaissait le monde.

— Cependant je vous ai entendu dire que Jenny était assez bonne cuisinière.

— Je l'ai dit, et je puis le redire. Jenny ferait une bonne cuisinière ordinaire; mais sortez-la de sa routine habituelle, qu'en obtiendrez-vous? Bien sûr, elle fait des pâtés; mais essayez d'en manger la croûte, et vous verrez si elle a le moindre fondant. J'en sais quelque chose, car elle m'a montré ses pâtés pour la noce de miss Mary. Jenny et moi, nous sommes de bonnes camarades, vous le savez; je ne dis jamais de mal d'elle; mais, vous pouvez m'en croire, maître George, je ne fermerais pas l'œil pendant une semaine si j'avais de pareils pâtés sur la conscience.

— Jenny les croyait sans doute excellents.

— Sans doute, puisqu'elle avait l'innocence de me les montrer; mais c'est ce qui prouve son ignorance. Ses maîtres ne désirent rien de plus; on ne peut pas exiger d'elle qu'elle en sache davantage; ce n'est pas sa faute. Ah! maître George, ajouta-t-elle en soupirant et en roulant des yeux émus, vous ne savez pas à quelle hauteur vous élèvent le rang de votre famille et votre éducation.

— Tante Chloé, répondit George, j'apprécie parfaitement le rang de nos pâtés et de nos puddings. — Demandez-le à Tom Lincon; toutes les fois que je le rencontre, je le régale d'une fanfare de coq victorieux.

A ces mots, la tante Chloé se renversa sur sa chaise et s'abandonna à un violent accès d'hilarité. Elle rit jusqu'à ce que des torrents de larmes roulassent le long de ses joues noires et luisantes; puis, pleurant et riant tout à la fois, elle accabla maître George de bourrades et de petites tapes amicales.

— Cessez vos plaisanteries, lui répétait-elle de temps en temps, car vous me ferez certainement mourir un de ces jours!

Entre chacune de ces prédictions sinistres, elle poussait des éclats de rire de plus en plus forts et de plus en plus longs : aussi George commença-t-il à croire réellement qu'il avait un esprit dangereux; il se promit de n'en plus abuser désormais.

— Vous faisiez le coq devant Tom, vraiment? Oh! bon Dieu! ce que sont les jeunes gens! Maître George, vous feriez rire les pierres.

— Tom, lui disais-je, vous devriez venir goûter les pâtés de tante Chloé! Voilà de vrais pâtés.

— Malheureusement Tom ne le pouvait pas, dit la tante Chloé dont le bon cœur commençait à s'émouvoir à la triste pensée de la condition obscure de

Tom. Il faudrait l'inviter un jour à dîner avec vous, maître George; cela serait bien de votre part. Vous le savez, maître George, nous ne devons pas, nous, être fiers de la supériorité que nous avons sur notre prochain, car cette supériorité, c'est Dieu qui nous la donne... rappelons-nous-le toujours, ajouta-t-elle en prenant un air sérieux.

— Eh bien, je me propose d'inviter Tom un jour de la semaine prochaine. Vous vous surpasserez, tante Chloé! Il faut qu'il soit stupéfait de votre savoir-faire, et qu'il ait assez mangé pour ne l'oublier de quinze jours.

— Oui, oui, certainement, dit la tante Chloé ravie, vous verrez. Bon Dieu! quand je pense à quelques-uns de nos dîners! Vous souvenez-vous de cet énorme pâté de volaille que j'ai fait lorsque nous avons traité le général Knox? Moi et maîtresse nous nous sommes presque querellées à propos de la croûte! En vérité, je ne sais pas quelles sortes d'idées ont parfois les dames. Quand on s'est chargé, vis-à-vis d'elles, de la plus lourde responsabilité, quand on fait de son mieux, elles choisissent ces moments-là pour venir tournailler autour de vous et se mêler de votre besogne... « Faites donc comme ceci! Faites donc comme cela! me disait maîtresse... » Enfin, je perdis patience et je lui répondis : « Non, maîtresse; regardez vos jolies mains blanches, vos doigts effilés, ornés de bagues étincelantes, tout semblables à mes lis blancs lorsqu'ils sont couverts de rosée... et voyez mes grosses mains noires. Maintenant, ne croyez-vous pas que le Seigneur m'ait créée pour faire la croûte de pâté, et vous ait mise au monde pour rester dans votre salon? » Dame! j'étais hors de moi, maître George.

— Et que répondit ma mère?

— Ce qu'elle répondit? Elle me regarda avec bonté; ses beaux yeux me souriaient, et elle me dit : « C'est bien, tante Chloé, je crois que vous avez raison. » Cela dit, elle s'en alla au salon. Elle aurait dû me rompre la tête pour me punir d'avoir été si insolente!... Mais que voulez-vous? je ne puis pas souffrir que les dames viennent à la cuisine.

— Aussi, vous avez parfaitement réussi votre dîner! Tout le monde le remarqua, je me le rappelle.

— Oh! je le sais... N'ai-je pas été me cacher derrière la porte de la salle à manger, ce jour-là? N'ai-je pas vu le général passer trois fois son assiette pour qu'on lui redonnât de ce pâté? Il a même dit : « Vous avez une cuisinière comme on en voit peu, mistress Shelby! » Bon Dieu! je fus sur le point d'éclater de joie.

C'est que le général se connaît en cuisine! ajouta-t-elle en se relevant fièrement. C'est un homme charmant, le général!... Il descend de l'une des plus anciennes familles de la vieille Virginie... Il en sait autant que moi. Il y a bien peu de gens aussi instruits que lui! je l'ai bien vu à ses remarques.

Cependant, maître George en était arrivé à ce point, où peut atteindre même un enfant (dans des circonstances exceptionnelles), qu'il lui eût été impossible d'avaler une bouchée de plus. Il eut, par conséquent, tout le temps de remarquer le groupe des têtes crépues et des yeux brillants qui contemplaient avidement, dans le coin opposé, les diverses péripéties de ce festin.

— Ici, Moïse! ici, Pierrot! leur dit-il en leur jetant de nombreux morceaux de crêpes et de gâteaux; l'appétit y est, n'est-ce pas? Allons, tante Chloé! faites-leur cuire quelques crêpes.

George et l'oncle Tom allèrent alors s'asseoir, sur un siége comfortable, au coin de la cheminée, tandis que la tante Chloé, après avoir fait cuire une bonne pile de crêpes, prit son dernier enfant dans ses bras, et commmença à remplir alternativement la bouche du marmot et la sienne propre, sans oublier Moïse et Pierrot. Mais ceux-ci préféraient manger leur part en se roulant à terre, sous la table, où ils se chatouillaient et où ils tiraient de temps à autre les pieds de leur petite sœur.

— Voulez-vous bien vous en aller! leur disait leur mère, en lançant au hasard un coup de pied sous la table, quand leurs mouvements devenaient par trop incommodes. Ne pouvez-vous être plus convenables quand des blancs viennent vous rendre visite! Allons, resterez-vous tranquilles? Soyez plus sages, ou après le départ de maître George, gare au fouet!

Cette terrible menace parut produire peu d'effet sur les petits coupables.

— Allons, voyons, dit l'oncle Tom; les jambes leur démangent, ils ne peuvent tenir en place.

Les petits garçons sortirent alors de dessous la table, les mains et la figure barbouillées de mélasse, et se mirent à donner de nombreux baisers à leur petite sœur.

— Allez-vous-en donc, dit la tante Chloé, en repoussant leurs têtes crépues. Si vous continuez, vous allez vous coller tous ensemble, on ne pourra plus vous détacher. Courez vous laver à la fontaine!

Et elle corrobora ses exhortations d'une tape qui rendit un son formidable, mais elle n'eut d'autre effet que de les faire rire de plus belle, tandis qu'ils se

précipitaient hors de la chambre en se bousculant et en poussant des cris de joie.

— A-t-on jamais vu des garnements aussi désobéissants? s'écria la tante Chloé d'un air assez satisfait.

Cherchant alors une vieille serviette destinée à de semblables usages, elle y versa un peu d'eau prise dans la théière fêlée, et se mit à laver la mélasse qui salissait les mains et la figure de l'enfant. Elle le frotta jusqu'à ce qu'il fût bien luisant; puis, l'ayant déposé sur les genoux de Tom, elle enleva le couvert.



L'ONCLE TOM DANS SON INTÉRIEUR.

Il l'assit sur sa large épaule et se mit à danser, à gambader avec elle. Maître George l'agaçait avec son mouchoir de poche.

La petite fille s'amusa à tirer le nez à Tom, à lui égratigner la figure, et à lui plonger ses petites mains dodues dans sa chevelure laineuse. Ce dernier passe-temps semblait lui causer un plaisir tout particulier.

— N'est-ce pas une charmante enfant? dit Tom en la tenant un peu éloignée de lui pour la voir de la tête aux pieds.

Puis, l'élevant en l'air, il l'assit sur sa large épaule et se mit à danser, à gambader avec elle. Maître George l'agaçait avec son mouchoir de poche; Moïse et Pierrot, qui étaient rentrés, lui rugissaient aux oreilles comme deux ours. Enfin la tante Chloé déclara qu'ils lui casseraient la tête avec leur bruit; mais comme, de son propre aveu, ce malheur lui arrivait tous les jours, son observation n'apaisa nullement le vacarme qui continua jusqu'à ce que tous ses auteurs eussent mugi, gambadé et dansé à n'en pouvoir plus.

— Maintenant, j'espère que vous avez fini, dit la tante Chloé qui venait de tirer de dessous le lit dans la chambre une grossière couche à roulettes. Allons, Moïse; allons, Pierrot, mettez-vous là-dedans, car nous allons avoir le *meeting*.

— Oh! maman, nous ne voulons pas nous coucher; nous aimons mieux assister au *meeting;* c'est si amusant, un *meeting!* nous les aimons bien.

— Eh bien, tante Chloé, repoussez-moi ça, et accordez-leur ce plaisir, dit maître George d'un ton décidé, en lançant un coup de pied à la couchette.

La tante Chloé, ayant ainsi sauvé les apparences, sembla très-heureuse d'accéder à cette double demande.

— J'y consens; cela leur fera peut-être du bien, dit-elle en remettant le meuble à sa place.

Toute la famille se forma alors en comité, et délibéra sur les meilleurs préparatifs à faire pour le *meeting*.

— Comment s'organiser pour les siéges? demanda la tante Chloé. Quant à moi, je n'en sais rien.

Depuis très-longtemps le *meeting* se tenait chaque semaine chez l'oncle Tom avec le même nombre de chaises; il y avait donc lieu d'espérer que cette fois encore tout finirait par s'arranger.

— Le vieil oncle Pierre a cassé les pieds de cette chaise la semaine dernière, fit remarquer Moïse.

— Voulez-vous bien vous taire!... Je jurerais que c'est vous qui les avez ôtés... c'est là un de vos tours.

— Bah! elle tiendra encore si l'on a seulement le soin de l'appuyer contre le mur.

— Alors il ne faut pas que l'oncle Pierre s'assoie dessus, car il se tré-

mousse toujours quand il chante, dit Pierrot; l'autre soir, il a failli tomber au milieu de la chambre.

— Au contraire, il faut la lui donner, dit Moïse, et quand il commencera à chanter : « Venez, saints et pécheurs, écoutez mes discours!... » patatras!...

Et, pour donner une idée de la catastrophe qu'il se plaisait à concevoir, Moïse se jeta à terre en contrefaisant la voix nasillarde du vieillard.

— Allons, voyons, soyez donc sages! dit la tante Chloé. Ne pouvez-vous rester en paix? n'êtes-vous pas honteux?

Mais maître George se mit à rire avec le coupable, et déclara que décidément Moïse était un *farceur*. Ainsi, cette fois encore, la remontrance maternelle resta sans effet.

— Allons, mon vieux, dit la tante Chloé, il vous faut apporter les tonneaux.

— Les tonneaux de maman, dit Moïse à Pierrot, sont comme ceux dont maître George nous a lu l'histoire dans le bon livre [1]... ils ne manquent jamais.

— Cependant il y en a un qui s'est défoncé la semaine dernière, dit Pierrot, et ceux qui étaient assis dessus sont tombés au beau milieu de leur chant; celui-là a manqué, n'est-il pas vrai?

Pendant cet aparté entre Moïse et Pierrot, l'oncle Tom avait roulé dans la cabane deux futailles vides; il les cala de chaque côté avec des pierres, mit des planches par-dessus, retourna plusieurs seaux et plusieurs baquets, consolida le mieux possible les chaises douteuses, et termina ainsi tous les préparatifs.

— Maître George lit si bien! dit la tante Chloé. Je suis certaine qu'il restera pour nous faire la lecture; ce que nous entendrons nous paraîtra alors bien plus intéressant.

George consentit avec empressement, car les enfants sont toujours prêts à faire ce qui peut leur donner de l'importance.

La chambre fut bientôt remplie d'un grand nombre de nègres de tout âge, depuis le patriarche octogénaire aux cheveux blancs jusqu'au jeune garçon et à la jeune fille à peine nubiles. On se livra d'abord à un commérage inoffensif sur divers sujets : on se raconta dans quel magasin la vieille tante Sally avait acheté son nouveau mouchoir rouge; et que maîtresse se proposait de donner à Lisa telle robe de mousseline à petits pois dès que sa nouvelle robe de

[1] La Bible.

barége serait finie; et comme quoi M. Shelby songeait à acheter un nouveau poulain alezan, ce qui ajouterait encore au luxe de la maison. Quelques-uns des fidèles appartenaient à des familles du voisinage; ils apportaient dans cette réunion, où ils avaient l'honneur d'être admis, un certain nombre de renseignements plus ou moins authentiques sur les discours et les actions de leurs maîtres ou de leurs compagnons, et ces caquetages s'échangeaient aussi rapidement que des nouvelles analogues dans les réunions du grand monde.

Bientôt cependant les chants commencèrent, à la satisfaction générale de tous les assistants. Malgré leurs intonations nasales, ces voix, naturellement belles, qui chantaient des airs énergiques et inspirés, produisaient un grand effet. C'étaient tantôt les hymnes bien connues qui appartiennent au rituel des églises, tantôt des psaumes d'un caractère plus sauvage, plus indéfini, recueillis dans les *conventions* religieuses.

Le chœur suivant de l'un de ces psaumes fut dit avec autant d'énergie que d'onction :

Mourir sur le champ de bataille!
Mourir sur le champ de bataille!
Gloire à mon âme!

Un autre cantique en grande faveur contenait ce passage :

Oh! je marche à la gloire! ne voulez-vous pas m'accompagner?
Ne voyez-vous pas les anges qui me font signe et qui m'appellent?
Ne voyez-vous pas la cité d'or et le jour éternel?

Il y en avait d'autres où il était sans cesse question des *rives du Jourdain*, de la *terre de Chanaan* et de la *nouvelle Jérusalem;* car les nègres ont un esprit ardent et une imagination vive, qui s'attachent toujours de préférence aux expressions colorées et pittoresques. Pendant les chants, les uns riaient, les autres pleuraient, d'autres enfin applaudissaient et se serraient les mains avec joie comme s'ils eussent déjà gagné l'autre rive du fleuve.

Les chants furent suivis et entremêlés d'exhortations et de récits. Une vieille femme aux cheveux blancs, qui ne travaillait plus et qui était vénérée comme une chronique vivante du passé, se leva, et, appuyée sur son bâton, elle parla ainsi :

— Vraiment, enfants! je suis bien heureuse de vous voir et de vous entendre encore une fois tous réunis; car je ne sais pas quand je partirai pour le séjour de gloire! Mais je suis prête, enfants! j'ai fait et lié mon petit paquet!

mon chapeau est sur ma tête; j'attends la voiture qui doit venir me prendre pour m'emmener chez moi!... Quelquefois, pendant la nuit, je crois entendre



MEETING RELIGIEUX DANS LA CASE DE L'ONCLE TOM.

Rien ne pouvait surpasser l'ingénuité touchante, la ferveur naïve de sa prière. Le langage de l'Écriture, dont il l'enrichissait toujours, semblait s'être tellement identifié avec tout son être qu'il en faisait partie.

le bruit des roues, et je regarde dehors toutes les fois! Maintenant, il faut vous tenir prêts aussi; car, je vous le dis à tous, enfants! ajouta-t-elle en frappant

fortement le plancher du bout de son bâton, cette *gloire* est une grande chose! c'est une grande chose, enfants! Vous ne pouvez vous en faire une idée; c'est une chose *merveilleuse!...*

Et la vieille femme s'assit, les joues inondées de larmes, comme vaincue par l'émotion, tandis que tous les assistants chantaient en chœur :

O Chanaan! lumineux Chanaan!
Je pars pour la terre de Chanaan!

Maître George lut, après en avoir été prié, les derniers chapitres de la Révélation. Il fut souvent interrompu par ces exclamations ou d'autres semblables : « La fin approche!—Écoutez ceci!—Pensez à cela!—Tout cela doit-il certainement s'accomplir? »

George était un enfant intelligent, et sa mère avait soigné son éducation religieuse. Se voyant l'objet de l'admiration générale, il exposa de temps en temps ses propres idées avec une gravité louable, ce qui lui valut les éloges des jeunes gens et les bénédictions des vieillards. Il fut reconnu à l'unanimité qu'un ministre ne pouvait s'en tirer mieux que lui, et que c'était vraiment étonnant.

L'oncle Tom était considéré par tous ses voisins comme un patriarche en matière religieuse. Le sens moral prédominait chez lui à un haut degré; doué d'une intelligence plus développée que celle de ses compagnons d'esclavage, il l'avait en outre mieux cultivée : aussi le traitaient-ils avec un grand respect, et comme une sorte de ministre. La simplicité, la chaleur, la sincérité de ses exhortations eussent édifié des auditeurs d'une classe beaucoup plus élevée. Mais c'était surtout dans la prière qu'il excellait. Rien ne pouvait surpasser l'ingénuité touchante, la ferveur naïve de sa prière. Le langage de l'Écriture, dont il l'enrichissait toujours, semblait s'être tellement identifié avec tout son être qu'il en faisait partie. Il coulait, comme à son insu, de ses lèvres. Selon l'expression d'un vieux nègre pieux, Tom priait de source : aussi ses prières produisaient-elles toujours un tel effet sur les sentiments religieux de ses auditeurs, qu'elles risquaient souvent d'être étouffées sous les avalanches de réponses qui se précipitaient de tous côtés autour de lui.

Tandis que cette scène avait lieu dans la case de l'esclave, on eût pu assister à une conférence d'une tout autre nature dans la maison du maître.

Le marchand d'esclaves et M. Shelby étaient assis tous les deux dans la

salle à manger dont nous avons déjà parlé, devant une table couverte de papier et de tout ce qu'il faut pour écrire.

M. Shelby comptait quelques liasses de billets et les passait l'une après l'autre au marchand qui les comptait à son tour.

— C'est bien cela, dit le marchand; maintenant, signez ceci.

M. Shelby se hâta de tirer à lui les actes de vente; il les signa comme un homme qui termine le plus vite possible une affaire désagréable, et les repoussa vers le marchand avec l'argent. Haley sortit d'une vieille valise un parchemin qu'il examina un moment, et qu'il tendit à M. Shelby; celui-ci s'en saisit avec un empressement contenu.

— Maintenant, voilà qui est fait, dit le trafiquant en se levant.

— C'est fait!... dit M. Shelby d'un ton rêveur.

Et après une longue aspiration, il répéta : — C'est fait!

— Vous n'en paraissez pas très-content, reprit le trafiquant.

— Haley, répondit M. Shelby, vous vous souviendrez, je l'espère, que vous m'avez promis, sur votre honneur, de ne pas vendre Tom sans savoir dans quelles mains il tomberait.

— Eh mais... vous venez de le faire, répliqua le marchand.

— Les circonstances, vous le savez, m'y ont contraint, dit M. Shelby avec hauteur.

— Elles peuvent m'y contraindre aussi, vous le savez, dit Haley. Quoi qu'il en soit, je ferai ce que je pourrai pour procurer à Tom une bonne place. Quant à moi, je ne le maltraiterai jamais, vous pouvez en être sûr. Si j'ai une grâce à rendre à Dieu, c'est de ne m'avoir jamais rendu cruel envers qui ce soit.

Ces déclarations ne rassurèrent pas précisément M. Shelby, car il ne se rappelait que trop les principes d'humanité professés par le trafiquant; mais comme elles étaient la meilleure consolation que les circonstances pussent comporter, il laissa partir son interlocuteur sans lui répondre, et se mit à fumer solitairement son cigare.

CHAPITRE V.

Où sont exposés les sentiments d'un bien meuble *vivant* lorsqu'il change de maître.

M. et mistress Shelby s'étaient retirés dans leur chambre à coucher. Nonchalamment étendu sur un grand fauteuil, le mari parcourait des yeux quelques lettres apportées par les courriers du soir; et sa femme se tenait debout devant son miroir, occupée à démêler et à lisser les boucles et les tresses qu'Élisa avait si bien arrangées le matin. Elle s'était aperçue de la pâleur de ses joues et de l'expression étrange de ses regards; et, la dispensant de son service du soir, elle lui avait permis d'aller se mettre au lit. Les soins qu'elle prenait elle-même de ses cheveux lui rappelèrent assez naturellement sa conversation du matin avec la jeune femme, et, se tournant vers son mari, elle lui dit d'un air distrait :

— A propos, Arthur, quel était donc le grossier personnage que vous avez admis ce soir à notre table?

— Il se nomme Haley, répondit Shelby.

Et se retournant, comme s'il eût été mal à l'aise dans son fauteuil, il ne leva pas les yeux de la lettre qu'il tenait à la main.

— Haley?... quel est cet homme, et que vient-il faire ici, je vous prie?

— C'est un négociant avec lequel j'ai eu quelques relations commerciales, lors de mon dernier voyage à Natchez.

— Et il s'est cru pour cela autorisé à venir, sans façon, nous rendre visite et nous demander à dîner?

— Non, je l'ai invité... J'avais des comptes à régler avec lui.

— Ne fait-il pas le trafic des nègres? demanda mistress Shelby qui remarquait un certain embarras dans les manières de son mari.

— Eh! ma chère! qui donc vous a mis cette idée en tête? répondit-il en levant les yeux au plafond.

— Rien; seulement Élisa est accourue ici, après le dîner, tout effarée et tout en larmes; elle m'a dit que vous causiez avec un marchand d'esclaves et qu'elle l'avait entendu vous proposer d'acheter son petit garçon. Quelle petite sotte!

— Ah! elle a dit cela! répliqua M. Shelby, en reprenant sa lettre.

Il parut, pendant quelques instants, la lire avec la plus grande attention, sans s'apercevoir qu'il la tenait sens dessus dessous. Puis il se dit en lui-même : « Il faudra bien qu'elle l'apprenne; autant le lui avouer tout de suite. »

— J'ai répondu à Élisa, reprit mistress Shelby, continuant de brosser ses cheveux, qu'elle était folle de se faire un pareil chagrin, et que vous n'aviez jamais aucun rapport avec ces sortes de gens. En effet, j'étais bien sûre que vous n'aviez jamais eu l'idée de vendre un de vos esclaves... et à un tel homme moins qu'à tout autre.

— Vous avez raison, Émily, c'est ce que j'ai toujours dit et pensé; mais le fait est que l'état de mes affaires me force à me démentir. Il faut absolument que je vende un de mes serviteurs!

— A ce marchand? c'est impossible. Vous ne parlez pas sérieusement.

— Je suis fâché de vous avouer le contraire. J'ai promis de vendre Tom.

— Quoi! notre Tom! cette bonne et fidèle créature qui nous a si bien servis depuis son enfance! Oh! monsieur Shelby!... Mais vous lui aviez promis sa liberté, à lui!... Vous et moi nous lui en avons parlé plus de cent fois. Fort bien!... Alors je puis croire aussi que vous seriez capable de vendre le petit Harry, le fils unique de la pauvre Élisa! s'écria mistress Shelby d'un ton qui tenait le milieu entre la douleur et l'indignation.

— Ma foi, puisqu'il faut que vous sachiez tout, c'est la vérité. Je suis convenu de vendre Tom et Harry... et je ne comprends pas vraiment pourquoi je serais regardé comme un monstre parce que je me permets ce que tout le monde fait chaque jour.

— Mais pourquoi, si vous êtes obligé de vendre quelques esclaves, choisir de préférence ces deux-là?

— Parce qu'ils me seront payés plus cher que les autres. Voilà mon seul motif... Et, songez-y, j'aurais pu conclure un marché tout différent. Cet homme m'a offert une forte somme pour Élisa... si cela vous convenait mieux?...

— Le misérable! s'écria mistress Shelby avec véhémence.

— Calmez-vous!... Je n'ai pas voulu l'écouter un seul moment, pour ne pas blesser vos sentiments... J'en suis incapable, sachez-m'en quelque gré.

— Mon ami, dit mistress Shelby en se contenant, pardonnez-moi, j'ai été trop vive. Cette nouvelle m'a surprise, je n'y étais pas préparée. Mais, à coup sûr, vous me permettrez d'intercéder pour ces pauvres créatures. Tom est

un noble et fidèle serviteur quoiqu'il soit de race noire. Je crois, monsieur Shelby, que s'il le fallait il donnerait sa vie pour vous.

— Je le sais... j'en suis sûr; mais ce sont là des paroles inutiles, je n'ai pas d'autres ressources.

— Pourquoi ne pas faire un sacrifice d'argent? Je suis prête à en supporter ma part. Oh! monsieur Shelby, je me suis efforcée, consciencieusement efforcée, comme il convient à une chrétienne, de remplir mes devoirs envers ces pauvres et simples créatures soumises à notre autorité... J'en ai pris soin, je les ai instruites, j'ai veillé sur elles, et pendant bien des années j'ai connu leurs plus petits chagrins et leurs plus petits bonheurs. Comment pourrai-je me présenter à elles le front levé, si, pour réaliser je ne sais quel misérable gain, vous vendez un serviteur aussi fidèle, aussi excellent, aussi confiant en nous que le pauvre Tom; si vous lui enlevez, en un moment, tout ce que nous lui avons appris à aimer et à respecter? Je leur ai enseigné les devoirs de la famille, du père et de l'enfant, du mari et de la femme. Puis-je souffrir maintenant que vous déclariez, avec un scandale pareil, qu'il n'y a plus pour nous ni lien de famille, ni devoirs, si sacrés qu'ils soient, quand il s'agit d'argent? J'ai souvent entretenu Élisa de son petit garçon : je lui ai fait comprendre qu'elle devait se conduire envers lui comme une mère chrétienne; je lui ai recommandé de prendre bien soin de lui, de prier pour lui, de l'élever pieusement. Que lui dirai-je désormais, si vous le lui arrachez, si vous le vendez, corps et âme, à un homme sans principes et sans cœur, pour épargner une petite somme? Je lui ai répété souvent qu'une âme humaine vaut plus que tous les trésors de ce monde; me croira-t-elle maintenant lorsqu'elle nous verra changer brusquement de principes et vendre son enfant, avec la presque certitude que nous allons causer sa mort et, bien pis, la perte de son âme?

— Je suis fâché que vous preniez la chose si fort à cœur. Oui, cela me fait une véritable peine, dit M. Shelby, car je respecte vos sentiments, bien que je ne prétende pas les partager tout à fait; mais, je vous le répète plus sérieusement, ce sont des paroles inutiles : je ne puis faire autrement. Je ne voulais pas vous confier ce triste secret; mais, à vous parler sans détour, il ne me reste pas d'autre alternative que de vendre ces deux esclaves, ou de vendre tout ce que nous possédons; il faut que ceux-ci partent, ou qu'ils partent tous. Haley est devenu possesseur d'une hypothèque qui, si je ne le désintéresse pas sur-le-champ, nous ruinera complétement. J'ai réuni tout l'argent que j'ai pu

me procurer, j'en ai emprunté même; sauf tendre la main, j'ai tout fait; le prix de ces deux esclaves m'était nécessaire pour compléter la somme que je devais, et j'ai dû les vendre. Haley a trouvé le petit garçon de son goût, il m'a offert de me donner quittance en le prenant, et n'a pas voulu entendre parler d'autre arrangement; j'étais à sa merci, il m'a fallu céder. Vous paraissez fort triste de les perdre : auriez-vous donc mieux aimé que je les eusse vendus tous?

Mistress Shelby resta quelques instants comme atterée. Enfin, se retournant vers sa toilette, elle cacha sa figure dans ses mains, et poussa une sorte de gémissement.

— C'est là, dit-elle, la malédiction de Dieu sur l'esclavage!... Une chose horrible, exécrable, maudite! malédiction pour le maître et malédiction pour l'esclave!... J'étais folle de croire que je pourrais faire sortir quelque chose de bon d'un mal aussi incurable!... C'est un péché que de posséder un esclave sous des lois semblables aux nôtres!... Je l'ai toujours pensé lorsque j'étais jeune fille; j'en fus encore plus persuadée après ma conversion! Mais je m'imaginais que je pourrais dorer cette chaîne fatale; j'espérais qu'à force de bontés, de soins et d'instruction, je parviendrais à rendre la condition de mes esclaves meilleure que celle des hommes libres! Insensée que j'étais!...

— Prenez-y garde, Madame, vous allez devenir tout à fait abolitionniste!

— Abolitionniste! Si les abolitionnistes connaissaient l'esclavage comme moi, c'est alors qu'ils pourraient en parler. Nous n'avons point besoin d'eux pour nous rien apprendre là-dessus. Vous savez que je n'ai jamais considéré l'esclavage comme légitime; et c'est malgré moi que j'ai possédé des esclaves.

— Eh bien, vous différez d'opinion, sur ce point, avec beaucoup d'hommes raisonnables et pieux. Vous rappelez-vous le sermon de M. B... dimanche passé?

— Je n'ai pas besoin de pareils sermons, et j'espère bien ne plus entendre prêcher M. B... dans notre église. Peut-être les ministres du culte ne sauraient-ils apporter un remède au mal, et pas plus que nous le guérir; mais le justifier, mais le défendre, cela a toujours révolté ma raison! Il me semble d'ailleurs que ce sermon ne vous a pas beaucoup plu.

— Sans doute! ces ministres poussent quelquefois les choses plus loin que nous n'oserions le faire, nous autres pauvres pécheurs! Gens du monde, nous devons fermer les yeux et tolérer plus d'un abus que nous désapprouvons; mais nous n'aimons pas que les femmes et les prêtres se mettent trop en

évidence et nous dépassent dans les questions de délicatesse et de vertu. Maintenant, ma chère, vous comprendrez, j'espère, la nécessité du sacrifice, et vous reconnaîtrez que j'ai agi pour le mieux dans les circonstances où je me trouvais.

— Oh! oui, oui, dit mistress Shelby en tournant avec une vivacité distraite sa montre d'or entre ses doigts. Je n'ai pas de bijoux d'un grand prix, ajouta-t-elle d'un air pensif, mais cette montre ne peut-elle servir à rien? Elle coûta fort cher lorsqu'elle fut achetée; si je pouvais seulement sauver l'enfant d'Élisa, je sacrifierais volontiers tout ce que je possède en fait de parures.

— Je suis fâché, très-fâché, Émily, répondit M. Shelby, du chagrin que vous cause cette affaire; mais ce sacrifice serait inutile : le marché est conclu; les actes de vente sont déjà signés et entre les mains de Haley. Vous devez remercier Dieu, au contraire, que le mal ne soit pas plus grand; cet homme pouvait nous ruiner tous, et nous en voilà débarrassés. Si vous le connaissiez aussi bien que moi, vous penseriez que nous l'avons échappé belle.

— Est-il donc si dur?

— Ce n'est pas précisément un homme cruel, mais son cœur est fermé à toute émotion; il ne connaît en ce monde que le commerce et ses bénéfices. Il est froid, résolu, implacable comme la mort, comme la tombe, et, moyennant une bonne prime, il vendrait sa propre mère, sans toutefois lui vouloir aucun mal.

— Et ce misérable est devenu propriétaire du bon, du fidèle Tom et de l'enfant d'Élisa?

— A dire vrai, ma chère, cela me fait de la peine, et je n'aime pas à y penser. Haley mène les choses rondement : il veut entrer en possession demain. Je ferai seller mon cheval de bonne heure et je m'éloignerai; je ne pourrais pas voir Tom, je vous assure... je vous engage à organiser de votre côté une promenade en voiture... Emmenez Élisa... il vaut mieux que la chose se fasse en son absence.

— Non, non, dit mistress Shelby; je ne veux être, en aucune manière, ni votre complice ni votre aide dans cette barbarie. J'irai rendre visite au pauvre vieux Tom; que Dieu l'assiste dans son malheur! Quoi qu'il m'en puisse coûter, ils verront que leur maîtresse souffre avec eux et pour eux... Quant à Élisa, je n'ose y songer!... Le Seigneur nous pardonne! quel crime avons-nous commis pour qu'il nous réduise à cette cruelle nécessité?...

Cette conversation avait été entendue par une personne que M. et mistress Shelby ne croyaient pas si près d'eux.

Un grand cabinet, dont une porte s'ouvrait sur le corridor extérieur, précédait leur chambre à coucher. Quand mistress Shelby eut renvoyé Élisa, la pauvre femme, en proie à une excitation fébrile, avait eu l'idée de se cacher dans ce cabinet; elle s'y était blottie sans être vue, et, l'oreille collée contre la jointure de la porte, elle n'avait pas perdu un seul mot de la conversation.

Dès que M. et mistress Shelby eurent cessé de parler, elle se leva et se glissa furtivement au dehors. Pâle, frissonnant de la tête aux pieds, les traits contractés, les lèvres serrées, elle ne ressemblait plus en rien à la douce et timide créature de l'heure précédente. Elle traversa avec précaution le vestibule, s'arrêta un moment devant la porte de la chambre de sa maîtresse, leva les mains au ciel, et, après cet appel muet, elle se glissa dans sa chambre. C'était une petite pièce tranquille et propre, de plain-pied avec l'appartement de sa maîtresse. Là s'ouvrait la charmante fenêtre, exposée au soleil, près de laquelle elle s'était souvent assise pour coudre en chantant; là se trouvaient rangés, sur une petite étagère, quelques livres et divers petits objets de fantaisie, cadeaux de Noël; là, sa simple garderobe était serrée dans le cabinet ou dans les meubles; car cette chambre était son « chez elle, » et, après tout, elle y avait passé d'heureuses journées. Mais là aussi, sur le lit, son enfant était couché; il dormait, les longues boucles de ses cheveux retombant négligemment autour de son calme et innocent visage, ses petites lèvres roses à demi ouvertes, ses petites mains potelées rejetées sur les draps, et un charmant sourire répandu comme un rayon de soleil sur toute sa physionomie.

— Pauvre enfant! pauvre petit! Ils t'ont vendu, mais ta mère te sauvera!

Aucune larme ne tomba sur cet oreiller; dans de telles conjonctures, le cœur n'a pas de pleurs à donner, il n'a que du sang, qu'il répand silencieusement goutte à goutte. Elle prit un morceau de papier, un crayon, et elle écrivit d'une main rapide :

« O maîtresse, chère maîtresse! ne me croyez pas ingrate, ne pensez pas » de mal de moi! J'ai entendu tout ce que vous avez dit ce soir avec maître. » Je vais essayer de sauver mon enfant; vous ne me blâmerez pas! Dieu vous » bénisse et vous récompense pour toutes vos bontés! »

Elle se hâta de plier ce billet et d'y mettre l'adresse, courut à un tiroir, l'ouvrit, fit un petit paquet de vêtements pour son enfant, et l'attacha solide-

ment avec un mouchoir de poche autour de sa taille. Si tendre est la mémoire d'une mère, qu'au milieu de toutes les terreurs qu'elle éprouvait, elle n'oublia pas de mettre dans le petit paquet un ou deux des jouets que Henri aimait le mieux, réservant un perroquet peint de couleurs éclatantes pour l'amuser lorsqu'elle serait obligée de le réveiller. Ce ne fut pas sans peine qu'elle parvint à lui faire ouvrir les yeux; mais, après quelques efforts, il se dressa sur son séant et se mit à jouer avec son oiseau, tandis que sa mère jetait à la hâte son chapeau sur sa tête et son châle sur ses épaules.

— Où allez-vous, maman? lui demanda-t-il au moment où elle s'avançait vers le lit, tenant à la main sa petite veste et son bonnet.

Élisa, s'étant approchée, attacha ses yeux sur ceux de l'enfant avec une telle expression qu'il comprit aussitôt qu'un événement extraordinaire allait se passer.

— Chut, Henri! lui dit-elle; ne parle pas si haut, ou ils nous entendront. Un méchant homme venait prendre mon petit Henri à sa mère pour l'emporter bien loin dans les ténèbres; mais elle ne le veut pas, elle... elle va mettre à son petit enfant son bonnet et sa veste... et se sauver avec lui, afin que ce vilain homme ne puisse pas l'enlever.

Tout en parlant ainsi, elle avait attaché et boutonné le simple pardessus de l'enfant; elle le prit dans ses bras, lui dit tout bas à l'oreille d'être bien tranquille, ouvrit la porte de sa chambre qui donnait sur la verandah, et se glissa sans bruit dans la cour.

C'était une nuit étoilée, brillante et froide. La pauvre mère roula son châle autour de son enfant, qu'une vague terreur rendait immobile et muet, et qui se cramponnait à son cou.

Le vieux Bruno, grand chien de Terre-Neuve qui dormait à l'extrémité du porche, se leva à son approche en poussant un grognement sourd. Elle l'appela doucement par son nom. L'animal, qui avait bien souvent joué avec elle, remua la queue et se prépara à la suivre, bien qu'il parût se demander, dans sa simplicité canine, ce que pouvait signifier une pareille promenade à une pareille heure. Quelques vagues idées d'une démarche imprudente ou peu convenable semblèrent lui causer un assez grand embarras, car il s'arrêta plus d'une fois, tandis qu'Élisa continuait sa marche rapide et silencieuse; il jeta un regard inquiet d'abord sur elle, puis sur la maison, et, comme rassuré par ses réflexions, il se remit à trotter derrière elle. Ils arrivèrent ainsi en peu

d'instants à la fenêtre de la case de l'oncle Tom. Élisa, s'arrêtant, frappa légèrement au carreau.

La prière commune s'était, ce soir-là, prolongée fort tard chez l'oncle Tom, car on avait chanté des hymnes. Tout le monde retiré, l'oncle Tom s'était laissé aller à quelques solos prolongés; aussi, bien qu'il fût minuit passé, l'oncle Tom et sa digne moitié n'étaient pas encore endormis.

— Bon Dieu! qu'y a-t-il donc? dit la tante Chloé se levant en sursaut, et tirant précipitamment le rideau. N'est-ce point Lisa? Habille-toi vite, mon vieux! Voilà aussi le vieux Bruno qui piétine autour de la maison. Qu'y a-t-il? Je vais ouvrir.

Elle fit ce qu'elle disait; la porte s'ouvrit, et la lumière de la chandelle, que Tom s'était empressé d'allumer, éclaira la figure bouleversée, les yeux sombres, égarés de la fugitive.

— Dieu ait pitié de vous! Vous me faites peur, Lisa. Êtes-vous malade? Qu'est-ce qui vous arrive ?

— Je m'enfuis, — oncle Tom et tante Chloé; — j'emporte mon enfant; — maître l'a vendu!

— Vendu votre Harry! s'écrièrent-ils tous deux en levant les mains avec effroi.

— Oui, il a vendu mon enfant, dit Élisa d'un ton ferme. Je me suis glissée dans le cabinet attenant à la chambre de maîtresse, et j'ai entendu maître avouer à maîtresse qu'il avait vendu mon Harry, — vous aussi, maître Tom, — tous deux, — à un marchand d'esclaves, et qu'il irait faire une promenade à cheval ce matin, parce que c'était ce matin que le marchand devait venir prendre livraison.

Tandis qu'elle parlait ainsi, Tom était resté debout, les mains levées et les yeux tout grands ouverts, comme un homme qui rêve. A mesure qu'il comprit la vérité, il s'affaissa lentement et insensiblement plutôt qu'il ne s'assit dans sa vieille chaise, et il laissa tomber sa tête sur ses genoux.

— Dieu ait pitié de nous! s'écria la tante Chloé. Oh! je ne puis me figurer que cela soit vrai... Qu'a-t-il donc fait pour que maître le vende ?

— Il n'a rien fait; ce n'est pas pour cela. Maître ne voulait pas le vendre; — et maîtresse est toujours si bonne! Je l'ai entendue plaider et supplier pour nous; mais maître lui a répondu : « Ce sont des paroles inutiles; je dois de l'argent à cet homme, je suis à sa merci; si je ne le paye pas, je me verrai

réduit à vendre ma propriété et tous mes esclaves. Il ne me reste pas d'autre alternative que de vendre ces deux-là ou de les vendre tous, car cet homme me presse tant! » Maître disait qu'il était bien fâché; mais maîtresse! — Oh! que n'avez-vous pu l'entendre! Si elle n'est pas une chrétienne et un ange, il n'y en a jamais eu. C'est bien mal à moi de l'abandonner ainsi! mais je n'ai pas d'autre parti à prendre. Elle l'a dit elle-même, une âme vaut mieux que le monde entier; cet enfant a une âme, et si je me le laisse enlever, qui sait ce qu'il en adviendra. Ma conduite ne saurait être coupable!... si elle l'est, que Dieu me pardonne, car je ne puis pas agir autrement.

— Eh bien, mon vieux, dit la tante Chloé, pourquoi ne partez-vous pas aussi? Attendrez-vous qu'on vous descende par le fleuve jusque dans ce pays où ils tuent les nègres à force de les faire travailler, et faute de les nourrir? J'aimerais cent fois mieux mourir que d'y aller. Vous avez le temps, partez avec Élisa. Votre passe vous permet d'aller et de venir quand vous voulez. Allons, depêchez-vous! je vais faire votre paquet.

Tom releva lentement la tête, et, jetant autour de lui un regard triste, il répondit :

— Non, non, je ne m'en irai pas! Qu'Élisa parte, c'est son droit. Je ne voudrais pas l'en détourner; en restant, elle violerait toutes les lois de la nature. Mais vous avez entendu ce qu'elle a dit. S'il faut absolument que maître me vende ou qu'il vende tout ce qu'il possède, que le marché conclu s'accomplisse. Je présume que je pourrai aussi bien qu'aucun autre supporter ce coup.

Tandis qu'il prononçait ces paroles, un sanglot à demi étouffé souleva sa large et robuste poitrine :

— Maître m'a toujours trouvé à mon poste; il m'y trouvera toujours. Je n'ai jamais trahi sa confiance; je ne me suis jamais servi de ma passe contrairement à ma parole, et je ne m'en servirai jamais. Il vaut mieux partir seul que de faire tout vendre. Maître ne mérite pas vos reproches, Chloé; il prendra soin de vous et de nos pauvres...

Tom n'acheva pas; il se tourna vers la couche grossière où fourmillaient les petites têtes crépues, et s'abandonna à son désespoir; appuyé sur le dossier de sa chaise, il couvrit sa figure de ses larges mains. De douloureux, de rauques et bruyants sanglots faisaient trembler la chaise, et de grosses larmes tombaient à travers ses doigts sur le plancher, — des larmes semblables à

celles que vous avez versées, Monsieur, sur le cercueil où gisait votre premier né; des larmes semblables à celles que vous avez versées, Madame, au dernier soupir de votre enfant expirant. Car c'était un homme, Monsieur, et vous n'êtes qu'un autre homme. Et vous, madame, bien que vous soyez vêtue de soie et étincelante de bijoux, vous n'êtes qu'une femme; or, dans les grands malheurs, et dans les violents chagrins de cette vie, la douleur que nous éprouvons est la même.

— Un dernier mot, dit Élisa restée debout sur le seuil. Je n'ai vu mon mari que cette après-midi, et je ne me doutais pas de ce qui allait arriver. Ses maîtres l'ont aussi réduit à cette extrémité, car il m'a avoué aujourd'hui qu'il était décidé à prendre la fuite. Tâchez, si vous le pouvez, de lui parler; dites-lui pourquoi et comment je suis partie; dites-lui que je vais tenter de gagner le Canada... dites-lui que je l'aime... que je l'aimerai toujours... que, si je ne dois pas le revoir...

Elle se retourna un moment pour leur cacher sa figure; puis elle ajouta d'une voix saccadée :

— Recommandez-lui d'être toujours aussi honnête qu'il le pourra, et d'essayer de venir me rejoindre dans le royaume des cieux.

— Appelez Bruno, ajouta-t-elle encore, et enfermez-le. Pauvre animal! il ne doit pas me suivre.

Quelques dernières paroles, quelques larmes, quelques adieux bien simples, quelques bénédictions; puis, serrant dans ses bras son enfant surpris et glacé d'effroi, elle disparut sans bruit.

CHAPITRE VI.

Découverte.

Agités par leur longue discussion de la veille, M. et mistress Shelby avaient eu de la peine à s'endormir, et ils s'éveillèrent plus tard que de coutume.

— Pourquoi Élisa ne vient-elle pas? dit mistress Shelby, après avoir sonné plusieurs fois inutilement.

M. Shelby, debout devant sa toilette, repassait son rasoir, quand la porte s'ouvrit; un petit quarteron entra, lui apportant de l'eau chaude pour sa barbe.

— Andy, lui demanda sa maîtresse, allez à la chambre d'Élisa et dites à Élisa que je l'ai sonnée trois fois. Pauvre femme! ajouta-t-elle tout bas avec un soupir.

Andy ne tarda pas à revenir. Ses yeux, tout grands ouverts, exprimaient une profonde stupéfaction.

— Grand Dieu! maîtresse, tous les tiroirs de Lisa sont ouverts. Toutes ses affaires sont sens dessus dessous. Je suppose qu'elle s'est enfuie.

La vérité traversa comme un éclair l'esprit de M. et de mistress Shelby.

— Elle a eu des soupçons et elle est partie! s'écria M. Shelby.

— Dieu soit loué! Puisse-t-elle l'avoir fait! ajouta sa femme.

— Madame! vous parlez comme une folle. Vraiment, si cela est, ce sera fort agréable pour moi! Haley a bien vu que j'hésitais à lui vendre cet enfant, et il va croire que je me suis entendu avec cette femme pour le lui soustraire. Il y va de mon honneur.

Et M. Shelby sortit précipitamment de la chambre.

Pendant un quart d'heure environ, toute la maison fut en l'air. On entendit courir, crier, ouvrir et fermer des portes; on vit aller et venir de tous côtés des figures de toutes les couleurs. La seule personne qui aurait pu jeter un peu de jour dans ces ténèbres gardait un silence complet : c'était la cuisinière en chef, la tante Chloé. Elle ne soufflait mot; un nuage sombre s'était répandu sur sa figure naguère si enjouée; elle s'occupait des préparatifs du déjeuner, comme si elle n'eût rien vu et rien entendu de toute cette agitation qui régnait autour d'elle.

Bientôt une douzaine de négrillons vinrent se percher, comme autant de corbeaux, sur les grilles de la verandah. Chacun d'eux était bien résolu d'apprendre le premier son malheur au marchand étranger.

— Il en sera furieux, je le parierais! dit Andy.

— Va-t-il jurer! dit le petit Jack.

— Oui, car il jure! s'empressa d'ajouter la petite Mandy à la tête crépue. Je l'ai entendu hier à dîner. J'ai entendu tout ce qui s'est dit, car je m'étais blottie dans le cabinet où maîtresse serre ses grandes jarres, et je n'ai pas perdu un mot.

Et Mandy, qui de sa vie n'avait pas plus réfléchi qu'un chat noir au sens

d'une parole prononcée devant elle, se donna des airs capables, et fit de son mieux la petite précieuse, oubliant d'avouer que, si elle s'était blottie au milieu des grandes jarres, elle y avait dormi d'un profond sommeil.

Enfin Haley arriva botté et éperonné. A son approche, il fut salué de la mauvaise nouvelle. Les petits négrillons, perchés sur la balustrade de la verandah, ne furent point trompés dans leurs espérances. Il se mit à jurer avec une énergie et une verve qui leur causèrent un vif plaisir; ils gambadaient tout autour de lui pour ne pas se trouver à portée de son fouet; puis, tout en beuglant en chœur, ils allèrent se précipiter les uns par-dessus les autres sur la pelouse fanée qui s'étendait devant la verandah; là ils se culbutèrent de nouveau et crièrent à cœur-joie.

— Si je tenais ces petits démons! grommela Haley entre ses dents.

— Mais vous ne les tenez pas, dit Andy, en faisant un geste de triomphe accompagné de grimaces indescriptibles derrière le dos de l'infortuné marchand, quand il fut bien certain de ne pouvoir plus être entendu.

— Voilà, en vérité, Shelby, une affaire fort extraordinaire, dit Haley, entrant brusquement dans le salon... Il paraît que cette fille s'est sauvée avec son enfant.

— Monsieur Haley, mistress Shelby!... dit M. Shelby en lui montrant sa femme.

— Pardon, madame, dit Haley; — il s'était incliné légèrement et son front se rembrunit encore. — Mais, je le répète, ajouta-t-il, c'est un bruit singulier. M'aurait-on dit vrai, Monsieur?

— Monsieur, répliqua M. Shelby, si vous désirez causer avec moi, ayez au moins quelques manières de *gentleman*... Andy, prends le chapeau et le fouet de M. Haley... Asseyez-vous, Monsieur. Oui, Monsieur, j'ai le regret de vous apprendre que cette jeune femme, surexcitée par ce qu'elle a entendu ou par ce qu'on lui a raconté de notre marché, s'est enfuie, pendant la nuit, en emportant son enfant.

— J'espérais, je l'avoue, dit Haley, que cette affaire se traiterait loyalement.

— Qu'est-ce à dire? s'écria M. Shelby en se retournant brusquement. Que signifie cette remarque?... Si quelqu'un met ici mon honneur en question, je n'ai qu'une réponse à lui faire.

Le marchand baissa le ton, et murmura, d'une voix moins haute, « qu'il était bien dur, pour un négociant qui avait agi avec loyauté, d'être ainsi joué. »

— Monsieur Haley, reprit M. Shelby, si je ne pensais pas que vous avez quelque sujet de vous plaindre, je n'aurais pas toléré votre entrée brusque et peu civile dans mon salon. Je vous le dirai, toutefois, puisque les apparences m'y forcent : je ne souffrirai aucune insinuation tendant à laisser supposer que j'ai pu tremper dans cette affaire. Mais c'est un devoir pour moi, et je veux le remplir, de mettre à votre disposition tout ce qui peut vous être nécessaire, chevaux, serviteurs, etc., pour recouvrer votre propriété... Ainsi donc, en résumé, Haley, ajouta-t-il en quittant son ton de dignité froide pour reprendre sa rondeur ordinaire, ce que vous avez de mieux à faire, c'est de vous calmer et de déjeuner. Nous aviserons après.

A ces mots, mistress Shelby se leva; prétextant des engagements qui ne lui permettaient point d'asister au déjeuner, elle chargea une respectable mulâtresse de servir le café à son mari et à son hôte, puis elle sortit du salon.

— La vieille dame n'aime pas beaucoup votre humble serviteur, dit Haley en s'efforçant péniblement de prendre un ton familier.

— Je ne suis pas acoutumé à entendre parler de ma femme avec cette familiarité, répliqua sèchement M. Shelby.

— Je vous demande pardon, c'était pour plaisanter, répondit Haley en riant d'un rire forcé.

— Il y a des plaisanteries moins agréables que d'autres, reprit M. Shelby.

— Il est diablement à son aise depuis que j'ai signé ces papiers. Malédiction sur lui! se dit Haley à lui-même. Quels grands airs il vous a pris depuis hier!

Jamais la chute d'un premier ministre n'a causé, à la cour, de sensation plus vive que la nouvelle de la vente de Tom n'en excita parmi tous les esclaves de M. Shelby. C'était partout le sujet de toutes les conversations. Dans l'intérieur de la maison, comme aux champs, on ne faisait autre chose que de discuter ses résultats probables. La fuite d'Élisa, — événement pareil n'était jamais arrivé dans la famille de M. Shelby, — contribuait pour beaucoup à entretenir l'agitation générale.

Sam le noir, — on l'appelait ainsi d'ordinaire parce qu'il était plus foncé de trois couches que tous ses autres compagnons d'esclavage, — examinait profondément cette affaire sous toutes ses faces et sous tous ses aspects. La portée de vues et le soin scrupuleux avec lesquels il s'efforçait de l'appliquer à son intérêt personnel eussent fait honneur à n'importe quel patriote blanc de Washington.

— Un mauvais vent souffle par ici, pour sûr, dit Sam d'un ton sentencieux.

Il releva en même temps son pantalon, et substitua adroitement un grand clou à un bouton qui lui manquait; cet effort de génie mécanique sembla lui causer un vif plaisir.

— Oui, c'est un mauvais vent qui souffle par ici, répéta-t-il. — Maintenant Tom est à bas; cela permettra à un autre nègre de s'élever à sa place. Pourquoi ne serait-ce pas ce nègre-ci? voilà une idée... Tom faisait des voyages à cheval, il portait des bottes cirées, il avait une passe dans sa poche, il vivait en grand seigneur; il n'y en avait que pour lui... Maintenant pourquoi Sam ne deviendrait-il pas ce que Tom était? je voudrais le savoir.

— Ohé! Sam, Sam! maître veut que vous attrapiez Bill et Jerry, dit Andy, interrompant brusquement le soliloque de Sam.

— Eh! qu'y a-t-il donc, mon petit?

— Comment! Ignorez-vous qu'Élisa a fait son paquet, et a détalé avec son marmot?

— Tu veux en remontrer à ton grand-père, répondit Sam avec un souverain mépris. Il l'a su bien longtemps avant toi; moi pas si novice.

— C'est bon, il ne s'agit pas de cela; maître ordonne que vous selliez Bill et Jerry; il nous faut courir, vous et moi, avec M. Haley, à la poursuite d'Élisa.

— Très-bien, voilà le moment venu, dit Sam; c'est à Sam qu'on s'adresse aujourd'hui... Il sera le nègre en question. Tu verras si je ne l'attrape pas. Maître verra ce que Sam sait faire.

— Ah ça! mons Sam, reprit Andy, vous feriez mieux de réfléchir deux fois qu'une. Maîtresse ne tient pas à ce qu'on attrape Élisa... elle pourrait vous en vouloir.

— Bah! dit Sam ouvrant de grands yeux. Comment sais-tu cela?

— Je le lui ai entendu dire moi-même, ce matin, lorsque je portais de l'eau chaude à maître. Elle m'ordonna d'aller voir pourquoi Lisa ne venait pas l'habiller, et lorsque je lui annonçai qu'elle était partie, elle se leva en s'écriant: « Dieu soit loué! » Maître, lui, semblait furieux, et il lui dit: « Madame, vous parlez comme une folle! » Mais, bon Dieu! elle saura bien le faire changer d'avis; je devine bien, moi, comment cela se passera. Il vaut toujours mieux se mettre du côté de Madame, c'est moi qui vous le dis.

Sur ce, Sam le noir se mit à gratter sa tête crépue. Si elle ne contenait pas une sagesse très-profonde, elle renfermait cependant une forte dose de certain esprit particulier, très-recherché par les politiques de toute couleur dans tous les pays. Sam savait, comme on dit vulgairement, de quel côté le pain se beurre. Il s'arrêta, parut réfléchir profondément, et releva de nouveau son pantalon; c'était la méthode à laquelle il avait régulièrement recours pour se tirer de quelque perplexité mentale.

— Il n'y a moyen de rien affirmer dans ce monde-ci, dit-il enfin.

Sam parlait comme un philosophe. A l'entendre appuyer avec emphase sur le mot *ci,* on eût pu croire qu'il connaissait parfaitement beaucoup d'autres mondes, et que cette conclusion était le résultat d'un examen comparé.

— Eh bien, j'étais convaincu que maîtresse aurait remué ciel et terre pour retrouver Lisa! ajouta Sam d'un ton pensif.

— Et vous aviez raison, dit Andy; mais ne voyez-vous pas clair en plein midi, vieux moricaud? Maîtresse ne veut pas que maître Haley prenne l'enfant de Lisa; voilà toute l'affaire.

— Ha! dit Sam avec une intonation indescriptible et connue seulement de ceux qui l'ont entendue sortir de la bouche d'un nègre.

— Je vous en apprendrai bien d'autres, reprit Andy; mais il vaut mieux maintenant tâcher d'attraper les chevaux, — et vite encore, — car j'entends maîtresse qui nous appelle; c'est assez de temps perdu comme cela.

A ces mots, Sam commença à se mettre à l'œuvre tout de bon, et très-peu de temps après on le vit faisant descendre triomphalement vers la maison, au petit galop, Bill et Jerry; il se laissa tomber à terre avec une adresse rare avant qu'ils eussent ralenti leur allure, et il les amena comme un tourbillon auprès du poteau où le cheval de Haley était déjà attaché. C'était un jeune poulain ombrageux; il se mit à ruer, à bondir et à tirer sur sa bride.

— Oh! oh! dit Sam, vous êtes bien vif; — et un rayon de joie maligne éclaira son noir visage... — Je vais vous faire tenir tranquille.

Le poteau était planté à l'ombre d'un hêtre énorme, dont les petites faînes aiguës et triangulaires jonchaient le sol. Sam en ramassa une; il s'approcha du poulain, le caressa de la main, lui donna de petites tapes; il parut, en un mot, fort occupé à calmer son agitation; mais, en feignant de rajuster sa selle, il glissa adroitement par-dessous le petit fruit pointu. Le plus léger poids posé

sur la selle ne pouvait manquer d'irriter la sensibilité nerveuse de l'animal, sans laisser aucune trace visible sur son corps.

— Là... dit-il en roulant ses yeux d'un air satisfait; — voilà comme je l'ai calmé.

A ce moment, mistress Shelby se montra sur le balcon et lui fit signe d'approcher. Sam s'avança, aussi désireux de lui plaire que peut l'être un solliciteur demandant une place vacante à Saint-James ou à Washington.

— Pourquoi avez-vous tardé si longtemps, Sam?... J'avais envoyé Andy vous dire de vous dépêcher.

— Dieu vous bénisse, maîtresse! répondit Sam; on ne peut pas attraper tous les chevaux en une minute. Ils étaient descendus jusqu'aux pâturages du Sud, et Dieu sait où!

— Sam, que de fois je vous ai déjà recommandé de ne pas dire : Dieu vous bénisse! — et Dieu sait où! — et d'autres choses semblables!... Cela n'est pas bien.

— Oh! Dieu béni! je l'avais oublié, maîtresse!... Cela ne m'arrivera plus jamais.

— Mais vous venez de recommencer.

— Est-ce possible?... Seigneur! excusez-moi... Ce n'est pas cela que je voulais dire!

— Il faut faire bien attention, Sam!

— Laissez-moi seulement reprendre haleine; je ne me tromperai plus... J'y prendrai bien garde.

— Maintenant, Sam, vous allez accompagner M. Haley, pour lui montrer son chemin et l'aider dans ses recherches. Ayez bien soin des chevaux, Sam! Vous savez que Jerry boitait un peu la semaine dernière... ne les *poussez pas trop*.

Mistress Shelby appuya sur ces derniers mots tout en baissant la voix.

— Fiez-vous à ce nègre! dit Sam, qui faisait faire à ses yeux les évolutions les plus significatives. Dieu sait... Aïe! ne dis donc pas cela, ajouta-t-il en s'interrompant tout court, et en s'apostrophant d'un air si comiquement effarouché que sa maîtresse ne put s'empêcher d'en rire. — Oui, maîtresse, je ferai attention aux chevaux.

— Sais-tu bien, Andy, dit Sam, — quand il fut retourné à son poste sous le hêtre, — que je ne serais pas du tout surpris si le cheval de ce gentleman

se cabrait lorsqu'il sera monté?... Tu le sais, Andy, ces diables d'animaux jouent souvent de ces tours-là.

Et Sam lança dans les côtes d'Andy un gros coup de coude évidemment destiné à le convaincre.

— Bah! répondit Andy, qui eut l'air de le comprendre sans hésiter.

— Vois-tu, Andy, maîtresse désire gagner du temps, cela est clair! il ne faut pas être très-malin pour s'en apercevoir. Je vais essayer de lui rendre un petit service. — Crois-moi, lâchons la bride aux chevaux, laissons-les aller cabrioler tout à leur aise jusque dans le bois; maître Haley ne partira pas de sitôt.

Andy se mit à rire.

— Vois-tu, Andy, continua Sam, s'il allait arriver que le cheval de maître Haley commençât à faire ses farces, nous lâcherions les nôtres pour courir à son aide, et nous l'aiderons, dame... de notre mieux, pas vrai?

Et Sam et Andy, renversant leur tête sur leurs épaules, s'abandonnèrent tout bas à des rires immodérés; ils faisaient claquer leurs doigts et ils trépignaient de joie.

A ce moment, Haley parut sous la verandah. Un peu adouci par quelques tasses d'un excellent café, il s'avança en riant et en causant; sa bonne humeur semblait revenue. Sam et Andy, saisissant vivement certains morceaux de feuilles de palmier tressées dont ils se servaient d'habitude en guise de chapeaux, coururent aux poteaux où les chevaux étaient attachés, afin de pouvoir aider maître.

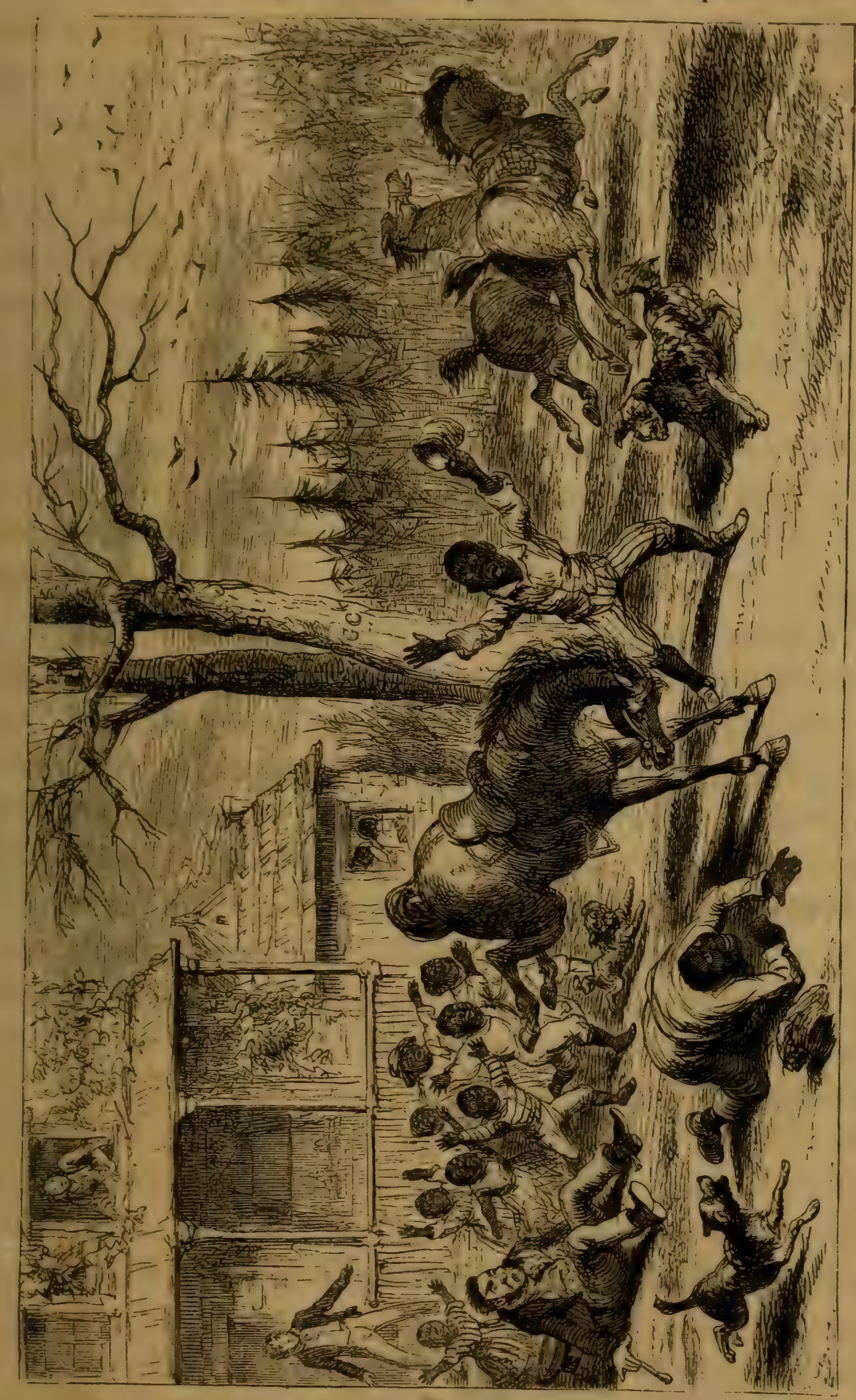
Les bords du prétendu chapeau de Sam avaient été ingénieusement dénattés; les tiges des feuilles, abandonnées à elles-mêmes, se redressaient de tous côtés avec un air altier d'indépendance et de défi; on eût cru voir les plumes superbes de la coiffure d'un chef indien. Le chapeau d'Andy, au contraire, avait été débarrassé entièrement de ses bords; il n'en restait que le fond. Andy enfonça cette espèce de couronne sur sa tête avec un coup de poing fort adroit, et il jeta autour de lui un regard satisfait, comme pour dire : « Qui oserait soutenir que je n'ai pas de chapeau? »

— Allons, mes enfants! dit Haley, en route maintenant! nous n'avons pas de temps à perdre.

— Pas une seconde, maître! lui répondit Sam en lui mettant les rênes dans la main, et en lui tenant son étrier, tandis qu'Andy détachait les deux autres chevaux.

A peine Haley eut-il touché la selle que sa fougueuse monture bondit brus-

quement et, le lançant en l'air, l'envoya tomber à quelques pieds de distance, étendu tout de son long sur le gazon épais et fané de la pelouse. Sam poussa



MALICE DE SAM ET D'ANDY.

A peine Haley eut-il touché la selle que sa fougueuse monture bondit brusquement, et, le lançant en l'air, l'envoya tomber à quelques pieds de distance.

des cris de paon, et essaya de saisir les rênes; mais il ne réussit qu'à effleurer avec les tresses pointues de son chapeau les yeux du cheval effrayé. Cela

n'eut pas pour effet de calmer l'agitation nerveuse de l'animal. Le poulain jeta Sam de côté avec une violence extrême, poussa deux ou trois hennissements insolents, lança vigoureusement en l'air ses deux jambes de derrière, et se mit à galoper vers l'extrémité inférieure de la pelouse, suivi de Bill et de Jerry, qu'Andy n'avait pas manqué de lâcher selon sa promesse, en les excitant encore par toutes sortes de clameurs effroyables.

Il y eut alors une scène de confusion indescriptible. Sam et Andy couraient et criaient, les chiens aboyaient de tous côtés, et Mike, Moïse, Mandy, Fanny, tous les négrillons, toutes les négrillonnes, jouaient des jambes, battaient des mains, hurlaient, braillaient, avec un empressement malicieux et un zèle infatigable.

Le cheval de Haley, qui était blanc, très-vif et très-léger, parut prendre à cette scène un plaisir tout particulier. Il avait pour champ de course une pelouse d'environ un demi-mille d'étendue, qui s'inclinait de tous côtés par une pente douce vers des bois immenses. Il semblait se complaire, plus qu'on ne saurait le décrire, à constater jusqu'à quelle distance il pouvait, sans être pris, se laisser approcher par ceux qui le poursuivaient. Dès qu'il était à la portée de la main, il détalait de plus belle en hennissant, — car c'était une maligne bête, — et poussait une reconnaissance dans quelque allée du bois. Sam était bien déterminé à ne laisser attraper un des chevaux que lorsqu'il jugerait le moment convenable, et il faisait pour réaliser ses projets des efforts vraiment héroïques. Telle l'épée de Richard Cœur-de-Lion étincelait toujours au premier rang et au plus fort de la mêlée, tel le chapeau de Sam apparaissait partout où il pouvait craindre qu'on ne s'emparât d'un cheval; il faisait une charge à fond et criait à tue-tête : « A celui-ci! attrapez-le, attrapez-le! » d'une telle manière, que le désordre croissait immédiatement.

Haley descendait et remontait la pelouse en courant, maugréant, jurant et frappant du pied tout à la fois; M. Shelby s'efforçait en vain de crier des ordres du haut de son balcon; et mistress Shelby, à la fenêtre de sa chambre, riait et s'étonnait tour à tour de la continuation de ce désordre dont elle devinait bien un peu la cause.

Enfin, vers midi, Sam fit une apparition triomphale, monté sur Jerry et amenant par la bride le cheval de Haley. Les membres tout ruisselants de sueur de l'animal, ses yeux étincelants, ses naseaux ouverts, prouvaient assez que cet accès d'indépendance n'était pas encore entièrement passé.

— Enfin le voilà pris! s'écria-t-il d'un ton victorieux. Sans moi ils ne l'auraient jamais eu! C'est moi qui l'ai attrapé.

— Vous! grommela Haley avec humeur. Sans vous rien de tout cela ne serait arrivé.

— Dieu béni! maître, dit Sam, d'un air profondément affligé; et moi qui viens de courir après ces chevaux à m'en mettre tout en nage.

— C'est bon, c'est bon, dit Haley, vous m'avez fait perdre près de trois heures, avec vos damnées maladresses. En route, maintenant, et trêve de sottises.

— Comment, maître, reprit Sam d'un ton suppliant, vous voulez donc nous tuer tous, bêtes et gens? Nous sommes tout prêts à nous fondre, et ces chevaux sont trempés de sueur. Impossible, maître, de songer à partir avant le dîner. Le poulain de maître a besoin qu'on l'étrille. Voyez comme il s'est sali; et Jerry qui boite. Maîtresse ne nous laisserait jamais partir en cet état; n'y comptez point... Dieu béni! maître, nous pouvons retarder notre départ. Nous la rattraperons toujours... Lisa n'a jamais été une bonne marcheuse.

Mistress Shelby avait entendu cette conversation du haut de la verandah, et elle s'en était beaucoup amusée; mais elle crut alors devoir y prendre part. Elle s'avança vers Haley, et, après lui avoir exprimé poliment le regret qu'elle éprouvait de son accident, elle l'engagea à rester à dîner, en l'assurant qu'il allait être servi à l'instant même.

Tout bien considéré, Haley se rendit donc d'assez mauvaise grâce dans la salle à manger, tandis que Sam, après l'avoir suivi du regard avec des roulements d'yeux indescriptibles, conduisit gravement les chevaux à l'écurie.

— L'as-tu vu, Andy, l'as-tu vu?... s'écria-t-il lorsque personne ne put plus l'entendre, et qu'il eut attaché les chevaux au râtelier. Bon Dieu! ça valait un *meeting* de le voir gambader, frapper du pied et jurer après nous!... L'ai-je assez entendu!... Va, jure, jure, vieux drôle, me disais-je en moi-même, si tu veux avoir ton cheval maintenant, il te faut l'attraper. — Bon Dieu! Andy, je m'y crois encore. — Et Sam et Andy, appuyés contre le mur de l'écurie, rirent à cœur-joie.

— Il fallait voir comme il paraissait furieux quand je lui ai amené son cheval. Il m'eût tué s'il l'eût osé!... Moi, je faisais l'innocent et je prenais un air si humble!...

— Je vous ai remarqué, dit Andy; vous êtes un vieux renard [1].

— On s'en flatte, dit Sam. As-tu aperçu maîtresse à sa fenêtre? Je la vois rire encore.

— Je vous crois, mais j'ai tant couru que je n'ai rien vu, dit Andy.

— Écoute, Andy, reprit Sam, en bouchonnant gravement le cheval de Haley. J'ai acquis ce que tu peux appeler « l'habitude de l'observation. » C'est un talent fort important, Andy; et je te recommande de le cultiver pendant que tu es jeune. — Lève-lui le pied de derrière, Andy. — Vois-tu, Andy, c'est l'observation qui fait toute la différence d'un nègre à un autre... N'ai-je pas vu de quel côté le vent soufflait ce matin? N'ai-je pas deviné ce que maîtresse désirait quoiqu'elle n'en dît mot?... Voilà ce que c'est que l'observation, Andy... Tu peux appeler cela une faculté. Les facultés varient suivant les individus, mais en les cultivant bien on peut les développer.

— M'est avis pourtant, répliqua Andy, que si je n'avais pas aidé un peu votre observation ce matin, elle aurait bien pu s'égarer, da!

— Andy, répondit Sam, vous êtes un enfant qui donnez de belles espérances, on ne peut le nier. — J'ai bonne opinion de vous, Andy, et je ne rougis pas de vous emprunter des idées. On ne doit mépriser personne, Andy; les plus fins se laissent quelquefois attraper. — Maintenant, retournons à la maison. Je parie que, cette fois-ci, maîtresse nous donnera quelque bon morceau.

CHAPITRE VII.

La lutte d'une Mère.

Il est impossible de se représenter une créature humaine en proie à une plus affreuse torture morale et plus dépourvue de tout secours que ne l'était Élisa lorsqu'elle s'éloigna de la case de l'oncle Tom.

La pensée des souffrances et des dangers de son mari, et celle des périls

(1) Il y a *cheval* dans le texte; mais, en ce passage comme en beaucoup d'autres, nous avons préféré l'équivalent, qui rend mieux le sens de l'auteur. *(Note des traducteurs.)*

auxquels son enfant était exposé, se mêlaient confusément, dans son esprit troublé, au sentiment des conséquences que pouvait avoir sa fuite pour elle-même. Ne venait-elle pas de quitter le seul *chez elle* qu'elle eût jamais connu? Ne renonçait-elle pas à la protection d'une maîtresse qu'elle aimait et qu'elle vénérait? Ne se séparait-elle pas de tous les objets qui lui étaient familiers? Cette maison où elle avait grandi, ces arbres sous lesquels elle avait joué, ces bosquets où, en des temps plus heureux, elle s'était promenée si souvent avec son jeune mari; tous ces lieux, tous ces souvenirs qui lui apparaissaient tour à tour à la brillante clarté des étoiles, dans cette nuit froide, semblaient lui adresser des reproches, et lui demander où elle aurait le courage de les fuir.

Mais l'amour maternel fut plus fort que toutes ces pensées et que tous ces sentiments; l'approche imminente d'un effroyable danger l'avait transformée en une véritable frénésie! Son fils était déjà assez grand pour marcher à côté d'elle; en d'autres circonstances, elle l'eût conduit par la main, mais, en ce moment, l'idée seule de ne plus le serrer entre ses bras la faisait frémir; dans sa marche rapide elle l'étreignait convulsivement sur son sein.

Le sol, durci par la gelée, craquait sous ses pieds, et ce bruit lui donnait le frisson; une feuille qui s'agitait, une ombre qui flottait, faisaient refluer le sang jusqu'à son cœur et hâtaient sa course. Cependant elle s'étonnait de la force dont elle se sentait douée. Son enfant ne pesait rien à ses bras, et chaque nouvel accès de crainte semblait redoubler l'énergie surnaturelle qui la soutenait. De ses lèvres blêmes s'échappaient fréquemment de laconiques exclamations. Elle priait cet ami des malheureux qui est dans le ciel : « Seigneur, venez à mon secours! Seigneur, sauvez-moi! »

Si c'était votre petit Henri, Madame, ou votre petit Williams, qui dût vous être arraché demain matin par un trafiquant brutal; si vous aviez vu cet homme; si vous aviez entendu dire que l'acte de vente était signé et livré; si vous n'aviez que quelques heures de la nuit pour sauver votre fils... oh! avec quelle rapidité vous fuiriez! combien de lieues vous seriez capable de faire, dans ces courtes heures, avec votre cher enfant sur votre sein... sa petite tête endormie sur votre épaule... ses petits bras caressants enlacés, avec confiance, à votre cou!

Car l'enfant dormait. D'abord, la surprise et la crainte l'avaient tenu éveillé; mais sa mère l'avait si instamment prié de ne pas crier et de ne faire aucun

bruit, elle lui avait tant promis que s'il était bien tranquille elle le sauverait certainement, qu'il se cramponna muet à son cou, se contentant de lui dire, quand il sentit le sommeil le gagner :

— Mère, faut-il que je reste éveillé?

— Non, mon ami, dors si tu veux.

— Mais, ma mère... si je m'endors... tu ne me laisseras pas prendre par l'homme?

— Non, Dieu m'en garde! dit la pauvre mère, qui pâlit à ces mots, et dont les grands yeux noirs brillèrent d'un plus vif éclat.

— Tu en es sûre, bonne mère... bien sûre?

— Oui, j'en suis sûre! repondit Élisa avec un accent si profond qu'elle s'en sentit tressaillir; car il lui semblait que ces paroles venaient d'être prononcées par un esprit intérieur qui ne faisait point partie d'elle-même.

L'enfant laissa tomber sur l'épaule de sa mère sa petite tête appesantie, et ne tarda pas à s'endormir. Oh! comme la chaleur de ces bras qui la pressaient, comme la douce haleine qui effleurait son cou, exaltaient son ardeur et son courage! Il lui semblait que le moindre mouvement, le plus léger attouchement de son enfant endormi et confiant répandait, dans tout son être, des courants électriques d'une force surhumaine. Qu'il est sublime cet empire de l'esprit sur le corps qui peut, à de certaines heures, rendre la chair et les nerfs insensibles à la douleur physique, donner aux muscles la solidité de l'acier, et communiquer aux êtres les plus faibles la vigueur des plus forts!

Les haies de la ferme, les bouquets d'arbres, le bois, avaient disparu derrière elle avec une rapidité fantastique. Et elle marchait toujours, abandonnant successivement tout ce qu'elle avait été habituée à voir et à aimer, sans ralentir sa marche, sans prendre de repos, toujours, toujours. Quand l'aube naissante commença à dorer l'horizon, elle se trouvait déjà bien éloignée des paysages qui lui étaient familiers, seule sur une grande route.

Souvent, lorsque sa maîtresse était allée rendre quelques visites à des amies, elle l'avait accompagnée jusqu'au petit village de T..., non loin de la rivière de l'Ohio : aussi connaissait-elle le chemin. Atteindre ce village, s'échapper du Kentucky en traversant l'Ohio, tel avait été le plan d'évasion qui, au milieu de son agitation, s'était le premier offert à son esprit : pour le reste, elle s'en remettrait à la bonté de Dieu.

Des chevaux et des voitures ne tardèrent pas à animer la route. Elle comprit, avec cette rapidité d'instinct qui résulte d'une grande excitation morale, — on la croirait une sorte d'inspiration, — que la précipitation de sa marche et son air égaré pourraient attirer sur elle l'attention soupçonneuse des passants. Elle posa son fils à terre, répara un peu le désordre de ses vêtements et de sa coiffure, reprenant ensuite sa marche aussi vite qu'elle put le faire sans être remarquée. Elle avait eu le soin d'emporter dans son paquet une provision de gâteaux et de pommes; elle s'en servit pour hâter le plus possible les petits pas de l'enfant. Elle jetait de temps à autre une pomme à quelque distance devant elle : l'enfant courait de toute sa vitesse pour la saisir; et cette ruse, souvent répétée, leur fit parcourir rapidement un assez long trajet.

Bientôt ils se trouvèrent près d'un bois épais où murmurait un clair ruisseau. L'enfant se plaignait d'avoir faim et soif; elle escalada avec lui la clôture qui bordait la route, et, s'asseyant derrière un rocher qui la dérobait à la vue des passants, elle tira de son paquet un frugal déjeuner qu'elle donna à son fils. L'enfant lui demanda, d'un air surpris et triste, pourquoi elle ne mangeait pas : lui jetant ses bras au cou, il essaya de lui glisser entre les lèvres un peu de son gâteau; mais sa gorge se serra, elle crut qu'elle allait étouffer.

— Non, non, cher Henri! Ta mère ne mangera point tant que tu ne seras pas sauvé! Il faut marcher, marcher, marcher, jusqu'à ce que nous arrivions au bord de la rivière!

Et, s'étant hâtée de redescendre sur la route, elle s'efforça de reprendre son air calme, son pas régulier et prompt.

Elle avait dépassé de plusieurs milles les habitations du voisinage où elle était personnellement connue. Si par hasard elle rencontrait quelque personne pour qui elle ne fût pas une étrangère, la réputation de bonté que s'était justement acquise la famille Shelby devait, dans sa pensée, écarter tout soupçon. Qui pourrait supposer qu'elle s'enfuît? Cette hypothèse était trop improbable. D'ailleurs, elle était assez blanche pour qu'il fût difficile de reconnaître son origine, à moins de l'examiner de près; et son fils était blanc comme elle; elle avait donc ainsi une autre chance de ne pas exciter la méfiance des passants.

Encouragée par ces réflexions, elle s'arrêta, dans l'après-midi, à une ferme d'assez bonne apparence, afin de s'y reposer et de s'y procurer à dîner pour elle et pour son fils : comme le danger diminuait un peu en raison de la dis-

tance, ses nerfs, tout à l'heure si tendus, s'étaient déjà relâchés; elle commençait à sentir à son tour la fatigue et la faim.

La fermière était une bonne femme qui aimait assez à babiller; elle ne fut point fâchée de voir entrer quelqu'un avec qui elle pût causer un peu; aussi accepta-t-elle, sans examen, le conte que lui fit Élisa : « Elle allait, lui dit-elle, à un endroit peu éloigné passer une semaine avec des amis. » Mais elle espérait bien au fond du cœur que ce mensonge deviendrait une vérité.

Une heure avant le coucher du soleil, elle entra dans le village de T..., situé au bord de l'Ohio; elle était accablée de fatigue, elle avait les pieds meurtris, mais elle se sentait encore pleine de courage. Son premier regard fut pour la rivière de l'Ohio, ce Jourdain qui la séparait du Chanaan, de la terre promise, de la liberté.

On était au commencement du printemps. Les eaux de la rivière étaient hautes et rapides : d'énormes morceaux de glace flottaient lourdement et s'entrechoquaient sur leur cours troublé. La rive du Kentucky, s'avançant en cet endroit comme une sorte de cap, rétrécissait le lit de la rivière : une grande quantité de glaçons s'y étaient accumulés et opposaient une barrière temporaire à ceux dont ils étaient suivis. Un vaste radeau flottant couvrait ainsi tout le fleuve et s'étendait presque jusqu'à la rive du Kentucky.

Élisa demeura un instant stupéfaite à la vue de ce triste spectacle : elle comprit aussitôt que ces amas de glace devaient empêcher le service du bac, et elle entra dans une petite hôtellerie, située sur le rivage, pour y prendre quelques informations.

L'hôtesse était occupée, en ce moment, auprès de ses fourneaux, aux préparatifs du repas du soir; elle s'arrêta, une fourchette à la main, en entendant la voix douce et plaintive d'Élisa.

— Qu'est-ce que c'est? dit-elle.

— N'y a-t-il pas un bac ou un bateau pour traverser l'eau et aller à B...y? répéta la fugitive.

— Vraiment non, dit la femme, les bateaux ne vont plus.

Le désespoir qui se peignit sur les traits d'Élisa frappa la brave femme, qui ajouta vivement :

— Vous avez donc besoin de traverser la rivière? Vous avez peut-être de l'autre côté quelque parent malade; vous paraissez bien tourmentée?

— J'ai là-bas un enfant qui est en danger, dit Élisa. Je ne l'ai su que cette

nuit très-tard, et j'ai marché toute la journée dans l'espoir d'arriver de bonne heure au bac.

— Là, vraiment, c'est avoir du malheur! dit la femme, dont ces paroles avaient éveillé les sympathies maternelles. Cela me fait vraiment de la peine pour vous!

Et, s'approchant d'une fenêtre ouverte du côté d'un petit bâtiment situé derrière la maison, elle cria : — Salomon!

Un ouvrier dont les mains étaient noircies par son travail et qui portait un tablier de cuir parut à la porte.

— Dites-moi, Sol, continua la femme, est-ce que l'homme de tantôt passera ses barils cette nuit?

— Il dit qu'il essayera, si ce n'est pas trop se risquer, répondit Salomon.

— Il y a un homme près d'ici, reprit l'hôtesse en s'adressant à Élisa, qui passera la rivière ce soir avec des marchandises, s'il ose s'y aventurer! Il doit venir souper ici. Ce que vous avez de mieux à faire, c'est de vous asseoir et d'attendre... Vous avez là un joli petit garçon!

Et elle offrit un gâteau à l'enfant. Mais Henri, accablé de fatigue, se mit à pleurer.

— Pauvre petit! dit Élisa. Il n'est pas habitué à marcher, et je l'ai fait aller si vite!

— Eh bien, conduisez-le par là, reprit la femme, ouvrant une petite chambre à coucher où se trouvait un bon lit.

Élisa coucha l'enfant qui ne pouvait plus se soutenir, et tint ses petites mains entre les siennes jusqu'à ce qu'il fût tout à fait endormi. Pour elle, elle ne voulait ni ne pouvait se reposer. L'image de l'homme qui la poursuivait était un aiguillon qui la pressait sans relâche de continuer sa route. Elle contemplait d'un regard avide ces eaux agitées dont les vagues menaçantes la séparaient encore de la liberté.

Ici il nous faut nous séparer d'elle pour quelques instants, et revenir près de ceux qui la poursuivent.

Mistress Shelby avait bien promis de faire servir immédiatement le dîner; mais cette fois encore, comme l'expérience en avait déjà été faite si souvent, on reconnut bientôt qu'il faut être deux pour conclure un marché. Bien que les ordres, loyalement donnés à haute voix en présence de Haley, eussent été

transmis à la tante Chloé au moins par une demi-douzaine de petits messagers, la cuisinière en chef se contenta de grogner et de secouer la tête d'un air maussade, et elle continua ses préparatifs avec une lenteur minutieuse qui ne lui était pas habituelle.

Le même sentiment paralysait tous les domestiques; ils semblaient, pour quelque raison singulière, convaincus que maîtresse ne tenait pas particulièrement à les voir se hâter, et les contre-temps propres à causer des retards s'accumulaient avec une simultanéité merveilleuse. Ici un maladroit renverse la saucière, et tante Chloé est obligée de faire une nouvelle sauce. Elle met à cette opération tout le soin et toute la précision convenables; elle en surveille et elle en dirige elle-même toutes les phases avec une gravité bourrue. En vain on l'engage à se presser; elle répond d'un ton sec « qu'elle ne servira jamais une sauce inachevée pour aider la capture de qui que ce soit. » Là un autre se laisse tomber et répand toute l'eau fraîche qu'il rapportait de la fontaine; il est forcé d'y retourner. Un troisième jette le beurre à terre. De temps en temps on vient raconter en ricanant à la cuisine que M. Haley s'impatiente, qu'il ne peut rester assis, qu'il ne fait que se promener de long en large, qu'il va sans cesse à la fenêtre, qu'il arpente le vestibule, qu'il demande qu'on serve.

— Le servir tout de suite! s'écrie la tante Chloé d'un ton indigné. Il sera encore bien plus mal à l'aise un de ces jours, s'il ne s'amende pas. *Son* maître à lui l'enverra chercher, et l'on verra quelle mine il fera.

— Il ira en enfer, c'est sûr! dit le petit Jack.

— Il le mérite! reprend la tante Chloé avec un accent farouche; car il a brisé bien des cœurs. — Je vous le dis à tous, ajoute-t-elle en s'arrêtant et en levant ses mains armées d'une fourchette, — c'est ce que maître George nous lisait dans les Révélations, — les âmes invoquent le Seigneur au pied des autels; elles le prient de les venger de pareils hommes!... et de temps en temps le Seigneur les entend... oui, IL les entendra!

La tante Chloé jouissait d'une grande vénération dans la cuisine; chacun de l'écouter la bouche béante. Le dîner ayant enfin été servi, tous ses aides eurent le temps de causer avec elle et de prêter l'oreille à ses remarques.

— Ces gens-là seront brûlés dans le feu éternel, pour sûr! n'est-ce pas? dit Andy.

— Je serais heureux de les y voir, parole d'honneur! dit le petit Jack.

— Enfants!... dit une voix qui les fit tous tressaillir.

C'était celle de l'oncle Tom. L'oncle Tom venait d'arriver à la cuisine, et il avait écouté la conversation sur le seuil de la porte.

— Enfants, répéta-t-il, vous ne savez pas ce que vous dites, j'en ai bien peur... Éternel est un mot effroyable; cela fait frémir rien que d'y penser... Ne souhaitez un pareil supplice à aucun de vos semblables.

— Nous ne le souhaiterions à personne qu'aux marchands d'âmes, répondit Andy; on ne peut s'empêcher de le leur souhaiter!... ce sont de si grands coquins!

— La nature elle-même ne crie-t-elle pas contre eux? dit la tante Chloé; n'arrachent-ils pas le nourisson du sein de sa mère? ne le vendent-ils pas? Et les petits enfants qui pleurent et se cramponnent à sa robe, ne les lui prennent-ils pas aussi pour en trafiquer? Ne séparent-ils pas la femme et le mari? ajouta-elle en commençant à pleurer, quand c'est tout comme s'ils leur ôtaient la vie! Et cependant, manifestent-ils la moindre émotion? ne continuent-ils pas de boire et de fumer, comme si de rien n'était?... Ah! Seigneur Dieu! si le diable ne les prend pas, à quoi donc est-il bon?

Et la tante Chloé, se couvrant le visage avec son tablier à raies, se mit à sangloter pour tout de bon.

— Priez pour ceux qui vous persécutent; le bon livre l'ordonne, dit Tom.

— Prier pour eux! répondit la tante Chloé, Seigneur Dieu! c'en est trop, à la fin!... Non, non, je ne puis pas prier pour eux.

— C'est la nature, Chloé, et la nature est forte, reprit Tom; mais la grâce du Seigneur est encore plus forte. D'ailleurs vous devriez réfléchir un peu à l'état épouvantable où se trouve réduite l'âme des pauvres créatures qui nous traitent si mal; vous devriez remercier Dieu de ne pas leur ressembler. Pour moi, j'aimerais dix mille fois mieux être vendu que d'avoir à répondre de tout ce dont ces pauvres créatures devront compte à Dieu.

— Moi aussi, et de beaucoup, dit Jack. N'est-ce pas, Andy, que nous ferions mieux de penser ainsi?

Andy remua les épaules et siffla, par manière d'assentiment.

— Je suis très-content que maître ne soit pas parti ce matin comme il en avait l'intention, dit Tom. Cela m'eût fait plus de peine que d'être vendu. Son absence lui eût semblé, à lui, toute naturelle; elle m'eût causé un vif chagrin, car je l'ai connu tout enfant. Mais j'ai vu maître, et je commence à me résigner à la volonté de Dieu. Maître n'a pas pu se tirer d'affaire autrement; il a

eu raison de prendre ce parti. Seulement, je crains que tout n'aille un peu de travers ici, quand je n'y serai plus. Maître ne pourra pas avoir l'œil à tout comme moi, et voir si tout marche bien. Les gens ont de bonnes intentions, mais ils sont terriblement négligents. Voilà ce qui m'inquiète.

La sonnette se fit entendre en ce moment, et Tom fut mandé à la salle à manger.

— Tom, lui dit son maître avec bonté, je veux vous donner avis d'un engagement que j'ai contracté avec Monsieur. Je lui ai promis de lui payer mille dollars si vous n'êtes pas là quand il aura besoin de vous. Il va partir, tout à l'heure, pour s'occuper de ses autres affaires. Vous avez cette journée à vous; allez où vous voudrez, mon garçon.

— Je vous remercie, maître, dit Tom.

— Et, faites-y attention... ajouta le marchand, n'allez pas jouer à votre maître un de vos tours de nègres... si je ne vous retrouve pas ici, je ne lui ferai pas grâce d'un centime. S'il m'écoutait, il ne se fierait à aucun de vous, car vous glissez entre les doigts comme des anguilles.

— Maître, dit Tom, — et il se redressa de toute sa hauteur, — je venais d'avoir huit ans quand vieille maîtresse vous mit dans mes bras, et vous n'aviez pas encore un an. « Tom, me dit-elle, cet enfant sera ton jeune maître, aie bien soin de lui. » Aujourd'hui, maître, je vous le demande, vous ai-je jamais manqué de parole, vous ai-je jamais désobéi, surtout depuis que je suis chrétien?

M. Shelby, vaincu par l'émotion, sentit ses yeux se remplir de larmes.

— Mon brave garçon, répondit-il, vous dites vrai, Dieu le sait, et si j'avais pu faire autrement, je ne vous aurais pas vendu pour le monde entier.

— Et, aussi vrai que je suis une chrétienne, ajouta mistress Shelby, vous serez racheté dès que j'aurai pu m'en procurer les moyens... Monsieur, dit-elle à Haley, prenez bien note des personnes auxquelles vous le vendrez... et faites-moi savoir leurs noms!

— Oh! quant à cela, rien de plus facile, dit le marchand; je puis le ramener dans un an, en bon état, et le remettre en vente.

— Alors, je vous l'achèterai, dit mistress Shelby, et vous n'y perdrez pas, je vous le promets.

— En somme, reprit le marchand, tout cela m'est indifférent, à moi... de les emmener dans le Sud ou de les ramener dans le Nord. Ce que je désire,

c'est de gagner ma vie; vous le savez, Madame, nous n'avons pas d'autre but.

L'impudente familiarité du marchand d'esclaves importunait, autant qu'elle les humiliait, M. et mistress Shelby; mais ils comprirent tous deux la nécessité absolue où ils se trouvaient de ne pas lui laisser voir ce qu'ils éprouvaient. Plus il se montrait sordide et insensible, moins il leur laissait d'espoir, plus mistress Shelby craignait qu'il ne parvînt à capturer Élisa et son enfant, plus elle désirait essayer de le retenir par toutes sortes de ruses féminines. Elle lui sourit donc gracieusement, approuva tout ce qu'il dit, causa familièrement avec lui, et n'épargna rien pour que le temps s'écoulât sans qu'il s'en aperçût.

A deux heures, Sam et Andy ramenèrent les chevaux devant la maison. Leur escapade du matin semblait leur avoir donné une vigueur nouvelle. Ils paraissaient frais et fringants.

Sam, restauré par le dîner, témoignait du plus beau zèle. Au moment où Haley s'approcha, il se vantait à Andy, dans un style pompeux, du succès évident et magnifique de la course qu'ils allaient entreprendre.

— Votre maître doit avoir des chiens? demanda Haley d'un air préoccupé, comme il se disposait à monter à cheval.

— Une meute complète, répondit Sam d'un ton triomphant. Voilà d'abord Bruno, c'est un fameux aboyeur... En outre, chacun de nous a un chien d'une espèce ou d'une autre.

— Pouah! dit Haley. — Et il ajouta, au sujet de ces chiens, quelque chose qui fit marmotter à Sam :

— Je ne comprends pas pourquoi vous les maudissez.

— Je vous demande si votre maître n'a pas des chiens (je me doute bien que non) dressés à chasser le nègre.

Sam savait parfaitement ce que le trafiquant voulait dire, mais il continua de le regarder avec une simplicité grave dont rien ne pouvait, en certains cas, le faire départir.

— Nos chiens ont tous le nez extrêmement fin. Ils sont tous de la pure, de la bonne espèce; mais on ne les a jamais dressés à cette chasse-là. Ce sont de fameux chiens, une fois lancés sur n'importe quoi... Ici, Bruno, ajouta Sam en sifflant le chien de Terre-Neuve qui se promenait d'un pas lourd et qui accourut alors bruyamment vers eux.

— Allez au diable! dit Haley enfourchant son cheval. Et maintenant, en selle.

Sam obéit, mais il parvint à chatouiller adroitement Andy, qui se mit à rire. Haley indigné lança un coup de cravache à ce rieur importun.

— Tu m'étonnes, Andy, dit Sam avec une imposante gravité; il s'agit de choses sérieuses, tu ne dois pas t'en amuser... Ce n'est pas le moyen d'être utile à maître.

— Je prendrai la route qui mène droit au fleuve, dit Haley d'un ton résolu, lorsqu'ils furent sortis de la propriété. C'est celle qu'ils suivent tous... Ils tâchent de gagner l'autre rive.

— Certainement, dit Sam, c'est une bonne idée. Maître a trouvé le joint. Mais il y a deux routes qui conduisent à la rivière, — la mauvaise et la bonne. Laquelle maître veut-il prendre?

Andy leva sur Sam un regard ingénu, tout surpris qu'il était de l'entendre énoncer ce nouveau fait géographique; mais il se hâta de confirmer son assertion en la répétant avec véhémence.

— Quant à moi, dit Sam, je serais assez porté à croire que Lisa a pris le chemin de traverse, parce qu'il est moins fréquenté.

Haley était un vieux renard, naturellement soupçonneux et méfiant; cependant cette opinion parut produire un certain effet sur son esprit.

— Si vous n'étiez pas tous deux de damnés menteurs... dit-il d'un air indécis en réfléchissant un instant.

Le ton pensif et sérieux avec lequel ces paroles furent articulées parut amuser prodigieusement Andy. Il resta un peu en arrière et se mit à rire de telle sorte, qu'à voir ses contorsions on eût pu craindre qu'il ne tombât de cheval. Pendant ce temps, la figure de Sam exprimait imperturbablement la plus mélancolique gravité.

— Comme de juste, dit Sam, maître fera ce qu'il jugera convenable. Prenons la route directe si maître l'aime mieux; c'est tout un pour nous. Aussi bien, toute réflexion faite, je crois que la route directe est *décidément* préférable.

— Elle aura naturellement suivi le chemin le moins fréquenté, dit Haley pensant tout haut et ne tenant pas compte de la remarque de Sam.

— Quant à cela, on ne peut l'affirmer, dit Sam. Les filles sont singulières, elles ne font jamais rien de ce qu'on a pu prévoir; elles font généralement le contraire. Les filles naissent avec un singulier esprit de contradiction; aussi, quand vous pensez qu'elles sont d'un côté, vous feriez mieux d'aller de l'autre : vous seriez sûr de les y trouver. Maintenant, mon idée à moi est que

Lisa a pris la route de traverse; aussi je crois que nous ferions mieux de prendre la route directe.

Cette théorie profonde sur le caractère des femmes ne parut pas disposer particulièrement Haley en faveur de la route directe. Il déclara qu'il était décidé à prendre l'autre, et il voulut savoir de Sam quand ils y arriveraient.

— Dans très-peu de temps, répondit Sam en lançant à Andy un regard significatif avec celui de ses deux yeux qui se trouvait du côté de son compagnon. Puis il ajouta gravement : — Mais je viens d'approfondir la question, et je me suis convaiucu que nous ne devrions pas aller par là; on n'y rencontre personne, et nous pourrions nous perdre. Où irions-nous? Dieu seul le sait!...

— Cependant, dit Haley, c'est par là que j'irai.

— Mais j'y pense, maintenant, dit Sam, j'ai entendu dire que cette route avait été complétement barrée par des clôtures du côté de la crique... N'est-ce pas, Andy?

Andy n'en était pas sûr; il avait seulement entendu parler de la route, mais sans y être jamais allé... en un mot, il ne pouvait rien affirmer.

Haley était habitué à peser des mensonges plus ou moins énormes; cette fois, il crut que la balance penchait en faveur du chemin de traverse. C'était involontairement (il le pensait du moins) que Sam l'avait mentionné la première fois, et les raisons confuses qu'il lui donnait pour le dissuader de le suivre devaient lui sembler inventées dans le seul but de protéger la fuite d'Élisa : aussi, quand Sam le lui eut indiqué, il y lança son cheval, suivi de ses deux compagnons.

Ce chemin, fort ancien en effet, conduisait autrefois à la rivière, mais il avait été abandonné depuis la construction de la nouvelle route. Ouvert encore sur un parcours d'une heure, il était, au delà de cette distance, coupé par des fermes et par des clôtures. Sam le savait parfaitement, et cet état de choses datait déjà de si loin qu'Andy n'en avait jamais entendu parler. Il suivit donc Haley avec un air de soumission respectueuse, se contentant de gémir ou de vociférer de temps à autre, et de se récrier par moments contre une route si inégale et si mauvaise pour les pieds de Jerry.

— Maintenant, je vous en avertis, dit Haley, je vous connais... Vous aurez beau tempêter, vous ne me ferez pas quitter cette route. Ainsi donc, taisez-vous!

— Maître fera ce qui lui plaira! dit Sam en se donnant un air soumis, mais affligé.

En même temps il lançait à Andy un regard des plus triomphants. La joie de son compagnon devint si vive qu'elle faillit faire explosion.

Sam se montrait étonnamment animé. A l'entendre, il avait toujours l'œil aux aguets. Tantôt il s'écriait : « J'aperçois un chapeau de femme au sommet de cette éminence éloignée! » tantôt il disait à Andy : « N'est-ce pas Lisa qui est là-bas dans le fond de ce ravin? »

Ces exclamations, il les poussait de préférence dans les passages les plus escarpés et les plus difficiles, où ils ne pouvaient point, sans un inconvénient tout particulier, presser brusquement le pas de leurs montures. Il tenait ainsi Haley dans un état d'agitation perpétuelle.

Après une course d'une heure environ sur cette route, ils descendirent bruyamment au galop dans la cour d'une grange qui dépendait d'une grande ferme du voisinage. Il ne s'y trouvait aucun être vivant; tous les bras étaient employés au dehors. Mais comme la grange avait été construite carrément au beau milieu de la route, ils ne pouvaient pas pousser plus avant dans cette direction. C'était de toute évidence.

— Ne vous l'avais-je pas dit, maître? fit remarquer Sam en se donnant des airs d'innocence outragée. Comment un gentleman étranger veut-il connaître mieux un pays que les habitants qui y sont nés et qui y ont été élevés?

— Misérable! s'écria Haley, vous le saviez!

— Ne vous l'ai-je pas dit, que je le savais? Mais vous n'avez pas voulu me croire. Je vous ai averti que cette route était fermée par des clôtures et que nous ne pourrions pas passer; Andy en est témoin.

Tout cela était trop vrai pour être contesté. Le malencontreux marchand dut rengaîner son courroux d'aussi bonne grâce que possible, et les trois cavaliers, faisant volte-face, se dirigèrent du côté du grand chemin.

Grâce à ces délais successifs, trois quarts d'heure environ s'étaient écoulés depuis qu'Elisa avait couché son enfant dans la taverne du village où nous l'avons laissée, lorsque Haley et ses deux compagnons arrivèrent dans ce village. Élisa était debout à la fenêtre, regardant d'un autre côté, au moment où l'œil perçant de Sam l'aperçut. Haley et Andy étaient à quelques pas en arrière. Il n'y avait pas un instant à perdre. Sam parvint à faire enlever son chapeau par le vent, et poussa un cri aigu tout particulier. Élisa tressaillit jusqu'au fond de l'âme, puis se rejeta vivement en arrière. La petite troupe, passant devant la fenêtre, alla s'arrêter à la porte de la taverne.

En cet instant suprême, Élisa sembla vivre mille vies. Sa chambre s'ouvrait, par une porte latérale, sur la rivière. Elle saisit son enfant dans ses



ÉLISA TRAVERSE L'OHIO SUR LES GLAÇONS FLOTTANTS.

... Elle saute de glaçons en glaçons, elle trébuche, elle glisse, elle tombe; mais elle se relève, elle s'élance de nouveau.

bras, et descendit, en courant, les escaliers qui conduisaient au rivage. Haley l'aperçut, de la tête aux pieds, au moment même où elle allait disparaître.

Il se jeta à bas de son cheval, et, appelant à grands cris Sam et Andy, il se précipita à la poursuite de la fugitive, comme un limier après un daim. Élisa avait le vertige. Ses pieds lui semblaient à peine toucher la terre; en une seconde elle fut au bord du fleuve. Mais ils la suivaient de près... Douée de cette force surnaturelle que Dieu ne donne qu'au désespoir, elle poussa un cri sauvage, et, s'élançant, elle sauta d'un bond par-dessus le courant rapide qui bordait la rive, sur un radeau de glace flottant de l'autre côté. C'était un élan éperdu, — que la folie et le désespoir pouvaient seuls tenter, — et Haley, Sam et Andy poussèrent tous trois un cri involontaire quand elle quitta terre en levant les mains au ciel.

L'énorme bloc de glace verte sur lequel elle était retombée plongea et craqua sous son poids, mais elle ne s'y arrêta pas un instant; redoublant d'efforts et de cris, elle bondit sur un second, puis sur un troisième; elle saute de glaçons en glaçons, elle trébuche, elle glisse, elle tombe; mais elle se relève, elle s'élance de nouveau. Elle perd ses souliers, ses bas sont en lambeaux, ses pieds laissent derrière elle une longue traînée de sang; elle ne voit rien, elle ne sent rien, jusqu'à ce qu'elle aperçoive vaguement, comme dans un rêve, le rivage de l'Ohio et un homme qui l'aide à monter sur la berge.

— Morbleu! qui que vous soyez, vous êtes une fille courageuse, lui dit cet homme.

Élisa reconnut la voix et la figure d'un cultivateur qui possédait une ferme à peu de distance de son ancienne demeure.

— O monsieur Symmes! sauvez-moi, sauvez-moi, cachez-moi! dit-elle.

— Pourquoi? qu'y a-t-il? N'êtes-vous pas la servante de M. Shelby?

— Mon fils! cet enfant! ils l'ont vendu! Son maître est là, dit Élisa en montrant du doigt la rive du Kentucky... O monsieur Symmes, vous avez un petit garçon!...

— Oui, répondit cet homme, en la tirant brusquement, mais avec bonté, au haut de la berge escarpée. D'ailleurs, vous êtes une fille courageuse... J'aime la bravoure, moi, partout où je la trouve.

Quand ils eurent atteint le haut de la berge, l'homme s'arrêta.

— Je serais heureux de faire quelque chose pour vous, dit-il, mais je n'ai pas d'asile à vous offrir... Ce que je puis de mieux, c'est de vous conseiller d'aller là, ajouta-t-il en lui désignant de la main une grande maison blanche

isolée à côté de la rue principale du village... Allez-y, ce sont de braves gens. Quelques dangers que vous couriez, ils vous secourront... Ils sont toujours prêts à rendre de pareils services.

— Que Dieu vous récompense!... dit Élisa d'une voix émue.

— Il n'y a pas de quoi, répondit l'homme... Ce que j'ai fait ne mérite pas de récompense.

— Et, bien sûr, Monsieur, vous ne direz à personne...

— Allez au diable! Pour qui donc me prenez-vous?... Bien sûr, non. Voyons, continuez votre route paisiblement, raisonnablement, car vous ne manquez pas de raison... Vous avez conquis votre liberté et vous la conserverez, en tant que cela dépendra de moi.

Élisa, serrant son enfant contre son cœur, s'éloigna d'un pas ferme et rapide. L'homme, immobile, la suivit du regard.

— Shelby pensera peut-être que c'est un mauvais procédé de voisin; mais que pouvais-je faire?... Si jamais il attrape une de mes esclaves dans la même situation, il aura le droit de me rendre la pareille... Je n'ai jamais pu voir aucune espèce de créature courir à perdre haleine et essayer de se sauver, les chiens derrière les talons, et prendre parti contre elle... D'ailleurs je ne vois pas ce qui m'obligerait de chasser et d'attraper ce gibier-là pour d'autres que pour moi.

Ainsi parla, dans sa simplicité, ce païen du Kentucky. Ignorant des lois de son pays, n'obéissant qu'à son instinct, il se conduisait presque en chrétien, ce qu'il n'eût pas fait assurément si, placé dans une situation plus favorable, il eût été un peu plus civilisé.

Haley était resté stupéfait à la vue de cette scène. Quand Élisa eut disparu derrière la berge, qu'elle avait gravie, il jeta un regard abattu et scrutateur sur Sam et Andy.

— Voilà une belle affaire, dit Sam.

— Cette fille a le diable au corps, en vérité, dit Haley... Elle a sauté comme un chat sauvage.

— Eh bien, maintenant, reprit Sam en se grattant la tête, j'espère que maître nous excusera si nous ne suivons pas cette route!... Pour moi, je ne m'en sens pas le courage, bien sûr.

Et Sam se mit à rire aux éclats.

— Vous riez! dit le marchand avec un grognement de colère.

— Dieu bénisse maître, je ne pourrais pas m'en empêcher maintenant, répliqua Sam en laissant éclater sa joie, trop longtemps contenue. C'était si drôle de la voir sauter et bondir sur cette glace qui craquait, et seulement de l'entendre retomber : *plif... plaf... plouf...* Bon Dieu! comme elle y allait!

Et Sam et Andy riaient aux larmes.

— Je vous ferai rire jaune, dit le marchand en leur assénant des coups de cravache sur la tête.

Ils se baissèrent en même temps pour éviter les coups, remontèrent la berge en criant, et ils étaient en selle avant qu'il les eût rejoints.

— Bon soir, maître... dit Sam avec beaucoup de gravité. Je crains vraiment que maîtresse ne soit inquiète de Jerry... Maître Haley n'a plus besoin de nos services. Maîtresse ne voudrait certainement pas qu'on fît passer ce soir à ses chevaux le pont de Lisa.

Après avoir donné, par forme de plaisanterie, un coup de poing dans les côtes d'Andy, Sam partit au grand galop, suivi de son compagnon, et leurs éclats de rire, que le vent apportait à Haley, s'affaiblirent peu à peu dans l'éloignement.

CHAPITRE VIII.

Deux nouveaux personnages.

Élisa, dans sa fuite désespérée, avait traversé la rivière aux clartés mourantes du crépuscule. Les brumes grises du soir, s'élevant à la surface du fleuve, l'enveloppèrent au moment où elle montait la rive opposée; et le courant gonflé, les glaçons massifs qu'il entraînait, plaçaient entre elle et son ennemi une barrière insurmontable. Haley, las et mécontent, dut en conséquence revenir à la petite taverne pour décider ce qui restait à faire. L'hôtelière lui ouvrit un petit salon dont le plancher apparaissait çà et là par les trous d'un tapis en guenilles, et dont le principal meuble était une table recouverte d'une toile cirée vraiment très-brillante. On y voyait aussi quelques chaises étiques à dossier haut, et, au-dessus de la cheminée, où fumait un feu de houille assez

mal nourri, un certain nombre de figurines de plâtre peintes de couleurs éclatantes. Près de ce triste foyer, sur un banc de bois dur, dont l'incommode longueur diminuait l'appartement, Haley s'assit, fort abattu, afin d'y méditer à son aise sur l'instabilité des espérances humaines et du bonheur humain pris en bloc.

— Qu'avais-je donc besoin, se disait-il, de m'embâter de ce maudit enfant, pour tomber ensuite dans un vrai piége à lapins... comme m'y voici?

Puis, en guise de consolations, il s'administra une litanie de blasphèmes dont le choix n'était pas très-pur, et que le bon goût nous ordonne d'omettre, bien que nous n'ayons aucun motif d'en suspecter la sincérité.

Tout à coup la voix haute et discordante d'un voyageur, qui venait de mettre pied à terre devant la porte, l'interrompit et le fit tressaillir. Il courut à la fenêtre.

— Par mon pays!... voici quelque chose qui ressemble terriblement à ce qu'on appelle une providence... dit Haley. — Ou je me trompe, ou c'est Tom Loker.

Il sortit à ces mots. Debout près du comptoir, au coin de la salle basse, était un homme basané, de haute taille, gros à proportion, et fortement musclé. Il portait, le poil en dehors, une tunique de peau de buffle qui lui donnait un faux air de bête fauve, très d'accord avec l'ensemble de sa physionomie. Dans les protubérances de son crâne, dans la disposition linéaire de ses traits, se retrouvaient, développés autant qu'ils puissent l'être, tous les signes extérieurs d'une nature violente, d'une brutalité effrénée. Pour se faire une exacte idée de ce maintien, de cette tournure, et des idées qu'ils réveillaient, nos lecteurs voudront bien se figurer un bouledogue tant bien que mal introduit dans la peau d'un homme, et, — vêtu, coiffé comme tel, — allant à ses petites affaires. Il avait pour compagnon un autre voyageur qui formait avec lui, à beaucoup d'égards, le contraste le plus parfait qu'on puisse imaginer. Celui-ci était petit et mince, souple comme un matou; son regard aigu, son visage taillé en pointe, son nez long, mince et fouilleur, ses cheveux fins, rares, noirs, ramenés en avant, tous ses traits enfin, comme tous ses mouvements, compassés, enveloppés, muets, — vraies allures de souris ou de tigre, — indiquaient une nature sèche, rusée, poltronne. Le grand et gros homme venait de se remplir à moitié un grand verre d'esprit-de-vin pur; il l'engloutit d'une rasade, et sans un mot. Le petit s'était dressé sur la

pointe du pied, la tête en avant, lorgnant à droite et à gauche, flairant même les divers flacons, et il finit par demander un julep au sirop de menthe, d'une voix chevrotante et faible; on eût dit qu'il craignait de s'empoisonner. Quand cette boisson fut prête, il la versa dans son verre, la contempla un instant avec complaisance, d'un air fûté, comme bien assuré d'avoir tout combiné pour le mieux et visé aussi juste que possible; puis il la savoura tranquillement et par petites gorgées, de façon à prolonger et multiplier ses jouissances.

— Ma foi, je ne m'attendais guère à un pareil bonheur... — Eh bien, Loker, comment allons-nous?... dit Haley, s'avançant et offrant une poignée de main au gros homme.

— Ah! diable! répliqua l'autre, sans plus de civilités. — Quelle affaire par ici, Haley?

L'homme-souris dont nous avons esquissé le portrait, — il se nommait Marks, — cessa de déguster son sirop, et, allongeant le cou, jeta un regard matois sur ce nouveau venu. On eût dit un chat dont l'attention s'éveille au bruit d'une feuille sèche ou de quelque autre objet mouvant qu'il examine avant de se jeter dessus.

— Je dis, Tom, que vous arrivez le plus à propos du monde. Je suis dans un vrai traquenard, et vous allez m'aider à me tirer de là.

— Ah! bon!... très-bien!... Je l'aurais pensé, grogna son aimable interlocuteur. — On peut bien s'assurer, quand on vous voit, que c'est pour un service à vous rendre... Quel vent souffle à cette heure? peut-on le savoir?

— Monsieur est votre ami?... demanda Haley, regardant Marks avec quelque hésitation... peut-être votre associé?...

— Oui... — Approchez, Marks!... — Voici la personne avec qui je travaillais à Natchez.

— Charmé de faire connaissance, dit Marks, allongeant une main osseuse et maigre qu'on eût prise volontiers pour une serre de vautour... — Monsieur Haley, à ce que je pense?

— Lui-même, Monsieur, répondit Haley. — Et maintenant, Messieurs, puisque nous voilà si heureusement réunis, j'aime à croire que vous accepterez, dans le salon, un petit rafraîchissement... Ainsi, vieux lapin, dit-il à l'homme du comptoir, de l'eau chaude, du sucre, des cigares, du rhum, et nous allons nous régaler.

A la clarté des flambeaux, devant un feu vigoureusement stimulé, autour

d'une table bien garnie, contemplez maintenant nos trois vénérables personnages s'apprêtant à fraterniser.

Haley débuta par un pathétique récit de ses malheurs particuliers. Loker l'écoutait, bouche close, avec une physionomie refrognée et maussade. Marks, qui se donnait un mal infini pour mélanger, selon sa formule personnelle, un grand verre de punch, levait le nez de temps à autre, et, l'allongeant jusque sous celui de Haley, prêtait la plus scrupuleuse attention à tous les détails du récit. Le dénoûment parut le divertir à l'extrême; du moins on put remarquer, malgré son silence, que ses épaules et ses côtes étaient dans une agitation singulière; ses lèvres, minces d'ailleurs, se pressèrent l'une contre l'autre, à certains endroits, comme pour retenir un rire intempestif.

— A ce compte, dit-il enfin, vous êtes... vous êtes ce qu'on appelle... *enfoncé*... hé! hé! hé!... Le tour est joli.

— Ces affaires d'enfants mettent la perturbation dans le commerce, remarqua Haley avec tristesse.

— Il faudrait s'arranger pour découvrir une race de femmes qui ne s'inquiéteraient en rien de leurs petits, dit Marks... Ce serait une des plus belles innovations que l'on pût imaginer pour notre commerce.

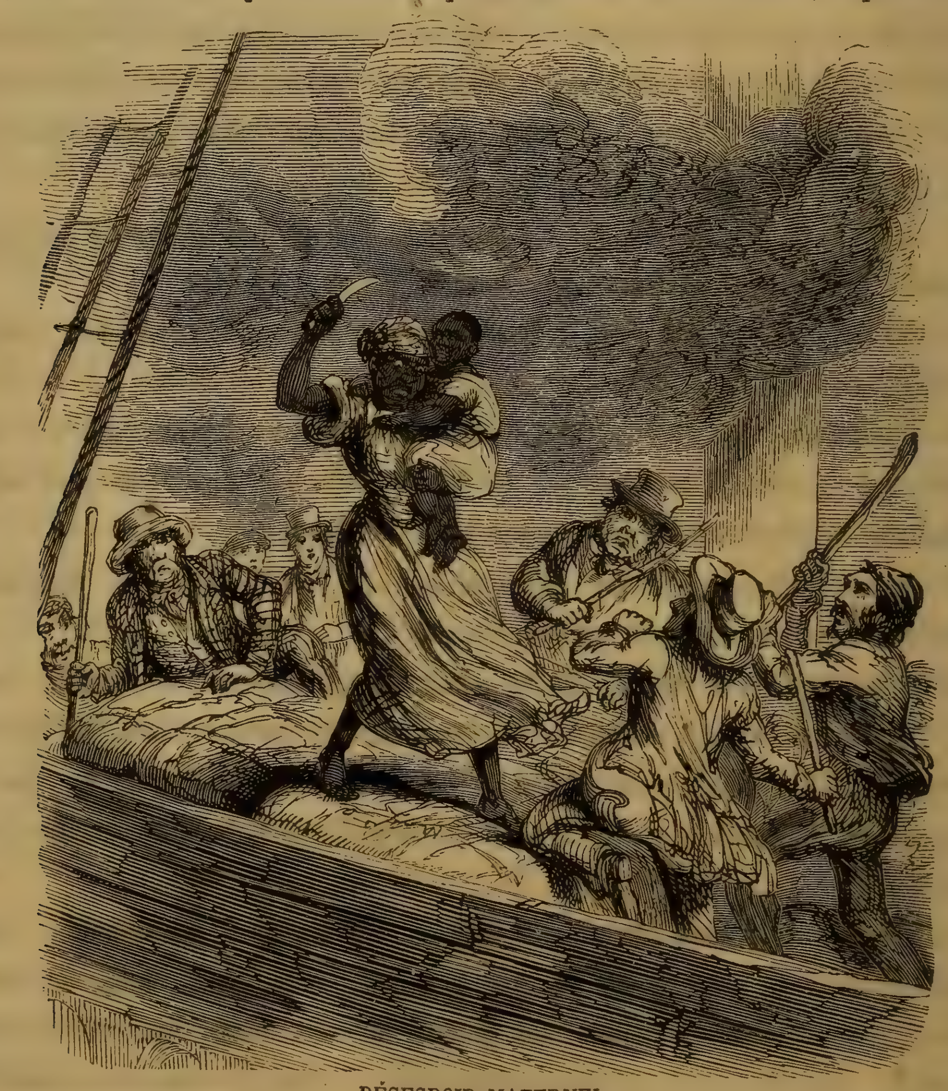
Et Marks mit ce gracieux sarcasme sous la protection d'un clignement d'yeux qui devait lui assurer un bon accueil.

— Bien trouvé, dit Haley... Je ne demande pas mieux... Les petits, après tout, leur donnent tant de mal... On pourrait les croire charmées de s'en débarrasser... Eh bien, non... Elles ont la faiblesse d'y tenir... Et plus le petit leur est à charge... moins il leur est bon à quelque chose... plus elles se collent après!

— Eh bien, monsieur Haley, dit Marks... Passez-moi l'eau chaude... Vous venez de dire là, justement ce que pensent, avec nous, tous nos confrères. Tenez, j'ai acheté jadis une jeune fille, du temps que je faisais le commerce, fille bien faite, de bon air, et fille d'esprit, je vous en réponds... Elle avait un petit d'une santé déplorable... bossu, je crois, ou rachitique, ou quelque chose dans ce genre-là... Je me hâtai de le donner à un homme qui, n'ayant rien à payer pour l'avoir, espérait pouvoir l'élever et faire son bénéfice... Je n'imaginais pas, vous devez bien le croire, que la mère s'en inquiétât autrement... Eh bien! vous allez voir... Tout au contraire de ce que j'avais pensé, elle se mit à regretter son enfant d'autant plus qu'il était mal por-

tant... et bossu... et qu'il la mettait sur les dents... Et ce n'était pas une simagrée... non... elle pleurait, elle se démenait, elle se désolait comme si elle eût perdu tout ce qu'elle aimait au monde. C'était vraiment drôle à penser... Mais les femmes! qui connaît toutes leurs fantaisies?

— Juste comme moi, commença Haley... L'été dernier, au bas de la rivière Rouge, j'achète une fille, avec un enfant, joli marmot, ma foi! et dont les yeux brillaient ni plus ni moins que les vôtres. Affaire faite, cependant, et



DÉSESPOIR MATERNEL.

Elle se tourna tout à coup, lança son petit, tête la première, par-dessus bord... Elle ensuite.

livraison prise, il se trouva qu'il était aveugle... une cataracte, il n'y avait pas à dire. Je crus qu'il était prudent de ne faire semblant de rien, et je l'échangeai, sous main, contre une caque de whisky. Mais quand il s'agit de le prendre à ma luronne, ah! vous auriez dit une tigresse... Il faut vous expli-

quer que cela se passait avant le départ... Je n'avais pas encore mis aux fers toute ma bande... Alors, que fait-elle?... La voilà grimpant sur un tas de balles de coton... leste comme un chat. Elle avait arraché son couteau à un des hommes de l'équipage. Et, ma foi, pour le moment, elle nous mit tous en déroute... Cependant, elle se rendit bien compte que tout cela était peine perdue... et lorsque nous revînmes en force pour la réduire... elle se tourna tout à coup, lança son petit, tête la première, par-dessus bord, avec toutes ses nippes... Elle ensuite... Un grand *plouf*... et nous ne l'avons jamais revue.

— Bah! dit Tom Loker, que cette histoire semblait ne pas amuser beaucoup, vous êtes deux innocents, vous autres... Jamais *mes* femmes ne me jouent de pareils tours, je vous le garantis bien.

— Vraiment?... et comment vous y prenez-vous donc? demanda Marks, un peu impatienté.

— Comment?... J'achète une fille, et si elle a un petit que je veuille vendre, je vais la trouver, je lui mets le poing sous le nez, et je lui dis : « Attention, petite. Si je vous entends souffler, je vous broie la figure... Je ne veux pas un mot, pas un seul, pas la première syllabe d'un mot. Vous m'entendez? » — J'ajoute : « Votre enfant est à moi, il n'est pas à vous, et vous n'avez rien à y voir. A la première occasion, je vais le vendre. Quand cela sera, pas de farces... ou je vous fais regretter d'être venue au monde. » Une fois qu'elles ont senti ma *poigne*, elles voient bien que je ne badine pas. D'ordinaire, ce simple discours les rend muettes comme tanches. Après cela, si quelqu'une commence à braire, au premier cri, je...

Ici, monsieur Loker laissa tomber son poing sur la table, avec un bruit qui remplit fort bien la lacune de son discours.

— Voilà ce que nous appelons du *style emphatique*, dit Marks, poussant Haley du coude et risquant encore un clignement d'yeux moqueur. Tom n'est-il pas un original?... hé! hé! hé!... Je suis sûr, Tom, qu'à travers leur laine épaisse, les nègres finissent toujours par vous *comprendre*... Ils ne trouvent pas d'ambiguïté dans votre façon de dire, cher Tom... Allons, si vous n'êtes pas le diable lui-même, vous êtes au moins son frère cadet... Et je le dis, Tom, parce que je le pense.

Tom reçut ce compliment avec toute la modestie désirable, et parut désormais aussi affable, aussi bien disposé que s'y prêtait ce que John Bunyan, dans son style naïf, eût appelé « sa nature canine. »

Haley, qui s'était amplement rafraîchi, commençait à sentir un accroissement notable de ses facultés intellectuelles et morales, — phénomène assez ordinairement produit par tout excès de régime, chez les hommes dont la tournure d'esprit est naturellement un peu sérieuse.

— Eh bien, Tom, dit-il, voilà qui est mal... Vous savez ce que j'en pense... Nous en avons souvent causé à Natchez, et je vous ai démontré plus d'une fois qu'il vaut mieux, ici-bas, puisque cela rapporte plus, — sans compter qu'on a meilleure chance d'arriver là-haut, — bien traiter ces pauvres diables... Vous verrez, vous verrez, quand le dernier jour sera là... et quand il n'y aura plus rien à gagner que le paradis.

— Bah!... vous allez m'en remontrer, pas vrai?... répliqua Tom... Allons donc, vous me rendez malade avec toutes vos mièvreries... j'en ai le cœur sur les lèvres. — Et comme antidote, Tom avala un demi-verre de brandy pur.

— Oui, dit Haley, se rejetant au fond de sa chaise et gesticulant avec onction, je puis me rendre cette justice que j'ai toujours mené mon commerce de manière à gagner de l'argent... *et le plus d'argent possible,* avant tout... Mais le commerce n'est pas toute chose au monde... ni l'argent non plus... parce qu'enfin tous, plus ou moins, nous avons une âme... On peut m'entendre, je ne me cache pas... Tant pis pour qui voit autrement les choses; je ne me gênerai pas pour me déboutonner là-dessus... Je crois à la religion, et quelqu'un de ces jours... quand ma pelote sera faite... je compte mettre mon âme sur un bon pied, et aviser à mes intérêts vis-à-vis de Dieu... Alors, à quoi bon se charger la conscience de plus de péchés qu'il n'est absolument nécessaire?... Je ne vois pas que cela soit déja si bien calculé.

— Ah! vous parlez de votre âme, vous!... dit Tom avec un profond dédain. Il vous faudrait une fameuse vigie pour signaler une âme dans tout votre individu... Allez, allez, ne vous donnez pas de peine pour si peu... Le diable aura beau vous passer au crible le plus fin, il ne la trouvera pas, votre âme.

— Bon, vous voilà fâché, vous! reprit Haley. Pourquoi ne pas prendre en bonne part ce qu'on vous dit... et surtout quand c'est pour votre bien?

— Allons, allons, plus de balivernes... Bouche close là-dessus, si cela vous est égal... Je puis avaler tous vos bavardages, à part vos homélies qui me tournent sur le cœur. Après tout, entre vous et moi, quelle différence!... Ce n'est pas que vous ayez un scrupule ou un remords de plus; mais tout uniment cette humeur de chien couchant, toujours à plat ventre, qui vous fait

ruser avec le diable pour vous tirer de ses griffes... Est-ce que je ne vois pas clair dans toutes vos *girics?*... Elle est belle, votre idée de religion, comme vous l'appelez... Elle consiste à ouvrir un compte avec le diable votre vie durant, et à lui faire banqueroute le dernier jour... Quelque chose de beau!

— Allons, Messieurs, changeons de conversation... Tout ceci n'avance pas les affaires. Il y a manière et manière d'envisager les choses... M. Haley est un homme très-scrupuleux, sans aucun doute, et sa conscience ne fait pas question... Tom, vous avez vos façons d'agir, dont vous vous trouvez très-bien... A quoi bon vos querelles, et qu'en espérez-vous?... Aux affaires, aux affaires!... Voyons, monsieur Haley, où faut-il en venir? Voulez-vous que nous vous aidions à reprendre cette fille?

— La fille ne me regarde pas : elle est à Shelby. C'est seulement son petit garçon... J'avais, je crois, perdu la tête quand j'achetai ce magot!

— Vous n'aviez pas perdu grand'chose, dit Tom d'un ton bourru.

— Voyons, Loker, pas de boutades! dit Marks se mordant les lèvres. Vous voyez que M. Haley nous met sur une bonne voie; tenez-vous tranquille. Ces sortes d'arrangements sont tout à fait ma partie. — La fille en question, monsieur Haley, comment est-elle? que vaut-elle?...

— Blanche, bien faite, jolie, bonne éducation. J'en aurais bien donné à Shelby quelque chose comme huit cents ou mille dollars... et il y avait encore un joli bénéfice à espérer.

— Blanche, jolie, bien élevée! répéta Marks dont les yeux perçants, le nez pointu, la bouche de fouine, s'animèrent d'une expression sinistre à l'idée de l'entreprise qui s'offrait. Voilà, Loker, qui ne s'annonce pas si mal. Il y a ici une affaire pour notre compte particulier... Nous prenons d'abord l'enfant, qui, naturellement, revient à M. Haley... Mais la fille, nous la prenons aussi, et nous l'emmenons à la Nouvelle-Orléans, où il y a une spéculation excellente à faire d'elle... Cela ne vous sourit-il point?

Tom, dont la large bouche était restée béante pendant cette communication imprévue, la referma tout d'un coup, comme fait un chien sur l'os qu'on lui jette, et il se mit à digérer immédiatement le plan de son narquois associé.

— Voyez-vous, continua Marks, — s'adressant à Haley, et sans cesser de faire flamber son punch; — voyez-vous, nous avons sur toute la frontière des juges qui nous laissent arranger assez raisonnablement nos petites affaires... Tom se charge des prises de corps, des coups de poing et du reste. Moi, quand

vient l'heure de prêter serment, on me voit arriver bien vêtu, en bottes vernies, en tenue irréprochable. Vous allez entendre, dit encore Marks — avec l'accent d'un artiste qui va exposer ses théories, et qui en est fier; — vous allez entendre comment je mène ce genre de travail. Un jour, je suis M. Twickem, de la Nouvelle-Orléans; — le lendemain, j'arrive de mes plantations sur la rivière Perle, plantations superbes où j'emploie sept cents têtes de nègres; — un autre jour, je me trouve le parent éloigné de Henry Clay; — et, à l'occasion prochaine, un vieux coq du Kentucky... Il faut au talent des exercices variés... Tom est admirable quand il est question de brailler, de jouer des bras, d'enlever les choses de haute lutte... S'agit-il de mentir, Tom ne vaut rien, absolument rien... Ce n'est pas chez lui un instinct de nature, et cela se voit au premier coup d'œil. Mais qu'on me montre un gaillard qui puisse jurer mieux que moi, mieux que moi prendre l'air sérieux, et fournir un de ces témoignages complets, irrésistibles, ornés de toutes leurs circonstances, — et je vous assure qu'on m'étonnera. Les juges de paix seraient bien autrement difficultueux, que je viendrais encore à bout de les rouler... Mais quelles bonnes pâtes d'hommes!... Je les voudrais quelquefois un peu moins... naïfs... Ce serait plus gai.

Tom Loker, chez qui, nous l'avons dit, les pensées et les mouvements du corps étaient d'une lenteur égale, interrompit ici Marks en frappant sur la table un coup qui fit tout trembler autour de lui :

— Ça y *est!* s'écria-t-il ensuite.

— Dieu vous confonde! Tom, — vous avez failli casser tous les verres, dit Marks... Réservez donc vos poings pour l'heure où l'on en a besoin.

— Mais, Messieurs... pardon, dit Haley, — n'aurai-je pas ma part des profits?

— Et l'enfant, donc? répondit Loker. N'est-ce point assez qu'on vous le rattrape?... Que demandez-vous encore?

— Il me semble que, fournissant l'affaire, j'ai droit à ma part... Mettons 10 pour 100 sur les bénéfices... tous frais payés.

— Ah! dit Loker avec un horrible serment, et frappant encore la table de son poing fermé... un instant, Daniel Haley! Croyez-vous avoir affaire au premier venu? Pensez-vous que je ne vous connais point... et que je me laisserai rouler par vous? Supposez-vous que Marks et moi nous avons organisé notre commerce de prises pour enrichir de beaux messieurs comme vous et ne rien gagner?... Erreur, mon petit, erreur grossière!... Nous aurons la fille, et

vous ne soufflerez mot... Sans quoi nous aurons fille et enfant, et pour vous, *nisco*... Venez donc y voir!... Vous nous avez indiqué le gibier... Eh bien, la chasse reste ouverte... Nous pouvons tout aussi bien que vous en courir les chances, je suppose... Voudriez-vous, par hasard, vous ou Shelby, nous poursuivre comme braconniers? A merveille, libre à vous.... Mais vous feriez aussi bien de chercher la perdrix à son gîte de l'année dernière... Et si vous mettez la main sur nous ou sur le gibier, vous serez les bien accueillis.

— Bon, restons-en là, dit Haley un peu alarmé. L'enfant sera ma part dans l'affaire... Mais, Tom, vous m'avez toujours loyalement traité, vous ne m'avez jamais faussé parole.

— Vous le savez bien, dit Tom... Je n'ai pas vos façons hypocrites, mais je règle exactement mes comptes, fût-ce avec le diable. Ce que j'ai annoncé devoir faire, je le fais... Vous savez bien cela, Dan Haley!

— Sans doute, sans doute... Et, pourvu que vous me promettiez de m'amener l'enfant, d'ici à huit jours, à un endroit dit, que vous fixerez vous-même... eh bien, je me contenterai de cela.

— Et je ne m'en contente pas, moi... dit Tom... Je n'ai pas si longtemps travaillé avec vous, là-bas, à Natchez, sans en avoir profité, maître Haley. Vous m'avez appris à ne pas lâcher l'anguille quand une fois je la tiens. Il faut cracher cinquante dollars au bassinet, et plus vite que ça, si vous voulez que le marmot se retrouve... Nous nous connaissons, vieux!

— Quoi? lorsque vous avez en main une affaire qui peut vous donner, en profit net, de mille à seize cents dollars!... Voyons, Tom, est-ce raisonnable?

— Oui dà... Comme si nous n'avions pas déjà besogne taillée pour cinq semaines et au delà... et une rude besogne, allez!... Et maintenant, toute autre affaire cessante, supposez que nous allions nous embusquer, battre les buissons autour de ce marmot, et que la mère nous échappe. — Ces femmes, c'est le diable à saisir. — Eh bien! alors, qu'arrive-t-il? Nous donneriez-vous un *cent*, un simple *cent* d'indemnité?... Ah bien, oui... Je vous vois d'ici, faisant la grimace... Non, non... Crachez les cinquante roues de derrière... Si notre chasse est bonne, si nous faisons nos frais, je vous les repasserai, ces chers dollars... Sinon, ils payeront nos peines... C'est franc jeu, n'est-ce pas, Marks?

— Certainement... certainement, repartit l'homme-souris d'un ton conciliant. — C'est ce qu'on appelle, en style d'avocat, plaider mains garnies... Nous sommes un peu de la robe... Hé! hé! hé!... Il faut tâcher de s'entendre... Il

faut que tout le monde vive... Tom vous conduira l'enfant où vous voudrez... N'est-ce pas, Tom?

— Si j'attrape ce petit... je l'emmènerai à Cincinnati, et je le déposerai chez la maman Belcher, sur le quai, dit Loker.

Marks avait tiré de sa poche un portefeuille très-gras. Il en sortit un papier de forme oblongue, et, le parcourant de ses yeux perçants et noirs, il se mit à murmurer, entre ses dents, un résumé de ses *memoranda :*

— « Barnes, comté de Shelby, le petit Jim; trois cents dollars pour lui, mort ou vif. — Edward Richard et Lucy, le mari et la femme; six cents dollars. — La fille Polly et deux enfants; six cents dollars pour elle, ou même pour sa tête seule. »

— Je parcourais, ajouta-t-il, notre liste, pour voir si nous pouvons nous occuper immédiatement de cette opération... Loker, continua-t-il après une pause... il faudra mettre Adams et Springer sur les traces de ceux-ci... Voilà bien du temps qu'ils sont enregistrés.

— Ces deux drôles demanderont trop cher, dit Tom.

— J'arrangerai la chose... Ils sont encore un peu jeunes dans le métier, et ils ne doivent pas s'attendre à travailler s'ils ne baissent pas les prix...

Puis Marks se remit à lire : — Il y a encore trois autres *item*, mais des plus faciles, puisqu'il s'agit tout simplement de gens à tuer... ou qu'on affirme, sous serment, avoir tués... Ils n'iront pas demander grand'chose pour si peu... Quant au reste, on peut l'ajourner... Arrivons maintenant au détail... Vous avez vu cette fille aborder à l'autre rive, n'est-ce pas, M. Haley?

— Absolument comme je vous vois.

— Un homme l'a aidée à grimper sur la berge, dit Loker.

— C'est cela même.

— Il l'aura probablement emmenée quelque part; mais où? voilà la question... Tom, qu'en dites-vous?

— Qu'il faut passer la rivière cette nuit même, et sans barguigner, répondit Tom.

— Mais comment? Il n'y a pas de barques à flot... Le fleuve charrie d'une manière effrayante, et nous courons grand risque d'y rester.

— Ma foi! je n'en sais rien... Seulement, je sais qu'il faut s'y résoudre, dit Tom avec une rare décision.

— Peste! dit Marks, un peu consterné... Comme vous y allez!

Puis, s'approchant de la fenêtre : — Il fait noir comme dans la gueule d'un loup, et véritablement, Tom...

— Parlez donc!... Dites que vous avez peur!... Mais je n'y puis rien... C'est vous qui l'avez voulu... Allez-vous attendre un jour ou deux que la jeune fille ait été transportée *incognito* à Sandusky ou dans quelque parage de ce genre?... Est-ce là votre avis, voyons?

— Oh! non... Je n'ai pas la moindre peur, dit Marks; seulement...

— Seulement, quoi?

— Seulement, il faut une barque... Vous voyez bien qu'il n'y en a pas...

— J'ai entendu dire à la femme d'en bas qu'on devait en amener une ce soir, et qu'un homme devait s'en servir pour traverser la rivière... Arrive qui plante, il faut passer avec cet homme.

— J'aime à croire que vous avez de bons chiens, dit Haley.

— Et de fameux! répondit Marks... Mais à quoi bon?... Vous n'avez rien d'elle à leur faire sentir...

— Si fait! s'écria Haley avec l'accent du triomphe. Voici son châle qu'elle a laissé ici, pressée de partir... Elle a aussi laissé son chapeau.

— Voilà qui est heureux, dit Loker... Voyons ces nippes.

— Pourtant, songez que les chiens peuvent endommager cette fille s'ils la prennent à l'improviste, fit observer Haley.

— Monsieur a raison, dit Marks. Il y a quelque temps, à Mobile, ces diables d'animaux déchirèrent à moitié un gaillard après qui nous les avions lâchés, avant qu'on eût pu leur faire quitter prise.

— Très-bien; mais, voyez-vous, quand ce qu'on veut vendre se paye en raison de sa beauté... ces moyens-là ne valent trop rien, dit Haley.

— Je suis de votre avis, reprit Marks. D'ailleurs, si on l'a logée quelque part, les chiens n'iront pas l'y dénicher. Les chiens servent peu dans ce pays-ci, où, quand on fait voyager les nègres, on les met en voiture. Naturellement alors, les gaillards ne laissent pas de brisées. Le vrai service des chiens, c'est dans les plantations du Sud, où le nègre fugitif va très-rarement en carrosse, et ne trouve personne pour l'assister.

— Eh bien, dit Loker, — qui était allé prendre langue au comptoir, — on dit que l'homme et la barque sont arrivés. Ainsi, Marks...

Ce digne personnage jeta un regard consterné sur le comfortable domicile qu'il allait abandonner; mais il se leva lentement, dominé par son impérieux

compagnon. Après quelques paroles échangées pour mieux convenir encore de leurs faits et gestes, Haley, non sans une visible répugnance, remit à Tom les cinquante dollars, et le vénérable trio se sépara pour ce soir-là.

Si quelqu'un de nos lecteurs, gens civilisés et chrétiens, s'est déplu dans la société où nous venons de l'introduire, nous le prions de s'y prendre à temps pour se défaire de préjugés déjà surannés. La chasse aux esclaves devient peu à peu une profession légale; elle s'élèvera bientôt aux honneurs d'une mission patriotique ([1]). Si le vaste territoire compris entre le Mississipi et la mer Pacifique devient un grand marché d'âmes et de corps, et si le droit de propriété dont l'homme est l'objet prend cette extension à la vapeur qui caractérise tous les développements commerciaux dans notre dix-neuvième siècle, le trafiquant et le chasseur d'esclaves peuvent espérer de compter un jour dans les rangs de notre aristocratie.

Pendant que cette discussion intéressante se prolongeait dans la taverne, Sam et Andy, heureux au possible, s'en revenaient chez eux.

Sam était léger comme la plume, et son exaltation se traduisait en toutes sortes de hurlements surnaturels, d'exclamations burlesques, de contorsions où tous ses membres jouaient leur rôle. Parfois il se mettait à l'envers sur son cheval, la tête du côté de la queue, pour avoir le plaisir de faire la cabriole en arrière et de se retrouver à l'endroit. Puis, tout à coup, il prenait l'air le plus grave du monde et chapitrait Andy, à grand renfort de paroles solennelles, sur le décousu de ses façons et les folies qu'il osait se permettre. Mais l'instant d'après, se prenant les côtes à deux mains, il lançait des éclats de rire stridents qui éveillaient au passage les échos de la vieille forêt. A travers toutes ces arlequinades, il eut soin de soutenir l'allure des chevaux jusqu'à ce que, vers dix ou onze heures, on les entendit battre le sable des allées qui passaient devant l'habitation. Mistress Shelby courut au balcon :

— Est-ce vous, Sam?... Où sont-ils.

— M. Haley se repose à la taverne; il est horriblement fatigué, maîtresse.

— Et, Sam... Élisa?

— Elle a passé le Jourdain... Autant qu'on peut le croire, elle est dans la terre de Chanaan.

([1]) Allusion amère de l'auteur américain contre la loi qui permet d'aller, d'un État à l'autre, revendiquer les esclaves fugitifs.

— Voyons, Sam... expliquez-vous mieux, dit mistress Shelby, à qui la respiration manquait, et qui fut sur le point de se trouver mal quand elle crut pouvoir interpréter favorablement les paroles de Sam.

— Eh bien, Maîtresse... le Seigneur protége ceux qui se font siens... Lisa est, à cette heure, en Ohio... Elle a passé la rivière d'une manière aussi miraculeuse qui si le Seigneur lui avait donné, pour la franchir, un chariot de feu et deux bons chevaux ailés.

Sam, en présence de sa maîtresse, était remarquablement adonné aux locutions pieuses, aux réminiscences bibliques.

— Montez ici, Sam, dit M. Shelby — qui s'était, à son tour, avancé jusque sous la verandah, — et dites à votre maîtresse ce qu'elle veut savoir. Allons, allons, Émily, continua-t-il en lui prenant la taille... Vous êtes toute glacée, vous avez le frisson... C'est aussi trop prendre à cœur ces sortes de choses.

— Trop les prendre à cœur! Ne suis-je pas une femme?... une mère? Ne sommes-nous pas tous deux responsables envers Dieu de cette pauvre fille qu'il nous avait donnée?... Grand Dieu! ne mettez pas ce péché à notre charge!...

— Quel péché, Émily?... Vous savez bien que nous ne pouvions pas faire autrement...

— Et cependant, poursuivit mistress Shelby, je sens que nous avons péché contre le Seigneur... Tous les raisonnements que je me fais ne m'ôtent pas cette idée.

— Allons, Andy... allons, mauricaud, dépêchez-vous! criait Sam devant la verandah; emmenez-nous ces chevaux à l'écurie... N'entendez-vous pas que maître m'appelle?... Et Sam parut bientôt, roulant entre ses doigts son chapeau de feuilles de palmier, à la porte du salon.

— A présent, Sam, contez-nous un peu plus clairement comment les choses se sont passées, lui demanda son maître... Où est Élisa?... le savez-vous?...

— Ma foi, maître, je l'ai vue, de mes yeux, traverser la rivière, de glaçons en glaçons... C'était quasiment un miracle... et j'ai vu, du côté de l'Ohio, un homme lui tendre la main... Ensuite elle s'est perdue dans le brouillard.

— Sam, voilà un miracle qui me paraît suspect... Traverser une rivière sur des glaçons flottants n'est pas une chose si simple, remarqua M. Shelby.

— Simple... oh! non pas... Personne, sans l'aide du Seigneur, n'en vien-

drait à bout... Mais l'histoire n'en est pas moins vraie... Nous arrivons à la petite taverne, près de la rivière, M. Haley, moi et Andy... et je gagne un peu les devants. — J'avais si bonne envie d'attraper Lisa, voyez-vous, que je ne pouvais me retenir. — Quand j'arrive à la fenêtre de la taverne, je la vois comme je vous vois... les autres galopaient derrière... Là-dessus mon chapeau tombe, et je me mets à crier de façon à réveiller un mort... Naturellement Lisa m'entend, et la voilà sur ses gardes... elle se jette en arrière au moment où M. Haley entrait, et alors, par une porte de côté, prrrt! elle s'élance... elle descendait vers la rivière... M. Haley la voit, il aboie après, et nous nous mettons à ses trousses tous les trois. Elle arrive à l'eau... un courant de dix pieds de large, et, par delà, des glaçons qui dansaient en se heurtant, en tel tas qu'on eût dit une grande île... Nous la suivions à fond de train, et j'aurais parié mon âme qu'il la tenait... lorsque, tout à coup, elle pousse un cri comme je n'en ai jamais entendu... D'un saut, elle a franchi le courant.. elle grimpe en criant sur la glace... elle court, elle bondit; la glace craque, s'enfonce, se relève... Cric! glou! toc!... et Lisa, toujours leste comme un daim... Bon Dieu, quels ressorts dans cette fille!...

Mistress Shelby se taisait, pâle d'émotion, pendant que Sam racontait cette histoire.

— Dieu soit loué! dit-elle enfin, elle n'est pas morte. Mais le pauvre enfant, où est-il, à présent?

— Le Seigneur y pourvoira, répliqua Sam, roulant les yeux avec une expression dévote... Comme je vous le disais, comme maîtresse nous l'a toujours enseigné, il y a une providence là-haut... La volonté divine trouve toujours à point les instruments dont elle a besoin... Tenez, sans moi, aujourd'hui, la pauvre Lisa eût été prise une demi-douzaine de fois... Ce matin, n'est-ce pas moi qui ai effarouché les chevaux?... n'est-ce pas moi qui ai fait durer la chasse qu'on leur a donnée jusqu'à l'heure du dîner, ou peu s'en faut?... Ce soir, n'ai-je pas fait faire à M. Haley plus de cinq *miles* dans le mauvais chemin... sans quoi il aurait rejoint Lisa aussi vite qu'un chien attrape un lapin?... Eh bien, tout cela, c'est l'œuvre de la Providence.

— Je vous prierai de ne plus l'aider si bien une autre fois, la Providence, dit M. Shelby, avec autant de sévérité qu'il en put mettre dans cette admonition à contre-cœur... Je n'entends pas que les gens qui ont affaire à moi soient mystifiés de la sorte.

Mais il eut beau grimacer la colère : ces feintes-là ne réussissent pas mieux

avec les nègres qu'avec les enfants. Les uns et les autres savent distinguer, à première vue, ce qu'une fâcherie a de sérieux ou de simulé. Aussi, tout en prenant l'air le plus contrit du monde, Sam ne fut pas découragé par la rebuffade qu'il venait de recevoir.

— Maître a raison... Ce que j'ai fait est bien vilain... il n'y a pas à dire le contraire... Ni maître, ni maîtresse ne peuvent approuver de pareils tours... Je le conçois bien, à présent... Mais un pauvre nègre comme moi est quelquefois terriblement exposé à la tentation... surtout vis-à-vis de gens qui se conduisent comme ce M. Haley... Ce n'est pas un *gentleman,* cela... Quand on a été élevé comme je l'ai été, on ne s'y trompe pas, allez.

— Eh bien, Sam... comme vous paraissez vraiment repentant... vous pouvez aller, de ma part, dire à tante Chloé qu'elle vous donne une tranche du jambon froid que nous avons laissé au dîner. Vous devez avoir bien faim, vous et Andy?

— Maîtresse est trop bonne, répondit Sam, qui salua lestement, et disparut aussitôt.

On aura pu s'apercevoir, — ne l'eussions-nous pas dit, — que maître Sam possédait un talent naturel dont il eût pu faire bon emploi dans la vie politique : celui de capitaliser à son profit et à sa gloire *tout* ce qui pouvait y contribuer dans *tout* ce qui ce passait autour de lui. Et, quand il eut assez édifié le salon, — il le pensait, du moins, — par ses humbles propos, sa piété chrétienne, sa componction dévote, il remit son chapeau sur sa tête, un peu penché vers l'oreille, et s'en alla trouver, dans ses domaines, la tante Chloé, avec le projet de se faire légèrement valoir aux yeux des habitants de la cuisine.

— A présent que j'en ai la chance, je vais *arraisonner* tous ces noirs, se disait-il... Il faudra voir s'ils ne sont pas ébahis!...

Nous ferons remarquer que Sam avait pour divertissement favori d'accompagner son maître à toutes sortes de réunions politiques, où, perché sur quelque barrière, sur quelque arbre du voisinage, il restait des heures entières à écouter les orateurs. Redescendu ensuite parmi ses *collègues*, il les amusait en contrefaisant, avec les dehors les plus solennels et l'éloquence la mieux reproduite, les harangues qu'il venait d'entendre. Son auditoire n'était pas toujours exclusivement composé de noirs. Il arrivait souvent qu'aux derniers rangs du groupe formé autour de lui, Sam apercevait des figures d'une nuance moins basanée, qui lui souriaient, et clignaient de l'œil à ses meilleures

plaisanteries. Ceci flattait infiniment son orgueil; et, par le fait, Sam en était arrivé à se croire des dispositions pour la tribune. Aussi ne manquait-il jamais une occasion de les développer.

Maintenant, il existait entre Sam et la tante Chloé, — de temps immémorial, — une sorte d'inimitié chronique; disons mieux, ils étaient décidément *en froid.* Mais, cette fois, Sam méditant une excursion dans le domaine culinaire, il résolut comme base de ses opérations ultérieures de se montrer aussi conciliant que possible. Il savait, en effet, que les *ordres* de maîtresse seraient obéis « à la lettre, » mais qu'il gagnerait énormément à ce qu'ils fussent interprétés dans leur véritable esprit. Il parut, en conséquence, devant la tante Chloé avec l'expression de la résignation la plus touchante, en homme qui a souffert des maux inouïs par suite de ses efforts en faveur d'un de ses semblables; et il insista beaucoup sur ce point que maîtresse le renvoyait à la cuisinière-chef pour rétablir au grand complet, — c'est-à-dire en substances liquides aussi bien que solides, — le déficit de sa constitution épuisée : en agissant ainsi, et ne précisant rien, il laissait la tante Chloé à son libre arbitre; il lui reconnaissait un empire absolu sur tous les détails de son ministère, et il savait d'avance qu'il s'en trouverait à merveille.

Son plan de campagne eut un succès complet. Jamais candide réunion d'électeurs, dans sa naïve faiblesse, ne fut enjôlée par un candidat altéré de votes, comme la tante Chloé par les compliments à l'eau rose de maître Sam. Aussi l'enfant prodigue lui-même n'eût pas été reçu avec une prodigalité plus maternelle; et le gaillard se trouva bientôt, comme un élu dans sa gloire, assis en face d'une vaste écuelle de fer-blanc, où était entassée une véritable *olla podrida* de tout ce qui avait paru sur la table depuis deux ou trois jours. Succulents débris de jambon, fragments dorés de gâteaux de maïs, angles, trapèzes, parallélogrammes de pâté, ailerons, gésiers, pilons de volailles, s'y amalgamaient dans le désordre le plus pittoresque; et Sam, roi de tout ce qu'il avait sous les yeux, plus crânement coiffé que jamais de son chapeau de feuilles, se tenait gravement assis, ayant à sa droite, comme un humble convive, le docile Andy.

La cuisine était envahie par leurs *collègues,* arrivés en hâte des diverses cases, pour apprendre la fin des aventures de la journée. L'heure du triomphe avait sonné pour Sam le victorieux. Les événements qui venaient de se passer furent repris en sous-œuvre, avec tous les ornements, tous les décors acces-

soires dont ils étaient susceptibles; car Sam, pareil en ceci à quelques-uns de nos causeurs à la mode, n'admettait pas qu'une histoire pût perdre de son lustre, — ou même n'en pas gagner, — en passant par ses mains. La narration marchait, escortée de longs éclats de rire, repris en échos prolongés par le menu fretin de l'auditoire, couché çà et là sur le sol ou perché dans les coins, sur tous les meubles. Sam, d'ailleurs, gardait un imperturbable sang-froid au milieu de ce joyeux tumulte, de ces risées orageuses, et, de temps en temps seulement, il se permettait un roulement d'yeux, une œillade narquoise qui allait chatouiller les fibres de ses auditeurs, sans rien ôter de sa pompe et de son allure sentencieuse au discours dont il les régalait.

— Vous voyez, mes concitoyens, disait-il brandissant une cuisse de dindon, vous voyez un garçon prêt à vous défendre... et tout à vous... oui, tout à vous. Celui qui s'attaque à l'un de nous s'en prend, du même coup, à tous, tant que nous sommes... Le principe est le même... vous le voyez clairement... Et, toutes les fois qu'un de ces chasseurs viendra flairer après quelqu'un d'entre nous... il me trouvera sur son chemin... C'est avec moi... avec moi, entendez-vous? qu'il aura maille à partir... Je serai toujours là, mes frères, et quoi qu'il arrive... toujours le champion de vos droits!.... prêt à les défendre jusqu'au dernier souffle...

— Mais, Sam, interrompit Andy *sotto voce*, ne me disiez-vous pas ce matin que vous aideriez volontiers ce *massa*-là à rattraper Lisa?... J'ai idée que vos paroles ne tiennent pas bien ensemble.

— Je vous invite, Andy, répliqua Sam avec une hauteur imposante, à ne parler jamais que de ce que vous savez... Les garçons de votre espèce, Andy, n'ont pas de mauvaises intentions; mais il ne faut attendre d'eux aucune *collusion* aux grands principes des actions humaines.

Ce mot de *collusion* parut étourdir Andy; et, de fait, ce grand mot, pour beaucoup des assistants, — surtout les plus jeunes, — venait de trancher la question. Sam reprit, triomphant :

— C'était purement un *cas de conscience,* Andy, pas autre chose. Quand je pensais à rattraper Lisa, je croyais que telle était la volonté de notre maître... Quand j'ai vu que maîtresse n'était pas de cet avis, le cas de conscience changeait complétement... attendu qu'on gagne toujours à prendre le parti des dames. Vous voyez donc que je me suis toujours montré conséquent, ce matin et ce soir... que je reste fidèle au cas de conscience... et que je tiens à mes

principes... Oui, mes principes! — reprit Sam, dont le geste enthousiaste envoya fort loin un cou de poulet. — A quoi serviraient les principes, si l'on n'y demeurait pas fidèle?... je voudrais bien le savoir... Tenez, Andy, prenez cet os... il reste quelque chose après.

L'auditoire de Sam demeurant encore autour de lui, bouche béante, il ne put s'interrompre :

— Cette fidélité aux principes, camarades et compatriotes, reprit-il avec l'air d'un homme qui va porter la lumière dans les questions les plus abstraites; cette persistance, cette consistance, cette conséquence, aucun de vous ne voit très-clair là-dedans. Cependant, vous le savez, quand un homme soutient ceci un jour, autre chose le lendemain, et ainsi de suite, les autres hommes s'aperçoivent bien, et c'est naturel, qu'il n'est pas persistant... Andy, passe-moi un morceau de ce gâteau... Voyons à pénétrer ce mystère... J'espère que les *gentlemen* ici présents, et surtout les personnes du sexe, voudront bien me permettre une comparaison qui n'est pas de l'ordre le plus relevé... Écoutez donc. Je veux grimper sur ce tas de foin... A merveille! je suis du côté où est mon écuelle... Après avoir essayé, ne parvenant à rien, je passe de ce côté... de ce côté où je mets mon écuelle présentement... Dira-t-on pour cela que je ne suis pas conséquent? On aurait tort. Dans l'un et l'autre cas, *je suis du côté où est mon écuelle*... Nul de vous qui ne saisisse cette image frappante...

— Oui, oui... c'est *en cela* que je vous ai toujours vu très-conséquent, murmura la tante Chloé, qui commençait à ne plus tant goûter l'orateur.

L'espèce de fête dont sa cuisine était, si à contre-temps, le théâtre, lui semblait, comme dit la Bible, « du vinaigre jeté sur du nitre. »

— Oui, camarades et concitoyens, dit Sam se levant — plein de gloire... et d'autre chose... — oui, Messieurs et Mesdames de l'autre sexe en général... j'ai des principes, et j'en suis fier. Nous vivons dans des temps où il faut des principes... D'ailleurs, il en faut pour *tous* les temps... J'ai des principes, et j'y tiens comme quarante mille diables... Excusez!... Partout où je vois un principe, j'y vais tout droit... Voudrait-on me le faire expier sur le bûcher?... J'irais encore vers le fatal poteau, et tout droit, toujours tout droit... J'irais... j'offrirais mon sang en hécatombe... ma dernière goutte de sang, entendez-vous bien?... pour mes principes, pour mon pays, pour les intérêts généraux de la société humaine!

— Bon, se hâta d'interrompre la tante Chloé; mais un de vos principes est

sans doute de vous coucher à une heure ou à l'autre, n'est-il pas vrai?... Allez-y donc, et ne nous gardez pas ici toute la nuit... Tous ceux des petits qui n'ont pas envie d'une taloche feront bien de décamper au plus vite.

— Nègres, tous tant que vous êtes, dit Sam agitant son chapeau de palmier avec un air de sérénité protectrice, je vous bénis, mes enfants... Allez vous coucher, et comportez-vous bien!...

Après cette adjuration pathétique, l'assemblée se dispersa.

CHAPITRE IX.

Montrant qu'un sénateur, après tout, n'est qu'un homme.

Sur la peau d'ours qui sert de tabourets, sur les épais tapis d'un salon comfortable et chaud, se reflètent les lueurs d'un feu vif et clair; elles font étinceler le service de porcelaine et la brillante bouilloire à thé du sénateur Bird, tandis que cet éminent personnage, ôtant ses bottes, se prépare à chausser une paire de belles pantoufles que sa femme lui a brodées pendant qu'il était au congrès. Mistress Bird, que le bonheur rend tout à fait radieuse, procède aux arrangements de la table, et, chemin faisant, distribue quelques censures amicales à une bande folâtre de jeunes enfants gambadant, causant, cabriolant avec cette assourdissante activité qui, depuis le déluge, émerveille les pauvres mères.

— Tom!... laissez donc le bouton de la porte!... Petit drôle!... Mary, Mary! ne tirez pas la queue de la chatte... Pauvre Bibi... Jim! que je vous prenne à grimper sur la table... Si vous saviez comme nous avons tous été surpris de vous voir revenir sitôt, dit-elle enfin à son mari, quand elle trouva le moment de lui adresser la parole.

— Je le pensais bien... mais j'ai mieux aimé passer une nuit et rentrer enfin chez moi... Je suis mort de fatigue, et la tête me fait un mal!...

Mistress Bird jeta les yeux du côté d'un flacon de camphre qu'on entrevoyait sur les planches d'un placard à demi clos, et elle allait manœuvrer pour s'en rapprocher, quand son mari la prévint...

— Non, non, Mary... pas de médecine, s'il vous plaît... une bonne tasse de thé!... quelques jours de vos excellents soins... je n'ai pas besoin d'autre chose... L'ennuyeux métier que celui de fabriquer des lois!

Et le sénateur sourit... peut-être à l'idée qu'il se sacrifiait pour son pays.

— Eh bien, reprit sa femme, — lorsque, le thé pris, elle n'eut plus à s'occuper que d'entretenir son seigneur et maître, — qu'avez-vous donc fait, cette fois, au sénat?

Or il était assez extraordinaire que mistress Bird prît aussi à cœur les affaires publiques, habituée qu'elle était, et fort sagement, à ne s'occuper que de son ménage. Aussi M. Bird ouvrit-il de grands yeux en lui répondant :

— Rien qui puisse vous intéresser, j'imagine.

— Très-bien... Mais est-il vrai qu'on ait rendu une loi par laquelle il est interdit de donner à boire et à manger à ces pauvres noirs, quand ils passent par ici?... J'ai entendu dire qu'on parlait de quelque chose de semblable... mais je me figure que, dans une assemblée de chrétiens, une telle loi n'a pu passer.

— Oh! oh! Mary... vous voulez donc tout d'un coup devenir femme politique?

— Laissez donc!... de toute votre politique, en général, je ne donnerais pas un fétu... Mais ceci me semble injuste et peu chrétien. J'espère bien, mon cher ami, que vous n'aurez rien fait de pareil.

— Une loi a été rendue, ma chère, pour empêcher les esclaves qui, venant du Kentucky, traversent l'État de l'Ohio, de trouver aide et protection. Ces entêtés d'abolitionnistes ont tant et tant travaillé que nos frères du Kentucky ont fini par s'en émouvoir, et il a paru nécessaire, juste, — voire chrétien, — de faire notre possible pour les calmer à ce sujet.

— Et quelle est, au juste, cette loi?... Nous interdirait-elle, par hasard, d'abriter pour une nuit ces pauvres misérables fugitifs?... Veut-on nous empêcher de leur donner quelque chose à manger qui les réconforte, quelques vieilles nippes, et de les renvoyer ensuite bien tranquillement?

— Vous l'avez dit, chère amie... cela s'appelle « aider et favoriser » leur évasion.

Mistress Bird était une petite femme de quatre pieds de haut, prompte à s'effaroucher et à rougir, avec des yeux bleus très-doux, des joues semblables aux deux moitiés veloutées de la même pêche, une voix la plus caressante, la plus molle du monde dans ses inflexions argentines; — quant à son énergie, nous pouvons en donner une idée. On racontait d'elle qu'un coq d'Inde, de dimensions

fort ordinaires, s'étant avisé de glousser après elle, l'avait mise en déroute complète, et que son gros chien de garde, pour avoir raison d'elle, n'avait qu'à lui montrer le bout des dents. Son mari et ses enfants lui faisaient un monde à part, où elle régnait bien plus par l'ascendant des prières, des paroles persuasives, que par l'autorité d'une volonté nettement exprimée ou d'une impérieuse argumentation. Pour l'arracher à son calme, à sa quiétude ordinaires, il ne fallait rien moins qu'une attaque directe à tout ce que sa nature comprenait d'éléments tendres et sympathiques. — Et alors, quand elle avait à se révolter contre ce qui lui semblait une cruauté manifeste, la violence qu'elle se faisait, le contraste de son emportement avec les tendances pacifiques de son caractère, donnaient quelque chose de singulier et d'effrayant à ses inexplicables fureurs. Les enfants eux-mêmes, — bien qu'elle fût, de toutes les mères, la plus indulgente, la plus aisée à fléchir, — ses enfants gardaient un respectueux souvenir du rude et inexorable châtiment qu'elle leur avait infligé, certain jour où elle les trouva ligués avec d'autres marmots du voisinage, véritables petits bandits sans foi ni loi, pour assommer à coups de pierres une pauvre chatte qui n'en pouvait mais.

Maître Bill, l'un des enfants de M. Bird, racontait ainsi la scène :

— Je vous avouerai que j'eus bien peur. Ma mère vint sur moi si en colère que je la crus folle. Je fus vertement fouetté, et renvoyé dans mon lit sans souper, avant même d'avoir pu comprendre ce qui m'arrivait... Et après cela j'entendis ma mère pleurer à la porte, ce qui me fit plus d'effet que tout le reste... Ah ! je vous promets, ajoutait-il, que nous n'avons plus lancé de pierres aux chats.

Dans la circonstance présente, mistress Bird se leva vivement, les joues fort animées, ce qui, décidément, lui allait à ravir. Elle marcha vers son époux comme si elle fût montée à l'assaut d'une place forte, et lui adressa la parole avec un accent plein de résolution.

— John! lui dit-elle, vous allez m'apprendre, sur-le-champ, si vous pensez qu'une loi pareille est conforme à la justice et à l'esprit chrétien?

— Si je vous dis que je le pense, dois-je m'attendre à être fusillé sur place?

— Ne plaisantons pas, John... Je n'aurais jamais pensé cela de vous... Dites-moi que vous n'avez pas voté cette loi!

— Ma foi, si, charmante Égérie.

— Vous devriez en rougir, John!... Ces pauvres créatures sans abri, sans

famille!... Votre loi est honteuse, criminelle, abominable, et je la violerai, je vous en préviens, toutes les fois que j'en trouverai l'occasion... J'espère que cette occasion ne se fera pas attendre... Nous voici sous un beau régime, vraiment, où une femme ne pourra donner un souper chaud et un bon lit à de pauvres misérables mourant de fatigue et de faim... et pourquoi, je vous prie?... Parce que ce sont des esclaves, c'est-à-dire des créatures dont on abuse, et qu'on opprime depuis qu'elles sont au monde...

— Mais, Mary, veuillez m'écouter un peu... Vous avez bien le droit d'exprimer des sentiments... qui vous rendent intéressante... et qui vous font paraître plus aimable encore à mes yeux... Mais, ma chère, il ne faut point que nos sentiments empiètent sur notre jugement, notre cœur sur notre cervelle... Cette affaire ne peut être jugée absolument au point de vue des sympathies particulières... Elle se rattache à de grands intérêts publics... et l'agitation des esprits, en cette matière, a pris de telles proportions, qu'il faut mettre de côté, quand on la règle par des lois, les sentiments qui nous honorent le plus à nos propres yeux.

— John, je n'entends rien à la politique... Mais je lis la Bible et je la comprends d'un bout à l'autre... J'y vois qu'il faut nourrir les affamés, vêtir ceux qui ont froid, consoler les affligés... C'est la Bible qui sera ma règle de conduite.

— Cependant, si, en agissant de cette façon, vous portez un grave préjudice à la chose publique?...

— Obéir à Dieu n'a jamais porté préjudice à qui que ce fût... Je sais que cela ne se peut... Je sais qu'en toute chose, le plus sûr est d'obéir aux ordres venus de *là-haut*...

— Voyons, Mary, prêtez-moi quelque attention... Je vais, par une démonstration très-claire, vous prouver...

— Allons donc, John... vous parleriez d'ici à demain matin que vous ne m'auriez rien prouvé du tout... Je n'ai, moi, qu'une chose à vous dire... Chasserez-vous dorénavant de chez vous une pauvre créature affamée et grelotante, parce que vous la reconnaîtrez pour un esclave qui s'est enfui de chez son maître?... Le feriez-vous, à présent, dites, parlez!...

S'il est permis de révéler ses petits secrets, le sénateur Bird avait le malheur d'être un excellent homme, accessible aux meilleurs sentiments, et jamais il n'avait montré grande disposition à chasser de chez lui les gens en

peine qui venaient y réclamer assistance. Or, — et ceci le gênait dans la discussion entamée, — sa femme, qui le connaissait bien, l'attaquait sur un point où il ne pouvait guère se défendre. Aussi eut-il recours à tous les moyens dilatoires qu'on a inventés pour éluder ces sortes de difficultés... Il toussa plusieurs fois, éclaircit sa voix par quelques *hem*, savamment répétés et prolongés, tira son mouchoir de poche, et nettoya soigneusement ses verres de lunettes. Mistress Bird, voyant combien l'ennemi était en peine pour couvrir sa frontière, eut l'indignité d'en abuser.

— Je voudrais bien vous voir commettre une pareille infamie, dit-elle... Oui, je le voudrais... Par exemple, la neige tombant à gros flocons, je voudrais vous voir mettre une pauvre femme à la porte... Il est vrai que vous auriez la ressource de la conduire en prison... N'est-ce pas que cela vous irait bien?

— Je n'en disconviens pas... ce serait un devoir pénible... commença M. Bird sur un ton des plus modestes...

— Un *devoir*, John!... Ah! je vous prie, rayez ce mot-là... Vous savez bien que cela n'est pas et ne saurait être un devoir... Si les propriétaires de là-bas veulent empêcher leurs esclaves de s'échapper, ils n'ont qu'à les bien raiter... Voilà ma doctrine, à moi. Si j'avais des esclaves, — et je compte bien n'en avoir jamais, — je courrais volontiers la chance de les voir s'en aller de chez moi, certaine de les y retenir par ma façon d'agir envers eux... Et vous, John, auriez-vous peur qu'ils ne s'échappassent?... Est-ce que ces pauvres diables sont sujets à quitter la maison où on les rend heureux?... Et quand ils s'échappent, les misérables, ne souffrent-ils donc pas assez de la faim, du froid, de toutes les angoisses de la peur, et faut-il encore que le monde leur tombe dessus?... Que la loi dise ce qu'elle voudra, je n'en ferai rien... Dieu me soit en aide!...

— Mary... ma chère Mary... Tâchons de raisonner un peu, je vous en conjure...

— John... mon cher John, je déteste raisonner, en général... et surtout raisonner sur de pareils sujets... Vous autres hommes politiques, vous avez une manière de tourner autour de la chose la plus simple... de la changer du blanc au noir... et, la métamorphose opérée, vous n'y croyez pas vous-mêmes... Mais je *vous* connais, John, mon bon ami... Vous pensez là-dessus juste comme je pense; et comme j'agirai moi-même, vous agirez.

A ce moment critique du débat conjugal, le vieux Cudjoe, le nègre à tout

faire, vint montrer à la porte son nez épaté... Il demandait à maîtresse de « venir voir un instant à la cuisine, » et le sénateur, fort heureux de cette diversion, suivit du regard sa petite femme, avec un mélange de gaieté narquoise et de contrariété comique. S'installant ensuite dans un grand fauteuil, il commença la lecture de son journal.

Un moment après, il entendit à la porte la voix de sa femme, qui l'appelait avec un accent vif, animé, pressant :

— John! John!... disait-elle, venez un moment par ici, je vous en supplie!...

M. Bird jeta de côté, tout aussitôt, sa gazette; il courut à la cuisine, et resta ébahi du spectacle qui s'offrit à ses regards : — une jeune et frêle femme, dont les vêtements déchirés et mouillés s'étaient roidis au souffle d'un vent glacial; un de ses souliers lui manquait; son bas était déchiré; le pied, mis à nu, s'était ouvert et saignait... Elle était étendue, privée de sentiment et presque mourante, sur deux chaises placées en face l'une de l'autre... Bien qu'il fût aisé de reconnaître, sur ses traits bouleversés, le type de la race méprisée, on ne pouvait s'empêcher d'être frappé par sa pâle et mélancolique beauté... beauté de marbre funéraire, rigide, froide, fatale et de nature à donner le frisson. Le sénateur, retenant sa respiration, n'osait plus ni bouger, ni ouvrir la bouche. Sa femme, et leur seule domestique de couleur, la vieille tante Dinah, s'occupaient avec zèle de tout ce qui pouvait faire revenir à elle la pauvre évanouie. Cependant le vieux Cudjoe, prenant sur ses genoux l'enfant qu'on avait trouvé avec elle, l'avait déchaussé, et tâchait de réchauffer ses petits pieds en les frottant de la main.

— Voyez un peu, disait la vieille Dinah d'un ton compatissant... C'est probablement la chaleur qui l'a mise en défaillance... Elle avait l'air assez dispos quand elle est entrée, me demandant à s'approcher un brin de la cheminée... Mais, comme je la questionnais pour savoir d'où elle venait, elle m'est tombée dans les bras, sans connaissance... Il n'y a qu'à voir ses mains, la pauvre fille, pour se rendre compte qu'elle n'a jamais travaillé bien dur...

— Pauvre créature! disait mistress Bird, non moins émue que Dinah, au moment où la jeune femme ouvrit lentement ses grands yeux noirs, d'où sortit un regard sans expression, qu'elle arrêta sur la femme du sénateur.

Tout à coup, une vive angoisse contracta tous ses traits; elle se redressa, disant :

— Mon Henri... mon Henri!... Est-ce qu'ils l'ont pris?

L'enfant, à ces mots, s'élança des genoux de Cudjoe, et courut à sa mère, les bras étendus vers elle.



LA MERE FUGITIVE ET SON ENFANT CHEZ LE SÉNATEUR.

Mistress Bird et la vieille tante Dinah s'occupaient avec zèle de tout ce qui pouvait faire revenir à elle la pauvre évanouie... Le vieux Cudjoe avait déchaussé l'enfant, et tâchait de réchauffer ses petits pieds en les frottant de la main.

— Le voici!... le voici!... s'écria-t-elle avec un indicible accent de terreur

et de joie... Madame, reprit-elle ensuite, s'adressant à mistress Bird... protégez-nous... Ne me le laissez pas prendre!...

— Personne, ici, ne viendra vous tourmenter, ma pauvre enfant, dit mistress Bird du ton le plus propre à la rassurer. Vous êtes en sûreté... ne craignez rien.

— Que la bénédiction de Dieu soit sur vous! s'écria la jeune femme, le visage dans ses mains, et poussant de profonds sanglots; tandis que l'enfant, la voyant pleurer, essayait de monter sur ses genoux.

Après quelque temps, et grâce aux bons soins dans lesquels mistress Bird était passée maîtresse, la pauvre femme redevint un peu plus calme. On lui arrangea, près du feu, sur un large banc, une couchette provisoire; et bientôt elle s'endormit, ainsi que son enfant, non moins fatigué qu'elle, tous deux côte à côte, serrés dans les bras l'un de l'autre. La mère, en effet, même accablée par le sommeil, n'avait jamais voulu cesser de l'étreindre. Oui, même endormie, son bras l'entourait encore, comme si rien au monde, pas même la mort, dont le sommeil est l'image, ne pouvait la séparer de cet enfant menacé.

M. et mistress Bird étaient retournés au salon, où ni l'un ni l'autre, par une sorte d'accord tacite, ne voulut remettre sur le tapis la discussion qu'avait interrompue ce tragique incident. Mistress Bird tricotait de plus belle, et M. Bird,— on eût pu le croire, du moins,— lisait son journal avec l'attention la plus vraisemblable.

— Qui diable peut-elle être?... et d'où vient-elle? s'écria-t-il tout à coup, posant sur la table ce journal si bien médité.

— Quand elle s'éveillera, et quand elle sera un peu reposée, nous verrons à le savoir, répondit mistress Bird.

— Dites donc, ma femme!... reprit M. Bird, qui avait repris son journal et le parcourait du regard.

— Quoi, mon ami?

— Est-ce qu'elle ne pourrait pas mettre une de vos robes... en la rallongeant un peu?... Je la crois plus grande que vous.

Un léger sourire passa sur les lèvres de mistress Bird, tandis qu'elle répondait : « Nous verrons!... » à cette insinuation charitable.

Autre silence. M. Bird reprend ensuite la parole :

— Dites donc, ma femme!...

— Eh bien, mon ami?

— Il y a aussi ce vieux manteau de tartan que vous gardez pour me mettre sur les pieds quand je fais ici, l'après-midi, mon petit somme... Autant le lui donner... Elle n'est pas couverte, cette femme.

Dinah parut en ce moment, et prévint mistress Bird que la femme, réveillée depuis un moment, désirait parler à Mistress.

M. et mistress Bird descendirent ensemble à la cuisine, suivis de leurs deux aînés; les autres petits ayant été, depuis quelque temps déjà, dispersés dans leurs nids respectifs.

L'étrangère était, en ce moment, assise sur le banc, devant le feu. Elle y plongeait son regard avec une fixité calme et désespérée, bien différente de l'agitation fiévreuse que ce regard exprimait naguère.

— Vous m'avez fait demander? dit mistress Bird de sa voix la plus douce. J'espère, ma pauvre enfant, que vous allez mieux.

Un soupir profond et frissonnant fut d'abord l'unique réponse qu'obtint cette question bienveillante; mais les grands yeux noirs de l'étrangère s'arrêtèrent sur mistress Bird avec une expression de désespoir et de prière tellement saisissante, que la petite dame se sentit prête à pleurer.

— Voyons, mon enfant... n'ayez aucune crainte... vous êtes entourée de gens qui ne vous veulent aucun mal... Dites-moi ce qu'il vous faut... d'où vous venez.

— Du Kentucky, répondit la femme.

— Quand? demanda M. Bird, poursuivant l'interrogatoire.

— Ce soir.

— Comment avez-vous pu passer?

— Sur les glaces.

— Vous avez passé la rivière sur les glaces! reprirent en chœur presque tous les assistants.

— Oui, dit la femme, parlant avec lenteur. Oui, Dieu m'a aidée... J'ai passé sur les glaces... Ils étaient derrière moi... ils me tenaient presque... Il le fallait bien.

— Bon Dieu! maîtresse, dit Cudjoe... la glace est toute en gros blocs qui roulent l'un sur l'autre et dansent dans l'eau.

— Je le sais bien... je l'ai bien vu... reprit la jeune femme avec un accent sauvage et un langage désordonné. J'ai passé, pourtant... je n'y croyais pas... non, c'était impossible... mais pouvais-je faire autrement?... Il le fallait, ou

mourir... Dieu m'a aidée... On ne sait pas tout ce que Dieu peut faire!... Il faut l'avoir éprouvé... finit-elle par dire avec un éclair dans les yeux.

— Étiez-vous esclave? demanda M. Bird.

— Oui, Monsieur... J'appartenais à un maître, dans le Kentucky.

— Vous maltraitait-il?

— Non, Monsieur. Il était très-bon pour moi.

— Et votre maîtresse, vous maltraitait-elle?

— Non, Monsieur... Je n'ai eu qu'à me louer d'elle, toujours.

— Qui donc vous a fait quitter une maison où vous étiez si bien... et vous exposer, par votre fuite, à de si grands dangers?

L'étrangère leva sur mistress Bird un regard pénétrant et curieux, et remarqua qu'elle était en grand deuil.

— Madame, lui dit-elle soudain, avez-vous jamais perdu un enfant?

Cette question inattendue, à brûle-pourpoint, ravivait une blessure encore récente. Il y avait à peine un mois qu'un bel enfant, chéri de toute la famille, avait été conduit au cimetière.

M. Bird se détourna, et fit quelques pas vers la fenêtre; mistress Bird fondit en larmes; mais, raffermissant sa voix :

— Pourquoi me demandez-vous cela? dit-elle. Oui, j'ai perdu un de mes enfants.

— Alors, vous me comprendrez, vous... J'en ai perdu deux, l'un après l'autre... Ils sont restés là-bas... là-bas, d'où je viens... Celui-ci seul m'avait été laissé... Il dormait la nuit à mes côtés... jamais ailleurs, jamais, entendez-vous bien?... C'était toute ma richesse... ma consolation, mon orgueil... nuit et jour... Eh bien, Madame, on allait me le prendre!... pour le *vendre,* Madame... pour le vendre aux gens du Sud... Il serait parti tout seul, Madame... tout seul, à cet âge!... lui qui n'avait jamais une minute vécu loin de sa mère... Je n'y ai pas tenu, Madame... Je savais qu'une fois lui parti, autant vaudrait une morte... Quand j'appris que l'acte était signé, et mon enfant vendu... je le pris, la nuit, et je l'emportai... On me donna la chasse... l'homme qui l'avait acheté, et quelques-uns de nos gens... et ils étaient sur ma trace; ils allaient m'atteindre, j'entendais les pieds de leurs chevaux... Je me suis élancée... Comment j'ai passé, je l'ignore... Tout ce que je sais, un homme était sur le bord... il m'a tendu la main...

Pas de pleurs, pas de sanglots, pendant ce récit. Elle avait tari la source

des larmes... Mais, autour d'elle, chacun sympathisait avec elle, chacun à sa manière, tous de bon cœur.

Les deux enfants, après avoir cherché leur mouchoir dans leurs poches, — mamans, vous savez bien qu'on ne les trouve jamais là, — les enfants, disons-nous, s'étaient jetés sur la robe de leur mère dont ils s'essuyaient, à cœur-joie, les yeux et le nez, tout en sanglotant. Mistress Bird avait caché son visage dans son mouchoir; — et la vieille Dinah, qui laissait sans la moindre gène ruisseler sur ses joues noires, sur sa face honnête et ridée, un vrai torrent de larmes, s'écriait par moments, avec une ferveur puritaine : « Dieu de merci, prenez pitié! » — Cudjoe, cependant, se frottait les yeux avec le dos de ses deux mains, et répondait à cette espèce de litanie exactement sur le même ton, non sans une infinie variété de grimaces. Quant au sénateur, son rôle d'homme politique ne lui permettait pas de pleurer comme le premier simple mortel venu. Aussi tournait-il le dos à l'assistance, regardant obstinément par la fenêtre. On l'entendait parfois éliminer de sa gorge un *chat* importun; on le voyait essuyer le verre terni de ses lunettes. Enfin, de temps à autre, il se grattait le nez, de manière à réveiller les soupçons, pour peu qu'un observateur critique l'eût soumis à un examen assidu.

— Comment avez-vous pu me dire que vous aviez un bon maître? s'écria-t-il tout à coup, se tournant vers l'étrangère, avec une petite toux qui pouvait bien être un témoignage d'émotion.

— Parce que mon maître *était* bon... je dois lui rendre cette justice... Ma maîtresse aussi était bonne... Mais on les avait réduits à cette extrémité... Ils avaient des dettes... De manière ou d'autre, un homme les tenait en sa puissance... ils ne pouvaient lui résister... J'ai tout su, en écoutant sans être vue... Maître expliquait cela à maîtresse... Elle priait et suppliait pour moi... Il disait que c'était impossible... que les actes étaient tout prêts... C'est alors que je pris mon enfant et que je m'enfuis... Je serais morte, tout de même... Le monde ne m'est rien sans cet enfant...

— Vous n'êtes pas mariée?

— Si... mais mon mari appartient à un autre maître... un homme dur, qui ne voulait pas le laisser venir... D'ailleurs, de plus en plus méchant pour nous, il l'a menacé de le vendre aux gens du Sud... Sans doute nous ne nous reverrons plus ici-bas!

Le ton parfaitement calme avec lequel l'étrangère prononça ces dernières

paroles aurait pu faire penser à un observateur superficiel qu'elle avait perdu toute faculté de sentir. Mais dans ses grands yeux noirs il y avait, calme et contenu, un désespoir profond, immuable, qui attestait le contraire.

— Où comptez-vous aller, ma pauvre femme? dit mistress Bird.

— Au Canada... si l'on me montre la route. Est-ce bien loin, le Canada? dit-elle, regardant mistress Bird avec une confiance touchante.

— Pauvre enfant!... s'écria sans y penser celle qu'elle interrogeait si candidement.

— Est-ce bien, bien loin? demanda la jeune femme avec une véritable anxiété.

— Plus loin que vous ne pensez, pauvre petite! répondit mistress Bird. Nous verrons, cependant, à faire quelque chose pour vous... D'ici à demain matin, Dinah, vous lui donnerez un lit dans votre chambre... Et n'ayez pas peur, pauvre femme. Mettez votre espoir en Dieu! il saura vous protéger.

M. et mistress Bird revinrent encore au salon. La femme s'assit près du feu, dans son fauteuil à bascule, où elle se berça quelques instants en silence. M. Bird arpentait la pièce à grands pas, grommelant entre ses dents : « La peste soit!... quelle sotte aventure!... » Enfin, s'arrêtant devant sa femme :

— Dites donc, ma chère... commença-t-il, il faut qu'elle s'en aille d'ici... et cette nuit même. Demain matin, au plus tard, cet enragé trafiquant aura retrouvé sa trace... S'il ne s'agissait que de la femme, elle pourrait, cachée ici, le laisser courir... mais un régiment tout entier ne suffirait pas pour empêcher l'enfant de commettre quelque imprudence... Qu'il mette seulement le nez à une fenêtre ou à une porte, et tout est dit... Je serais dans de beaux draps si, tout à l'heure, on venait à les prendre dans mon domicile... Non, non... il faut qu'ils partent, et cette nuit.

— Cette nuit?... Pouvez-vous y penser?... Et pour aller où?

— Oh! là n'est pas la question... Je sais où les mener, dit le sénateur qui remettait ses bottes d'un air absorbé.

Puis, s'arrêtant tout à coup à mi-chemin de l'une d'elles, il prit son genou dans ses deux mains croisées, pour se livrer à une méditation plus profonde encore.

— Oui... c'est une vilaine affaire! reprit-il, tirant de nouveau sur ses crochets.

Et, la botte une fois entrée, le sénateur resta assis, l'autre botte à la main, occupé à étudier les rosaces du tapis.

— ... Malgré tout, il faut le faire... et au diable toute la sequelle!...

Il acheva, sur ce, de se chausser, et alla regarder par la fenêtre.

La petite mistress Bird était une femme éminemment douée de tact. Jamais ces mots : *Je vous l'avais bien dit!* ne franchissaient le bord de ses lèvres; et dans la circonstance présente, n'ayant pas douté un instant du tour que prendraient les réflexions de son époux, elle se garda bien d'y intervenir en quoi que ce fût. Mais, tranquillement assise dans son fauteuil, elle attendait, soumise et résignée, que son maître et seigneur, quand cela lui plairait, voulût bien l'admettre au secret de ses résolutions.

— Voyez-vous, lui dit-il enfin, j'ai là-bas mon vieux client, Van-Trompe... qui est venu du Kentucky s'établir parmi nous... Il a affranchi tous ses esclaves, et acheté un domaine sept milles plus haut que l'anse, tout là-bas, au fond des bois... où il ne va personne... à moins d'y avoir expressément affaire... Ce n'est pas un de ces endroits qu'on découvre au premier moment, et lorsqu'on est pressé par le temps... Elle serait là tout à fait tranquille... Mais l'embarras, c'est que personne, cette nuit, ne l'y peut conduire... si ce n'est *moi*.

— Pourquoi donc? Cudjoe n'est pas un mauvais cocher...

— Non! mais voici : il faut traverser deux fois la baie... et la seconde traversée est dangereuse, quand on ne connaît pas l'endroit comme je le connais... Je l'ai passé à cheval plus de cent fois, et j'irais les yeux fermés; vous voyez donc qu'il faut m'y résoudre... Cudjoe attellera vers minuit, le plus doucement possible... et j'emmènerai cette femme... Ensuite, pour donner quelque apparence à cette équipée nocturne, il montera sur le siége et me conduira à l'auberge voisine, où j'attendrai la diligence de Columbus qui passe, comme vous savez, sur les trois ou quatre heures du matin... Cela expliquera ma sortie en voiture... Je serai en pleine besogne demain matin, à la pointe du jour... A présent que j'y pense... on pourrait me chercher noise sur tout ceci... et mes votes, mes discours... Mais, bah!... je n'y peux rien... Ainsi donc, en avant!

— Votre cœur vaut mieux que votre tête, John... Vous venez de le prouver, dit la femme du sénateur, posant sa blanche main sur celle de son mari... Croyez-vous donc que je vous aimerais autant si je ne vous connaissais mieux que vous ne vous connaissez vous-même.

Or, en tenant ce doux langage, la petite femme était si gentille, ses yeux

humides brillaient si bien, que le sénateur s'estima un gaillard très-habile d'avoir su inspirer une admiration si tendre à une si jolie personne. Une fois dans ce courant d'idées, que lui restait-il à faire, si ce n'est d'aller, comme un bon et digne mari, voir à l'attelage de la voiture. Sur le seuil de la porte, cependant, il s'arrêta un moment.

— Mary!... je ne sais si vous serez de mon avis... mais vous avez là, dans ce tiroir... tout plein... tout plein de choses... vous savez... celles de... celles de notre pauvre petit Henri!

Cela dit, il tourna brusquement sur ses talons, et ferma la porte derrière lui.

Sa femme ouvrit la porte d'un petit cabinet à un lit donnant sur sa chambre à coucher, et, prenant un flambeau, elle le posa sur un bureau qui était dans cette dernière pièce. Elle y chercha une clef, cachée dans un petit secret, et s'arrêta ensuite une minute, pendant que ses deux garçons, curieux comme on l'est à leur âge, et qui l'avaient suivie sans qu'elle s'en doutât, la regardaient faire en silence avec des yeux avides et significatifs.

Et vous, mères qui lisez ceci, n'avez-vous jamais eu dans votre maison un tiroir, une commode, que vous hésiteriez à ouvrir, comme si c'eût été le tombeau même d'un pauvre petit être enlevé à vos baisers par l'impitoyable mort?... Si ce pénible effort vous est inconnu, quelles heureuses mères vous êtes!...

Mistress Bird, lentement, comme à regret, ouvrit le tiroir... Il renfermait des blouses, des tuniques de formes variées, des tabliers empilés, des rangées de petits bas; même une paire de petits brodequins, dont le bout était légèrement usé, se laissaient entrevoir sous leur enveloppe de papier gris. Il y avait aussi un petit cheval de bois, un chariot, une toupie, une balle, vestiges rassemblés avec larmes et serrements de cœur. Elle s'assit à terre près du tiroir, et, soutenant sa tête, qu'elle avait inclinée vers ces restes chéris, elle sentit bientôt ses larmes tomber sur eux à travers ses doigts. Alors, relevant la tête par un mouvement brusque et contraint, elle commença, nerveuse et à la hâte, à choisir ce qu'il y avait là-dedans de moins recherché, de plus solide aussi, et elle en fit un paquet assez volumineux.

— Maman, lui dit alors, en lui effleurant le bras de sa main, un de ses garçons, — est-ce que vous allez donner *ces choses-là?*

— Mes chers enfants, répondit-elle avec une douceur grave, si notre cher bien-aimé petit Henri nous regardait du haut du ciel où il est... il serait certainement bien joyeux de nous voir agir ainsi... Je n'aurais pu, sans me faire

violence, disposer de ces objets, qui lui ont appartenu, en faveur du premier enfant venu, surtout en faveur d'un enfant heureux... mais je les donne à une mère dont le cœur est encore plus triste, plus brisé que le mien... et j'espère qu'avec ce présent je lui donne aussi la bénédiction de Dieu... de Dieu qui voit mon sacrifice.

Il y a, dans ce monde misérable, des âmes bénies dont les douleurs s'épanouissent en bienfaits pour les autres, dont les espérances terrestres, enfouies sous quelque pierre mouillée de pleurs, renaissent en fleurs guérissantes, en baumes précieux, prodigués aux souffrances du corps et de l'âme. De ce nombre était la faible femme que nous vous montrons, assise sous la clarté de la lampe, et laissant couler lentement ses larmes, tandis qu'elle prépare l'offrande de la mère en deuil à la mère proscrite et vagabonde.

L'instant d'après, mistress Bird ouvrit une garde-robe où elle prit également un ou deux vêtements simples et bons pour la fatigue; elle s'assit devant sa table à ouvrage, et, se servant tour à tour de l'aiguille, des ciseaux, du dé, elle s'occupa, selon la recommandation de son époux, à « rallonger » ces robes destinées à l'étrangère. Ce travail l'occupait encore quand la vieille pendule sonna minuit; et presque aussitôt, on entendit grincer le sable sous les roues de la voiture, amenée devant la maison.

— Mary, lui dit son mari qui parut alors, son surtout sous le bras... Il faut que vous l'éveilliez... Nous ne pouvons retarder le départ.

Mistress Bird fit à la hâte une petite caisse des divers objets qu'elle avait mis de côté. Elle la ferma, pria son mari de la placer lui-même dans la voiture, et alla appeler l'étrangère. Bientôt, avec un chapeau, un manteau et un châle qu'elle venait de recevoir, cette femme parut sur le seuil de la porte, tenant toujours son enfant dans ses bras. M. Bird la fit précipitamment monter en voiture, et mistress Bird, voulant s'assurer par elle-même que tout était en ordre, franchit un des degrés du marche-pied. Élisa, penchée du côté de la portière, étendit vers sa bienfaitrice une main tout aussi belle, tout aussi blanche que celle dont elle sentit, en retour, la chaude étreinte. Elle arrêta ses grands yeux noirs pleins d'âme et d'intelligence sur le charmant visage de mistress Bird, et parut sur le point de lui parler... Ses lèvres remuèrent... à une ou deux reprises, elle essaya... mais pas un son ne vint... et montrant du doigt le ciel, avec un de ces regards que l'on n'oublie jamais, elle retomba sur son siége, dérobant son visage. La portière fut refermée, et la voiture partit.

Quelle situation, cependant, pour un sénateur patriote qui, toute la semaine, a harcelé la législature de son pays afin d'obtenir un *bill* formidable contre les esclaves fugitifs et « les complices, les fauteurs » de leur évasion!

Dans l'assemblée de l'État, notre homme, en effet, avait déployé tout autant d'éloquence qu'aucun de ses confrères en exhiba jamais devant le grand Congrès de Washington. Et Dieu sait le bruit que font ceux-ci! Comme il était beau, je devrais presque dire sublime, lorsque, assis les mains dans ses poches, il anathématisait la pitoyable faiblesse de ceux qui préféraient le bonheur de quelques misérables fugitifs aux grands intérêts de la République!

On l'avait vu soutenir cette thèse avec le courage indomptable du lion; et sa propre conviction n'était pas la seule qu'il fût parvenu à dompter. Il avait fait des prosélytes de presque tous ses auditeurs. Mais alors un esclave en fuite ne lui était représenté que par les lettres du mot *fugitif;* ou, tout au plus, il s'offrait à sa pensée sous l'image, — si souvent répétée aux annonces de nos journaux, — d'un petit homme noir, à caleçon blanc, portant un paquet au bout d'un bâton, avec ces mots majuscules inscrits au-dessous : ÉCHAPPÉ DE CHEZ LE SOUSSIGNÉ... La présence réelle du malheur, présence dont les effets sont magiques, — l'œil humain rempli de prières, — les mains tremblantes qui se joignent pour implorer, — l'appel désespéré de la créature aux abois, — tout cela, M. Bird ne l'avait pas sous les yeux quand il argumentait si bien. Jamais il n'avait pensé qu'un *fugitif* pouvait être une malheureuse mère, un enfant sans défense, — comme celui sur la tête duquel il venait de voir la casquette de son petit Henri; — et vous comprenez dès lors que, n'étant d'ailleurs ni de pierre, ni d'acier, — mais un homme, et un brave homme, — notre pauvre sénateur devait se trouver fort embarrassé de son patriotisme à contre-temps. N'allez pas, là-dessus, fiers habitants du Sud, le prendre en pitié. Nous connaissons beaucoup d'entre vous qui, à sa place, auraient été tout aussi inconséquents. Il y a, dans le Kentucky, comme sur les bords du Missis-sipi, des âmes nobles et généreuses où toute douleur est sûre de trouver un écho pour ses plaintes. Et alors, frères bien-aimés, pourquoi nous demander, à nous autres gens du Nord, des services qu'au besoin vous refuseriez de nous rendre, arrêtés que vous seriez par les honorables inspirations de votre bon cœur?

Du reste, si notre excellent sénateur avait péché contre sa foi politique, il était, pour cette nuit, en bonne voie d'expiation. La pluie tombait alors, en ce

district, depuis un assez long temps, et la terre d'Ohio, cette terre molle et féconde, comme chacun sait, est une de celles qui font la boue la plus profonde, la plus tenace. La route, de plus, était une de celles qu'on appelait, dans le bon vieux temps, une *rail-road*. Le mot a bien changé d'acception depuis lors.

— Et, s'il vous plaît, quelle espèce de route appelait-on ainsi? va me demander quelque voyageur des provinces orientales, habitué à regarder ce mot *rail-road* comme un synonyme de « chemin sans cahots, voie rapide et sûre. »

Sachez donc, heureux habitant des régions civilisées, que dans l'Ouest arriéré, où la fange parvient à des profondeurs ailleurs inconnues, les routes se font au moyen de troncs d'arbres à l'état brut, que l'on couche en travers du chemin, et le plus près possible les uns des autres. Ils sont recouverts, à l'origine, de terre, de gazons, de tout ce qui tombe sous la main des cantonniers. Cela fait, les heureux naturels du pays baptisent *rail-road* ce chemin rudimentaire, et se hâtent d'en prendre possession à pied, à cheval, en voiture. Après un certain temps, les pluies enlèvent les terreaux et gazons susdits; dans le sol ramolli, les troncs d'arbres, enfoncés à diverses hauteurs, se juxtaposent en prenant toutes sortes d'attitudes bizarres, et finissent par laisser entre eux des intervalles, encore assez larges, que remplit une fange liquide et noirâtre.

Tel était le chemin sur lequel trébuchaient notre sénateur et son carrosse : l'un réfléchissant à l'inconstance du genre humain, l'autre procédant par interjections assez difficiles à reproduire : — *Boum!... trac!... plouf!...* — et vlan, dans un grand trou. En pareil cas, le sénateur, la femme et l'enfant, se rejetant du côté opposé à celui vers lequel penchait leur véhicule, se trouvaient couchés, les pieds dans une portière, la tête dans la portière vis-à-vis. La voiture est embourbée. Cudjoe, maugréant et jurant au dehors, tourmente les chevaux d'exhortations inutiles quoique pathétiques. Après bien des efforts et bien du tirage, au moment où le sénateur va perdre son sang-froid, un grand bruit se fait, tout craque, la voiture s'enlève, elle est hors d'affaire... mais les deux roues de devant plongent dans un nouvel abîme. Cette fois l'enfant, la femme et le sénateur, vont pêle-mêle donner du front sur la banquette vide en face d'eux. Le chapeau de l'homme d'État, aplati par la chute, lui entre jusqu'aux yeux, et, s'il est une des lumières de son temps, il peut se regarder pour le moment comme sous un éteignoir. L'enfant pleure; Cudjoe harangue ses bêtes

avec une emphase toute parlementaire; elles lui répondent, à lui et au fouet qu'il fait claquer énergiquement, par des ruades, des piétinements, des glissades sans nombre. La voiture s'enlève encore, et retombe de plus belle; mais, cette fois, ce sont les roues de derrière qui ont failli. La femme, le sénateur et l'enfant sont rejetés dans le fond, les coudes du second dans le chapeau de sa voisine; ses pieds, à elle, dans le couvre-chef du grand politique, qui se trouve ainsi décoiffé. Encore quelques manœuvres, le mauvais pas est traversé; les chevaux soufflent. Le sénateur retrouve son chapeau dans la boue; la femme rattache le sien; elle fait taire le petit bonhomme un peu trop enclin à brailler, et tous les trois se préparent à de nouveaux accidents.

Le voyage recommence sur nouveaux frais, et, tout d'abord, ses inconvénients se bornent aux chocs sonores de la voiture contre les troncs d'arbres qui lui font obstacle : *Boum! boum! trac!...* on pourrait se flatter d'en être quitte, relativement parlant, à bon compte; mais survient une nouvelle secousse qui met debout nos voyageurs et les rassied en une demi-seconde. La voiture s'arrête, et, au milieu de l'ébranlement général, Cudjoe paraît à la portière.

— L'endroit est bien mauvais, Monsieur, sauf votre respect... Je ne vois pas trop comment nous en sortirons... Je pense qu'il nous faudrait des *rails*.

Le sénateur descend, en désespoir de cause. Il descend sur la pointe du pied, cherchant, sur ce terrain glissant, un point d'appui solide; mais il met justement le pied dans une ornière, perd l'équilibre, roule dans la boue, et se voit repêcher, — dans quel état, grand Dieu! — par le secourable Cudjoe.

Arrêtons-nous, par sympathie pour le système osseux de nos lecteurs. Les voyageurs de l'Ouest, qui ont consacré leurs nocturnes loisirs au charmant métier de *désengraver* leurs voitures à l'aide de *rails,* — lisez *morceaux de bois,* — çà et là ramassés dans la boue, garderont au héros de cette aventure une mélancolique et respectueuse sympathie. Qu'ils lui donnent une larme, et nous les tenons quittes.

La nuit allait s'achever lorsque la voiture du sénateur, tachetée de boue, et rendant l'eau par toutes ses fentes, — elle sortait du gué, — vint s'arrêter à la porte d'une grosse ferme.

Il ne fallut pas une médiocre persévérance pour arracher au sommeil les gens qui l'habitaient; mais enfin on vit arriver en personne le respectable propriétaire, qui vint lui-même tirer les verroux de la porte. C'était une espèce d'ourson velu et chevelu, haut de six pieds et quelques pouces, non comprises ses se-

melles, et affublé d'une chemise de chasse en flanelle rouge. Une sorte de crinière roussâtre, horriblement emmêlée, et une barbe âgée de plusieurs jours, lui donnaient, au premier abord, un extérieur peu attrayant. Il se tenait là, debout, sa chandelle levée à hauteur de tête, et fixant sur les voyageurs ses regards éblouis et clignotants, — regards étonnés et comme mystifiés, — qui les eussent certainement fait rire en toute autre occasion. Mais le sénateur ne pensait qu'à inculquer quelques notions un peu claires dans cette intelligence engourdie par le sommeil. Tandis qu'il y travaille, nous présenterons plus complétement à nos lecteurs ce nouveau personnage.

John Van-Trompe, cet honnête vieillard, avait été jadis grand propriétaire, aussi bien d'esclaves que de terres, dans l'État de Kentucky. N'ayant, comme on dit, de l'ours que « la peau, » et doué par la nature d'un cœur grand, énergique et puissant, — digne, en tout point, de sa gigantesque structure, — il avait supporté à grand'peine, pendant quelques années, le jeu d'un système aussi fatal aux oppresseurs qu'aux opprimés. Enfin, un beau jour, le cœur de John, gonflé d'amertume, se trouva logé trop à l'étroit dans sa vaste poitrine; il prit tout simplement, dans son bureau, son carnet de valeurs, s'en alla dans l'Ohio, acheta le quart d'un *territoire* ([1]) dans une contrée féconde et facile à mettre en valeur; signa des actes d'affranchissement pour tous ses noirs, — hommes, femmes, enfants; — les entassa dans des chariots, et les emmena, colons volontaires, sur le vaste domaine qu'il venait d'acquérir. — Lui-même ensuite remonta du côté de la baie; et là, dans une ferme commode, loin des hommes, livré à ses goûts paisibles, l'honnête John entra en pleine possession de sa conscience et de ses opinions, désormais d'accord avec sa conduite.

— Êtes-vous homme à cacher une pauvre femme et son enfant poursuivis par les chasseurs d'esclaves? finit par lui dire, en termes précis, le sénateur, fatigué de vaines explications.

— Je m'en fais l'effet, répondit l'honnête John avec une emphase toute particulière.

— C'est ce que je pensais, dit le sénateur.

— Si quelqu'un vient les chercher ici, continua le brave homme redressant sa grande taille, dont les muscles apparurent en saillies énormes... eh bien, me

([1]) *Township;* on pourrait traduire aussi par le mot *commune* cette expression qui désigne, en Amérique, une division de territoire destinée à devenir, quand elle aura été peuplée, une division du corps politique.

voici pour lui répondre. J'ai aussi sept garçons, dont le plus petit a six pieds; s'il vient plus d'un de ces chasseurs, ils trouveront encore à qui s'adresser... Portez-leur nos compliments, ajouta John... Dites-leur de ne pas se gêner... Qu'ils arrivent en aussi grand nombre qu'ils voudront... Peu ou prou, nous les recevrons tout de même.

A ces mots, il passa ses grands doigts dans l'espèce de chaume terne qui tapissait sa tête, et laissa échapper un bruyant éclat de rire.

Épuisée, affaissée, à bout de courage, Élisa se traîna jusqu'à la porte, son enfant profondément endormi dans ses bras. L'espèce de sauvage qui allait lui offrir un asile lui porta sa chandelle au visage, et, poussant un grognement de pitié, il lui ouvrit la porte d'une petite chambre à coucher donnant sur la grande cuisine où il l'avait d'abord reçue. Il lui fit signe d'y entrer, alluma une chandelle qu'il déposa sur sa table, et lui adressa la parole en ces termes :

— Dites donc, ma fille... n'ayez pas peur!... N'importe qui voudrait vous relancer ici, j'ai de quoi répondre pour vous... Regardez plutôt!... — Et il lui montrait, accrochées à la cheminée, deux ou trois carabines en ordre parfait... — On me connaît de ces côtés... Dieu merci! On sait qu'il ne ferait pas bon venir chercher, sans ma permission, quelqu'un que je garde chez moi... Vous n'avez donc qu'à dormir en paix, comme si vous aviez là votre mère pour vous bercer, acheva-t-il en fermant la porte sur elle.

— Peste!... Elle est plus belle que beaucoup d'autres, dit-il au sénateur en sortant... Je comprends... Plus elles sont jolies, plus elles ont parfois raison de se sauver lorsqu'elles ont conservé quelques-uns de ces sentiments qui distinguent toutes les femmes un peu comme il faut... Je sais, je sais... je devine.

Le sénateur, en très-peu de mots, lui conta toute l'histoire d'Élisa.

— Oh! oh!... Vous faites bien de me le dire, s'écria le brave fermier avec une pitié sincère... Mais c'est la nature qui la pousse, la pauvre enfant!... Pourchassée ainsi, justement parce qu'elle est bonne mère, et parce qu'elle a fait ce que toute bonne mère eût fait à sa place!... Vous m'en croirez si vous voulez, mais quand j'entends parler de semblables horreurs, je me sens prêt à... jurer, — ajouta ce candide géant en essuyant ses yeux avec le dos de sa grosse main jaune et calleuse... Sachez, étranger [1], que j'ai été des années et des

[1] Expression éminemment américaine, qui comprend presque toute personne dont on n'a pas le nom sur les lèvres.

années avant de me mettre à prier Dieu... Cela, parce que, de nos côtés, les ministres s'en allaient prêchant que la Bible autorise ces gentillesses... Je n'étais pas de force à discuter leurs textes hébreux et grecs... Qu'arrivait-il? — Je ne mettais jamais le pied dans un temple; je n'ouvrais jamais la Bible... Enfin, un beau jour, je rencontrai un prêtre qui disputait contre eux... même en grec... et qui disait tout le contraire... Alors, ma foi, je n'en fis ni une ni deux... je me mis à prier comme les autres. Voilà la chose...

Pendant l'historiette de sa conversion, John s'était mis en peine de déboucher un flacon de cidre mousseux, et il en offrit un verre à son hôte.

— Restez, restez, lui disait-il d'un ton cordial, demeurez jusqu'au jour... Je vais appeler ma vieille, qui vous arrangera un lit en quelques minutes.

— Merci, mon bon ami, répondit le sénateur. Il faut que je parte. Je veux prendre la diligence de nuit pour me rendre à Columbus.

— Ah! bien!... S'il le faut absolument, je vais vous faire un bout de conduite... et je vous montrerai un chemin de traverse meilleur que la route par laquelle vous êtes venu. Cette route n'est pas trop bonne.

John fut bientôt équipé. On le vit ensuite, lanterne en main, guider la voiture du sénateur vers un petit chemin qui venait aboutir justement derrière sa maison. Quand ils furent sur le point de se séparer, le sénateur lui glissa dans la main un billet de banque de 10 dollars.

— C'est pour elle, lui dit-il sans plus d'explications.

— Entendu, répliqua l'autre, non moins laconique.

Ils se serrèrent la main, et chacun s'en alla de son côté.

CHAPITRE X.

Enlèvement d'un bien meuble.

Une matinée de février jetait ses lueurs froides et grises dans la case de l'oncle Tom, par l'unique fenêtre qui l'éclairât. Cette triste clarté tombait sur des visages abattus, symboles de cœurs en deuil. La petite table, rapprochée du foyer, était couverte d'un drap à repasser. Une ou deux chemises de tissu

grossier, mais d'une blancheur irréprochable, et qui venaient d'être repassées, étaient étalées près du feu, appendues au dossier d'une chaise, et la tante Chloé en avait une autre étendue devant elle sur la petite table en question. Sur chaque pli, sur chaque couture, elle passait assidûment l'ongle et le fer, levant la main par intervalles pour essuyer les larmes qui roulaient l'une après l'autre le long de ses joues.

Tom était assis au coin du feu, sa Bible ouverte sur ses genoux, la tête appuyée dans sa main. Ni l'un ni l'autre n'ouvrait la bouche. Il était encore de bonne heure, et les enfants dormaient pêle-mêle dans leur lit à roulettes.

Tom, chez qui vivaient, dans toute leur plénitude, les instincts domestiques, l'amour de la famille, qui a toujours caractérisé, — à son grand dam, — la race nègre, se leva tout à coup et alla contempler sa couvée endormie.

— C'est pour la dernière fois, dit-il.

La tante Chloé, sans répondre un mot, lissa de plus fort en plus fort la grosse chemise, déjà aussi unie et brillante qu'elle pouvait le devenir; et, en fin de compte, jetant là son fer avec un mouvement d'irritation désespérée, elle s'assit devant la table, « éleva la voix et pleura. »

— Il faut, j'imagine, nous résigner... Mais, Seigneur, comment s'y prendre? Si je savais ce que vous allez devenir, et comment vous serez traité... Maîtresse dit qu'elle fera l'impossible pour vous racheter d'ici à un ou deux ans... Mais, grands dieux!... on ne revient guère, quand une fois on est descendu là-bas!... On vous y tue... Je les ai bien souvent entendus raconter comment on vous traite sur ces plantations.

— Le même Dieu veille sur nous là-bas et ici, Chloé.

— Sans doute, sans doute, reprit sa femme, il faut le croire... Mais Dieu laisse quelquefois advenir de terribles choses... Aussi je ne vois pas grande consolation de ce côté.

— Je suis dans les mains de Dieu, dit Tom... Rien ne peut arriver de plus que ce qu'il a voulu... Et il y a *une* chose, au moins, dont j'ai à le remercier dans ce qui arrive... C'est *moi* qu'on vend, c'est moi qu'on envoie au Sud, et non pas vous, ni les enfants. Ici, vous n'avez rien à craindre... Tout ce qui arrivera, n'arrivera qu'à moi... Et, quant au Seigneur, il m'aidera... Je sais qu'il ne m'abandonnera point.

Ah! brave cœur! âme virile! — tu étouffes ton chagrin pour consoler ceux

que tu aimes. La langue de Tom était embarrassée tandis qu'il parlait ainsi, et les mots sortaient avec peine de son gosier serré ; — mais ce n'était là qu'une défaillance physique. La volonté ne fléchissait pas.

— Pensons seulement aux grâces qui nous viennent d'en-haut, ajouta-t-il d'une voix tremblante, comme faisant effort pour ne penser qu'à cela et y penser sans relâche.

— Des grâces, dit la tante Chloé... Je ne vois pas grande grâce dans tout ceci... Non, cela n'est pas juste... Maître n'aurait jamais dû en être réduit là que vous fussiez pris, *vous,* pour acquitter *ses* dettes... Vous lui avez gagné, deux fois plutôt qu'une, tout l'argent que vous lui avez coûté. Il vous devait votre liberté, depuis tantôt bien des années qu'il vous l'avait promise... Peut-être, aujourd'hui, ne lui restait-il pas d'autre ressource, mais je sens néanmoins qu'on vous fait tort... On me battrait à mort sans m'ôter cette idée... Une fidèle créature comme vous l'avez toujours été... mettant toujours son intérêt avant le vôtre... attaché à sa personne plus qu'à votre femme ou à vos enfants... Ah! ces gens qui, pour sortir d'embarras, peuvent se résoudre à vendre le cœur, le sang et l'amitié des autres... le bon Dieu leur en demandera compte!

— Chloé, si vous avez quelque amitié pour moi, vous ne parlerez point ainsi, justement la dernière fois que nous ayons à parler ensemble... Cela me fait mal, je puis vous le dire, d'entendre tenir sur maître de mauvais propos. Ne l'ai-je pas porté, tout petit, dans mes bras?... Il est tout naturel que je l'aime, et que je lui sois dévoué... On ne pouvait pas s'attendre qu'il porterait la même affection au pauvre Tom... Les maîtres sont habitués à ce qu'on fasse tout cela pour eux, et, naturellement, ils n'y attachent pas le même prix... C'est impossible, il ne faut pas y compter... Comparez-le, pour voir, aux autres maîtres... Qui donc m'aurait traité comme il a fait... et fait vivre comme j'ai vécu ici?... Et jamais, je vous le dis, il ne m'aurait exposé à ce qui arrive, si seulement il avait prévu où les choses en viendraient... Pour ceci, voyez-vous, j'en suis certain.

— A la bonne heure... mais vous aurez beau dire, il y a une injustice *quelque part,* reprit la tante Chloé dont l'équité entêtée, trait caractéristique de sa nature, se révoltait encore... Je ne puis pas dire où, comme cela, tout d'abord... mais il y en a une, j'en suis certaine.

tout — et sans la permission duquel le passereau lui-même ne succombe point.

— Pour le moment, cela ne me console pas du tout... Nous verrons plus tard... dit la tante Chloé; mais jaboter ainsi ne nous mène pas loin... Je vais bien vite tremper le gâteau de maïs, et vous faire faire un bon déjeuner... Qui sait quand vous en retrouverez un autre?

Pour apprécier la pénible situation des nègres que l'on vend à des trafiquants du Sud, il ne faut pas perdre de vue que les instincts affectueux de cette race sont particulièrement impérieux. Les noirs s'attachent, et d'une manière très-durable, aux lieux et aux personnes. Ni le courage entreprenant, ni l'ambition ne sont de leur ressort, mais ils ont, au plus haut degré, l'amour du chez-soi, le culte des affections privées. Ajoutez à ceci toutes les terreurs que garde l'inconnu pour une espèce ignorante; ajoutez-y encore que, dès l'enfance, être « vendu aux gens du Sud » a toujours été l'épouvantail de ces malheureux, comme le plus terrible châtiment dont ils puissent être menacés. On les effraye plus avec ces quatres mots : « les gens du Sud, » qu'en leur parlant de fouet et de tortures. Ces sentiments, nous les leur avons entendu définir à eux-mêmes; nous avons assisté à leurs longues causeries, et vu avec quelle horreur sincère ils écoutaient les sombres récits de cette région du Sud (ils l'appellent *le bas de la rivière*), qui est pour eux

Ce pays du mystère, aux hommes inconnu,
D'où pas un voyageur n'est encor revenu.

Un missionnaire qui a vécu longtemps au Canada, parmi les esclaves fugitifs, nous rapportait que plusieurs d'entre eux, donnant à leurs maîtres des éloges fort peu suspects, avouaient s'être enfuis, au risque de la vie, en bravant mille dangers et mille souffrances, presque toujours par le même motif : l'horreur que leur inspirait la pensée d'être vendus aux hommes du Sud, soit que ce sort les menaçât personnellement, ou leurs femmes, ou leurs maris, ou leurs enfants. Cette pensée investit le nègre, naturellement patient, craintif, n'osant rien entreprendre, d'un courage héroïque, et lui fait endurer, sans une plainte, la faim, le froid, les souffrances, les périls de la fuite dans le désert, et affronter les supplices horribles qui l'attendent s'il est repris.

Le repas du matin fumait maintenant sur la petite table; et Chloé était encore là, dispensée par mistress Shelby de tout service chez ses maîtres pour cette cruelle matinée. La pauvre femme avait mis tous ses soins à ce déjeuner

d'adieux; elle avait choisi et tué son poulet le plus gras, fait cuire et assaisonné le gâteau de maïs justement au goût de son mari, et descendu certains pots de terre rangés sur la haute cheminée, — des confitures réservées pour les plus grands jours.

— Regarde, Pierrot! dit Moïse d'un air de triomphe, regarde un peu le fameux déjeuner... Et, en même temps, il avait mis la main sur un morceau de poulet.

La tante Chloé lui appliqua une vigoureuse taloche.

— Voyez-moi ce petit drôle!... venir chanter victoire sur le dernier déjeuner que son pauvre papa puisse faire avant de s'en aller bien loin!

— O Chloé!... dit Tom avec un doux reproche.

— Ah! ma foi, tant pis!... dit-elle, se cachant la tête dans son tablier. Je suis trop tourmentée... cela pousse à mal faire.

Les deux petits garçons, désormais calmés, se tenaient à l'écart, regardant tantôt leur mère, tantôt leur papa, tandis que leur sœur cadette, grimpant aux jupes de la tante Chloé, commençait une litanie assourdissante.

— Allons! allons!... voilà qui est fait, dit la bonne femme essuyant ses yeux et prenant sur elle la petite insurgée. Mangeons un morceau... Ce poulet-là, voyez-vous, je n'en avais pas de meilleur... Ici, les enfants; vous en aurez votre part, mes pauvres petits... Votre maman vous a un peu malmenés, hein?...

Pierrot et Moïse ne se firent pas inviter deux fois, et montrèrent un zèle gastronomique d'autant mieux entendu que, s'ils n'avaient ainsi vigoureusement officié, il n'y avait là personne qui pût à leur place faire honneur au festin maternel.

— A présent, occupons-nous de votre paquet, dit Chloé se démenant après le déjeuner comme pour s'étourdir. Pourvu qu'on n'aille pas vous le prendre... c'est de la boue, voyez-vous, tous ces gens-là... Tenez, je mets dans ce coin vos gilets de flanelle pour les rhumatismes... Ayez-en bien soin, car on ne vous en fera pas d'autres... Puis, voici vos vieilles chemises... et voici les neuves... Hier soir j'ai reprisé vos bas, et vous y trouverez du coton pour y faire des bouts neufs au besoin... Mais, mon Dieu! qui s'occupera de tout cela pour vous?... — Et la tante Chloé, plus abattue que jamais, posa sa tête sur le bord de la malle et se mit à fondre en larmes. — Penser que, bien portant ou malade, vous n'aurez personne, personne pour vous soigner... Je ne sais vraiment à quoi je vais être bonne désormais!...

Les enfants, ayant avalé jusqu'au dernier morceau tout ce qui était sur la table, s'avisèrent alors de réfléchir sur ce qui se passait autour d'eux. Ils voyaient pleurer leur mère; leur père était triste; ils commencèrent à se frotter les yeux et à gémir. L'oncle Tom avait la petite fille à cheval sur lui, et lui donnait toute licence de l'égratigner, de lui tirer les cheveux : aussi, de temps en temps, poussait-elle des cris de joie, ivre de son triomphe, et cédant à une impulsion intérieure dont elle-même n'avait pas le secret.

— Oui, oui, va, pauvre petite!... fais cocorico... en attendant qu'il t'en arrive autant... Tu vivras pour voir ton mari vendu... ou pour être vendue toi-même... Et ces garçons aussi, faudra les voir vendre... Pourquoi pas ?... quand ils vaudront quelque chose... Ah! les nègres!... que leur sert d'avoir des enfants?

En ce moment, on entendit un des petits qui disait : — Maîtresse vient chez nous!

— Elle n'y peut rien... Pourquoi vient-elle? s'écria la tante Chloé, dont la colère n'avait plus de bornes.

Mistress Shelby entra. Chloé lui présenta une chaise avec un geste assez brusque et médiocrement affectueux. Mistress Shelby parut ne prendre garde ni à cette offre, ni à la façon dont elle était faite. Une vive inquiétude était peinte sur son pâle visage.

— Tom! dit-elle, je venais pour...

Mais elle s'arrêta court, et, regardant le groupe silencieux qu'elle avait devant elle, elle s'assit sans avoir pu terminer la phrase commencée. Se couvrant la figure avec son mouchoir, elle sanglotait.

— Mon Dieu! maîtresse, à présent... Maîtresse, il ne faut pas... Voyons, ne vous... avait commencé la tante Chloé.

Mais, à son tour, un éclat de pleurs lui coupa la parole... et, pendant un moment, tous pleurèrent de bon accord... Dans ces larmes versées en commun, sans distinction de rangs, se fondirent les ressentiments et les haines des opprimés. O vous qui visitez les malheureux, sachez bien que tout votre or donné froidement d'une main dédaigneuse, avec des regards qui semblent fuir le spectacle de la misère, ne vaut pas une larme vraie appelée dans vos yeux par un élan de loyale sympathie!

— Mon brave garçon! dit mistress Shelby, je ne puis rien pour vous en ce moment. Si je vous donnais de l'argent, cet argent vous serait pris. Mais je vous dis en toute solennité, devant Dieu qui nous écoute, que je saurai où

vous êtes, ce que vous devenez, et que je vous rachèterai aussitôt que j'en aurai les moyens. Jusque-là, Tom, fiez-vous à Dieu!...

Un nouveau cri des enfants annonça l'arrivée de M. Haley, et presque aussitôt la porte s'ouvrit brusquement, poussée d'un coup de pied. Haley se montra sur le seuil, évidemment de fort mauvaise humeur, ce qui s'explique par cette nuit passée tout entière à cheval, et le mauvais succès de sa chasse à l'enfant.

— Voyons, dit-il, êtes-vous prêt, moricaud?... Serviteur, madame!... ajouta-t-il, ôtant son chapeau dès qu'il eut aperçu mistress Shelby.

La tante Chloé ferma et corda la caisse de son mari; puis, quand elle se releva, ses larmes, séchées dans ses yeux, avaient fait place à de noirs éclairs dont elle foudroyait l'impassible trafiquant.

Tom s'était respectueusement levé pour suivre son nouveau maître, et il prit sa lourde caisse sur ses épaules. Chloé enleva sur ses bras la petite fille pour l'accompagner jusqu'au chariot, et les enfants, qui pleuraient encore, suivaient leurs parents désolés.

Mistress Shelby, se rapprochant de Haley, le prit à part pendant quelques minutes, et lui parlait avec une chaleur extraordinaire. Pendant leur entretien, la famille arriva jusqu'au chariot qui attendait, tout attelé, devant la porte. Autour s'étaient groupés, jeunes et vieux, tous les serviteurs des Shelby, voulant dire adieu à leur vieux camarade. Tom avait gagné leur estime, d'abord comme le premier de tous, puis comme leur ayant enseigné la religion, et il était vivement regretté, surtout des femmes, qui s'apitoyaient sur sa destinée.

— Eh bien, Chloé, dit l'une d'elles, vous supportez ceci mieux que nous-mêmes.

En effet, elle pleurait à chaudes larmes, tandis que Chloé s'était approchée du chariot, les yeux secs, calme et sombre, et ne disait mot.

— J'ai *usé* mes pleurs, répondit-elle, jetant un regard de haine au trafiquant qui venait vers elle... Je n'ai pas envie de pleurer devant ce vieux squelette... non, ma foi!...

— Montez! dit Haley à Tom, pendant qu'il se frayait passage à travers le groupe des esclaves qui le regardaient, les sourcils froncés, avec une exécration très-clairement exprimée.

Tom monta, et Haley, tirant de dessous le siége de la voiture une lourde paire d'entraves, les lui fixa autour de chaque cheville.

Un murmure d'indignation mal contenue passa dans le cercle des assistants, et, du haut de la verandah :

—Je vous assure, monsieur Haley, cria mistress Shelby, que vous prenez là une précaution tout à fait superflue.

—Je ne sais pas, Madame... J'ai déjà perdu cinq cents dollars dans cette maison... et je ne suis pas assez riche pour m'exposer à de nouveaux risques.

—Qu'attendait donc maîtresse d'un pareil sauvage?... dit la tante Chloé avec une indignation méprisante.

Ses deux marmots, qui, pour la première fois, semblaient comprendre le sort réservé à leur père, se cramponnèrent à sa robe, tout en pleurs, et geignant à qui mieux mieux.

—Je suis bien fâché, dit Tom, que maître George se trouve absent.

George était allé passer deux ou trois jours avec un de ses amis sur un domaine voisin, et comme il était parti de fort bonne heure, avant que le malheur de Tom fût généralement connu, il n'en avait pas entendu parler.

—Mes amitiés à maître George! reprit Tom avec expression.

Haley fouetta son cheval; et Tom, contemplant d'un œil triste, tant qu'il put l'atteindre du regard, ce séjour où il avait vécu tant d'années, fut entraîné au loin comme par un irrésistible ouragan.

A cette heure M. Shelby n'était point chez lui. Il avait vendu Tom sous le coup d'une nécessité pressante, et pour échapper à la domination d'un homme qu'il redoutait; son premier sentiment, après la conclusion du marché, avait été celui de la délivrance. Mais les supplications de sa femme eurent bientôt éveillé en lui des regrets un instant assoupis à moitié, et le mâle désintéressement de Tom n'avait fait qu'augmenter le malaise de sa conscience. En vain se disait-il qu'il avait *le droit* d'agir ainsi, que chacun faisait de même, — et que beaucoup n'avaient pas l'excuse de la nécessité; — toutes ces belles raisons ne purent le réconcilier avec lui-même; et, ne voulant pas assister au dénoûment de ce petit drame domestique, il s'était mis en route sous prétexte d'affaires, dans l'espoir que tout serait terminé avant son retour.

Le long d'un chemin poudreux, Tom et Haley s'en allèrent, cahotés, franchissant un à un tous les endroits où le pauvre esclave laissait au passage quelque souvenir attendri, jusqu'à ce qu'enfin ils eurent franchi les limites du domaine et se trouvèrent sur la grande route. A un mille de là, devant la porte d'un

forgeron, Haley arrêta tout à coup son cheval, et descendit une paire de menottes auxquelles il voulait faire changer quelque chose.

—Elles sont un peu petites pour un homme de sa taille, dit Haley à l'ouvrier en lui montrant Tom.

—Eh mais, Seigneur Dieu, n'est-ce pas Tom?... le Tom de Shelby?... L'a-t-il donc vendu, à présent?...

—Il l'a vendu, dit Haley.

—Allons... pas possible!... Vendu? tout de bon?... qui l'aurait pensé?... Oh bien, alors, vous n'avez pas à vous mettre en peine de l'enchaîner ainsi... C'est bien la plus fidèle, la meilleure créature...

—Bon, bon, dit Haley, mais ce sont ces bonnes créatures-là qui sont le plus sujettes à décamper... Les bêtes brutes, qui ne se soucient guère où elles vont, et les misérables, les ivrognes, qui ne prennent rien à cœur, ceux-là vous tiennent après, et c'est tout au plus s'ils ne s'amusent pas d'être trimballés de tous côtés... mais ces garçons sérieux détestent la promenade comme le péché... Il leur faut des chaînes... Laissez-leur les jambes libres... ils s'en servent, et voilà!

—A la bonne heure, reprit le forgeron, fouillant parmi ses outils... Ces plantations d'en bas, voyez-vous, étranger, ne sont pas précisément l'endroit qui convient à nos nègres du Kentucky... Ils y meurent assez vite, n'est-ce pas?

—Assez, oui... Oui, on y meurt bien... L'acclimatement, les fièvres, ceci, cela... on y meurt de manière à faire assez aller le commerce, répondit tranquillement Haley.

—Eh bien, tenez... on ne peut pas trop s'empêcher de regretter qu'un brave garçon, tranquille, rangé, bon travailleur,—comme est ce Tom,—s'en aille se faire enterrer dans une de ces plantations à sucre.

—Oh!... il n'a pas trop mauvaise chance... J'ai promis d'avoir l'œil à ce qui lui arriverait... Je le placerai comme domestique dans quelque bonne vieille famille bien établie, et, alors, s'il s'acclimate, si la fièvre ne le prend pas, il aura une aussi bonne position qu'un nègre puisse désirer.

— Il laisse par ici, j'imagine, sa femme et ses enfants?

— Oui, mais on lui trouvera, par là-bas, une autre femme... Ah! mon Dieu, les femmes ne manquent nulle part! dit Haley.

Tom était resté tristement assis sur le siége du chariot, en dehors de la forge, où se tenaient ces propos encourageants. Tout à coup il entendit der-

rière lui ce bruit vif, pressé, qui jaillit des pieds d'un cheval au grand trot; et, avant qu'il eût pu se remettre complétement de sa surprise, maître George, sautant à côté de lui, l'étreignit dans ses bras avec des sanglots mêlés de reproches énergiques.

— Je l'ai dit, c'est une vilenie!... criait-il. Ils ne m'empêcheront pas de le répéter, tous tant qu'ils sont... C'est une chose vile, honteuse, infâme! Si j'étais un homme, cela ne se passerait pas ainsi, j'en réponds! disait George avec une voix dont il étouffait à grand'peine les violents éclats.

— Oh! maître George, que vous me faites de bien!... répondait Tom. Il m'en coûtait tant de m'éloigner sans vous avoir revu... Cela me fait un bien... vous ne pouvez pas le croire...

Tom, à ce moment, remua quelque peu, et le regard de George tomba sur ses pieds enchaînés.

— Quelle abomination! s'écria-t-il levant les mains au ciel. Je vais assommer ce vieux coquin... je l'assommerai, vous dis-je!...

— Non, maître George, vous n'en ferez rien... et il ne faut même pas parler si haut. Cela ne me servirait à rien de mettre cet homme en colère.

— Eh bien, alors, c'est pour vous que je ne lui tombe pas dessus... Mais une pareille idée... n'est-ce pas ignoble?... Ah!... on ne m'avait pas envoyé chercher... on ne m'avait pas écrit... et, sans Tom Lincon, je n'aurais rien su de tout ceci... Quelle garde je leur ai montée à la maison!... à tous, voyez-vous...

— Et vous avez eu tort, je le crains bien, maître George.

— Ah! que voulez-vous?... Je dis, je répète que c'est une honte... Maintenant, oncle, regardez par ici... — George, en ce moment, s'était arrangé de manière à tourner le dos à la forge, et, parlant de sa voix la plus basse: — Voyez, *je vous ai apporté mon dollar.*

— Oh! maître George, comment voulez-vous que je l'accepte?... C'est impossible, dit Tom vivement ému.

— Impossible si vous voulez, mais il le faut prendre. Écoutez: j'ai dit à tante Chloé que j'entendais vous le donner, et elle m'a conseillé d'y faire un trou au milieu, pour y passer une ficelle, de façon que vous pourrez le suspendre à votre cou; et ne le laissez voir à personne... sans cela, ce misérable avare serait capable de vous le voler... Ah! Tom, que cela me ferait de bien de le secouer un peu!...

— Vous ne le ferez point, maître George... Quel bien en résulterait-il pour moi?

— A la bonne heure. Je m'abstiendrai donc, en votre considération, dit George fort affairé à nouer le dollar autour du cou de Tom. Maintenant, boutonnez votre veste un peu haut... Conservez ce souvenir, et songez, toutes les fois que vous le verrez, que je m'engage à vous retrouver, à vous racheter... Nous avons causé de cela, la tante et moi... Je lui ai dit de n'avoir pas peur... je veillerai au grain... et je tourmenterai mon père jusqu'à ce que mort s'ensuive, s'il ne s'exécute pas.

— Maître George, il ne faut point parler ainsi de votre père.

— Ah! n'ayez pas peur, maître Tom... Ce que j'en dis n'a rien de bien méchant.

— Et maintenant, maître George, dit Tom, il faut vous montrer un bon jeune homme. Souvenez-vous de tous les cœurs qui vous sont dévoués... Ne perdez jamais votre mère de vue... N'allez pas vous mettre en tête ces sottes idées des jeunes gens qui se croient trop grands garçons pour écouter leurs mamans... Dites-vous bien, maître George, que le ciel peut donner deux fois bien des choses de prix, mais que lui-même ne vous donne jamais plus d'une mère... Vous vivriez cent ans, maître George, sans rencontrer une femme qui la vaille... Ainsi donc, vous ne la quitterez pas, vous grandirez près d'elle, vous deviendrez sa consolation et son appui... N'est-ce pas, mon bon enfant, n'est-ce pas que j'y puis compter?... n'est-ce pas que c'est bien là votre dessein?...

— Oui, Tom, je ferai tout ce que vous dites là, répliqua l'enfant avec une sérieuse énergie.

— Et prenez garde à vos paroles, maître George. Les jeunes garçons, arrivés à votre âge, sont parfois opiniâtres et têtus... c'est dans leur nature. Mais les vrais *gentlemen*, les gens bien nés, comme vous l'êtes, j'en suis certain, ne laissent jamais échapper une parole irrévérencieuse pour leurs parents... Je ne vous dis rien qui vous blesse, n'est-il pas vrai?

— Non, vraiment, oncle Tom; je n'ai jamais reçu de vous que de bons conseils.

— Je suis plus vieux que vous, dit Tom, passant sa robuste main sur la belle tête bouclée du jeune homme, et parlant avec une voix dont la douceur avait quelque chose de féminin; et, à cause de cela, je vois mieux ce qu'il y a en vous. Ah! maître George, vous avez tout en partage : — l'instruction,

les priviléges de race, la lecture, l'écriture, tout enfin; — et vous grandirez pour devenir un homme instruit, un homme remarquable, un brave homme... Quel orgueil pour les gens de la maison, et pour votre père et votre mère par-dessus tous!... Soyez un bon maître comme votre père... et un bon chrétien, votre mère vous montre comment. N'oubliez pas votre Créateur, même dans l'effervescence de la jeunesse, maître George.

— Je vous promets, oncle Tom, d'être *vraiment* bon... Je vais faire mon chemin un peu vite... Et ne vous découragez pas... Je saurai bien vous faire revenir à la maison. Comme je le disais ce matin à la tante Chloé, je rebâtirai votre case de fond en comble, et vous aurez un petit salon avec un tapis, dès que je serai un homme... Allez, allez, vous aurez encore du bon temps.

Haley parut alors sur le seuil de la porte, ses menottes à la main.

— Écoutez un peu, Monsieur, lui dit George, avec un air de hauteur vraiment merveilleux... J'apprendrai à mes parents comment vous traitez l'oncle Tom.

— A votre aise, répondit le trafiquant.

— Si j'étais de vous, je serais honteux de passer ma vie à acheter des hommes et des femmes, pour les enchaîner ensuite comme un vil bétail... Cela, j'imagine, doit vous faire rougir.

— Aussi longtemps que les gens de votre espèce vendront hommes et femmes, m'est avis que je les vaux bien, dit Haley; vendre ou acheter, l'un n'est pas pire que l'autre.

— Je ne ferai ni l'un ni l'autre quand je serai grand, répliqua George; et, dans ce moment, je rougis d'être du Kentucky. Hier encore, j'en étais fier...

George, en disant ceci, se tenait fort droit sur sa selle, et regardait de tous côtés, comme s'il espérait que l'État dont il parlait si légèrement serait ému de son dédain.

— Ainsi donc, adieu, oncle Tom, reprit-il ensuite... Bon courage et bon espoir!

— Adieu, maître George, répondit Tom, qui le contemplait avec une tendresse mêlée d'admiration. Que le Tout-Puissant vous comble de ses bénédictions. Ah! continua-t-il dans la plénitude de son cœur, le Kentucky n'en a pas beaucoup comme vous!...

Et tandis qu'il parlait encore, cette belle figure d'enfant loyal disparut à ses yeux. Il était parti, et Tom essaya de le suivre du regard aussi longtemps que

les fers de son cheval sonnèrent sur le pavé... — c'était le dernier aspect, le dernier bruit qui lui rappelât sa demeure chérie. Mais sur son cœur, à l'endroit où les mains de l'enfant avaient posé ce précieux dollar, Tom sentait comme une chaleur douce et fortifiante. Il y porta la main et pressa contre sa poitrine ce gage de souvenir.

— Maintenant, Tom, expliquons-nous, dit Haley remontant dans le chariot, au fond duquel, préalablement, il avait jeté les menottes... Je veux en agir franchement avec vous, comme c'est mon usage avec tous mes nègres... Et, pour commencer, je vous dis : Comme vous serez pour moi, je serai pour vous. Je ne suis pas méchant avec mes nègres. Je trouve mon compte à être pour eux aussi bon que possible... Vous ferez donc bien de prendre votre parti une bonne fois pour toutes, et de ne pas vous imaginer que vous pouvez me faire au même... Les tours de nègre, voyez-vous, je les sais à peu près tous, et ils ne vous serviraient pas à grand'chose... Quand les nègres sont paisibles, et n'essayent pas de se sauver, ils passent bien leur temps avec moi... S'il en est autrement, et s'ils ont à se plaindre, c'est leur faute, bien certainement, et non pas la mienne.

Tom assura Haley qu'il ne songeait nullement à s'échapper. Et, par le fait, une pareille exhortation n'était guère de mise vis-à-vis d'un homme aux pieds duquel pendaient de lourdes entraves. Mais M. Haley avait pour usage invariable de débuter, avec sa marchandise, par de petites exhortations dans ce goût, bien calculées, pensait-il, pour inspirer la confiance et la gaieté, comme aussi pour prévenir des désagréments et la nécessité de procédés fâcheux.

Ici, nous prenons congé de Tom, afin de suivre, dans le cours de leurs aventures diverses, les autres personnages de notre récit.

CHAPITRE XI.

Où le bien meuble se permet un langage peu convenable.

La journée touchait à sa fin, et il tombait une pluie fine, lorsqu'un voyageur mit pied à terre à la porte d'une petite auberge du village de N... (Kentucky).

Il trouva dans la salle une compagnie très-mélangée, que le mauvais temps avait forcée de s'y réfugier. Cette auberge avait l'aspect ordinaire des établissements de ce genre. De grands et maigres Kentuckiens en costume de chasse, étalant leurs membres dégingandés avec le laisser aller particulier à cette race, des fusils amoncelés à une extrémité de la pièce, des cornets à poudre, des gibecières, des chiens de chasse et des négrillons pêle-mêle dans les coins, tels étaient les traits saillants du tableau. De chaque côté de l'âtre était assis un *gentleman* à longues jambes, le chapeau sur la tête, renversé sur sa chaise, et appuyant sans façon les talons de ses bottes crottées sur le manteau de la cheminée. Nous devons informer nos lecteurs que, dans les cabarets de l'Ouest, cette posture passe pour favoriser singulièrement les opérations de l'esprit. C'est le procédé que les voyageurs emploient de préférence quand ils veulent donner de l'élévation à leurs pensées.

Mon hôte se tenait derrière le comptoir. Comme la plupart de ses compatriotes, il était grand et mal tourné, bonhomme au demeurant. Une épaisse chevelure ornait sa tête, dont le sommet était surmonté d'un énorme chapeau.

Après tout, chacun des assistants gardait sur sa tête ce symbole de la souveraineté masculine. Qu'il fût de feutre, de castor ou de feuilles de palmier, qu'il fût vieux ou neuf, il restait en place avec une indépendance vraiment républicaine. Il indiquait en outre le caractère particulier de chaque individu. Les uns le portaient négligemment penché sur une oreille : c'étaient les hommes de plaisir, les gaillards sans frein et sans souci. D'autres l'enfonçaient fièrement sur leur nez : âmes énergiques, caractères virils, qui avaient un chapeau parce qu'il leur plaisait de l'avoir, et qui entendaient le mettre à leur guise. Ceux-ci le portaient rejeté en arrière : hommes diligents et attentifs, qui aimaient à voir clair devant eux. Les insouciants, au contraire, ne savaient pas quelle était la position de leur chapeau, ou s'en inquiétaient peu, et le laissaient vaciller dans tous les sens. La diversité de ces coiffures eût offert à Shakspeare lui-même un objet d'études digne de lui.

Quelques nègres, vêtus d'amples pantalons, et que le linge ne gênait pas, montraient beaucoup d'empressement, et ne réussissaient guère qu'à faire preuve de cette bonne volonté, propre à leur race, qui les porte à tout bouleverser pour être agréables à leur maître et à ses hôtes.

Ajoutez à ce tableau un beau feu qui flambe en petillant dans une vaste cheminée, la porte et les fenêtres ouvertes, et le rideau de calicot qu'une

brise humide et froide gonfle et agite avec bruit, vous aurez une idée des agréments d'une taverne du Kentucky.

Le Kentuckien d'aujourd'hui est une preuve incontestable de la transmission des instincts et des traits distinctifs du caractère. Ses pères étaient grands chasseurs, vivaient dans les bois, et dormaient à ciel ouvert, n'ayant pour lampes que les étoiles; leur descendant, aujourd'hui encore, agit toujours comme si sa maison était un camp. A toute heure il a son chapeau sur sa tête. Il se roule partout, et met ses talons sur les chaises et les cheminées, précisément comme son père se roulait sur l'herbe et appuyait ses pieds au premier tronc d'arbre venu. Il tient ouvertes portes et fenêtres l'hiver comme l'été : autrement ses larges poumons n'auraient pas assez d'air. Il appelle tout le monde : *étranger!* avec une nonchalante bonhomie. C'est à la fois le plus franc, le moins cérémonieux et le plus jovial des êtres vivants.

Telle était la compagnie sans façons au milieu de laquelle notre voyageur s'introduisit. Il était petit et trapu; bien vêtu d'ailleurs. Sa physionomie ouverte annonçait un bon naturel, et sa démarche, un peu embarrassée, avait quelque chose d'original. Il était fort préoccupé de sa valise et de son parapluie qu'il portait lui-même, et se refusa obstinément aux instances des domestiques qui l'en voulaient débarrasser. Il promena des regards un peu inquiets autour de la salle, et, se retirant dans le coin le plus chaud avec son précieux bagage, il le plaça sous sa chaise, s'assit et se mit à contempler, avec une certaine inquiétude, le digne personnage dont les talons décoraient l'extrémité du manteau de la cheminée; celui-ci crachait à droite et à gauche d'un si grand courage, qu'il y avait de quoi effrayer tout homme recherché dans ses habitudes et pourvu de sens délicats.

— Comment vous portez-vous? demanda le susdit *gentleman* qui salua le nouveau venu d'un jet abondant de jus de tabac.

— Bien, répondit l'autre, reculant avec effroi devant l'honneur dont il était menacé.

— Quelles nouvelles? reprit le premier, tirant de sa poche un morceau de tabac et un grand couteau de chasse.

— Aucune, que je sache.

— Chiquez-vous? dit le premier interlocuteur en présentant du tabac au vieillard d'un air tout à fait fraternel.

— Je vous remercie, dit le petit homme en s'écartant. Cela me fait mal.

— Ah! dit l'autre avec le plus grand calme.

Et il mit le morceau de tabac dans sa bouche pour alimenter la source d'un liquide si agréable à la compagnie.

Le vieillard tressaillait chaque fois que son voisin aux longues jambes dirigeait son feu vers lui. Celui-ci s'en aperçut enfin, et, tournant obligeamment d'un autre côté son artillerie, il se mit à foudroyer un chenet avec une habileté stratégique bien suffisante pour prendre une ville.

— Qu'est-ce? dit le vieux gentleman à la vue d'un groupe rassemblé autour d'une grande affiche.

— C'est le signalement d'un nègre, dit un des assistants.

M. Wilson, — c'était le nom du vieillard, — se leva, et, après avoir assuré la position de sa valise et de son parapluie, il plaça, d'un air délibéré, ses lunettes sur son nez. Cela fait, il lut ce qui suit :

« S'EST ENFUI DE CHEZ LE SOUSSIGNÉ... mon mulâtre George. Ledit George » a six pieds de haut; son teint est très-clair; ses cheveux sont bruns et frisés. » Il est très-intelligent, s'exprime en bons termes, sait lire et écrire. Il » essayera probablement de se faire passer pour blanc. Il a de profondes » cicatrices sur le dos et les épaules. Il est marqué à la main droite de la » lettre H.

» Je donnerai cinq cents dollars à qui me le ramènera vivant, et pareille » somme à qui pourra prouver d'une manière satisfaisante qu'il a été tué. »

Le vieux gentleman lut cette annonce d'un bout à l'autre à voix basse, comme s'il eût eu l'intention de l'apprendre par cœur.

Le tacticien aux longues jambes, abandonnant alors le siége du chenet, se dressa de toute sa hauteur, alla droit à l'affiche, et la couvrant résolument d'une décharge de jus de tabac :

— Voilà ce que j'en pense, dit-il.

Puis il se rassit.

— Comment! s'écria l'hôte... Qu'est-ce que cela veut dire?

— J'en ferais autant à l'auteur de cette affiche s'il était ici, dit l'autre.

Et il se remit à couper du tabac.

— Un homme, ajouta-t-il, qui possède un pareil serviteur, et ne sait pas le mieux traiter, mérite de le perdre. Des affiches de cette espèce sont l'op-

probre du Kentucky. Voilà quelle est tout net mon opinion, si quelqu'un veut la connaître.

— C'est ma foi vrai! dit l'hôte en consignant une note sur son livre.

— J'en ai des nègres, moi aussi, reprit l'homme aux grandes jambes, en dirigeant contre les chenets une nouvelle attaque, et je leur dis en riant : « Mes enfants! allez-vous-en quand il vous plaira; je ne courrai pas après vous. » Voilà comment je les conserve. Qu'ils se sachent libres de s'enfuir, ils en perdent aussitôt l'envie. Après tout, leur acte d'émancipation est enregistré d'avance, pour le cas où je viendrais à chavirer, et ils le savent. Or, vous pouvez m'en croire, étranger, il n'y a personne en ce pays-ci qui tire plus que moi de ses nègres. Je les ai envoyés maintes fois à Cincinnati, avec des poulains qui valaient cinq cents dollars, et ils m'en ont toujours rapporté le prix sans hésiter. C'était infaillible. Traitez-les comme des chiens, ils agiront comme des chiens; traitez-les comme des hommes, ils agiront en hommes.

Et le brave éleveur, qui s'était échauffé à exposer ainsi ses principes, termina par une salve de réjouissance dirigée sur le foyer.

— Je pense que vous avez parfaitement raison, mon ami, dit M. Wilson. L'esclave dont on donne ici le signalement est un sujet rare, cela est incontestable. Il a travaillé quelque six ans dans ma fabrique de sacs, et c'était mon meilleur ouvrier, Monsieur! C'est un garçon très-ingénieux. Il a inventé une machine à teiller le chanvre qui est vraiment précieuse. On s'en sert aujourd'hui dans plusieurs fabriques, et c'est le maître de George qui en a le brevet.

— C'est cela, dit l'éleveur, il a le brevet, il en tire de l'argent, et il marque l'inventeur d'un fer chaud à la main droite. Si j'en trouvais l'occasion, je lui ferais des marques qui ne s'effaceraient pas de sitôt, je vous en réponds.

— Les esclaves qui en savent tant ont des prétentions intolérables, dit un homme à l'air commun qui se trouvait à l'autre bout de la salle. Voilà pourquoi on les marque et on les couvre de cicatrices. S'ils se tenaient à leur place, cela ne leur arriverait pas.

— C'est-à-dire que Dieu les a faits hommes, et qu'il n'est pas facile de les changer en bêtes, répliqua sèchement l'éleveur.

— Les nègres trop instruits ne sont pas avantageux, continua l'autre, à qui une grossière stupidité servait de rempart contre le mépris de son adversaire. A quoi bon leurs talents et tout ce qui s'ensuit, si vous n'en pouvez tirer parti? Ils ne s'en servent que pour vous attraper. J'ai eu un ou deux gaillards de

cette espèce, et je les ai envoyés au marché du Sud. Je suis bien sûr que je les aurais perdus tôt ou tard, si je n'avais pas pris ce parti.

— Vous feriez encore mieux de commander à Dieu un assortiment de nègres sans âme.

La conversation fut interrompue par l'arrivée d'une petite voiture assez élégante, traînée par un seul cheval : un domestique noir la conduisait. Un homme bien mis, et à l'air comme il faut, occupait le siége.

Le nouveau venu fut examiné avec tout l'intérêt qu'on pouvait attendre, un jour de pluie, d'une réunion de gens désœuvrés. Il était très-grand ; il avait le teint brun d'un Espagnol, de beaux yeux noirs pleins d'expression ; ses cheveux, bouclés très-près de la tête, étaient noirs et brillants comme du jais. A son nez aquilin, à ses lèvres étroites et minces, et à la perfection de ses formes, on reconnaissait en lui, du premier coup d'œil, un homme de bonne race. Ce fut l'impression instantanée de tous les assistants. Il traversa la salle avec une démarche aisée, indiqua du geste à son domestique l'endroit où il devait placer sa malle, salua la compagnie, s'approcha sans se presser du comptoir, son chapeau à la main, et y donna son nom : — Henri Butler, d'Oaklands, comté de Shelby. — Puis, se tournant d'un air d'indifférence, il se dirigea lentement du côté de l'affiche, et la lut.

— Jim, dit-il, n'avons-nous pas rencontré là-haut, chez Bernan, un garçon qui répondait assez bien à ce signalement ?

— Oui, maître, répondit Jim. Seulement, pour ce qui est de la main, je ne sais pas.

— Je n'y ai pas regardé, comme de raison, reprit l'étranger, bâillant avec insouciance.

Puis, allant vers l'hôte, il lui demanda une chambre particulière ; il avait, disait-il, à écrire sur-le-champ.

L'hôte était tout prévenances, et l'on vit aussitôt six ou sept nègres, jeunes ou vieux, mâles ou femelles, gras ou maigres, prendre leur vol avec bruit, comme une couvée de perdreaux, se pressant, s'agitant, se marchant mutuellement sur les pieds, se culbutant à qui mieux mieux pour signaler leur zèle à préparer la chambre de *maître*. Lui, cependant, s'assit au milieu de la salle, et entra en conversation avec son plus proche voisin.

M. Wilson, le manufacturier, depuis l'arrivée de l'étranger, n'avait cessé de le regarder d'un air à la fois curieux et troublé. Il lui semblait l'avoir vu quelque

part, bien qu'il ne pût se rappeler où. A chaque parole, à chaque mouvement, à chaque sourire de l'inconnu, il tressaillait; il fixait sur lui ses regards et les détournait soudain quand il rencontrait ces yeux noirs si brillants malgré leur air de froideur et d'indifférence. Enfin un souvenir subit parut l'illuminer. Il pâlit, et lança à l'étranger un coup d'œil où se lisait une si vive inquiétude, que celui-ci s'approcha aussitôt.

— Monsieur Wilson, je crois? lui dit-il du ton d'un homme qui vient d'en reconnaître un autre, et en lui tendant la main. Je vous demande pardon; je ne vous avais pas reconnu d'abord. Vous vous souvenez de moi, sans doute.— M. Butler, d'Oaklands, comté de Shelby.

— Oui... oui... oui, Monsieur, répondit l'autre du ton d'un homme qui rêve.

En ce moment, un nègre vint annoncer que la chambre de *maître* était prête.

— Jim, ayez soin de la malle, dit négligemment le voyageur.

Puis, s'adressant à M. Wilson, il ajouta :

— Je serais charmé de causer un instant avec vous.

M. Wilson le suivit, marchant à peu près comme un somnambule. Ils montèrent dans une grande chambre où l'on venait d'allumer un feu petillant. Quelques nègres s'y trouvaient encore, complétant à grand bruit les derniers apprêts.

Quand tout fut fini, et les domestiques dehors, le jeune homme ferma la porte d'un air résolu, mit la clef dans sa poche, fit des yeux le tour de l'appartement, puis croisa ses bras sur sa poitrine, et vint se placer en face de M. Wilson.

— George! dit celui-ci.

— Oui, George!

— Je ne pouvais le croire.

— Je suis assez bien déguisé, j'espère, dit le jeune homme en souriant. Un peu d'écorce de noix a élevé ma peau jaune à la dignité de peau brune, et j'ai teint mes cheveux en noir. Vous voyez que je ne réponds pas du tout à mon signalement.

— O George! vous jouez là un jeu terrible... Je ne vous l'aurais pas conseillé.

— J'en accepte la responsabilité, dit George avec un sourire fier.

Nous remarquerons en passant que George appartenait, par son père, à la race blanche. Sa mère était une de ces infortunées que leur beauté condamne à

être le jouet des passions de l'homme à qui elles appartiennent, et à mettre au jour des enfants qui ne connaîtront jamais leur père. Issu ainsi d'une des plus orgueilleuses familles du Kentucky, il en avait hérité, avec les traits réguliers d'un Européen, un caractère altier et indomptable. Il ne tenait de sa mère qu'une peau légèrement teintée à laquelle l'admirable beauté de ses yeux noirs était une ample compensation. Une légère modification à la couleur de sa peau et de sa chevelure avait suffi pour lui donner toute l'apparence d'un Espagnol; et la grâce naturelle de ses mouvements, jointe à la distinction de ses manières, lui rendait facile le rôle hardi qu'il avait adopté, — celui d'un gentleman voyageant avec son domestique.

M. Wilson, excellent homme, mais vieillard timide et méticuleux, arpentait la chambre dans une agitation visible. Il avait bonne envie de secourir George, mais, en même temps, une idée confuse lui était venue de ce qu'il devait à l'ordre et à la loi. Tout en continuant sa promenade, il s'exprima en ces termes :

— Eh bien, George, je suppose que vous êtes en fuite... vous quittez votre maître légitime... je n'en suis pas étonné... mais cependant j'en suis fâché, George... Oui... je suis forcé de vous le dire, George... c'est mon devoir...

— De quoi êtes-vous fâché? dit George avec calme.

— De quoi? De vous voir, pour ainsi dire, en révolte contre les lois de votre patrie.

— Ma patrie! s'écria George avec une véhémence pleine d'amertume. Ai-je une autre patrie que le tombeau?... Plût au ciel que j'y fusse déjà couché!

— Non, non, George, ne parlez pas ainsi... ce langage est criminel... contraire à l'Ecriture! George, vous êtes tombé entre les mains d'un mauvais maître... ceci est incontestable... Sa conduite envers vous est répréhensible... je ne prétends pas le défendre. Mais vous savez que l'ange enjoignit à Agar d'aller retrouver sa maîtresse et de se remettre en sa puissance... L'apôtre renvoya Onésime à son maître...

— Ne me citez pas ainsi la Bible, monsieur Wilson! s'écria George les yeux étincelants. Ma femme est chrétienne; moi aussi, je veux l'être, si jamais je le puis. Mais citer la Bible à un homme qui se trouve dans ma position, c'est vouloir l'en dégoûter pour toujours. J'en appelle au Dieu tout-puissant : je suis prêt à le prendre pour juge, et à lui demander si j'ai tort de vouloir être libre.

— Ces sentiments sont naturels, dit le bonhomme en se mouchant, oui, bien naturels... mais je ne dois pas les encourager. Oui, mon garçon, j'en suis

fâché pour vous... votre sort était cruel... très-cruel... mais l'apôtre dit : Que chacun reste dans la situation qui lui a été assignée. Voyez-vous, George, nous devons tous nous soumettre aux vues de la Providence.

George était debout, la tête rejetée en arrière, et pressant de ses bras croisés sa large poitrine. Il sourit amèrement.

— Monsieur Wilson, si les Indiens vous capturaient, vous séparaient de votre femme et de vos enfants, et voulaient employer votre vie tout entière à faire pousser du blé pour eux, vous jugeriez-vous obligé de demeurer dans la situation qui vous aurait été assignée? Je crois plutôt que vous regarderiez le premier cheval errant que vous pourriez trouver comme une indication des vues de la Providence... convenez-en!

A ce nouvel aspect que prenait la question, le vieillard ouvrit de grands yeux. Mais s'il n'était pas fort sur le raisonnement, il avait du moins plus de bon sens que n'en ont, en pareil cas, la plupart des logiciens : il savait se taire quand il n'avait rien à dire. Il se réfugia donc dans les exhortations générales, tout en ajustant avec soin les plis de son parapluie.

— Voyez-vous, George... vous savez que j'ai toujours été votre ami. Tout ce que je viens de vous dire, je vous l'ai dit pour votre bien. Je crois que vous courez un danger terrible. Vous ne pouvez espérer de réussir. Si l'on vous rattrape, votre sort sera pire que jamais. Vous subirez tous les outrages, toutes les violences, et, quand vous serez à moitié mort, on vous enverra dans le Sud.

— Monsieur Wilson, je sais tout cela. Je cours des risques. Mais...

Il ouvrit son surtout, et montra deux pistolets, en compagnie d'un poignard à la lame recourbée.

— Voici! dit-il. Je les attends! Je n'irai jamais dans le Sud, non! Si l'affaire en vient là, je saurai toujours m'assurer six pieds de terre libre... la première et la dernière que j'aurai jamais possédée dans le Kentucky.

— Allons, George, vous êtes dans un état trop violent! Vous touchez vraiment au désespoir... vous m'inquiétez... Violer ainsi les lois de votre patrie!

— Encore ma patrie! Monsieur Wilson, vous avez une patrie, vous! Mais moi, et tous ceux qui comme moi sont nés d'une mère esclave, avons-nous une patrie?... Quelles lois y a-t-il pour nous? Les avons-nous faites? Les avons-nous consenties? Nous ne leur devons rien!... Tout ce qu'elles font pour nous, c'est de nous écraser, et de nous maintenir à terre. N'ai-je pas entendu vos harangues du 4 juillet? Ne nous dites-vous pas à tous, une fois chaque année,

qu'un gouvernement n'est légitime qu'autant qu'il tire son pouvoir du consentement des gouvernés? Croyez-vous que cela ne donne pas des idées quand on entend de pareils discours?... Croyez-vous qu'on ne rapproche pas ceci de cela, et qu'on ne se rende pas compte de tout?

M. Wilson avait un de ces esprits qu'on peut comparer assez justement à une balle de coton : doux, moelleux, sans consistance, un peu confus, et cédant obligeamment à toute pression. En réalité, il était touché jusqu'au fond du cœur du malheur de George; il avait une sorte de perception obscure et confuse des sentiments qui l'agitaient; mais il croyait de son devoir de le sermonner sans paix ni trêve.

— George, vous avez tort... Vous savez que je suis votre ami... Eh bien, je dois vous le dire, vous feriez mieux de ne pas vous occuper d'idées pareilles. Elles sont mauvaises, George... très-mauvaises pour les gens de votre condition.

Ici, M. Wilson s'assit à une table, et se mit à mordre, avec une agitation nerveuse, le manche de son parapluie.

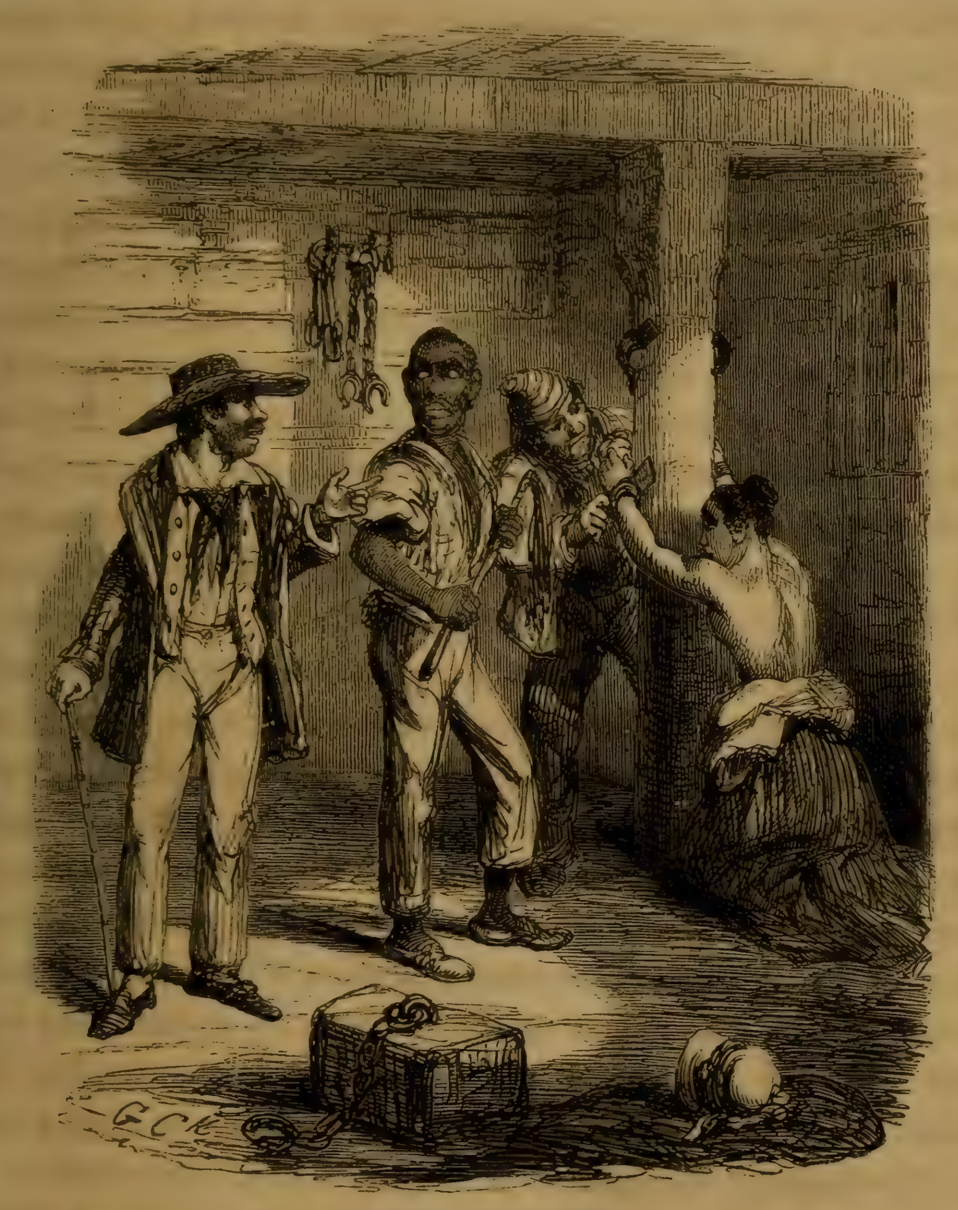
George se leva, et s'assit d'un air résolu en face de lui.

— Voyons, monsieur Wilson, dit-il, regardez-moi bien. Me voilà devant vous. N'ai-je pas l'air d'un homme tout autant que vous? Regardez mon visage, regardez mes mains, regardez mon corps, — et le jeune mulâtre se redressait avec fierté, — ne suis-je pas un homme aussi bien que qui que ce soit? Eh bien, monsieur Wilson, écoutez ce que j'ai à vous dire. J'ai eu un père, — un de vos gentlemen du Kentucky, — qui n'a pas fait assez de cas de moi pour me préserver d'être vendu, avec ses chiens et ses chevaux, lorsqu'il a fallu payer ses dettes après sa mort. J'ai vu ma mère mise à l'encan par le shériff, avec ses sept enfants. Ils furent vendus sous mes yeux, l'un après l'autre, à différents maîtres. J'étais le plus jeune. Elle s'approcha d'un vieillard qui m'avait acheté, s'agenouilla devant lui, et le supplia de l'acheter aussi, afin qu'il lui restât au moins un enfant. Il la repoussa d'un coup de botte. Je vis cela, et je ne cessai d'entendre les gémissements et les cris de la pauvre femme que lorsqu'on m'eut attaché au cou du cheval qui devait me porter chez mon nouveau maître.

— Et après?

— Ce maître traita avec un des assistants, et acheta ma sœur aînée. C'était une bonne et pieuse fille, aussi belle que ma mère l'avait été. Elle

appartenait à l'église Baptiste; on l'avait bien élevée; ses manières étaient distinguées. D'abord je me réjouis que mon maître l'eût achetée, puisque j'y gagnais d'avoir auprès de moi quelqu'un qui m'aimât. J'en fus bientôt au désespoir. J'entendis à travers une porte les coups de fouet qu'on lui donnait,



LA VERTU PERSÉCUTÉE.

On la fouettait parce qu'elle voulait mener une vie honnête et chrétienne, et que, d'après vos lois, une fille esclave n'en a pas le droit.

et qui me semblaient frapper à nu mon propre cœur... Et je ne pouvais rien pour la défendre! On la fouettait, Monsieur, parce qu'elle voulait mener une vie honnête et chrétienne, et que, d'après vos lois, une fille esclave n'en a pas le droit! A la fin, je la vis enchaîner et renvoyer au marché de la Nouvelle-

Orléans, au milieu d'un troupeau d'esclaves à vendre. Et il n'y avait pas d'autre cause à cela que celle que je vous ai dite! Et, depuis lors, je n'en ai plus entendu parler. J'ai grandi pendant de longues années, n'ayant ni père, ni mère, ni sœur, ni aucune créature vivante qui se souciât de moi plus que d'un chien, grondé, fouetté, et, le plus souvent, mourant de faim. Oui, Monsieur, j'ai quelquefois ramassé avec bonheur les os que l'on jetait aux chiens! Et pourtant, tout petit que j'étais, quand je passais à pleurer des nuits entières, ce n'était pas la faim, ce n'était pas le fouet qui m'arrachait des larmes. Non, Monsieur! je pleurais ma mère et mes sœurs; ma plus grande douleur était de n'avoir personne à aimer sur la terre. Je n'ai jamais su ce que c'est que la paix et le bonheur... Je n'avais jamais entendu une parole bienveillante lorsque j'entrai dans votre fabrique... Monsieur Wilson, vous m'avez bien traité. Vous m'avez encouragé à bien faire. C'est grâce à vous que j'ai appris à lire et à écrire, que j'ai tâché de faire quelque chose de moi. Dieu sait combien j'en suis reconnaissant... C'est alors que je rencontrai ma femme... Vous l'avez vue, Monsieur, vous savez combien elle est belle. Quand je m'aperçus qu'elle m'aimait, quand je l'épousai, j'avais peine à croire que je fusse en vie, tant j'étais heureux. Songez, Monsieur, qu'elle est aussi bonne que belle! Mais bientôt... vous vous le rappelez... mon maître arrive... il m'arrache à mes travaux, à mes amis, à tout ce que j'aime; il m'écrase, il me plonge dans la boue. Et pourquoi? — Parce que, dit-il, j'ai oublié ce que j'étais. — Il veut m'apprendre que je ne suis qu'un nègre. Pour combler la mesure, il se place entre moi et ma femme; il veut que je l'abandonne et que je vive avec une autre... Et tout cela, vos lois lui donnent le pouvoir de le faire, en dépit de Dieu et des hommes... Monsieur Wilson, prenez-y garde : tous ces excès, qui ont brisé le cœur de ma mère, de ma sœur, celui de ma femme et le mien, tous, sans exception, sont autorisés par vos lois. Tout habitant du Kentucky a le droit de les commettre, personne ne peut s'y opposer... Et voilà ce que vous appelez les lois de mon pays!... Monsieur, je n'ai pas plus de pays que je n'ai de père; mais je vais en avoir un. Je ne demande rien à votre pays, si ce n'est de me laisser tranquille, de ne pas m'empêcher de sortir. Quand j'aurai atteint le Canada, où je serai reconnu pour un homme et protégé... j'aurai un pays, alors, et j'obéirai à ses lois. Mais si quelqu'un veut s'opposer à mon passage... qu'il y prenne garde! Je suis au désespoir. Je combattrai pour ma liberté jusqu'à mon dernier souffle. C'est ce qu'ont fait vos pères, dites-vous? S'ils en eurent le droit, je l'ai comme eux.

Il prononça ces paroles, tantôt assis devant la table, tantôt marchant à grands pas dans la chambre. Ses yeux étincelaient à travers ses larmes; ses gestes étaient ceux d'un homme au désespoir. Le bon cœur du vieillard n'y put résister. Il avait tiré de sa poche un grand mouchoir de soie jaune, et s'en essuyait incessamment le visage. Tout à coup il éclata :

— Malheur à eux! Ne l'ai-je pas toujours dit?... Vieux suppôts de Satan!... J'espère que je n'ai pas juré... Eh bien donc, George, allez de l'avant! mais soyez prudent, mon garçon. Ne tirez sur personne, George... à moins que... non, vous ferez mieux de ne pas tirer, croyez-moi... Du moins, je ne viserais personne... vous comprenez?... Où est votre femme, George? ajouta-t-il en se levant comme par un mouvement convulsif et en marchant dans la chambre.

— Enfuie, Monsieur, enfuie, son enfant dans ses bras! Dieu seul sait où elle est. Elle suit l'étoile du Nord... Nous retrouverons-nous jamais en ce monde? Personne ne peut le dire.

— Est-ce possible? Est-ce croyable? Quitter d'aussi bonnes gens!

— Les bonnes gens s'endettent, dit George amèrement, et les lois de *notre* pays les autorisent à vendre l'enfant arraché du sein de sa mère, pour sortir d'embarras.

— Bien! bien! dit l'honnête vieillard en fouillant dans sa poche; j'agis peut-être contre mon jugement... Tant pis! Je ne veux pas suivre mon jugement. Ainsi, George...

Il tira de son portefeuille un paquet de billets de banque, et le lui offrit.

— Non, mon cher, mon bon Monsieur, dit George. Vous avez déjà fait beaucoup pour moi, et ceci pourrait avoir pour vous des suites fâcheuses. J'ai assez d'argent, je l'espère, pour aller aussi loin qu'il le faudra.

— Prenez, George, il le faut. L'argent est partout d'un grand secours; vous ne sauriez trop en avoir, pourvu que vous l'ayez honnêtement acquis. Prenez... prenez, vous-dis-je... prenez, mon enfant...

George se rendit enfin.

— J'y consens, dit-il, mais à condition que je m'acquitterai quelque jour.

— Et maintenant, George, combien de temps allez-vous voyager ainsi? Ni longtemps ni bien loin, je l'espère. Vous jouez à merveille votre rôle, mais il est trop hardi. Et ce compagnon tout noir, qui est-il?

— Un brave garçon qui parvint, il y a plus d'un an, à passer au Canada.

Après y être arrivé, il apprit que son maître, furieux de son évasion, avait fait fouetter sa pauvre vieille mère. Il a refait tout ce chemin pour la consoler et travailler à sa délivrance.

— A-t-il réussi ?

— Pas encore. Il a rôdé longtemps autour de l'habitation, mais n'a pas trouvé l'occasion favorable. En attendant, il vient avec moi jusqu'à l'Ohio pour me conduire chez les amis qui l'ont assisté. Après quoi, il retournera près de sa mère.

— C'est dangereux ! bien dangereux ! dit le vieillard.

George se redressa et sourit avec dédain pendant que le bonhomme l'examinait de la tête aux pieds avec une surprise naïve.

— George, dit enfin M. Wilson, vous êtes étonnamment changé. A votre manière de porter la tête haute, à votre langage, à vos gestes, on dirait un autre homme.

— C'est que je suis libre, dit George avec orgueil. Oui, Monsieur, je ne dirai plus *maître* à personne... Je suis libre !

— Prenez garde ; vous n'êtes pas encore en sûreté ; on peut vous reprendre.

— S'il faut en venir là, monsieur Wilson, tous les hommes sont égaux et libres dans la tombe.

— Je suis vraiment abasourdi de votre audace. Venir tout droit ici, dans l'auberge la plus proche !

— Monsieur Wilson, la chose est si hardie, et l'auberge si proche, que personne ne s'avisera de me chercher ici. Ils iront droit devant eux... Vous-même, vous hésitiez à me reconnaître. Personne ici ne connaît Jim, dont le maître n'est pas de ce comté. D'ailleurs, il a renoncé à le reprendre. Personne ne le poursuit ; personne non plus, j'imagine, ne m'arrêtera sur mon signalement.

— Mais la marque que vous avez à la main ?

George ôta son gant, et montra une cicatrice encore toute récente.

— C'est une dernière preuve d'amitié que j'ai reçue de M. Harris, dit-il d'un air méprisant. Il y a une quinzaine qu'il se mit dans la tête de me faire ce cadeau, parce qu'il était sûr, disait-il, que j'essayerais de m'enfuir un jour ou l'autre. Cela vous paraît bien trouvé, n'est-ce pas?

Et il remit son gant.

— Vraiment, dit M. Wilson, mon sang se glace dans mes veines quand je pense à votre situation, à vos dangers.

— Le mien a été glacé pendant bien des années ; à présent, il commence à bouillir... Tout à l'heure, mon cher Monsieur, reprit-il après un moment de silence, quand j'ai vu que vous me reconnaissiez, j'ai pensé que si je n'avais pas avec vous cette conversation, vos regards étonnés finiraient par me trahir. Je pars demain matin avant le jour ; demain soir je dormirai, je l'espère, sain et sauf dans l'État d'Ohio. Je voyagerai en plein jour ; je m'arrêterai aux meilleurs hôtels ; je dînerai avec les maîtres du pays. Adieu, Monsieur. Si l'on vous raconte que j'ai été pris, vous pourrez ajouter : Il est mort.

Il était debout, dans une attitude pleine de fermeté ; il tendit la main à son interlocuteur par un geste de prince. L'excellent petit vieillard la secoua cordialement, et, après de nouveaux conseils de prudence, il prit son parapluie et sortit de la chambre.

George resta debout, l'air pensif, les regards fixés sur la porte que M. Wilson venait de fermer. Une idée subite lui traversa l'esprit. Il s'élança, ouvrit la porte, et cria :

— Monsieur Wilson, encore un mot !

Le vieillard rentra. George poussa les verroux comme la première fois, et resta quelques moments immobile, regardant le plancher d'un air irrésolu. Enfin, relevant la tête par un sublime effort :

— Monsieur Wilson, vous avez agi envers moi en chrétien... J'ai à vous demander un dernier acte de charité chrétienne.

— Eh bien?...

— Vous aviez raison tout à l'heure... je cours de terribles risques. Si je meurs, il n'y a pas sur la terre un être qui s'en soucie, ajouta-t-il, respirant avec peine et parlant à contre-cœur ; on écartera du pied mon cadavre, l'on m'enterrera comme un chien, et, le jour d'après, personne n'y pensera plus... personne, excepté ma pauvre femme !... Pauvre âme ! elle me pleurera, elle !... Si vous pouviez, monsieur Wilson, trouver le moyen de lui faire passer cette petite épingle... Elle me l'a donnée un jour de Noël, la pauvre enfant !... Remettez-la-lui, et dites-lui que je l'ai aimée jusqu'à mon dernier soupir... Le ferez-vous ? le ferez-vous ? ajouta-t-il avec chaleur.

— Oui, certes... pauvre garçon !... dit le vieillard en prenant l'épingle.

Ses yeux étaient humides et sa voix tremblante.

— Dites-lui ceci, reprit Georges ; ma dernière volonté est qu'elle aille au Canada si elle le peut. Peu importe que sa maîtresse soit bonne, ou qu'Élisa

aime son *chez elle*... elle ne doit pas reculer... L'esclavage finit toujours mal. Dites-lui de faire de notre enfant un homme libre, afin qu'il n'ait pas à souffrir tout ce que j'ai souffert. Me le promettez-vous, monsieur Wilson?

— Oui, George, comptez-y. Mais j'espère que vous ne mourrez pas. Prenez courage; vous êtes un brave garçon. Ayez confiance dans le Seigneur, George! Je voudrais bien vous savoir en sûreté... oui, vous pouvez m'en croire...

— Y a-t-il un Dieu en qui je puisse avoir confiance? dit George d'un ton si amer et si désespéré que le vieillard s'arrêta tout court... J'ai vu toute ma vie des choses qui m'ont fait sentir qu'il ne peut pas y avoir de Dieu... Vous autres chrétiens, vous ne savez pas quelle impression ces choses-là font sur nous! Il y a un Dieu pour vous; mais y en a-t-il un pour nous?

— Non, non, mon enfant, je vous en conjure, dit le vieillard, — et il sanglotait presque en parlant, — n'ayez pas ces sentiments-là! Il y a... il y a un Dieu... Les nuages et l'obscurité l'environnent, mais son trône a pour bases la droiture et la justice. Il y a un Dieu, George, croyez-le. Fiez-vous en lui, et je suis sûr qu'il vous assistera. Tout sera remis en sa place... si ce n'est dans ce monde, ce sera dans l'autre.

La piété sincère de cet homme simple et bon donnait en ce moment à sa parole une dignité et une autorité singulières. George, qui parcourait la chambre à grands pas, s'arrêta un instant d'un air pensif, puis il dit avec calme :

— Je vous remercie de m'avoir parlé ainsi, mon excellent ami : je penserai *à cela.*

CHAPITRE XII.

Quelques incidents d'un commerce légal.

« Une voix a été entendue dans Rama : c'étaient des pleurs, des lamentations, une grande douleur. Rachel pleurait ses enfants, et ne voulait pas être consolée. »

M. Haley et Tom cheminaient dans leur chariot, chacun d'eux absorbé, pour le moment, par ses propres réflexions. Il serait souvent curieux de comparer les réflexions de deux hommes assis côte à côte. Ils sont sur le même

siége; leurs yeux, leurs oreilles, leurs mains, tous leurs organes sont semblables; les mêmes objets attirent leurs regards : et pourtant, combien leurs pensées sont différentes!

Prenons M. Haley, par exemple : il réfléchit d'abord aux dimensions de Tom, à la largeur de sa poitrine, à sa taille élevée, au prix qu'il en tirerait s'il parvenait à l'amener bien gras et en bon état sur le marché. Il songea ensuite à la manière dont il formerait son troupeau; il calcula la valeur respective des hommes, des femmes et des enfants dont il entendait le composer; il médita sur d'autres détails de son commerce. Enfin il pensa à lui-même, et s'applaudit de son humanité. Tous ses confrères enchaînaient les pieds et les mains de leurs nègres; mais lui se contentait de leur mettre les fers aux pieds; il entendait laisser à Tom l'usage de ses mains, tant qu'il se conduirait bien. Et il soupirait en songeant à l'ingratitude de la nature humaine. Il pouvait douter, en effet, que Tom appréciât ses bontés. Il s'était vu si souvent trompé par les nègres qui avaient eu le plus à se louer de lui, qu'il s'étonnait lui-même d'avoir conservé un aussi bon cœur.

Tom, lui, songeait à certaines paroles d'un vieux livre passé de mode, et les ruminait incessamment dans sa tête : « Les cités de ce monde sont périssables; mais nous cherchons la cité à venir. C'est pourquoi Dieu n'a pas honte d'être appelé notre Dieu, car il nous a préparé une cité. » Ces paroles d'un vieux livre, écrit en grande partie par des hommes grossiers et ignorants, ont eu, de tous temps, un pouvoir étrange sur l'esprit des pauvres et des simples, les pareils de Tom. Elles remuent l'âme dans ses profondeurs, et, comme le son de la trompette, éveillent le courage, l'énergie, l'enthousiasme, dans ces cœurs où ne régnait auparavant que le plus sombre désespoir.

M. Haley, tirant de sa poche divers journaux, se mit à en étudier les annonces avec un vif intérêt. Il ne lisait pas très-couramment, et il avait contracté l'habitude de chantonner à demi-voix ce qu'il lisait, comme s'il eût voulu vérifier par ses oreilles le témoignage de ses yeux. Il récita sur ce ton le paragraphe suivant :

« VENTE APRÈS DÉCÈS. — *Nègres.* Seront vendus par ordre de la cour, » le mardi 20 février, devant la porte de la maison de justice, à Washington, » dans le Kentucky, les nègres dont les noms suivent : Agar, âgée de soixante » ans; John, trente ans; Ben, vingt et un ans; Saül, vingt-cinq ans; Albert,

» quatorze ans ; — au profit des créanciers et héritiers de Jessé Blutchford,
» esquire. »

Samuel Morris, Thomas Flint,

Exécuteurs testamentaires.

— Il faudra voir cela, dit-il à Tom, n'ayant personne autre à qui parler. — Voyez-vous, Tom, je veux mener avec vous, dans le Sud, un assortiment de nègres de premier choix ; cela vous fera une société agréable, et vous serez en bonne compagnie, savez-vous ? Nous allons d'abord aller directement à Washington, et je vous mettrai dans la prison pendant que je ferai mes affaires.

Tom reçut cette agréable nouvelle avec une tranquillité parfaite. Il se demanda seulement, au fond de son cœur, combien de ces infortunés auraient femmes et enfants, et s'ils sentiraient en les quittant ce qu'il avait éprouvé lui-même. Cette déclaration naïvement brutale qu'on l'allait mettre en prison l'avait, ajoutons-le, fort médiocrement flatté, car il s'était toujours enorgueilli d'une vie honnête et sans reproche. Oui, nous devons l'avouer, Tom était un peu fier de sa probité. Le pauvre homme ! pouvait-il être fier d'autre chose ? S'il eût appartenu à une classe plus élevée de la société, il n'aurait peut-être pas été réduit à un tel ordinaire. Quoi qu'il en soit, la journée s'écoula, et, la nuit venue, Haley et Tom se trouvèrent comfortablement établis à Washington, le premier dans une taverne, le second dans un cachot.

Le lendemain, vers onze heures du matin, une foule composée de gens de toute sorte se pressait autour des degrés du palais de justice, chacun fumant, chiquant, crachant, jurant ou causant, suivant son goût et son caprice. Tous attendaient que la vente commençât. Les hommes et les femmes qu'on allait vendre, formant un groupe à part, conversaient à voix basse. Celle que l'affiche désignait sous le nom d'Agar avait tous les traits et toute la conformation d'une Africaine. Agée d'environ soixante ans, elle paraissait plus vieille, car la maladie et un travail excessif l'avaient usée. Elle était à peu près aveugle et presque paralysée par un rhumatisme. A côté d'elle se tenait debout le seul enfant qui lui restât, un garçon de quatorze ans et de belle mine. Il se nommait Albert : c'était le dernier d'une nombreuse famille dont tous les membres avaient été arrachés à leur mère l'un après l'autre, et vendus sur un marché du Sud. La pauvre femme, le retenant de ses deux mains tremblantes, fixait ses yeux pleins d'épouvante sur tous ceux qui venaient l'examiner.

— N'ayez pas peur, tante Agar, dit le plus âgé des noirs; j'ai parlé de cela à maître Thomas; il croit pouvoir s'arranger de façon à ne faire qu'un lot de vous deux.

— Qu'ils ne disent pas que je ne suis plus bonne à rien, dit-elle en levant ses mains tremblantes... Je puis encore faire la cuisine, frotter, récurer. Je vaux la peine d'être achetée, si l'on ne me met pas à trop haut prix... Dites-leur cela, ajouta-t-elle d'un air suppliant.

Haley s'ouvrit un passage à travers le groupe, alla droit au plus âgé des esclaves mâles, lui ouvrit la bouche pour en examiner l'intérieur, lui tâta les dents, lui commanda de se lever, de se redresser, de se courber et d'exécuter diverses évolutions pour montrer ses muscles. Puis il passa à son voisin, à qui il fit subir les mêmes épreuves. Arrivé enfin à l'enfant, il lui palpa les bras, lui ouvrit les mains, les examina, et le fit sauter pour voir s'il était agile.

— Il ne doit pas être vendu sans moi, dit la vieille femme avec chaleur : lui et moi, nous formons un lot; je suis encore forte, maître! Je puis faire beaucoup d'ouvrage, beaucoup, maître !

— Sur une plantation? dit Haley avec un regard de mépris... c'est très-vraisemblable !

Satisfait de son examen, il se retira et se tint debout, les mains dans les poches, un cigare à la bouche, le chapeau sur l'oreille, l'œil fixe, en mesure d'agir.

— Qu'en pensez-vous ? dit un homme qui avait suivi l'examen de Haley, comme pour se former une opinion d'après la sienne.

— Hum! dit Haley en crachant, je mettrai sur les deux plus jeunes et sur l'enfant.

— Ils veulent vendre l'enfant avec la vieille femme, reprit l'homme.

— La belle combinaison!... Ce paquet de vieux os!... elle ne vaut pas le sel qu'elle mange.

— Alors, vous ne la prendrez pas ?

— Il faudrait être fou pour l'acheter; elle est à moitié aveugle, percluse de rhumatismes, idiote par-dessus le marché.

— Il y en a qui achètent ces vieilles créatures, et qui en tirent plus de profit qu'on ne pense, dit l'autre d'un air pensif.

— Je n'en ferai rien, dit Haley; je ne la prendrais pas, me la donnât-on pour rien; j'ai vu ce que c'était.

— Hum! ce serait grande pitié de ne pas l'acheter avec son fils; elle paraît lui être si attachée!... Je crois qu'on la donnera pour un morceau de pain.

— Bon pour ceux qui ont de l'argent de trop. J'enchérirai pour l'enfant; on peut l'employer avantageusement dans une plantation; mais je n'irais pas m'empêtrer de la mère quand même on voudrait m'en faire cadeau...

— Elle en sera au désespoir.

— C'est tout naturel, dit froidement le trafiquant.

Un bourdonnement tumultueux, qui se fit dans la salle, interrompit leur conversation; le commissaire priseur, petit homme à l'air important et affairé, s'ouvrit à coups de coudes un chemin à travers la foule. La vieille femme, respirant à peine, saisit son enfant par un mouvement instinctif.

— Tiens-toi près de ta mère, Albert... dit-elle, tiens-toi tout près... ils nous mettront ensemble.

— Ah! maman, dit l'enfant, j'ai bien peur que non.

— Il le faut, mon enfant, dit la vieille avec véhémence, autrement je ne pourrais vivre...

En ce moment le commissaire priseur, d'une voix de Stentor, cria que l'on fit place. On allait donc procéder à la vente. Chacun s'écarta, en effet, et l'opération commença. Les hommes portés sur l'affiche furent promptement adjugés à des prix qui prouvaient que la marchandise était fort demandée. Deux d'entre eux échurent à maître Haley.

— A vous, maintenant, mon jeune gars, dit le commissaire priseur en touchant l'enfant de son marteau. Debout! et montrez que vous avez du nerf...

— Mettez-nous ensemble... ensemble... s'il vous plaît... maître! dit la vieille qui se cramponnait avec force à son fils.

— Arrière! dit brusquement le commissaire, la repoussant. Vous aurez votre tour... Allons! sautez, noiraud!...

En prononçant ces paroles, il poussa l'enfant sur l'estrade, pendant qu'un gémissement profond et douloureux retentissait derrière lui. L'enfant se retourna. Mais il n'eut pas le temps de s'arrêter; malgré les larmes qui jaillirent de ses grands yeux brillants, il arriva en un moment sur l'estrade.

Sa jolie figure, ses membres agiles et sa physionomie éveillée excitèrent une ardente concurrence; une demi-douzaine d'offres frappèrent à la fois l'oreille du commissaire. Inquiet, effrayé à demi, l'enfant regardait de côté et d'autre à mesure qu'il entendait les cris des enchérisseurs. Enfin le marteau

tomba. Albert était adjugé à maître Haley. On le poussa de l'estrade vers son nouveau maître. S'étant arrêté un moment, il se retourna et vit sa pauvre mère qui tremblait de tous ses membres, tendant ses mains vers lui.

— Achetez-moi aussi, maître, pour l'amour du bon Dieu!... achetez-moi!... Si vous ne m'achetez pas, j'en mourrai!

— Vous mourrez tout aussi bien si je vous achète, dit Haley.

Et il lui tourna le dos.

La pauvre vieille esclave fut mise en vente; personne ne surenchérit. L'homme qui avait causé avec Haley, et qui ne paraissait pas inaccessible à la pitié, l'acheta presque pour rien; alors l'assemblée se dispersa.

Les malheureux nègres qui venaient d'être vendus avaient vécu bien longtemps sous un même toit; ils se pressèrent autour de la mère désespérée dont l'agonie était déchirante à voir.

— Ne pouvaient-ils m'en laisser un?... Maître m'avait toujours dit que j'en garderais un!... Il me l'avait promis!... répétait-elle sans cesse avec un accent douloureux.

— Ayez confiance dans le Seigneur, tante Agar, dit tristement le plus âgé des esclaves.

— Qu'est-ce que j'y gagnerai? demanda-t-elle en sanglotant.

— Mère! mère! dit l'enfant, ne parlez pas ainsi!... On dit que vous avez un bon maître.

— Qu'est-ce que cela me fait?... Albert!... mon fils!... mon dernier enfant!... peu m'importe, mon Dieu!

— Allons, emmenez-la donc... dit sèchement Haley aux témoins de cette scène. Si elle continue sur ce ton, cela ne peut lui faire que du mal.

Quelques vieillards qui se trouvaient là, moitié par persuasion, moitié par force, arrachèrent l'enfant des bras de la pauvre créature, et firent de leur mieux pour la consoler, tout en l'entraînant vers le chariot de son nouveau maître.

— A nous, maintenant! dit Haley en poussant devant lui trois esclaves qu'il venait d'acheter.

Il sortit de sa poche un paquet de menottes, les mit à leurs poignets, et attacha chaque menotte à une longue chaîne. Après quoi, il fit marcher devant lui les trois esclaves jusqu'à la prison.

Quelques jours après, Haley était heureusement installé, avec sa marchandise, sur un des bateaux de l'Ohio. C'était le noyau de sa troupe qu'il allait

augmenter, chemin faisant, d'autres esclaves achetés, soit par lui, soit par son agent, sur différents points, le long du fleuve.



SÉPARATION DE LA MÈRE ET DE L'ENFANT.

Quelques vieillards qui se trouvaient là, moitié par persuasion, moitié par force, arrachèrent l'enfant des bras de la pauvre créature, et firent de leur mieux pour la consoler, tout en l'entraînant vers le chariot de son nouveau maître.

La Belle-Rivière [1], bâtiment aussi beau qu'aucun autre qui ait jamais

[1] Ces mots sont en français dans le texte. *Ohio* signifie, dans la langue des Indiens, *Belle rivière.*

navigué sur le fleuve dont il portait le nom, s'abandonnait, joyeuse, au courant, faisant flotter, sous un ciel splendide, les banderoles et les étoiles de la libre Amérique. Les galeries étaient couvertes de dames élégantes et de gentlemen qui jouissaient, en se promenant, de cette belle journée. Tout, à bord, respirait la joie; tout était plein de mouvement et de vie; tout, excepté les esclaves d'Haley qui, relégués à fond de cale avec les autres marchandises, ne paraissaient pas apprécier les avantages de leur position. Assis au plus près les uns des autres, ils causaient à voix basse.

— Mes enfants, leur dit Haley qui parut tout à coup, j'espère que vous ne perdez pas courage, et que vous êtes de bonne humeur... Pas de bouderie, voyez-vous, pas de grimaces!... Conduisez-vous bien avec moi, j'agirai bien envers vous.

Les nègres répondirent par leur invariable « Oui, maître, » qui est depuis des siècles le mot d'ordre de la pauvre Afrique. Mais, nous sommes obligé de l'avouer, ils n'avaient pas l'air de très-bonne humeur. Les drôles conservaient encore une foule de petits préjugés : ils pensaient à leurs femmes, à leurs mères, à leurs sœurs, à leurs enfants, qu'ils avaient vus pour la dernière fois. L'auteur de leurs peines avait beau leur commander d'être gais, cela ne pouvait pas venir tout de suite.

— J'ai une femme, dit l'article enregistré sous cette désignation : « John, âgé de trente ans; » et il laissa tomber sur le genou de Tom sa main enchaînée; j'ai une femme, et elle ne se doute pas de tout ceci, la pauvre enfant!

— Où est-elle? demanda Tom.

— Dans une auberge à quelques pas de nous... Je voudrais bien la voir encore une fois en ce monde.

Pauvre John! c'était assez naturel. Et, pendant qu'il parlait, ses larmes tombèrent aussi naturellement de ses yeux que s'il eût été blanc. Tom laissa échapper un long soupir de son cœur oppressé, et essaya de consoler, comme il put, son camarade.

En haut, dans la cabine, se trouvaient des pères et des mères, des maris et des femmes; autour d'eux de joyeux enfants semblaient voltiger comme autour des fleurs voltigent les papillons. L'image du bonheur s'offrait de tous côtés à leurs regards.

— Maman, dit un petit garçon qui venait de l'entre-pont, il y a un marchand d'esclaves à bord, qui emmène dans le Sud quatre ou cinq nègres.

— Pauvres gens! dit la mère avec l'accent de la douleur et de l'indignation.

— Qu'est-ce donc? demanda une autre dame.

— De pauvres esclaves à fond de cale, dit la mère.

— Et ils sont enchaînés, dit l'enfant.

— C'est une honte pour notre pays qu'on y puisse voir de pareilles choses! fit remarquer une autre dame.

— Oh! il y a, sur ce sujet, beaucoup à dire pour et contre, reprit une femme élégante assise à la porte de la chambre, où elle cousait, pendant que son petit garçon et sa petite fille jouaient autour d'elle. J'ai été dans le Sud, et je dois dire que les nègres, selon moi, y sont plus heureux que s'ils étaient libres.

— A certains égards, quelques-uns sont assez bien traités, je le reconnais, répondit la dame à qui s'adressaient ces paroles. Mais le côté le plus odieux de l'esclavage est, à mon sens, le mépris qu'il témoigne pour les sentiments et les affections; c'est la cruauté avec laquelle il brise à tous moments les liens de la famille.

— C'est un mal, sans doute, répliqua l'autre, déployant une robe d'enfant qu'elle venait d'achever et dont elle examinait attentivement les broderies; mais cela n'arrive pas souvent, j'imagine?

— Très-souvent, au contraire, dit la première avec vivacité. J'ai passé plusieurs années, soit dans le Kentucky, soit dans la Virginie, et ce que j'y ai vu fait saigner le cœur. Veuillez, Madame, vous figurer un instant que l'on vous enlève les deux enfants que voici pour les vendre...

— Nous ne pouvons pas juger des sentiments de ces gens-là par les nôtres, dit l'autre dame en assortissant des laines sur ses genoux.

— Si vous en parlez ainsi, Madame, en vérité, vous ne les connaissez guère! s'écria la première avec chaleur. Je suis née, j'ai été élevée au milieu d'eux : je sais que leur sensibilité est aussi vive que la nôtre... plus vive, peut-être.

— Vous croyez, vraiment? dit en bâillant la belle dame.

Puis elle alla regarder par la fenêtre de la cabine, et répéta enfin, en manière de conclusion, l'aphorisme par lequel elle avait commencé :

— Je n'en suis pas moins convaincue qu'ils sont plus heureux ainsi que s'ils étaient libres.

— Il entre assurément dans les projets de la Providence que la race afri-

caine soit esclave, et ne sorte jamais de sa condition actuelle, dit un homme à l'air grave, habillé de noir, un homme d'église. « Maudit soit Chanaan! il sera le serviteur des serviteurs, » dit l'Écriture.

— Dites donc, étranger, est-ce bien là le sens de ce texte? lui demanda un homme de grande taille, debout non loin du révérend.

— On n'en saurait douter. Il a plu à la Providence, pour quelque raison impénétrable, de condamner, il y a des siècles, cette race à la servitude. Nous ne devons pas opposer notre opinion aux décrets de Dieu.

— Très-bien! Allons de l'avant, alors, et achetons des nègres, puisque la Providence le veut. N'est-ce pas, Monsieur? ajouta-t-il en se tournant vers Haley, qui, debout près du poêle, et les mains dans ses poches, écoutait attentivement la conversation.

— Oui, continua-t-il, nous devons tous nous résigner aux décrets de la Providence. Il faut que les nègres soient incessamment vendus et troqués; il faut qu'ils restent toujours esclaves; ils ont été faits pour cela... Cette manière de voir est tout à fait consolante!... n'est-ce pas, étranger? ajouta-t-il en s'adressant à Haley.

— Je n'y ai jamais réfléchi, répondit Haley. Je n'en aurais, quant à moi, pas dit autant... je n'ai jamais étudié. Je me suis mis dans le commerce pour gagner ma vie. En supposant que j'eusse tort, je me proposais de m'en repentir à temps... vous savez?

— Et maintenant, vous n'avez plus ce souci, pas vrai? Voyez ce que c'est que de connaître l'Écriture!... Si vous aviez plus tôt étudié la Bible, comme Monsieur que voici, vous sauriez cela depuis longtemps, et vous vous seriez épargné une foule d'inquiétudes. Vous auriez dit : Maudit soit... — quel est le nom?... — et vous n'auriez plus été en peine de rien.

Et le voyageur, — c'était tout justement l'honnête éleveur avec lequel nos lecteurs ont fait connaissance dans la taverne du Kentucky, — s'assit, et se mit à fumer pendant qu'un sourire étrange animait sa longue et frêle figure.

Un jeune homme à la taille élancée, à la physionomie intelligente et bonne, s'avança alors, et dit :

— « Faites aux autres ce que vous voudriez que l'on vous fît. » Je crois, ajouta-t-il, que cela est de l'Écriture aussi bien que : « Maudit soit Chanaan! »

— Eh! mais, étranger!... voilà un texte qui me paraît aussi clair que l'autre... du moins pour de pauvres diables tels que nous... dit John l'éleveur.

Sur quoi il se remit à fumer comme un volcan. Le jeune homme se tut un instant. Mais, à ses regards, il était aisé de voir qu'il allait répondre, quand le bateau s'arrêta tout à coup : tous les passagers, comme cela arrive toujours en pareil cas, se précipitèrent aussitôt du même côté pour voir où l'on allait aborder.

— Ce sont deux prêtres? dit John à un voyageur, au moment où ils quittaient le bateau.

Le voyageur fit un signe affirmatif.

Le bateau était à peine arrêté qu'une négresse accourut comme une folle, sauta sur la planche, s'élança, à travers la foule, vers l'endroit où étaient les esclaves, et entoura de ses bras l'article enregistré sous cette désignation, « John, âgé de trente ans. » Elle pleurait, gémissait, sanglotait en l'appelant son mari.

Mais à quoi bon raconter encore cette histoire tant de fois racontée? Des cœurs séparés et brisés... le faible écrasé, broyé au profit et pour la convenance du fort. Cela se voit chaque jour. Oui, chaque jour redit cette histoire, et la porte à l'oreille d'un Être qui n'est pas sourd, quoiqu'Il reste bien longtemps muet.

Le jeune homme qui avait défendu la cause de l'humanité, la cause de Dieu, était debout, les bras croisés, contemplant cette scène. Il fit un mouvement, et vit Haley à côté de lui.

— Mon ami, lui dit-il d'une voix altérée, comment pouvez-vous, comment osez-vous faire un pareil commerce? Regardez ces pauvres créatures! En ce moment même je suis plein de joie au fond de mon cœur, parce que je vais revoir ma femme et mes enfants; et la même cloche qui va m'annoncer mon départ sera le signal de la séparation éternelle de ces deux infortunés!... Dieu vous en demandera compte, soyez-en sûr.

Le marchand se détourna sans dire un mot. L'éleveur lui donna un coup de coude.

— Il y a prêtre et prêtre, pas vrai?... En voilà un qui ne peut pas digérer *Maudit soit Chanaan!*... hein?

Haley fit entendre un grognement de colère.

— En outre, ajouta John, ce n'est pas encore là le pis de votre affaire... Il est possible que cela ne convienne pas non plus à Dieu, quand vous irez régler vos comptes avec lui; ce qui, je pense, vous arrivera un de ces jours, comme à nous tous.

Haley s'en alla, d'un air pensif, à l'autre bout du bateau.

— Si je fais encore une ou deux bonnes campagnes, pensait-il, je promets d'en rester là : cela commence à devenir dangereux.

Puis, tirant son portefeuille, il se mit à faire ses comptes. Bien des gens, plus haut placés que M. Haley, ont recours à ce procédé pour endormir leur conscience agitée.

Le bateau, s'élançant fièrement loin du rivage, reprit bientôt son aspect riant et animé. Les hommes causaient, flânaient, lisaient, fumaient; les femmes cousaient, les enfants jouaient, et le bateau poursuivait sa route.

Un jour, il s'arrêta pour quelques heures devant une petite ville du Kentucky. Haley se rendit dans cette ville pour y régler une affaire peu importante.

Tom, — ses fers ne le mettaient pas dans l'impossibilité de changer de place, — s'était assis sur un des côtés du bateau ; il regardait, d'un œil distrait, par-dessus le bord. Il vit bientôt le marchand revenir à grands pas, amenant avec lui une femme de couleur qui portait dans ses bras un petit enfant. Elle était proprement vêtue. Un homme de couleur la suivait, chargé d'une petite malle. Elle s'avançait gaiement en causant avec celui qui portait son bagage. Passant enfin la planche, elle entra dans le bateau. La cloche sonna, la vapeur siffla, la machine grogna, toussa, et le bateau reprit sa course rapide.

La jeune femme alla s'asseoir au milieu des caisses et des ballots de l'entre-pont, où elle se mit à gazouiller avec son enfant.

Haley fit une ou deux fois le tour du bateau; puis, venant s'asseoir auprès d'elle, il lui dit quelques paroles d'un air assez indifférent.

Tom vit aussitôt passer un épais nuage sur le front de la pauvre femme. Il l'entendit répondre d'une voix brève, avec une grande véhémence :

— Je ne le crois pas... je ne veux pas le croire! Vous vous moquez de moi...

— Si vous ne le croyez pas, voyez plutôt, répondit Haley, tirant un papier de sa poche. Voici le contrat de vente; voici la signature de votre maître, et j'ai payé argent comptant, je vous en réponds... Ainsi donc...

— Mon maître est incapable de me tromper ainsi... Cela ne peut être vrai! disait-elle avec une agitation croissante.

— Vous pouvez demander à tous ceux qui savent lire l'écriture... Tenez, dit-il à un homme qui passait près de lui, lisez ce papier, voulez-vous?... Je dis à cette fille ce que c'est, et elle ne veut pas me croire.

— C'est, répondit cet homme, un contrat de vente, signé John Fosdick, qui vous cède la propriété de la fille Lucy et de son enfant... Autant que je puis le voir, l'acte est en règle.

Les cris déchirants de la pauvre femme avaient attiré autour d'elle un grand nombre de passagers. Le marchand leur exposa en peu de mots la cause de ce bruit.

— Il m'a dit que j'allais à Louisville, et qu'il m'avait louée, comme cuisinière, à la taverne où mon mari travaille... Voilà ce que maître m'a dit lui-même, et je ne puis croire qu'il ait menti... s'écria la femme.

— Il vous a vendue, ma pauvre femme; il n'y a pas à en douter, dit, après avoir examiné l'acte, un homme dont la physionomie témoignait d'un bon cœur.

— En ce cas, n'en parlons plus!... dit-elle en se calmant tout à coup.

Et, serrant plus étroitement son enfant dans ses bras, elle s'assit sur sa caisse, tourna le dos à l'assistance, et regarda la rivière d'un air insouciant.

— Après tout, elle prend assez bien la chose, dit le marchand.

Le bateau continuait à descendre le fleuve. L'infortunée paraissait calme; une douce brise d'été, comme un ange miséricordieux, passait et repassait sur sa tête. La brise ne s'inquiète pas si le front qu'elle rafraîchit est noir ou blanc. Lucy voyait le soleil se jouer en reflets dorés sur les flots; des voix joyeuses résonnaient partout autour d'elle; mais elle sentait son cœur brisé. Son enfant, dressé sur ses pieds, lui caressait les joues de ses petites mains; il sautait, chantait, babillait, comme s'il eût voulu la distraire. Tout à coup, le serrant étroitement dans ses bras, elle laissa tomber quelques larmes sur sa figure étonnée. Cependant elle se calma peu à peu, pour le soigner et l'allaiter.

C'était un petit garçon de dix mois, plus grand et plus fort que ne le sont communément les enfants de cet âge. Il ne pouvait rester en repos; sa mère était continuellement obligée de le tenir et de le surveiller.

— Voilà un bel enfant, dit un homme qui s'arrêta tout à coup devant lui, les mains dans les poches. Quel âge a-t-il?

— Dix mois et demi, dit la mère.

L'homme siffla pour attirer l'attention du petit garçon, et lui présenta un morceau de sucre candi. L'enfant, s'en étant saisi avidement, le mit aussitôt où les enfants portent tout ce qu'ils parviennent à attraper, c'est-à-dire dans sa bouche.

— Voilà un gaillard qui ne se mouchera pas du pied, dit l'étranger.

Il s'éloigna en sifflant. A l'autre bout du bateau, il trouva maître Haley qui fumait, assis sur des caisses. Il prit une allumette, alluma un cigare, et, s'adressant au marchand :

— Vous avez là une assez belle fille, étranger.

— Oui, certes, elle n'est pas mal! dit Haley en poussant une bouffée de fumée.

— Vous la conduisez dans le Sud?

Haley fit un signe affirmatif, et fuma de plus belle.

— Pour la mettre sur une plantation?

— Oui. J'ai une commande pour une plantation, et je pense qu'elle y trouvera sa place. On m'a dit qu'elle était bonne cuisinière. On peut encore l'employer à éplucher le coton... elle a d'excellents doigts pour cela : je les ai examinés. De manière ou d'autre, je la vendrai bien...

Ici Haley reprit son cigare.

— Mais, dit son interlocuteur, on ne voudra pas de l'enfant sur une plantation?

— Je m'en déferai à la première occasion, répondit Haley en allumant un autre cigare.

— Vous ne le vendrez pas cher, je suppose? dit l'étranger, qui, monté sur les caisses, s'y établit comfortablement.

— Je n'en sais trop rien... il est grand, fort, bien portant; sa chair est ferme comme du marbre.

— D'accord; mais il faudra l'élever... et c'est beaucoup de tracas, sans parler de la dépense...

— Allons donc! cela s'élève aussi facilement que tout autre animal : cela ne donne pas plus de peine qu'un petit chien. Dans un mois d'ici, le petit gaillard courra tout seul.

— J'ai un bon emplacement pour faire des élèves, et je songe à étendre un peu mon commerce. Ma cuisinière, la semaine passée, a perdu un petit qui s'est noyé dans un cuvier à lessive pendant qu'elle étendait du linge... Je crois qu'il serait assez raisonnable de lui faire élever celui-ci.

Haley et l'étranger fumèrent un instant sans rien dire; ni l'un ni l'autre ne semblait pressé d'entamer le point capital. L'étranger reprit enfin la parole :

— Vous ne pouvez pas demander pour ce négrillon plus de dix dollars, puisqu'il faut vous en défaire de manière ou d'autre?

Haley, secouant la tête, cracha d'un air significatif.

— Vous n'y pensez pas, dit-il enfin.

Et il se remit à fumer.

— Eh bien, donc, combien en voulez-vous?

— Mon Dieu... je puis l'élever ou le faire élever. Il est très-gentil, fort bien portant : dans six mois il vaudra cent dollars... deux cents dans un an ou deux, si je le place bien. J'en demande donc aujourd'hui cinquante dollars... pas un sou de moins.

— Vous voulez rire, en vérité!

— C'est mon dernier mot, dit Haley avec un mouvement de tête qui annonçait une résolution inébranlable.

— Je vous en donne trente dollars, dit l'autre, mais rien avec.

— Je vous ai dit ce que j'en voulais, reprit Haley, crachant de nouveau. Partageons le différend. Je me rabats à quarante-cinq dollars : c'est tout ce que je puis faire...

— Eh bien... dit l'autre après un moment de silence, marché conclu.

— Marché conclu, dit Haley. Où débarquez-vous?

— A Louisville.

— A Louisville?... Cela se trouve bien. Nous y arriverons à la brune... L'enfant sera endormi... c'est parfait!... On l'enlève doucement, sans cris, sans tapage... Cela va pour le mieux!... J'aime à tout faire en douceur : je déteste le bruit et les scènes.

Et il reprit son cigare, après l'échange de quelques billets qui passèrent de la poche de l'étranger dans celle du marchand.

Le bateau s'arrêta devant le quai de Louisville par une soirée calme et brillante. La pauvre mère était assise, tenant dans ses bras son enfant profondément endormi. Quand elle entendit annoncer qu'on était à Louisville, elle le déposa à la hâte dans une sorte de berceau formé par un vide entre deux caisses, après avoir pris la précaution d'étendre sur lui son manteau. Puis elle se précipita sur le côté du bateau qui faisait face au rivage, dans l'espérance de voir son mari parmi les garçons d'hôtel dont le quai était couvert; elle se serrait contre la balustrade, avançant la tête le plus qu'elle pouvait, et parcourant la foule de ses regards avides. Pendant ce temps, les passagers se pressèrent entre elle et son enfant.

— Voici le moment, dit Haley, en prenant l'enfant endormi qu'il tendit à

l'étranger. Ne le réveillez pas! ne le faites pas crier!... La fille ferait un train de tous les diables.

L'autre prit le paquet avec précaution, et se perdit bientôt dans la foule.

Quand le bateau, criant, toussant, mugissant, commença à s'éloigner lentement du rivage, la jeune femme revint à sa place. Le marchand s'y était assis. L'enfant n'y était plus.

— Quoi! comment!... où est-il? cria-t-elle avec égarement.

— Lucy, dit Haley, votre enfant est parti. Il vaut mieux vous l'annoncer plus tôt que plus tard. Voyez-vous, je savais que vous ne pourriez le garder avec vous dans le Sud, et j'ai profité d'une occasion pour le vendre à une famille riche qui l'élèvera mieux que vous n'auriez pu le faire vous-même...

Le marchand était arrivé à ce point de perfection chrétienne et politique que certains prédicateurs ou orateurs du Nord ont si vivement recommandée dans ces derniers temps. Il avait triomphé de tous les préjugés, de toutes les faiblesses humaines. Son cœur était précisément ce que serait peut-être devenu le vôtre, Monsieur, ou le mien, sans doute, s'il avait reçu une éducation convenable. Le regard d'angoisse et de désespoir que Lucy lança sur son bourreau eût troublé un homme moins aguerri; mais Haley en avait l'habitude. Il avait déjà vu tant de fois ce même regard! Vous aussi, ami lecteur, vous pourriez vous faire à ces choses-là : on n'a rien négligé, depuis quelque temps, pour y accoutumer nos États du Nord, le tout à la plus grande gloire de l'Union! Dans l'opinion de Haley, la douleur qui contractait les traits de sa victime, ses mains crispées, sa respiration étouffée, n'étaient que les accidents inévitables du commerce auquel il se livrait. Ce qui l'inquiétait seulement, c'était qu'elle ne poussât des cris qui missent les passagers en émoi. Comme tant d'autres défenseurs de nos institutions, il détestait décidément « les agitateurs. »

Mais l'infortunée ne cria pas. Elle avait reçu le coup en plein cœur. Ne pouvant plus ni sangloter ni pleurer, elle s'assit comme frappée de vertige. Ses mains tombèrent inanimées à ses côtés; ses yeux fixes regardèrent sans voir. Les bruits du bateau, le bourdonnement des voyageurs, les grondements de la machine, se confondaient à son oreille troublée comme dans un rêve. Ni larmes ni cris ne pouvaient plus exprimer la souffrance de son cœur brisé : elle resta calme.

Quand il y allait de son intérêt, le trafiquant était presque aussi humain

que quelques-uns de nos homme d'État. Il parut se croire obligé de lui donner les consolations que comportait la circonstance.

— Sans doute, Lucy, dit-il, cela doit vous paraître bien dur dans le premier moment... mais, quel que soit votre chagrin, vous êtes une fille trop sensée pour vous laisser ainsi abattre... C'était nécessaire, voyez-vous; c'était inévitable.

— Oh! ne dites pas cela, maître, murmura-t-elle d'une voix étouffée...

— Vous êtes une brave fille, Lucy; je vous traiterai bien... je vous trouverai une bonne place... Vous aurez bientôt un autre mari... Une fille aussi aimable que vous...

— O maître! si seulement vous vouliez ne pas me parler en ce moment...

Son accent témoignait d'une douleur si poignante et si vraie que le trafiquant se tut. Il avait compris que des consolations seraient inutiles. Se levant aussitôt, il s'éloigna. Lucy se détourna et cacha sa tête dans son manteau.

Le trafiquant se promena en long et en large; il s'arrêtait de temps en temps pour regarder la pauvre femme.

— Elle prend la chose à cœur, disait-il en lui-même; mais, après tout, elle est tranquille. Laissons-la respirer un moment... Elle se remettra peu à peu.

Tom, qui avait observé le marché, en comprenait parfaitement les suites. Cela lui paraissait cruel, horrible, monstrueux. Pauvre noir ignorant, qui n'avait pas appris à généraliser, à se former de grandes vues! S'il eût seulement reçu les instructions de certains ministres du Christ, il se serait fait des idées plus justes, il n'aurait vu dans tout cela que l'un des détails quotidiens d'un commerce légal; — d'un commerce nécessaire au maintien d'une institution qui, selon quelques prêtres américains, *n'a pas d'autres inconvénients que les maux inséparables de tous les autres rapports de la vie sociale et domestique.* Mais le pauvre Tom était ignorant, comme on le sait déjà. Il n'avait jamais lu que l'Évangile; il ne pouvait donc atteindre à des points de vue aussi élevés pour y trouver des consolations. De là vient sans doute que son cœur saignait à la pensée des souffrances *injustes* qu'endurait cette malheureuse femme étendue à ses pieds comme un roseau brisé, cette *chose* sensible, après tout, chose vivante, saignante, immortelle, que la loi américaine classe froidement parmi lesballots, les caisses et les paquets.

Tom se leva et essaya de lui adresser quelques mots. Elle ne répondit que par des gémissements. Il lui parla avec simplicité, et le visage baigné de larmes,

du cœur plein d'amour qui est dans les cieux, du Dieu de miséricorde, de la demeure éternelle. Mais il s'adressait à une oreille qui n'entendait plus, à un cœur qui ne pouvait plus battre.

La nuit vint; — nuit calme, immobile, brillante, silencieuse. D'innombrables étoiles étincelaient au firmament comme les yeux des anges. Mais aucune voix consolante, aucune parole de pitié ne tombait de ce ciel lointain. Les bruits du jour, les sons joyeux s'éteignirent successivement. Tout s'endormit sur le bateau. L'on n'entendit plus que le murmure de l'eau brisée par la proue du navire. Tom s'étendit sur une malle, et là vinrent, à plusieurs reprises, frapper son oreille des gémissements, des cris étouffés qui sortaient de la poitrine de la pauvre femme. — Que faire ?... Seigneur !... Dieu de bonté, secourez-moi ! — Puis tout rentrait dans le silence.

Vers le milieu de la nuit, Tom se réveilla tout à coup. Une forme noire passa rapidement auprès de lui et se dirigea vers le bord du bateau. Puis il entendit un bruit semblable à celui que fait la chute d'un corps pesant sur les flots où il s'abîme. Nul autre que lui n'avait rien vu ni rien entendu. Il leva la tête : la place qu'avait occupée sa compagne était vide. Il se leva, chercha autour de lui et ne trouva rien. L'infortunée avait cessé de souffrir, et les flots bouillonnaient aussi gaiement que s'ils ne s'étaient pas refermés sur elle.

Patience ! patience ! vous dont le cœur se gonfle d'indignation à la vue de tels excès ! Aucun soupir, aucune angoisse, aucune larme n'est perdue pour l'Homme des douleurs, pour le Seigneur de gloire. Dans son sein patient, généreux, il porte les souffrances de tout un monde. Attendez comme lui avec patience, et travaillez avec amour, car, aussi sûrement qu'il y a un Dieu, le jour de la délivrance arrivera.

Le trafiquant s'éveilla de grand matin et de bonne humeur. Il vint aussitôt voir sa marchandise vivante. Ce fut à son tour de chercher et d'être inquiet.

— Où diable est cette fille? dit-il à Tom.

Tom savait se taire à propos; il ne se crut donc pas obligé de communiquer à son maître ses observations et ses soupçons. Il répondit qu'il n'en savait rien.

— Elle n'a pu se sauver pendant la nuit, quand on a débarqué des passagers, j'en suis sûr, car je ne dormais pas, et à chaque station j'étais sur le qui-vive. En pareil cas, je ne me fie qu'à moi-même.

Il adressait ce discours à Tom d'un air tout à fait confidentiel, comme si Tom eût été personnellement intéressé à l'affaire. Tom ne répondit pas.



UN PAUVRE CŒUR AU DÉSESPOIR.

Une forme noire passa rapidement auprès de lui et se dirigea rapidement vers le bord du bateau. Puis il entendit un bruit semblable à celui que fait la chute d'un corps pesant sur les flots où il s'abîme.

Le trafiquant fouilla le bateau de l'avant à l'arrière, chercha parmi les caisses, les ballots, les barils, près de la machine, près des cheminées, le tout en vain. Il revint vers Tom :

— Allons, Tom, soyez sincère. Vous savez quelque chose... ne le niez pas, j'en suis sûr... J'ai vu cette fille étendue ici vers dix heures; je l'ai vue à onze heures; je l'ai encore vue entre une heure et deux... A quatre heures elle n'y était plus, et vous, vous avez dormi là pendant tout le temps. Vous savez quelque chose, vous ne pouvez le nier!...

— Eh bien, maître, vers le matin, il s'est fait près de moi un bruit qui m'a éveillé à moitié... Presque aussitôt j'ai entendu tomber à l'eau quelque chose... alors je me suis tout à fait éveillé... La fille n'était plus là!... Voilà tout ce que je sais.

Le trafiquant ne fut ni ému ni étonné. Comme nous l'avons déjà dit, il était fait à beaucoup de choses dont vous n'avez pas l'habitude. La présence de la Mort même ne le fit pas frissonner. Il avait vu la Mort bien souvent, dans sa carrière commerciale; il s'était familiarisé avec elle; à ses yeux, ce n'était qu'une mauvaise pratique, qui venait très-mal à propos entraver ses opérations. Il se contenta de s'écrier, avec un jurement, que la fille était une coquine, qu'il était malheureux en diable, et que, de ce train-là, son voyage ne lui rapporterait pas un sou. — Bref, il parut se considérer comme une victime. — Mais le mal était sans remède, car la réfractaire s'était réfugiée dans un pays qui ne rendra jamais un fugitif, fût-il réclamé par la glorieuse Union tout entière. Le marchand s'assit donc d'un air peu satisfait, son carnet à la main, et inscrivit en tête de ses pertes le corps et l'âme qui lui manquaient.

— L'abominable homme que ce trafiquant, n'est-ce pas? Quelle insensibilité! Cela fait frémir!... — Après cela, personne ne fait le moindre cas de ces marchands. Ils sont universellement méprisés; ils ne sont pas admis chez les honnêtes gens. — Mais qui fait le trafiquant, Monsieur? Qui est le plus blâmable, du trafiquant ou de l'homme cultivé, éclairé, intelligent, qui soutient le système dont ce trafiquant est l'inévitable conséquence? C'est vous; car vous maintenez l'opinion qui rend ce commerce nécessaire, ce commerce qui déprave celui qui s'y livre à tel point qu'il n'en sent pas l'ignominie. En quoi valez-vous mieux que lui? Vous êtes instruit, il est ignorant; vous brillez dans les hautes régions de la société, il croupit dans ses bas-fonds; vos mœurs sont élégantes, il est grossier; vous avez des talents, il sait à peine lire. Au jour

du jugement, toutes ces considérations rendront le juge suprême beaucoup moins sévère pour lui que pour vous.

En terminant ce chapitre, nous devons supplier le lecteur de ne pas croire que les législateurs américains soient entièrement dépourvus d'humanité, comme pourraient le donner à penser les grands efforts faits dans le Congrès pour défendre et perpétuer cette espèce de trafic. Qui ne sait tout ce que nos grands hommes déploient d'éloquence quand ils ont à déclamer contre le commerce extérieur des esclaves? Nous avons un assortiment complet de Clarksons et de Wilberforces vraiment très-édifiants à voir et à entendre sur cette question. Faire la traite des nègres en Afrique! quelle horreur! On rougirait d'y penser. Mais les vendre et les acheter dans le Kentucky, ah!... c'est tout autre chose!

CHAPITRE XIII.

Une colonie de quakers.

Une scène paisible s'offre maintenant à nos regards. Nous voici transportés dans une large et spacieuse cuisine soigneusement peinte; pas un brin de poussière ne ternit l'éclat de son plancher jaunâtre aussi uni que brillant. Un fourneau de fonte d'une propreté irréprochable, entièrement noirci à la mine de plomb, des rangées d'ustensiles de fer battu, d'un poli parfait, qui font rêver à une foule de bonnes choses; de vieilles mais solides chaises de bois peintes en vert et vernies; un petit fauteuil à bascule, dont le coussin est un habile assemblage de morceaux de laine variés de couleurs, un autre siége du même genre, plus large, plus ancien, plus vénérable, dans lequel ses grands bras étendus et ses coussins de plume semblent inviter à se reposer, — un vieux fauteuil bien comfortable, bien engageant, bien préférable, pour un usage sérieux, à une douzaine de vos élégantes chaises de salon, en pluche ou en brocatelle, — tel est l'ameublement de cette cuisine. Dans le vieux fauteuil à bascule nous retrouvons notre ancienne amie Élisa. Elle s'y balance doucement, les yeux baissés sur un charmant ouvrage de couture. Oui, c'est bien elle. Seulement elle est plus pâle et plus maigre que dans le Kentucky. Son regard n'a

plus la même vivacité, sa jolie bouche a vu s'altérer sa forme en perdant un peu de sa fraîcheur; toute sa physionomie porte les traces d'une douleur profonde, mais calme. Le chagrin, — il suffit de la voir pour reconnaître ce changement, — a eu bientôt vieilli et fortifié son cœur naguère encore si jeune et si faible : aussi, quand, levant ses grands yeux noirs, elle a contemplé les jeux de son petit Henri qui folâtre çà et là sur le plancher comme un papillon du tropique, son regard a dû être pour vous une véritable révélation; aux jours heureux de sa jeunesse, elle n'a jamais montré une fermeté si résolue, une énergie si indomptable.

Une femme était assise à ses côtés : cette femme triait avec attention des pêches séchées dans une casserole de fer battu qu'elle tenait sur ses genoux. Elle pouvait avoir de cinquante-cinq à soixante ans; mais c'était une de ces créatures privilégiées dont le temps semble ranimer l'éclat et mûrir la beauté... Son bonnet de crêpe lisse blanc comme neige, taillé sur un modèle tout particulier, — son fichu tout uni de mousseline blanche, soigneusement croisé sur sa poitrine, — son châle et sa robe de drap gris, — la faisaient, au premier coup d'œil, reconnaître pour une quakeresse. Son visage potelé et rosé avait ces douces teintes veloutées, — indices d'une heureuse santé, — qui rappellent la pêche mûre. Ses cheveux, argentés en partie par l'âge, et ramenés doucement en arrière, laissaient à découvert un beau front d'une angélique sérénité; on n'y lisait que l'expression des sentiments (1) les plus calmes et les plus tendres. Sous ces sourcils étincelaient deux beaux yeux bruns aux regards limpides, honnêtes, aimants; il suffisait de les contempler pour pénétrer jusqu'au fond du cœur le plus vrai et le meilleur que Dieu ait jamais donné à une femme. On a souvent décrit et célébré la beauté des jeunes filles : pourquoi donc quelque poëte ne chanterait-il pas à son tour la beauté des femmes qui ont atteint l'âge mûr? Que celui qui voudrait s'inspirer sur ce thème vienne donc admirer notre excellente amie Rachel Halliday, assise dans son fauteuil à bascule. Soit par suite d'un ancien rhume de sa jeunesse, soit prédisposition à un asthme, soit affection nerveuse, ce fauteuil avait un tic assez désagréable. Dès que sa maîtresse se balançait doucement en avant et en arrière, il s'abandonnait à des plaintes plus ou moins aiguës, qu'on n'eût pas tolérées d'un autre siége; mais ces gémissements plaisaient tout autant que la plus charmante musique au

(1) Le texte dit : « Le temps n'y avait gravé d'autre inscription que celle-ci : *Paix sur la terre aux hommes de bonne volonté.* »

vieux Siméon Halliday, — du moins il le déclarait souvent; — et quant aux enfants, ils n'eussent voulu, pour rien au monde, cesser d'entendre crier le fauteuil de leur mère. Pourquoi cela? Depuis vingt ans ou plus, ils n'avaient entendu sortir de cette chaise aimée que de douces paroles et de bienveillantes leçons; — de violentes douleurs de tête, de cruelles peines de cœur, y avaient souvent trouvé leur guérison; — de grandes difficultés spirituelles et temporelles y avaient été résolues; — et tous ces bienfaits, ils les devaient à une bien excellente et bien tendre femme! Que Dieu veuille la bénir!

— Ainsi, Élisa, tu penses encore à gagner le Canada? dit-elle en jetant sur ses pêches un regard paisible.

— Oui, Madame, répondit Élisa d'une voix ferme. Il faut que je continue mon voyage; je n'ose pas m'arrêter.

— Et que feras-tu au Canada, si tu y arrives? Il faut songer à cela, ma fille.

Qui eût pu s'étonner d'entendre Rachel Halliday donner à Élisa le nom de fille? Personne; car, à la voir, qui n'eût été tenté de l'appeler : ma mère?

Un mouvement convulsif agita les mains d'Élisa, quelques larmes tombèren tsur son ouvrage; mais elle répondit d'une voix ferme :

— Je ferai... tout ce que je pourrai; j'espère trouver quelque occupation lucrative.

— Tu sais que tu peux rester ici aussi longtemps que cela te plaira, dit Rachel.

— Oh! je vous en remercie, répondit Élisa; mais, ajouta-t-elle en montrant Harry, — je ne puis dormir dans ce pays... il m'est impossible d'y prendre du repos. La nuit dernière, j'ai rêvé que je voyais cet homme entrer dans la cour.

Et elle tressaillit de la tête aux pieds.

— Pauvre enfant, reprit Rachel, essuyant ses yeux; il ne faut pas avoir de ces terreurs-là... Dieu a voulu que jusqu'à présent aucun esclave fugitif n'ait été repris dans notre village. J'espère bien que tu ne seras pas la première.

La porte s'ouvrit en ce moment, et une petite femme toute rondelette, à la figure enjouée et colorée comme une pomme d'api, parut sur le seuil. Elle était vêtue de la même étoffe que Rachel, et un fichu en mousseline blanche, proprement plissé, recouvrait sa petite poitrine grasse et ronde.

— Ruth Stedman! dit Rachel allant gaiement à sa rencontre... comment te portes-tu, Ruth? ajouta-t-elle.

Et elle lui prit les deux mains avec affection.

— Parfaitement, répondit Ruth.

Alors, ôtant son petit chapeau de drap qu'elle époussela avec son mouchoir, elle découvrit une petite tête toute ronde. Son bonnet de quakeresse se donnait un certain air indépendant, en dépit des petites mains potelées qui s'efforçaient activement de le dompter. De leur côté, plusieurs boucles de cheveux, parfaitement frisées, s'étaient émancipées, et il fallut force caresses et cajoleries pour les soumettre de nouveau à la règle commune. Enfin la nouvelle venue, qui pouvait avoir vingt-cinq ans, s'éloignant du miroir devant lequel elle venait de réparer les désordres de sa toilette, jeta autour d'elle un regard satisfaisant. — Quiconque l'eût contemplée n'eût pas paru moins ravi qu'elle, car c'était décidément une petite femme accorte, franche, bonne, sympathique, une de ces femmes dont la vue réjouit le cœur de l'homme.

— Ruth, voici notre amie Élisa Harris, et voilà le petit garçon dont je t'ai parlé.

— Je suis heureuse de te voir, Élisa, dit Ruth lui prenant les mains, comme si Élisa eût été une ancienne amie longtemps attendue. C'est donc là ton cher petit garçon?... Je lui ai apporté un gâteau, ajouta-t-elle en offrant un petit cœur de pain d'épice à l'enfant. Harry vint à elle, la regarda à travers les boucles de ses cheveux, et accepta ce présent avec timidité.

— Où donc est ton marmot, Ruth? demanda Rachel.

— Oh! il va venir, répondit Ruth; mais ta Marie s'en est emparée à mon arrivée, et l'a emporté à la grange pour le montrer aux enfants.

Elle n'avait pas achevé que la porte s'ouvrit de nouveau. Marie, bonne petite fille, au teint de rose, aux grands yeux bruns comme ceux de sa mère, entra, tenant le petit enfant dans ses bras.

C'était un véritable poupart, bien fort, bien blanc et bien gras. Rachel le prit à son tour en s'écriant :

— Quelle bonne mine il vous a!... et comme ça pousse!

— Oui, il vient bien, dit sa petite et pétulante mère.

Tout en parlant ainsi, Ruth avait pris son enfant à Rachel. Elle lui ôta d'abord un petit capuchon de soie bleue et un certain nombre de surtouts; elle repoussa et tira tour à tour les vêtements qu'elle lui avait laissés; elle l'ajusta et

le rajusta plusieurs fois, lui donna un gros baiser, puis enfin le mit à terre pour lui permettre de rassembler ses idées. L'enfant semblait accoutumé à ces façons d'agir. A peine assis, il enfonça son pouce dans sa bouche (comme une conséquence toute naturelle de ces préparatifs), et il parut bientôt absorbé dans ses réflexions. Sa mère s'assit, prit un long bas de laine bleue et blanche, puis se mit à tricoter avec agilité.

— Marie, ne ferais-tu pas bien de remplir la bouilloire? dit Rachel à sa fille avec douceur.

Marie porta la bouilloire à la fontaine, la remplit, et revint la placer sur le fourneau. On ne tarda pas à l'entendre gronder et à la voir répandre dans l'air des tourbillons de vapeur, sorte d'encens offert à l'hospitalité. Rachel murmura encore quelques douces paroles à l'oreille de Marie, qui s'empressa de ranger les pêches dans une casserole placée à cet effet sur le feu.

Alors Rachel décrocha une planche à pétrir blanche comme la neige, noua un tablier autour d'elle, et se disposa tranquillement à faire des biscuits.

— Marie, dit-elle à sa fille, avant de te mettre à l'ouvrage, ne ferais-tu pas bien de dire à John de préparer un poulet?

A ces mots, Marie s'était hâtée d'obéir.

— Comment va Abigaïl Peters? demanda Rachel tout en travaillant à ses biscuits.

— Bien mieux, répondit Ruth. J'ai été la voir ce matin; j'ai fait son lit, et j'ai tout mis en ordre. Lead Hills y est allée dans l'après-midi; elle a cuit du pain et des pâtés pour plusieurs jours, et je lui ai promis de revenir la lever ce soir.

— J'irai demain, je laverai le linge qui sera sale et je le raccommoderai, dit Rachel.

— Ah! c'est bien! dit Ruth. J'ai appris, ajouta-t-elle, qu'Anna Stanwood est malade. John est monté chez elle hier soir. Il faudra que j'aille la voir demain.

— John peut venir prendre ses repas ici, dit Rachel, si tu veux passer toute la journée près d'elle.

— Merci, ma bonne Rachel! Nous verrons demain. Mais voici Siméon.

Siméon Halliday entrait, en effet, dans la chambre. C'était un homme d'une haute taille qui se tenait parfaitement droit. Il paraissait doué d'une grande force musculaire. Il portait un habit et un pantalon de drap gris. Un chapeau à larges bords couvrait sa tête.

— Comment vas-tu, Ruth? dit-il avec effusion, prenant la petite main potelée de la jeune femme dans sa large main osseuse. — Comment va John?

— Oh! John va bien, et tout notre monde aussi, répondit-elle d'un ton enjoué.

— Quelles nouvelles, père? demanda Rachel en rangeant ses biscuits dans le four.

— Pierre Stebbins m'a annoncé qu'ils voyageraient ce soir avec des *amis*, répondit Siméon d'un ton significatif, tandis qu'il se lavait les mains à une jolie fontaine placée dans un arrière-vestibule.

— Vraiment! dit Rachel d'un air pensif en regardant Élisa.

— N'as-tu pas dit que tu t'appelais Harris? demanda Siméon à Élisa lorsqu'il fut de retour.

Rachel jeta un coup d'œil rapide sur son mari quand Élisa répondit : Oui, d'une voix tremblante. Ses craintes étaient toujours excessives. Elle se mit à penser que de nouvelles affiches avaient été placardées contre elle.

— Mère, dit Siméon, qui appela Rachel dans le vestibule où il s'était retiré.

— Que me veux-tu, père? répondit Rachel, frottant ses mains blanches de farine pendant qu'elle se rendait à cet appel.

— Le mari de cette femme est dans la colonie. Il sera ici ce soir, dit Siméon.

— Est-ce possible, père? s'écria Rachel, la figure rayonnante de joie.

— Rien n'est plus vrai. Pierre descendit hier avec le wagon à l'autre station. Il y a trouvé une femme âgée et deux hommes. Un de ces hommes lui a déclaré qu'il s'appelait George Harris; et d'après ce qu'il a raconté de son histoire, c'est bien lui, j'en suis sûr. — Il est fort bien de sa personne et il paraît très-intelligent... Le lui dirons-nous de suite?

— Disons-le d'abord à Ruth... Ruth, viens ici.

Ruth, déposant son tricot, s'empressa d'accourir.

— Ruth, qu'en penses-tu? demanda Rachel. Père assure que le mari d'Élisa fait partie du dernier détachement et sera ici ce soir...

Elle ne put achever. La jeune quakeresse poussa un cri de joie qui l'interrompit, et fit un tel bond, en frappant l'une contre l'autre ses petites mains, que deux boucles de cheveux, s'échappant de dessous son bonnet, vinrent se dérouler sur son fichu blanc.

— Chut, chut, ma chère! — lui dit Rachel avec douceur. — Un peu de calme. Voyons, faut-il le lui dire maintenant?

— Maintenant? je le crois bien! mais tout de suite! — Penses-y donc! si c'était mon John, quel bonheur pour moi! — Dis-le-lui à l'instant même.

— Pour toi, Ruth, dit Siméon à la jeune femme, tu ne t'appliques qu'à aimer ton prochain.

Et il la contempla d'un air radieux.

— Comment donc! n'est-ce pas pour cela que nous avons été créés? Si je n'aimais pas mon mari et mon enfant, je ne me mettrais pas à sa place. Allons, allons, dis-le-lui tout de suite... Et elle posa ses deux mains sur le bras de Rachel comme pour la décider plus vite. — Emmène-la dans ta chambre à coucher... Pendant ce temps-là je ferai rôtir le poulet.

Rachel rentra dans la cuisine, où Élisa était occupée à coudre; puis, ouvrant la porte d'une petite chambre à coucher:

— Suis-moi, ma fille, lui dit-elle avec douceur, j'ai une nouvelle à t'apprendre.

Les joues pâles d'Élisa se couvrirent d'une vive rougeur. Elle se leva, toute palpitante d'inquiétude, et jeta un regard sur son fils.

— Non, non, lui dit la petite Ruth, s'élançant vers elle, et lui prenant les mains. — N'aie pas peur, c'est une bonne nouvelle... Élisa... suis-la... suis-la...

En disant ces mots, elle la poussa doucement vers la porte qui se referma derrière elle. Puis, s'étant retournée, elle prit le petit Harry dans ses bras et se mit à l'embrasser.

— Tu verras ton père, mon cher petit... le sais-tu? — Ton père va venir, lui répéta-t-elle plusieurs fois, car il la regardait d'un air étonné.

Une autre scène se passait dans la chambre à coucher. Rachel Halliday disait à Élisa, en l'attirant vers elle:

— Le Seigneur a eu pitié de toi, ma fille; ton mari s'est échappé de la maison de servitude.

Tout le sang qui était monté précipitamment aux joues d'Élisa redescendit, avec la même impétuosité, vers son cœur. Elle s'assit, pâlissant et perdant connaissance.

— Du courage, mon enfant, dit Rachel lui posant la main sur la tête. Ton mari est avec des amis qui l'amèneront ici ce soir.

— Ce soir, répéta Élisa, ce soir!

Ces mots perdirent pour elle leur signification. Sa tête s'alourdit, ses idées se confondirent... Pendant quelques instants elle ne vit et n'entendit plus rien.

Quand Élisa reprit ses sens, elle était couchée sur le lit, et soigneusement enveloppée d'une couverture. Ruth lui frottait les narines avec du camphre. Elle ouvrit les yeux, plongée dans cet état de langueur vague et délicieuse où l'on se trouve quand on se sent enfin déchargé d'un lourd fardeau longtemps porté; elle éprouvait aussi un irrésistible besoin de repos. Ses nerfs, violemment tendus depuis son départ, commençaient enfin à se relâcher; ses inquiétudes se calmaient; elle était étonnée de sa sécurité. Étendue sur le lit, ses grands yeux noirs tout ouverts, elle suivait du regard, comme dans un rêve paisible, les mouvements de toutes les personnes qui l'entouraient; elle vit et entendit tout ce qui se passa autour d'elle. La porte était ouverte; dans l'autre salle, la table avait été mise pour le souper; la nappe était d'une blancheur éblouissante; la bouilloire commençait à chanter. Ruth allait et venait, avec des assiettes de gâteaux et de pots de confitures, s'arrêtant de temps à autre pour donner à Henri un gâteau, lui caresser la tête, ou rouler autour de ses doigts de neige les longues boucles de l'enfant. — Rachel, au port et à la taille de mère, s'approcha fréquemment du lit, rangea le drap, releva le matelas, borda la couverture pour témoigner au moins de sa bonne volonté, et les grands yeux limpides et bruns de la digne quakeresse laissaient tomber de doux regards sur sa protégée. — Le mari de Ruth entra, sa femme courut à lui; ils chuchotèrent longtemps ensemble avec vivacité, accompagnant leurs paroles de gestes expressifs. Ruth montra la chambre du petit doigt, puis elle prit son nourrisson dans ses bras, et alla se mettre à table. Ils s'assirent tous à leur place, le petit Harry placé sur une grande chaise. — Alors les vagues murmures d'une causerie à voix basse, le doux tintement des cuillers à thé, le cliquetis musical des tasses et des soucoupes, se mêlèrent comme dans un songe délicieux. Élisa s'abandonna à un profond sommeil; elle dormit comme elle n'avait jamais dormi depuis l'heure fatale où, emportant son enfant dans ses bras, elle s'était enfuie par une froide nuit.

Elle rêva d'un beau pays, d'une terre de repos, — du moins cette contrée lui semblait telle, — aux bords verdoyants, aux îles charmantes, aux eaux cris-

tallines. Et là, dans une maison que des voix amies lui disaient être la sienne, elle vit jouer son enfant libre et heureux; elle entendit le bruit des pas de son mari, elle le sentit s'approcher; les bras de George l'entourèrent; les larmes de George tombèrent sur son visage... elle s'éveilla. Ce n'était point un rêve : le jour avait depuis longtemps fait place à la nuit; son enfant dormait paisiblement à ses côtés; une chandelle éclairait tristement la chambre... et son mari sanglotait sur son oreiller.

Ce fut une joyeuse matinée que la matinée du lendemain dans la maison du quaker. La *mère,* levée de bonne heure, se vit bientôt entourée de ses garçons et de ses filles, que nous avons à peine eu le temps de présenter hier à nos lecteurs. Empressés d'obéir à ses ordres, qu'elle leur donnait toujours dans ces termes : Tu ferais bien de... ou plus maternellement encore : Ne ferais-tu pas bien de... ses enfants l'aidaient à préparer le déjeuner. Dans les riches vallées de l'Indiana, un déjeuner est une chose compliquée qui demande des soins nombreux. John courut à la fontaine chercher de l'eau; Siméon le fils tamisa la farine pour les crêpes; Marie moulait le café; Rachel allait et venait tranquillement, faisant des biscuits, dressant les poulets, animant et réglant à la fois l'ensemble de tous ces préparatifs. Le zèle trop ardent de ces jeunes aides menaçait-il d'une collision? il lui suffisait de quelques douces paroles pour écarter ce danger. Les poëtes ont chanté la ceinture de Vénus, qui a fait tourner la tête au monde entier pendant bien des générations; nous préférerions, quant à nous, posséder la ceinture de Rachel Halliday, qui empêchait les têtes de tourner et qui établissait partout l'harmonie : décidément cette ceinture-là convient mieux à notre époque.

Tandis que tous les autres apprêts se continuaient, Siméon l'ancien, debout, en manches de chemise, devant un petit miroir accroché dans un coin, s'occupait d'une opération fort peu patriarcale : il faisait sa barbe. Tout se passait avec tant de fraternité, de calme et d'harmonie, dans la grande cuisine, — chacun semblait si satisfait de remplir la tâche qui lui était imposée, — il régnait partout une telle atmosphère de confiance mutuelle et de bonne amitié, que les couteaux et les fourchettes eux-mêmes semblaient se souhaiter la bien-venue en se heurtant sur la table; — les poulets et le jambon faisaient entendre dans la poêle un petit bruit joyeux, comme s'ils n'avaient pas d'autre désir que d'être

cuits ainsi. Lorsque George, Élisa, le petit Henri, sortirent de leur chambre, ils reçurent un accueil tellement cordial et touchant, qu'on ne doit pas s'étonner si leur bonheur leur parut un rêve.

Enfin ils se mirent tous à table; Marie seule resta debout vers le fourneau pour y faire cuire des galettes : dès qu'elles avaient pris cette teinte d'or foncée qui dénote une cuisson parfaite, elle les servait lestement sur la table.

Rachel ne goûtait jamais un bonheur plus vrai et plus doux que lorsqu'elle présidait au repas de la famille. Elle presentait un plat de gâteaux ou versait une tasse de café avec une bonté si maternelle, que tout ce qu'elle offrait semblait devenir meilleur en passant par ses mains.

C'était la première fois que George s'asseyait sur un pied d'égalité parfaite à la table d'un blanc. D'abord il témoigna une certaine réserve et un grand embarras; mais sa contrainte se dissipa bientôt comme un brouillard du matin aux doux rayons de cette simple et inépuisable bienveillance.

C'était bien un home [1]; — *home,* — jusqu'à ce jour, George n'avait pas compris le sens de ce mot. Son cœur reconnaissant se prit à croire en Dieu, à espérer en sa providence, à se confier à sa protection. Pour lui désormais plus d'idées sombres et désolantes, plus de doutes décourageants, plus de désespoir sauvage. Il se sentait converti par cet évangile *vivant,* si l'on peut parler ainsi, qu'il lisait sur des figures humaines; ces preuves multipliées de charité et d'amour, qui, semblables au verre d'eau donné au nom du disciple, ne doivent jamais attendre en vain leur récompense, étaient pour lui le plus éloquent des sermons.

— Père, demanda Siméon le fils en étendant du beurre sur sa galette, qu'arriverait-il si tu étais découvert de nouveau?

— Je payerais mon amende, répondit tranquillement Siméon.

— Mais si l'on te mettait en prison?

— Ta mère et toi ne pourriez-vous diriger la ferme? dit Siméon avec un sourire.

— Rien n'est impossible à ma mère, répliqua le jeune homme. Mais n'est-ce pas une honte de faire de semblables lois?

— Tu ne dois pas mal parler de tes législateurs, reprit le père d'un ton grave. Le Seigneur ne nous donne nos biens terrestres qu'afin que nous puis-

[1] Le mot *home*, qui désigne tout à la fois chez soi, intérieur, vie de famille, n'a pas son équivalent en français. C'est une lacune regrettable de notre langue.

sions être justes et charitables. Si nos législateurs nous imposent un tribut pour la pratique de ces vertus, il faut le leur payer.

— Pour moi, je hais ces vieux possesseurs d'esclaves! s'écria le jeune homme, dont les sentiments étaient tout aussi peu chrétiens que ceux de n'importe quel législateur moderne.

— Ton langage me surprend, mon fils, dit Siméon. Ta mère ne t'a jamais donné de semblables leçons. Ce que je fais pour l'esclave, je le ferais pour son maître si le Seigneur me l'amenait malheureux et affligé.

Siméon le fils devint rouge pourpre. Mais sa mère se contenta de sourire en disant :

— Siméon est un bon petit garçon. Il vieillira peu à peu, et alors il ressemblera à son père.

— J'espère, mon bon Monsieur, demanda George d'un air inquiet, que vous ne vous exposez à aucun embarras pour nous obliger.

— Sois sans crainte, George, car c'est dans ce but que nous avons été créés. Si nous n'osions pas nous exposer pour remplir un devoir, nous ne serions pas dignes de notre nom.

— Mais ne vous exposez pas pour moi! s'écria George; je ne pourrais supporter cette idée.

— Sois donc sans crainte alors, ami George; ce n'est pas pour toi, c'est pour Dieu et pour nos semblables que nous agissons ainsi, répondit Siméon. Maintenant tu peux te reposer en paix. Ce soir, à dix heures, Phinéas Fletcher viendra te chercher pour te conduire à la prochaine station, toi et le reste du détachement. On te poursuit avec acharnement; il n'y a pas de temps à perdre.

— Si le danger presse, pourquoi attendre jusqu'à ce soir? dit George.

— Tu es en sûreté ici pendant le jour, car il n'y a que des amis dans notre colonie; et tout le monde fait bonne garde. — L'expérience a prouvé qu'il était plus prudent de voyager pendant la nuit.

CHAPITRE XIV.

Évangéline

Jeune astre sur la vie un moment suspendu,
Par ce terne miroir ton éclat éphémère,
Trop vif pour lui, jamais ne fut rendu.
Être charmant, avant de te parfaire,
Dieu te reprit : sur sa tige légère,
Ainsi le frais bouton de la rose est perdu
Avant de naître à la lumière.

Meschacebé!... une baguette magique a métamorphosé tes rives depuis que Chateaubriand, dans sa prose poétique, décrivait avec tant de complaisance tes flots épandus à travers de vastes solitudes peuplées d'animaux et de végétations bizarres, tels que les rêves eux-mêmes n'en montrent point à nos regards.

A l'heure présente, ce fleuve fantasmagorique et sa sauvage poésie ont fait place à une réalité brillante qui tient presque autant de la vision et du songe. Quelle autre rivière dans le monde porte à l'Océan les richesses et les hardis aventuriers d'un pays pareil au nôtre? d'un pays touchant par ses extrémités et le tropique et le pôle, riche dès lors de tous les produits que la terre enfante sous toutes les latitudes? Ses ondes troublées, hâtées, écumantes, ravageuses, ne symbolisent-elles pas bien le rapide courant des affaires dont elles favorisent l'audacieuse activité, stimulée par le génie de la race la plus impétueuse et la plus énergique qui soit au monde?... Ah! pourquoi se chargent-elles d'un autre fardeau? Pourquoi reçoivent-elles les pleurs de l'opprimé?... Pourquoi les brises du grand fleuve emportent-elles les soupirs de tant de malheureux sans secours, les prières de la misère ignorante à un Dieu qu'elle devine sans le connaître? Divinité mystérieuse, invisible et muette, mais qui doit pourtant un jour se manifester « pour sauver tous les pauvres de ce bas monde. »

Les obliques rayons du soleil prêt à disparaître glissent comme autant de flèches ardentes sur cette vaste nappe d'eau qui ressemble à l'Océan, et tandis que sous sa pesante cargaison le bateau à vapeur avance lentement, les roseaux fragiles, les hauts et noirs cyprès auxquels de sombres mousses pendent

en guirlandes funéraires, empruntent à ces effluves dorées je ne sais quelle splendeur étrange.

De loin, vous diriez une masse grise et carrée, tant il y a de ballots de coton sur le petit bâtiment dont ils déguisent les formes et masquent les détails; et il avance lentement, comme un cachalot essoufflé, vers le marché le plus voisin. Il nous faudra parcourir de l'œil, à plusieurs fois, ses ponts encombrés, avant de retrouver là notre ami Tom. Il y est pourtant, à la cime extrême de la cargaison, retiré dans un petit coin, entre deux de ces énormes balles de tous côtés entassées.

Car, à la fin, soit que les représentations de M. Shelby eussent fini par convaincre Haley, soit que le caractère même de Tom, son humeur placide et inoffensive, eussent déjoué les instincts méfiants de son nouveau maître, le fait est que celui-ci avait renoncé à toute injurieuse précaution.

D'abord il s'était borné à l'enchaîner le soir avant de dormir, et à ne pas le perdre de vue pendant la journée. Mais la silencieuse patience de Tom, et l'expression parfaitement sereine de son visage impassible, le firent peu à peu renoncer à ces précautions; et, depuis quelque temps dejà, Tom, — pour ainsi dire prisonnier sur parole, — avait le droit d'aller et de venir sur le bateau, comme bon lui semblait.

Toujours tranquille, toujours obligeant, toujours prêt, dès que son aide pouvait être utile, à donner un coup de main aux gens de l'équipage, il s'était fait aimer de tous, et passait de longues heures à la manœuvre, du même cœur qu'il eût mis à travailler une ferme du Kentucky.

Dès que son assistance ne lui semblait plus requise, il se réfugiait sur le pont parmi les ballots de coton, où il se ménageait un refuge hors de vue, et là il s'occupait à étudier la Bible : — c'est en cet endroit, c'est ainsi occupé que nous le retrouvons.

A cent et quelques *miles* de la Nouvelle-Orléans, le fleuve commence à rouler sur un lit plus élevé que la contrée environnante, et son immense volume d'eau se resserre entre deux levées massives qui ont plus de vingt pieds de hauteur. Le voyageur, debout sur le pont du *steam-boat*, comme s'il était aux créneaux d'une tour flottante, domine du regard le pays à plusieurs lieues à la ronde. Tom avait donc sous les yeux, tandis que plantations après plantations défilaient rapidement devant lui, une carte complète du pays qu'il allait habiter, un avant-goût de la vie qu'il allait mener.

Il voyait dans l'éloignement les esclaves à leurs travaux; il voyait leurs huttes, agglomérées en villages, allonger leurs rangs au bord des plantations, aussi loin que possible des imposantes *villas* et des parcs de plaisance habités par leurs maîtres; et, à mesure que ce panorama mouvant se déroulait ainsi, le cœur de Tom, ce pauvre cœur insensé, reprenait le chemin du Kentucky; il regagnait la ferme abritée par les hêtres, la maison du maître avec ses grandes salles pleines d'ombre et de fraîcheur, et tout auprès, la petite case enfouie dans les mille-fleurs et les bignones. Là il lui semblait retrouver ses camarades et leurs figures qui lui étaient familières, au milieu desquelles il avait grandi, et sa femme affairée après le repas du soir dont elle terminait les préparatifs; il entendait le rire de ses enfants emportés à leur jeu, et la dernière venue gazouillant sur ses genoux. Puis, au moment où l'illusion était le plus complète, tout disparaissait, et, soudain réveillé, il n'apercevait plus que les buissonnées des roseaux, les cyprès, les plantations; il n'entendait plus que le craquement et le gémissement de la machine : aspects et bruits pleins de tristesse, car ils l'avertissaient que la phase heureuse de sa vie était à jamais écoulée.

En pareil cas, on écrit à sa femme, on envoie quelques bonnes paroles à ses enfants; mais Tom ne savait point écrire. La poste, pour lui, n'existait pas, et pas un mot, pas un signe d'affection, ne pouvait être jeté, d'un bord à l'autre, par-dessus l'abîme qui le séparait des siens.

Est-il donc bien étrange, alors, que les pages de sa Bible, posée sur un ballot de coton, se mouillent çà et là de quelques larmes, tandis que son doigt patient, voyageant d'un mot à l'autre, l'aide à déchiffrer les promesses du livre consolateur? Tom avait appris fort tard à lire, et lisait avec difficulté, passant péniblement sur chaque verset. Mais, par bonheur pour lui, le livre qui l'occupait alors n'est pas de ceux qui perdent à être ainsi médités mot à mot, mais un livre, au contraire, où chaque parole, comme un lingot de métal précieux, veut être pesée à part, pour ne rien perdre de son immense valeur. Suivons un moment cette lecture hésitante, en articulant séparément chaque mot à mesure que son doigt s'y pose et que lui-même les murmure à demi voix :

« Ne — laissez — pas — troubler — votre — cœur. — Dans — la — maison — de — mon — Père, — il — est — plus — d'une — demeure. — Je — vais — y — préparer — une — place — pour — vous. »

Cicéron, lorsqu'il conduisit au tombeau son unique enfant, sa fille bien-aimée, avait le cœur aussi sincèrement affligé que le pauvre Tom; — *aussi,*

dirons-nous, et non *plus*, car l'un et l'autre n'était qu'un homme. — Mais Cicéron n'avait point à méditer sur un texte aussi riche en espérances ; il n'avait pas devant ses yeux l'assurance aussi ferme d'une réunion à venir : les eût-il eus, il n'est pas certain qu'il les eût accueillis avec une foi implicite. Son intelligence se fût embarrassée dans mille questions de détail, soit sur l'authenticité du manuscrit, ou bien encore sur l'exactitude de la traduction. Tandis que Tom y trouvait justement ce que réclamait l'état de son âme, une évidence si complète, une certitude si absolue, que la possibilité même d'un doute ne lui venait pas à l'esprit; à ses yeux, de toute nécessité, cela devait être vrai... Et si ce n'était pas vrai, comment vivrait-il encore?

Cette Bible bénie, la Bible de Tom, n'avait ni annotations au bas des pages, ni, le long des marges, des commentaires inédits. En revanche, elle était décorée de certains repères ingénieux que Tom lui-même avait inventés, et qui, mieux que les explications les plus savantes, l'aidaient à s'y retrouver. Il s'était longtemps fait lire les Écritures par les enfants de son maître, plus particulièrement par George, celui que nous connaissons le mieux; et, au courant de la lecture, il marquait à l'encre, par des hiéroglyphes dont seul il avait le secret et la mémoire, les passages qui charmaient spécialement son oreille et son cœur. Sa Bible se trouvait ainsi blasonnée d'un bout à l'autre d'indications variées, de *mementos* bizarres, à l'aide desquels, sans avoir besoin d'épeler difficilement les passages intermédiaires, il retrouvait en un instant ses extraits favoris. Aussi l'avait-il là, devant lui, — avec toutes ces phrases dont chacune lui représentait quelque tableau de famille, ou lui rappelait quelque bonheur fugitif, — comme tout ce qui lui restait de bon dans cette vie, et le meilleur gage de sa félicité dans la vie future.

Parmi les passagers embarqués avec lui se trouvait un jeune homme riche et de bonne famille, habitant la Nouvelle-Orléans. Il s'appelait Saint-Clare. Avec lui voyageait sa fille, âgée de cinq à six ans, et une dame, probablement la parente du père et de l'enfant, qui avait spécialement celle-ci sous sa tutelle.

Tom avait plusieurs fois remarqué la petite fille, car c'était une de ces créatures vives, remuantes, causeuses, aussi difficiles à retenir au même endroit que le serait une folle brise d'été ou un rayon de soleil. Elle n'était pas non plus, une fois vue, de celles qu'on oublie aisément.

Sa taille était la perfection de ce que peut être la taille d'un enfant, sans

avoir la rondeur bouffie et l'épaisseur massive qui parfois altèrent, à cet âge, la pureté des contours. Sa grâce aérienne, onduleuse, rappelait celle que la pensée prête aux plus gracieuses allégories de la fable ou de la légende. On remarquait sa figure bien moins pour une rare beauté de traits que pour son expression frappante, dont s'émerveillaient, au premier coup d'œil, les natures artistes, et qui, à la longue, sans qu'ils s'en rendissent compte, éveillait l'attention des êtres les plus terre à terre et les plus positifs. La forme de sa tête, les attaches de son cou et de son buste, avaient une noblesse particulière. Tout autour flottaient, comme un nuage mobile, ses longs cheveux bruns, qu'on eût dit poudrés d'or; et au-dessus de ses yeux d'un bleu violet, imposants par leur transparente profondeur, pendait, frange épaisse, un triple rang de cils dorés comme sa chevelure. En un mot, c'était une enfant telle qu'on n'en a guère vu, que chacun, malgré soi, suivait du regard lorsqu'elle glissait, sans bruit, d'un bout du navire à l'autre, plus semblable à une ombre qu'à un feu follet. N'allez pas la croire triste ou même sérieuse; tout au contraire, un enjouement naturel, le sourire de l'innocence volontiers égayée, se jouaient, comme une lueur d'été parmi le feuillage, sur cette figure d'enfant ronde et rose. Elle était toujours en mouvement, toujours ses lèvres vermeilles entr'ouvertes au rire qu'elles semblaient appeler, voltigeant çà et là, nuage au vent, vague ondoyante, se chantant à elle-même quelque mélodie insaisissable, comme celles qu'un songe heureux nous fait entendre et regretter de n'avoir pu retenir. Son père et la dame qui semblait chargée de la surveiller passaient leur temps à courir après elle; mais, une fois prise, elle leur fondait pour ainsi dire entre les doigts comme une vapeur d'été; et, bien sûre de n'être ni grondée ni punie, quoi qu'il lui plût d'inventer pour ses ébats, elle continuait de plus belle à parcourir les coins et recoins du bateau. Toute vêtue de blanc qu'elle était des pieds à la tête, jamais une souillure, une tache sur ce petit être privilégié, bien qu'il n'y eût pas dans ce navire encombré un seul compartiment où ne se fussent posés ses pieds de fée, où n'eût pénétré son regard sérieux et questionneur.

Tantôt le chauffeur, relevant son front moite pour en étancher la sueur, voyait ces yeux plonger dans les profondeurs incandescentes de la fournaise, et, les quittant aussitôt, diriger vers lui un regard de crainte et de pitié, comme si la petite fille le croyait exposé aux plus terribles périls. Tantôt le timonier au gouvernail s'arrêtait en souriant : il venait de voir apparaître der-

rière les vitraux du pavillon d'arrière cette tête encadrée comme une merveilleuse peinture, et qui s'était ensuite effacée... Mille fois par jour, des voix rauques la bénissaient au passage; des sourires inusités passaient, en son honneur, sur des visages austères et durs; et quand elle se risquait, intrépide et légère, en quelque endroit dangereux, de grosses mains, gantées de suie, venaient, comme d'elles-mêmes, aplanir sa route, ou se placer entre elle et le péril.

Tom, dont les instincts avaient la douceur naturelle à sa race, contemplait cette jolie créature avec un intérêt de jour en jour croisssant. Elle lui semblait un être presque divin; chaque fois que sa tête blonde et ses yeux d'un bleu profond, à demi cachés par quelque ballot poudreux, épiaient le brave homme et sa lecture, — ou bien encore lorsque, grimpée sur un monceau de bagages, elle l'examinait de là comme d'un observatoire élevé, — il en venait à croire, ou peu s'en fallait, que c'était là un bel ange envolé des feuilles de son Nouveau Testament.

Bien des fois, il la vit rôder tristement autour de l'endroit où les esclaves emmenés par Haley se tenaient assis, la chaîne aux pieds. Elle se glissait parmi eux et les regardait avec un intérêt pénible, une triste préoccupation. Quelquefois, de ses petites mains, elle soulevait leurs fers, et se retirait ensuite, le cœur gros de soupirs. Quelquefois elle tombait brusquement au milieu d'eux, apportant à poignées du sucre candi, des noisettes, des oranges qu'elle leur distribuait gaiement... et, l'instant d'après, elle avait disparu.

Tom examina longtemps cette belle petite demoiselle, avant de se hasarder à quelque tentative qui le mît en rapport avec elle. Il connaissait un nombre infini de menues avances propitiatoires, au moyen desquelles on peut attirer à soi les enfants; et il résolut de s'y prendre, cette fois, avec un tact tout diplomatique. Il découpait fort bien un petit panier dans un noyau de cerise; il sculptait des mascarons grotesques sur une noix de *Juglans*, ou moulait des figurines étrangement contournées dans la moelle du sureau; — enfin il fabriquait des sifflets de toute dimension et de toute puissance, avec une habileté digne du dieu Pan. Aussi ses poches étaient-elles garnies de bien des appâts enfantins, jadis préparés pour les enfants de son maître, et qu'il tirait un à un avec prudence, en graduant ses effets de curiosité, pour ouvrir la voie, peu à peu, d'abord aux relations officielles, ensuite peut-être à quelque chose de plus intime.

Nonobstant cette humeur chercheuse qui l'attirait de çà, de là, sur tous les

points du bateau, la petite fille était fort timide, et il ne fut pas facile de l'apprivoiser. Dans le principe, elle venait se poser, comme un gentil oiseau, sur une malle ou un ballot, auprès de Tom, pendant qu'il travaillait à quelqu'un des joujoux que nous énumérions tout à l'heure, et elle les prenait de sa main, lorsqu'il les lui offrait, avec une réserve sérieuse, osant à peine le remercier. Mais à la fin, ainsi qu'il l'avait prévu, leurs communications devinrent tout à fait confidentielles.

— Comment s'appelle la jeune maîtresse? dit Tom à la fin, quand il jugea qu'une pareille question ne semblerait pas trop indiscrète.

— Évangéline Saint-Clare, répondit la petite; — mais papa et tout le monde m'appelle Éva... Et vous, comment vous nommez-vous?

— Je m'appelle Tom. Là-bas, dans le Kentucky, les enfants m'appelaient : oncle Tom.

— Eh bien, moi aussi, je vous appellerai : oncle Tom, parce que je vous aime bien, voyez-vous... Ainsi, oncle Tom, où est-ce que vous allez?

— Je ne sais pas, miss Éva.

— Vous ne le savez pas? dit l'enfant étonnée...

— Non; je vais quelque part où l'on me vendra... je ne sais pas à qui.

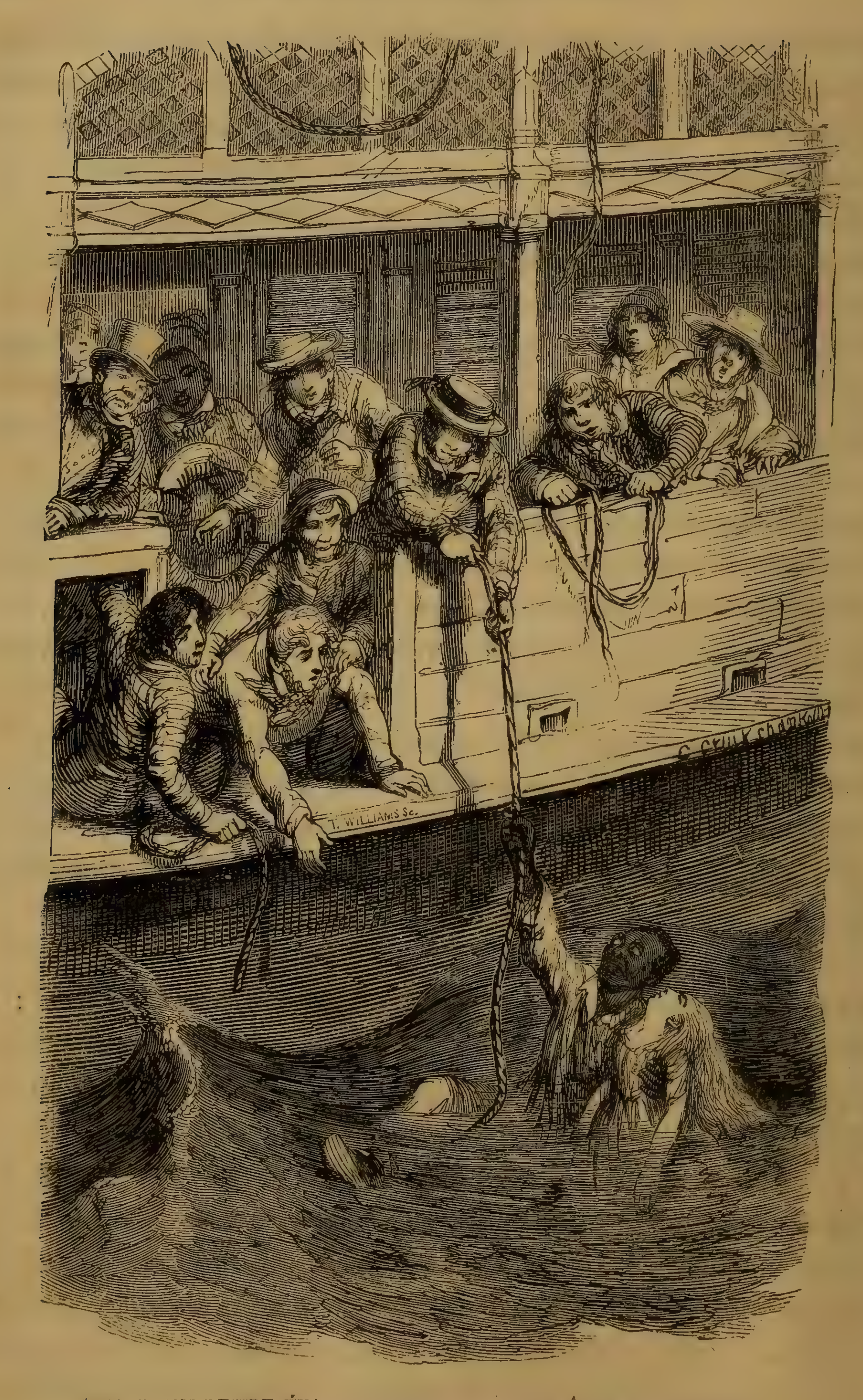
— Mais alors papa peut vous acheter, dit Éva très-vivement, et s'il vous achète vous serez bien heureux... Je compte le lui demander aujourd'hui même.

— Merci, demoiselle, dit Tom.

Le bateau, dans ce moment, s'arrêtait, pour prendre du bois, le long d'un petit quai. Éva, qui entendit la voix de son père, sauta légèrement à bas des paquets sur lesquels elle était hissée. Tom se leva aussi pour aller offrir ses services et porter le bois à bord. Il se perdit parmi les travailleurs.

Éva et son père étaient debout, appuyés contre les lisses du bord, pour voir repartir le bateau, et la roue avait déjà tourné deux ou trois fois lorsque, perdant tout à coup l'équilibre, l'enfant tomba par-dessus l'accastillage... Son père, sachant à peine ce qu'il faisait, voulut immédiatement se jeter après elle; mais une main officieuse le retint par derrière. C'était celle d'un passager qui, plus de sang-froid, avait vu s'organiser un sauvetage tout autrement efficace.

Tom se trouvait justement au-dessous d'Éva, et sur le faux-pont, au moment où elle était tombée. Il la vit frapper l'eau et disparaître. En un clin



L'ONCLE TOM RETIRE ÉVA DE LA MER QUI ALLAIT ÊTRE SON TOMBEAU.

Il la prit dans un de ses bras, et, nageant jusqu'au bateau, la remit, toute ruisselante d'eau, entre quelques-unes des cent mains qui lui étaient tendues de tous côtés comme par un seul Briarée.

d'œil il fut après elle. Pour un homme taillé comme lui, poitrine large et bras robustes, c'était la moindre des choses que de se tenir à la surface de l'eau pendant les quelques secondes qu'Éva mit à reparaître. Il la prit alors dans un de ses bras, et, nageant jusqu'au bateau, la remit, toute ruisselante d'eau, entre quelques-unes des cent mains qui lui étaient tendues de tous côtés comme par un seul Briarée. Quelques instants après Saint-Clare emportait sa fille, encore trempée et sans connaissance, dans la cabine des dames, où, selon l'usage, toutes les personnes présentes semblèrent disputer à qui lui prodiguerait le plus de soins mal entendus, et mettrait le plus de dérangement dans les moyens pris pour la faire revenir à elle.

Le lendemain, par une journée étouffante, le *steamer* approchait de la Nouvelle-Orléans. Partout, à son bord, des préparatifs de débarquement et d'arrivée. Les passagers mettaient leurs bagages en ordre. Le *steward* et la femme de service, tout l'équipage enfin, s'occupaient à fourbir, à nettoyer, à ranger dans ses moindres détails leur superbe bâtiment, pour le rendre digne de faire son apparition dans le port où l'attendaient tant d'émules.

Sur le franc-tillac était assis notre ami Tom, les bras croisés, selon sa coutume, et, de temps en temps, avec une inquiétude évidente, regardant quelques personnes groupées de l'autre côté du bateau.

Là se tenait la belle Évangéline, un peu plus pâle que le jour précédent, mais n'ayant, d'ailleurs, gardé aucune trace de l'accident qui lui était arrivé. Un homme jeune encore, bien fait et de bonne mine, était debout auprès d'elle, nonchalamment appuyé du coude à un ballot de coton, et passant en revue le contenu d'un portefeuille ouvert devant lui. Il était évident, au premier coup d'œil, que ce *gentleman* devait être le père d'Éva. On retrouvait chez lui le même noble port de tête, les mêmes grands yeux bleus, la même chevelure à reflets d'or. L'expression seule de la physionomie différait complétement. Ainsi ces grands yeux bleus limpides, exactement semblables de couleur et de forme, manquaient de cette profondeur mystérieuse, de ce cachet rêveur, si remarquables dans ceux de l'enfant. Leur éclat ne se voilait jamais, — fixe, hardi, d'une vivacité toute mondaine. La bouche, bien découpée, indiquait un dédain facile et une grande disposition à la raillerie; dans tous les mouvements, dans toutes les habitudes de sa taille élégante, respirait un sentiment de supé-

riorité indépendante de toute gêne, qui ajoutait encore à sa grâce naturelle. Il écoutait en ce moment, avec une négligence souriante, une ironie empreinte de quelque mépris, notre vieille connaissance Haley, qui prodiguait avec une rare volubilité toutes sortes d'explications destinées à rehausser le mérite de l'*article* pour lequel ils étaient en marché.

— Une collection complète des vertus morales et chrétiennes, reliées en maroquin noir... n'est-ce pas cela que vous promettez? dit le jeune homme lorsque Haley eut terminé son panégyrique. Eh bien, mon bon Monsieur, *à combien les frais?* comme nous disons dans le Kentucky... ou, si vous l'aimez mieux, que faut-il payer pour se débarasser de cette affaire?... Combien voulez-vous me voler?... Finissons-en.

— Voyons, dit Haley, si nous disions que ce gaillard-là vaut treize cents dollars... je rentrerais à peine dans mes déboursés... et encore...

— Pauvre garçon! reprit son interlocuteur arrêtant sur lui ses yeux perçants et moqueurs. Mais enfin, *parce que c'est moi,* je suppose que vous en accepteriez cette somme.

— Mon Dieu... votre petite demoiselle en est si fort coiffée... que, naturellement...

— Sans doute, sans doute. Vous voyez dans cette préférence un appel à vos sentiments de philanthropie, mon brave ami... Eh bien, par charité chrétienne, jusqu'où voudrez-vous rabattre du prix de ce noir?... afin d'obliger une jeune personne qui s'en est coiffée, comme vous le dites si bien...

— Vous plaisantez, je le vois bien, mais prenez-y garde, recommença le trafiquant. Examinez-moi cette carrure... cette large poitrine... un vrai cheval. Regardez-moi cette tête... la hauteur du front, chez les nègres, indique une aptitude particulière pour le calcul... Ils sont bons à tout, avec un crâne pareil... Je l'ai déjà noté bien souvent... Maintenant, en supposant même qu'il fût stupide, un nègre de cette encolure et de cette force vaudrait encore bien de l'argent, rien que pour le coffre, comme on pourrait dire. Ajoutez-y de l'intelligence, du raisonnement, la faculté de calculer que celui-ci possède, je pourrais le prouver au besoin, et le prix s'élève d'autant. Ce gaillard-là menait tout seul le *faire valoir* de son maître. Il a une rare disposition pour tout ce qui est affaire.

— Tant pis, tant pis, mille fois tant pis, dit le jeune homme conservant à ses lèvres le même pli sarcastique. Il en sait, alors, beaucoup trop long.

Jamais je n'en pourrai rien tirer. Ces nègres si intelligents, on ne peut les tenir. Ils s'échappent, volent vos chevaux, vous jouent enfin mille tours, et font mille frasques. Otons, si vous voulez bien, deux cents dollars pour compenser ce surcroît de facultés calculatrices.

— Ce que vous dites là ne manque pas de vérité; mais n'oubliez pas ce que je vous contais de son caractère. Je puis produire des attestations, tant de son ancien maître que d'autres personnes, établissant que c'est un homme d'une piété sincère... la créature la plus humble, la plus pratiquante, la plus assidue à ses devoirs religieux, que vous ayez jamais vue. Dans l'endroit d'où il vient, on ne l'appelait jamais que *le prêcheur*.

— C'est cela, j'en pourrais faire le chapelain de ma famille, n'est-il pas vrai? ajouta le jeune homme assez sèchement. Ce serait une idée... avec cela qu'à la maison nous ne péchons pas par excès de piété.

— Vous voulez donc toujours plaisanter?

— Comment savez-vous si je plaisante ou non? Ne me le recommandez-vous pas comme prédicateur?... Alors vous voudrez bien me dire s'il a passé devant un synode ou un concile?... Il a ses parchemins, en ce cas; voyons-les... Passez, passez-moi ses papiers.

Si le trafiquant ne s'était assuré, à certain rayon de bonne humeur qui scintillait dans les grands yeux bleus de son acquéreur, que toutes ces railleries se termineraient en définitive par un marché avantageux, elles l'auraient certainement impatienté. En l'état des choses, il posa son portefeuille, raisonnablement gros, sur les balles de coton, et commença la revue des papiers qu'il renfermait; tandis que le jeune homme, debout à côté de lui pendant cette opération, le regardait de haut en bas avec le même air de moquerie un peu méprisante.

— Papa, vous l'achèterez, à quelque prix que ce soit, murmura Évangéline, qui était grimpée à petit bruit sur une pile de bagages, et avait passé son bras autour du cou de son père. Vous avez bien assez d'argent... ne me dites pas non... Je veux absolument cet homme.

— Et pourquoi faire, petite chatte?... une crecelle? un cheval à bascule?... quoi, enfin?

— Pour en faire... un homme heureux.

— La raison est originale, à coup sûr.

Ici le trafiquant exhiba un certificat signé de M. Shelby, que le jeune homme

prit du bout de ses doigts effilés, et sur lequel il jeta un coup d'œil rapide.

— Une écriture de *gentleman*... dit-il; et de l'orthographe!... Ah ça, mon brave, continua-t-il, tandis que dans ses yeux brillait derechef sa malice habituelle, je ne sais trop que penser, après tout, de cette religion que vous me vantez... Le pays est abîmé de dévots, et de dévots blancs, qui pis est... Voyez un peu, avant les élections, tous ces hommes politiques si zélés pour les intérêts du ciel... Voyez, dans toutes les administrations civiles et religieuses, toutes ces simagrées de piété... On ne sait plus à qui entendre pour se démêler dans ce tohu-bohu chrétien plus ou moins apocryphe... J'ignore, d'ailleurs, s'il y a hausse à la Bourse sur les valeurs religieuses; je n'ai pas regardé tout récemment la cote des fonds... Pour combien de dollars faites-vous entrer en ligne de compte la piété de votre homme?

— Vous aimez décidément la plaisanterie... dit le trafiquant. N'importe! il y a du vrai dans ce que vous venez de dire là... Je sais qu'il y a religion et religion; il en est qui ne signifient rien. Les dévotions d'assemblées, celles qui hurlent et braillent, j'en fais peu de cas, chez les blancs comme chez les noirs. Mais il y a aussi la véritable piété, qu'on rencontre au même degré chez l'esclave et chez le maître : piété sans bruit, piété pacifique, piété zélée, sincère, argent comptant, que le monde entier voudrait en vain détourner de sa voie et mener à quelque chose de mal... Et vous voyez, dans cette lettre, ce que dit de Tom son ancien maître.

— Eh bien! répondit le jeune homme, se penchant gravement sur son portefeuille bourré de papier-monnaie, si vous me garantissez, vous, cette piété de bon aloi, — et qu'elle me sera comptée pour quelque chose, comme m'appartenant bel et bien, dans le grand livre de là-haut, — je ne regarderai pas à la payer dans une certaine mesure... Combien disions-nous?

— Ah... minute... Je ne peux pas vous garantir le compte dont vous parlez, reprit le trafiquant. J'imagine que là-haut ce sera chacun pour soi et Dieu pour tous...

— Voilà qui serait un peu dur, par exemple. Comment, j'aurai payé un *extra* pour religion, et je ne pourrai disposer à ma guise de l'article ainsi acheté?... dit le jeune homme, qui, tout en parlant, roulait un paquet de billets de banque... Allons, mon vieux, comptez votre argent, ajouta-t-il, passant le rouleau à maître Haley dont la physionomie, éclairée par le plaisir, n'en parut guère plus attrayante.

— Marché fait, s'écria-t-il. Et, tirant de sa poche un vieil encrier, il se mit à remplir les blancs d'un acte de vente qu'un moment après il tendit au jeune homme.

— Je me demande, dit celui-ci, parcourant ce papier assez légèrement, je me demande, si j'étais inventorié et débité de la sorte, à quelle somme je pourrais bien monter. Tant pour la forme de ma tête, tant pour la hauteur de mon front, tant pour mes bras, mes mains, mes jambes; — et tant, enfin, pour mon éducation, ma science, mes talents, mon honnêteté, mes sentiments religieux... Peuh!... Ce dernier *item,* à ce que je crois, ne compterait pas pour grand'chose... Venez, Éva, dit-il ensuite; et, prenant la main de sa fille, il traversa le bateau. Arrivé près de Tom, il lui posa le bout du doigt sous le menton, et, d'un ton de bonne humeur : — Levez les yeux, Tom, lui dit-il, et voyons si votre nouveau maître a le bonheur de vous plaire.

Tom leva les yeux. Il eût été bien difficile s'il n'avait pris quelque plaisir à contempler cette figure jeune, belle, rayonnante de gaieté. Aussi les larmes lui vinrent-elles aux paupières, tandis qu'il répondait, et du fond du cœur...

— Que Dieu, maître, vous accorde ses bénédictions!

— Je l'espère bien... Vous vous appelez?... Ah! je sais; Tom, n'est-il pas vrai? Eh bien, mon ami, Dieu le fera probablement à votre requête encore plus volontiers qu'à la mienne... Savez-vous conduire, Tom?

— J'ai l'habitude des chevaux, répondit l'esclave. Maître Shelby les aimait et en élevait beaucoup.

— C'est bon; nous vous mettrons à la voiture... à condition que vous ne vous griserez pas plus d'une fois par semaine... sauf les cas d'urgence.

Tom parut surpris, et même un peu blessé.

— Je ne m'enivre jamais, maître.

— Oui, oui... on me l'a déjà dit, Tom; — mais il faudra voir... Si cela est vrai, les personnes intéressées devront vous en savoir un gré tout particulier... Allons, allons, ne vous fâchez pas, ajouta-t-il, toujours sur le même ton d'insouciante gaieté, voyant que la figure de Tom se rembrunissait quelque peu, — je ne doute pas de vos bonnes intentions.

— Vous pouvez y compter, maître, dit Tom.

— Et vous aurez du bon temps, dit Éva... Papa est excellent pour tous les siens... seulement, il se moque d'eux à la journée.

— Papa vous est certainement bien obligé de vos éloges, dit Saint-Clare, riant de tout cœur, tandis qu'il tournait sur ses talons pour s'éloigner.

CHAPITRE XV.

Du nouveau maître de Tom, et de différents autres sujets.

Puisque la vie de notre humble héros va désormais se trouver mélangée, fil obscur, avec celle de personnages plus haut placés ici-bas, il faut bien les faire connaître en quelques mots.

Augustin Saint-Clare était le fils d'un riche planteur de la Louisiane. Sa famille elle-même venait, primitivement, du Canada. De deux frères, fort ressemblants par le caractère et l'humeur, l'un s'était établi sur une ferme du Vermont, florissante et prospère; l'autre était devenu un opulent planteur dans le plus riche des États du Sud. La mère d'Augustin était une dame française, appartenant à la religion protestante, dont la famille, par suite des persécutions contre les huguenots, avait émigré à la Louisiane, qui venait alors de naître à la civilisation. Augustin et un autre frère représentaient seuls cette branche de leur famille. Ayant hérité de leur mère une excessive délicatesse de constitution, Augustin, sur la recommandation expresse des médecins, fut envoyé, pendant plusieurs années de son enfance, chez son oncle du Vermont, afin que le climat énergique de cette contrée retrempât son organisation débile.

Tout enfant, il était remarquable par une sensibilité excessive qui rappelait la douceur du sexe le plus faible, bien mieux que la rudesse de celui auquel il appartenait. Avec le temps, néanmoins, il se forma, autour de cette mollesse native, une enveloppe et comme une écorce virile sous laquelle se cachait à presque tous les yeux ce qui subsistait encore des dispositions premières de cette âme si tendre. Ses talents, remarquables entre tous, gardèrent une tendance marquée vers l'idéal et la profondeur un peu vague des recherches métaphysiques, et on pouvait noter en lui cette répugnance pour le positif des affaires humaines qui est le propre des intelligences ainsi douées. Bientôt après la fin de ses études, une passion romanesque absorba cette organisation si bien préparée aux effervescences du premier amour. Son heure vint, — cette heure qui ne vient qu'une fois. Son étoile monta sur l'horizon, — cette étoile qui se lève si souvent en vain, et dont on ne garde qu'un souvenir pareil à

celui des choses rêvées; et pour lui, cette étoile ne fut qu'un météore. Renonçons à ces figures poétiques. Il vit, il aima, et fut aimé. La beauté qui l'enchaînait ainsi, née dans un des États du Nord, lui fut solennellement promise. Il était revenu dans le Sud pour y terminer les préliminaires de leur mariage, lorsque, tout à fait à l'improviste, les lettres qu'il écrivait à sa fiancée lui furent renvoyées par la poste avec un billet fort succinct. Ce billet, signé par le tuteur de la jeune fille, lui apprenait qu'au moment même où il en recevrait ainsi la nouvelle, elle aurait changé de nom et serait devenue la femme d'un autre. Sous ce coup inattendu, sa raison faillit demeurer écrasée : il espéra seulement, comme tant d'autres l'ont fait en pareille circonstance, qu'il pourrait, par un effort violent, se débarrasser soudainement de la douleur qui l'obsédait. Trop fier pour supplier, ou même pour chercher une explication au procédé véritablement indigne dont il croyait avoir à se plaindre, il se lança dans le tourbillon de la vie à la mode, et moins de quinze jours après avoir reçu la fatale lettre, il était le prétendu, très-promptement accepté, de la beauté la plus en vogue cette année-là. En aussi peu de temps qu'il en fallut pour les arrangements indispensables, il devint l'heureux mari d'une jolie femme ornée de deux beaux yeux noirs, — dont une dot de cent mille dollars rehaussait encore l'éclat. Chacun le regarda, naturellement, comme le plus heureux des mortels.

Après le mariage, le jeune couple se livrait aux douceurs métaphoriques de la lune de miel, et, dans une splendide maison de campagne, sur les bords du lac Pontchartrain, il avait réuni bon nombre d'amis, lorsqu'on remit au mari, certain jour, une lettre dont l'adresse avait été tracée par une main de lui bien connue. Cette lettre lui arrivait dans un salon rempli de monde, au moment le plus vif d'une causerie joyeuse, où son esprit lui ménageait les triomphes les plus flatteurs. Au premier coup d'œil jeté sur cette écriture familière, il devint d'une pâleur mortelle, mais sans perdre une seule seconde la pleine possession de son sang-froid ordinaire; il continua la petite escrime de badinage épigrammatique qu'il avait entamée avec une des dames présentes à cette soirée; puis, un quart d'heure après, il s'éclipsa. Enfermé dans sa chambre, tout seul, il ouvrit et lut cette lettre qui jamais, pour son bonheur, n'aurait dû lui parvenir. Elle était de cette jeune fille si bien aimée : elle lui racontait, en détail, les persécutions auxquelles l'avait soumise la famille de son tuteur pour lui faire épouser le fils de la maison; comment on avait intercepté, plusieurs semaines de suite, les lettres à elle adressées par Saint-Clare;

que, néanmoins, elle avait continué à lui écrire, jusqu'à ce que le doute eût fini par pénétrer dans son âme; que le chagrin avait alors compromis sa santé, jusqu'au moment où, voyant leur fraude inutile, les personnes dont elle était entourée avaient fini par lui laisser deviner le véritable état des choses. La jeune fille terminait sa lettre par des protestations de fidélité, de reconnaissance, d'affection éternelle, et en exprimant des espérances maintenant plus amères que la mort à ce malheureux dont elles perçaient le cœur. Il lui répondit sur l'heure même :

« J'ai reçu votre lettre : — il était trop tard. *Je suis marié.* — Tout est » fini. Un oubli complet du passé, voilà tout ce qui nous reste à l'un comme » à l'autre. »

Et, ces mots tracés, Augustin Saint-Clare cessa de vivre dans cette région idéale où son esprit romanesque se complaisait mieux que partout ailleurs. Mais la *réalité* lui restait. — La *réalité,* c'est-à-dire ce limon qui s'étend, plat, monotone, visqueux, sur la plage abandonnée par le flot écumant et limpide qui naguère emportait, joyeux, les bateaux bariolés de vives couleurs, les navires aux blanches ailes, — le flot harmonieux que les rames frappent en cadence et qui leur répond par de sonores vibrations, — mais qui laisse après lui cette boue flasque, gluante, aux couches épaisses, — et aussi réelle, aussi palpable que possible.

Dans les romans, après une catastrophe de ce genre, les amants trépassent, le cœur brisé, ce qui a l'avantage de clore très-vite une situation difficile; le récit s'en trouve à merveille. Mais dans la vie réelle, nous ne mourons pas toujours, il s'en faut, lorsque meurt tout ce qui nous attachait à l'existence. Reste une longue série de jours très-occupés que l'on emploie avec grand soin à manger, boire, se vêtir, se promener, faire des visites, acheter, vendre, parler, lire, et plus généralement à tout ce qui s'appelle *vivre.* Voilà la tâche que devait encore remplir Augustin. S'il se fût trouvé uni à une vraie femme, à une femme complète, elle aurait pu, jusqu'à un certain point, — les femmes sont expertes à ceci, — reprendre en sous-œuvre les fils épars de la trame rompue, et en former un tissu plus ou moins éclatant, plus ou moins solide. Mais Marie Saint-Clare n'était pas même assez clairvoyante pour s'apercevoir qu'il y avait là solution de continuité. Nous l'avons déjà dit, il n'y avait dans Marie Saint-Clare qu'une jolie femme, deux beaux yeux noirs, et une dot de cent mille dollars. Rien de tout cela n'est un philtre pour un cœur blessé.

Quand Augustin, plus pâle qu'un cadavre, fut trouvé gisant sur un sopha, et prétexta un mal de tête affreux pour expliquer sa longue retraite, cette aimable poupée lui recommanda l'essence de corne de cerf comme une odeur des plus salutaires. Puis, à mesure que les semaines s'écoulaient, la pâleur restant la même, le mal de tête ne guérissant pas, elle se mit à dire qu'elle avait toujours ignoré à quel point M. Saint-Clare était valétudinaire; qu'il était sujet à d'affreuses migraines, et que cela était bien malheureux pour elle, attendu qu'il n'aimait pas à aller dans le monde, et qu'il lui semblait, à elle, assez étrange de sortir seule aussi souvent, lorsqu'à peine elle venait d'être mariée. Augustin, dans le fond de l'âme, était ravi d'avoir épousé une femme aussi médiocrement clairvoyante. Mais lorsque, peu à peu, les dehors brûlants, les égards empressés de la lune de miel, eurent fait place à un état de choses un peu plus normal, il découvrit que le joug d'une belle jeune femme, habituée dès l'enfance à être adulée et obéie par tout ce qui l'entoure, pouvait devenir assez lourd dans le sein du ménage. Marie n'avait jamais eu de penchants très-affectueux, ni une sensibilité fort exquise, et le peu de facultés qu'elle eût, à cet égard, reçues de la nature, s'étaient concentrées en un égoïsme tout à fait intense, dont elle-même n'avait pas le secret; égoïsme d'autant plus irrémédiable qu'il s'ignorait, et, obstinément inerte, lui fermait les yeux sur tout autre droit, sur toute autre exigence que les droits et les exigences de son envahissante personnalité. Toute enfant, elle s'était vue environnée de serviteurs dont la vie se passait à étudier ses caprices : l'idée qu'ils pussent avoir ou des sentiments ou des droits quelconques ne lui était jamais apparue, même dans une vague et lointaine perspective. Son père, qui n'avait pas d'autre enfant, ne lui avait jamais refusé rien de ce qu'il était humainement possible de se procurer, et lorsqu'elle arriva dans le monde, parfaitement belle, avec des talents, héritière par-dessus le marché, elle eut à sa discrétion, dignes ou non d'être préférés, tous les soupirants disponibles. Aussi pensait-elle, et de très-bonne foi, qu'Augustin avait été fort heureux de l'obtenir. On se tromperait fort en supposant qu'une femme sans cœur est un créancier débonnaire dans cette espèce de commmerce dont les préférences du cœur deviennent l'objet. Personne au monde, mieux qu'une femme complétement égoïste, ne sait se montrer avide de ces sentiments qu'elle n'éprouve jamais; — et moins elle les éprouve, plus son cœur s'endurcit et se ferme, plus elle met de scrupules jaloux à extorquer, jusqu'au dernier *centime*, — si cette

expression nous est permise, — l'attachement dont elle se croit la créancière légitime. Aussi, lorsque Saint-Clare, engagé dans cette voie si bien frayée par les maris ses prédécesseurs, renonça peu à peu à ces galanteries, à ces petits soins empressés dont il avait gardé l'habitude, contractée pendant qu'il faisait sa cour, il trouva une sultane fort peu disposée à laisser son esclave alléger les liens dont il s'était chargé pour lui plaire. Il y eut des pleurs, des bouderies, des orages sans nombre. Il y eut des mécontentements, des tristesses, des reproches, des récriminations. Saint-Clare était de bonne composition et peu curieux de discussions pareilles. Il tâcha d'acheter la paix par des cadeaux ou des cajoleries plus ou moins sincères. Et enfin, quand Marie lui donna une belle petite fille, il se sentit, pour un temps, une reconnaissance qui ressemblait à de la tendresse.

Il conservait un pieux souvenir de sa mère, dont le caractère avait gardé jusqu'au bout une élévation, une pureté peu communes; et il voulut que cette enfant portât le même nom, se plaisant à imaginer qu'avec le nom de cette mère tant regrettée, elle en aurait les qualités éminentes. Ceci avait été remarqué, comme un grief, par sa femme, qui dès lors vit avec déplaisance et soupçon le dévouement absolu, impérieux, de son mari pour leur fille unique. Tout ce qui était donné à cette enfant lui semblait prélevé sur ce qui lui était dû. Au surplus, depuis la naissance d'Éva, la santé de la mère était toujours allée en déclinant. Une vie constamment oisive, au physique et au moral; — l'action dissolvante d'un ennui, d'un mécontentement perpétuels, venant aggraver les conditions débilitantes où se trouve placée une jeune mère, changèrent en peu d'années cette beauté fraîche et radieuse en une femme maladive, au teint jaune et fané, dont les iournées se passaient à inventer et à combattre une multitude de souffrances chimériques, — et qui, de plus, se regardait comme la créature la plus maltraitée, la plus infortunée de ce bas monde.

Ses souffrances étaient variées à l'infini. La plus habituelle, cependant, consistait en un mal de tête névralgique qui, plusieurs fois par an, la retenait dans sa chambre trois journées sur six. En pareil cas, le maniement des affaires domestiques se trouvait exclusivement confié aux subalternes, et Saint-Clare n'avait pas lieu de trouver son ménage aussi comfortable qu'il l'aurait voulu. Sa fille unique étant d'ailleurs d'une santé qui commandait les soins les plus assidus, il avait à craindre que l'incapacité de la mère à remplir ses devoir les plus sacrés n'entraînât pour l'enfant de fatales conséquences. Il l'avait

donc emmenée avec lui dans une excursion qu'il venait de faire au Vermont, et il avait déterminé sa cousine germaine, miss Ophelia Saint-Clare, à venir résider auprès de lui dans le Sud. C'est ainsi qu'ils se trouvaient ensemble sur ce bateau où nous les avons déjà montrés à nos lecteurs.

Et maintenant, tandis que les dômes et les clochers de la Nouvelle-Orléans grandissent peu à peu devant nos yeux, le temps nous reste encore de faire connaître miss Ophelia.

Pour peu qu'on ait voyagé dans les États de la Nouvelle-Angleterre, on se rappellera, au sein de quelque frais village, une de ces grandes fermes dont la cour herbue, ombragée par l'épais feuillage des érables, est balayée avec un soin minutieux; on n'a pas oublié la physionomie ordonnée et tranquille de cette habitation rustique, l'air de repos immuable et monotone qu'elle respire dans tous ses détails. Rien ne s'y égare, rien n'y est dérangé; pas un pieu ne manque à la palissade, pas un brin de litière ne jaunit le vert gazon de la cour, ou les bouquets de lilas qui sont placés au-dessous des fenêtres. Au dedans, notre voyageur se souvient sans doute de ces grandes pièces si proprement tenues, où il semble qu'on n'ait jamais rien fait, qu'on ne doive jamais rien faire, où toute chose, une fois en place, paraît devoir n'en jamais bouger, où enfin tous les détails successifs de la manœuvre intérieure s'accomplissent avec la régularité ponctuelle de la vieille horloge massive logée au coin de ces larges salles. Dans la pièce où la famille se tient, — la *keeping-room*, voilà l'expression locale, — on croit voir encore, — car on l'y a toujours vue, — une bibliothèque aux rayons vénérables, mais non poudreux, car ils sont exactement sous verre, où l'*Histoire* de Rollin, le *Paradis perdu* de Milton, le *Voyage du pèlerin* de John Bunyan; la *Bible de famille* (celle de Scott), sont rangés côte à côte, en bon ordre, avec quantité d'autres ouvrages non moins solennels et sérieux. Pas un domestique dans cette maison si bien tenue; mais seulement la maîtresse du logis, avec son bonnet blanc de neige et ses lunettes sur le nez, assise toute l'après-midi au milieu de ses filles, occupée comme elles d'ouvrages de couture, en apparence leur seul travail passé, présent et futur. Mais ne nous y trompons pas, à une certaine heure du jour, déjà lointaine et presque oubliée, elle et ses filles ont « fait la besogne intérieure. » Cette besogne est faite d'ores et déjà pour tout le temps que vous voudrez leur consacrer. Il faut donc penser que jamais une tache ne tombe sur le vieux plancher de la cuisine, toujours si propre; que les tables, les chaises,

la batterie de cuisine, jamais, sous aucun prétexte, ne sont dérangées. Et cependant, par quelque procédé mystérieux, on prépare dans cette cuisine jusqu'à trois ou quatre repas quotidiens; c'est là qu'on blanchit, qu'on repasse le linge de la famille; c'est là que se fabrique mainte et mainte livre de beurre ou de fromage, toujours sans désordre et sans bruit.

Dans une ferme de cette espèce, dans une maison, dans une famille comme celle que nous venons de décrire, miss Ophelia venait de passer quarante-cinq années de suite, — années de calme parfait, — lorsque son cousin lui demanda de l'accompagner dans le Sud. Bien qu'elle fût l'aînée d'une famille nombreuse, son père et sa mère, trompés par l'habitude, la regardaient encore comme un « des enfants, » et la proposition de l'emmener « à *Orléans*, » parut d'une importance énorme à toute la famille. Le père, vieillard à tête grisonnante, descendit l'*Atlàs* de Morse des plus hauts rayons de la bibliothèque vitrée, et voulut se rendre un compte exact de la longitude et de la latitude sous lesquelles sa fille aurait à vivre. Il lui fallut aussi relire les *Voyages* de Flint à l'Ouest et au Sud pour se faire une idée exacte des pays qu'elle allait habiter.

La bonne mère demanda, non sans inquiétude, si Orléans n'était pas un lieu de dissipation et de perdition, ajoutant qu'il lui semblait justement aussi périlleux d'aller aux îles Sandwich ou dans toute autre contrée de païens.

On sut bientôt chez le ministre, on sut chez le médecin, on sut dans le magasin de modes tenu par miss Peabody, qu'Ophelia Saint-Clare « parlait » de descendre à Orléans avec son cousin; — et tout le village, dès lors, se fit un devoir de l'aider à « parler » de cette excursion si notable. Le ministre, qui avait des tendances marquées vers les doctrines abolitionnistes, manifesta quelques scrupules à ce sujet. Il craignait qu'une démarche pareille n'eût pour effet d'encourager les habitants du Sud à garder leurs esclaves, par suite de l'approbation tacite que les gens du Nord sembleraient leur donner en allant résider au milieu d'eux. Le docteur, partisan décidé de la colonisation, inclinait, au contraire, à penser que miss Ophelia devait partir, ne fût-ce que pour montrer aux gens du Sud qu'après tout on ne les méprisait point trop. Il était d'avis, au fond, que ces habitants du Sud avaient besoin d'être « encouragés. » Du reste, quand il fut bien avéré que son parti était pris, et que très-décidément elle suivrait son cousin, miss Ophelia fut solennellement invitée quinze jours de suite à prendre le thé chez tous ses voisins et amis. On discuta ses projets, on examina ses chances d'avenir, on lui adressa toutes sortes de ques-

tions, on lui donna toute espèce de conseils. Miss Moseley, qui avait été requise de venir chez les Saint-Clare donner un coup de main aux toilettes nécessitées par ce voyage, dut plusieurs pratiques importantes aux renseignements exacts qu'elle pouvait donner sur les développements qu'avait reçus la garde-robe de miss Ophelia. On acquit la certitude à peu près complète que « l'écuyer *Sinclare*, » — ainsi contractait-on généralement ce nom d'origine française, — avait tiré de son coffre cinquante beaux dollars, et les avait mis à la libre disposition de miss Ophelia, pour acheter telles parures que bon lui semblerait; — et que deux robes de soie, ainsi qu'un chapeau, avaient été commandés à Boston. Ces dépenses extraordinaires étaient envisagées dans le public sous deux aspects différents : les uns affirmant qu'une fois dans la vie on pouvait bien se passer quelques caprices; les autres soutenant, au contraire, que tout cet argent, gaspillé en futilités, aurait dû être envoyé aux missionnaires. Toutefois on tombait d'accord sur quelques points, savoir : qu'on n'avait jamais vu dans le pays une ombrelle comme celle que miss Saint-Clare avait fait venir de New-York, et qu'une de ses robes de soie était assez épaisse pour se tenir debout toute seule, quelle que fût d'ailleurs la solidité de celle qui la portait. Il circulait des rumeurs assez accréditées sur l'existence d'un mouchoir de poche ourlé à jours; et le bruit public alla jusqu'à prétendre que miss Ophelia en avait un autre tout garni de dentelles. On ajouta même qu'il était brodé aux coins; mais ce dernier point ne fut pas éclairci d'une manière assez certaine pour que nous puissions aujourd'hui le regarder comme acquis à l'histoire.

Miss Ophelia, dont nous avons voulu vous donner une idée approximative, est maintenant sous vos yeux dans sa robe de voyage en toile brune; grande femme aux formes carrées, aux angles multipliés. Sa figure est taillée en lame de couteau; son profil surabonde en pointes hardies. Ses lèvres minces sont serrées l'une contre l'autre; elles annoncent une personne dont les idées, en toute matière, sont arrêtées et précises; tandis que ses yeux noirs, au regard perçant, se promènent de tous côtés avec une activité inquisitoriale, comme s'ils cherchaient sans cesse quelque objet à surveiller, à protéger, à garer des accidents ou des voleurs.

Tous ses mouvements étaient vifs, décidés, énergiques; et, très-économe de paroles, quand elle parlait, chaque mot allait au but avec une netteté remarquable.

Dans ses habitudes quotidiennes, c'était la personnification vivante de l'ordre méthodique et minutieux. Une horloge ne fonctionne pas plus régulièrement, une locomotive n'est pas plus inexorable dans sa marche; et tout ce qui ne portait pas ce caractère de bon ordre, de ponctualité rigoureuse, lui était en grand mépris, voire en abomination.

A ses yeux, le péché par excellence, c'était de ne pas « se tirer d'affaire. » Le suprême de son dédain consistait en un mot qu'elle prononçait avec une emphase toute spéciale, le mot *shiftless,* qui indique une certaine disposition à s'embarrasser de tout, à ne savoir quel parti prendre, quelle ressource employer; et ce mot, elle l'appliquait à toute action qui ne concordait pas avec l'accomplissement d'un but déterminé à l'avance. Les gens désœuvrés, ou qui ne savaient pas toujours d'une manière certaine à quoi ils allaient employer leur temps, ou qui, se proposant un résultat, ne prenaient pas la voie la plus directe pour l'obtenir, elle les enveloppait de son mépris; et ce mépris se témoignait bien moins par ce qu'elle en laissait échapper dans la conversation que par une mine austère et refrognée, remplaçant les paroles qu'elle dédaignait de perdre sur des gens si peu dignes qu'on s'occupât d'eux.

Son esprit ne manquait pas de culture : elle avait une intelligence nette, puissante, active, nourrie par une étude méthodique de l'histoire et des vieux classiques anglais. Dans certaines limites, assez étroites il est vrai, sa pensée se mouvait avec une force incontestable. Ses doctrines religieuses étaient complètes et définitives; elle les avait comme étiquetées, classées et rangées, suivant leur degré d'importance, chacune à sa place dans sa cervelle, comme ses paquets étaient rangés, classés, étiquetés dans son bahut à compartiments. Il y en avait un certain nombre; il n'y en pouvait tenir davantage; et c'était une question réglée à jamais. De même en était-il pour ses idées sur la vie et le monde, sur la tenue d'un ménage dans toutes ses branches, sur les différentes relations établies entre les habitants du village où elle avait vécu. Et, par-dessous tout cela, base de granit gisant au plus profond de son être, dont elle était le principe dominant, on trouvait, en l'examinant bien, le besoin de satisfaire sa conscience. Chez personne autant que chez les femmes de la Nouvelle-Angleterre la conscience n'est souveraine absolue, exclusive, le premier moteur, la loi suprême; on dirait la charpente rocheuse de notre planète, descendant aux profondeurs les plus intimes, dominant les reliefs les plus hauts.

Miss Ophelia était l'esclave de ce qui devenait, à ses yeux, *obligation.* Une

fois assurée que le « sentier du devoir, » — ainsi s'exprimait-elle volontiers, — s'étendait dans telle ou telle direction, ni le feu ni l'eau ne l'eussent empêchée d'y entrer. Elle serait descendue tout droit au fond d'un puits, tout droit allée à la bouche d'un canon prêt à partir, du moment où il lui aurait été démontré que le « sentier » en question la menait de ce côté. Son idée du droit et de la justice était d'un ordre si élevé, elle embrassait tant de relations diverses, et si minutieusement, et avec si peu de concessions à l'humaine fragilité, que tout en luttant avec une héroïque ardeur pour n'y point rester inférieure, jamais elle ne la réalisait à son gré : aussi était-elle constamment harassée par le remords de n'avoir pas absolument accompli toutes les charges dont elle se regardait comme responsable, et le sentiment de son inévitable insuffisance donnait quelque chose de sévère et de triste à sa piété souvent découragée.

Maintenant vous vous demanderez comment miss Ophelia peut marcher de conserve avec Augustin Saint-Clare, — ce sceptique si gai, de composition si facile, d'humeur si peu ponctuelle et positive, et qui met si peu de scrupule à fouler aux pieds, dans sa nonchalance riante, tout ce que sa cousine a de plus cher en fait d'habitudes ou de croyances.

Au fond, — et nous pouvons nous permettre de le dire, — ceci tenait à la tendresse qu'elle se sentait pour lui. Lorsqu'il était tout enfant, c'est elle qui avait été chargée de lui apprendre le catéchisme, de repriser ses vêtements, de peigner ses beaux cheveux, de le conduire partout où sa présence était requise; et comme cette belle âme ne manquait pas d'une certaine chaleur, Augustin, exerçant sur elle une séduction que beaucoup d'autres avaient subie, en avait à peu près monopolisé les affections rares et profondes. Ce fut ce qui l'aida puissamment à convaincre sa cousine que « le sentier du devoir » la mènerait tout droit à la Nouvelle-Orléans; qu'elle devait y aller pour prendre soin d'Éva; et que, si elle n'y mettait ordre, pendant les fréquentes indispositions de mistress Saint-Clare, toute la maison de son époux finirait par péricliter et s'en aller en ruines. L'idée d'un ménage abandonné aux domestiques pénétra d'une sainte horreur l'imagination de la dévouée cousine. D'ailleurs, cédant à l'entraînement général, elle s'était prise à aimer la charmante petite fille dans l'intérêt de laquelle ses soins étaient réclamés; elle aimait aussi, nous venons de le dire, son cousin Augustin, bien qu'elle l'envisageât à peu près comme un infidèle; mais cela ne l'empêchait ni de sourire à ses plaisanteries, ni de tolérer ses défauts, avec un degré d'indulgence que ceux qui la connaissaient

n'auraient jamais soupçonné en elle. Maintenant le lecteur sait, de miss Ophelia, tout ce qui était indispensable aux relations que nous voulions établir entre elle et lui. A mesure que leur connaissance deviendra plus intime, il en apprendra sans doute davantage.

La voici comme une reine sur son trône, assise au milieu d'une multitude de sacs de nuit petits et grands, de cartons verts et bleus, de paniers ronds et carrés, chacun avec sa destination spéciale; elle les corde, les ferme, les attache, les groupe, les classe, les numérote, avec une adresse difficile à décrire.

— Voyons, Éva... vos affaires sont-elles comptées?... Je suis bien sûre que non... les enfants, ça ne met rien en ordre... Voici le sac de nuit tacheté; voici le carton bleu où est votre chapeau des dimanches... le cabas en caoutchouc, cela fait trois... ma boîte à ouvrage, quatre... mon carton à dentelles, cinq... la caisse aux collerettes, six... et cette petite, recouverte en cuir, nous disons sept... Qu'avez-vous fait de votre parasol? Donnez-le-moi... je vais l'envelopper de papier... et l'attacher avec mon parapluie... Là!... voyons encore.

— Mais, tantine... pour aller du bateau chez nous... à quoi servent tous ces préparatifs?

— A mettre tout sur un bon pied, ma petite... Si on veut avoir quelque chose, il faut prendre soin de ce qu'on a... Et maintenant, Éva, votre dé est-il en place?

— En vérité, tantine, je n'en sais rien.

— Bon!... laissez-moi faire... je vais visiter votre boîte à ouvrage... Le dé, la cire, les deux bobines, les ciseaux, le canif, le passe-lacet... tout y est... Remettez en place, et fermez. Mais comment avez-vous fait, mon enfant, en venant seule avec votre papa?... Je suis étonnée que vous n'ayez pas perdu toutes vos petites affaires.

— Eh bien, tantine, j'en ai perdu beaucoup; mais, quand on arrêtait quelque part, papa me rachetait tout ce qui avait été égaré.

— Miséricorde! enfant... Quelle méthode!

— Elle est bien commode, je vous assure, tantine, dit Éva.

— C'est celle des « propres à rien, » reprit tantine.

— Eh bien, tantine, comment ferez-vous à présent? dit Éva. La malle est trop pleine pour se refermer.

— Elle se *refermera*, pourtant, répondit tantine, de l'air d'un général sûr

de la victoire, tandis qu'elle comprimait le contenu et violentait le couvercle du contenant; même elle était montée dessus, en fin de compte; mais il restait encore un petit interstice béant à l'endroit où les deux parties de la malle doivent se rejoindre.

— Montez ici, Éva, s'écria l'intrépide Ophelia. Ce qui s'est fait une fois doit pouvoir se refaire une seconde... Cette malle est organisée pour se fermer à clef... Il n'y a pas à dire, elle se fermera.

La malle, intimidée, sans nul doute, par cette déclaration de principes, finit par céder; le crochet, avec un bruit sec, entra dans sa gâche. Miss Ophelia, triomphante, se hâta de donner un tour de clef, et rempocha la clef immédiatement après.

— Maintenant, nous voilà prêtes... Où est votre papa?... Il serait temps, ce me semble, de mettre à part ce bagage. Regardez, Éva, si vous n'apercevez pas votre père.

— Oui, il est là-bas, au bout de la cabine des messieurs, mangeant une orange.

— Il ne se doute pas que nous arrivons, j'en suis bien certaine, dit tantine. Ne feriez-vous pas bien de l'aller prévenir?...

— Oh! papa ne se presse jamais, répondit Éva; d'ailleurs nous ne sommes pas encore à quai... Montez sur la galerie, tantine... Voyez, c'est notre maison qui est tout en haut de cette rue...

Le bateau commençait alors, avec force soupirs gémissants, comme quelque grand monstre essoufflé, à frayer son chemin parmi les nombreux *steamers* qui entouraient la jetée. Éva désignait à sa tante, avec un accent joyeux, les clochers, les dômes, les points de repère qui lui servaient à reconnaître chaque quartier de sa ville natale.

— Oui, ma chérie... tout cela est très-beau, répondait Ophelia, fort préoccupée; mais voici que le bateau s'arrête... Où peut être votre père, et à quoi songe-t-il donc?

Suivit le tumulte ordinaire du débarquement : les garçons d'hôtel courant de vingt côtés à la fois; les porte-faix s'arrachant les malles, les caisses, les valises, les sacs de nuit; les femmes appelant autour d'elles, avec anxiété, leurs enfants en danger de se perdre; tout le monde, enfin, se précipitant en masse du côté de l'espèce de pont-levis jeté entre le bateau et le rivage.

Miss Ophelia, résolûment assise sur cette même malle dont elle avait na-

guère dompté la rébellion, et dominant du regard ses paquets distribués autour d'elle en bon ordre, semblait décidée à les défendre jusqu'à la mort.

— Enlèverai-je votre malle, Madame?... Faut-il prendre vos bagages?... Laissez-moi me charger de vos effets, maîtresse?... Maîtresse, où faut-il porter tout cela?... — Ces questions pleuvaient sur elle sans qu'elle daignât y prendre garde. Elle restait assise avec la même expression de mécontentement obstiné, roide comme une aiguille à rentraire qu'on a piquée dans son carton, tenant ferme son faisceau de parapluies et d'ombrelles, et ripostant à un chacun de manière à intimider un cocher de fiacre. De temps en temps, néanmoins, elle exprimait à Éva toute sa surprise de ne pas voir arriver Augustin. « A quoi pensait-il?... Il n'était peut-être pas tombé à la mer?... mais, à n'en pas douter, il lui était arrivé quelque accident. » Or, juste au moment où cette inquiétude allait prendre les proportions d'un vrai désespoir, le coupable arriva, toujours parfaitement calme, d'un pas indolent; et, donnant à Éva un quartier de l'orange qu'il savourait:

— Eh bien! cousine du Vermont, dit-il, je suppose que vous êtes prête?

— Il y a au moins une heure que je suis prête, et que j'attends, répliqua miss Ophelia... Je commençais à être vraiment inquiète de vous.

— Je causais là-bas avec un garçon d'esprit, dit-il pour toute excuse... La voiture nous attend... La foule s'est écoulée, et l'on peut aborder maintenant, de façon décente et chrétienne, sans être coudoyé ou foulé aux pieds... Tenez, ajouta-t-il, s'adressant à un cocher qui le suivait... Prenez tous ces paquets!

— Je vais aller voir s'il les met dans sa voiture, dit miss Ophelia.

— Bon Dieu! cousine, et à quoi bon, je vous prie?

— Alors laissez-moi prendre ceci... ceci encore... et ceci, répliqua miss Ophelia, mettant à part les objets qui lui semblaient les plus compromis: — c'étaient trois boîtes et un cabas.

— Ah! miss Vermont, un instant... Vous allez oublier un peu vos Montagnes-Vertes, et nous laisser agir à notre guise. Il faut au moins que vous adoptiez un de nos principes du Sud, et que vous veuilliez bien vous résoudre à ne pas vous promener des paquets sous le bras... On vous prendrait ici pour une femme de chambre... Donnez toutes ces affaires au cadet que voici... Je vous réponds qu'il les descendra à terre avec autant de soin que si c'étaient des œufs.

Miss Ophelia semblait au désespoir, tandis que son cousin lui enlevait dou-

cement tous ses trésors; et sa joie fut égale à sa surprise lorsqu'elle se retrouva dans la voiture, au milieu de ces richesses parfaitement intactes.

— Où est Tom? demanda Éva.

— Sur le siége, naturellement, ma petite chatte. Je vais l'offrir à votre maman, par manière de pacification, à la place de cet ivrogne qui l'a versée.

— Oh! Tom, j'en suis certaine, fera un merveilleux cocher, dit Éva. Jamais il ne boira trop de vin.

La voiture s'arrêta devant une antique maison, bâtie dans cet étrange style mi-parti espagnol et français, dont on trouve encore des échantillons dans certains quartiers de la Nouvelle-Orléans. Le plan général semblait emprunté aux usages moresques : — une construction carrée entourant de toutes parts la grande cour intérieure où pénétra la voiture par un haut couloir voûté. Dans ses dispositions de détail, cette cour paraissait destinée à caresser les instincts de je ne sais quel idéal magnifique et voluptueux. De larges galeries couvertes couraient sur les quatre façades du bâtiment, et leurs arceaux moresques, leurs frêles piliers, leurs capricieuses décorations, transportaient l'esprit, comme fait un rêve, au temps où l'Espagne était une conquête orientale. Au milieu de la cour, une fontaine lançait avec force ses jets argentés, dont l'éternelle écume retombait en poussière dans un bassin de marbre, tout entouré par de larges plates-bandes circulaires, où s'épanouissaient des violettes embaumées. L'eau du bassin, transparente comme le cristal, laissait jouer à l'œil et miroiter au soleil les poissons écaillés d'or et d'argent qui l'animaient, joyaux vivants, de leurs brusques évolutions. Une promenade pavée de cailloux divers, disposés en mosaïque, faisait le tour de la fontaine, et par delà cette allée aux dessins élégants, un gazon ras étendait son tapis de velours vert; la route sablée, où tournaient les carrosses, enfermait le tout, et circulait le long des galeries. Deux grands orangers, alors couverts de fleurs, prêtaient leur ombre parfumée à cette enceinte inondée de soleil; et, sur le gazon, rangés en cercle, des vases aux sculptures arabes étalaient dans leurs flancs de marbre les richesses fleuries de la végétation des tropiques, des grenadiers aux feuilles lustrées, aux fruits d'un rouge ardent, les jasmins d'Arabie avec leur étoile d'argent dans des massifs de sombres feuillages, les géraniums, les rosiers ployant sous un surcroît d'efflorescence, les frangipaniers, les verveines à l'odeur de citron, unissaient leurs chaudes effluves, leurs délicieux parfums, tandis que, çà et là, quelque vieil aloès mystique, avec ses lourdes feuilles bourrées de soie, sem-

blait comme un enchanteur assis dans son fauteuil magique, vieillard à tête chauve, parmi ces splendeurs éphémères, ces odeurs jetées au vent, cette jeunesse rapide et périssable de fleurs qui naissent et meurent en quelques jours.

Aux galeries qui bordaient la cour, pendait, en festons bariolés, une étoffe à dessins turcs, qui pouvait, rideau mobile, les abriter au besoin des rayons du soleil. En tout il y avait de la richesse et de la poésie dans cette habitation, qui ne ressemblait à aucune autre.

Lorsque la voiture eut pénétré dans la cour, Éva, comme un oiseau que sa cage ennuie, semblait vouloir s'envoler au gré de sa joie impatiente.

— Eh bien, disait-elle à miss Ophelia, ne vous disais-je pas que c'était beau, notre *chez nous*... notre maison bien-aimée?

— Oui... c'est un joli endroit, répliqua miss Ophelia mettant pied à terre... Pourtant je lui trouve quelque chose de suranné et de païen qui ne me va guère.

Tom, descendu de voiture, contemplait, dans une tranquille extase, cette splendeur inattendue. Il ne faut pas oublier que le nègre nous arrive d'une contrée, la plus magnifique, la plus richement ornée qui soit au monde, et qu'il a au cœur, profondément enracinée, la passion de tout ce qui éclate aux yeux, de tout ce qui agit sur l'imagination; — passion malheureuse, qui l'entraîne à méconnaître les lois du goût, et lui a valu, écoutée plus qu'elle n'aurait dû l'être, le mépris de la race blanche, plus froide et plus correcte en ses idées de luxe.

Saint-Clare, qui, au fond du cœur, était aussi un sensualiste poétique, sourit à la censure de miss Ophelia, et, se tournant vers Tom, dont la figure semblait rayonner d'admiration, tandis que, debout, immobile, il contemplait cette riche demeure:

— Eh bien, mon garçon, lui dit-il... tout ceci me semble à votre goût.

— Mais oui, maître... C'est bien comme cela est, répondit Tom.

Tout ce dialogue n'avait pas tenu plus d'une minute, pendant qu'on vidait la voiture et qu'on payait le fiacre; et sur ces entrefaites, une foule, de tout âge et de toute taille, — hommes, femmes, enfants, pêle-mêle, — accourait par toutes les galeries pour saluer le retour du maître. Au premier rang était un jeune mulâtre fort bien mis, personnage éminemment distingué de manières, studieux observateur de la mode nouvelle, et dont la main droite agitait, avec des mouvements d'une rare élégance, un mouchoir de batiste imprégné des odeurs les plus suaves.

Ce monsieur s'était empressé d'accourir afin de tenir à distance la valetaille

trop empressée, et il s'efforçait de la chasser à l'autre bout de la verandah.

— Arrière, arrière, vous tous!... Je suis honteux de votre conduite, disait-il avec l'accent de l'autorité... Voulez-vous donc gêner les épanchements domestiques de maître, dès la première heure de son retour?

Cette élégante apostrophe, débitée Dieu sait de quel air, parut abasourdir la noire cohorte, qui se tint, les rangs serrés, à une distance respectueuse de la voiture. Exceptons cependant deux robustes portefaix qui vinrent prendre et enlever les bagages.

Grâce aux arrangements systématiques de M. Adolphe, lorsque Saint-Clare, qui venait de régler le compte du fiacre, se retourna du côté de ses gens, il n'aperçut que M. Adolphe lui-même, fort agréable à voir avec son gilet de satin sur lequel brillait une chaîne d'or, et avec ses pantalons blancs d'une coupe irréprochable. Il saluait son maître en se donnant des grâces sans pareilles.

— Ah, c'est vous, Adolphe? dit ce dernier, lui tendant la main... Comment allez-vous, mon garçon?...

Cependant Adolphe, sans écouter ces questions obligeantes, récitait, comme d'abondance, un compliment qu'il préparait depuis quinze jours avec des soins infinis.

— Fort bien... style très-fleuri... remarqua Saint-Clare avec sa façon habituelle, moitié bienveillante, moitié moqueuse... Vous avez bien débité votre affaire, Adolphe... Voyez maintenant qu'il n'arrive rien aux bagages, et qu'on les distribue comme il faut. Je reviendrai trouver nos gens d'ici à deux minutes.

Parlant ainsi, Saint-Clare conduisait miss Ophelia dans un grand salon qui donnait sur la verandah.

Tandis que tout ceci se passait, Éva s'était envolée, à travers le péristyle et ce même salon, jusqu'à un petit boudoir qui ouvrait aussi du même côté.

Une grande femme, aux yeux noirs et au teint blême, se souleva à moitié de l'espèce de divan où elle était couchée.

— Maman!... maman!... répétait Éva, dans une sorte de ravissement qui ne lui laissait pas autre chose à dire, tandis qu'elle se jetait au cou de cette femme, et qu'elle la couvrait de baisers.

— Assez... assez... Prenez garde, enfant... assez... vous allez augmenter ma migraine, lui dit sa mère après l'avoir embrassée une seule fois d'un air accablé.

Saint-Clare entra dans ce moment, posa sur le front de sa femme un de ces

baisers officiels et parfaitement orthodoxes que les maris ont, je crois, inventés, et lui présenta ensuite sa cousine. Marie leva sur Ophelia ses grands yeux créoles que vint animer un éclair de curiosité, et l'accueillit d'ailleurs avec une politesse alanguie par la migraine. Les serviteurs, cependant, se pressaient à l'entrée de la maison, et parmi eux une mulâtresse, d'âge moyen et d'une propreté recherchée, se tenait en avant, toute tremblante de joie et d'impatience.

— Ah! c'est Mammy! s'écria Éva, s'élançant, dès qu'elle l'eut aperçue. Elle traversa le salon, alla se jeter dans les bras de la mulâtresse, et l'embrassa coup sur coup avec une tendresse indicible.

Cette femme ne se plaignit point qu'on lui fît mal à la tête en la baisant ainsi; tout au contraire, elle serrait l'enfant sur son cœur, et riait et pleurait tout à la fois de manière à faire douter de sa raison. Dégagée de son étreinte, Éva courut à une autre, et à une troisième, leur serrant les mains, et leur distribuant des caressses qui «tournaient sur le cœur» de miss Ophelia, ainsi qu'elle le déclara peu d'instants après.

— Oui, dit-elle, les enfants du Sud sont capables d'exploits que je déclare au-dessus de mes forces.

— Quoi donc, je vous prie? demanda Saint-Clare.

— Ah! certes... je prétends être bonne pour tout le monde, et ne blesser qui que ce soit dans son amour-propre... mais quant à embrasser...

— Des nègres, interrompit Saint-Clare. Voilà qui vous passe, n'est-il pas vrai?

— Oui... je vous l'avoue. Comment Éva peut-elle s'y résoudre?

Saint-Clare ne fit que rire de cette boutade, en se dirigeant à son tour vers le péristyle :

— Holà! hé!... qui se présente à la paye?... Ici, tous!... Mammy! Jemmy! Polly! Sukey! Êtes-vous contentes de revoir maître?... leur disait-il, passant de l'une à l'autre pour échanger avec elles de cordiales poignées de mains. Attention aux gamins!... ajouta-t-il après avoir trébuché contre un marmouset noir qui s'était glissé, à quatre pattes, jusque sous ses bottes; — et si je marche sur quelqu'un, qu'il m'avertisse.

Cette saillie du maître fit beaucoup rire et lui valut plus d'une bénédiction. Il s'acquittait en distribuant aux uns et aux autres tout ce qu'il avait sur lui de menue monnaie.

— Voyons, à présent, débarrassez-nous de vous, en bons enfants que vous êtes !...

Le groupe tout entier alors, blancs et noirs, sans distinction, disparut par une porte qui ouvrait de côté sur une grande verandah, où Éva se rendit bientôt après, munie d'un grand cabas qu'elle avait rempli de pommes, de noix, de sucre candi, de rubans, de chiffons et de joujoux de tout genre, ses économies du voyage.

Au moment où Saint-Clare se retournait pour rentrer chez lui, son regard tomba sur Tom, qui, toujours debout, se dandinait, avec un certain embarras, d'un pied sur l'autre, tandis qu'Adolphe, négligemment accoudé à la balustrade, examinait Tom à l'aide d'une lorgnette de spectacle, ni plus ni moins qu'aurait pu faire un *dandy* de la première volée.

— Peuh!... roquet que vous êtes! lui dit son maître, abaissant d'un revers de main cette impertinente lorgnette. Est-ce comme cela qu'on traite ses pareils?... Mais, à propos, Adolphe, ajouta-t-il, posant son doigt sur le gilet à fleurs que ce serviteur modèle étalait avec complaisance, ceci me semble être un gilet *à moi*.

— Oh! maître!... tout taché de vin, comme vous le voyez... un *gentleman* comme maître ne saurait porter un gilet pareil. J'ai compris qu'il me revenait... c'est bon pour de pauvres nègres comme moi.

Et Adolphe, secouant la tête, passa ses doigts dans ses cheveux parfumés en se donnant les airs les plus charmants!...

— Vraiment?... c'est donc cela, dit Saint-Clare avec négligence. Écoutez-moi, maintenant. Je vais présenter ce Tom à sa maîtresse. Vous le conduirez ensuite à la cuisine... Et prenez garde de l'assommer de vos grands airs... Il vaut au moins deux blancs-becs de votre espèce.

— Il faut toujours que maître plaisante, dit Adolphe, que cette comparaison égayait beaucoup. Je suis charmé de voir maître en si bonne veine.

— Ici, Tom! dit Saint-Clare faisant signe à son nouvel esclave.

Tom entra dans l'appartement. Il regardait tout ébahi la moquette veloutée du tapis, l'éclat inconnu des glaces, des tableaux, des statues, des rideaux brodés, et, semblable à la reine de Saba devant Salomon, il sentait son courage l'abandonner. A peine osait-il poser le pied par terre.

— Regardez, Marie, dit Saint-Clare à sa femme; je vous ai enfin acheté un cocher selon vos souhaits... Pour la couleur et pour la sobriété, c'est un vrai

corbillard; et, si cela vous plaît, il vous conduira comme un cortége funèbre. Ouvrez donc les yeux et regardez-le. Vous ne direz plus, maintenant, qu'une fois le dos tourné, je ne pense plus à vous.

Marie ouvrit les yeux, et, sans bouger, les fixa sur Tom.

— Je suis bien sûre qu'il se grisera, dit-elle.

— Non, il est vendu à garantie, comme un sujet pieux et rangé.

— Espérons qu'il tournera bien, alors, reprit la dame; mais je n'y compte guère, je vous en préviens.

— Adolphe! dit Saint-Clare, conduisez Tom en bas... Et n'oubliez pas ce que je vous ai recommandé, ajouta-t-il. Pas de mines impertinentes!

Adolphe partit en avant, sur la pointe des pieds. Tom suivait d'un pas beaucoup plus pesant.

— C'est un éléphant, ce nègre, dit Marie.

— Voyons, Marie, dit son mari s'asseyant sur un tabouret auprès du sopha; soyez un peu plus gracieuse, et trouvez quelque douceur pour votre pauvre mari.

— Mon pauvre mari est resté là-bas quinze jours de plus qu'il ne devait, répondit la dame avec une grimace maussade.

— Je vous en ai dit la raison dans ma dernière lettre, vous le savez bien.

— Elle était aimable, votre lettre... Trois lignes, et d'une froideur!...

— Mon Dieu! la poste allait partir... Il fallait écrire ainsi, ou ne pas écrire du tout.

— C'est bien là votre habitude... Toujours quelque prétexte qui raccourcit vos lettres et allonge vos absences.

— Eh bien, ma chère, que direz-vous de ceci? reprit Saint-Clare tirant de sa poche un élégant portefeuille qu'il ouvrit avant de le lui présenter. Voilà un petit cadeau que je vous ai acheté à New-York.

C'était un daguerréotype, doux et nuancé comme la plus magnifique gravure, représentant Éva et son père, assis auprès l'un de l'autre, et la main dans la main.

Marie le contempla d'un air mécontent.

— Qui donc vous a conseillé une attitude si gauche? demanda-t-elle.

— Ah! pour l'attitude, chacun la peut critiquer; mais que pensez-vous de la ressemblance?

— Si ma critique vous est indifférente sur un point, je suppose qu'elle vous le serait aussi bien sur l'autre, remarqua la dame en fermant le portefeuille.

— Au diable la femme! s'écria *in petto* le pauvre Saint-Clare; mais il ajouta tout haut : — Voyons, Marie, que pensez-vous de la ressemblance?... soyez un peu plus raisonnable, si cela se peut.

— Vous me ménagez vraiment on ne peut moins, Saint-Clare, dit la dame, en insistant ainsi pour que je parle et que j'examine je ne sais quoi... Vous savez que je suis étendue depuis ce matin avec la migraine, et, depuis votre arrivée, on n'a cessé de faire autour de moi un tapage qui m'a presque tuée.

— Vous êtes sujette aux migraines, Madame? demanda miss Ophelia, qui sortit tout à coup des profondeurs d'un énorme fauteuil où elle s'était tenue tranquille, examinant à loisir les meubles, dont elle dressait inventaire et dont elle calculait la valeur probable.

— Oui, Mademoiselle; elles me martyrisent réellement.

— Une infusion de baies de genièvre est le remède souverain des migraines, dit miss Ophelia. Du moins, Augustin, la femme du diacre Abraham Perry avait coutume de le conseiller, et c'était une personne entendue auprès des malades.

— Bien; je ferai apporter ici, tout exprès, les premières baies de genièvre qui mûriront dans notre jardin, près du lac, dit Saint-Clare qui, en même temps, tira le cordon de la sonnette avec une imperturbable gravité. En attendant, chère cousine, vous devez avoir besoin de vous retirer chez vous, et de vous reposer un peu, après un si long voyage... Adolphe, ajouta-t-il, dites à Mammy qu'on la demande.

La mulâtresse d'aspect si décent qu'Éva avait caressée avec tant de plaisir parut presque aussitôt à la porte. Elle était proprement vêtue, et portait sur sa tête un turban rouge et jaune, présent que venait de lui faire la petite Éva, et que cette aimable enfant avait voulu arranger elle-même.

— Mammy, dit Saint-Clare, je confie cette dame à vos soins particuliers. Elle est fatiguée; il faut qu'elle se repose. Emmenez-la dans sa chambre... Prenez garde que rien ne lui manque.

Et miss Ophelia disparut à la suite de Mammy.

CHAPITRE XVI.

La maîtresse de Tom. — Opinions qu'elle professait

— Et maintenant, Marie, dit Saint-Clare, nous voilà revenus à l'âge d'or. Nous sommes en possession d'une cousine entendue, active, excellente ménagère, qui va vous débarrasser de tous vos ennuis intérieurs, vous donner du loisir en abondance, et, par là, tous les moyens de redevenir jeune et belle... Vous ferez bien de lui remettre le plus tôt possible la direction du ménage.

Cette remarque fut adressée à mistress Saint-Clare pendant le déjeuner, peu de jours après l'arrivée d'Ophelia.

— Ah! soyez certain qu'elle est la bienvenue, dit Marie appuyant sur sa main sa tête languissante. Elle ne sera pas longtemps à la tête de la maison sans découvrir qu'ici l'esclavage est pour les maîtres, la liberté pour ceux qu'on appelle esclaves.

— Certainement, certainement : elle ne manquera pas de découvrir ceci... et bien d'autres vérités tout aussi salutaires, dit Saint-Clare.

— J'aime beaucoup qu'on nous blâme d'avoir des esclaves! reprit Marie, comme si c'était pour notre plaisir que nous les gardons... Si l'on nous consultait, ou je me trompe fort, ou ils seraient bientôt libres, tous tant qu'il y en a.

Évangéline leva ses grands yeux sérieux sur la figure de sa mère avec une expression tout à la fois animée et perplexe; puis elle lui dit simplement :

— Alors, maman, pourquoi ne les pas affranchir?

— Ah! je n'en sais rien... bien sûr... si ce n'est en expiation de mes péchés... Ils sont les fléaux de ma vie... Plus que toute autre chose, j'en suis certaine, ils contribuent à me rendre malade... Car nos esclaves, en particulier, sont bien les plus tourmentants qu'on ait jamais supportés.

— Oh! Marie, décidément vous avez le *spleen* ce matin, dit Saint-Clare. Vous savez bien que vos plaintes sont exagérées... Vous avez Mammy, par exemple, la meilleure créature qui ait jamais vécu... Que feriez-vous sans Mammy?

— Mammy, j'en conviens, est la meilleure que j'aie jamais connue... Et

cependant, Mammy, après tout, est égoïste... égoïste à faire peur... C'est le défaut de sa race!

— L'égoïsme *est* un terrible défaut, en effet! dit Saint-Clare avec une gravité tant soit peu ironique.

— Tenez, puisque vous parlez de Mammy, reprit Marie, je la trouve égoïste de dormir si profondément la nuit lorsqu'elle sait que, toutes les heures, il me faut quelques soins, puisque mes accès me reprennent... Elle est d'un dur à éveiller!... Ce matin même, si vous me voyez plus souffrante, c'est à cause des efforts que j'ai dû faire pour la tenir sur pied toute la nuit.

— Ne vous a-t-elle pas veillée plusieurs fois de suite, tous ces temps-ci? demanda Éva.

— Et comment le savez-vous? répliqua Marie avec aigreur. Je suppose qu'elle s'en est plainte?

— Pas du tout, maman. Elle m'a seulement parlé des mauvaises nuits que vous aviez passées coup sur coup.

— Ne pourriez-vous la remplacer quelquefois, la nuit, par Jane ou par Rosa, demanda Saint-Clare, et la laisser dormir de temps en temps?

— Comment pouvez-vous me conseiller pareille chose? Réellement, Saint-Clare, vous êtes bien peu réfléchi! répondit Marie. Nerveuse comme je suis, le moindre souffle suffit pour troubler mon sommeil... et une main étrangère autour de moi me rendrait littéralement folle. Si Mammy me portait l'intérêt qu'elle me doit, elle se réveillerait plus aisément... oh! cela n'est pas douteux. J'ai entendu parler de gens assez heureux pour trouver quelque dévouement chez leurs domestiques... mais moi, je n'ai jamais eu cette chance...

Et Marie poussa un gros soupir.

Miss Ophelia prêtait l'oreille à cette conversation avec un sérieux qui marquait l'ironie de ses remarques intérieures. Elle tenait ses lèvres étroitement serrées, comme résolue à ne pas se hasarder sans bien connaître le terrain.

— Maintenant, Mammy a bien sa bonté, *à elle,* dit encore Marie. Elle est douce, elle est respectueuse... mais elle est égoïste au fond du cœur... Elle n'en finit pas, par exemple, avec ses inquiétudes et ses tracasseries, à propos de ce mari qu'elle a. Lorsque je me mariai, et qu'il fallut venir vivre ici, naturellement je dus l'emmener avec moi; et mon père ne pouvait se passer de son mari. Il sait le métier de forgeron, et se rend, par là, fort utile... Je

pensai alors, et je leur dis, que Mammy et lui auraient dû renoncer l'un à l'autre, car il n'était plus très-probable que jamais ils pussent vivre ensemble... J'aurais dû insister... j'aurais dû marier Mammy à quelque autre homme... mais je me montrai facile jusqu'à l'absurdité... je ne voulus point passer outre... Je dis simplement à Mammy, dans ce temps-là, qu'elle ne s'attendît pas à revoir son mari plus de deux ou trois fois avant la fin de ses jours; — car le climat du pays où est mon père ne convient pas à ma santé, et je n'y puis aller que de loin en loin... Je lui conseillai de prendre un autre mari... Mais non... Elle ne voulut jamais. Il y a un fond d'obstination dans ce caractère-là, que moi seule je connais bien.

— A-t-elle des enfants? demanda miss Ophelia.

— Oui; elle en a deux.

— Peut-être a-t-elle du regret d'en être séparée?

— Peut-être; mais qu'y faire? Je ne pouvais pas les emmener avec moi... C'étaient d'horribles petits marmots, et d'une saleté!... Pour un empire, je n'aurais voulu les avoir autour de ma personne. D'ailleurs ils lui prenaient beaucoup trop de temps; mais n'importe : je crois bien que Mammy m'en a toujours gardé quelque rancune... Elle ne veut pas entendre parler de se remarier; et je gagerais, tout indispensable qu'elle se sait à ma santé si compromise, qu'elle retournerait, dès demain, vers son mari, si on lui en donnait la permission... Vrai, je le crois comme je vous le dis... Tous ces gens-là sont égoïstes, voire les meilleurs.

— Ah! dit sèchement Saint-Clare... c'est triste à penser.

Miss Ophelia lui jeta un regard à la dérobée, et vit sur sa physionomie, tandis qu'il parlait ainsi, tous les signes d'une contrariété, d'une honte, dissimulées avec soin. Dans les coins abaissés de ses lèvres, le sarcasme se cachait d'ailleurs.

— Maintenant, reprit Marie, cette Mammy a toujours été pour moi une favorite... Je voudrais que quelques-uns de vos domestiques du Nord vinssent regarder dans ses armoires; ils y verraient des robes de soie, des robes de mousseline, et même une de vraie batiste... J'ai passé des soirées entières à lui garnir des bonnets, à lui arranger des toilettes pour les bals où je l'envoyais... Elle ne sait pour ainsi dire pas ce que c'est que d'être grondée... Je ne pense pas qu'on l'ait donnée à fouetter plus d'une ou deux fois depuis qu'elle est au monde... Elle a tous les jours du café aussi fort que le nôtre, et du

thé sucré avec du sucre blanc. Certainement, ce sont là d'abominables gâteries... Mais Saint-Clare veut que ses domestiques soient traités en grands seigneurs... et il les laisse vivre exactement à leur guise... Le fait est que nos serviteurs sont gâtés outre mesure. S'ils sont égoïstes, c'est en partie notre faute; traités comme des enfants gâtés, ils agissent de même, c'est tout simple... Mais j'ai remontré tout cela à Saint-Clare, jusqu'à me fatiguer moi-même de lui en parler.

— Et moi donc? remarqua Saint-Clare qui prit le journal.

Éva, la belle Éva, écoutait sa mère avec cette expression exaltée et mystérieuse qui lui était particulière. Elle fit le tour du fauteuil où pérorait mistress Saint-Clare, et lui jeta ses bras au cou.

— Eh bien, Éva, que faites-vous? s'écria Marie.

— Maman, ne me permettrez-vous point de vous veiller une nuit?... une seule nuit!... Je suis sûre que je ne fatiguerais pas vos nerfs... et que je ne m'endormirais pas. Je passe souvent des nuits entières, tout éveillée, à penser...

— Oh!... la belle idée, petite... la belle idée!... dit sa mère... et la bizarre enfant que vous faites!...

— Mais, maman, me le permettez-vous?... Je crois, ajouta-t-elle timidement, je crois que Mammy n'est pas bien... Elle m'a dit que, depuis quelque temps, elle souffrait constamment de la tête.

— Ah!... la voilà bien, avec ses inquiétudes, cette Mammy. Du reste, ils sont tous comme cela... Pour un mal de tête, ou un mal au petit doigt, ils font un embarras!... Mais je n'encouragerai jamais de pareils abus... non, jamais!... Je me suis fait des principes là-dessus, ajouta-t-elle se tournant du côté de miss Ophelia... et vous verrez la nécessité de vous en faire aussi... Encouragez les domestiques à exprimer tout haut leurs petites plaintes à propos du moindre mal, et vous en aurez bientôt par-dessus les yeux... Je ne me plains jamais, moi... et Dieu sait pourtant tout ce que j'endure. N'importe, je sais que mon devoir est de tout supporter : aussi je ne souffle pas mot.

Les yeux ronds de miss Ophelia, dilatés dans leurs orbites, exprimèrent, à cette péroraison, un étonnement si peu déguisé, que Saint-Clare, frappé du comique de la situation, n'y put tenir davantage. Il partit d'un grand éclat de rire.

— Mon mari ne peut entendre parler de ma mauvaise santé sans que cela

le divertisse beaucoup, dit Marie, de l'air du martyr sur la roue... Un jour pourra venir où il se rappellera cette insouciance avec quelque remords... J'aime du moins à le croire... — A ces mots, elle appliqua son mouchoir sur ses yeux.

Naturellement, cette explosion fut suivie d'un silence qui ne mit personne à son aise. Saint-Clare se leva, regarda sa montre, et se souvint, disait-il, qu'il avait un rendez-vous au bout de la rue. Éva le suivit sur la pointe du pied, et miss Ophelia se trouva seule à table avec Marie.

— Comme cela ressemble à Saint-Clare! — dit celle-ci retirant son mouchoir, qui laissa voir des joues animées par le ressentiment, aussitôt après la disparition du coupable que cette émotion devait confondre... Jamais il ne voudra, jamais il ne pourra se faire une idée juste de mes souffrances actuelles, de celles que j'endure depuis des années... Si j'étais femme à me plaindre, ou si je tourmentais les autres quand je suis malade, je comprendrais cette indifférence... Les hommes se lassent bientôt d'une femme qui est sans cesse à geindre... Mais j'ai tout gardé pour moi, et souffert, et souffert encore, si bien que Saint-Clare, maintenant, se figure que je dois tout supporter sans rien dire.

Miss Ophelia ne savait pas précisément quelle réponse on pouvait attendre après une pareille profession de foi.

Tandis qu'elle en cherchait une, Marie essuya ses larmes, lissa son plumage comme une colombe mouillée par l'orage, et entama un long bavardage sur les détails de sa maison, initiant miss Ophelia à la connaissance des armoires, placards, presses à linge, offices, etc., dont elle allait avoir la direction; et, du même coup, elle lui donna tant d'indications et d'avis divers, elle lui fit tant de recommandations, elle l'accabla de tant de renseignements, qu'une tête moins systématique, une attention moins soutenue, s'y seraient éblouies et perdues.

— Maintenant, dit Marie en terminant, je pense n'avoir rien omis. Ainsi, à ma prochaine migraine, vous pourrez marcher seule sans avoir recours à moi... Mais parlons d'Éva... elle a besoin d'être surveillée.

— Éva?... mais elle me semble tout à fait gentille... Je n'ai jamais vu d'enfant plus facile à conduire.

— Éva n'est pas comme un autre enfant, répliqua la mère. Elle a un caractère à part... Il y a quelque chose en elle de si original!... Enfin je ne retrouve pas en elle un seul atome qui m'appartienne.

Ici Marie soupira, comme si cette dernière réflexion la pénétrait de tristesse.

— J'espère bien qu'il en est ainsi, se disait au même instant miss Ophelia. Mais elle ne s'avisa pas, cette fois, de penser tout haut.

— Éva, reprit Marie, a toujours aimé à se mêler avec les domestiques... Il y a des enfants pour qui cela ne tourne point mal. Moi, par exemple, j'ai passé mon enfance à jouer avec les négrillons de mon père. Aucun inconvénient n'en est résulté. Mais Éva s'arrange toujours pour se trouver, avec les créatures qui l'approchent, sur le pied d'une égalité parfaite. Elle a en elle je ne sais quoi d'étrange que je n'ai jamais pu lui ôter. Saint-Clare, je crois, encourage cette disposition. Par le fait, Saint-Clare gâte tout le monde, ici... sauf sa femme, cependant

Miss Ophelia garda un silence de mauvais augure.

— Or, continua Marie, il n'y a qu'un moyen de rendre les domestiques supportables : c'est de les dompter, et de les tenir ensuite au point où on les a mis. Dès l'enfance, j'ai compris et pratiqué cette vérité. Éva, elle, suffirait pour gâter toute une maisonnée de ces êtres-là... Ce qu'elle fera un jour, quand elle aura un ménage à diriger, je ne puis vraiment le prévoir... Je prétends être bonne pour mes serviteurs, et je le suis toujours... mais il faut qu'ils sachent se *tenir à leur place,* et, par conséquent, il faut la leur enseigner. Voilà ce qu'Éva ne fait jamais... je n'ai pas encore pu lui fourrer dans la tête la moindre idée de ce qu'est *la place* d'un domestique... Enfin, vous venez de l'entendre, me proposant de me veiller la nuit pour que Mammy pût dormir tout à l'aise... Eh bien, voilà un échantillon de ce que ferait toujours cette enfant si on l'abandonnait à elle-même.

— Ah ça, dit miss Ophelia un peu brusquement, je suppose que vous regardez vos domestiques comme des créatures humaines, et qui doivent se reposer quand elles sont lasses.

— Mais certainement; cela va de soi... Je tiens beaucoup, au contraire, à ce qu'ils aient toutes les commodités de la vie, pourvu que cela ne mette pas tout sens dessus dessous, vous comprenez. Mammy a du temps de reste pour dormir, et cela lui est plus facile qu'à toute autre. Vous n'imaginez pas comme elle est dormeuse. En courant, tout debout, assise, n'importe comment, cette créature peut dormir partout, et à toute heure... Il n'y a pas de danger qu'elle manque jamais de sommeil... Mais traiter les esclaves comme si c'étaient des fleurs exotiques ou des vases du Japon, voilà ce que je trouve réellement

ridicule, dit Marie, en se plongeant mollement dans les profondeurs d'une *paresseuse* aux coussins nombreux; en même temps, elle rapprochait de son nez un flacon de sels en cristal de roche fort élégamment monté.

— Vous voyez, continua-t-elle d'une voix faible et avec des intonations tout à fait aristocratiques, — comme si elle eût voulu rappeler le dernier souffle de la fleur mourante, ou quelque autre souvenir non moins éthéré; — vous voyez par vous-même que je ne parle pas souvent de moi... ce n'est pas mon habitude... je n'y prends aucun plaisir... d'ailleurs, je n'en aurais pas la force... Mais il y a des points sur lesquels, Saint-Clare et moi, nous ne pouvons tomber d'accord. Saint-Clare ne m'a jamais comprise, jamais appréciée... J'ai souvent pensé que là était l'origine de tous mes maux... Je suis tenue de croire que ses intentions sont bonnes; mais les hommes, par nature, sont égoïstes et prennent peu de souci de leurs femmes. Telle est, au moins, ma manière de voir.

Miss Ophelia, qui avait sa bonne part de la prudence reconnue comme un attribut de ses compatriotes du Nord, et, de plus, l'aversion la plus profonde pour une intervention quelconque dans des querelles d'intérieur, commençait à craindre qu'on ne l'y mêlât malgré qu'elle en eût. Aussi, donnant à ses traits l'expression de la plus farouche neutralité, et tirant de sa poche un tricot long de près d'un mètre, recommandé par le docteur Watts comme un spécifique souverain à ceux qui redoutent l'oisiveté des mains, — un de ces vices que le savant docteur attribue à Satan, — elle se mit à faire jouer ses aiguilles avec une rare énergie. En même temps, elle avait hermétiquement clos ses lèvres serrées, de façon à dire, bien mieux que par les discours les plus éloquents : « Vous aurez de la peine à me faire jaser; vos affaires ne me regardent pas, et je ne m'y veux pas mêler le moins du monde. » Bref, son visage exprimait justement la même disposition sympathique qu'on aurait pu noter sur les traits d'un lion sculpté dans le granit. Mais Marie ne se décourageait pas pour si peu. Elle avait quelqu'un à qui parler; elle se sentait obligée de parler à ce quelqu'un, et cela lui suffisait parfaitement. Après avoir puisé quelque force dans les parfums de son flacon de sels :

— Voyez-vous, continua-t-elle, quand j'épousai Saint-Clare, je lui apportais, mais en propre, mes biens et mes esclaves; et la loi me réserve le droit de disposer d'eux à ma guise. Saint-Clare avait à lui, de son côté, sa fortune et ses esclaves, et je ne lui en conteste point le contrôle absolu. Mais il veut

empiéter sur mes droits. Il a, sur bien des points, des idées excentriques, je dirais presque extravagantes, particulièrement sur la manière dont les esclaves doivent être traités. Il agit comme s'ils devaient passer avant moi, voire avant lui; car il les laisse, sans lever un doigt sur eux, nous causer toute sorte d'ennuis... D'un autre côté, tout bon et patient qu'on le puisse croire, il y a des occasions où il est à faire peur... Il me fait peur, à moi, voilà ce que je puis dire... Il a donc expressément établi cette règle : que personne dans la maison, si ce n'est lui ou moi, ne peut battre un esclave... Et il s'est prononcé là-dessus de manière à ne pas tolérer la contradiction... Vous voyez d'ici où cela mène. On marcherait sur Saint-Clare, je crois, qu'il ne lèverait pas la main; et moi, — vous comprenez combien il serait cruel de m'imposer cette fatigue... D'autre part, ces esclaves, vous le savez, ne sont, au fait, que de grands enfants...

— Je sais... je sais... Je ne sais rien de tout ceci, et je remercie le ciel de mon ignorance, remarqua bravement miss Ophelia.

— Bon... avant de nous quitter, si vous nous donnez quelque temps, vous l'apprendrez de reste, et à vos dépens. Vous ne pouvez deviner ce qu'il y a chez ces malheureux de provoquante stupidité, d'insouciance déraisonnable, de puérilité, d'ingratitude.

Marie, quand elle abordait ce sujet, reprenait tout à coup des forces comme par miracle. Maintenant elle ouvrait tout grands ses yeux naguère à demi clos, et paraissait avoir oublié son rôle de langueur intéressante.

— Vous ne savez pas, reprit-elle, et vous ne pouvez savoir, les épreuves qu'ils font subir, partout et de toute façon, chaque jour et chaque heure du jour, à la personne chargée de tenir la maison... Mais il est bien superflu de s'en plaindre à Saint-Clare. Il tient, à ce sujet, les propos les plus saugrenus. Il dit que nous les avons faits ce qu'ils sont, et que nous devons les supporter ainsi. Il ajoute qu'ils nous doivent tous leurs défauts, et qu'il est trop cruel de les punir après les avoir nous-mêmes rendus mauvais... Il dit, enfin, qu'à leur place, nous ne vaudrions pas mieux qu'ils ne valent... Comme si l'on pouvait raisonner ainsi d'eux à nous; voyons... qu'en pensez-vous?

— Ne croyez-vous pas que Dieu nous a faits de la même espèce, les uns et les autres? demanda miss Ophelia, toujours fort peu discoureuse.

— Vraiment non... La belle histoire!... Ils appartiennent à une race dégradée.

— Ne pensez-vous pas qu'ils ont, comme nous, une âme immortelle? continua miss Ophelia, plus indignée qu'au début.

— Ah! cela, bon... répliqua Marie en bâillant, on l'admet; personne n'y contredit. Mais pour ce qui est de les placer vis-à-vis de nous dans des rapports d'égalité quelconque... comme si, en quoi que ce soit, ils pouvaient nous être comparés; oh! pour ceci, c'est inconcevable... Et pourtant, s'il fallait prendre au sérieux ce que dit Saint-Clare, en séparant Mammy de son vilain mari, j'aurais aussi mal fait que celui qui nous séparerait, mon époux et moi. Il n'y a pas de parallèle à établir ainsi. Les sentiments qu'a pu éprouver Mammy ne sont, en aucune manière, ceux que j'aurais éprouvés, moi. Ce sont choses tout à fait différentes... essentiellement, forcément différentes... et pourtant Saint-Clare prétend qu'il ne voit pas cette différence!... C'est comme s'il disait que Mammy peut aimer ses sales et dégoûtants marmots comme j'aime Evangéline... Eh bien, malgré tout, Saint-Clare, un beau jour, sérieusement, de très-grand sang-froid, a voulu me persuader que c'était mon devoir, faible et souffrante comme je le suis, de laisser partir Mammy, et de prendre quelqu'un pour la remplacer... C'était un peu trop fort, même pour moi et mon éternelle résignation... Je dis rarement tout ce que j'éprouve. J'ai pour principe d'endurer en silence bien des procédés blessants... c'est notre destinée à nous autres femmes, et je m'y soumets, si dure qu'elle soit... Mais, cette fois-là, j'éclatai... j'éclatai de telle sorte que, depuis lors, il n'a plus fait la moindre allusion à ce grotesque scrupule... Je vois cependant bien à sa physionomie, et à certains mots échappés par-ci par-là, qu'il y pense autant que jamais... Et ces persistances muettes sont si agaçantes, si bien faites pour exaspérer!...

Miss Ophelia se reprochait de ne rien répondre; du moins sa physionomie dénotait-elle un combat intérieur des plus acharnés; et, rien qu'au jeu toujours plus rapide et plus saccadé de ses longues aiguilles, Marie aurait pu deviner des volumes d'argumentation contenue.

— Ainsi donc, reprit-elle, sans s'apercevoir de rien, sachez bien à qui vous allez avoir à faire. Une maison sans aucune règle, où les serviteurs vivent à leur guise, font ce qui leur plaît, ont tout ce qu'ils veulent, sous les seules restrictions que j'ai pu maintenir, toute faible et dolente que je suis... J'ai toujours le fouet à portée de la main... je le lève même quelquefois... mais cet effort seul suffit pour me mettre à bas. Si Saint-Clare voulait seulement faire comme tout le monde...

— Et comment, je vous prie?

— Eh bien... envoyer ses noirs à la Calabouse, ou ailleurs, pour qu'on les fouette. C'est la seule bonne manière. Si je n'étais pas une pauvre créature abattue par le mal, je mènerais tout cela deux fois plus énergiquement que ne fait Saint-Clare.

— Et comment s'y prend-il? demanda miss Ophelia. Vous dites que jamais il ne les frappe.

— Ah!... les hommes ont naturellement une façon de dire plus imposante... ils se font plus aisément obéir... D'ailleurs, si vous avez jamais étudié son regard, vous y aurez remarqué une expression peu commune... Il y a quelque chose dans ce regard... Bref, s'il vient à parler sur un certain ton, ses yeux lancent des éclairs, ou peu s'en faut... J'en ai peur, moi qui vous parle... et les domestiques savent bien qu'il y faut faire attention... Toutes mes tempêtes et mes gronderies n'équivalent pas à un seul coup d'œil de Saint-Clare, lorsqu'il vient à s'animer tout de bon... Oh! Saint-Clare... il se tire très-bien d'affaire, et voilà justement pourquoi tous mes embarras le touchent si médiocrement... Mais quand une fois vous aurez les rênes en main, vous verrez, vous aussi, que la sévérité seule peut obtenir quelque chose... Ces noirs sont si méchants, si menteurs, si paresseux!...

— Quoi, toujours la vieille antienne! dit Saint-Clare que le désœuvrement ramenait au logis. En effet, ces misérables auront à rendre un terrible compte, surtout de cette paresse que vous leur reprochez si justement... Voyez-vous, cousine, dit-il, se couchant tout de son long sur la dormeuse placée en regard de celle où pérorait sa femme, — avec l'exemple que nous leur donnons, Marie et moi, elle est vraiment inexcusable... leur paresse.

— Allons, Saint-Clare... courage... persécutez-moi!... dit Marie.

— Vous persécuter, moi? Mais il me semble au contraire que j'abondais dans votre sens, et plus qu'à l'ordinaire, vraiment. J'essaye toujours, au reste, d'enchérir sur vos reproches si légitimes.

— Vous savez bien que telle n'était pas votre intention, dit Marie.

— Alors, c'est que je me serai trompé... Je vous remercie, Marie, de me ramener dans la bonne voie.

— Dites encore que vous ne faites pas votre possible pour me mettre en colère!

— Oh!... Marie... je vous demande grâce... Il fait si chaud!... Je viens,

d'ailleurs, de me quereller avec M. Adolphe, et cela m'a fatigué outre mesure... Faites-moi donc bon accueil... et laissez-moi reposer ici sous les rayons de votre sourire.

— Eh bien, cet Adolphe, quelle nouvelle frasque?... demanda Marie. L'impertinence de ce drôle ne fait que s'accroître, et me devient tout à fait intolérable... Je voudrais l'avoir pour quelque temps seulement à ma merci... je vous réponds qu'il apprendrait à vivre.

— Ce que vous dites là, ma chère, porte l'empreinte de cette perspicacité, de ce bon sens qui vous sont si familiers, répondit Saint-Clare. Pour Adolphe, voici de quoi il s'agit. Il s'applique depuis si longtemps à reproduire en tout point mes grâces et mes perfections, qu'il a fini, tout de bon, par se croire son maître; — et il a fallu lui faire entrevoir l'erreur où il était tombé.

— Comment cela?

— Oui... j'ai dû lui faire comprendre, d'une manière très-explicite, que je désirais conserver pour mon usage exclusif *quelques-uns* de mes vêtements... J'ai mis à la ration d'eau de Cologne ce trop magnifique serviteur... et j'ai poussé la cruauté jusqu'à ne lui laisser qu'une douzaine de mouchoirs de batiste... Ce dernier point surtout l'avait mis hors de lui... et j'ai dû lui parler en père, afin de le ramener à des sentiments plus calmes.

— Ah! Saint-Clare, quand donc saurez-vous mener nos domestiques?... C'est affreux de les gâter ainsi, s'écria Marie.

— Après tout, voyons, répondit Saint-Clare, où est le mal, chez ce garçon, à vouloir me ressembler?... Si je l'ai élevé assez sottement pour qu'il mette sa félicité dans la possession d'un mouchoir de batiste et d'un flacon d'eau de Cologne, pourquoi donc les lui refuserais-je?

— Et pourquoi ne l'avez-vous pas mieux élevé? interrompit miss Ophelia, sur un ton assez peu cordial.

— Ah!... le mal qu'il fallait se donner!... — La paresse, cousine, la paresse, — cette même paresse, la ruine de plus d'âmes que vous n'en sauriez corriger. Sans la paresse, j'aurais pu devenir un ange, moi aussi. J'incline à croire que la paresse mérite le nom que lui avait donné votre grand docteur Botherem, dans le Vermont, quand il l'appelait l'*essence du mal moral*... Cela pèse terriblement dans la balance de la vie.

— Sur vous autres, propriétaires d'esclaves, une responsabilité bien autrement lourde doit peser, dit miss Ophelia. Je ne voudrais pas l'avoir sur les

épaules, fût-ce au prix de mille mondes. Vous devez à vos esclaves de les élever et de les traiter comme des créatures douées de raison, comme des créatures immortelles, en compagnie desquelles vous comparaîtrez un jour devant le tribunal de Dieu... Voilà ma conviction sincère, dit la vieille fille, dont l'honnête zèle, comprimé toute la matinée, finissait par faire explosion.

— Voyons... voyons, dit Saint-Clare, se redressant par un mouvement soudain... Que savez-vous de ce qui se passe chez nous?...

Il alla, disant ceci, s'asseoir au piano dont ses doigts parcoururent lestement le clavier. Saint-Clare avait le génie de la musique; son jeu était brillant et ferme. Il touchait comme l'oiseau vole, léger, vif et précis tout à la fois. Plusieurs morceaux se succédèrent, choisis parmi les plus gais, comme si le musicien avait pour but de rasséréner son humeur quelque peu sombre. Il finit par écarter sa musique, cessa de jouer, se leva, et dit gaiement :

— Eh bien, cousine, vous avez parlé d'or et bien rempli votre devoir. Je ne vous en estime que mieux pour cela. Il est hors de doute, à mes yeux, que vous m'avez lancé tout à l'heure un précieux diamant, une bonne vérité! Mais il m'a si bien atteint en plein visage que tout d'abord j'en avais méconnu la valeur.

— Pour ma part, dit Marie, je ne vois pas à quoi peuvent être utiles des conversations comme la nôtre... Qu'on me montre des gens faisant plus que nous pour leurs domestiques... Eh bien, cela ne leur sert à rien... à rien au monde... Ils empirent chaque jour... Leur parler, les exhorter... mais, mon Dieu, je n'ai fait que cela, jusqu'à m'en épuiser, jusqu'à m'être enrouée à leur dire quels sont leurs devoirs, et tout ce qui s'ensuit... Ils peuvent aller à l'église tant que cela leur convient, bien qu'à ma connaissance il valût autant parler à des pourceaux... qui comprendraient tout aussi bien... et dès lors, cela ne leur sert guère, vous pouvez vous en assurer... Enfin, ils y vont; et toute chance leur est ainsi donnée. Mais, comme je vous l'ai déjà dit, c'est une race dégradée, et qui le sera toujours, on aura beau faire... On perd son temps et sa peine à les vouloir changer... Croyez-moi, miss Ophelia, j'ai sur vous l'avantage d'avoir tenté cette impossible métamorphose... D'ailleurs je suis née, j'ai grandi parmi eux, et je les connais.

Miss Ophelia pensait en avoir assez dit : elle demeura muette. Saint-Clare sifflait un petit air.

— Saint-Clare, vous m'obligeriez de ne pas siffler, dit Marie... Ce bruit augmente mon mal de tête.

— C'est dit... Puis-je vous complaire en quelque autre chose? demanda ce bénévole mari.

— Je voudrais vous voir quelque sympathie pour mes tourments... Ce qui me touche vous a toujours été indifférent...

— Cher ange accusateur! dit Saint-Clare avec une emphase un peu suspecte.

— Il est agaçant de s'entendre toujours parler sur ce ton.

— Sur quel ton désirez-vous que je vous parle?... Je prendrai celui que vous m'indiquerez... Dites!... je suis prêt!... heureux si je puis obtenir que vous soyez satisfaite...

Un rire joyeux, parti de la cour, perça les rideaux de soie de la verandah. Saint-Clare sortit sur le perron, souleva ces rideaux, et se mit à rire, lui aussi.

— Qu'y a-t-il? dit miss Ophelia, venant s'accouder à la balustrade.

C'était Tom, assis sur un petit banc de mousse, dans la cour. A toutes ses boutonnières étaient fichés des bouquets de jasmins du Cap, et la petite Éva, riant de tout son cœur, lui passait autour du cou une guirlande de roses... Elle se percha ensuite à la pointe d'un de ses genoux, comme un véritable oiseau-mouche, riant toujours, et de plus belle.

— O Tom, la bonne figure que vous avez ainsi!

Tom souriait avec une placide bienveillance, et, à sa manière, semblait goûter ce jeu tout autant que sa petite maîtresse. Il leva les yeux vers son maître, dès que celui-ci se fut montré, avec l'air un peu confus d'un homme qui redoute un blâme mérité.

— Comment n'empêchez-vous pas ces choses-là? dit miss Ophelia.

— Et pourquoi, bon Dieu? demanda Saint-Clare.

— Je ne sais pas au juste... mais cela révolte.

— Vous ne verriez aucun mal à ce que cette enfant caressât un gros chien, même alors qu'il serait noir. En revanche, une créature qui pense, raisonne, et peut s'émouvoir, vous inspire une répugnance qui va jusqu'au frisson... Confessez-le, ma cousine... J'ai surpris, chez quelques-uns de vos gens du Nord, cette impression de dégoût que nous ne connaissons pas dans ces parages. Eh! mon Dieu, nous aurions tort de nous en vanter... L'habitude a fait pour nous ce que le sentiment de fraternité chrétienne aurait dû faire... Elle a usé en nous les aspérités du préjugé individuel... Dans mes voyages au Nord, j'ai souvent remarqué à quel point il était plus fort chez vous que

chez nous... Vous prenez fait et cause pour ces malheureux opprimés, mais vous redoutez leur contact comme celui d'une couleuvre ou d'un crapaud... Vous n'entendez pas qu'on les méprise, mais pour rien au monde vous ne voudriez avoir de rapport avec eux... Ce qui vous paraît le beau idéal de la



ÉVA COUVRE DE FLEURS L'ONCLE TOM.

A toutes ses boutonnières étaient fichés des bouquets de jasmins du Cap, et la petite Éva, riant de tout son cœur, lui passait autour du cou une guirlande de roses.

charité, c'est de les envoyer en Afrique, loin, bien loin de votre vue et de votre odorat, choqués par leur voisinage... et d'expédier après eux une douzaine de missionnaires, investis de toute la bonne volonté que vous entendez

montrer à cette race persécutée. Dites, cousine, n'est-ce pas à peu près cela?

— Il y a du vrai, je ne le conteste point, répliqua miss Ophelia, étonnée et pensive.

— Sans les enfants, reprit Saint-Clare, que deviendraient les pauvres, les abaissés?... — Et il s'appuya sur la balustrade, regardant Éva qui, marchant sur la pointe du pied, tirait Tom après elle par sa longe de fleurs...—Les petits enfants, voilà les *vrais* démocrates! Tom, en ce moment-ci, est le héros d'Éva. Ses récits, pour elle, sont merveilleux; ses chants, ses hymnes méthodistes, la ravissent mieux que le plus bel opéra; et dans sa poche, remplie de colifichets et de brimborions de toute espèce, elle a trouvé une mine de joyaux précieux. Lui-même est le Tom le plus remarquable que jamais peau noire ait enveloppé... Éva, en un mot, est une de ces roses d'Éden, que le Seigneur a laissé tomber ici-bas pour les humbles et les misérables... Ils n'en ont guère d'autres, à dire vrai.

— Savez-vous, cousin, dit miss Ophelia, savez-vous que vous m'étonnez. A vous entendre parler, on vous prendrait presque pour un *professeur*.

— Un professeur? dit Saint-Clare étonné.

— Oui, un homme *qui professe* la religion.

— Oh! pas le moins du monde, dans le sens que vos compatriotes attachent à ce mot... mais ce qui est pire, je le crains du moins, c'est que, ne *professant* pas, je ne *pratique* guère davantage.

— Alors, qui vous pousse à tenir ce langage?

— Parler est un... agir est un autre. C'est bien Shakspeare, je pense, qui fait dire à un de ses personnages : « Je me chargerais plutôt d'enseigner à vingt personnes le bien qu'elles ont à faire, — que d'être moi-même une des vingt à faire le bien que je leur aurais indiqué... » Rien ne vaut la division du travail. Mon fort, à moi, c'est l'éloquence; je vous laisse l'action, chère cousine.

A ce moment, la situation de Tom ne lui laissait pas le droit de se plaindre; — au moins le monde, s'il s'était plaint, l'aurait-il trouvé fort malavisé. Le goût qu'avait pris pour lui la petite Éva, — résultat d'une gratitude instinctive et d'une rare noblesse de sentiments, — lui avait fait demander à son père qu'on voulût bien attacher Tom à son service particulier, de telle sorte qu'il fût toujours son compagnon de promenade, soit à pied, soit à cheval. Tom, en conséquence, avait ordre de laisser là toute autre besogne, dès que miss Éva le réclamait; — ordre qu'il avait reçu sans la moindre peine, on le croira

aisément. Il était toujours bien vêtu, Saint-Clare étant très-difficile en cette matière. Son service d'écurie équivalait à une sinécure, borné uniquement à l'inspection quotidienne des chevaux et à la surveillance qu'il fallait exercer sur un *groom* en sous-ordre, chargé de toute la besogne. Marie Saint-Clare, en effet, avait déclaré qu'elle ne voulait, sous aucun prétexte, tolérer autour d'elle des gens sentant l'écurie, et qu'il fallait s'arranger de manière que les rapports indispensables qui existaient entre elle et l'écuyer de sa fille n'eussent aucun inconvénient pour ses pauvres nerfs, bien assez ébranlés déjà... Une bouffée de telle ou telle odeur désagréable suffirait pour mettre un terme à son supplice et la débarrasser en une minute de toutes les épreuves qu'elle avait à subir ici-bas... Du moins, elle l'affirmait, et il le fallait croire ou en avoir l'air. En conséquence, notre Tom, dans son habit de drap brun bien brossé, avec son brillant castor, ses bottes luisantes, ses manchettes et sa cravate d'une blancheur immaculée, sa bonne et sérieuse physionomie, avait l'air assez respectable pour qu'on pût se le représenter en évêque de Carthage, — dignité jadis occupée par des hommes de sa couleur.

De plus, il habitait une demeure splendide, considération qui a toujours son poids pour cette race facilement éblouie ; et il jouissait intérieurement, sans en faire grand bruit, du chant des oiseaux, du parfum des fleurs, du murmure de la fontaine, de ces aspects radieux que lui offraient la cour moresque, les tentures de soie, les tableaux, les lustres, les statuettes de ces salons que leurs dorures mettaient dans son imagination bien au-dessus du palais d'Aladin.

Si jamais l'Afrique montre à l'univers une race éclairée et améliorée par la civilisation, — et son tour viendra, nous devons le croire, de figurer dans les grandes péripéties du progrès humain, — la vie y revêtira une splendeur, une magnificence dont les graves habitants des régions occidentales peuvent à peine concevoir l'idée. Dans cette terre lointaine, mystérieuse patrie de l'or, des pierres précieuses, des parfums, des palmiers ondoyants, des fleurs merveilleuses, des moissons innombrables, l'art s'éveillera investi de facultés inouïes, et produira des miracles encore inconnus. La race nègre, relevée de l'abjection et du mépris qui l'écrasent aujourd'hui, initiatrice et révélatrice à son tour, montrera la vie humaine sous des aspects qu'elle n'a pas encore eus, et livrera peut-être au monde étonné les derniers secrets qu'il lui soit donné de connaître. Elle a pour gages de ce brillant avenir la douceur, l'humilité de cœur, l'obéissance, l'instinct confiant qui lui fait reconnaître les supériorités et

rechercher leur appui, les dons affectueux dont elle partage avec l'enfance le monopole bienfaisant, et enfin la sublime faculté du pardon qui l'assimile à Dieu lui-même. Ces signes caractéristiques la désignent d'avance comme devant réaliser, sous sa forme dernière, la perfection de *la vie chrétienne;* et peut-être, puisque Dieu châtie ceux qu'il aime, peut-être a-t-il choisi la pauvre Afrique dans la fournaise de l'affliction, pour lui donner le rang le plus élevé, la plus noble place dans ce royaume final qu'il doit fonder un jour, après que tous les autres, vainement essayés, auront péri; — en effet, rappelons-nous ses paroles : « Les premiers seront les derniers; les derniers, au contraire, seront les premiers. »

Était-ce bien là, tout précisément, ce que pensait Marie Saint-Clare, certain dimanche matin, debout sous la verandah, où elle attachait, autour de son poignet blanc et frêle, un bracelet de diamants? Rien ne nous semble plus probable; ou bien, si ce n'était absolument ceci, sans doute elle pensait à quelque autre chose, car Marie tenait à honneur de patronner les institutions utiles, et elle s'était mise sous les armes, — diamants, soie, dentelles, bijoux, et le reste, — pour aller, dans quelque église fashionable, faire éclater son zèle religieux. Ce zèle la prenait régulièrement le dimanche. Et la voici en campagne, si mince, si élégante, si flexible, si ondoyante dans tous ses mouvements, qu'on dirait une fée prête à s'envoler dans une nuée de point d'Angleterre. Elle avait vraiment bon air, et sa piété s'en trouvait bien. Pieuse et jolie, deux perfections qui se font valoir. Miss Ophelia, debout à côté d'elle, formait un contraste parfait avec la gracieuse créole. Son châle n'était pas moins beau, sa robe de soie n'était pas moins belle que le châle et la robe de mistress Saint-Clare; même son mouchoir n'était pas brodé avec moins de luxe; mais sa taille roide et carrée, son attitude inflexible, lui donnaient une individualité tout aussi distincte que celle dont sa parente était redevable à l'élégance et à la grâce; — n'allez pas croire qu'il s'agit ici de la *grâce* divine. Celle-ci, c'est autre chose.

— Où est Éva? demanda Marie.

— L'enfant s'est arrêtée sur l'escalier pour dire quelque chose à Mammy.

Et savez-vous, lecteur, ce qu'Éva disait à Mammy, sur l'escalier? Marie ne l'entendit point, mais vous avez sur elle de grands priviléges, et rien ne vous restera caché.

— Chère Mammy, je vois que vous avez un mal de tête affreux

— Bénie soyez-vous, miss Éva. Depuis quelque temps la tête me fait toujours mal. Il ne faut pas vous en tourmenter.

— C'est égal... je suis contente de vous voir prendre un peu l'air... et, tenez, ajouta la petite fille en la serrant de ses bras, tenez, Mammy... vous allez prendre mon flacon de sels.

— Quoi, ce beau bijou-là?... avec tous ces diamants?... Allons donc, Miss... cela ne serait pas convenable... je ne puis accepter.

— Pourquoi donc?... Vous en avez besoin, et pas moi. Maman s'en sert toujours pour ses migraines, et cela vous soulagera... Vous allez le prendre, je vous en prie... pour me faire plaisir...

— Quel bijou de Dieu vous faites!... s'écria Mammy, pendant qu'Éva, glissant le flacon sous le fichu de la bonne femme, descendait l'escalier quatre à quatre, après l'avoir embrassée.

— Eh bien, lui dit sa mère, pourquoi donc vous faire attendre?

— Je m'étais arrêtée avec Mammy, pour lui donner mon flacon; il pourra lui servir à l'église.

— Éva! dit Marie frappant du pied avec impatience. Votre flacon d'or à Mammy!... Quand donc saurez-vous ce qui convient et ce qui ne se fait pas?... Allez bien vite chercher ce flacon... et rapportez-le tout de suite.

Éva baissa les yeux, interdite et triste; puis elle s'en alla lentement.

— Mais j'aimerais assez que cette enfant pût suivre ses inspirations... Laissez-la tranquille, dit Saint-Clare.

— Voulez-vous donc qu'elle ne sache pas se conduire dans le monde? lui demanda son acariâtre moitié.

— Dieu y pourvoira, répliqua-t-il; en attendant, elle sait, mieux que vous et moi, se conduire au ciel.

— Papa... ne dites pas cela... je vous en prie, murmura Eva, lui touchant le coude par un mouvement très-doux, vous faites de la peine à maman.

— Eh bien, cousin, venez-vous à l'assemblée? dit miss Ophelia, se retournant tout d'une pièce du côté de Saint-Clare.

— Non, merci, je n'y vais point.

— J'ai toujours désiré que Saint-Clare vînt à l'église, remarqua charitablement Marie; mais il n'a pas ombre de religion... Rien n'est de plus mauvais goût.

— Je le sais, répliqua Saint-Clare... Vous autres, belles dames, vous allez probablement à l'église pour apprendre à vous conduire dans le monde; et votre piété reflète sur nous ce qu'elle a de distingué... Pour moi, si je me décidais à suivre les églises, j'irais, je pense, où va Mammy... Au moins y a-t-il là de quoi vous tenir éveillé.

— Quoi?... chez ces braillards de méthodistes?... Quelle abomination!...

— Je préfère tout à cette espèce de Mer Morte qui envahit vos églises du beau monde, ma chère Marie. C'est trop exiger d'un homme que de prétendre le conduire sous ces douches d'eau glacée... Éva, est-ce que vous aimez ces choses-là, vous?... Allons, restez avec moi; nous jouerons ensemble.

— Je vous remercie bien, cher père, mais j'aime mieux aller au temple.

— Est-ce qu'on ne s'y ennuie pas à la mort?

— Il y a en effet des cérémonies ennuyeuses, répondit la sincère enfant... et quelquefois je m'y sens tout assoupie...

— Pourquoi donc y aller, en ce cas?

— Oh! papa, vous savez, lui répondit-elle à l'oreille, tante Ophelia m'a toujours dit que Dieu aime à nous avoir... Et il nous donne tout ce que nous avons, lui... Ce n'est pas beaucoup faire en échange... Et puis, après tout, il ne faut pas croire qu'on s'y ennuie tant et tant.

— Charmante et bonne petite nature! s'écria Saint-Clare, l'embrassant avec effusion... Allez donc, vous êtes une aimable enfant... Priez pour votre père!

— Je n'y manque jamais, soyez-en sûr, dit l'enfant, qui sauta dans la voiture, près de sa mère.

Saint-Clare était resté debout sur les degrés. Il lui envoya un baiser du bout des doigts au moment où le carrosse se mit en mouvement. Ses grands yeux étaient mouillés de larmes.

— O Évangéline, enfant digne de ton nom, se disait-il... Dieu n'a-t-il pas fait de toi mon livre saint, ma bonne nouvelle, ma rédemption?

Un moment il fut entraîné dans ce courant d'idées; ensuite il fuma un cigare, lut le *Picayune* du jour, et perdit de vue son petit évangile vivant. Le trouverez-vous, pour cela, bien différent de la plupart des hommes?

— Voyez-vous, Évangéline, disait cependant la mère à sa fille... il est toujours bien de se montrer bon pour les domestiques... mais il n'est point convenable de les traiter comme nous traiterions nos égaux ou nos parents... Je

n'imagine pas que si Mammy était malade, vous voulussiez la faire coucher dans votre lit...

— Mais, maman, je le voudrais, au contraire, répondit naïvement Évangéline... Ce serait bien plus commode pour les soins qu'on aurait à lui donner... et puis, mon lit est bien meilleur que le sien.

Le manque de perception morale qu'attestait une réponse si incongrue mit Marie au désespoir.

— Que faire, s'écria-t-elle, pour que cette enfant me comprenne?

— Rien, répliqua miss Ophelia d'un ton significatif.

Éva, pendant une minute ou deux, sembla déconcertée et mécontente d'elle-même; mais, fort heureusement, les enfants ne restent jamais longtemps sur une impression pénible, et on la vit bientôt, ranimée et riante, s'amuser du spectacle mouvant qu'elle avait sous les yeux, à mesure que le carrosse avançait, les vitres baissées, dans les rues de la Nouvelle-Orléans.

. . . .

— Eh bien, mesdames, dit Saint-Clare, lorsqu'ils se retrouvèrent, comfortablement installés autour du dîner... que vous a-t-on servi, ce matin, à l'église?

— Oh! le docteur G... a prêché comme un ange, dit Marie... et un de ces sermons comme je voudrais vous en faire entendre quelquefois... il rendait si bien toutes mes idées.

— Oh! oh!... ce devait être, en effet, un excellent sermon, et il devait embrasser bien des sujets.

— Entendons-nous : je parle de mes idées sur les relations sociales, les rapports du monde; enfin vous comprenez, dit Marie. Le texte était celui-ci : *Il a donné à toute chose la beauté qui lui est propre, dans la saison où elle vient.* Et le docteur a montré comment toutes les divisions hiérarchiques, toutes les distinctions sociales, ici-bas, étaient de toute éternité dans les desseins de Dieu; combien il est beau et utile en même temps que les uns soient placés au sommet, les autres sur les degrés infimes; les uns nés pour commander, les autres pour obéir. Enfin, tous les développements de cette idée, vous les devinez de reste. Et il a si bien fait application de cette doctrine aux ridicules bavardages qu'a suscités la grande querelle des abolitionnistes!... il a si bien prouvé que les textes bibliques étaient en notre faveur; il a si complétement établi le mérite de nos institutions!... Ah! je ne sais ce que je ne donnerais pas pour que vous l'eussiez entendu!...

— Mais... c'est tout comme, répondit Saint-Clare... Je puis, quand je veux, me nourrir de ces doctrines salutaires, en lisant le *Picayune*... et j'ai, de plus, le plaisir de fumer mon cigare, ce qui, vous le savez, n'est pas permis dans une église.

— Comment, dit miss Ophelia... ces idées ne seraient-elles pas les vôtres, par hasard?

— Les miennes?... Ah! je suis, vous le savez, un de ces malheureux que le côté religieux de certains sujets n'édifie pas autrement... S'il me fallait m'expliquer à propos de l'esclavage, je dirais tout net, et sans périphrase : «Nous sommes pour; et ce que nous avons, nous prétendons le garder; — Ceci nous convient et nous profite.» Cette petite harangue résume tout; — et vous ne trouverez pas autre chose au fond de cette pieuse éloquence qui a ravi ma femme. D'ailleurs, mon discours a le mérite d'être intelligible à tous, et partout.

— Ah! Augustin... vous ne pourrez donc jamais rien respecter?... Vous tenez à tout propos des discours qui révoltent.

— Qui révoltent!... je me borne pourtant à dire la vérité. Faire de la religion la complice de... Mais pourquoi ne poussent-ils pas un peu plus loin l'application du système? Puisque «toute chose est belle dans sa saison,» pourquoi ne pas expliquer qu'il est beau de boire, çà et là, un coup de trop?... de veiller un peu tard autour d'une table de bouillotte?... bref, d'arranger certains détails de la vie comme nous y sommes sujets, nous autres jeunes gens?... Nous apprendrions avec plaisir que nos distractions profanes étaient «de toute éternité dans les desseins de Dieu.»

— Enfin, dit miss Ophelia, l'esclavage, à vos yeux, est-il légitime ou non?

— Ah! permettez... Ces argumentations directes, à la façon de la Nouvelle-Angleterre, me vont, je vous en préviens, on ne peut moins, répliqua gaiement Saint-Clare. Si je réponds à votre question, j'en vois venir d'ici quatre ou cinq autres plus perfides encore et se donnant un mutuel secours... Je ne veux donc pas vous prêter le flanc, en précisant mieux que je n'ai fait ma façon de voir. Je suis de ces gens qui passent leur vie à casser les carreaux du voisin; mais j'entends bien, en revanche, garder mes contrevents clos.

— Eh bien, vous l'entendez? dit Marie... Voilà comme il parle toujours. Vous n'en tirerez rien de bon; — et c'est précisément, je le crois, à cause de son dédain pour la religion, qu'il est toujours amené forcément à ces réponses évasives dont vous venez d'avoir un échantillon.

— La religion!... dit Saint-Clare avec un accent qui fit dresser la tête aux deux dames... La religion!... Est-ce donc la religion ce dont on vous parle au temple?... Cette doctrine souple, élastique, dont on fait ce qu'on veut, qui monte et descend, et s'adapte à toutes les formes, à tous les besoins, réguliers ou non, d'une société égoïste et corrompue, vous appelez cela religion!... Est-ce bien la religion, où je trouve moins de scrupules, de générosité, de justice, moins de respect pour les droits de la créature humaine qu'il n'y en a même dans ma pauvre nature sans piété, toute mondaine, indifférente et aveugle? Non : quand je m'avise de chercher du regard la religion, c'est au-dessus de moi, non pas au-dessous, que mes yeux se portent.

— Vous ne croyez donc pas que la Bible justifie l'esclavage? dit encore miss Ophelia.

— La Bible? repartit Saint-Clare. La Bible était le livre que *ma mère* lisait le plus souvent. Elle a vécu, elle est morte, ce livre à la main. Je serais bien peiné qu'on y trouvât ce que vous venez de dire. Autant aimerais-je une preuve que ma mère buvait de l'eau-de-vie et mâchait du tabac, et blasphémait le nom du Seigneur; preuve destinée à me démontrer que, faisant tout cela, j'agis comme je le dois. Qu'en résulterait-il? que je n'en mépriserais pas moins tous ces vices auxquels je suis adonné, et qu'on m'ôterait le bonheur et la consolation de respecter ma mère... car, en ce bas monde, c'est une grande et rare consolation que d'avoir quelque chose à respecter...

... En somme, reprit-il plus gaiement, tout ce que je demande, c'est qu'on laisse chaque chose dans le compartiment pour lequel elle est faite... La charpente sociale tout entière, en Europe et en Amérique, est un composé de pièces et morceaux qui s'écroulent aussitôt qu'on veut les soumettre aux mêmes épreuves qu'un système identique et bien agencé de philosophie morale... Il faut bien tomber d'accord que les hommes, pris en masse, n'aspirent point à un ordre de choses absolument équitable, mais à se tenir dans la moyenne approximative de ce qui se fait autour d'eux... Partant de là, si quelqu'un s'en vient nous dire, carrément, sans subtilités, que l'esclavage nous est nécessaire, que nous ne saurions nous en passer, que sa destruction nous mettrait à la besace, et que, par toutes ces raisons, nous voulons le maintenir, — voilà un langage clair, concluant, précis, et que je respecte au moins pour sa franchise... En outre, si j'en juge par ce que tout le monde fait, il doit rencontrer de nombreux approbateurs. Mais si ce même homme, allongeant la mine, et

parlant du nez, vient me paraphraser l'Écriture en l'honneur de l'esclavage... eh bien, je vous l'avoue, il m'est impossible de le prendre au sérieux, ou de l'estimer beaucoup.

— Que vous êtes peu charitable! s'écria Marie.

— D'ailleurs, continua Saint-Clare, supposons qu'une découverte quelconque vienne avilir, une fois pour toutes, le prix du coton, et, par contre-coup, ôte toute valeur au commerce des esclaves, ne pensez-vous pas que nous aurions sous peu une Bible tout autrement expliquée? Un torrent de lumière inonderait tout à coup l'Église, et quelles soudaines découvertes on ferait dans l'interprétation des lois divines, selon l'Écriture et selon la raison!... Vous les verriez prohiber tout ce qu'elles ordonnaient, prescrire tout ce qu'on leur fait défendre...

— Soit, dit Marie, qui alla s'étendre sur sa dormeuse. Je n'en sais pas moins gré à la Providence de m'avoir fait naître dans un pays où l'esclavage existe... et je crois qu'il est dans la nature... Je sais qu'il doit être maintenu... je suis convaincue, du moins, que je ne m'en saurais passer...

— Voyons, petite chatte, qu'en pensez-vous? dit Saint-Clare à la petite Éva qui entrait justement alors, une fleur à la main.

— De quoi, mon petit père?

— Que préféreriez-vous, de vivre comme on vit chez votre oncle, dans le Vermont, ou dans une maison comme celle-ci, toute remplie de domestiques?

— Oh!... notre manière de vivre est bien plus agréable.

— Et pourquoi, s'il vous plaît? dit Saint-Clare lui tapant amicalement la tête.

— C'est que... voyez-vous... nous avons autour de nous bien plus de personnes à aimer... répliqua Éva, levant vers lui ses beaux yeux pleins de ferveur.

— Voilà bien Éva!... dit Marie. Toujours les mêmes paroles bizarres et inexplicables.

— C'est donc bizarre, ce que j'ai dit?... demanda la petite à demi-voix en s'installant sur les genoux de son père.

— Mais... oui... pour le monde tel qu'il est, ma minette, répondit Saint-Clare. Mais où était ma petite Éva tout le temps du dîner?

— J'étais dans la chambre de Tom à l'écouter chanter. Tante Dinah m'y a porté à manger.

— Vous écoutiez chanter Tom?

— Oui. Si vous saviez les belles chansons qu'il sait sur la nouvelle Jérusalem, les anges aux brillantes ailes, et la terre de Chanaan!...

— Je m'en doute bien. — Cela vaut mieux que l'Opéra, n'est-il pas vrai?

— Certainement. Puis, il va me les apprendre.

— Ah! ah!... bonnes leçons de chant... Vous voilà donc de mieux en mieux avec Tom?

— Oui; il chante pour moi. Je lis pour lui dans ma Bible, et il m'explique ce que je ne comprends pas bien.

— Bon!... s'écria Marie avec un rire contraint, voilà une plaisanterie qui nous manquait.

— Ah! n'allez pas dédaigner la théologie de maître Tom. Je vous assure qu'il a pour la religion des dons tout particuliers. Ce matin, de bonne heure, ayant besoin des chevaux, je suis tombé par hasard à la porte de la chambre où couche ce brave garçon... au-dessus des écuries, vous savez? Je l'ai entendu se sermonnant lui-même, et, sur ma parole, il y avait longtemps que prières si édifiantes n'avaient frappé mon oreille. Il implorait pour moi le ciel avec un zèle tout apostolique.

— Il savait peut-être que vous l'écoutiez!... J'ai déjà entendu parler de cette comédie-là.

— En tout cas, sa politique n'allait pas bien loin; car il parlait fort librement à Dieu de son pauvre maître. Tom semble penser qu'il y a place chez moi pour beaucoup d'améliorations, et il demandait ma conversion avec une ardeur sans pareille.

— Puisse-t-il l'avoir obtenue! dit miss Ophelia.

— Ah!... vous partagez, à ce que je vois, sa façon de penser sur mon compte, dit Saint-Clare. Eh bien... nous verrons... N'est-ce pas, Éva... nous verrons?

CHAPITRE XVII.

L'homme libre se défend.

Vers la fin de l'après-midi, un redoublement d'activité qui eût été imperceptible partout ailleurs, se manifesta dans la paisible habitation des quakers. Rachel Halliday, méthodique et tranquille au sein du travail le plus pressé, allait de côté et d'autre, choisissant et rassemblant celles de ses provisions de ménage qui, par leur petit volume, pouvaient convenir le mieux aux voyageurs destinés à partir dans la nuit. Les ombres crépusculaires s'étendirent à l'orient, et le soleil inclina, pensif, à l'horizon opposé, sa face empourprée; il envoyait ses derniers rayons, calmes et dorés, dans la chambrette où George et sa femme étaient assis auprès l'un de l'autre. Le jeune mulâtre avait ses enfants sur ses genoux, et, dans sa main, la main d'Élisa. Tous deux semblaient plongés dans de mélancoliques réflexions, et sur leurs joues brillait encore la trace de quelques larmes récentes.

— Oui, mon Élisa, disait George, je reconnais la vérité de tout ce que vous me dites... Vous êtes une excellente fille, bien meilleure que moi. J'essayerai d'agir selon vos inspirations, de comprendre, de goûter la foi chrétienne. Le Dieu tout-puissant sait à quel point je souhaite d'être bon, combien j'ai lutté pour rester fidèle au devoir; et cela, quand tout conspirait contre mes résolutions. Désormais, je veux oublier le passé, rejeter toute pensée amère et mauvaise, lire la Bible, apprendre à devenir un homme selon le Seigneur.

— Une fois au Canada, moi, de mon côté, je vous serai bonne à quelque chose, vous le verrez, répondit Élisa. Je sais faire les robes; je m'entends à blanchir et repasser le linge de corps; à nous deux, nous saurons bien trouver de quoi vivre.

— Certainement, Élisa, aussi longtemps que nous serons l'un à l'autre, et que nous aurons notre enfant. Ah! chère amie, s'ils savaient, ces gens-là, quel bonheur c'est pour un homme que de sentir à lui, bien *à lui,* sa femme et son enfant! Je me suis souvent étonné en voyant de mes semblables qui pouvaient regarder comme *à eux* leurs femmes et leurs enfants, se tourmenter, s'agiter pour d'autres soucis. Oui, dans ce moment même où nous ne posse-

dons rien, rien que nos bras et nos mains vides, je me sens riche et fort comme je ne le fus jamais. J'éprouve à peine le besoin de demander au ciel quelque chose de plus. Depuis vingt-cinq ans que j'existe, certes, j'ai travaillé dur, et je n'ai ni un *cent* (1) de monnaie, ni un toit pour abriter ma tête, ni un pouce de terre que je puisse dire à moi; cependant je ne leur demande que de me laisser en paix, et ils me trouveront encore très-reconnaissant. Je travaillerai; j'enverrai à vos anciens maîtres votre rançon et celle de l'enfant. Pour l'homme à qui j'appartenais jadis, il a reçu au moins cinq fois le montant de l'argent que je lui ai coûté. Je ne me sens son débiteur en aucune manière.

— Mais nous ne sommes pas hors de péril, dit Élisa. Nous ne sommes pas encore au Canada.

— C'est vrai, dit George... mais il me semble respirer un air libre, et cet air me fortifie déjà.

En ce moment, on entendit, dans une pièce voisine, s'élever des voix qui semblaient échanger des paroles fort animées. Bientôt après, un coup léger fut frappé à la porte : Élisa courut ouvrir.

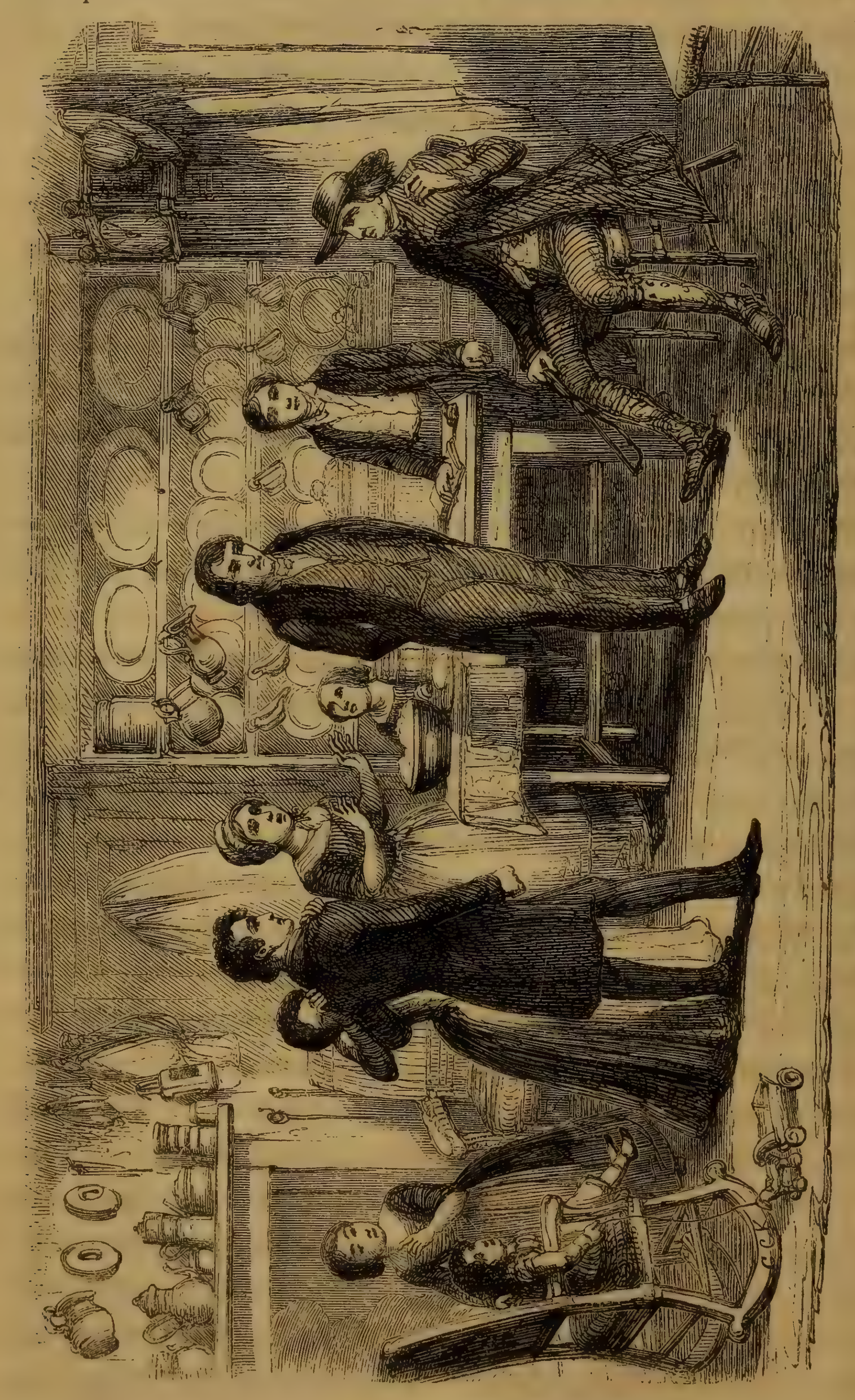
Siméon Halliday était là, et avec lui s'y trouvait un de ses frères en religion qu'il présenta sous le nom de Phinéas Fletcher. Phinéas était un grand flandrin, sec et maigre, aux cheveux roux, dont la physionomie exprimait une finesse voisine de l'astuce. Il n'avait point cet air placide, insoucieux, antimondain de Siméon Halliday; tout au contraire, ses dehors annonçaient un gaillard au courant de tout, et attentif à tout, qui met son orgueil à ne rien ignorer, à n'être jamais pris au dépourvu; — ce qui formait d'ailleurs un contraste assez piquant avec son chapeau à larges bords et sa phraséologie empesée.

— Notre ami Phinéas a découvert quelque chose qui vous intéresse, toi et les tiens, George, dit Siméon. Tu feras bien de l'écouter.

— En effet, je sais quelque chose, commença Phinéas, et cela prouve qu'il est bon, je l'ai toujours dit, de ne dormir que d'un œil en certains endroits. Hier au soir, j'ai fait halte dans une petite taverne isolée, au bas de la route. Tu te souviens, Siméon, c'est l'endroit où nous vendîmes quelques pommes, l'an dernier, à cette grosse commère qui avait de si grandes boucles d'oreilles... Or j'étais fatigué de conduire, et, après souper, je me jetai dans un coin sur un tas de sacs; je tirai sur moi ma peau de buffle, en attendant que mon

(1) Nous rappelons que le *cent* est la centième partie du dollar.

lit m'offrît une couverture plus agréable; et que fis-je, alors?... Je m'endormis d'un profond sommeil.



COMMUNICATION ALARMANTE DE PHINÉAS FLETCHER.

Rachel Halliday, qui avait cessé de pétrir ses biscuits pour mieux écouter, levait au ciel ses mains saupoudrées de farine, et ses yeux où la consternation se peignait. Siméon semblait tout à fait absorbé dans ses réflexions. George était debout, les poings crispés, les yeux brillants.

— Mais rien que d'un œil, n'est-il pas vrai, Phinéas? dit tranquillement Siméon.

— Non, je dormis de tous mes yeux et de toutes mes oreilles, au moins pendant une heure ou deux, car j'étais éreinté; mais, en revenant à moi, je vérifiai qu'il y avait dans la même pièce quelques hommes assis autour de la table où ils buvaient et causaient. Aussi je pensai qu'avant de faire tapage il était bon de savoir au juste ce qu'ils pouvaient être, d'autant qu'ils venaient de prononcer le mot : quakers. « Oui, disait l'un, ils sont cachés dans la maison des quakers; et j'en suis certain, disait-il. » Alors je dressai l'oreille, et je compris tout de suite qu'il s'agissait des personnes ici présentes. Aussi, feignant mieux que jamais de dormir, j'écoutai jusqu'au bout les plans qu'ils formaient. Ce jeune homme-ci, à ce qu'ils disaient, doit être renvoyé dans le Kentucky à son maître, lequel en veut faire un exemple éclatant qui détourne les nègres de s'évader. Deux d'entre eux doivent prendre la jeune femme que voici, l'emmener sans retard à la Nouvelle-Orléans, pour l'y vendre à leur compte, et ils espèrent en tirer de seize à dix-huit cents dollars; l'enfant sera conduit à un trafiquant qui l'avait acheté. Puis il reste le jeune homme, Jim, et sa vieille mère, qu'on remmènera au Kentucky chez leurs maîtres. Ils disaient encore qu'ils trouveront deux constables, dans une petite ville un peu en avant d'ici, qui les accompagneront pour reprendre les esclaves, et que la jeune femme sera menée devant un juge. Un de ces hommes, le plus petit, qui parle avec une voix doucette, doit affirmer sous serment qu'elle est sa propriété, et s'en faire faire la remise pour la mener dans le Sud. Ils sont bien renseignés, d'ailleurs, sur la route que nous devons prendre cette nuit; et ils se mettront après nous, six ou huit hommes. Maintenant, que faut-il faire?

Le groupe que formaient les auditeurs de Phinéas, au moment où il termina ainsi son importante communication, eût mérité l'attention d'un peintre. Rachel Halliday, qui avait cessé de pétrir ses biscuits pour mieux écouter, levait au ciel ses mains saupoudrées de farine, et ses yeux où la consternation se peignait. Siméon semblait tout à fait absorbé dans ses réflexions. Élisa, les bras jetés autour de son mari, tenait ses beaux yeux levés vers lui. George était debout, les poings crispés, les yeux brillants, ayant tout à fait la physionomie d'un homme dont la femme va être vendue aux enchères et le fils livré à un trafiquant de chair humaine, le tout en vertu des lois d'un peuple chrétien.

— Que ferons-nous, George? demanda Élisa d'une voix tremblante.

— Je sais parfaitement ce que j'ai à faire, répondit George, parcourant dans tous les sens la petite chambre, et commençant à examiner de près ses pistolets.

— Eh bien! dit Phinéas, secouant la tête du côté de Siméon... Tu vois, ami... tu vois où nous en viendrons.

— Je le vois, dit Siméon soupirant, mais je prie Dieu qu'il nous épargne cette tentation.

— Je ne veux compromettre personne avec ou pour moi, dit George. Consentez seulement à me prêter votre chariot, et à m'indiquer la route; je conduirai seul jusqu'à la station prochaine. Jim est fort comme un géant, brave comme la mort et le désespoir... moi, tout de même; et nous verrons.

— Voilà qui n'est pas mal, dit Phinéas, mais encore te faut-il un cocher... Pour ce qui est de te battre, bon, cela te va... on te laissera faire; mais quant à la route sur laquelle tu voyageras, j'en sais un peu plus long que toi, mon ami.

— Je vous répète que je ne veux pas vous compromettre, dit George.

— Me compromettre? reprit Phinéas avec un air de tête plein de finesse et tant soit peu moqueur... Quand tu m'auras compromis, fais-le-moi donc savoir, je t'en prie.

— Phinéas, reprit Siméon, est un homme sage et prudent; tu feras bien, George, de soumettre ton raisonnement au sien; et, — ajouta-t-il en posant bonnement la main sur l'épaule du jeune homme, tandis que de l'autre il lui montrait les pistolets, — ne te presse pas trop d'employer ceci... la jeunesse a de la chaleur dans le sang... il ne faut pas s'y fier.

— Je n'attaquerai personne, dit George; tout ce que je demande à ce pays, c'est qu'on m'y laisse en paix; j'en sortirai paisiblement; mais... ajouta-t-il après une pause, et il s'arrêta de nouveau, — son front devenait plus sombre, ses traits laissaient deviner, par leur mobilité convulsive, tout ce qu'il contenait d'émotions violentes, — une sœur à moi fut vendue jadis à la Nouvelle-Orléans... je sais pourquoi on y vend les jeunes filles... Et j'irais les bras croisés assister à la capture de ma femme!... je la laisserais vendre, quand Dieu m'a donné deux bons bras pour la protéger!... Non, Dieu m'en garde!... je combattrai jusqu'au dernier souffle avant qu'on ne me prenne ma femme et mon fils!... pourriez-vous m'en blâmer?

— Pas un homme, ici-bas, ne t'en blâmera, George; un être de chair et de sang ne peut faire que ce que tu dis. Malheur, ajouta Siméon, malheur au monde, à cause de ses péchés!... mais malheur à ceux par qui les péchés arrivent!

— Vous-même, Monsieur, reprit George, vous, à ma place, n'agiriez-vous pas comme moi?

— Je prie Dieu qu'il ne me mette point à une telle épreuve, répondit le quaker... la chair est si faible!...

— Il me semble, au contraire, qu'en pareille passe, ma chair serait assez ferme, dit Phinéas, déployant une paire de bras qui semblaient des ailes de moulin à vent. Je ne suis pas tout à fait certain, ami George, que si tu avais un compte à régler avec quelqu'un, je ne te tiendrais pas ce quelqu'un là pour l'empêcher de s'esquiver.

— Si jamais il est permis à l'homme de résister par la force au mal qu'on lui veut faire, certes c'est dans la situation où est George. Mais les pasteurs de notre peuple nous ont montré une voie meilleure. Car la justice de Dieu n'arrive jamais par la colère de l'homme : elle va, au contraire, contre nos instincts corrupteurs, et nul ne la reçoit que celui à qui le ciel la donne. Prions le Seigneur de ne pas être en butte à la tentation.

— Oui... je l'en prie comme toi, dit Phinéas, mais... si nous étions tentés outre mesure... alors, qu'ils prennent garde à eux!... c'est tout ce que je dis.

— On voit bien que tu n'es pas né parmi les quakers, dit Siméon avec un sourire indulgent. Le vieil homme reparaît chez toi de temps en temps avec une force!...

Pour confesser toute la vérité, Phinéas, jadis, avait été un de ces *coureurs de bois*, renommés par leur vigueur, leur entrain, leur façon leste de boxer un homme ou d'abattre un chevreuil. Mais, épris d'une jolie quakeresse, il avait été amené, pour l'amour d'elle, à s'enrôler dans la confrérie la plus voisine, et bien qu'on n'eût rien de précisément grave à lui reprocher, bien qu'il fût au contraire un des membres actifs, sobres, honnêtes, de cette petite congrégation, les plus religieux de ses frères remarquaient parfois qu'il manquait un certain degré de ferveur à ce tard-venu.

— L'ami Phinéas a des idées à lui, et les aura toujours, insinua Rachel Halliday, souriant aussi; mais, en somme, nous lui trouvons le cœur bien placé.

— D'après ses renseignements, dit George, ne vaudrait-il pas mieux partir plus tôt que plus tard?

— Je me suis levé à quatre heures du matin, répondit Phinéas, et je suis venu tout courant, avec deux ou trois bonnes heures d'avance sur nos gail-

lards, en admettant qu'ils soient partis au temps convenu. Il ne serait pas sain, pour bien des raisons, de partir avant la nuit tombée. Dans les villages que nous avons à traverser, il y a quelques méchantes personnes qui, reconnaissant notre chariot, pourraient être tentées de mettre le nez dans nos affaires, et nous retarderaient plus que de raison. Mais, d'ici à deux heures, je pense que nous pourrons nous hasarder. J'irai trouver Michaël Cross, pour l'engager à nous suivre sur son bidet, qui a le pied leste, et à soigneusement explorer la route de manière à nous prévenir si nous sommes poursuivis. Le bidet de Michaël n'est pas de ceux que les autres chevaux rattrapent facilement. Dès que notre ami verrait quelque péril derrière nous, il nous aurait rejoints en deux temps, et, prévenus, nous serons sur nos gardes. Je vais, en attendant, avertir Jim et la vieille de se tenir prêts; il faut aussi que je voie au cheval. Nous avons une belle avance, et toute chance d'arriver à la station sans être rattrapés. Ainsi donc, ami George, ne crains rien. Ce n'est pas la première aventure qu'il m'arrive de débrouiller dans l'intérêt de ta race, dit Phinéas en refermant la porte derrière lui.

— C'est un homme expert, reprit Siméon. Il fera pour toi ce qu'il y a de mieux entendu, ami George.

— Tout ce qui me préoccupe, dit George, c'est le risque où je vous engage.

— Tu nous obligerais, ami, de ne rien dire de plus à ce sujet. Dans tout ceci, nous obéissons à notre conscience, nous ne pouvons, par conséquent, différemment agir... Et maintenant, la mère, ajouta Siméon se tournant vers Rachel, tu feras bien de hâter un peu tes préparatifs. Il ne faut pas renvoyer à jeun ces pauvres amis.

Tandis que Rachel et ses enfants s'affairaient après le gâteau de maïs, le jambon dans la poêle, le poulet à la broche, et préparaient tout, en grande hâte, pour le repas du soir, George et sa femme restèrent assis dans leur petite chambre, enlacés par une mutuelle étreinte, se livrant à un de ces entretiens comme en peuvent avoir un mari et une femme, quand ils se disent que, peu d'heures après, ils seront peut-être à jamais séparés.

— Élisa, disait George, les gens qui ont des amis, des maisons, des terres, de l'argent, tant de choses enfin... ne peuvent s'aimer comme nous nous aimons, n'ayant rien au monde l'un que l'autre. Jusqu'au moment où je vous ai connue, Élisa, pas une créature vivante ne m'avait aimé, si ce n'est ma pauvre mère

et ma pauvre sœur... deux infortunées. Je me rappelle la malheureuse Émily, ce matin où le trafiquant l'emmena. Elle vint me trouver dans le coin où je dormais encore : — Pauvre George, me dit-elle, c'est votre dernière amie qui s'en va... Que deviendrez-vous, malheureux enfant?... Je m'éveillai alors. Je jetai mes bras autour d'elle; je pleurais, je sanglotais... elle aussi pleurait. Ce furent les seules bonnes paroles que j'aie entendues dans l'espace de dix années, à compter de ce triste jour : aussi mon cœur se flétrissait-il... et je l'avais plus sec que la cendre du foyer, lorsque je vous rencontrai... aussi, votre affection pour moi, ce fut... ce fut comme la résurrection d'un mort. Un nouvel homme vécut en moi depuis cet instant. Et maintenant, Élisa, plutôt que de vous laisser enlever à moi, je verserai jusqu'à ma dernière goutte de sang. Celui qui voudra vous avoir, devra auparavant fouler aux pieds mon cadavre.

— Ayez pitié, Seigneur! disait Élisa sanglotant. Nous ne vous demandons que de sortir ensemble de ce pays.

— Dieu serait-il pour eux? disait George, laissant déborder l'amertume de ses pensées, plutôt qu'il ne parlait à sa femme. Voit-il tout ce que ces hommes font? Pourquoi laisse-t-il de pareilles choses arriver? Et ils nous disent que la Bible est pour eux! pour eux, à coup sûr, est la force. Ils sont riches, bien portants, heureux. Ils appartiennent à des églises; ils comptent aller au ciel. Et cependant, ils sont si bien partagés en ce monde... ils ont tout si complétement à leur discrétion; tandis que de pauvres chrétiens, remplis de foi sincère et honnête, — chrétiens qui les valent ou qui valent mieux, — sont dans la poussière, sous leurs pieds. Ils les achètent, ils les vendent, ils font commerce du sang que ceux-ci ont dans le cœur, des gémissements qu'ils peuvent pousser, des larmes qu'ils versent; et Dieu les laisse faire!...

— Ami George! lui cria Siméon de la cuisine où il s'était retiré, écoute, je t'en prie, ce psaume; il pourra te faire du bien.

George rapprocha sa chaise de la porte, tandis qu'Élisa, essuyant ses larmes, s'approchait aussi pour écouter la sainte parole.

Siméon lut ce qui suit :

« Pour moi, les pieds me manquaient presque; mes pas avaient à peu près glissé; car j'étais envieux de l'insensé quand je voyais le méchant prospérer. Ils n'ont pas les soucis des autres hommes, ni des autres hommes les fléaux

et les tourments. C'est pourquoi l'orgueil les étreint comme une chaîne ; la violence les recouvre comme un vêtement; les yeux leur sortent de la graisse amoncelée sur leurs joues; ils ont plus que le cœur ne peut souhaiter; ils sont corrompus, et parlent de l'oppression avec de mauvaises paroles; ce qu'ils en disent est marqué de dédain et de hauteur. C'est pourquoi le peuple de Dieu revient sur ses pas. L'eau de la coupe, prête à déborder, lui est arrachée, et on se demande : Qu'en sait Dieu? Le Très-Haut n'ignore-t-il pas ? »

— C'est bien là ce que tu dis, George? interrompit Siméon.

— Véritablement, c'est cela, reprit George... c'est ce que j'aurais écrit moi-même, voulant exprimer ce que je pense.

— Écoute, alors, reprit Siméon. Il continua :

« Lorsque, dans mon ignorance, je pensai ainsi, je souffris par delà mes forces, jusqu'au moment où j'allai dans le sanctuaire de Dieu. Alors me fut revélée leur fin. A coup sûr, tu les as placés dans les endroits glissants, tu les as précipités dans la destruction. Comme un rêve quand on s'éveille, ainsi, grand Dieu, à ton réveil, tu mépriseras leur image. Moi, cependant, je ne te quitte jamais. Tu m'as pris par ma droite; tu me guideras par tes conseils; plus tard, tu m'accueilleras dans ta gloire. Il a été bon pour moi de me rapprocher de Dieu. Dans le Seigneur Dieu j'ai mis ma confiance. »

Ces paroles de sainte espérance, sur les lèvres de l'excellent vieillard, s'envolaient comme une harmonie sacrée, et caressaient de l'aile l'âme harassée, l'esprit irrité de George; quand elles eurent pris fin, il se rassit plus calme. Sa belle figure n'exprimait plus que la résignation.

— Si ce monde était le seul, George, poursuivit Siméon, tu pourrais à bon droit demander : Où est le Seigneur? mais ce sont fréquemment ceux qui ont le moins ici-bas qu'il choisit pour peupler son royaume d'élection. Place en lui ta foi et ton espérance; alors, quoiqu'il puisse t'advenir ici-bas, il remettra tout, plus tard, selon sa justice.

Si ce discours avait été tenu par quelqu'un de ces apôtres comme on en voit tant, faciles à eux-mêmes, et de conscience large, dans la bouche duquel il aurait eu l'air d'une fontaine d'éloquence sacrée, remède banal à l'usage des souffrances de l'âme, peut-être n'aurait-il pas produit grand effet; mais émané d'un homme qui, chaque jour, avec un calme parfait, encourait pour la cause de Dieu, pour l'amour de sa créature, et l'amende et la prison, il avait un poids, une valeur, impossibles à méconnaître; et les deux infortunés fugitifs y trou-

vaient je ne sais quel calme et quelle force, ressentis pour la première fois.

Rachel vint alors prendre Élisa par la main, et la conduisit affectueusement vers la table où le souper était servi. Au moment où ils s'asseyaient, un léger coup attira leurs yeux vers la porte : Ruth entra vivement, après s'être ainsi annoncée.

— J'arrive au galop, dit-elle, avec ces petits bas pour l'enfant... trois paires en laine, bien chauds, bien solides... Il fait si froid, tu sais, dans le Canada !... As-tu toujours bon courage? ajouta-t-elle, en passant du côté d'Élisa, à qui elle donna une chaude poignée de main, sans omettre de glisser un pain d'épices dans la main de Harry. J'en ai apporté d'autres pour la route, ajouta-t-elle, fouillant sa poche pour en retirer le paquet; — les enfants, tu sais... il faut toujours qu'ils grignotent quelque chose.

— Je vous remercie... vous êtes trop bonne pour nous, dit Élisa.

— Voyons, Ruth, soupe avec nous, dit Rachel.

— Pas moyen, d'aucune manière. John est seul avec le marmot; et il y a des biscuits au four... si je restais un moment de plus, John laisserait brûler les biscuits et viderait le sucrier dans les mains du marmot... Voilà ses manières... ajouta, en riant, la petite quakeresse; ainsi donc, bon voyage, Élisa!... George, bon voyage!... Dieu vous protége en route!...

A ces mots, en quelques pas lestes et légers, Ruth quitta la maison.

Le souper venait à peine de finir quand un grand chariot couvert arriva devant la porte. C'était par une belle nuit étoilée : Phinéas sauta vivement de son siége afin de bien installer ses voyageurs. George sortit le premier, son enfant sur un bras et sa femme appuyée sur l'autre. Son pas était assuré; sa physionomie annonçait une résolution à jamais prise. Rachel et Siméon suivaient leurs hôtes.

— Descendez un moment, cria Phinéas aux personnes déjà établies dans l'intérieur du chariot; laissez-moi bien assujettir l'arrière du chariot pour les femmes et le petit garçon.

— Voici nos deux peaux de buffle, dit Rachel; tâchez que les siéges soient le moins durs que faire se pourra... Il est déjà bien assez fatigant de passer la nuit en voiture.

Jim descendit le premier; il aida sa vieille mère à sortir, avec toutes sortes de précautions; la pauvre femme se cramponnait au bras de son fils, et regar-

dait avec inquiétude dans toutes les directions, comme si elle s'attendait, chaque fois, à voir les gens lancés sur ses traces.

— Jim, vos pistolets sont-ils en bon état? dit George d'une voix basse, mais ferme et distincte.

— J'en réponds, répondit Jim.

— Et vous savez, à n'en pas douter, ce que vous avez à faire, si ces gens nous rejoignent?

— Je me fais l'effet de le savoir, dit Jim, aspirant à pleine poitrine une bonne bouffée d'air... Croyez-vous que je leur laisse tranquillement reprendre ma mère?

Pendant ce colloque très-rapide, Élisa prenait congé de son excellente amie Rachel, et Siméon la hissait dans le chariot, où elle se glissa, son enfant avec elle, jusqu'à la banquette du fond, rembourrée, tant bien que mal, de peaux de buffle. La vieille femme monta la seconde, et alla prendre place à côté d'elle. George et Jim prirent place sur un banc grossier, en avant des deux femmes. Phinéas était seul sur le siége le plus voisin des chevaux.

— Adieu, mes amis! dit Siméon du dehors.

— Béni soyez-vous! répondirent en chœur les voix de l'intérieur.

Le chariot partit alors, criant et bondissant sur la route durcie par la gelée.

La rudesse des cahots et le bruit des roues mettaient bon ordre à ce que les fugitifs pussent s'entretenir les uns avec les autres. Aussi traversèrent-ils, sans mot dire, de longues percées dans les bois épais, de vastes plaines incultes et stériles, gravissant les collines au pas, lancés au trot du haut en bas des côtes, et secoués, secoués, d'heure en heure, toujours en silence. L'enfant s'était bientôt endormi, et pesait dans le giron de sa mère. La pauvre vieille mère de Jim avait fini par oublier ses frayeurs. Élisa elle-même, à mesure que la nuit s'écoulait, n'était plus assez inquiète pour que ses yeux appesantis ne commençassent à se fermer. Au total, Phinéas se montrait le plus éveillé de la bande, et charmait cette longue excursion en sifflant, par-ci par-là, certains airs en général peu connus des quakers.

Mais, vers trois heures du matin, George, l'oreille toujours au guet, entendit le bruit fréquent et net des pieds d'un cheval qui arrivait au galop derrière eux. Il poussa Phinéas du coude, et Phinéas, arrêtant court l'attelage, se mit à écouter.

— Ce doit être Michaël, dit-il... Il me semble reconnaître le galop du

bidet... Il se leva alors et tendit le cou hors du chariot, pour examiner ce qui se passait sur la route.

Un homme, lancé à fond de train, se laissait vaguement entrevoir au sommet d'une colline encore éloignée.

— C'est bien lui... je le crois, du moins, reprit Phinéas.

Avant de bien savoir ce qu'ils faisaient, George et Jim sautèrent à bas du chariot. Tous trois demeurèrent parfaitement muets, la tête tournée du côté où arrivait le messager encore inconnu. Il approchait. Bientôt il plongea dans un vallon, où leurs yeux le perdirent; mais ils entendaient le piétinement toujours plus marqué, toujours plus rapide, toujours se rapprochant, et enfin ils virent reparaître le cavalier sur une hauteur voisine, à portée de la voix.

— Oui! c'est bien Michaël, dit Phinéas. Puis, parlant plus haut : — Ohé! Michaël, par ici!

— Est-ce toi, Phinéas?

— Oui... Quelles nouvelles?... Viennent-ils?

— Ils me suivent de près... Huit ou dix cavaliers, échauffés par l'eau-de-vie... blasphémant, écumant comme autant de loups.

Justement comme il achevait de parler, un souffle de brise apporta le faible écho d'un galop lointain.

— En voiture!... et leste, mes enfants... en voiture!... dit Phinéas... S'il faut combattre, attendez que nous soyons un brin plus loin.

Tout aussitôt les deux jeunes gens sautèrent à leur place, et Phinéas mit son attelage au galop, suivi de près par le cavalier qui venait de les rejoindre. Le chariot craquait, bondissait et semblait voler sur la terre gelée; mais, de plus en plus distinct, le galop des cavaliers qui les poursuivaient frappait l'oreille des fugitifs. Les femmes l'entendaient maintenant, et, soulevant la toile du fond, elles distinguèrent, loin derrière elles, au sommet d'une colline, une petite troupe dont les silhouettes se découpaient nettement en noir sur un ciel d'orient, aux bandes pourpres. A la colline suivante, les *poursuivants,* qui venaient d'apercevoir le chariot, plus facile à distinguer à cause de la toile blanche dont il était recouvert, poussèrent, dans leur triomphe brutal, une espèce de hurlement dont le vent apporta l'écho. Élisa se sentait défaillir et plus que jamais étreignit son enfant sur sa poitrine. La vieille mère se mit à prier et à gémir. George et Jim serraient leurs pistolets avec l'énergie du désespoir. Leurs ennemis gagnaient rapidement du terrain. La voiture fit tout à coup un

détour et les amena au pied d'un rocher qui, presque taillé à pic, surplombait le terrain parfaitement nu de la propriété au sein de laquelle s'élevait sa masse informe. Ce monceau de pierres, ou plutôt ce fragment de chaîne montagneuse, se dressant, âpre et noir, dans l'air brillant du matin, semblait promettre une cachette, au besoin un rempart infranchissable. Cet endroit, Phinéas le connaissait de longue date. Il l'avait fréquenté jadis, au plus beau temps de sa jeunesse braconnière, et c'était pour y arriver à temps qu'il avait lancé son attelage.

— Nous y voilà! s'écria-t-il arrêtant court ses chevaux et s'élançant de sa banquette sur la route... Pied à terre, tout le monde, et plus vite que ça!... vous allez grimper derrière moi sur ces rochers; Michaël, attache ton cheval au chariot, fouette vers la maison d'Amariah, et ramène-le-nous ainsi que ses fils, pour causer avec ces gaillards-là!

En un clin d'œil le chariot fut vide.

— Par ici!... dit Phinéas s'emparant de Harry; tous tant que vous êtes, veillez aux femmes!... et maintenant, si jamais vous eûtes des jambes, il n'est que temps de montrer que vous en savez jouer.

L'exhortation était inutile. Plus vite que nous ne saurions le dire, les fugitifs eurent franchi la haie de l'enclos et couraient déjà vers les rochers, tandis que Michaël, se jetant à bas de son cheval et nouant sa bride à l'un des piquets du chariot, l'emmenait bon train dans la direction indiquée.

— En avant! dit Phinéas au moment où ils arrivèrent au pied du monticule; et ils aperçurent alors, à la lueur mêlée des étoiles mourantes et de l'aurore déjà née, les traces distinctes, quoique grossièrement pratiquées, d'un sentier qui menait en haut des rochers... — C'est un ancien rendez-vous de chasse, continuait Phinéas... en avant, en avant!

Il marchait le premier, bondissant de roche en roche avec l'agilité de la chèvre. Jim venait ensuite, portant sur ses épaules sa vieille mère toute tremblante; George et sa femme fermaient la marche. Les cavaliers, cependant, arrivés à la haie, descendaient de leurs montures avec force menaces et force jurons, et se préparaient à les suivre. Après avoir gravi pendant quelques minutes seulement les premières aspérités de cette roide tranchée, nos fugitifs se trouvèrent au sommet. Là venait aboutir un étroit défilé, continuant le sentier pratiqué de main d'homme, et où un homme seul pouvait avancer de front. Ils arrivèrent ensuite à une sorte de crevasse, creusée en abîme et large de plus

d'un *yard* (¹), au delà de laquelle se hérissait une crête de rochers isolés du reste de la chaîne, et haute d'au moins trente pieds à partir du sol. Ses parois extérieures étaient tout-à-fait à pic, et droites comme les murailles d'une forteresse. Phinéas franchit sans peine la fissure, et assit l'enfant sur une plate-forme parfaitement unie, revêtue d'une mousse blanche et drue qui recouvrait toute la cime de ce roc abrupte.

— A votre tour!... cria-t-il à ses compagnons; montrez que vous savez sauter, quand la vie est en jeu!... Il répétait ces encouragements à mesure que chacun d'eux franchissait l'étroit abîme. Quand ils furent réunis, une certaine quantité de pierres détachées des rochers, et superposées sans trop de soin, leur faisait une sorte d'épaulement qui les cachait aux gens restés en bas des rochers.

— Bien, nous y voilà tous!... dit Phinéas, glissant un regard par-dessus ce petit rempart, et guettant l'ennemi qui arrivait en tumulte à la base du monticule... qu'ils nous attrapent s'ils peuvent!... Pour arriver ici, pas d'autre moyen que de s'engager, un par un, dans le défilé... et on arrive entre ces deux rochers vis-à-vis, à belle portée de vos pistolets, mes chers enfants... Vous vous en rendez compte, n'est-ce pas?...

— Parfaitement, répondit George; et maintenant, comme l'affaire nous concerne seuls... laissez-nous seuls mettre au jeu; le combat est à notre compte.

— A ton aise, George, bats-toi si cela t'amuse... mais tu ne m'empêcheras pas, je suppose, d'en avoir le simple coup d'œil... histoire de rire, vois-tu?... Et Phinéas, tout en parlant ainsi, mâchait quelques feuilles de *checkerberry*... Voyez, du reste, ces cadets-là; ils délibèrent en bas, les yeux levés de ce côté, comme autant de poules prêtes à s'envoler sur le juchoir; ne ferais-tu pas bien de leur lancer quelques mots d'avis... ne fût-ce que pour les prévenir loyalement qu'ils seront canardés bel et bien s'ils se hasardent à grimper?

Le détachement ennemi se distinguait de mieux en mieux au bas des rochers, à mesure que l'aube croissante éclairait les objets de lueurs plus vives. Il se composait d'abord de nos deux vieilles connaissances, Tom Loker et Marks, et de deux constables; puis de trois ou quatre misérables ramassés dans la dernière taverne, et tels qu'on en peut emmener avec soi, moyennant quelques verres de brandy, quand il s'agit d'une partie de plaisir comme celle de rattraper une poignée de nègres.

(¹) Le *yard* est à peu près le mètre français

— Eh bien, Tom, vos *racoons* (ratons) sont joliment perchés, dit l'un d'eux.

— Mais, oui, je les ai vus grimper par ici... et voilà justement leur sentier... Je suis pour que nous montions là-haut, nous aussi... Je ne pense pas qu'ils s'avisent d'en descendre à la volée... et il ne nous faudra pas grand temps pour les dénicher, même sans furet.

— Mais, Tom, de derrière ces rochers, ils peuvent tirer sur nous; savez-vous que cela n'aurait rien d'agréable?

— Peuh! répondit Tom, ricanant... votre peau vous tient bien au cœur, mon bon Marks... mais n'ayez pas peur... le nègre est un animal qui s'effarouche diablement.

— Je ne vois pas pourquoi je ne ménagerais point ma peau, répliqua Marks... c'est la meilleure que j'aie pu me procurer jusqu'ici... et il arrive parfois que les nègres se battent en vrais démons.

En ce moment, George parut sur la cime d'un rocher au-dessus de leurs têtes, et, parlant d'une voix calme, mais nette, il leur dit :

— Qui êtes-vous, Messieurs, là-bas?... et que désirez-vous, s'il vous plaît?

— Nous désirons rattraper une bande de nègres fugitifs, répondit Loker... un certain George Harris, avec Élisa Harris sa femme, et un garçon leur enfant; puis, Jim Selden, un jeune homme, et une vieille femme qui est sa mère. Nous avons ici les gens de justice, avec un bon décret de prise de corps contre tous les sus-nommés. Aussi comptons-nous leur mettre la main dessus, et avant qu'il soit longtemps. — Vous entendez, pas vrai?... N'êtes-vous pas vous-même George Harris, appartenant à M. Harris, du comté de Shelby, Kentucky.

— Je suis George Harris. Un M. Harris du Kentucky m'a désigné longtemps comme étant à lui; mais, à présent, je suis un homme libre, et je foule la terre libre du bon Dieu. Je réclame, comme m'appartenant, ma femme et mon fils. Jim et sa mère sont ici. Nous avons des armes pour nous défendre, et la ferme volonté de nous en servir, s'il le faut. Montez maintenant, vous en êtes libres; mais le premier de vous qui s'offre à portée de nos balles, celui-là est un homme mort; de même s'il en vient un second; un troisième, même accueil; ainsi de suite jusqu'au dernier.

— Oh! oh! voyons, voyons!... dit un petit homme replet et hors d'haleine, qui, soufflant du nez, fit quelques pas en avant... Jeune homme, vous ne devez point vous exprimer ainsi... Nous sommes officiers publics, vous n'avez qu'à

voir. La loi est pour nous, la force tout de même, et le reste doit s'ensuivre. Vous feriez mieux, voyez-vous, de vous rendre paisiblement; il faudra toujours finir par là, mon bon ami.

— Je sais que vous avez la loi et l'autorité pour vous, dit George avec amertume. Vous comptez emmener ma femme pour la vendre à la Nouvelle-Orléans, et mettre mon enfant, ni plus ni moins qu'un agneau à tuer, dans le parc d'un trafiquant; vous voulez aussi renvoyer la vieille mère de Tom à cet homme, — à cette brute, veux-je dire, — qui la maltraitait et la fouettait naguère encore, par dépit de ce qu'il ne pouvait plus maltraiter et fouetter Jim lui-même; vous voulez, enfin, nous ramener, Jim et moi, sous le fouet, les tortures, et sous le pied insolent de ceux que vous appelez *nos maîtres*. Vos lois, en ceci, vous soutiennent; eh bien, honte sur elles comme sur vous!... Mais vous ne nous tenez pas encore!... Nous ne les reconnaissons pas, vos lois... nous ne reconnaissons pas votre pays; nous sommes ici, sous le ciel de Dieu, aussi libres que vous pouvez l'être!... et, par ce Dieu qui nous a faits, nous combattrons jusqu'à la mort pour rester libres.

George, quand il jetait à ses ennemis cette fière déclaration d'indépendance, était en vue, de la tête aux pieds, debout sur la pointe de granit. Les clartés de l'aurore teignaient de rouge son front basané. L'indignation et le désespoir mettaient dans ses yeux de noirs éclairs. Et, comme s'il en appelait de l'injustice humaine à la justice de Dieu, tandis qu'il parlait, sa main s'était levée vers le ciel.

Mettez à sa place un jeune Hongrois, protégeant de son courage, dans un défilé désert des montagnes, la retraite de quelques insurgés fugitifs, voulant s'échapper d'Autriche en Amérique, sa conduite eût été tout simplement un héroïsme sublime. Mais, jeune homme de race africaine, et favorisant l'évasion de fugitifs qui, d'Amérique, voulaient passer au Canada, nous nous garderons bien, — trop instruits, trop patriotes pour nous égarer à ce point, — de voir le moindre héroïsme dans sa conduite ou son langage. Si nos lecteurs jugent les choses autrement, ce sera sous leur responsabilité particulière. Lorsque les fugitifs Hongrois se frayent un chemin jusqu'en Amérique, nonobstant les décrets de leur très-légitime gouvernement et les autorités appelées à faire exécuter ces décrets, la presse et le cabinet américain rivalisent d'applaudissements et d'éloges. Que si les fugitifs de race africaine tentent la même aventure, oh! alors... alors, c'est autre chose... Et qu'est-ce donc, je vous prie?

Qualifiez les choses comme vous voudrez; il n'en reste pas moins certain que l'attitude, le regard, la voix, les gestes de l'orateur, frappèrent d'étonnement, et, provisoirement, réduisirent au silence les hommes sur lesquels tombaient ses paroles. Dans un acte hardi, dans une détermination bien irrévocable, il y a quelque chose qui, pour un moment, impose aux natures les plus grossières. Marks fut le seul qui demeura parfaitement insensible. Il avait tout à loisir armé son pistolet, et, pendant l'instant de silence qui suivit les dernières paroles de George, il fit feu sur lui.

— Au Kentucky, voyez-vous, on nous les paye autant morts que vifs, dit-il ensuite froidement, en essuyant à sa manche le bassinet noirci par l'amorce.

George fit un bond en arrière. — Élisa poussa un cri. — La balle avait effleuré les cheveux du jeune homme, rasé la joue de sa femme, et s'était allée loger derrière eux, dans le tronc d'un arbre.

— Ce n'est rien, Élisa, se hâta de dire George.

— Tu ferais mieux de ne pas te montrer, si tu veux continuer tes harangues, remarqua Phinéas. Ce sont de viles canailles.

— Maintenant, Jim, dit George, veillez à ce que vos pistolets soient en état... et guettez avec moi cette passe étroite. L'homme qui se montrera le premier entre les deux pierres, c'est moi qui m'en charge. Vous tirerez sur le second, et ainsi de suite. Nous n'avons pas deux balles à perdre sur un seul et même individu.

— Mais si vous manquez?...

— Je *ne* manquerai *pas*, dit George avec un sang-froid parfait.

— Bon!... ce cadet-là vous a de la moelle dans les os, murmura Phinéas entre ses dents.

Après que Marks eut tiré, les gens du bas se consultèrent, hésitant un peu.

— J'imagine que vous en avez touché quelqu'un, dit un des hommes; j'ai entendu qu'on piaillait.

— Pour ce qui me concerne, je suis prêt à monter là-haut, dit Tom. Les nègres ne m'ont jamais fait peur; ils ne commenceront pas aujourd'hui... Qui vient après?... dit-il, sautant sur les rochers.

George entendit très-distinctement ces paroles. Il tira son pistolet de sa poche, l'examina, l'apprêta, et le dirigea lentement vers l'endroit où le premier ennemi devait nécessairement se montrer.

Un des plus courageux parmi les compagnons de Tom s'était aventuré à

le suivre. La planche ainsi faite, le groupe entier se mit à gravir le rocher, — les derniers poussant les premiers, plus vite, peut-être, que ceux-ci n'auraient bien voulu. Ils avançaient ainsi; et un moment après le corps athlétique de Tom Loker apparut tout au bord de la crevasse que nous avons décrite.

George tira. — Sa balle pénétra dans le flanc de Tom; — mais celui-ci, quoique blessé, ne voulut pas reculer. Avec un mugissement de taureau en fureur, il sauta par-dessus le précipice et vint tomber à un pas des fugitifs.

— Ami, dit Phinéas, avançant tout à coup au premier rang, et lui opposant ses deux longs bras étendus, ta présence n'est point nécessaire ici.

Tom roula dans la crevasse qu'il avait franchie. Sa chute fit craquer les arbres, les buissons, les souches mortes, les pierres qu'il entraînait avec lui, jusqu'au moment où il se trouva étendu, à trente pieds au-dessous des fugitifs, gémissant et brisé. Encore fût-il resté sur le coup si, chemin faisant, les branches d'un arbre, s'accrochant à ses vêtements, n'eussent ralenti sa chute et amorti le choc final. Néanmoins, il descendit encore plus rapidement et se heurta plus fort qu'il ne l'eût fallu pour son agrément personnel, voire pour le soin de sa santé.

— Dieu nous protége!... ce sont de vrais diables, dit Marks, qui prit la tête des fuyards avec un entrain très-supérieur à celui qu'il montrait lorsqu'il avait dû se résoudre à risquer l'assaut. La bande entière se précipitait pêle-mêle sur ses traces, le gros constable, en son particulier, aspirant et soufflant avec une remarquable énergie.

— Camarades, dit Marks, je suis d'avis que vous fassiez le tour des rochers pour aller relever Tom, pendant que je cours à mon cheval et que je vais vous quérir là-bas des renforts... Voilà mon opinion!...— Puis, sans prendre garde aux sifflets et aux exclamations ironiques de ses compagnons, ce héros, fidèle à sa parole, s'élança du côté de la route. On le vit, un instant après, s'éloigner au galop.

— Vit-on jamais plus couarde vermine?... dit un des hommes... nous faire venir pour son compte, et nous planter là de cette façon!

— A la bonne heure!... il faut pourtant ramasser l'autre cadet... reprit un autre... Ce n'est pas que je me soucie beaucoup de savoir s'il est mort ou vivant.

Guidés par les gémissements de Tom, ces braves gens, grimpant à grand bruit parmi les troncs desséchés, les souches et les broussailles, parvinrent à



LES ARMES AMICALES.

— Ami, dit Phinéas, avançant tout à coup au premier rang, et lui opposant ses deux longs bras étendus, ta présence n'est point nécessaire ici.

l'endroit où le vaillant chasseur de noirs continuait son antienne véhémente, moitié plaintes, moitié jurons.

— La voix ne vous manque pas encore, Tom, lui dit un de ces hommes... les blessures sont-elles graves?

— Le sais-je, moi?... relevez-moi donc!... N'êtes-vous pas en état?... Malédiction sur cet infernal quaker!... sans lui, j'aurais envoyé par ici quelqu'un de ces drôles... histoire de voir si le saut lui eût fait plaisir...

Après bien des efforts, accompagnés de bien des *hélas!* le guerrier abattu parvint, soutenu de tous côtés, à se remettre sur ses jambes, et, en le tenant par-dessous les bras, on finit par l'amener jusqu'aux chevaux.

— Si vous pouviez tant seulement me reconduire jusqu'à la taverne, là-bas... ce n'est guère plus d'un mille... donnez-moi un mouchoir, la première chose venue, pour fermer ce trou et arrêter ce maudit saignement.

George, placé en observation, constata du haut des rochers que les compagnons de Tom essayaient de hisser en selle cette lourde masse. Après deux ou trois tentatives inutiles on la vit vaciller d'un côté à l'autre, puis lourdement tomber à terre.

— J'espère pourtant qu'il ne s'est pas tué, dit Élisa qui était aussi venue regarder comme tous ses compagnons.

— Pourquoi non? répliqua Phinéas. Il ne l'a certes pas volé.

— Parce que, après la mort, vient le jugement, répondit la jeune quarteronne.

— Oui, reprit la mère de Jim; — durant toute cette rixe, elle n'avait cessé de geindre et de prier à sa façon méthodiste : — l'âme de cette pauvre créature serait à une terrible épreuve.

— Sur ma parole, je crois qu'ils le plantent là! dit Phinéas.

C'était la vérité. Après quelques semblants d'irrésolution et de discussion, les compagnons de Tom remontèrent chacun sur sa bête, et s'éloignèrent d'un bon pas. Quand ils furent hors de vue, Phinéas sortit de son immobilité.

— Allons, dit-il, il faut descendre et faire un brin de route. J'ai dit à Michaël de prendre les devants et de ramener du secours... Il doit revenir avec le chariot; mais, à mon compte, nous aurons à marcher quelque peu pour le rejoindre. Dieu veuille qu'il ne tarde pas trop!... Il est encore de bonne heure, et je ne pense pas que nous ayons à marcher beaucoup... Nous ne sommes guère qu'à deux milles de l'endroit où nous devons faire halte... Si la route,

cette nuit, avait été moins mauvaise, nous les aurions complétement distancés.

Au moment où les fugitifs, descendus de leur forteresse, approchaient de la palissade qui fermait l'enclos, ils aperçurent à quelque distance, sur la route, leur chariot qui revenait, escorté par trois ou quatre cavaliers.

— Bon, cette fois!... Voici Michaël, et Stephen, et Amariah!... s'écria joyeusement Phinéas. Nous voilà, pour le coup, hors d'affaire... aussi en sûreté que si nous étions arrivés.

— Alors, arrêtons-nous!... dit Élisa, et voyons comment on pourrait venir en aide à ce pauvre diable... Ses plaintes fendent le cœur.

— Nous ne ferons que notre devoir de chrétiens, dit George. Ramassons-le et emmenons-le avec nous.

— Pour le soigner et le guérir chez les quakers, n'est-ce pas? demanda Phinéas. L'invention est bonne... Mais, au fait, reprit-il, cela ne m'importe guère... Voyons un peu comment il va.

Phinéas alors, qui, dans le cours de ses chasses et de sa vie des bois, avait acquis quelques notions rudimentaires de chirurgie, s'agenouilla près du blessé, commençant à l'examiner avec détail.

— Marks!... murmura Tom. Est-ce vous, Marks?...

— Non... je ne pense pas, ami, répliqua Phinéas. Il ne se soucie guère de toi, Marks, pourvu que sa peau n'ait pas d'égratignure... Il est loin, s'il court encore.

— Je crois que mon affaire est cuite, dit Tom. Maudit soit ce chien de poltron!... Me laisser ainsi mourir seul!... Ma pauvre mère me l'avait bien prédit, au surplus.

— Là... bonté divine!... écoutez un peu cette pauvre créature!... Voilà-t-il pas qu'il lui tombe une *maman?* dit la vieille négresse... Je ne puis m'empêcher d'en avoir pitié.

— Tout doux!... tout doux!... ne mordons pas!... ne rugissons pas, ami! dit Phinéas, contre lequel Tom semblait prêt à se révolter, écartant sa main charitable... si je n'arrête pas ton sang, ta chance est mauvaise, je t'en préviens...

Alors, avec son mouchoir, et les autres chiffons qu'on lui fournit à la ronde, notre chirurgien improvisé organisa une sorte de pansement assez régulier.

— C'est vous qui m'avez jeté là, grognait faiblement le rancuneux Tom Loker.

— Et bien ai-je fait... tu ne demandais pas mieux que de nous y jeter, ré-

pliqua Phinéas, dont cette pensée suspendit un instant l'activité secourable... Allons, allons, reprit-il, laisse-moi fixer cette compresse. Nous ne te voulons plus aucun mal; bien au contraire, nous ne demandons pas mieux que de t'aider... On va te conduire dans une maison où tu seras soigné comme par ta mère elle-même.

Tom, grondant et grommelant, finit par fermer les yeux. Chez les hommes de son espèce, la vigueur et le courage tiennent uniquement à la condition physique de l'individu, et semblent s'écouler goutte à goutte avec le sang qu'il vient à perdre. Ce géant désarmé faisait pitié par sa totale absence d'énergie morale.

Michaël et ses amis arrivèrent. On ôta les banquettes du chariot; les peaux de buffle, ployées en quatre, furent étendues dans le fond, sur un des côtés. Quatre hommes eurent grand'peine à y déposer le corps appesanti du chasseur de noirs. Dans le cours de cette difficile opération, il perdit absolument connaissance. La vieille négresse, entraînée par la pitié, s'assit au fond du chariot et prit sur ses genoux la tête du blessé. Élisa, George et Jim se tassèrent, comme ils purent, dans l'espace demeuré libre, et le convoi tout entier se remit en marche.

— Que pensez-vous de son état? demanda George, assis sur le devant, à côté de Phinéas.

— Oh! ce n'est, répondit celui-ci, qu'une blessure dans les chairs... un peu profonde, il est vrai... mais on pouvait bien s'attendre qu'il ne se trouverait pas très-bien de rouler ainsi parmi les ronces, les pierres et les tiges mortes... Il a beaucoup saigné, ce qui paraît l'avoir mis à sec de tout son courage... mais il s'en tirera... et la leçon pourra lui être bonne.

— Je suis charmé de vous entendre parler ainsi, dit George... c'eût toujours été un grand poids sur ma conscience que la mort de cet homme... alors même que j'eusse versé son sang pour une juste cause.

— Oui, dit Phinéas, de quelque manière qu'on arrange la chose, tuer n'est jamais une belle affaire; qu'il s'agisse d'un homme ou d'une bête. J'étais grand chasseur, dans mon temps, et je puis te dire que j'ai vu tel chevreuil, blessé à mort, qui vous jetait des regards... des regards à vous donner des remords de l'avoir tué... Quand il s'agit de créatures humaines c'est encore plus grave, attendu, comme le dit ta femme, que, pour elles, le jugement vient après la mort. Aussi je ne sais pas si les notions de mes frères là-dessus sont

plus strictes que de raison... et, vu la manière dont j'ai été élevé, je les ai assez complétement adoptées.

— Qu'allez-vous faire de ce pauvre garçon? demanda George.

— Oh!. . nous allons le transporter chez Amariah... Il y trouvera la grand'-maman Stephens. — C'est Dorcas qu'on l'appelle, — une garde-malade comme on n'en voit guère... Elle soigne d'instinct, née avec ce penchant... et jamais n'est plus contente d'elle-même que lorsqu'on lui amène une pratique à veiller, droguer, consoler, et le reste. On lui donnera ce garçon-là pour une quinzaine ou à peu près.

Après une heure de voyage, à partir de ce moment, le convoi entrait dans la cour d'une jolie ferme, où nos gens, épuisés de fatigue, furent mis en face d'un abondant déjeuner. Tom Loker se trouva peu après installé dans un lit beaucoup meilleur et beaucoup plus propre que ceux dont il avait l'habitude. Sa blessure pansée et bandée avec le plus grand soin, il resta dans un état de prostration qui lui permettait à peine d'ouvrir les yeux, pour les refermer aussitôt, sur les rideaux blancs et sur les personnages qui, à petit bruit, glissaient autour de sa couche, comme s'ils eussent eu à ménager le précieux sommeil d'un enfant fatigué.

Et maintenant, nous prenons congé, pour un temps, de ces pauvres gens menés à bon port après tant de vicissitudes.

CHAPITRE XVIII.

Expériences et opinions de miss Ophelia.

Souvent, dans ses rêveries naïves, notre ami Tom comparait son sort à celui de Joseph en Égypte. De jour en jour sa position s'améliorait, et l'analogie devenait plus frappante.

L'indolent Saint-Clare ne tenait pas à l'argent. Jusqu'alors Adolphe avait été chargé principalement de l'approvisionnement de la maison; et, comme il était tout aussi prodigue que son maître, les dépenses allaient grand train. Tom, au contraire, depuis bien des années, avait été accoutumé à regarder

comme son bien propre la fortune de son maître. Le gaspillage dont il était témoin lui causa un tourment qu'il eut peine à dissimuler, et, de temps à autre, il se permit des observations indirectes sur ce ton calme qui est particulier aux nègres.

D'abord Saint-Clare lui fit faire quelques commissions; puis, frappé de son intelligence et de son aptitude, il lui accorda une confiance de plus en plus grande; bref, il finit par le charger de tous les achats de provisions.

— Non, non, Adolphe, répondit-il un jour qu'Adolphe se plaignait de ce changement. Laissez faire Tom... Vous ne savez qu'une chose, quand vous allez au marché, vous, — ce qu'il faut acheter... Tom, lui, s'inquiète du prix des denrées... Je me verrais bientôt ruiné complétement, si je n'y mettais ordre...

A dater de ce moment, Tom fut investi de la confiance illimitée de son maître. L'insouciant Saint-Clare lui remettait des billets sans les regarder, et jamais il ne comptait la monnaie qu'il en recevait. Si Tom eût voulu faire des bénéfices illicites, les occasions ne lui auraient pas manqué. Pour résister à ces tentations il lui fallait une pureté d'âme inaltérable appuyée sur la foi chrétienne. Mais telle était l'excellence de cette nature que la confiance sans bornes dont on l'honorait l'obligeait, au contraire, à redoubler de zèle et de probité.

Il n'en avait pas été de même d'Adolphe : irréfléchi, égoïste, gâté par un maître qui trouvait plus commode de tolérer les abus que de les réprimer, il en était venu à confondre tout à fait le *mien* et le *tien*. Ses idées erronées sur la propriété troublaient quelquefois Saint-Clare. Il avait trop de bon sens pour ne pas comprendre qu'une pareille indulgence était injuste et dangereuse. De temps à autre il se reprochait sa faiblesse; mais il ne se sentait pas la force de changer de conduite; puis, cet accès de remords passé, son caractère trop facile reprenait le dessus. Il fermait les yeux sur les fautes les plus graves, se disant qu'après tout, s'il avait fait son devoir, ses serviteurs n'auraient pas trahi le leur.

Ce jeune maître si enjoué, si évaporé, si beau, inspirait à Tom un singulier mélange de fidélité, de respect et de sollicitude paternelle. Sans doute il ne lisait jamais la Bible; il n'allait jamais à l'église; il plaisantait sans réserve sur tous les sujets qui se présentaient à son esprit; il passait ses soirées du dimanche à l'Opéra ou à tel autre théâtre; il fréquentait trop souvent les clubs; il ne savait pas refuser un souper ou une *wine party* (1). Ces tristes vérités,

(1) Réunion d'hommes où l'unique passe-temps est de causer et de boire.

Tom ne les ignorait point; il les voyait comme tout le monde. Elles l'avaient convaincu que *maître* n'était pas un chrétien. Cette opinion, il eût hésité longtemps avant d'oser l'avouer à qui que ce fût; mais elle lui inspirait de nombreuses prières quand il se trouvait seul, le soir, dans sa petite chambre; il demandait à Dieu, dans son style simple, la conversion de son maître. Ce n'était pas que Tom ne se permît quelquefois de dire sa façon de penser, avec le tact particulier à certains nègres. Par exemple, le lendemain du dimanche dont nous avons parlé, Saint-Clare avait été invité à une réunion où l'on devait déguster des liqueurs choisies. Entre une et deux heures de la nuit, on le rapporta chez lui dans un état d'ivresse complète; Tom et Adolphe restèrent auprès de lui jusqu'au jour. Adolphe fut très-gai; cette aventure lui semblait fort plaisante; il rit à gorge déployée de l'horreur naïve de ce pauvre Tom, qui crut devoir rester éveillé pendant le reste de la nuit, et prier pour son jeune maître.

— Eh bien, Tom! que faites-vous là? lui demanda Saint-Clare le lendemain, assis dans sa bibliothèque, en robe de chambre et en pantoufles.

Il venait de lui compter de l'argent après l'avoir chargé de quelques commissions.

— Tout n'est-il pas bien en règle? ajouta-t-il, voyant que Tom ne se retirait pas.

— Je le crains, maître, dit Tom d'un air grave.

Saint-Clare, posant sur la table son journal et sa tasse de café, se mit à regarder Tom.

— Voyons, Tom! qu'y a-t-il?... Vous avez l'air d'avoir enterré tous vos parents ?

— J'ai du chagrin, maître... J'ai toujours pensé que maître serait bon pour tout le monde.

— Eh bien, Tom! ne l'ai-je pas toujours été?... Allons, voyons, que désirez-vous?... Vous avez sans doute quelque chose à me demander?... ceci n'est qu'un exorde.

— Maître a toujours été bon pour moi... ce n'est pas de cela que j'ai à me plaindre... mais il est une personne envers laquelle maître ne se conduit pas bien.

— Comment, Tom? comment pareille idée a-t-elle pu entrer dans votre cervelle?.. Expliquez-vous! Que voulez-vous dire?

— C'est la nuit dernière, entre une heure et deux, que cette idée m'est venue. J'ai fait mes réflexions : maître n'est pas bon... pour lui-même.

Tom prononça ces paroles le dos tourné vers son maître, et sa main sur le bouton de la porte. Saint-Clare sentit son visage se couvrir d'une vive rougeur, mais il se mit à rire.

— Vrai, est-ce là tout? dit-il d'un ton enjoué.

— Oui, maître... répondit Tom se tournant vivement; et, tombant à genoux : — O mon cher jeune maître, ajouta-t-il, je crains que cela n'entraîne la perte de tout, le corps et l'âme; le Bon Livre l'a dit, le péché mord comme le serpent, et pique comme la vipère, mon cher maître.

Des sanglots étouffèrent la voix de Tom, et des larmes coulèrent sur ses joues.

— Pauvre insensé! dit Saint-Clare, dont les yeux s'étaient aussi mouillés de pleurs... relevez-vous, Tom; je ne vaux pas de pareils regrets.

Mais Tom restait agenouillé devant son maître, le regardant d'un air suppliant.

— C'est bien, je ne prendrai plus part à leurs orgies maudites, dit Saint-Clare... sur mon honneur, je vous le promets... En vérité, j'ignore pourquoi je me suis livré si longtemps à de pareils excès; ils ne m'ont jamais inspiré que du dégoût et ils me rendaient méprisable à mes propres yeux... Maintenant, Tom, essuyez vos yeux et allez à vos affaires... Voyons, voyons, ajouta-t-il tandis qu'il le poussait doucement vers la porte, pas de remercîments... je ne suis pas trop bon, allez : seulement je vous donne ma parole que vous ne me reverrez jamais dans cet état.

Tom sortit satisfait, en essuyant ses yeux.

— Je serai fidèle à cet engagement, se dit Saint-Clare après avoir fermé la porte.

Saint-Clare tint sa promesse, car le sensualisme grossier répugnait à sa nature.

Cependant qui racontera les nombreuses tribulations de notre amie miss Ophelia depuis qu'elle a été élevée au rang de maîtresse de maison dans un État du Sud?

Les esclaves de deux maisons du Sud diffèrent souvent du tout au tout, selon le caractère et la capacité de la maîtresse qui les a formés. Dans les États du Sud comme dans ceux du Nord, certaines femmes douées d'un talent extra-

ordinaire pour commander, témoignent en outre d'un tact parfait dans l'éducation de leurs esclaves. Sans avoir l'air de se donner la moindre peine, sans user de rigueur, elles savent se faire obéir; elles font agir dans un ordre harmonieux et systématique les divers sujets de leur petit empire; elles tirent parti de toutes les aptitudes spéciales, balancent et compensent les défauts des uns avec les qualités des autres, de manière à former un ensemble remarquablement ordonné. Telle était mistress Shelby, avec laquelle nos lecteurs ont déjà fait connaissance. Si de semblables maîtresses de maison sont rares dans le Sud, c'est qu'on n'en trouve un grand nombre dans aucun pays de ce monde; on en rencontre là autant que partout ailleurs, et l'état tout particulier de la société où elles vivent offre une sphère brillante à l'exercice de leurs talents domestiques.

Marie Saint-Clare n'était pas une de ces femmes exceptionnelles, non plus que sa mère; indolente, puérile, désordonnée, imprévoyante, elle avait dû donner ses défauts à tous ses serviteurs : le tableau qu'elle avait fait à miss Ophelia du désordre de sa maison était donc fidèle; seulement, en peignant le mal, elle avait oublié d'en mentionner la cause.

Le jour où miss Ophelia prit les rênes de son gouvernement, elle se leva à quatre heures du matin. Elle fit sa chambre, comme elle n'y avait jamais manqué depuis son arrivée, au grand étonnement de la femme de chambre, puis elle commença une inspection minutieuse des armoires et des cabinets dont on lui avait remis les clefs. Le garde-manger, la lingerie, l'office, la cuisine et la cave subirent, ce jour-là, un redoutable examen. Des mystères enfouis dans de profondes ténèbres furent exposés à une éclatante lumière; toute la domesticité s'alarma; il y eut explosion de cris d'étonnement et de sourds murmures contre «ces dames du Nord.»

La vieille Dinah, la cuisinière en chef, avait jusqu'alors régné en souveraine dans ses états; elle crut ses priviléges menacés, et cette pensée la remplit de colère. Aucun baron féodal des temps de la Grande Charte n'aurait pu se montrer plus vivement irrité d'un empiétement de la couronne.

Dinah était un véritable type; ce serait faire injure à sa mémoire que de ne pas esquisser son portrait. Elle était née cuisinière tout autant que la tante Chloé, — aptitude toute particulière de la race africaine; — mais Chloé était une cuisinière savante, méthodique, qui se mouvait dans un cercle parfaitement tracé. Dinah, au contraire, était un génie primesautier, et, comme tous

les hommes ou toutes les femmes de génie, tranchante, obstinée, excentrique au plus haut degré. A l'instar d'une certaine classe de philosophes modernes, elle professait un profond mépris pour la logique et la raison sous quelque forme qu'elles se présentassent à elle, et ne croyait jamais que son instinct. Réfugiée sur ce terrain, elle devenait inexpugnable. Talent, autorité, raisonnement, tout était vain; rien ne pouvait la déterminer à penser qu'une autre opinion pût être préférable à la sienne, ou à modifier, en quoi que ce fût, la résolution qu'elle avait prise. Son ancienne maîtresse, la mère de Marie, avait dû renoncer à toute discussion avec elle. Miss Marie, — Dinah l'appelait toujours ainsi, même depuis son mariage, — s'était bien gardée d'engager une lutte inutile. Dinah régnait donc en souveraine absolue dans sa cuisine. Elle consolida d'autant plus facilement son pouvoir qu'elle possédait, au plus haut degré, cet art diplomatique qui sait allier l'obséquiosité la plus servile à l'obstination la plus indomptable.

S'agissait-il d'inventer une excuse, elle n'avait pas sa pareille. D'ailleurs, l'infaillibilité d'une cuisinière en chef était pour elle un axiome de droit. Ses semblables sont-elles en faute, dans les maisons du Sud, elles trouvent toujours sous la main un de leurs sujets qu'il leur est facile de faire passer pour le coupable. Leur innocence n'est jamais soupçonnée. Si quelque plat d'un repas était manqué, Dinah en donnait à l'instant même cinquante bonnes raisons irréfutables, et les reproches tombaient dru comme la grêle sur le dos de cinquante autres personnes qui n'en pouvaient mais.

Du reste, il faut lui rendre cette justice, les résultats définitifs de ses opérations étaient presque toujours satisfaisants; elle avait des procédés exceptionnels, suivait rarement la ligne droite, s'inquiétait encore moins souvent du temps qu'exigeait une opération ou du lieu où elle se pratiquait, rangeait d'ordinaire sa cuisine comme eût pu le faire un ouragan, accrochait tour à tour chacun de ses ustensiles à autant de places que l'on compte de jours dans l'année; et pourtant, lorsqu'on avait la patience d'attendre son heure, le dîner ne laissait rien à désirer, ni pour le service, ni pour la qualité vraiment supérieure des mets.

C'est le moment de la journée où commençaient généralement les préparatifs du dîner. Dinah avait besoin de longs intervalles de réflexion et de repos. — Elle aimait à se donner largement ses aises. — Assise sur le plancher de la cuisine, elle fume une toute petite pipe; — c'est son plaisir favori, — elle s'y

délecte toutes les fois qu'une inspiration lui devient nécessaire. Ainsi elle invoque les muses domestiques; tel est l'encens qu'elle brûle sur leurs autels.

Autour d'elle sont assis divers membres de cette race qui pullule dans une maison du Sud. Celui-ci écosse des pois, celui-là pèle des pommes de terre, un troisième plume une volaille; chacun est occupé de quelque opération préliminaire. De temps en temps, Dinah interrompt ses méditations pour chatouiller ou frapper la tête de l'un de ses jeunes aides avec un rouleau à pâte placé à côté d'elle. Au vrai, Dinah faisait courber sous une verge de fer toutes ces petites têtes crépues. Les négrillons et les négrillonnes ne lui semblaient nés que pour « épargner ses pas, » selon son expression habituelle. Cette opinion était la base du système sous lequel elle avait grandi, et qu'elle poussait jusqu'à son dernier développement.

Sa tournée réformatrice achevée dans les autres parties de la maison, miss Ophelia se rendit à la cuisine. Dinah avait appris de différents côtés ce qui se passait. Elle était résolue à se tenir sur la défensive, à maintenir tout ce qui existait, à feindre d'ignorer toutes les innovations qui lui seraient ordonnées, à y résister enfin, mais sans en avoir l'air.

La cuisine était une grande pièce pavée en briques; une ancienne cheminée en occupait entièrement l'un des côtés. Saint-Clare avait vainement tenté de démontrer à Dinah la supériorite d'un fourneau moderne; impossible de la persuader. Nul *puseyite* ([1]), nul conservateur d'aucune école, n'a jamais été plus inflexiblement attaché que Dinah à des incommodités consacrées par le temps.

A son retour des États du Nord, Saint-Clare, frappé de l'ordre systématique qui régnait dans la cuisine de son oncle, s'était empressé d'acheter pour la sienne un certain nombre d'armoires, de buffets, et d'autres meubles. Dinah, se disait-il à lui-même, apprendra bientôt à en tirer tout le parti possible. C'était une illusion; autant eût valu en gratifier un écureuil ou une pie. Plus la cuisinière en chef posséda d'armoires et de buffets, plus elle eut à sa disposition de cachettes pour y enfouir de vieux chiffons, des peignes, des savates, des rubans, des fleurs artificielles fanées, et d'autres articles de *vertu* ([2]) dont elle raffolait.

([1]) Les *puseyites* sont les disciples du docteur Pusey, l'un des membres de l'église épiscopale qui défend avec le plus d'opiniâtreté les traditions du passé.

([2]) Ce mot est en français dans le texte. En réalité, l'expression anglaise vient de l'italien *virtù*, d'où *virtuose*, et signifie : *objets d agrément*

Quand miss Ophelia entra dans la cuisine, Dinah ne se leva pas. Elle continua de fumer sa pipe avec une tranquillité sublime. Mais, tout en feignant de ne s'occuper que des préparatifs qui se faisaient autour d'elle, elle suivait obliquement, du coin de l'œil, tous les mouvements de miss Ophelia.

Miss Ophelia ouvrit d'abord les tiroirs d'une espèce de commode.

— A quoi sert ce tiroir, Dinah? demanda-t-elle.

— On y met un peu de tout, Mademoiselle, répondit Dinah.

C'était évidemment la vérité. La première chose qu'en tira miss Ophelia fut une belle nappe damassée tachée de sang, dont on s'était servi pour envelopper de la viande crue.

— Qu'est-ce que je vois, Dinah! enveloppez-vous votre viande dans les plus belles nappes de votre maîtresse?

— Oh! certainement non, Mademoiselle... Si je l'ai fait une fois par hasard, c'est que je n'ai pas trouvé de torchon sous ma main... Je voulais laver cette nappe... je l'avais mise là pour cela.

— Tête sans cervelle, se dit miss Ophelia à elle-même, continuant ses perquisitions.

Elle trouva dans le tiroir une râpe, deux ou trois muscades, un livre méthodiste, deux madras sales, du coton à tricoter, un bas commencé, un paquet de tabac, une pipe, quelques pétards, une ou deux soucoupes de porcelaine dorée contenant de la pommade, deux ou trois vieilles savates, de petits oignons blancs soigneusement enveloppés dans un chiffon de flanelle, plusieurs serviettes damassées, de gros torchons de cuisine, de la ficelle, des aiguilles à repriser, et quelques cornets de papier à demi déchirés d'où se répandaient, dans le tiroir, des plantes médicinales.

— Où serrez-vous vos noix de muscade? dit miss Ophelia, qui paraissait prier Dieu intérieurement de lui accorder une nouvelle dose de patience.

— Un peu partout, maîtresse; il y en a dans cette tasse fêlée... il y en a aussi dans cette armoire.

— Il s'en trouve encore dans cette râpe, ajouta miss Ophelia en les lui montrant.

— Je le sais; je les ai mises là ce matin... j'aime à avoir les choses sous la main... Allons, Jack, pourquoi ne travaillez-vous pas? vous aurez affaire à moi; attrapez cela!... ajouta-t-elle en frappant le coupable de son bâton.

— Qu'est ceci? demanda miss Ophelia en montrant une soucoupe pleine de pommade.

— Je sais, c'est de la *graisse* pour mes cheveux; je l'ai mise là afin de l'avoir sous la main.

— Et vous vous servez pour cela des plus belles soucoupes de votre maîtresse?

— C'est que j'étais tellement pressée... Bien sûr, je l'aurais ôtée aujourd'hui.

— Voici deux serviettes de table damassées.

— Je sais, je sais : je les ai mises là pour les faire laver un de ces jours.

— N'avez-vous pas ici un endroit pour serrer le linge sale?

— Sans doute. Maître Saint-Clare a acheté ce coffre pour cela; mais j'aime assez à pétrir ma pâte ou à hacher mes herbes sur le couvercle... il n'est pas toujours commode de l'ouvrir.

— Pourquoi ne pétrissez-vous pas votre pâte sur cette table faite tout exprès?

— C'est que, voyez-vous, maîtresse, elle est tellement encombrée de plats et de toutes sortes de choses qu'il n'y reste jamais de place.

— Mais vous devriez laver votre vaisselle et la ranger.

— Laver ma vaisselle! s'écria Dinah en élevant la voix... — Sa bile, échauffée par degrés, commençait à lui faire perdre ses habitudes de respect. — Les dames sont-elles au fait de l'ouvrage? voilà ce que je voudrais savoir? A quelle heure maître dînerait-il, si je devais passer tout mon temps à laver et à ranger la vaisselle?... miss Marie ne m'a jamais fait de pareilles observations.

— Je viens de trouver là ces oignons...

— Je sais, je sais, interrompit Dinah, c'est là que je les avais mis, je ne me le rappelais pas d'abord; ce sont des oignons choisis que je réservais pour le ragoût de ce soir... J'avais oublié qu'ils étaient dans ce vieux morceau de flanelle.

Miss Ophelia souleva les cornets troués qui contenaient les plantes médicinales.

— Maîtresse me ferait plaisir si elle ne touchait pas ces cornets; j'aime à laisser les choses dont j'ai besoin dans les endroits où je suis sûre de les retrouver, reprit Dinah d'un ton décidé.

— Mais il n'est pas nécessaire que ces cornets soient troués?

— Au contraire, ces trous servent à faire passer les herbes au travers.

— Et à les répandre dans le tiroir?

— Sans doute! maîtresse met tout sens dessus dessous... Voyez, vous avez tout bouleversé! ajouta Dinah qui s'était levée et qui s'avança d'un air maussade vers le buffet... Si maîtresse voulait seulement remonter au salon jusqu'à l'heure de mon nettoyage général, je remettrais tout en ordre; mais je ne puis rien faire quand les dames tournaillent autour de moi... Sam, voulez-vous bien ne pas donner le sucrier à cet enfant; vous allez avoir affaire à moi si vous n'êtes pas plus raisonnable.

— Je vais passer la cuisine en revue et tout ranger pour cette fois, Dinah; vous saurez maintenir, je l'espère, l'ordre que j'aurai établi.

— Seigneur bon Dieu! miss Phelie, ce n'est pas là l'ouvrage des dames... Je n'ai jamais vu une dame se charger d'une pareille besogne... Mon ancienne maîtresse et miss Marie ne m'y ont pas habituée... et je n'en comprends pas la nécessité.

Tandis que Dinah arpentait la cuisine d'un air indigné, miss Ophelia assortit et empila la vaisselle, remplit un sucrier du sucre disséminé dans une douzaine de bols, fit un paquet des nappes, des serviettes et des torchons sales, lava, essuya, rangea tout de ses propres mains avec une promptitude et une activité qui confondirent Dinah.

— Seigneur bon Dieu! si les dames du Nord font de semblables choses, ce ne sont pas des dames pour sûr, dit-elle à l'une de ses aides, lorsqu'elle fut certaine de ne pas pouvoir être entendue. — Vienne le jour du nettoyage, je range tout aussi bien que qui que ce soit... Mais je n'aime pas à voir les dames tourner autour de moi, me gêner dans mes mouvements, et bouleverser si bien ma cuisine que je ne sais plus où rien trouver.

Soyons juste envers Dinah. A des époques irrégulières, elle éprouvait des besoins effrénés de réforme et de rangement. Les jours où ces accès la prenaient étaient les *jours de nettoyage*... Elle se mettait à l'œuvre avec une énergie désespérée, vidait tous les buffets, retournait tous les tiroirs sur le plancher ou sur les tables, et rendait la confusion ordinaire dix fois plus grande. Alors, allumant sa pipe, elle procédait au *rangement* sans se hâter, contemplant le désordre qu'elle venait d'augmenter, et en faisant le sujet de nombreuses dissertations. D'après ses ordres, tous ses jeunes acolytes frottaient vigoureusement les ustensiles en fer battu. Cet état de choses s'aggravait

ainsi pendant plusieurs heures consécutives. Lui adressait-on une observation? « C'est le jour du nettoyage; » telle était sa réponse invariable, qui ne manquait jamais de satisfaire les indiscrets. « —Tout allait de mal en pis. Il devenait grandement temps d'apprendre à cette jeunesse... » —Car Dinah se faisait une étrange illusion : elle se croyait l'ordre personnifié, et si quelque chose n'était pas parfaitement rangé dans la maison, c'était, à l'en croire, la faute de la *jeunesse,* et de tout le monde.

La batterie de cuisine bien fourbie, les tables blanches comme neige, tout ce qui pouvait offusquer la vue enfoui dans des trous et dans des recoins, Dinah faisait une brillante toilette; elle mettait un tablier blanc, elle ornait sa tête d'un turban de madras aux couleurs éclatantes, puis elle défendait à la *jeunesse* de pénétrer dans sa cuisine; car elle voulait, disait-elle, entretenir l'ordre qu'elle venait d'établir. Ses accès périodiques avaient souvent leurs inconvénients pour toute la maison : Dinah s'éprenait alors d'un attachement immodéré pour ses casseroles récurées; elle ne voulait plus qu'on s'en servît n'importe pour quel usage, du moins jusqu'à ce que la fièvre du nettoyage fût un peu passée.

Quelques jours suffirent à miss Ophelia pour réformer complétement la maison de son cousin. Désormais tout y fut réglé d'après un plan systématique; mais toutes les fois qu'elle avait besoin de la coopération des domestiques, elle obtenait un résultat semblable à celui de Sisyphe et des Danaïdes. Un jour, en désespoir de cause, elle fit appel à Saint-Clare.

— Il est impossible d'établir un ordre régulier dans cette maison.

— Cela est positif, dit Saint-Clare.

— Je n'ai jamais vu pareil gaspillage et pareille confusion.

— Je n'en doute pas.

— Vous ne montreriez pas une telle insouciance, si vous étiez chargé d'administrer votre ménage.

— Ma chère cousine, permettez-moi de vous l'apprendre une fois pour toutes; nous autres maîtres, nous sommes divisés en deux classes : les oppresseurs et les opprimés. Sommes-nous naturellement bons? ne voulons-nous pas nous montrer sévères? il nous faut nous soumettre à un grand nombre d'inconvénients; si nous voulons entretenir, pour la satisfaction de tous nos besoins, une collection de lourdauds, de maladroits et d'ignorants, nous devons en subir la conséquence. Quelques personnes, — ces phénomènes sont rares,

je vous l'avoue, — sont parvenues à faire régner autour d'elles l'ordre le plus régulier, sans employer les moyens sévères; ce miracle exige un tact tout particulier qui me manque: aussi ai-je pris depuis bien longtemps le parti de laisser aller les choses comme elles vont. Je ne veux pas faire rouer de coups ces pauvres diables : — ils le savent, et c'est pour cela qu'ils ont pris en main le commandement.

— Mais rien ne se fait à heure fixe, rien n'est rangé, rien n'est ordonné; c'est un tohu-bohu inouï.

— Ma chère Vermont, vous autres naturels du pôle Nord, vous attribuez au temps une valeur extravagante... Qu'importe le temps à un homme qui en a deux fois plus qu'il ne lui en faut? Quand on n'a rien autre chose à faire qu'à lire étendu sur un sofa, on n'a nul besoin d'un système mieux ordonné; on s'inquiète peu que le déjeûner ou le dîner soit servi une heure plus tôt, une heure plus tard. Voyez Dinah : elle fait des dîners excellents; potage, ragoût, rôti, dessert, glaces, tout est parfait; elle tire tout cela du chaos et des ténèbres de sa cuisine, ce qui prouve un talent sublime; mais Dieu nous préserve jamais de descendre dans son antre! si nous assistions à toutes les phases diverses de ses opérations, nous ne pourrions plus manger. Ma chère cousine, épargnez-vous cette peine inutile... Vous vous fâcheriez et vous feriez perdre la tête à Dinah... Croyez-moi, laissez-la tranquille.

— Mais, Augustin, vous ne vous doutez pas des découvertes que j'ai faites?

— C'est là votre erreur, je sais tout : — le rouleau à pâtisserie est sous son lit, la râpe à muscade est dans sa poche avec son tabac; il y a cinquante-six espèces de sucriers dans cinquante-six trous différents; — aujourd'hui elle a essuyé la vaisselle avec la nappe, demain elle l'essuiera avec la moitié d'un vieux jupon. — Je n'ignore rien, vous le voyez; mais, en fin de compte, elle fait de très-bons dîners et du café délicieux... Vous devez la juger, ma chère cousine, comme on juge les guerriers et les hommes d'État, — par ses succès.

— Mais le gaspillage!... mais la dépense!

— Oh! mon Dieu, enfermez tout ce que vous pourrez, et mettez la clef dans votre poche; donnez les provisions par petites quantités, et laissez faire après, cela vaut mieux.

— Ce désordre me trouble, Augustin; j'ai peine à croire que de pareils

serviteurs soient d'une probité stricte... Êtes-vous bien sûr qu'on puisse se fier à eux?

L'air grave et inquiet avec lequel miss Ophelia adressa cette question à son cousin le fit rire aux larmes.

— Oh! ma cousine, ceci est trop fort!... de la probité!... peut-on attendre cela d'eux?... Mais non, ils n'en ont pas; pourquoi en auraient-ils?... Qu'est-ce qui leur en donnerait?

— Pourquoi ne pas les instruire?

— Les instruire? oh! la bonne plaisanterie!... quelles leçons voulez-vous que je leur donne? Ai-je l'air d'un pédagogue?... Marie a certes assez d'énergie pour exterminer toute une plantation, si je la laissais faire; mais elle ne saurait empêcher ses nègres de la tromper.

— N'y en a-t-il donc point d'honnêtes?

— Oh! mon Dieu, si, on en trouve; la nature en a fait de si simples, de si véridiques et de si fidèles, que les plus mauvaises influences ne sauraient ébranler en eux ces solides qualités. Mais, sachez-le, dès sa première enfance, l'enfant de couleur s'aperçoit et comprend qu'il ne peut arriver que par des voies souterraines. Avec ses parents, avec sa maîtresse, avec son jeune maître, ou sa jeune maîtresse, il n'a pas d'autres moyens d'obtenir ce qu'il veut; la dissimulation et la ruse deviennent fatalement pour lui des habitudes incorrigibles; il n'est pas raisonnable d'en attendre autre chose; il serait injuste de le punir pour cela... Comment voulez-vous qu'un esclave ait de la probité?... Nous le tenons continuellement sous notre domination, dans un état d'ignorance enfantine; il ne peut ni se former une idée exacte des droits de la propriété, ni comprendre que les biens de son maître ne lui appartiennent pas, quand il parvient à s'en emparer. Pour moi, je ne vois pas comment des nègres pourraient être honnêtes... Un esclave tel que notre Tom est une sorte de miracle moral.

— Et que deviennent leurs âmes? demanda miss Ophelia.

— Ceci n'est pas mon affaire, que je sache, répondit Saint-Clare; je ne m'inquiète que de ce qui se passe ici-bas. On croit assez généralement que toute la race noire est vouée au diable pour notre plus grand avantage en ce monde, — bien que le contraire puisse nous être réservé dans l'autre.

— Cela est vraiment horrible! s'écria miss Ophelia... Vous devriez avoir honte de vous-même.

— Je ne sais pas trop ce que je pense de moi. Après tout, nous sommes en assez bonne compagnie dans ce grand chemin où nous marchons. Regardez en haut, en bas, dans le monde entier, c'est toujours la même histoire. Les classes inférieures sont sacrifiées, — esprit, corps et âme, — au bien-être des classes supérieures. C'est ainsi en Angleterre, c'est ainsi partout. Et, cependant, toute la chrétienté se soulève contre nous avec une indignation vertueuse, parce que nous nous permettons, sous une forme bien peu différente, ce qui se fait partout.

— Il n'en est pas de même dans le Vermont.

— Je l'avoue; dans la Nouvelle-Angleterre et dans les États où l'esclavage n'existe pas, vous valez mieux que nous... Mais, chère cousine... voici la cloche du dîner... laissons un moment nos préjugés de côté, et allons nous mettre à table.

Vers la fin de la journée, miss Ophelia se trouvait dans la cuisine, lorsque les négrillons crièrent tout à coup :

— Ah! ah! voici Prue! voici Prue, qui vient grognant, comme toujours.

Une femme de couleur, de haute taille, aux membres osseux, entra, portant sur sa tête un panier plein d'échaudés et de petits pains chauds.

— Eh bien, Prue, vous voilà donc? s'écria Dinah.

Prue avait l'air de fort mauvaise humeur; sa voix était aussi maussade que sa physionomie. Elle posa son panier par terre, s'accroupit à côté; puis, appuyant ses coudes sur ses genoux, elle répondit :

— Seigneur bon Dieu, je voudrais être morte!

— Pourquoi désirez-vous mourir? lui demanda miss Ophelia.

— Pour cesser de souffrir! répliqua cette femme d'un ton bourru, sans lever les yeux.

— A quoi bon vous griser, si vous tombez après dans de pareilles tristesses?... dit une gentille femme de chambre quarteronne, qui balançait en parlant ses boucles d'oreilles de corail.

La vieille femme lui lança un regard sombre et menaçant.

— Peut-être en ferez-vous autant un de ces jours... Vraiment, je voudrais vous y voir... Vous serez heureuse, alors, de boire de temps en temps la goutte, comme moi, pour oublier votre misère.

— Voyons, Prue, interrompit Dinah, montrez-nous vos échaudés; maîtresse est là qui va vous les payer.

Miss Ophelia en prit deux douzaines.

— Il doit y avoir des bons dans cette vieille cruche fêlée, sur la planche du haut, reprit Dinah. Allons, Jack, grimpez là, et descendez la cruche!...

— Des bons! à quoi servent-ils? demanda miss Ophelia.

— Son maître nous les vend, et elle nous donne du pain en échange, répliqua Dinah.

— Et on compte mon argent et mes bons, ajouta Prue, lorsque je rentre à la maison, pour s'assurer si j'ai bien rapporté tout; et quand il me manque quelque chose, on me roue de coups...

— Et on fait bien, continua Jane, la gentille femme de chambre, puisque vous prenez, pour vous enivrer, l'argent qui vous est confié; — c'est que cela lui arrive souvent, maîtresse.

— Et cela m'arrivera toujours. Je ne puis vivre autrement; il faut que je boive pour oublier ma misère.

— C'est bien mal à vous, allez... et bien déraisonnable, dit miss Ophelia, de voler l'argent de votre maître pour vous ravaler ainsi à l'état de brute.

— Vous avez raison, maîtresse, j'en conviens; mais je continuerai à faire ce que je fais... Seigneur bon Dieu, que je voudrais donc être morte... et ne plus souffrir ce que je souffre!...

Tout en prononçant ces paroles, la vieille esclave s'était levée lentement avec difficulté; elle remit son panier sur sa tête, mais, avant de sortir de la cuisine, elle regarda la jeune femme de chambre quarteronne, qui continuait à balancer d'un air coquet ses boucles d'oreilles de corail.

— Vous vous imaginez que cette parure vous rend charmante, mon enfant. Vous folâtrez maintenant; vous secouez la tête en regardant les gens de haut en bas... Pensez-y pourtant, vous ne serez pas toujours jeune... vous deviendrez, à votre tour, une pauvre vieille femme désolée comme moi... J'espère que le Seigneur vous fera cette grâce... Alors, ma belle, croyez-moi, vous boirez... vous boirez... vous boirez à vous ruiner l'estomac... et ce sera bien fait, da... Puis, poussant un ricanement diabolique, elle sortit de la cuisine.

— Quelle horrible vieille bête! dit Adolphe, qui prenait de l'eau chaude pour la barbe de M. Saint-Clare. Si j'étais son maître, je la rosserais bien plus souvent encore.

— Impossible! fit remarquer Dinah; son dos est déjà beau à voir!... elle ne peut plus agrafer sa robe.

— Comment permet-on à de si misérables créatures de venir dans des familles honnêtes? demanda miss Jane; pour moi, je ne puis le concevoir... Qu'en pensez-vous, monsieur Saint-Clare? ajouta-t-elle en faisant à Adolphe de petits signes de tête tout à fait coquets.

Adolphe s'appropriait généralement tout ce qui appartenait à son maître. Il lui prenait même son nom et son adresse. Dans tous les cercles de couleur qu'il fréquentait à la Nouvelle-Orléans, on l'appelait *M. Saint-Clare.*

— Je partage votre manière de voir, miss Benoir, répondit Adolphe.

Benoir était le nom de famille de Marie Saint-Clare; Jane, sa femme de chambre, ne se faisait aucun scrupule de le porter.

— De grâce, miss Benoir, me serait-il permis de vous demander si ces pendants d'oreilles sont pour le bal de demain soir?... Parole d'honneur, on ne peut rien voir de plus ravissant.

— Vraiment, monsieur Saint-Clare, je ne sais pas jusqu'où les hommes oseront pousser l'effronterie, répondit Jane en secouant sa jolie tête de manière à faire étinceler ses boucles d'oreilles... Je ne danserai pas avec vous de toute la soirée si vous avez l'audace de m'adresser d'autres questions.

— Oh! vous ne seriez pas si cruelle!... reprit Adolphe; je mourais d'envie de savoir si vous mettrez votre robe de tarlatane rose.

— Qu'est-ce que c'est? s'écria Rosa, jeune et pimpante petite quarteronne, qui descendait l'escalier en sautillant.

— M. Saint-Clare devient si impudent!

— Sur mon honneur, dit Adolphe, j'en fais juge miss Rosa.

— Il est beaucoup trop hardi, je le sais bien, moi, répondit Rosa, se tenant en équilibre sur l'un de ses jolis pieds, et jetant à Adolphe un coup d'œil malin... Il me force toujours à me fâcher avec lui.

— Oh! Mesdames, Mesdames, à vous deux vous allez me déchirer le cœur, dit Adolphe... un de ces matins on me trouvera mort dans mon lit... et vous aurez à en répondre devant Dieu.

— Entendez-vous ce monstre d'homme? s'écrièrent les deux dames qui poussaient des éclats de rire immodérés.

— Allons, voyons, hors d'ici, vous autres! s'écria Dinah. Je ne veux pas qu'on vienne encombrer ainsi ma cuisine pour folichonner tout autour de moi.

— La tante Dinah est de mauvaise humeur, dit Rosa, parce qu'elle ne peut pas aller au bal.

— Je me moque pas mal de tous vos bals de *couleurs claires,* où vous faites toutes sortes de simagrées pour donner à croire que vous êtes des blancs, répondit Dinah. Après tout, vous êtes des nègres comme moi...

— Tante Dinah graisse pourtant sa laine tous les jours, afin qu'elle soit bien lisse, dit Jane.

— Et ce ne sera jamais que de la laine, après tout, ajouta Rosa en secouant malicieusement ses longues boucles soyeuses.

— Eh bien, quoi! répliqua Dinah, aux yeux du Seigneur la laine ne vaut-elle pas les cheveux? — Demandez à maîtresse ce qu'elle prise le plus, d'une couple de filles telles que vous, ou d'une cuisinière comme moi. — Allons, décampons, mauvaise graine! Je ne veux pas de vous ici.

En ce moment la conversation fut doublement interrompue. Saint-Clare demanda, du haut de l'escalier, si Adolphe attendrait au lendemain matin pour lui monter son eau chaude; et miss Ophelia, sortant de la salle à manger, s'écria:

— Jane et Rosa, pourquoi perdez-vous votre temps à la cuisine? Rentrez ici, et reprenez votre ouvrage!...

Notre ami Tom était dans la cuisine quand la vieille Prue y entra. Il écouta, sans y prendre part, la conversation qu'eurent avec elle miss Ophelia et les esclaves. Quand elle sortit, il la suivit dans la rue. D'abord elle marcha droit devant elle, poussant de temps en temps un soupir à demi étouffé. Enfin, elle posa son panier sur les marches d'une maison, et se mit à rajuster le vieux châle, tout passé de couleur, qui recouvrait ses épaules.

— Je vous porterai un bout de chemin votre panier, lui dit Tom d'un ton de voix compatissant.

— Pourquoi cela? Je n'ai pas besoin d'aide.

— Vous paraissez malade, ou en peine.

— Je ne suis pas malade, répondit-elle sèchement.

— Je voudrais, reprit Tom en la regardant avec intérêt, je voudrais vous persuader de renoncer à la boisson. Ignorez-vous que cette passion fatale peut vous tuer... corps et âme?

— Je sais bien que je serai damnée, dit la vieille femme d'un air morne. Vous n'avez pas besoin de me tenir un pareil langage. C'est vilain! c'est mal, ce que je fais... Ça me mène droit en enfer... Oh! Seigneur, que n'y suis-je déjà!

Ces paroles effroyables, prononcées avec un accent triste mais passionné, firent tressaillir Tom jusqu'au fond de l'âme.

— Dieu ait pitié de vous! pauvre femme... N'avez-vous jamais entendu parler de Jésus-Christ?

— Jésus-Christ! Qu'est-ce que c'est que ça?

— Comment! c'est le Seigneur, dit Tom.

— Je crois avoir entendu parler du Seigneur, du jugement dernier et de l'enfer... J'en ai une idée confuse.

— Mais personne ne vous a-t-il jamais rien dit du Seigneur Jésus, qui nous a aimés, nous autres pauvres pécheurs, et qui est mort pour nous?

— Je ne connais pas tout cela... Aucun être vivant ne m'a aimée, depuis que mon vieil homme est mort.

— D'où venez-vous?

— De là-haut, du Kentucky. Mon premier maître faisait le commerce des enfants. Dès que ceux que je mettais au monde étaient assez grands, il les vendait... A la fin il me vendit à un spéculateur auquel mon maître actuel m'acheta.

— Pourquoi donc avez-vous contracté cette mauvaise habitude ?...

— Pour oublier ma misère... Peu de temps après mon arrivée ici, j'eus un enfant... j'espérai que je pourrais l'élever, celui-là, parce que maître n'était pas un spéculateur... C'était une si jolie petite créature... D'abord, maîtresse parut l'aimer beaucoup... Il ne pleurait jamais... il était gras et gentil à croquer... Mais maîtresse tomba malade... je la soignai... j'attrapai la fièvre, et je perdis mon lait... Le pauvre petit n'eut bientôt plus que la peau et les os... et maîtresse refusa de m'acheter du lait pour le nourrir... Quand je lui disais que je n'avais plus de lait, elle ne voulait pas me croire... elle prétendait que je pouvais lui donner à manger ce que tout le monde mangeait... Cependant l'enfant dépérit de plus en plus... il ne faisait que pleurer et crier jour et nuit... il était si maigre que ses os lui perçaient presque la peau... Alors maîtresse le prit en grippe... elle dit que ce n'était que de la méchanceté... elle souhaita sa mort... elle ne me permit plus de le garder près de moi la nuit, parce que, disait-elle, il m'empêchait de dormir, et que je n'étais plus bonne à rien... Il me fallut coucher dans la chambre de maîtresse, et je fus condamnée à reléguer mon enfant, tout seul, dans un petit grenier... Il y cria tant et tant qu'une nuit il en mourut... C'est depuis ce moment-là que je me suis mise à boire... pour tâcher de ne plus entendre ses cris... J'ai bu... et je boirai toujours, quand bien même je devrais me damner... Maître dit que j'irai en enfer... et je lui réponds que j'y suis déjà.

— Oh! pauvre créature, dit Tom, personne ne vous a donc appris combien le Seigneur Jésus vous aimait, et qu'il a voulu mourir pour vous?... Ne vous a-t-on pas enseigné qu'il vous secourra, que vous pourrez aller au ciel et y trouver le repos... enfin!

— Ai-je l'air d'aller au ciel? dit la femme... Et puis, n'est-ce pas là que vont les blancs?... J'y serais peut-être leur esclave... Oh! non, j'aime mieux aller en enfer, et être délivrée de maître et de maîtresse... J'aime mieux ça, ajouta-t-elle avec son grognement habituel.

Alors, replaçant son panier sur sa tête, elle s'éloigna d'un air sombre.

Tom rentra tristement chez son maître. À son arrivée, Éva était dans la cour, une couronne de tubéreuses sur sa tête, les yeux rayonnants de joie.

— Oh! Tom, vous voilà : je suis bien aise de vous trouver enfin. Papa vous fait dire d'atteler les chevaux à ma petite voiture neuve pour me mener promener, s'écria-t-elle en lui prenant la main... Mais qu'avez-vous Tom?... Comme vous paraissez triste!...

— Je me sens mal à l'aise, miss Éva, répondit Tom d'une voix émue. Mais je vais atteler les chevaux pour vous.

— Dites-moi d'abord ce qui vous afflige... Je vous ai vu causer avec la vieille Prue.

Tom fit alors à Éva un récit simple, mais pathétique, de l'histoire qu'il venait d'apprendre. Elle ne poussa pas un cri, elle ne donna aucun signe d'étonnement, elle ne versa pas une larme, comme l'eussent fait d'autres enfants; ses joues pâlirent, ses regards mornes exprimèrent une vive douleur; enfin elle croisa ses mains sur sa poitrine, d'où s'échappa un profond soupir.

CHAPITRE XIX.

Suite des expériences et des opinions de miss Ophelia.

— Tom, il est inutile d'atteler les chevaux, dit Éva : je ne sortirai pas.

— Pourquoi donc, miss Éva?

— Ces choses-là me brisent le cœur, Tom... Elles me brisent le cœur! répéta-t-elle d'une voix plus émue... je ne veux pas sortir.

Et, s'éloignant de Tom, elle rentra dans la maison.

Quelques jours après, une autre femme vint, à la place de la vieille Prue, apporter les échaudés. Miss Ophelia se trouvait dans la cuisine.

— Eh! bon Dieu! demanda Dinah, qu'est-il arrivé à Prue?

— Prue ne viendra plus, répondit la femme d'un air mystérieux.

— Pourquoi donc? s'écria Dinah. Serait-elle morte?

— Nous ne le savons pas au juste; elle est dans la cave... dit la femme, qui regarda miss Ophelia.

Quand miss Ophelia eut pris les échaudés, Dinah suivit la femme jusqu'à la porte.

— Ah çà, voyons, entre nous, qu'est-il arrivé à Prue? lui demanda-t-elle.

Évidemment la femme avait bien envie de parler, mais elle ne l'osait pas. Enfin elle dit à Dinah, d'une voix basse et mystérieuse :

— Eh bien! vous ne le raconterez à personne... Prue s'est encore grisée... ils l'ont descendue à la cave... ils l'y ont laissée toute la journée... et je leur ai entendu dire... que les mouches s'étaient mises après elle... et qu'elle était morte.

Dinah leva ses mains au ciel... en se retournant, elle aperçut Évangéline à ses côtés... La pauvre enfant ressemblait plus que jamais à un être immatériel. Ses beaux yeux aux regards mystiques, tout grands ouverts, exprimaient une profonde horreur; ses lèvres et ses joues se couvraient graduellement d'une pâleur mortelle.

— Jésus, mon Dieu! miss Éva qui se trouve mal!... à quoi pensons-nous de la laisser écouter de pareilles histoires?... son papa sera furieux.

— Je ne perdrai pas connaissance, dit l'enfant avec fermeté... Pourquoi donc ne voulez-vous pas que je sache aussi ce que vous venez d'apprendre? — La pauvre Prue a dû bien autrement souffrir que je ne souffre en ce moment.

— Seigneur bon Dieu! ces choses-là doivent rester ignorées des jeunes demoiselles bonnes et délicates comme vous!... il y a de quoi les tuer.

Éva, poussant un nouveau soupir, remonta l'escalier d'un pas lent et mélancolique.

Miss Ophelia s'enquit avec anxiété de la confidence que Dinah venait de

recevoir. Celle-ci lui fit un récit très-prolixe, et Tom y ajouta les détails que Prue lui avait donnés elle-même, le jour où il l'avait interrogée.

— C'est monstrueux!... c'est horrible!... s'écria-t-elle en entrant dans la chambre où Saint-Clare lisait son journal.

— Quelle iniquité nouvelle vous bouleverse ainsi, chère cousine? lui demanda-t-il.

— Quelle iniquité?... Eh bien! ces misérables ont fouetté Prue jusqu'à ce qu'elle en fût morte, répondit miss Ophelia, qui se mit à raconter longuement toute l'histoire de la pauvre esclave, exagérant encore les détails les plus horribles.

— Je présumais bien que cela se terminerait ainsi, dit Saint-Clare, reprenant sa lecture interrompue.

— Vous le présumiez?... et maintenant n'avez-vous rien à faire? s'écria miss Ophelia... N'y a-t-il pas de magistrats, personne enfin qui puisse intervenir en pareil cas et commencer une enquête?

— En général, — on le suppose du moins, — l'intérêt des propriétaires est une garantie suffisante pour la propriété. Quand un homme préfère détruire ce qu'il possède, je ne vois pas trop ce qu'on y peut faire... La pauvre femme avait, à ce qu'il paraît, de vilains défauts; elle volait son maître pour s'enivrer... il y a peu de chances d'éveiller quelques sympathies en sa faveur.

— C'est révoltant!... c'est effroyable, Augustin!... cela attirera certainement sur vous la vengeance céleste.

— Ma chère cousine... je ne suis pas l'auteur du crime, et je n'y puis rien, malheureusement. Donnez-moi le pouvoir qui me manque; j'en userai comme vous le désirez. Si des maîtres grossiers et méchants s'abandonnent à leurs mauvais instincts, que voulez-vous que j'y fasse? Ils exercent un pouvoir absolu... ce sont des tyrans irresponsables... mon intervention resterait sans effet, car il n'existe pas de loi qui, dans un cas pareil, m'accorde les moyens d'agir... Le mieux est de fermer les yeux, de nous boucher les oreilles et de laisser aller les choses... c'est la seule ressource qui nous reste.

— Comment pouvez-vous fermer vos yeux et boucher vos oreilles?... Comment pouvez-vous laisser se commettre impunément de pareils crimes?...

— Ma chère enfant, qu'espérez-vous donc?... il y a, d'un côté, toute une classe d'êtres dégradés, ignorants, paresseux, provoquants, abandonnés, sans condition aucune, à la merci des individus qui les possèdent; de l'autre, ses

maîtres, — gens qui ne réfléchissent à rien, qui n'ont aucun empire sur eux-mêmes, qui ne savent même pas comprendre leur propre intérêt: — telle est, vous le savez, la grande majorité de notre espèce. Eh bien, je vous le demande, dans une société ainsi organisée, quel rôle peut jouer un homme doué de sentiments honorables et humains? Je vous le répète, il n'a qu'à fermer les yeux et endurcir son cœur, autant que cela lui est possible. Voulez-vous donc que j'achète tous les malheureux que je rencontre? Je serais bientôt ruiné... Non, ma chère cousine, je ne saurais me transformer en chevalier errant, et entreprendre de redresser toutes les injustices particulières qui se commettent dans une ville comme la nôtre; tout ce que je puis, c'est de m'efforcer de ne pas en être témoin...

La belle figure de Saint-Clare s'assombrit un instant; mais ce nuage passa vite; il reprit brusquement son sourire habituel, et continua en ces termes :

— Allons, ma cousine, ne restez pas là, immobile comme l'une des trois Parques... Vous n'avez fait que soulever un coin du rideau; vous n'avez vu qu'un échantillon de ce qui se passe tous les jours dans le monde entier, sous une forme ou sous une autre. Si nous nous mettions à analyser toutes les misères de la vie, nous n'aurions plus de cœur à rien; c'est tout comme si nous examinions de trop près les opérations culinaires de Dinah...

Et Saint-Clare, se renversant sur le sopha, reprit de nouveau sa lecture.

Miss Ophelia s'assit et se mit à tricoter; ses traits exprimaient la plus vive indignation. Elle tricotait... tricotait... mais sa colère s'allumait de plus en plus comme un feu mal couvert... A la fin, elle fit explosion.

— Je vous le dis, Augustin... je ne puis supporter de pareilles choses; je n'ai pas votre force d'âme... C'est une abomination que vous défendiez un tel système... et voilà mon opinion.

— Quoi donc, encore? dit Saint-Clare en se levant; vous y revenez?

— Je le répète, c'est une abomination que vous défendiez un pareil système, répliqua miss Ophelia avec une exaltation croissante.

— Je le défends, ma chère dame?... mais qui vous l'a dit?

— Oui, vous le défendez... vous le défendez tous, vous autres propriétaires du Sud... Si vous ne le défendez pas, pourquoi donc avez-vous des esclaves?

— En vérité, êtes-vous assez ingénue pour supposer qu'on ne fait jamais en ce monde que ce qui paraît honnête et juste?... Vous-même, ma chère cousine, n'avez-vous pas eu des reproches à vous adresser à ce sujet?

— Quand je manque à mon devoir, je m'en repens, dit miss Ophelia, qui croisa ses aiguilles avec un redoublement d'énergie.

— Moi aussi, dit Saint-Clare, pelant une orange, je m'en repens tout le temps.

— Alors, pourquoi ne vous arrêtez-vous pas?

— Ma chère cousine, vous êtes-vous toujours arrêtée après vous être repentie?...

— Non; mais je n'ai succombé à la tentation que lorsqu'elle était trop forte.

— Eh bien, la tentation est trop forte... voilà justement mon embarras.

— Mais j'ai toujours résolu de m'amender, et je m'efforce d'y réussir.

— Eh bien, moi aussi, depuis dix ans, je prends de magnifiques résolutions... que je ne parviens pas à réaliser... Vous êtes-vous corrigée de tous vos défauts, ma cousine?

— Mon cousin Augustin, dit miss Ophelia sur un ton plus sérieux et en posant son tricot, je mérite probablement vos reproches; tout ce que vous dites est vrai, je le sais, et personne ne le sait mieux que moi. Mais, après tout, nous différons quelque peu; je couperais ma main droite, je crois, plutôt que d'agir tous les jours contre ma conscience... ma conduite néanmoins est tellement en désaccord avec mes principes que vos reproches ne m'étonnent point.

— Voyons, ma cousine, dit Augustin, s'asseyant à terre et reposant sa tête sur les genoux d'Ophelia, ne le prenez pas sur ce ton; diable, vous finiriez par m'effrayer. Vous le savez, j'ai toujours été un vaurien, un enfant taquin; j'aime à plaisanter avec vous pour vous piquer au jeu; je sais que vous êtes d'une bonté désespérante, incorrigible, et cela m'ennuie à mourir d'y penser.

— Mais c'est un sujet sérieux que nous traitons, mon ami, dit miss Ophelia, lui posant la main sur le front.

— Effroyablement sérieux, reprit-il, et... vraiment, je n'aime pas à parler de choses sérieuses lorsqu'il fait chaud. Par ce temps de moustiques et d'autres inconvénients de la chaleur, on ne saurait s'élever à de hautes considérations morales... J'espère, ajouta-t-il en se levant brusquement, que voilà une théorie. Je comprends maintenant pourquoi les peuples du Nord sont toujours plus vertueux que les peuples du Midi; j'embrasse d'un regard toute la question.

— Augustin!.. vous êtes un écervelé!...

— Vous croyez? Eh bien, soit; mais, pour cette fois, je veux être sérieux. Passez-moi seulement cette corbeille d'oranges; vous le voyez, il vous faudra

« me soutenir avec des flacons, et me réconforter avec des pommes, » si je fais cet effort. Maintenant, ajouta-t-il tirant la corbeille à lui, attention! je commence. Lorsque, dans le cours des événements humains, un homme est condamné à tenir en captivité deux ou trois douzaines des vermisseaux ses semblables, les égards que l'on doit à l'opinion publique exigent...

— Je ne vois pas trop que vous parliez plus sérieusement, dit miss Ophelia.

— Patience... j'y arrive, vous allez voir. En fait, ma cousine, — et sa belle figure prit tout à coup une expression sérieuse et grave, — sur cette question abstraite de l'esclavage, il ne peut y avoir qu'une seule opinion. Les planteurs qui y trouvent leur profit, les ecclésiastiques qui ont les planteurs à ménager, les politiques qui s'en font un moyen d'influence, peuvent bien fausser la langue et la morale au point de faire admirer leur adresse; ils peuvent bien aussi contraindre la nature, la Bible, et Dieu sait quels autres auxiliaires, à soutenir leurs étranges prétentions; mais après tout, ni le monde, ni eux-mêmes n'en croient davantage à la bonté de leur système. L'esclavage est une invention du diable, et, à mon avis, c'est un assez bel échantillon de ce qu'il peut faire dans sa spécialité.

Miss Ophelia suspendit son travail et parut surprise. Saint-Clare, qui avait l'air de jouir de son étonnement, poursuivit en ces termes :

— Vous semblez stupéfaite; mais si vous voulez me prêter quelques minutes d'attention, je déchargerai mon cœur. Cette monstruosité fatale, maudite de Dieu et de l'homme, quelle est-elle? Dépouillez-la de tous ses ornements, n'en laissez que la racine et le germe; qu'y trouvez-vous? Quoi? comment? — parce que mon frère Quashy est ignorant et faible, parce que je suis intelligent et fort, parce que j'ai tout à la fois la connaissance et le pouvoir, — je lui prendrai tout ce qu'il a, je le garderai et je ne lui donnerai que ce dont il me conviendra de le gratifier! Tous les travaux qui me semblent trop pénibles, j'ai le droit de les faire faire à Quashy! — Quashy travaillera parce que je n'aime pas à travailler! — Parce que le soleil me brûle, Quashy sera exposé aux rayons ardents du soleil! — Quashy gagnera l'argent, moi je le dépenserai. — Quashy s'étendra de tout son long dans la boue afin que je puisse passer à pied sec. — Quashy fera ma volonté et non la sienne tous les jours de sa vie en ce bas monde; et il devra se contenter, pour gagner le ciel, des chances que je voudrai bien lui accorder! — Voilà ce que c'est que l'esclavage, je défie qui que ce soit de lire notre code noir, tel qu'il se trouve dans nos recueils de lois, et

d'en tirer autre chose. Déclamer contre les abus de l'esclavage, quelle plaisanterie! l'esclavage lui-même est l'essence de tous les abus, et si ce pays n'a pas encore croulé sous le poids de cette monstruosité, comme Sodome et Gomorrhe sous le feu du ciel, c'est qu'il est, en pratique, beaucoup moins condamnable qu'en théorie. Par pitié, par pudeur, parce que nous devons le jour à des femmes et que nous ne sommes pas des bêtes sauvages, la plupart d'entre nous ne se servent pas, n'osent pas se servir du pouvoir absolu que des lois féroces mettent entre nos mains; nous en rougirions. Ceux qui vont le plus loin, qui commettent les plus grandes atrocités, restent pourtant en deçà des limites que la loi leur a tracées.

Saint-Clare s'était levé; il arpentait la chambre à grands pas; c'était son habitude quand il s'échauffait. Sa belle figure, aussi pure de lignes qu'une statue grecque, semblait comme éclairée par le feu intérieur qui le dévorait. Ses grands yeux bleus lançaient des éclairs; il faisait, en marchant, des gestes involontaires. Miss Ophelia ne l'avait jamais vu en cet état : aussi demeurait-elle immobile et silencieuse.

— Je vous le déclare, reprit-il, s'arrêtant brusquement devant elle, tout ce qu'on peut dire ou sentir sur ce sujet est parfaitement inutile; mais, croyez-moi, j'ai plus d'une fois pensé que si ce pays tout entier pouvait s'écrouler et faire disparaître sous ses débris toutes ces injustices et toutes ces misères, je consentirais volontiers à m'engloutir avec lui. Lorsque je descends ou que je remonte le Mississipi sur nos bateaux, et dans mes tournées d'affaires, je me suis dit fréquemment que chacun de ces êtres brutaux, dégoûtants, vils, crapuleux, avec lesquels je me trouve en rapport ou en contact, avait, de par nos lois, le droit de posséder sans contrôle autant d'hommes, de femmes et d'enfants qu'il pouvait en acheter du produit de ses escroqueries, de ses vols et de ses gains au jeu plus ou moins licites. Lorsque j'ai vu de tels misérables propriétaires de pauvres petits enfants, de jeunes filles et de femmes... j'ai été tenté de maudire mon pays, de maudire l'espèce humaine...

— Augustin, Augustin! dit miss Ophelia... c'en est assez. De ma vie je n'ai rien entendu de pareil, même dans le Nord.

— Dans le Nord! s'écria Augustin; — à ces mots sa figure avait changé d'expression, et il reprit, dans une certaine mesure, son insouciance habituelle. — Pouah! vos hommes du Nord ont le sang figé dans les veines; ils

font tout froidement. Vous ne savez pas, vous autres, jurer et vous emporter comme nous, quand nous nous y mettons.

— D'accord; mais la question est de savoir... dit miss Ophelia.

— Oh! oui, pour sûr, la question est... et c'est une question diabolique... Comment êtes-vous tombé dans cet état de péché et de misère? Eh bien, je vais vous répondre par ces bonnes vieilles paroles que vous m'enseigniez d'ordinaire le dimanche... « Parce que j'y ai été conçu et que j'y suis né. » Mes esclaves ont appartenu à mon père, et, qui pis est, à ma mère; maintenant ils sont à moi, eux et leur postérité, qui ajoute une assez jolie somme à leur valeur première. Mon père, vous le savez, était originaire de la Nouvelle-Angleterre... C'était tout à fait le pendant du vôtre, — un type du vieux Romain, un homme intègre, énergique, au noble cœur, à la volonté de fer. Votre père s'établit dans la Nouvelle-Angleterre pour y commander aux rochers et aux pierres, pour contraindre la nature à lui fournir des moyens d'existence. Le mien se fixa dans la Louisiane pour y commander aux hommes et aux femmes, et les obliger de le nourrir, lui et sa famille. Ma mère, ajouta Saint-Clare, qui, se levant, alla se placer devant un portrait accroché à l'autre extrémité de la chambre, et le contempla avec la vénération la plus fervente... c'était une divinité... Oh! ne me regardez pas ainsi!... vous me comprenez. — Sans doute elle appartenait à notre espèce misérable; mais, autant que j'ai pu l'observer, il n'y avait en elle aucune trace de faiblesse ou d'erreur humaines. Tous ceux qui l'ont connue et qui vivent encore pour se la rappeler, esclaves ou libres, serviteurs, amis, parents, tous tiennent le même langage. Ah! ma chère cousine, ma mère a été pendant bien des années la seule barrière qui m'ait empêché de me précipiter tête baissée jusqu'au fond des abîmes du doute. C'était comme une personnification du Nouveau Testament, une preuve vivante de sa vérité... Oh! ma mère! ma mère!... s'écria Saint-Clare en croisant ses mains dans une sorte de transport.

Puis, se calmant tout à coup, il revint près de sa cousine, s'assit sur le sopha et poursuivit en ces termes :

— « Mon frère et moi, nous étions jumeaux. On dit, vous le savez, que les jumeaux se ressemblent. Nous différions, quant à nous, sur tous les points. Il avait, lui, de beaux yeux noirs, pleins de feu; des cheveux d'ébène, un grand profil romain, et le teint d'un brun foncé. J'avais, moi, les yeux bleus, des cheveux d'un blond doré, des traits grecs, le teint blanc et rosé. Autant

il se montrait actif et observateur, autant je restais rêveur et paresseux. Il était généreux envers ses amis et ses égaux, mais fier, impérieux, hautain avec ses inférieurs; sans pitié pour tout ce qui s'opposait à ses volontés. Nous avions tous deux horreur du mensonge : lui, par orgueil et par courage; moi, par une sorte d'idéalité abstraite. Nous nous aimions comme s'aiment généralement les enfants, — par boutades et par instinct. Il était le favori de mon père, moi j'étais celui de ma mère.

» La nature m'avait donné une sensibilité maladive trop prompte à s'éveiller en toute occasion. Mon père et mon frère ne pouvaient ni la comprendre, ni la partager; il n'en était pas de même de ma mère. Aussi, quand, à la suite d'une querelle avec mon frère, mon père me lançait un regard menaçant, je me sauvais dans la chambre de ma mère, et je m'asseyais à ses côtés... Je la vois encore... ses joues pâles, ses yeux doux aux regards sérieux et profonds, sa robe blanche... elle portait toujours du blanc... Je pensais à elle toutes les fois que je lisais, dans les Révélations, la description de saintes vêtues de belles robes de lis immaculées et bien blanches. Elle avait beaucoup de talents naturels... surtout pour la musique... Souvent elle s'asseyait à son orgue, jouant de beaux airs solennels de l'Église catholique, et chantant avec une voix qui semblait plutôt la voix d'un ange que celle d'une femme... Alors j'appuyais ma tête sur ses genoux, je versais des torrents de larmes, je m'abandonnais à tous les rêves de mon imagination, j'éprouvais des émotions que je ne savais exprimer, car les paroles me manquaient.

» A cette époque, la question de l'esclavage n'avait pas été discutée comme elle l'est aujourd'hui. Personne ne se doutait qu'il pût être blâmable de posséder des esclaves.

» Mon père était né aristocrate. Dans l'une de ses vies antérieures, — vous voyez que je crois à la métempsychose, — il avait dû appartenir aux plus hautes classes; il avait apporté ici-bas l'orgueil de son ancienne caste, car cet orgueil était comme sa substance même, bien qu'il descendît d'une famille pauvre, et rien moins que noble. Mon frère avait été fait à son image.

» Or, vous le savez, quelque pays qu'il habite, un aristocrate n'a aucune sympathie pour ses semblables, au delà d'une certaine ligne de démarcation. En Angleterre, chez les Birmans, aux États-Unis, cette ligne n'est pas la même, mais l'aristocrate ne la franchit jamais. Ce qu'il déplorerait comme un malheur ou une injustice, dans sa caste, ne lui cause aucune émotion quand

d'autres classes en souffrent. La ligne en deçà de laquelle restait toujours mon père, était celle de la couleur. Nul homme ne fut jamais plus juste et plus généreux *avec ses égaux;* mais le nègre, quelle que fût sa nuance, était pour lui un être intermédiaire destiné à relier l'homme aux animaux; et cette hypothèse réglait toutes ses idées de justice ou de générosité. Lui eût-on demandé à brûle-pourpoint si les noirs avaient des âmes immortelles, il eût peut-être hésité, mais il eût, j'en suis sûr, répondu : Oui. Toutefois, mon père ne se préoccupait guère d'idées spiritualistes; il n'avait d'autres sentiments religieux qu'une certaine vénération pour Dieu, qu'il regardait sans doute comme le chef des classes supérieures.

» Or mon père occupait cinq cents nègres : c'était un homme d'affaires inflexible, exigeant, pointilleux; avec lui tout devait se faire systématiquement et se poursuivre avec une précision et une exactitude rigoureuses; maintenant, si vous songez qu'il employait un troupeau d'esclaves indolents, bavards et maladroits, qui, depuis leur naissance, n'avaient appris autre chose qu'à tromper leur maître, vous comprendrez sans peine qu'il devait se passer sur sa plantation un grand nombre de monstruosités désolantes pour un enfant aussi impressionnable que moi.

» D'ailleurs, mon père avait un contre-maître, un grand renégat du Vermont, — je vous demande pardon, — à la taille épaisse, au poing vigoureux, qui avait reçu d'excellentes leçons de dureté brutale, et pris tous les degrés nécessaires pour pratiquer. Ma mère et moi nous n'avions jamais pu le souffrir, mais il avait acquis un ascendant complet sur mon père; il était le souverain absolu de la plantation.

» Je n'étais alors qu'un enfant, mais j'éprouvais déjà le même amour que je ressens aujourd'hui pour toutes les choses humaines. L'étude de l'humanité sous toutes ses formes était pour moi une passion; j'allais sans cesse visiter les cases et me mêler, dans les champs, aux travailleurs, dont j'étais, comme de raison, le favori. On me confiait à voix basse toutes sortes de plaintes et de griefs; ces tristes secrets, je les révélais à ma mère, et nous formions à nous deux une espèce de comité pour le redressement des injustices. Nous prévînmes ou nous réprimâmes ainsi un grand nombre de cruautés, et nous nous félicitions de faire beaucoup de bien, lorsque, — cela arrive souvent, — mon zèle dépassa les bornes. Stubbs, c'était le nom de l'intendant, se plaignit à mon père : il n'avait plus d'autorité sur les ouvriers, il se voyait obligé de donner

sa démission. Mon père était un mari tendre et indulgent, mais il ne reculait jamais devant une mesure qu'il jugeait nécessaire. A dater de ce moment, il s'interposa comme un roc infranchissable entre nous et les esclaves; il dit à ma mère, en termes pleins de respect et de déférence, mais péremptoires, que s'il lui laissait toute autorité sur les domestiques de la maison, il ne pouvait pas lui permettre de s'occuper, en quoi que ce fût, des esclaves employés aux travaux de la plantation; il avait pour elle plus d'égards et de respect que pour aucun autre être vivant, mais il eût tenu le même langage à la vierge Marie elle-même si elle fût venue se mettre à la traverse de son système.

» J'entendais quelquefois ma mère essayer de raisonner avec lui sur certains cas particuliers, et s'efforcer d'exciter ses sympathies. Il écoutait ses discours les plus pathétiques avec une politesse et une froideur désespérantes. « Toute la question, lui disait-il, se réduit à ceci : Dois-je garder Stubbs ou » le renvoyer? Stubbs est la ponctualité, l'honnêteté, la capacité mêmes; il » entend parfaitement les affaires, et il est aussi humain que le sont ses pa- » reils. Nous ne pouvons pas espérer trouver un contre-maître parfait. Si je le » garde, il faut que je défende son administration dans son ensemble, quand » bien même j'y découvrirais, par-ci par-là, quelques faits répréhensibles. Tout » gouvernement implique quelque rigueur nécessaire. Les règles générales sont » quelquefois trop dures dans certains cas particuliers. » Cette dernière maxime semblait à mon père une justification suffisante de toutes les cruautés dont on lui parlait. Quand il l'avait émise, il s'étendait d'ordinaire tout de son long sur le canapé, comme un homme qui vient de terminer une affaire, et tantôt il lisait le journal, tantôt il faisait un petit somme.

» Le fait est que mon père possédait tous les talents exigés d'un homme d'État. Il eût partagé la Pologne aussi facilement qu'une orange. Nul autre administrateur n'eût écrasé l'Irlande sous des lois injustes avec un calme plus méthodique. A la fin, ma mère, perdant tout espoir de le ramener à de meilleurs sentiments, cessa de l'implorer. On ne saura jamais, avant le jugement dernier, ce qu'ont éprouvé de nobles et délicates natures comme la sienne, quand elles se sont senties précipitées sans consolation aucune au fond d'un abîme d'injustice et de cruauté que personne de leur entourage ne jugeait tel... C'est l'enfer sur la terre. Que lui restait-il à faire, à la pauvre femme, sinon à élever ses enfants dans ses principes et dans ses sentiments? Eh bien, quoi que vous puissiez dire, l'éducation, ma chère cousine, ne modifie pas beaucoup le carac-

tère; l'homme est toujours au fond ce que la nature l'a fait. Tout petit, Alfred était un aristocrate; à mesure qu'il grandit, toutes ses pensées, tous ses sentiments, se dirigeaient dans la voie où le poussaient ses instincts. Les exhortations de ma mère furent pour lui paroles vaines; mais elles me causèrent une profonde impression. Jamais ma mère ne contredisait ouvertement une opinion exprimée par mon père; elle ne semblait même pas ne point la partager; mais elle me faisait comprendre la dignité et la valeur de la plus humble des âmes humaines. Cette idée, elle la grava dans mon âme en traits brûlants, avec toute l'énergie d'une conviction profonde. Je contemplais son beau visage tout ému d'un respect solennel, quand, me montrant les étoiles du soir, elle me disait : « Regardez, Augustin, la plus humble des âmes humaines vivra encore lorsque » toutes ces étoiles si brillantes seront éteintes pour toujours; — les âmes » vivront aussi longtemps que Dieu. »

» Ma mère possédait quelques beaux tableaux anciens : un, entre autres, qui représentait Jésus rendant la vue à un aveugle. Ces tableaux avaient une valeur réelle, et ils m'impressionnaient vivement. « Regardez, Augustin, me » disait ma mère; l'aveugle était un mendiant misérable et dégoûtant. Jésus ne » voulut pas le guérir *de loin*. Il l'appela, et mit ses mains *sur lui*. Souvenez-» vous de cela, mon enfant. » Oh! s'il lui avait été permis d'achever mon éducation, elle aurait exalté mon cœur jusqu'à l'enthousiasme... je serais peut-être devenu un saint, un réformateur, un martyr... mais hélas!... hélas! je fus séparé d'elle lorsque j'avais treize ans, — et je ne l'ai jamais revue. »

Saint-Clare, appuyant sa tête dans ses mains, se tut pendant quelques minutes... Quand il la releva enfin, il continua en ces termes :

« Quelle misérable chose que l'humaine vertu! ce n'est, pour la plupart du temps, qu'une affaire de latitude ou de longitude; l'effet d'une position géographique se combinant avec le tempérament; un accident, rien de plus. Votre père, par exemple, s'établit au Vermont, dans une ville où tous les habitants sont, de fait, libres et égaux; il y devient un membre régulier de l'Église; il s'y élève à la dignité de diacre; il s'affilie, en temps convenable, à une société d'abolitionnistes, et il nous regarde à peu près comme des païens. Cependant, aux yeux du monde, il est, par sa constitution et par ses habitudes, l'image fidèle de mon père. Pour moi, la ressemblance se manifeste de cinquante manières différentes : c'est la même énergie, le même esprit absolu et dominateur; vous le savez vous-même, il est impossible de persuader à quel-

ques habitants de votre village que le squire Sinclair ne se croit pas au-dessus d'eux; bien qu'il soit né à une époque démocratique, et qu'il en ait embrassé les théories, il n'en est pas moins, au fond, aussi aristocrate que mon père, qui commandait à cinq ou six cents esclaves. »

Miss Ophelia, qui se sentait quelque velléité de critiquer ce portrait, posait son tricot pour prendre la parole, quand Saint-Clare l'arrêta.

— Oh! mon Dieu, je sais d'avance tout ce que vous allez me dire; je ne prétends pas qu'ils se ressemblassent dans la pratique; les milieux différents dans lesquels ils se mouvaient contrarièrent ou favorisèrent leur tendance naturelle. L'un devint un démocrate, l'autre un tyran; mais ils furent également fermes, entêtés, hautains dans leurs opinions. S'ils avaient possédé tous deux des plantations dans la Louisiane, ils se seraient ressemblé comme deux vieilles balles fondues dans le même moule.

— Quel fils irrespectueux vous êtes! dit miss Ophelia.

— Je n'ai nulle intention de manquer de respect à mon père ou à mon oncle. D'ailleurs, vous le savez, la vénération n'est pas mon fort; mais revenons à mon histoire. « Mon père, en mourant, légua tous ses biens à ses deux fils jumeaux, les laissant libres de se les partager comme ils l'entendraient. Il n'y a pas sur la terre un homme plus noble, plus généreux qu'Alfred, dans ses rapports avec ses égaux. Toutes nos affaires d'intérêt se réglèrent admirablement, sans un mot, sans un sentiment que deux frères pussent se reprocher. Nous résolûmes de faire valoir ensemble la plantation. Alfred était deux fois plus actif, plus fort, plus capable que moi : planteur enthousiaste, il obtint de merveilleux succès.

» Mais deux années d'épreuves me prouvèrent que cette association ne me convenait pas. La possession d'une bande de sept cents esclaves, que je ne pouvais pas connaître personnellement, qui ne pouvaient m'inspirer aucun intérêt individuel, et qu'il fallait acheter, conduire, parquer, nourrir, faire travailler comme un troupeau de bétail, soumettre à une précision militaire; — l'obligation de résoudre constamment ce problème : Obtenir le plus de travail possible en satisfaisant le moins possible les besoins les plus impérieux; — l'indispensable concours des conducteurs et des intendants; — la nécessité incessante du fouet, le premier, le dernier, le seul argument : tout cela m'inspirait une aversion, un dégoût insurmontables; et, lorsque je pensais à la valeur que ma mère attachait à la plus humble des âmes humaines, cette aversion, ce dégoût, devenaient de l'horreur.

« Qu'on ne vienne pas me parler, à moi, du bonheur des esclaves; jusqu'à présent, je n'ai pu entendre patiemment les *blagues* stupides que certains partisans de l'esclavage ont inventées, dans les États du Nord, pour justifier nos crimes; aucun de nous n'ignore la vérité. Oser me dire qu'un être vivant éprouve le besoin de travailler tous les jours de l'année, du matin jusqu'au soir, sous l'œil vigilant d'un maître, sans pouvoir jamais agir selon sa volonté... condamné à la même tâche, triste, monotone, immuable... et tout cela pour une paire de pantalons et une paire de souliers par an, avec assez de nourriture et un abri suffisant pour se maintenir en état de supporter cette fatigue!... — Et cependant, à en croire certaines gens, des êtres humains peuvent se trouver aussi heureux de cette existence que de toute autre... Les brutes!... je voudrais qu'ils en tâtassent un peu pour voir; quant à moi, je les achèterais volontiers, et je les ferais travailler sans scrupule. »

— J'ai toujours supposé, dit miss Ophelia, que vous approuviez toutes ces choses-là, et que vous les jugiez conformes aux prescriptions de l'Écriture.

— Allons donc! nous n'en sommes pas encore réduits là... Alfred lui-même, — le despote le plus déterminé qui ait jamais vécu,— n'a jamais allégué une pareille excuse. Non! non! il se tient résolument, fièrement, sur ce bon vieux terrain si respectable : *le droit du plus fort*. Le planteur américain, dit-il, — et en cela il n'a pas tout à fait tort, — traite les nègres, sous une autre forme, à la vérité, comme l'aristocratie et les capitalistes de l'Angleterre traitent les classes inférieures; il se les *approprie,* corps et âme, pour son usage et sa commodité. — Alfred maintient ces deux systèmes, et, en cela, il se montre au moins conséquent dans son opinion; une société humaine, selon lui, ne saurait s'élever à un haut degré de civilisation sans l'asservissement nominal ou réel des masses. — Dans tout État bien ordonné, ajoute-t-il, il doit y avoir deux classes : une classe inférieure, vivant seulement de la vie animale, et vouée à tous les travaux du corps; une classe supérieure, dont les développements intellectuels exigent de la fortune et du loisir; pensant et agissant pour ces machines brutes. Tels sont ses raisonnements, parce qu'il est né, comme je vous le disais, aristocrate; pour moi, je n'y ai aucune foi, parce que la nature m'a créé démocrate.

— Comment peut-on avoir l'idée de comparer deux choses aussi dissemblables? dit miss Ophelia. Le prolétaire anglais n'est pas un article de commerce; jamais on ne le vend, on ne le fouette, on ne l'arrache à sa famille...

— Non, mais il est aussi dépendant de celui qui le fait travailler que s'il lui appartenait. — Le propriétaire d'esclaves peut faire mourir sous le fouet le nègre désobéissant; le capitaliste fait mourir de faim l'ouvrier qui refuse de se soumettre à ses exigences. Quant à la famille, elle n'a pas plus de garanties.— Je ne sais pas quel est le plus malheureux, du père dont on vend les enfants, ou de celui qui les voit à ses côtés expirer d'inanition.

— Mais prouver que l'esclavage n'est pas pire que toute autre institution mauvaise, ce n'est point le justifier.

— Loin de moi cette prétention. J'avouerai même que nous violons avec plus d'audace et d'évidence les droits de l'espèce humaine. — Acheter un homme comme un cheval, — examiner ses dents, — faire craquer ses articulations, — essayer son allure, en débattre et en donner le prix; — avoir des spéculateurs, des éleveurs, des marchands et des brocanteurs pour trafiquer d'âmes humaines et de corps humains, — c'est bien étaler le crime aux yeux du monde civilisé sous une forme plus saisissante. Mais, en résumé, le crime est le même, là-bas comme ici, à savoir l'exploitation égoïste d'une classe par l'autre.

— Je n'avais jamais considéré la question à ce point de vue, dit miss Ophelia.

— J'ai voyagé en Angleterre, dit Saint-Clare; j'y ai étudié un certain nombre de documents relatifs à l'état des classes inférieures, et je me suis convaincu qu'Alfred a raison. Ses esclaves sont plus heureux qu'une grande partie de la population ouvrière de l'Angleterre. Ne vous méprenez donc pas sur le sens de mes paroles. Alfred n'est pas un mauvais maître, comme vous pourriez le penser. Il a une volonté de fer; il ne pardonne jamais à l'insubordination; il fusillerait un de ses nègres qui lui résisterait, sans plus de remords que si c'était un daim; mais, en général, il met une sorte d'orgueil à ce que ses nègres soient bien nourris et bien logés...

Pendant que nous étions associés, j'insistais pour qu'il leur fît donner quelque instruction; voulant m'être agréable, il chargea un chapelain de leur enseigner le catéchisme, les dimanches. Mais, au fond du cœur, il était persuadé, je n'en doute pas, qu'autant vaudrait essayer d'instruire ses chiens ou ses chevaux... et je dois le reconnaître, deux ou trois heures de leçon, une fois chaque semaine, ne sauraient profiter beaucoup à un être abruti depuis sa naissance par toutes sortes de mauvaises influences, et condamné, tous les autres jours, à un travail

pénible qui n'exige et n'admet aucune réflexion. Les écoles du dimanche, qu'elles s'adressent en Angleterre à des ouvriers libres, ou dans les États-Unis aux esclaves des plantations, doivent donner à peu près les mêmes résultats... Cependant il y a parmi nous des exceptions frappantes; car le nègre est naturellement plus accessible que le blanc aux sentiments religieux.

— Alors, demanda miss Ophelia, comment avez-vous rompu votre association avec votre frère?

— Nous marchâmes pendant un certain temps d'un commun accord; mais Alfred ne tarda pas à s'apercevoir que je n'étais pas fait pour être planteur. Quand il eut réalisé tous les changements, toutes les réformes, toutes les améliorations que je lui suggérais, il me trouva fort absurde de n'être pas plus satisfait. Comment l'aurais-je été?... c'était la *chose* elle-même que je haïssais, l'exploitation de ces hommes et de ces femmes, toute cette ignorance, ces brutalités et ces vices maintenus, de propos délibéré, pour me gagner de l'argent. D'ailleurs, je me mêlais toujours des détails. Étant moi-même le plus paresseux des hommes, j'avais une trop grande sympathie pour les paresseux; quand de pauvres diables mettaient des pierres au fond de leurs balles de coton pour en augmenter le poids, ou remplissaient leurs sacs d'ordures qu'ils recouvraient de coton, je n'avais pas le courage de les faire fouetter, car il me semblait qu'à leur place j'en aurais fait tout autant. Aussi il n'y eut bientôt plus aucune discipline sur la plantation, et j'eus à soutenir avec Alfred les mêmes luttes qui s'étaient engagées entre mon père et moi quelques années auparavant. A l'entendre, j'étais une femmelette sentimentale, je n'entendrais jamais rien aux affaires; il me conseilla de prendre pour ma part nos fonds placés à la banque, avec notre maison patrimoniale de la Nouvelle-Orléans, d'aller y composer des vers, et de lui laisser diriger la plantation. Ce fut ainsi que nous nous séparâmes. Notre association rompue, je vins m'établir ici.

— Mais pourquoi n'avez-vous pas affranchi vos esclaves?

— Je n'étais pas capable d'un pareil sacrifice: m'en servir comme des instruments pour gagner de l'argent, je ne le pouvais pas; les posséder pour m'aider à dépenser ma fortune, cela ne me semblait pas aussi abominable. Quelques-uns d'entre eux étaient de vieux serviteurs de la famille auxquels je me sentais fort attaché. Les plus jeunes étaient leurs enfants; ils se trouvaient tous contents de leur sort.

Il s'interrompit, arpentant la chambre d'un air pensif.

— Il y eut un moment dans ma vie, reprit Saint-Clare, où je conçus le projet et l'espérance de faire autre chose en ce monde que de me laisser emporter par le courant à la dérive. J'éprouvais des désirs vagues et confus d'être une sorte d'émancipateur, de délivrer mon pays natal de cette tache. Tous les jeunes gens ont eu, une fois ou l'autre, j'aime à le croire, de ces accès de philanthropie, mais...

— Pourquoi n'avez-vous pas réalisé ce désir? dit miss Ophelia; il ne fallait pas mettre la main à la charrue et regarder en arrière.

— Oh! les choses ne tournèrent pas comme je l'espérais, et je fus pris du même dégoût de la vie qui jadis affligea Salomon. Peut-être ne pouvions-nous lui et moi être sages qu'à cette condition. Quoi qu'il en soit, au lieu de jouer le rôle actif de régénérateur dans notre société, je devins un bâton flottant; et, depuis, je me suis laissé aller au cours de l'eau. Alfred me fait des reproches chaque fois qu'il me rencontre; il me rend des points, j'en conviens, car il fait réellement quelque chose, lui : sa vie est un résultat logique de ses opinions; la mienne est un méprisable mensonge.

— Pouvez-vous être satisfait, mon cher cousin, de faire un tel emploi de vos jours d'épreuves?

— Satisfait! Est-ce que je ne viens pas de vous dire que j'abhorrais mon genre de vie?... Mais revenons à la question qui nous occupait, c'est-à-dire à l'émancipation des nègres. Je ne suis pas le seul à penser de l'esclavage ce que je viens de vous avouer; bon nombre de mes compatriotes partagent, au fond de leur cœur, mes idées et mes sentiments. L'Union gémit sous le poids de cette iniquité, dont le maître souffre encore plus que l'esclave. Il suffit d'ouvrir les yeux pour voir qu'en entretenant ainsi parmi nous une classe considérable d'êtres vicieux, imprévoyants, abrutis, nous nous faisons autant de mal qu'à eux-mêmes. Les capitalistes et les aristocrates de l'Angleterre ne sont pas exposés aux mêmes influences fatales, parce qu'ils ne se mêlent pas, comme nous, à la classe qu'ils dégradent. Nos esclaves habitent nos maisons, vivant constamment avec nos enfants; ils leur inculquent leurs idées, bien avant que nous ne puissions leur donner les nôtres : car les enfants s'attacheront toujours à cette race qui n'a que trop de facilité pour se les assimiler. Si Éva n'était pas un ange, elle serait perdue : —il y a pour nous le même danger à les laisser croupir dans leur ignorance et dans leurs vices, qu'à laisser la petite vérole se propager

parmi eux, car leurs infirmités morales frappent nos enfants tout aussi bien que leurs maladies contagieuses. Cependant nos lois nous font une défense complète et positive d'établir un système d'éducation général et efficace pour les nègres; et, en cela, elles ont raison. Essayez, en effet, d'instruire sérieusement une seule génération, et l'esclavage sautera en l'air. — Si nous ne donnions pas alors la liberté à nos esclaves, certes, ils sauraient bien la prendre.

— Et quelle sera, selon vous, la fin de tout ceci? demanda miss Ophelia.

— Je l'ignore; mais ce qui est certain, c'est que les masses se comptent sur toute la terre; un *dies iræ* approche; il arrivera tôt ou tard. La même révolution se prépare en Europe, en Angleterre et en Amérique. Ma mère me parlait souvent d'une époque millénaire prochaine où le Christ régnerait enfin, où tous les hommes seraient libres et heureux. Tout enfant, elle me faisait répéter cette prière : *Que ton règne arrive!*... Je pense quelquefois que tous ces soupirs, ces gémissements, ces tressaillements qui se remarquent parmi les os desséchés (1) m'annoncent la réalisation de ces prophéties. — Mais qui de nous assistera à la venue du Seigneur?

— Augustin, il y a des moments où je crois que vous n'êtes pas loin du royaume de Dieu, dit miss Ophelia, qui, posant son tricot, fixa un regard inquiet sur son cousin.

— Je vous remercie de votre bonne opinion; malheureusement, si je m'élève en théorie jusqu'aux portes du ciel, je rampe en pratique dans la poussière terrestre. — Mais la cloche nous annonce que le thé est servi; allons le prendre, et ne m'accusez plus, maintenant, de n'avoir pas su, une seule fois dans ma vie, soutenir une conversation sérieuse.

Pendant le thé, Marie fit allusion à la mort de Prue.

— Vous avez probablement pensé, ma cousine, que nous sommes tous des barbares, dit-elle à miss Ophelia.

— La mort de cette femme est une barbarie, répondit miss Ophelia; mais je n'ai pas de vous l'opinion que vous croyez.

— Vraiment, dit Marie, il y a de ces créatures dont il est impossible de rien faire; elles sont si méchantes qu'elles ne mériteraient pas de vivre; leurs souffrances ne m'inspirent pas la moindre sympathie : si elles se conduisaient bien, de pareils accidents n'arriveraient jamais.

(1) Allusion au chapitre XXVII du prophète Ézéchiel.

— Mais, maman, dit Éva, la pauvre Prue était bien malheureuse... et c'est pour cela qu'elle buvait.

— Quelle sottise! comme si c'était une excuse!... Moi aussi, je suis souvent très-malheureuse, et j'ai eu certes à supporter, ajouta-t-elle d'un air pensif, des épreuves plus cruelles que les siennes. Non, leur malheur vient de leur méchanceté; il y a des nègres si pervers que les rigueurs les plus sévères ne parviennent pas à les réduire. Mon père possédait un esclave de ce genre; le misérable était si paresseux qu'il se sauvait uniquement pour ne pas travailler. Il allait se cacher dans les savanes, volant et commettant toutes sortes de crimes horribles. On le reprit et on le fouetta maintes et maintes fois. Eh bien, cela ne lui fit aucun bien. Enfin, un jour qu'il ne pouvait plus se tenir sur ses jambes, il se traîna en rampant sur les savanes où il mourut. Il n'avait, certes, aucune raison de se conduire de la sorte envers nous, car les esclaves de mon père étaient toujours bien traités.

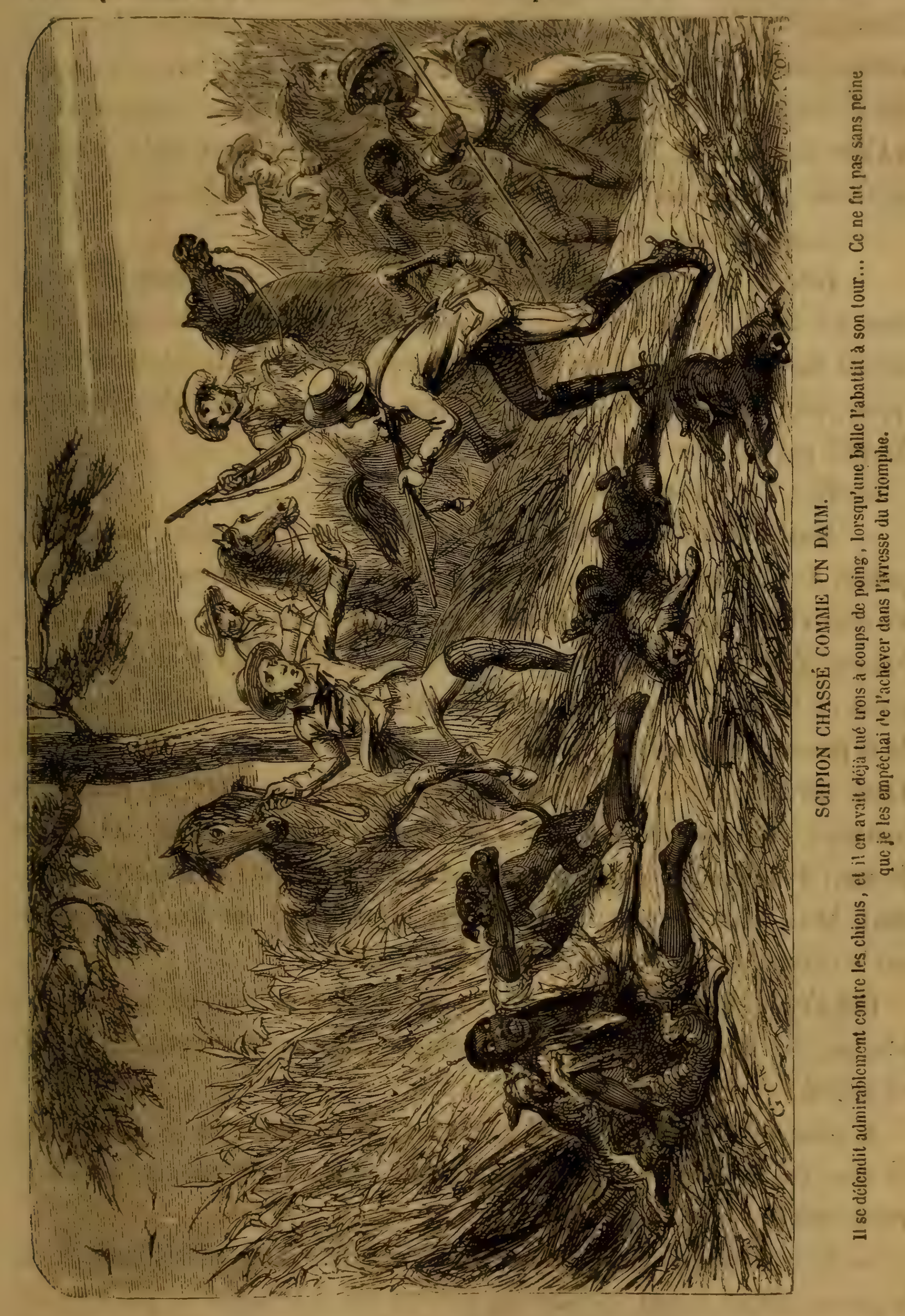
— J'ai une fois dompté, dit Saint-Clare, un esclave dont tous les maîtres et les contre-maîtres n'avaient jamais rien pu obtenir.

— Vous?... dit Marie; en vérité, je serais charmée de savoir à quelle époque vous avez fait cette prouesse.

— C'était une espèce de géant, un vrai lion de l'Afrique, — il y était né. — Il semblait posséder, à un degré extraordinaire, l'instinct de la liberté. On l'appelait Scipion. Personne n'en pouvait rien faire; il changeait de maître à chaque instant. Enfin, Alfred l'acheta, pensant qu'il pourrait le dompter; mais, un jour, il assomma le surveillant et s'enfuit dans les savanes. J'étais venu rendre une visite à Alfred sur sa plantation, car notre association était déjà dissoute. Mon frère montrait une exaspération violente. — C'est votre faute, lui dis-je, et je vous parie que j'obtiendrai, moi, un résultat satisfaisant. Bref, nous convînmes que, si je rattrapais le fugitif, il me serait abandonné pour que je tentasse l'expérience. Nous partîmes aussitôt avec des fusils et des chiens, pour aller donner la chasse à Scipion. Nous étions six ou sept. Il y a des gens, vous le savez, qui chassent l'homme aussi volontiers que le daim, pourvu qu'ils en aient l'habitude. A dire vrai, je m'échauffai un peu moi-même, bien que je ne me fusse engagé dans cette entreprise que comme une sorte de médiateur pour le cas où elle réussirait.

Les chiens ne tardèrent pas à donner de la voix; nous les suivîmes à cheval en battant la campagne. Enfin, nous fîmes lever le gibier. Le fugitif cou-

rait et bondissait comme un daim; pendant quelque temps il nous distança de beaucoup. Mais il s'accula dans un fourré impénétrable de cannes à sucre; là,



SCIPION CHASSÉ COMME UN DAIM.

Il se défendit admirablement contre les chiens, et il en avait déjà tué trois à coups de poing, lorsqu'une balle l'abattit à son tour... Ce ne fut pas sans peine que je les empêchai de l'achever dans l'ivresse du triomphe.

s'étant retourné, comme un cerf qu'on force, il se défendit admirablement contre les chiens. Il les lançait à droite et à gauche, et il en avait déjà tué trois à coups

de poing, lorsqu'une balle l'abattit à son tour. Il tomba presque à mes pieds, blessé, couvert de sang. Le pauvre diable jeta sur moi un regard noble et désespéré. — Arrêtant chiens et chasseurs, qui se précipitaient sur lui, je le réclamai comme mon prisonnier. — Ce ne fut pas sans peine que je les empêchai de l'achever dans l'ivresse du triomphe. Mais je m'en tins à mon marché, et Alfred me le vendit... Je l'emmenai donc avec moi. Quinze jours après, je l'avais apprivoisé; il était aussi doux et aussi soumis qu'on pût le désirer.

— Comment vous y êtes-vous pris? demanda Marie.

— Rien de plus simple que mon procédé, répondit Saint-Clare. Je le mis dans ma chambre, je lui fis faire un bon lit, je pansai ses blessures, je le soignai moi-même jusqu'à ce qu'il fût complètement rétabli. Quelque temps après, je lui remis un acte d'affranchissement, que j'avais fait rédiger, et je lui dis qu'il pouvait aller où il voudrait.

— Et... s'en alla-t-il?

— Non! l'insensé déchira le contrat en deux, et refusa absolument de me quitter. Je n'ai jamais eu un serviteur plus honnête, plus dévoué. — Sa fidélité était à toute épreuve. — Bientôt il embrassa le christianisme... il avait la douceur d'un enfant. Je le chargeai de surveiller l'administration de ma propriété du lac, et il s'acquitta on ne peut mieux de cette tâche. Je l'ai perdu lors de la première épidémie du choléra. A dire vrai, il sacrifia sa vie pour moi. J'étais horriblement malade, dans un état presque désespéré; la peur de la contagion avait mis en fuite tous mes serviteurs; Scipion resta seul auprès de moi; il me prodigua des soins si intelligents et si actifs qu'il m'arracha à la mort. Mais, hélas! le pauvre garçon, il tomba malade à son tour, et je ne pus pas le sauver. Jamais perte ne m'a été plus sensible.

Éva s'était rapprochée un peu de son père pendant ce récit; ses petites lèvres béantes, ses yeux grands ouverts, toute sa physionomie exprimant le plus vif intérêt.

A peine eut-il cessé de parler qu'elle lui jeta brusquement ses bras autour du cou; des torrents de larmes s'échappèrent de ses yeux, elle sanglotait convulsivement.

— Éva, ma chère fille, qu'y a-t-il? s'écria Saint-Clare; car les émotions de la pauvre enfant étaient si violentes qu'elles faisaient trembler ses membres délicats. — Cette petite, ajouta-t-il, ne devrait pas entendre de pareilles choses; — elle est trop nerveuse.

— Non, papa, je ne suis pas nerveuse, répondit Éva, se maîtrisant tout à coup avec une force de volonté bien étonnante pour son âge; je ne suis pas nerveuse, mais ces choses me *tombent* au fond du cœur.

— Que voulez-vous dire, Éva?

— Je ne saurais vous l'expliquer, papa; — mais j'ai un grand nombre de pensées; quelque jour, peut-être, je vous les dirai.

— Pensez, ma chère, tout ce que vous voudrez, mais ne pleurez pas, et ne chagrinez pas votre père, dit Saint-Clare... Tenez, regardez quelle belle pêche j'ai cueillie pour vous.

Éva prit la pêche en souriant, mais un léger tremblement nerveux agitait encore les deux coins de sa bouche.

— Allons, venez voir les poissons rouges, dit Saint-Clare. — Et, la prenant par la main, il passa avec elle sur la verandah. Quelques instants après, des éclats de rire joyeux pénétraient à travers les rideaux de soie; Éva et Saint-Clare se pourchassaient, en se jetant des roses, dans les allées de la cour.

Les aventures d'autres personnages de cette histoire, placés dans une position sociale plus élevée, ont peut-être fait oublier un peu à nos lecteurs notre humble ami l'oncle Tom; mais s'ils consentent à nous accompagner dans un petit grenier situé au-dessus de l'écurie, ils pourront se remettre au courant de ses affaires. La pièce où nous le retrouvons est propre; elle contient un lit, une chaise et un petit pupitre grossier, sur lequel la Bible de Tom est déposée à côté de son livre d'hymnes. Assis près de ce pupitre, son ardoise devant lui, Tom paraît absorbé par un travail qui semble le jeter dans une grande perplexité.

Le mal du pays avait causé à ce pauvre homme de telles souffrances, qu'il s'était décidé à solliciter une feuille de papier à lettre de miss Éva. Puis, réunissant toutes les notions littéraires qu'il devait aux leçons de maître George, il avait conçu le projet ambitieux d'écrire une lettre. En ce moment il essayait d'en tracer le premier brouillon sur son ardoise. Grand était son embarras, car il avait oublié complétement la forme de certaines lettres, et il ne savait pas trop quel usage il devait faire de celles qu'il se rappelait encore. Tandis qu'il s'évertuait de la sorte, respirant avec effort, Éva, légère comme un oiseau, s'était perchée sur le dos de sa chaise, et regardait par-dessus son épaule.

— Oh! oncle Tom, quelles drôles de choses vous faites là! dit-elle.

— J'essaye d'écrire à ma pauvre vieille, miss Éva, et à mes petits enfants, répondit Tom, passant le revers de sa main sur ses yeux... mais je crains bien de ne pas pouvoir en venir à bout.

— Je désirerais vous aider, Tom; j'ai appris à écrire. L'année dernière, je savais faire toutes mes lettres; mais j'ai bien peur de les avoir oubliées.

Éva approcha sa petite tête dorée de celle de Tom, et alors commença entre eux une grave discussion passablement embrouillée. Les deux interlocuteurs étaient en effet aussi sérieux et aussi ignorants l'un que l'autre. Enfin, après de longs débats sur chaque mot, leur composition leur parut, à leur grande joie, ressembler à de l'écriture.

— Oui, oncle Tom, cela commence réellement à prendre tournure, dit Éva, jetant sur leur ouvrage un regard ravi. Quelle joie pour votre femme et pour vos pauvres petits enfants!... Oh! c'est une honte que l'on vous ait séparé d'eux... J'ai bien envie de demander à papa qu'il vous laisse retourner dans le Kentucky... quelque jour...

— Maîtresse m'avait promis d'envoyer la somme nécessaire à mon rachat, dès qu'elle aurait pu l'amasser... J'espère qu'elle tiendra sa parole. Notre jeune maître m'a dit aussi qu'il viendrait me chercher, et il m'a donné ce dollar comme un gage de sa promesse.

En disant ces mots, Tom tira le précieux dollar de dessous ses habits.

— Oh! il n'y manquera certainement pas, dit Éva... Cela me fait bien plaisir...

— J'éprouvais le besoin de leur écrire, pour leur faire savoir où je me trouve, et pour apprendre à la pauvre Chloé que je suis très-bien placé... Car elle était si triste et si inquiète, la malheureuse femme!

On entendit la voix de Saint-Clare qui appelait Tom, derrière la porte.

Tom et Éva tressaillirent.

— Qu'y a-t-il? demanda Saint-Clare, qui avait franchi le seuil, et regardait l'ardoise.

— Oh! c'est la lettre de Tom, répondit Éva... Je l'aidais à l'écrire... N'est-ce pas bien, papa?

— Je ne voudrais pas vous décourager, dit Saint-Clare, mais je crois que vous feriez mieux, tous tant que vous êtes, de me prendre pour secrétaire. A mon retour de ma promenade à cheval, je vous ferai votre lettre.

— Il est très-important qu'il écrive, reprit Éva; car sa maîtresse doit lui

envoyer de l'argent pour se racheter; il m'a avoué qu'on le lui avait promis.

Dans l'opinion de Saint-Clare, cette promesse était probablement une de ces espérances que de bons maîtres donnent à leurs serviteurs pour calmer un peu leur effroi quand ils les vendent, mais qu'ils n'ont aucune intention de réaliser. Se gardant bien, néanmoins, d'exprimer tout haut son opinion, il ordonna seulement à Tom de seller les chevaux pour la promenade.

La lettre de Tom à sa femme fut écrite, le soir même, dans toutes les formes voulues, et mise à la poste.

Cependant miss Ophelia continuait à vouloir administrer d'après ses idées la maison de son cousin. A en croire tous les esclaves de Saint-Clare, de Dinah au plus petit négrillon, elle était décidément *curieuse*. Cette épithète est, dans les États du Sud, employée de préférence par les nègres, quand ils veulent donner à entendre que leurs maîtres ne leur conviennent pas parfaitement.

La haute domesticité, — c'est-à-dire Adolphe, Jane et Rosa, — s'accordait à soutenir que ce n'était pas une *dame*, car les dames ne se livraient jamais à de semblables occupations. Dans leur cercle, elle passait pour une femme de mauvais ton. Ils s'étonnaient qu'elle eût quelque lien de parenté avec les Saint-Clare; Marie elle-même déclara que c'était vraiment fatigant de voir miss Ophelia si occupée. Le fait est que l'activité incessante de miss Ophelia justifiait bien un peu cette plainte : elle cousait et piquait du matin au soir avec l'empressement d'un ouvrière forcée de terminer au plus tôt ce qu'elle a commencé; puis, quand, la nuit venue, elle avait plié son ouvrage, elle prenait son tricot et se remettait au travail plus agilement que jamais. — C'était une fatigue que de la regarder.

CHAPITRE XX.

Topsy.

Un matin que miss Ophelia vaquait aux soins du ménage, elle entendit la voix de Saint-Clare qui l'appelait du bas de l'escalier.

— Descendez, cousine, j'ai quelque chose à vous montrer.

— Qu'est-ce? dit miss Ophelia, descendant aussitôt, son ouvrage à la main.

— J'ai fait une acquisition qui vous concerne... Regardez!

Et il poussa devant lui une petite négresse âgée de huit ou neuf ans.

C'était une des plus noires filles de sa race. Ses yeux, ronds et brillants comme des grains de verre, remuaient sans cesse, et se dirigeaient successivement vers tous les objets qui meublaient l'appartement. Sa bouche, entr'ouverte de surprise à l'aspect des belles choses qui ornaient le salon de son nouveau maître, découvrait des dents d'une éclatante blancheur; sur sa tête laineuse se dressaient, dans toutes les directions, quantité de petites tresses. Sa physionomie offrait un étrange mélange de pénétration et de ruse, qu'une gravité douloureuse et solennelle semblait recouvrir d'un voile mystérieux. Elle se tenait debout, les mains modestement croisées devant elle; tout l'ensemble de sa personne avait quelque chose de bizarre, de fantastique, quelque chose de *si païen,* comme le dit depuis miss Ophelia, que la bonne dame en fut singulièrement effrayée.

— Augustin, s'écria-t-elle, se tournant vers Saint-Clare, pourquoi donc m'amenez-vous cela?

— Pour que vous fassiez son éducation; pour que vous la mettiez vous-même dans la bonne voie. Elle m'a paru un spécimen assez original de l'espèce *Jim Crow* (1). Ici, Topsy! ajouta-t-il en sifflant comme on fait pour appeler un chien, chantez-nous une chanson!... et montrez-nous un échantillon de votre talent pour la danse.

Une sorte de malice bouffonne brilla dans les yeux de Topsy, et elle entonna, d'une voix claire et perçante, un de ces airs bizarres que chantent les nègres; elle marquait la mesure des mains et des pieds, sautait en rond, entrechoquait ses genoux, et tirait de son gosier ces sons gutturaux qui sont particuliers à la musique africaine. Tout cela avait un caractère sauvage et fantastique. Elle finit par une ou deux culbutes accompagnées d'une note prolongée, qui avait plutôt l'air d'être produite par le sifflet d'une locomotive que par une bouche humaine; puis elle se laissa tomber tout à coup sur le tapis, et y resta immobile, les mains croisées, avec un air de componction hypocrite que démentaient ses regards obliques et rusés.

(1) Célèbre clown américain.

Miss Ophelia ne disait mot; la surprise semblait l'avoir entièrement paralysée.

Saint-Clare, toujours prêt à railler, paraissait jouir de son étonnement.

— Topsy !... dit-il enfin à l'enfant, voici votre nouvelle maîtresse. Je vous livre à elle. Faites en sorte de vous bien conduire.

— Oui, maître, répondit-elle avec la même gravité hypocrite, et en clignant ses yeux pleins de malice.

— Vous serez sage, Topsy, entendez-vous? reprit Saint-Clare.

— Oui, maître, dit Topsy, clignant les yeux de nouveau, et les mains toujours dévotement croisées.

— Mais, Augustin, quel est votre but en tout ceci? dit Ophelia. Votre maison est déjà pleine de ces petits monstres : on n'y peut faire un pas sans mettre le pied dessus. Je me lève le matin, et j'en trouve un endormi à ma porte ; j'aperçois une tête noire qui sort de dessous la table; un autre est couché sur le paillasson; puis tous viennent se rouler sur le plancher de la cuisine, grimaçant à qui mieux mieux... Qu'aviez-vous besoin de nous amener encore celui-ci?

— C'est pour que vous fassiez son éducation. Ne vous l'ai-je pas dit? Vous ne cessez de prêcher sur l'éducation. J'ai eu l'idée de vous donner un sujet tout neuf pour vous fournir l'occasion d'essayer vos talents, et de le pousser vous-même dans la bonne voie.

— Je n'en avais pas le moindre besoin, je vous assure... Les autres me donnent déjà plus d'occupation que je ne voudrais.

— Vous voilà bien, vous autres chrétiens! Vous fondez une société, vous envoyez quelque pauvre missionnaire passer toute sa vie parmi des païens tels que cette enfant. Mais qu'on m'en montre un seul parmi vous qui consente à prendre chez lui un de ces malheureux, et veuille travailler lui-même à sa conversion!... Quand on en vient là, « ils sont sales, ils sont insupportables, ils donneraient trop de peine... » et ainsi de suite!

— Augustin, je n'avais pas considéré la chose sous ce point de vue, dit miss Ophelia, visiblement radoucie. Oui, ce peut être réellement une œuvre de missionnaire, ajouta-t-elle regardant l'enfant d'un œil un peu plus favorable.

Saint-Clare avait touché la corde sensible. La conscience de miss Ophelia était sans cesse sur le qui-vive. Cependant elle fit encore une objection.

— Quelle nécessité d'acheter cette enfant? Il y en avait déjà bien assez chez vous pour employer tout mon temps et toute mon habileté.

— Allons, cousine, dit Saint-Clare, en la tirant à part; je dois vous demander pardon de toutes ces paroles oiseuses... Vous êtes si bonne, après tout, qu'elles ne sauraient trouver ici d'application... Le fait est que cette petite appartenait à un couple d'ivrognes qui tiennent un restaurant de bas étage, devant lequel je passe tous les jours, et j'étais fatigué de l'entendre crier, de voir ses maîtres la battre et jurer continuellement après elle. Lui trouvant la mine éveillée et assez originale, j'ai présumé qu'on en pourrait faire quelque chose. Je l'ai donc achetée, et je vous la donne... Essayez; donnez-lui une de ces bonnes éducations orthodoxes de la Nouvelle-Angleterre... Voyez ce qu'il en pourra résulter... Vous savez que je n'ai aucune aptitude à cet égard, mais je ne serais pas fâché de pouvoir juger de la vôtre.

— Eh bien, je ferai ce que je pourrai.

Et miss Ophelia s'approcha de Topsy avec l'air d'une personne qui s'approcherait d'une araignée noire, lui voulant faire du bien.

— Elle est horriblement sale, et à moitié nue, dit-elle.

— Eh bien, faites-la descendre, et dites qu'on la nettoie, qu'on l'habille.

Miss Ophelia la mena à la cuisine.

— Maître Saint-Clare avait bien besoin d'une négresse de plus! s'écria Dinah, regardant la nouvelle venue d'un œil très-peu amical... Tout ce que je sais, c'est que je ne veux pas l'avoir ici dans les jambes.

— Pouah! firent Jane et Rosa d'un air de suprême dégoût... qu'elle ait soin de ne pas se trouver sur notre chemin!... Je vous demande si M. Saint-Clare avait besoin d'acheter encore une de ces viles négresses de bas étage?

— Allez au diable!... pas plus négresse que vous, miss Rosa, reprit Dinah, qui avait cru voir dans cette dernière remarque une allusion à sa propre personne... Est-ce que vous vous croyez blanches, par hasard?... Vous n'êtes, l'une et l'autre, ni blanches, ni noires. Pour ma part, j'aime mieux être l'un ou l'autre.

Miss Ophelia vit bien qu'il n'y avait là personne qui voulût présider au nettoyage et à l'habillement de la nouvelle venue. Elle fut donc obligée de s'en charger elle-même, et se fit aider par Jane, qui ne s'y prêta qu'avec répugnance et de très-mauvaise grâce.

Des oreilles délicates n'entendraient pas sans en être blessées les détails de la première toilette de cette enfant négligée et maltraitée. Il est de fait qu'une

multitude d'êtres appelés à peupler ce monde sont condamnés à vivre et à mourir dans un état dont la description seule produirait un effet trop violent sur les nerfs de leurs semblables. Animée par une grande bonté, armée d'une résolution énergique, miss Ophelia surmonta tous les dégoûts de l'opération qu'elle avait entreprise avec une constance héroïque,—mais, nous devons l'avouer, d'un air peu gracieux. Elle s'y résignait : c'était tout ce qu'elle pouvait accorder à ses principes. Toutefois, quand elle vit le dos et les épaules de l'enfant couverts de callosités, et sillonnés de profondes cicatrices, marques ineffaçables de la condition où elle avait passé ses premières années, son cœur se remplit de compassion.

— Voyez, dit Jane, en montrant ces traces du doigt, ceci ne prouve-t-il pas ce qu'elle est? Elle nous donnera du fil à retordre, j'en réponds!... Je déteste ces petits monstres... ils sont si dégoûtants!... comment *maître* a-t-il pu acheter celui-ci?

Le « petit monstre » écoutait tous ces commentaires avec l'air soumis et triste qui lui paraissait habituel; seulement elle examinait, de ses yeux mobiles et rusés, les boucles d'oreilles de Jane. Quand elle fut décemment vêtue, quand sa chevelure eut été tondue de près, miss Ophelia déclara avec quelque plaisir qu'elle avait l'air plus chrétien qu'auparavant, et se mit à ruminer son plan d'éducation.

Elle s'assit devant son élève, et commença par l'interroger.

— Quel âge avez-vous, Topsy?

— Je ne sais pas, maîtresse, répondit la petite, en faisant une grimace qui découvrit toutes ses dents.

— Vous ne savez pas votre âge?... est-ce que personne ne vous l'a jamais dit?... Qui était votre mère?

— Je n'en ai jamais eu, dit l'enfant, avec une nouvelle grimace.

— Vous n'avez jamais eu de mère? que voulez-vous dire?... Où êtes-vous née?

— Je ne suis jamais née, dit Topsy, grimaçant encore.

Sa physionomie avait quelque chose de tellement bizarre que si miss Ophelia eût été tant soit peu nerveuse, elle aurait pu imaginer avoir entre ses mains quelque gnome noir échappé des régions infernales. Mais miss Ophelia n'était pas nerveuse; elle avait l'esprit calme et positif. Elle continua donc, mais d'un ton un peu plus sévère.

— Il ne faut pas me faire de ces réponses-là, mon enfant; je ne joue pas avec vous... Dites-moi où vous êtes née, et qui étaient vos père et mère.

— Je ne suis jamais née, répéta la pauvre créature d'un ton encore plus décidé. Je n'ai jamais eu ni père, ni mère, ni rien... j'ai été élevée avec une foule d'autres enfants, par un spéculateur... La vieille tante Sue prenait soin de nous.

On ne pouvait plus douter de la sincérité de l'enfant. Jane éclata de rire; mais elle réprima presque aussitôt cet élan de gaieté, et dit seulement :

— Hélas! maîtresse, il y a de ces enfants-là par milliers. Des spéculateurs les achètent à vil prix, quand ils sont en bas âge, et les élèvent pour les revendre au marché.

— Combien de temps avez-vous passé avec votre dernier maître?

— Je ne sais pas, maîtresse.

— Est-ce un an?... Est-ce plus... ou moins?

— Je ne sais pas, maîtresse.

— Hélas! maîtresse, dit Jane, ces nègres de bas étage ne sont en état de rien dire. Ils n'ont aucune idée du temps; ils ne savent pas ce que c'est qu'une année... ils ne connaissent jamais leur âge.

— Avez-vous jamais entendu parler de Dieu, Topsy?

L'enfant ne parut pas comprendre, et répondit par sa grimace accoutumée.

— Savez-vous qui vous a créée?

— Personne, dit l'enfant, qui ne put retenir tout à fait un éclat de rire. Cette idée parut même l'amuser beaucoup, car elle ajouta, clignant des yeux :

— Je soupçonne que j'ai poussé comme une plante... Je ne pense pas que qui que ce soit m'ait jamais créée.

— Savez-vous coudre? dit miss Ophelia, qui crut devoir faire dévier son interrogatoire sur quelque sujet plus positif.

— Non, maîtresse.

— Que savez-vous faire? A quoi vous occupait-on chez vos maîtres?

— Je tirais de l'eau, je lavais la vaisselle, je frottais les couteaux, et je servais le monde.

— Étaient-ils bons pour vous?

— Je le suppose, dit Topsy, en dirigeant vers miss Ophelia un regard oblique et astucieux.

Miss Ophelia ne poussa pas plus loin cet entretien encourageant. Saint-Clare était venu s'appuyer sur le dossier de son siége.

— Voilà un terrain vierge, cousine; semez-y vos doctrines. Vous n'en trouverez pas beaucoup à déraciner.

Les idées de miss Ophelia sur l'éducation, comme toutes ses autres idées, étaient très-arrêtées et fort positives. C'étaient celles qui s'étaient établies, il y a un siècle, dans la Nouvelle-Angleterre, et que l'on y conserve dans certains cantons retirés que n'ont encore envahis ni les sophismes modernes, ni les chemins de fer. Réduites à leur plus simple expression, elles peuvent s'exposer en peu de mots : Apprendre aux enfants à faire attention quand on leur parle; leur enseigner le catéchisme, la couture, la lecture, et les fouetter quand ils ont menti. Depuis que l'on a répandu tant de flots de lumière sur l'éducation, ces notions, comme de raison, sont restées fort en arrière : cependant on ne peut nier qu'en s'y conformant nos grand'mères n'aient produit des hommes et des femmes d'une certaine valeur; beaucoup d'entre nous peuvent s'en souvenir et l'attester. Quoi qu'il en soit, miss Ophelia ne connaissait pas d'autre méthode, et s'occupa de sa petite païenne avec toute la diligence dont elle était capable.

Il fut déclaré et admis dans la maison que Topsy appartenait à miss Ophelia. Comme à la cuisine on ne la voyait pas de trop bon œil, miss Ophelia prit le parti de faire de sa chambre le principal théâtre de ses leçons et des exercices de son élève. Avec une abnégation que quelques-unes de nos lectrices sauront apprécier, au lieu de faire *comfortablement* son lit, de balayer et d'épousseter elle-même sa chambre (ce qu'elle avait toujours fait jusqu'alors, à la honte de la femme de chambre, dont elle avait obstinément repoussé les offres de service), elle se condamna résolûment au supplice d'exercer Topsy à ces importantes opérations. Jour de malheur!... Si jamais une de nos lectrices en a fait autant, elle comprendra la valeur de ce sacrifice.

Miss Ophelia commença donc, dès le premier matin, par emmener Topsy dans sa chambre, et l'initia solennellement à tous les mystères du grand art de faire un lit.

Voici donc Topsy, bien lavée, dépouillée de ces petites queues tressées qui jadis lui plaisaient tant, couverte d'une robe propre sur laquelle se déploie un tablier bien empesé; la voici debout devant miss Ophelia, avec un air respectueux et grave tout à fait digne d'une cérémonie funèbre.

— Allons, Topsy, je vais vous montrer comment il faut faire mon lit. Je suis très-difficile là-dessus. Il faut que vous sachiez le faire exactement comme je l'entends.

— Oui, Madame, dit Topsy avec un profond soupir, et un visage où se peignaient à la fois le zèle et la tristesse.

— Regardez bien, Topsy!... Voici l'ourlet du drap; voici l'endroit du drap, et voici l'envers. Vous en souviendrez-vous?

— Oui, Madame, dit Topsy en poussant un nouveau soupir.

— Bien. A présent, il faut mettre le drap de dessous sur le traversin... comme cela... et le faire passer sous le matelas bien proprement, sans plis... comme cela... vous voyez bien?

— Oui, Madame, dit Topsy d'un air très-attentif.

— Quant au drap de dessus, on l'étend comme cela... puis on le replie au pied du lit, sous le matelas... vous voyez... en mettant au pied l'ourlet le plus étroit.

— Oui Madame, répéta Topsy.

Mais ce que miss Ophelia ne vit pas, et ce que nous ne pouvons passer sous silence, c'est qu'au moment où la bonne dame, dans le feu de sa démonstration, tournait le dos à son élève, celle-ci avait trouvé le moyen d'escamoter une paire de gants et un ruban qu'elle avait adroitement glissés dans ses manches. — Après quoi elle avait pieusement recroisé ses mains.

— A votre tour, Topsy, voyons comment vous allez vous y prendre, dit miss Ophelia, qui alla s'asseoir après avoir enlevé les draps du lit.

Topsy ne quitta pas son air grave, mais elle montra beaucoup d'adresse, et s'acquitta de sa tâche à la grande satisfaction de miss Ophelia. Elle étendit les draps avec soin, effaça jusqu'aux moindres plis, et procéda à toute cette opération avec une attention et un sérieux dont son institutrice fut grandement édifiée. Mais, au moment même où Topsy finissait, un bout de ruban, déplacé par un mouvement malheureux, se mit à pendre hors de sa manche, et attira l'attention de miss Ophelia. Elle s'en saisit à l'instant.

— Qu'est-ce que cela, méchante fille?... vous l'avez volé.

Elle tira le ruban tout entier de la manche de Topsy. Mais celle-ci n'en fut pas déconcertée le moins du monde, et se mit à le regarder avec des yeux étonnés, et d'un air tout à fait innocent.

— Eh mais, c'est le ruban de miss Phélie!... Comment a-t-il pu se fourrer dans ma manche?

— Allons, ne mentez pas, vilaine! Vous avez volé ce ruban!

— Maîtresse, je vous assure que je ne l'ai pas volé; c'est la première fois que je le vois.

— Topsy, dit miss Ophelia, ne savez-vous pas que c'est mal de mentir?

— Je ne mens jamais, miss Phélie, dit Topsy avec le calme de la vertu; je vous ai dit la vérité, rien que la vérité.

— Topsy, je serai forcée de vous fouetter, si vous mentez comme cela.

— Hélas! maîtresse, dit Topsy, commençant à pleurer, quand vous me fouetteriez toute la journée, je ne pourrais dire autre chose... Je n'avais jamais vu votre ruban. Il faut qu'il se soit glissé dans ma manche... Miss Phélie l'aura laissé tomber sur le lit; il se sera pris dans les draps, et sera entré dans ma manche.

Miss Ophelia fut tellement indignée de ce mensonge effronté, qu'elle saisit l'enfant et la secoua violemment.

— Ne me répétez pas cela!

La secousse fit tomber les gants de l'autre manche.

— Ah! ah! dit miss Ophelia, me direz-vous encore que vous n'aviez pas volé le ruban?

Topsy confessa qu'elle avait volé les gants; mais, quant au ruban, elle s'obstina dans ses dénégations.

— Topsy, dit miss Ophelia, si vous avouez tout, je ne vous fouetterai pas pour cette fois.

Ainsi adjurée, Topsy reconnut avoir volé les gants et le ruban, avec de piteuses protestations de repentir.

— C'est bien. Dites-moi, maintenant... Depuis que vous êtes dans la maison, vous devez avoir volé autre chose?... Hier je vous ai laissée courir toute la journée... Dites-moi si vous avez encore dérobé quelque chose, et vous n'aurez pas le fouet.

— Hélas! maîtresse, j'ai pris cette affaire rouge que miss Éva porte à son cou.

— En vérité!... vilaine!... après?

— J'ai pris les boucles d'oreilles de Rosa... ses boucles rouges.

— Allez me chercher cela tout de suite; les boucles et le collier... allez vite.

— Hélas! maîtresse, je ne puis : je les ai brûlés.

— Brûlés! quel conte!... Allez me les chercher, ou je vous fouette.

Topsy, avec force protestations, accompagnées de pleurs et de gémissements, déclara que la chose était impossible, que les deux objets étaient brûlés.

— Et pourquoi les avez-vous brûlés? dit miss Ophelia.

— Parce que je suis méchante... oui, méchante, horriblement méchante!... Je ne peux pas m'en empêcher...

En ce moment même Éva entra, sans se douter de rien, dans la chambre. Elle avait justement au cou le collier de corail en question.

— Comment, Éva! où avez-vous donc trouvé votre collier? dit miss Ophelia.

— Où je l'ai trouvé? Je l'ai eu toute la journée.

— Est-ce que vous l'aviez hier?

— Oui, ma tante. Et ce qu'il y a de plus drôle, c'est que je l'ai gardé toute la nuit... J'avais oublié de l'ôter en me couchant.

Miss Ophelia était stupéfaite, et sa surprise redoubla bientôt; car Rosa entra dans la chambre, portant sur sa tête un panier de linge tout frais repassé. Elle avait ses pendants d'oreilles en corail.

— Je ne sais vraiment plus que faire de cette enfant, dit miss Ophelia d'un ton désespéré. Et pourquoi donc, Topsy, m'avez-vous dit que vous les aviez prises?

— Pourquoi?... Maîtresse m'a dit qu'il fallait avouer; je n'ai pu trouver que cela à avouer, dit Topsy en se frottant les yeux.

— Mais il est bien clair que je n'ai pu vouloir vous faire avouer ce que vous n'aviez pas fait; c'est encore là un mensonge.

— C'est pourtant vrai, dit Topsy d'un air ingénu.

— Voyez-vous, dit Rosa, qui jeta sur Topsy un regard indigné, vous n'obtiendrez jamais un mot de vérité de ce démon-là. Si j'étais maître Saint-Clare, je la fouetterais jusqu'au sang.

— Non, non, dit Éva avec un air d'autorité que cette enfant prenait par moments, il ne faut point parler ainsi, Rosa; je ne puis le souffrir.

— Ah! miss Éva, vous êtes trop bonne! Vous ne savez pas comment on fait marcher les nègres. Avec eux, il n'y a qu'un moyen, les rouer de coups. C'est moi qui vous le dis.

— Silence, Rosa, dit Éva; pas un mot de plus!

L'enfant était toute rouge, et son œil étincelait. La chambrière fut atterrée.

— Miss Éva a du sang de Saint-Clare dans les veines, cela est évident. Elle parle, ma foi, tout comme son père, dit-elle en sortant de la chambre.

Éva était debout, les yeux fixés sur Topsy.

Les voilà donc en face l'une de l'autre, ces deux enfants, venues des deux points extrêmes du monde social : celle-ci belle, bien élevée, charmant les regards par sa chevelure dorée, ses yeux profonds, son front noble et intelligent, la grâce et la distinction de ses manières ; celle-là noire, rusée, servile, mais douée d'un esprit pénétrant. En ces deux petits êtres se personnifiaient, d'un côté, la race saxonne, élevée par des siècles de culture et de puissance au plus haut degré de supériorité physique et morale; de l'autre, la race africaine, abrutie par des siècles d'asservissement, d'oppression, d'ignorance, de travail excessif, de vices de toute espèce.

Peut-être quelques-unes de ces pensées commençaient-elles à s'agiter confusément dans l'esprit d'Éva. Mais les pensées d'un enfant ne sont le plus souvent que d'obscurs et vagues instincts, et cette âme si noble couvait bien d'autres sentiments qu'elle ne savait pas encore exprimer. Pendant que miss Ophelia s'étendait sur la criminelle conduite de Topsy, Éva regardait la coupable d'un air triste et préoccupé. Enfin elle lui dit d'une voix douce :

— Pauvre Topsy, qu'avez-vous besoin de voler ? On ne vous laissera désormais manquer de rien... J'aimerais mieux, pour sûr, vous donner quoi que ce soit que de vous le voir voler.

C'était la première parole de bonté qu'entendait l'enfant depuis qu'elle était au monde. Ce ton si doux, ces manières si bienveillantes, firent une étrange impression sur son cœur inculte et sauvage; quelque chose comme une larme brilla dans ses yeux ronds et perçants. Mais à cette émotion succéda presque aussitôt le rire grimaçant qui lui était habituel. Ah! l'oreille qui n'a jamais entendu que des insultes est singulièrement incrédule aux célestes accents qu'inspire la bonté. Topsy ne vit dans les paroles d'Éva qu'une plaisanterie inexplicable. Elle n'y crut pas.

Comment s'y prendre avec Topsy? Miss Ophelia trouvait le cas très-embarrassant. Sa méthode d'éducation lui paraissait décidément inapplicable. Elle jugea à propos de se donner le temps d'y penser. A cet effet, et dans l'espérance que les vertus indéfinissables qu'on attribue aux cabinets noirs agiraient avec succès sur le moral de Topsy, elle l'enferma, en attendant qu'elle eût mis un peu d'ordre dans ses idées.

— Je ne vois, dit-elle à Saint-Clare, aucun moyen de réduire cette enfant sans la fouetter.

— Eh bien, fouettez-la tant qu'il vous plaira. Je vous donne plein pouvoir.

— Il faut toujours fouetter les enfants. Je n'ai jamais ouï dire qu'on pût les élever sans cela.

— Assurément, dit Saint-Clare. Faites ce que vous jugerez convenable. Je me permettrai seulement une observation. J'ai vu battre, j'ai vu assommer cette enfant à coups de fourgon, de pelle, de pincettes, et généralement de tout ce qui se trouvait sous la main de ses bourreaux. Habituée qu'elle est à ces procédés-là, il faudra que vous la fouettiez terriblement pour produire quelque effet sur elle.

— Que faire, alors?

— Grave question que vous soulevez là, cousine!... Vous me feriez plaisir d'y répondre vous-même... Que faire avec un être humain qu'on ne peut gouverner que par le fouet, quand le fouet ne réussit pas? Nous voyons cela tous les jours.

— Sur ma foi, je n'en sais rien. Je n'ai jamais vu un enfant comme celui-ci.

— Nous en avons en foule, et quantité d'hommes et de femmes qui leur ressemblent... Comment les gouverner?

— Vous m'en demandez plus que je n'en sais.

— Plus que je n'en sais moi-même. Les excès, les cruautés révoltantes, qui, de temps à autre, arrivent jusqu'aux journaux, — l'affaire de Prue, par exemple, — d'où cela vient-il? Très-souvent d'un endurcissement graduel qui s'opère à la fois des deux côtés. Le maître devient de plus en plus cruel; l'esclave, de plus en plus insensible. Les mauvais traitements et les coups sont comme le laudanum; il faut augmenter la dose à mesure que la sensibilité diminue. Je m'en aperçus aussitôt que j'eus des esclaves, et, ne sachant où je pourrais m'arrêter dans cette voie, je résolus de n'y jamais entrer, afin de ne pas trop m'endurcir le cœur... Qu'en est-il résulté?... Mes esclaves sont des enfants gâtés; mais j'aime mieux cela que de les abrutir en m'abrutissant moi-même. Vous en avez dit bien long, cousine, sur notre responsabilité relativement à l'éducation des noirs. J'étais impatient de vous voir faire un essai sur cette enfant, que rien ne distingue de la plupart des autres.

— C'est votre système qui les fait ce qu'ils sont, dit miss Ophelia.

— J'en conviens; mais il sont faits, ils existent. Quel parti prendre avec eux?

— Eh bien, je ne puis dire que je vous remercie de m'avoir imposé cette

épreuve; mais il me semble que j'ai là un devoir à remplir. J'essayerai donc, je persévérerai, je ferai de mon mieux.

Et miss Ophelia se mit à l'œuvre avec un zèle et une énergie dignes des plus grands éloges. Elle assigna à son élève des heures et des occupations régulières, et entreprit de lui apprendre à lire et à coudre.

L'enfant apprit à lire assez vite. Elle acquit la connaissance des lettres avec une facilité qui tenait du prodige. En très-peu de temps elle fut en état de lire couramment; mais pour la couture il n'en alla pas de même. Topsy était aussi souple qu'un chat, aussi remuante qu'un singe; elle avait horreur de l'immobilité qu'exige la couture. Elle cassait ses aiguilles, et les jetait par la fenêtre, ou les cachait dans les crevasses du mur. Elle brouillait son fil, le rompait, le salissait, ou bien, par un mouvement inaperçu, elle en jetait au loin des pelotons entiers. Elle avait une agilité de mouvements et un empire sur sa physionomie dignes du jongleur le plus exercé. Miss Ophelia voyait bien que tant d'accidents ne pouvaient être un pur effet du hasard; mais pour prendre la coupable en flagrant délit, il lui aurait fallu une surveillance qui l'aurait absorbée tout entière.

Topsy eut bientôt sa réputation faite dans la maison. Elle n'était jamais à bout de farces, de grimaces, de singeries. Elle dansait, pirouettait, grimpait, chantait, sifflait, imitait tous les sons qui frappaient son imagination. A ses heures de récréation, tous les enfants de la maison couraient derrière elle, la bouche béante d'admiration et d'étonnement, sans en excepter miss Éva, qui semblait fascinée par ce petit diable sauvage, comme une tourterelle l'est quelquefois par le regard étincelant d'un serpent. Miss Ophelia, qui voyait avec chagrin ce goût d'Éva pour la société de Topsy, pria Saint-Clare d'y mettre ordre.

— Bah! dit Saint-Clare, laissez Éva tranquille; Topsy lui fera du bien.

— Une enfant si dépravée!... Ne craignez-vous pas qu'elle ne lui enseigne le mal?

— Non. Il y a des enfants à qui elle pourrait nuire; mais le mal glisse sur l'âme d'Éva comme la rosée sur une feuille de chou; pas une goutte n'y pénètre.

— Ne vous y fiez pas trop. Pour ma part, je ne permettrais jamais à un enfant qui m'appartiendrait de jouer avec Topsy.

— Cela est bon pour vos enfants, mais non pour les nôtres. Il y a longtemps qu'Eva serait gâtée, si elle pouvait l'être.

Topsy avait été d'abord un objet de mépris pour la haute domesticité de la maison; mais bientôt on eut lieu de changer d'opinion à son égard. Il fut constaté que tout mauvais traitement infligé à Topsy était presque immédiatement suivi de quelque accident désagréable. Tantôt des boucles d'oreilles ou quelque colifichet auquel on tenait particulièrement ne se retrouvaient plus; tantôt un vêtement était tout à fait gâté. Un jour, on rencontrait sous ses pas un seau d'eau bouillante; ou bien, au moment de sortir en grande toilette, on était inondé d'eau de vaisselle, et, malgré toutes les investigations, l'auteur du délit n'était jamais découvert. Topsy, à chaque instant, était citée devant la justice domestique, à tous les degrés de juridiction : elle subissait toutes les épreuves avec le plus grand sérieux du monde, et de l'air d'innocence le plus édifiant. Personne n'avait de doutes sur sa culpabilité; mais on n'en trouvait aucune preuve directe, et miss Ophelia était trop juste pour se croire en droit de passer, sans preuves, aux mesures de rigueur.

Tous ces mauvais tours arrivaient, d'ailleurs, précisément lorsqu'ils avaient le plus de chances de rester impunis. Par exemple, si Rosa ou Jane, toutes deux femmes de chambre, étaient l'objet de quelque acte de vengeance, c'était toujours à ces moments, assez fréquents d'ailleurs, où elles se trouvaient en disgrâce auprès de leur maîtresse, et où, par conséquent, leurs doléances devaient rencontrer peu de sympathie. Bref, Topsy fit très-vite comprendre à la domesticité qu'on avait tout à gagner à la laisser tranquille; et c'est ce que l'on fit.

Topsy mettait à tout travail manuel beaucoup de force et de vivacité. Tout ce qu'on lui enseignait, elle l'apprenait avec une rapidité surprenante. En peu de leçons, elle sut faire la chambre de miss Ophelia de façon à contenter toutes ses exigences, si bien que la bonne dame, quoique assez minutieuse, n'y trouvait plus rien à redire. Pour étendre les couvertures, ajuster les oreillers, balayer, épousseter, faire une chambre, comme on dit vulgairement, nulle créature humaine n'égalait Topsy, quand Topsy voulait; mais elle ne voulait pas souvent. Après trois ou quatre jours d'une surveillance patiente et attentive, miss Ophelia pensait-elle que Topsy était entrée enfin dans la bonne voie, et, cessant d'avoir les yeux sur elle, se décidait-elle à sortir ou à s'occuper d'autre chose? Topsy, en une heure ou deux, mettait tout dans un désordre digne du carnaval. Au lieu de faire le lit, elle ôtait les oreillers de leurs taies et y enfonçait sa tête laineuse, laquelle était bientôt grotesquement déco-

rée des plumes qui s'en échappaient de toutes parts. Elle grimpait aux colonnes du lit, montait jusqu'au faîte, et s'y pendait la tête en bas. Elle jetait les draps et les couvertures au milieu de la chambre; elle habillait un traversin avec la robe de nuit de miss Ophelia, et s'en servait pour exécuter des scènes bouffonnes, chantant, sifflant et se faisant des grimaces à elle-même devant le miroir. Bref, pour employer l'expression de miss Ophelia, c'était « Caïn ressuscité. »

Un jour que miss Ophelia, par une négligence inouïe, avait laissé la clef sur son tiroir, elle trouva Topsy la tête enveloppée de son plus beau châle de crêpe de Chine écarlate, dont elle s'était fait un turban. Dans ce costume, elle prenait des poses devant une glace, et semblait répéter un rôle

— Topsy, s'écriait-elle, lorsque sa patience était à bout, qu'est-ce qui vous pousse à faire tout cela?

— Je l'ignore, maîtresse; c'est que je suis méchante, sans doute.

— Je ne sais plus comment m'y prendre avec vous, Topsy.

— Hélas! maîtresse, il faut me fouetter... Mon ancienne maîtresse me fouettait toujours... J'ai l'habitude de ne travailler qu'après avoir été fouettée.

— Mais moi, Topsy, je ne veux pas vous fouetter. Vous faites bien quand vous voulez : pourquoi ne voulez-vous pas?

— Hélas! maîtresse, je suis accoutumée au fouet... Je crois que cela m'est bon.

Miss Ophelia voulut essayer de la recette. Topsy se débattit d'une manière effrayante, cria, gémit, supplia. Une demi-heure après, juchée sur une saillie du balcon, et entourée d'une bande d'enfants qui l'admiraient, elle parlait de toute cette affaire avec le plus profond dédain.

— Le fouet de miss Phelie! il ne tuerait pas un moustique... Qu'elle aille donc voir comme mon ancien maître fait voler la chair!... Il s'y entend, mon ancien maître!

Topsy exagérait toujours ses fautes et ses énormités; évidemment, dans son opinion, elles lui faisaient le plus grand honneur.

— Vous autres nègres, disait-elle à son auditoire, savez-vous que vous êtes tous pécheurs? Oui, vous l'êtes : tout le monde l'est. Les blancs aussi sont pécheurs; miss Phelie le dit. Cependant je crois que les nègres sont les plus grands pécheurs. Mais, Seigneur! auprès de moi vous n'êtes rien. Je suis si terriblement méchante que personne ne peut rien faire de moi. Mon an-

cienne maîtresse passait la moitié de son temps à jurer après Topsy. Je suis, je crois, la plus méchante créature qu'il y ait au monde.

Là-dessus, Topsy faisait une culbute, puis se redressait, vive et pimpante, et se pavanait dans sa gloire.



TOPSY DANS LA CHAMBRE DE MISS OPHELIA.

Elle trouva Topsy la tête enveloppée de son plus beau châle de crêpe de Chine écarlate dont elle s'était fait un turban. Dans ce costume, elle prenait des poses devant une glace,

Le dimanche, miss Ophelia, avec un zèle extrême, enseignait à Topsy le catéchisme. Topsy avait à un très-haut degré la mémoire des mots, et récitait ses leçons avec une facilité vraiment encourageante pour son institutrice.

— Quel profit croyez-vous qu'elle en tire? dit Saint-Clare.

— Cela est toujours utile aux enfants, dit miss Ophelia. On ne peut d'ailleurs se dispenser de le leur apprendre...

— Qu'ils le comprennent ou non?

— Ils ne comprennent pas dans le moment, sans doute; mais cela leur vient quand ils sont devenus grands.

— Cela ne m'est pas encore venu. Et cependant je puis attester que vous me l'avez mis dans la tête d'une façon assez complète, quand j'étais enfant.

— Oh! vous appreniez très-bien, Augustin, et je fondais sur vous de grandes espérances.

— Ah!... est-ce que vous n'en avez plus?

— Je voudrais bien que vous fussiez aujourd'hui ce que vous étiez dans votre enfance.

— Et moi aussi, cousine! c'est un fait... Allons! continuez à catéchiser Topsy... Il se peut encore que vous en obteniez quelque chose.

Topsy, pendant cette discussion, était restée debout, les mains décemment croisées, pareille à une statue de marbre noir. Sur un signe de sa maîtresse, elle continua :

« Nos premiers parents, abandonnés à leur libre volonté, déchurent de l'état dans lequel ils avaient été créés. »

Topsy cligna des yeux, et regarda d'un air interrogatif.

— Qu'y a-t-il, Topsy? dit miss Ophelia.

— S'il vous plaît, maîtresse... cet état, est-ce que c'était le Kentucky?

— Quel état, Topsy?

— Cet état dont ils déchurent... Maître a dit plus d'une fois que nous venions du Kentucky.

Saint-Clare se prit à rire.

— Donnez-lui un sens, dit-il, si vous ne voulez pas qu'elle en trouve un d'elle-même... Ne dirait-on pas qu'il y ait là une théorie de l'émigration?

— Taisez-vous donc, Augustin. Que puis-je faire, si vous riez toujours?

— Allons, je ne troublerai plus vos exercices, sur mon honneur!

Saint-Clare prit son journal et alla s'asseoir dans le salon jusqu'à ce que Topsy eût achevé sa récitation. Elle s'en acquitta fort bien, à cela près que de temps en temps elle transposait certains mots importants de la manière la plus bizarre, et persistait dans son erreur malgré tous les efforts que l'on fai-

sait pour l'en tirer. Saint-Clare, en dépit de toutes ses promesses, prenait un malin plaisir à ces méprises; chaque fois qu'il voulait se divertir, il appelait à lui Topsy, et lui faisait répéter les passages malencontreux, malgré toutes les remontrances de miss Ophelia.

— Comment pouvez-vous penser que je ferai quelque chose de cette enfant, disait-elle, si vous continuez ainsi?

— Allons, j'ai tort; je ne le ferai plus... Mais il est si plaisant de voir ce petit masque s'empêtrer dans vos grands mots!

— Avec cela vous la confirmez dans ses méprises.

— Quel inconvénient y a-t-il?... Un mot, pour elle, est aussi bon qu'un autre.

— C'est vous qui avez voulu que je la formasse au bien. Souvenez-vous d'ailleurs que c'est un être raisonnable, et ne compromettez pas l'influence que vous pouvez avoir sur elle.

— Ah! diantre!... Oui, vous avez raison... mais je suis si méchant, comme dit Topsy.

L'éducation de Topsy fut continuée de cette façon pendant un an ou deux. C'était pour miss Ophelia un tourment qui renaissait chaque jour, une sorte de maladie chronique à laquelle elle avait fini par s'habituer, comme on s'accoutume quelquefois à la névralgie ou à la migraine.

Saint-Clare s'amusait des tours de cette enfant comme on s'amuse de ceux d'un perroquet ou d'un chien de chasse. Topsy venait se réfugier derrière sa chaise chaque fois que ses méfaits la faisaient tomber en disgrâce auprès des autres personnes de la maison, et Saint-Clare, de manière ou d'autre, finissait toujours par faire sa paix. Elle en tirait force pièces de monnaie, et achetait ensuite des noix et des sucreries qu'elle distribuait aux autres enfants de la maison avec une insouciante générosité. Car Topsy avait bon cœur, nous lui devons cette justice; elle aimait à donner, et n'était malfaisante que lorsqu'on l'obligeait à se défendre. Désormais elle fait partie de notre *corps de ballet;* elle y figurera de temps en temps, à son tour, comme les autres acteurs.

CHAPITRE XXI.

Au Kentucky.

Peut-être nos lecteurs reviendront-ils assez volontiers, pour quelques instants, à la case de l'oncle Tom, à la ferme du Kentucky, afin de savoir où en sont les personnages que nous y avons laissés.

L'après-midi s'avançait; les portes et les fenêtres du grand salon étaient ouvertes à deux battants, et livraient passage à toute brise qui, dans un accès de bonne humeur, y voudrait entrer. M. Shelby était assis dans une longue galerie qui, du salon où elle donnait, allait rejoindre, à l'autre extrémité de la maison, un balcon abrité par un tendelet mobile. Nonchalamment adossé sur une chaise, et les talons posés sur une autre, il savourait son cigare d'après-dîner. Mistress Shelby, assise sur le seuil de la porte, s'occupait avec ardeur de quelque difficile broderie. Sa physionomie, cependant, trahissait une certaine préoccupation, et il n'était pas difficile de voir qu'elle attendait une occasion favorable pour mettre en avant le sujet plus ou moins délicat des réflexions qui l'absorbaient ainsi.

— Saviez-vous, dit-elle enfin à son mari, que Chloé avait reçu une lettre de Tom?

— Ah!... vraiment?... Tom, à ce qu'il semble, s'est fait des amis là-bas... Comment va-t-il, ce bon vieux?

— Les gens qui l'ont acheté sont, paraît-il, excellents et tout à fait comme il faut... On le traite à merveille, et il n'a presque rien à faire.

— Ma foi, je suis charmé de ce que vous me dites là... charmé! c'est le mot, reprit avec chaleur M. Shelby. Tom s'est donc fait à son séjour dans le Sud?... Il ne se soucie peut-être que tout juste de nous revenir?

— Au contraire : il s'informe avec beaucoup de soin du temps où l'argent de son rachat sera réalisé.

— Véritablement, je ne saurais le dire, répliqua M. Shelby. Une fois que les affaires se mettent à mal tourner, il est difficile d'arriver au bout de son guignon... On saute d'un trou dans l'autre, comme dans les marais où l'on s'est embourbé... On emprunte à Pierre pour payer Paul, à Paul pour payer Pierre...

et vos derniers billets arrivent à échéance, coup sur coup, avant qu'on ait eu le temps de fumer son cigare et de se retourner pour y faire face... Puis les lettres des créanciers et leurs aimables messages... et le diable et son train; — un tohu-bohu à n'y plus rien connaître.

— Il me semble cependant, mon cher, qu'on pourrait tenter quelque chose pour aligner un peu les comptes... Par exemple, si nous vendions nos chevaux... voire une de nos fermes... pour mettre à jour tout cet arriéré.

— Y pensez-vous, Émily? le bel expédient... Tenez, ma chère, vous êtes la meilleure femme du Kentucky; mais il vous manque le sentiment de votre incapacité en affaires... Les femmes n'y connaissent rien, et ne peuvent y rien connaître.

— Enfin, reprit mistress Shelby, ne pourriez-vous me donner un aperçu des nôtres?... au moins un tableau de toutes nos dettes, et un autre de tout ce que nous possédons; puis j'essayerais, avec votre permission, de voir à vous aider par quelques économies.

— Bon Dieu, Émily, m'allez-vous persécuter?... Je ne saurais vous mettre au courant d'une manière exacte... je puis bien me rendre compte, par à peu près, de ce qu'il en doit être... mais si vous croyez qu'on arrondit, qu'on brasse une situation, comme Chloé un de ses pâtés, c'est là une erreur complète... Je vous répète que vous n'entendez rien aux affaires.

Ici M. Shelby, ne voyant aucun autre moyen de donner plus de force à ses raisons, prit le parti d'élever la voix. — Ce qui est à coup sûr la manière d'argumenter la plus commode et la plus persuasive, quand un mari cause affaires avec sa femme.

Mistress Shelby cessa de parler, non sans une sorte de soupir. Le fait est que, nonobstant les allusions de son mari à son incapacité féminine, elle avait un esprit lucide, positif, pratique au dernier point, et une force de caractère en tout point supérieure à celle de son époux; en sorte que rien ne s'opposait, comme il avait l'air de le penser, à ce qu'elle prît la direction de ses affaires d'intérêt. La pauvre femme avait à cœur de remplir les engagements qu'elle avait contractés vis-à-vis de Tom et de Chloé; et la tristesse la gagnait en voyant combien de circonstances décourageantes venaient à la traverse.

— Ne pensez-vous pas, reprit-elle, que, de manière ou d'autre, nous pourrions nous procurer cet argent?... pauvre tante Chloé!... elle a pris la chose si fort à cœur!

— Tant pis... tant pis... je me suis un peu trop pressé de promettre... du moins j'ai lieu de le craindre... Peut-être vaudrait-il mieux lui dire de suite ce qui en est... et faire en sorte qu'elle prît une bonne fois son parti... D'ici à un an ou deux, Tom aura une autre femme... mieux vaudrait pour elle s'arranger, sans trop de retard, avec quelqu'un.

— J'ai enseigné à nos serviteurs, monsieur Shelby, que leurs ménages étaient aussi sacrés que les nôtres... il me serait absolument impossible de donner à Chloé le conseil que vous dites.

— C'est un malheur, ma femme, que de les avoir ainsi embarrassés d'une moralité qui ne convient ni à leur condition actuelle, ni à leurs perspectives d'avenir... Telle a toujours été ma pensée.

— Cette morale n'est que celle de la Bible, monsieur Shelby.

— Très-bien, Émily; je n'ai jamais prétendu, vous le savez, aller à l'encontre de vos notions religieuses... seulement, elles me semblent s'adapter assez mal aux besoins de créatures ainsi placées dans ce bas monde.

— Vous avez raison, je l'avoue, répondit mistress Shelby, et c'est pourquoi, de toute mon âme, je déteste cet état de choses... Sachez-le bien, mon ami, je ne puis me délier des promesses que j'ai faites à ces pauvres êtres sans appui... S'il le faut absolument pour me mettre en état de les tenir, je donnerai des leçons de musique... Je sais que cela me rapporterait assez d'argent, et, l'ayant gagné moi-même...

— Émily, vous ne vous abaisseriez pas à ce point!... Quant à moi, je ne saurais y consentir.

— M'abaisser?... Mais quelque chose pourrait-il m'abaisser autant que de manquer à ma promesse envers ces malheureux? Certes, je ne puis le croire.

— Allons, vous êtes toujours dans l'héroïque et la philosophie transcendante, dit M. Shelby. Mais je suis certain que vous y réfléchirez à deux fois, avant de vous jeter dans cette aventure à la don Quichotte.

Ici la conversation des deux époux fut interrompue par Chloé, qui parut à l'extrémité de la verandah.

— S'il vous plaît, maîtresse, disait-elle.

— Qu'y a-t-il donc, Chloé? dit mistress Shelby, se levant et allant à l'extrémité du balcon.

— Si maîtresse voulait descendre et regarder un peu ces volailles.

Mistress Shelby sourit en voyant de quel air imposant sa cuisinière se tenait

debout à côté d'un paquet de poulets et de canards liés par les pattes et gisant à ses pieds.

— J'étais là, me demandant si maîtresse ne voudrait pas, ces jours-ci, un pâté de volaille.

— Mon Dieu, Chloé... faites à votre guise... Je n'y attache pas autrement d'importance.

Chloé venait de ramasser son vivant faisceau, et le maniait, le remaniait, d'un air fort distrait. Il était clair qu'elle songeait à tout autre chose qu'à ses poulets. Enfin, avec ce rire contraint et saccadé qui accompagne si souvent, chez les nègres, une proposition dont l'issue leur paraît douteuse :

— Bon Dieu, dit-elle, pourquoi donc maître et maîtresse se mettent-ils tant en peine d'avoir de l'argent... sans songer à tirer parti de ce qu'ils ont sous la main?...

Et Chloé se prit à rire de nouveau.

— Je ne vous comprends pas, Chloé, dit mistress Shelby, ne doutant nullement, aux façons de sa cuisinière, que celle-ci n'eût écouté, du premier au dernier mot, la conversation qu'elle et son mari venaient d'avoir.

— Oh!... bon Dieu, maîtresse, reprit Chloé, riant toujours, il y a bien d'autres gens qui louent leurs nègres, et qui en tirent de l'argent... au lieu de garder chez soi tout un troupeau qui vous dévore, et la maison avec.

— Eh bien, Chloé, quels sont, à votre avis, ceux que nous devrions louer ainsi?

— Bon Dieu, maîtresse... je n'ai pas d'avis, moi... Seulement j'ai entendu dire à Sam qu'il y avait là-bas, à Louisville, un de ces... *tapissiers*, je crois qu'on les appelle, qui a besoin, dit-il, d'une bonne aide pour les gâteaux, les pâtés, et autres choses de ce genre... Et il dit, comme cela, — Sam me l'a rapporté, — qu'il donnerait quatre dollars par semaine.

— Eh bien, Chloé?...

— Dam, maîtresse... Je pensais de mon côté qu'il serait bien temps que Sally se mît à la besogne... Voici déjà des années que je lui donne des leçons... elle en sait, tout bien vu, à peu près autant que moi... Et si maîtresse consentait à me laisser partir... eh bien, je... j'aiderais à trouver l'argent... Je n'ai pas peur de mettre mes pâtés et mes gâteaux à côté de ceux que peut faire aucun de ces... *tapissiers*.

— Pâtissiers, Chloé!...

— Oh!... maîtresse... le mot n'y fait rien... Ils ont de si drôles de noms, là-bas.

— Mais, Chloé, voulez-vous donc quitter vos enfants?

— Bon Dieu! maîtresse... les garçons, à présent, sont assez grands pour travailler... Ils ne s'en tirent pas trop mal... et Sally se chargera de la petite... C'est une enfant si raisonnable... Elle ne prendra pas grand temps à élever.

— Louisville n'est pas tout près d'ici.

— Bon Dieu! qu'est-ce que cela fait?... C'est dans le bas de la rivière, n'est-ce pas?... un peu plus près de mon pauvre vieux, peut-être?... dit Chloé qui donna une tournure interrogative à cette dernière phrase, et leva les yeux vers mistress Shelby.

— Non, Chloé, vous en serez à bien des centaines de *miles*, répondit celle-ci.

La physionomie de Chloé s'attrista subitement.

— N'importe, reprit sa maîtresse, votre départ pour Louisville vous rapprochera de lui... Certainement, Chloé, vous pouvez partir... Vos gages, jusqu'au dernier *cent*, seront mis soigneusement de côté pour le rachat de votre mari.

Aussi promptement qu'un rayon de soleil change en argent la surface plombée d'un épais nuage, ainsi s'éclaira soudain la face noire de Chloé; — elle rayonnait véritablement.

— Bon Dieu! s'écria-t-elle... maîtresse n'est-elle pas vraiment bonne?... Voilà justement l'idée que j'avais... parce que, voyez-vous, je n'aurai besoin ni d'habillements, ni de souliers, ni de rien du tout... J'économiserai jusqu'à un *cent*... Et combien de semaines y a-t-il dans l'année, maîtresse?

— Cinquante-deux, répondit mistress Shelby.

— Bon Dieu! est-il possible?... et quatre dollars par chaque semaine, au bout de ce temps, combien cela fait-il?...

— Deux cent huit dollars, dit mistress Shelby.

— Bah!... vrai?... reprit Chloé dont l'accent exprimait la surprise et le bonheur... Et au bout de combien de temps, maîtresse, aurai-je fini de gagner la somme?

— Ah!... il vous faudrait quatre ou cinq ans, ma pauvre Chloé... mais soyez tranquille... vous n'aurez pas tout à faire... Je trouverai bien moyen de vous aider un peu.

— Ah!... ne parlons pas de leçons, ou de rien de pareil, maîtresse...

Maître a bien raison de ne le point vouloir... Cela ne conviendrait en aucune manière... Tant que j'aurai des mains à mon service, j'espère bien que personne de la famille n'en sera réduit là...

— Ne craignez rien, Chloé, dit mistress Shelby souriant, je veillerai sur l'honneur de la famille... Mais quand comptez-vous partir?...

— Ma foi... je ne m'attendais à rien... Il y a seulement ce Sam qui va conduire quelque poulains à la rivière, et qui me conseillait de partir avec lui... aussi j'avais fait mon paquet... Si maîtresse le voulait, je partirais avec Sam, demain matin... Maîtresse n'aurait qu'à écrire ma *passe*... et un petit mot de certificat.

— Eh bien, Chloé, je me charge de tout cela... pourvu que M. Shelby n'y trouve rien à redire... Il faut, avant tout, que je lui parle.

Mistress Shelby remonta dans les appartements, et Chloé ravie retourna dans sa case, pour y compléter ses préparatifs de départ.

— Bon Dieu, maître George... vous ne vous doutez pas que je m'en vais demeurer à Louisville, dit-elle à son jeune maître qu'elle trouva chez elle, occupé à ranger les vêtements de la petite fille. Je pensais avoir le temps de remettre à bien les hardes de la petiote... mais je m'en vais, maître George... je m'en vais gagner quatre dollars par semaine... et maîtresse aura soin de ramasser tout cet argent, pour racheter mon pauvre vieux.

— Bah! dit George... voilà ce qui s'appelle une fameuse affaire... Et comment vous en allez-vous?

— Avec Sam, demain matin... et maintenant, maître George... bien sûr que vous allez vous mettre à cette table, et tout de suite écrire à mon vieux pour lui dire ce qui se passe... pas vrai, jeune maître?

— Certes, dit George... l'oncle Tom sera enchanté d'entendre parler de nous... Je vais aller à la maison chercher du papier et de l'encre... et ensuite, savez-vous, tante Chloé... je lui parlerai aussi des poulains nouveaux... et de tout le reste.

— Pour sûr, pour sûr, maître George... partez vite, et vous trouverez par ici, en revenant, un morceau de volaille, ou quelque autre chose de bon... Ah! dame... vous n'aurez plus beaucoup de ces petits soupers que vous faisait faire votre pauvre vieille tante.

CHAPITRE XXII.

L'herbe se flétrit ; la fleur se fane.

La vie s'en va pour tous de même, un jour après l'autre. Ainsi passa-t-elle, pour notre ami Tom, jusqu'au moment où deux années se furent écoulées. Bien que séparé de tout ce qui était le plus cher à son cœur, bien que ramené par de vifs élans vers la terre lointaine où il avait laissé cette moitié de lui-même, encore n'eut-il jamais la conscience complète d'un malheur irrémédiable et sans compensations. La sensibilité humaine est, après tout, une harpe si bien et si solidement montée, qu'à moins de rompre à la fois toutes ses cordes, on n'en détruit pas absolument la consonnance harmonieuse. On s'en aperçoit en revenant par la pensée sur les temps qui ont paru des temps d'épreuve et de privations, et quand un souvenir impartial nous atteste que chaque heure, à mesure qu'elle passait, apportait avec elle son contingent de distractions et d'allégements. De sorte qu'à ces époques néfastes elles-mêmes, si nous étions loin du bonheur complet, encore n'étions-nous pas complétement malheureux.

Dans son unique bibliothèque, — on sait ce qu'elle était, — Tom avait lu l'histoire de cet homme qui, « dans quelque état qu'il fût, apprenait à en tirer de quoi se trouver content. » Cet exemple lui semblait bon à suivre, cet enseignement fort raisonnable; ils s'accordaient merveilleusement avec les habitudes de tempérance morale et le calme réfléchi qu'il avait puisés dans la lecture du livre où se trouve ce passage remarquable.

La lettre qu'il avait envoyée à sa famille et dont nous avons parlé dans le chapitre précédent, reçut en son temps la réponse rédigée par maître George, réponse écrite en bonne grosse écriture ronde, écriture d'écolier que Tom déclarait, avec admiration, « lisible d'un bout de la chambre à l'autre. » Elle renfermait plusieurs menues nouvelles, de la nature la plus consolante, que nos lecteurs connaissent déjà : celle, entre autres, du départ de Chloé pour Louisville, où elle gagnait, chez un pâtissier, des sommes énormes, toutes destinées à la rançon de Tom. Moïse et Pierrot travaillaient de mieux en mieux, et la petite

courait la maison du matin au soir, surveillée plus spécialement par Sally, mais, en général, par toute la famille.

Pour le présent, la case de Tom était fermée; mais George s'étendait avec complaisance sur les additions et décors qu'elle recevrait lorsque le maître absent reviendrait en prendre possession.

Le demeurant de la lettre consistait en une liste complète des études de George à son école, chaque science ayant les honneurs d'une belle majuscule ornée. Ensuite venaient les noms donnés à quatre nouveaux poulains, nés sur le domaine depuis le départ de Tom; et immédiatement après, par une transition toute naturelle, George annonçait à Tom que M. et mistress Shelby se portaient fort bien. Le style de cette juvénile épître était d'une concision remarquable; Tom, néanmoins, la jugea une des compositions les plus merveilleuses qui eussent paru dans les temps modernes. Il ne se lassait pas de la contempler, et tint même conseil avec Éva sur l'opportunité qu'il y aurait à la faire encadrer, pour la suspendre dans sa chambre. L'unique obstacle à la réalisation de ce beau plan fut la difficulté de faire paraître à la fois, sous le verre, le *recto* et le *verso* de la même feuille.

L'intimité qui s'était établie entre Éva et Tom semblait grandir à mesure que grandissait l'enfant elle-même. Nous aurons quelque peine à définir exactement la place qu'elle occupait dans l'âme impressionnable et tendre de ce fidèle serviteur. Il l'aimait comme ces êtres fragiles que tant de dangers menacent ici-bas; en même temps, il la vénérait comme une nature supérieure et presque divine. Ses regards levés sur elle étaient ceux que le matelot des côtes italiennes jette sur le *Bambino,* l'image de Jésus enfant, mélangés de respect et d'amour. Satisfaire un de ses jolis caprices, réaliser un de ces mille petits souhaits qui donnent à l'imagination d'un enfant les teintes changeantes d'un bel arc-en-ciel, était le plus grand plaisir de Tom. Au marché, le matin, il guettait l'établi des bouquetières pour lui rapporter les plus belles fleurs : il glissait dans sa poche l'orange ou la pêche la plus magnifique pour la lui offrir au retour; et le plus charmant tableau qu'il aimât à contempler était cette belle tête radieuse qui se penchait à la porte, tandis qu'Évangéline, anticipant de loin sur son arrivée, lui adressait sa question d'enfant : « Eh bien! oncle Tom, que me rapportez-vous aujourd'hui? »

Éva, de son côté, n'était pas en reste. Précoce à tous égards, elle lisait en perfection; la justesse toute musicale de son oreille, sa promptitude à saisir

les beautés de la poésie, son instinctive sympathie pour tout ce qui s'offrait à elle de grandiose et de noble, lui faisaient lire la Bible avec une expression toute nouvelle pour son humble auditeur. Elle lut, d'abord, uniquement afin de faire plaisir à Tom; mais bientôt son ardente imagination, ainsi que certaines plantes enroulent leurs vrilles souples et tenaces autour d'un tronc majestueux, se prit aux sublimes aspérités du livre divin; et bientôt Éva aima ce livre pour les aspirations étranges qu'il éveillait en elle, pour les émotions à la fois vagues et puissantes qu'il lui causait, et qui répondent en effet si bien aux besoins de certaines natures d'enfant, rêveuses et passionnées.

Les portions de ce merveilleux livre qu'elle goûtait par-dessus tout étaient la Révélation et les Prophéties, peintures où abondent les tableaux frappants, les splendeurs mystérieuses, et une ferveur de style d'autant plus saisissante que le sens caché se dérobe parfois à la curiosité la plus attentive. Les deux enfants, le vieux comme la jeune, se trouvaient parfaitement d'accord en ceci, et leurs impressions étaient les mêmes. Tout ce qu'ils pouvaient comprendre, en s'aidant l'un l'autre, c'est qu'une gloire quelconque leur serait un jour révélée; des prodiges sans nombre peuplaient un avenir vers lequel s'élançait, sans pouvoir s'en rendre compte, leur âme charmée. Or il n'en est pas de la science morale comme du savoir d'un ordre purement matériel, où rien ne peut servir dont on n'a pas la complète intelligence. L'âme veille, étrangère, craintive, entre deux éternités impénétrables : l'éternel passé, l'avenir éternel. Il ne fait jour autour d'elle que sur un espace étroitement circonscrit; elle obéit donc à une loi de son être quand elle est attirée vers les ténèbres de l'inconnu. Dans le ciel, marche devant elle la colonne nuageuse. Il en sort des voix cachées, des ordres obscurs, qui trouvent en elle des échos, des réponses, dont le secret lui échappe. Aussi quand la Bible lui déroule une série de tableaux mystiques, incompréhensibles en apparence, elle les recueille comme autant de talismans, de pierres précieuses, où sont gravées, en caractères hiéroglyphiques, des vérités éternelles. Elle les recueille au plus intime recès de son être, sûre d'en pénétrer le sens lorsque le voile du temple aura cessé de lui être une barrière infranchissable.

Au temps où ce récit nous a conduits, la famille Saint-Clare, abandonnant tout à fait la ville, était allée s'établir dans la maison de campagne dont nous avons déjà parlé, au bord du lac Pontchartrain. C'est ce que font, en général, ceux des habitants de la Nouvelle-Orléans auxquels il est loisible d'échanger

l'étouffante chaleur qu'on y ressent en été contre les fraîches brises marines et la salubre atmosphère des rives du lac.

La *villa* de Saint-Clare était un de ces cottages tels qu'on les construit aux Indes, entourés de légères verandahs en bambous, et, de tous côtés, ouvrant sur des jardins ou des plantations d'agrément. Le salon où se réunissait la famille donnait sur un grand parterre, égayé, parfumé par les plus éclatants produits de la végétation tropicale, et à travers lequel de sinueux sentiers descendaient jusqu'à la marge humide du lac argenté. La surface mobile de ses eaux, étendues par vastes nappes, renvoyait au soleil rayons pour rayons : — spectacle qui varie à chaque heure du jour, et que chaque heure semble rendre plus magnifique.

Nous voici devant un de ces couchers de soleil dont l'ardeur intense enflamme tous les points de l'horizon, devenu comme une auréole splendide, et transforme en un autre ciel la face dorée des eaux. Sur le lac, empourpré par endroits d'une splendeur métallique, glissent çà et là quelques navires aux blanches ailes, qu'on prendrait pour des enfants de l'air. Çà et là scintille quelque petite étoile d'or, perceptible encore dans cet immense éclat, et qui semble, penchée sur l'eau qui la reflète, s'y mirer toute tremblante.

Au bas du jardin, sous un berceau de feuillage, Éva et Tom partageaient un petit banc de gazon : c'était un dimanche soir. La Bible d'Éva reposait, ouverte, sur ses genoux. Elle lisait : « Et je vis un océan de verre mêlé de feu... »

— Tom, dit Éva s'arrêtant tout à coup, et montrant du doigt le lac... Tom, le voici!...

— Quoi donc, miss Éva ?

— Là... ne le voyez-vous pas?... — montrant toujours les flots cristallins dont les ondulations, les flexions lentes et régulières faisaient miroiter la lumière céleste en reflets nombreux... — le voilà, *l'océan de verre mêlé de flamme...*

— C'est assez cela, miss Éva, dit Tom.

Et il se mit à chanter :

Ah! si j'avais les ailes de l'aurore,
Je fuirais au rivage de Chanaan.
Des anges éclatants m'emporteraient dans ma demeure,
Au sein de la Jérusalem nouvelle.

— Où pensez-vous qu'elle est, la nouvelle Jérusalem, oncle Tom?

— Là-haut... dans les nuages, miss Éva.

— Alors, c'est probablement ce que je vois... Regardez là-haut ces nuées qui ressemblent à de grandes portes de nacre... et par delà, vous pouvez voir... loin, bien loin... des profondeurs toutes dorées... Tom, chantez-moi ce couplet où il est question « d'esprits étincelants. »



TOM ET ÉVA SOUS LE BERCEAU DE FEUILLAGE.

Tom et Éva partageaient un petit banc de gazon : c'était un dimanche soir. La Bible d'Éva reposait, ouverte, sur ses genoux.

Tom chanta les paroles d'une hymne méthodiste généralement connue :

Je vois un chœur d'étincelants esprits
Qui se repaissent des gloires célestes.

Ils sont tous en robe blanche et sans tache;
Ils portent aux mains la palme triomphale.

— Eh bien, oncle Tom... je *les* ai vus, dit Éva.

Tom ne mit pas le plus léger doute en face de cette assertion si positive, — et même elle ne lui causa pas la moindre surprise. Si Éva lui eût aussi bien dit : *Je suis allée au ciel...* il aurait trouvé la chose tout à fait probable.

— Ils viennent parfois me visiter, pendant que je dors, continua la petite Éva dont les yeux devinrent rêveurs; et, à voix basse, elle murmurait :

Ils sont tous en robe blanche et sans tache;
Ils portent aux mains la palme triomphale.

— Oncle Tom, reprit-elle ensuite... vous ne savez pas? *j'y vais*, moi aussi.

— Où donc, miss Éva?

L'enfant se leva et montra du doigt le ciel. Les vives clartés du soir faisaient rayonner, d'une façon presque surnaturelle, ses boucles d'or, ses joues colorées de pourpre; et ses yeux restaient ardemment levés vers la voûte ardente.

— Je vais *là*, dit-elle, trouver « les esprits étincelants. » Oui, Tom, avant longtemps j'y serai.

Le fidèle cœur du vieillard reçut de ces mots une atteinte poignante; et, tout d'un coup, Tom vint à songer qu'en effet, depuis six mois, il voyait s'effiler les petites mains d'Éva, sa peau devenir plus transparente, et sa respiration plus courte, plus haletante. Il songea aussi que maintenant, lorsqu'elle jouait ou courait par les jardins, elle, jusqu'alors infatigable, en peu d'instants elle se trouvait languissante et lasse. Il avait entendu fréquemment miss Ophelia se plaindre de ne pouvoir arrêter par aucun remède une toux qui épuisait l'enfant; et, dans ce moment même, les joues d'Éva, ses petites mains brûlantes, trahissaient les symptômes d'une de ces fièvres qui consument lentement leurs victimes. Comment la pensée tout à l'heure exprimée par sa jeune maîtresse ne lui était-elle jamais venue à l'esprit?...

A-t-il existé des enfants comme Éva? Il en existe très-certainement, mais on ne les a guère vus. Leurs noms, vous les avez lus sur le marbre des tombes; leurs doux souvenirs, leurs célestes regards, leurs manières à part, leurs paroles étranges, gisent, précieux souvenirs, au fond des cœurs qui aspirent à les rejoindre. Dans combien de familles n'entendez-vous pas se perpétuer la

tradition que toutes les bonnes qualités, toutes les grâces des survivants, ne sont rien auprès des charmes tout singuliers de *l'enfant qui n'est plus?* On dirait que le ciel nourrit, parmi les phalanges angéliques, une race de séraphins dont la mission spéciale est d'apparaître un moment sur cette terre pour y conquérir les sympathies rebelles du cœur humain, et, s'envolant presque aussitôt, les emporter au ciel, moisson agréable à Dieu. Quand vous voyez luire, dans les yeux d'un enfant, cette flamme d'origine inconnue; — quand sa jeune âme se révèle par un dire plus sage et plus doux que celui des autres enfants, — n'espérez pas alors le garder à vos côtés. Le sceau divin est déjà sur son front, et, dans ses regards, cet éclat qui vous surprend, c'est un reflet de l'immortelle lumière.

Ainsi de toi, Éva chérie!... Charmante étoile du séjour domestique, tu passes, tu vas disparaître; — et ceux qui t'aiment le mieux n'en savent rien.

La conversation de Tom et d'Éva fut interrompue par miss Ophelia qui appelait l'enfant à cris pressés.

— Éva!... Éva!... Voyons, ma fille!... Le serein commence à tomber... Il ne faut pas ainsi rester au grand air...

Éva et Tom se hâtèrent de rentrer.

Miss Ophelia était versée de longue main dans tout ce qui tient à l'éducation physique des enfants. D'ailleurs, née dans la Nouvelle-Angleterre, elle connaissait bien les perfides approches de ce mal insidieux et lentement fatal qui couche dans la tombe un si grand nombre de créatures, les plus belles, les plus aimées, et, lorsque pas une fibre en elles ne semble encore brisée, les a déjà irrévocablement scellées pour la mort.

Elle s'était alarmée de cette toux légère et sèche, de ces joues plus animées chaque jour; ni l'éclat des yeux, ni ce faux épanouissement que la fièvre donne au visage, n'avaient déçu son regard vigilant.

Elle avait essayé de communiquer ses inquiétudes à Saint-Clare; mais il repoussait en général les suggestions de ce genre avec une vivacité pétulante, fort différente de son insouciance habituelle.

— Allons, cousine, vous voilà croassant comme un oiseau de funeste augure... Pourquoi cela? J'ai ces présages en horreur, répondait-il d'ordinaire... Ne voyez-vous pas que tout cela tient à la croissance de l'enfant?... Les enfants s'affaiblissent toujours quand ils grandissent si vite.

— Mais cette toux?...

— Ah!... laissez là cette toux!... Ce n'est rien, cela... Elle a peut-être pris un petit rhume.

— Eh!... voilà pourtant comment a commencé la maladie d'Élisa Jane... voilà ce qu'on remarqua d'abord chez Ellen et Maria Sanders.

— Ah! pour Dieu! faisons trève à cette fantasmagorie de nourrice effrayée... Vous autres, gens d'expérience, vous devenez si prudents, si avisés, qu'un enfant ne saurait tousser, ni éternuer, sans que vous ne désespériez aussitôt de sa vie. Vous n'avez qu'à prendre soin d'Éva, la tenir à l'abri de l'air du soir, ne point la laisser jouer plus que de raison, et vous la verrez bientôt rétablie.

Ainsi parlait Saint-Clare; mais il était en proie à une inquiétude, à une agitation nerveuse qui ne lui permettaient guère de dissimuler ses craintes au sujet d'Éva. Il la couvait sans cesse d'un regard fiévreux, répétant à satiété que l'enfant allait tout à fait bien; que cette toux était parfaitement insignifiante; qu'elle venait d'une de ces petites affections de l'estomac auxquelles on est sujet à cet âge. En revanche, il la quittait bien moins que par le passé, il l'emmenait bien plus souvent dans ses promenades à cheval; et, tous les deux ou trois jours, il rapportait au logis quelque recette de boisson fortifiante; — non pas, s'empressait-il de dire, que l'enfant en eût besoin le moins du monde... mais, dans tous les cas, elle ne pouvait que s'en trouver mieux.

S'il faut tout dire, ce qui lui allait le plus au fond du cœur, parmi ces symptômes inquiétants, c'était le développement, chaque jour plus rapide, que prenaient les sentiments et les idées de l'enfant en péril. Sans rien perdre du gracieux abandon de son âge, elle laissait échapper parfois, comme à son insu, des mots d'une telle portée, empreints d'une sagesse tellement extraordinaire, qu'ils semblaient lui être inspirés d'en haut. En pareil cas, Saint-Clare sentait un frisson glacé dans tout son être, et il étreignait sa fille de ses bras, comme si cette étreinte pouvait l'y retenir à jamais. Puis, dans son cœur irrité, naissait un sentiment de révolte contre les arrêts crüels du destin, une folle résolution de la garder envers et contre tous, de ne la laisser partir à aucun prix.

L'enfant, elle, semblait s'absorber, de cœur et d'âme, dans des œuvres de tendresse et d'amour. Généreuse, elle l'avait toujours été par instinct; mais à son désir de donner se mêlait maintenant une réflexion, un discernement, attributs de femme faite, que chacun était forcé de remarquer. Elle aimait encore à jouer avec Topsy et avec les autres petits négrillons; mais dans leurs

ébats, elle figurait plus volontiers comme simple spectatrice; et, lorsqu'elle avait passé une demi-heure à s'amuser des bizarres inventions de Topsy, — tout à coup, une ombre passait sur sa figure encore souriante, ses yeux se voilaient d'une sorte de brume, et ses pensers s'envolaient au loin.

— Maman, dit-elle un jour, tout soudainement, à sa mère... pourquoi n'apprenons-nous pas la lecture à nos serviteurs?

— Quelle question, ma petite!... Cela ne se fait pas.

— Et pourquoi? reprit Éva.

— Parce qu'il ne leur sert à rien de savoir lire. Ils n'en travailleraient pas mieux, et ils n'ont pas autre chose à faire ici-bas.

— Mais, maman... pour connaître la volonté de Dieu... ils devraient lire la Bible

— Oh!... ils peuvent en entendre lire tout ce qu'il leur faut.

— Il me semble, maman, que la Bible doit être lue par chacun pour son propre compte... Ils peuvent avoir besoin de cette lecture, sans que personne soit là pour la leur faire.

— Éva... vous êtes une bizarre enfant, lui dit sa mère.

— Miss Ophelia, continua Éva, n'a pas manqué de donner à Topsy des leçons de lecture.

— Oui... et vous voyez le bien qui en est résulté!... Topsy est certainement la plus mauvaise petite gale que j'aie jamais vue.

— Et la pauvre Mammy, dit Éva, comme elle aime la Bible!... comme elle voudrait pouvoir la lire!... et que fera-t-elle quand je ne pourrai plus la lui lire moi-même?

Marie était fort occupée à ranger le contenu d'un tiroir, et répondit tout naturellement:

— Il va sans dire, Éva, que vous aurez bientôt autre chose à faire, et ne pourrez plus, comme à présent, vous constituer la lectrice de nos domestiques... Ce n'est pas qu'il ne soit très à propos et très-convenable de leur lire la Bible... Je le faisais moi-même autrefois... quand je me portais bien... mais lorsque vous irez dans le monde, lorsqu'il faudra vous occuper de votre toilette, vous n'aurez plus le temps d'y songer... Venez voir un peu, ajouta-t-elle... venez voir les bijoux que je vous donnerai pour votre début dans les salons... Je les portais naguère à mon premier bal... Vraiment, Eva, je fis sensation.

Éva prit l'écrin, et du bout des doigts souleva une rivière de diamants. Ses

grands yeux pensifs s'arrêtèrent sur leurs brillantes facettes; mais il était évident qu'elle pensait à tout autre chose.

— Quel air indifférent, ma petite! lui dit sa mère.

— Maman... est-ce que cela vaut beaucoup d'argent?

— Je vous en réponds... Mon père les avait envoyé chercher en France... C'est toute une petite fortune.

— Je voudrais bien les avoir, dit Éva, pour en faire ce qu'il me plairait.

— Et qu'en feriez-vous?

— Je les vendrais... j'achèterais une maison dans les États libres... j'y conduirais tous nos gens d'ici, et je louerais des maîtres qui leur apprendraient à lire et à écrire.

Éva fut interrompue par l'éclat de rire que son beau plan arrachait à sa mère.

— Ah! vous voudriez fonder une école primaire?... Et ne leur donneriez-vous point des leçons de piano... ne leur apprendriez-vous pas aussi à peindre sur velours?...

— Je leur enseignerais à lire la Bible, à écrire eux-mêmes leurs lettres, à lire eux-mêmes celles qui leur seraient adressées, répondit Éva très-gravement... Je sais qu'il leur est fort pénible de ne pouvoir rien faire de tout cela... Tom s'en afflige... Mammy aussi... presque tous, enfin, le regrettent... Et je trouve injuste qu'il en soit ainsi.

— Allons, Éva, vous n'êtes qu'une enfant... Vous n'entendez rien à tout cela, dit Marie... D'ailleurs votre bavardage me fait mal à la tête.

Marie avait toujours un mal de tête en réserve pour interrompre tout entretien qui ne lui plaisait point.

Éva sortit sans faire de bruit; mais, à partir de ce moment, elle donna fort assidûment à Mammy des leçons de lecture.

CHAPITRE XXIII.

Henrique.

Vers cette époque, le frère de Saint-Clare, Alfred, vint passer un ou deux jours avec sa famille, sur les bords du lac. Il était accompagné de son fils, jeune garçon d'une douzaine d'années.

Rien de plus curieux, rien de plus beau à voir ensemble que ces deux frères jumeaux. La nature, au lieu de leur donner la parfaite ressemblance qui trahit d'ordinaire l'identité de naissance, s'était complu à les faire dissemblables à tous égards; et cependant un lien mystérieux les unissait dans une affection plus étroite qu'elle ne l'est ordinairement entre deux frères.

Ils aimaient à errer ensemble, bras dessus bras dessous, dans les sentiers du parc et les allées du jardin : Augustin, avec ses yeux bleus et sa chevelure dorée, sa taille flexible, ses traits animés; Alfred, avec ses yeux noirs, son profil romain, sa forte structure, son maintien hardi. Ils se raillaient perpétuellement l'un de l'autre, critiquant avec une verve réciproque leurs opinions et leurs façons d'agir, et néanmoins, ils n'en étaient pas d'un *iota* moins désireux de se retrouver ensemble. Par le fait, la force du contraste semblait les unir comme cette attraction qui pousse l'un vers l'autre les pôles opposés de l'aimant.

Henrique, le fils aîné d'Alfred, était un bel enfant de noble tournure; ses yeux noirs petillaient d'esprit et de vie. A peine eut-il été présenté à sa cousine Évangéline, qu'il parut fasciné par ses grâces, d'un ordre si relevé.

Éva montait de préférence un petit *poncy* blanc, aux mouvements aussi doux que ceux d'un berceau, et docile comme sa petite maîtresse. Tom venait d'amener ce joli animal sous la verandah, derrière la maison, tandis qu'un petit mulâtre de treize à quatorze ans y conduisait, de son côté, un petit cheval arabe, parfaitement noir, qu'on avait fait venir à grands frais pour Henrique.

Grand sujet d'orgueil pour ce bel enfant que la possession d'une pareille monture. Aussi, en allant prendre les rênes des mains de son *groom*, il le regarda fixement, et son front se couvrit d'un nuage.

— Que signifie ceci, Dodo?... chien de paresseux!... mon cheval n'a pas été étrillé ce matin?

— Si fait, maître, répliqua Dodo, dans l'attitude la plus soumise... C'est depuis lors qu'il s'est sali...

— Voulez-vous bien vous taire, impertinent maraud! dit Henrique, levant son fouet... Comment vous permettez-vous d'ouvrir la bouche?

Le jeune garçon qu'il interpellait si rudement était un de ces jolis mulâtres dont les yeux ont tant d'éclat. Un peu plus âgé que Henrique, il avait le front haut, les cheveux bouclés, indices certains de sa filiation européenne. On s'en

serait aperçu d'ailleurs à la vive rougeur qui vint colorer ses joues, à l'éclair qui sortit de ses yeux quand il se vit ainsi malmené... Il essaya de répondre.

— Maître!... commençait-il... Mais, au même moment, Henrique lui croisa la figure d'un coup de fouet, et, le prenant par un bras, le contraignit à s'agenouiller. Dans cette position humiliante, il le battit à perdre haleine.

— Voilà pour vous, insolent chien que vous êtes!... Apprendrez-vous enfin à ne pas répliquer quand on vous parle?... Remmenez le cheval, et nettoyez-le comme il faut... Je vous apprendrai qui vous êtes...

— Jeune maître, dit Tom, je pense qu'il allait vous expliquer que le cheval, en sortant de l'écurie, s'est roulé par terre... C'est une bête si ardente... Voilà comment il s'est sali... Quant au pansement, j'y assistais...

— Tâchez de ne répondre que lorsqu'on vous interroge, dit Henrique, tournant sur ses talons pour remonter les degrés, au haut desquels Éva se tenait debout, en habit de cheval.

— Désolé, chère cousine, que ce stupide petit drôle vous retienne ainsi, lui dit-il... Asseyons-nous sur ce banc en attendant qu'il soit de retour... Qu'y a-t-il donc, cousine?... vous semblez avoir du chagrin.

— Comment pouvez-vous être si dur, si méchant pour ce pauvre Dodo? dit Eva.

— Dur!... méchant!... reprit l'enfant avec une surprise qui n'avait rien de joué... Qu'entendez-vous par là, chère Éva?

— Je vous prierai, quand vous agirez ainsi, de ne point m'appeler : *chère Éva.*

— Chère cousine, vous ne savez pas ce que c'est que Dodo... Il n'y a pas à le mener autrement... il n'en finit pas de mentir et de raisonner... La seule chose à faire est de l'arrêter court dès le début, de ne pas lui laisser desserrer les lèvres... Mon père n'a pas trouvé d'autre moyen.

— Puisque l'oncle Tom vous dit que c'est un accident... et l'oncle Tom, voyez-vous, ne ment jamais.

— Ah!... c'est alors un nègre comme on en voit bien peu, dit Henrique... Dodo ment plus vite qu'il ne parle.

— C'est en le traitant ainsi que vous le forcez à trahir la vérité.

— Oh! Éva... si vous prenez si chaudement les intérêts de Dodo... vous allez me rendre jaloux, je vous en préviens.

— Comment donc... quand vous le battez sans qu'il l'ait mérité?

— Bon... ce sera pour toutes les fois où il l'a mérité sans avoir été battu... Avec Dodo, jamais on ne perd ses coups de cravache... Croyez-m'en, c'est un être indomptable... mais puisque cela vous peine, je ne le battrai plus... devant vous.

Éva n'était point satisfaite à si bon compte; mais elle tâchait vainement de faire comprendre à son beau cousin les sentiments que sa conduite lui avait fait éprouver.

Dodo revint bientôt après, avec les chevaux.

— Allons, cette fois, c'est à merveille, Dodo, lui dit son jeune maître d'un air plus gracieux... Venez tenir le cheval de miss Éva pendant que je l'aiderai à se mettre en selle.

Dodo vint se placer à la tête du poney. Ses traits étaient renversés. On voyait, à ses yeux rougis, qu'il venait de pleurer.

Henrique, qui tenait beaucoup à faire preuve d'adresse quand il s'agissait de se montrer un courtois chevalier, eut bientôt mis sa cousine à cheval, et, rassemblant les rênes, il les lui plaça dans la main.

Mais Éva s'était penchée du côté où se tenait Dodo, et lorsqu'il laissa échapper les rênes :

— Bien obligée, lui dit-elle... Voilà un brave écuyer!

Dodo regardait, tout ébahi, cette charmante physionomie qui lui souriait si bien. Le sang, derechef, lui monta aux joues; des larmes lui vinrent aux yeux.

— Ici, Dodo! cria son maître d'une voix impérieuse.

En un bond, le petit groom fut à son poste, pendant que Henrique sautait en selle.

— Voilà un *picayune* pour acheter du sucre candi, dit le jeune maître au jeune esclave... Vous avez congé pour l'aller chercher.

Puis Henrique descendit l'allée au petit galop pour rejoindre Éva. Dodo les regardait s'en aller tous deux. L'un lui avait donné de l'argent; l'autre, ce qui lui était un bien autre besoin : — une bonne parole partie du cœur. Depuis quelques mois seulement, Dodo était séparé de sa mère. Son maître l'avait acheté, dans un entrepôt à esclaves, à cause de sa jolie figure, et pour l'appareiller, en quelque sorte, avec le poney venu d'Arabie. Il faisait donc son apprentissage entre les mains du jeune Henrique, et on a vu comment celui-ci le pliait au service.

D'un bout du jardin, où on ne les voyait pas, les deux frères avaient assisté à la scène que nous venons de rapporter.

Les joues d'Augustin étaient animées; cependant il ne hasarda que cette remarque, avec le sourire sarcastique dont il usait si souvent :

— Je suppose que vous regardez ceci comme un complément d'éducation républicaine, mon cher Alfred?

— Henrique, quand il se monte, a le diable au corps, repartit négligemment le père de ce bouillant jeune homme.

— C'est, je pense, pour le corriger que vous le laissez agir ainsi? continua Augustin assez sèchement.

— Comment l'empêcher, quand même je le voudrais? C'est un vrai petit ouragan que ce garçon-là. Il y a longtemps que nous avons dû, sa mère et moi, l'abandonner à lui-même. Après cela, Dodo est un incorrigible farfadet... Les coups de fouet, en tel nombre qu'on les lui applique, ne marquent pas sur sa peau.

— Bon... c'est ainsi que votre fils apprendra le premier axiome du catéchisme républicain : « Tous les hommes naissent égaux et libres. »

— Bah!... dit Alfred; une de ces phrases françaises, une de ces sornettes sentimentales à la Jefferson... Il est bien ridicule que cette monnaie-là, de notre temps, continue à circuler.

— Je suis de votre avis, dit Saint-Clare appuyant sur ces mots, qui, dans sa bouche, avaient un sens tout particulier.

— Oui, continua son frère, comme si on ne voyait pas, et de reste, que les hommes ne sont pas nés libres, et ne sont pas nés égaux... Il s'en faut de tout, sur ma parole... Pour ma part, je pense qu'une bonne moitié de cette rhétorique républicaine ne signifie absolument rien. C'est parmi les gens élevés, intelligents, riches, de goûts délicats, que l'égalité peut être reconnue... Mais accorder les mêmes droits à la canaille!...

— Ah! mon Dieu... pourvu que la canaille soit de votre avis, reprit Augustin... Mais, jadis, en France, elle a pris sa revanche.

— Ah! naturellement, si on ne la *mâte* pas... si on ne la mâte pas, sans relâche, énergiquement... comme je ferais, moi, dit Alfred avec ce mouvement de pied qui indique l'action de fouler, d'écraser quelque animal nuisible.

— Oui... mais quand elle se relève... quel affreux gâchis! dit Augustin. A Saint-Domingue, par exemple.

— Fort bien... mais dans ce pays-ci, nous y aurons l'œil et la main... Et, pour commencer, il faut tenir tête à ces bavards qui ne parlent que d'instruire,

de développer, et qui se multiplient de jour en jour... Les classes inférieures ne doivent pas être instruites.

— Pour ceci, le mal est irrémédiable, répondit Augustin. Elles s'élèveront malgré nous, et malgré tout... Reste à savoir comment... Notre système consiste à les laisser croupir dans un état de barbarie qui les assimile à la brute. Nous brisons autour des prolétaires tous les liens qui les rattachent à l'humanité; nous en faisons de véritables animaux. Tels nous les trouverons un jour, s'ils arrivent à nous ravir l'autorité...

— Eh!... supposez-vous donc qu'ils le puissent jamais?

— Fort bien, dit Saint-Clare... poussez la vapeur, montez sur la soupape de sûreté... puis attendons le résultat.

— D'accord... Eh bien, nous verrons, dit Alfred. Je n'aurai pas peur, monté sur cette soupape dont vous parlez, aussi longtemps que les chaudières seront solides et que la machine fonctionnera bien.

— Ainsi pensaient les nobles sous Louis XVI; ainsi pensent, à l'heure qu'il est, le pape Pie IX et le gouvernement de l'Autriche. Aussi, quelque beau jour, pourrez-vous fort bien vous rencontrer en l'air, quand les chaudières éclateront.

— *Dies declarabit,* répondit Alfred en riant.

— Je vous répète, continua Augustin, que si de nos jours il est une vérité qui se révèle à nous, aussi infaillible qu'une loi d'en haut, c'est l'avénement prochain des masses et le bouleversement complet de la hiérarchie actuelle.

— Ah! vous voilà retombé dans vos chimères de républicain rouge, Augustin... Pourquoi ne montez-vous pas sur la borne? Vous feriez un bel orateur de carrefour... Pour moi, je compte bien n'être plus là quand arrivera le *millenium* de vos masses à collets gras.

— Collets gras ou collets maigres, quand leur temps sera venu, elles vous domineront, dit Augustin, et vous les trouverez alors ce que vous les aurez faites. La noblesse française avait jugé charmant de régner sur des vassaux *sans-culottes*. Elle a plié sous le joug de maîtres *sans-culottes;* et Dieu sait jusqu'où... Les colons d'Haïti...

— Oh! voyons, voyons, Augustin... N'a-t-on pas assez rabâché à propos de cette abominable et méprisable Haïti?... Les Haïtiens n'étaient point des Anglo-Saxons... autrement, les choses n'eussent pas ainsi tourné... La race anglo-saxonne domine dès à présent le monde... et le monde, désormais, lui appartient.

— Soit; il y a déjà, ce me semble, assez de sang anglo-saxon infusé dans les veines de nos esclaves, dit Augustin. J'en vois beaucoup qui n'ont de sang africain que la dose nécessaire pour ajouter une sorte de chaleur tropicale à notre fermeté, à notre prévoyance calculatrice. Si jamais sonne chez nous la même heure qu'à Saint-Domingue, ce sera le sang anglo-saxon qui mènera l'affaire. Des hommes dont les pères sont blancs, et dans les veines desquels circule l'orgueil de notre race, ne se laisseront pas indéfiniment vendre et acheter; ils se lèveront, et avec eux se lèvera la race maternelle.

— Absurdités!... visions en l'air!...

— Bon, dit Augustin; il me revient en tête une ancienne prophétie évangélique :

« Ce qui s'est vu au temps de Noé se reverra de nos jours. On mangeait,
» on buvait, on plantait, on bâtissait, et tous les hommes continuèrent ainsi
» sans rien prévoir, jusqu'au jour où le déluge les vint submerger. »

— Ah! l'excellent missionnaire que vous feriez, dit Alfred éclatant de rire. Mais ne craignez rien pour nous. Nous possédons; c'est avoir neuf chances sur dix. D'ailleurs, la force est de notre côté. Cette race domptée, dit-il, frappant du pied la terre, *restera* domptée. Nous avons toute l'énergie nécessaire pour que notre poudre ne soit pas perdue.

— Des enfants comme votre Henrique feront de fameux garde-magasins, pour cette poudre dont vous parlez... Tant de calme, tant de prudence... Mais rappelez-vous donc le proverbe : « Avant de commander aux autres, il faut se commander à soi-même. »

— Là, peut-être, il y a motif de craindre, dit Alfred d'un ton pensif. Il est bien certain que notre système ne se prête pas aisément à l'éducation de nos enfants; il ouvre une trop large voie aux passions, que le climat rend déjà si ardentes. Henrique m'embarrasse déjà. Cet enfant est généreux, il a le cœur bien placé; mais pour peu qu'on l'excite, c'est une vraie bombe. J'imagine que je l'enverrai élever dans le Nord, où l'obéissance est plus de mode, et où il se trouvera plus fréquemment avec ses égaux, bien moins avec ses inférieurs.

— L'éducation de la génération future étant, après tout, la grande affaire de la génération présente, dit Augustin, on doit, ce me semble, tirer un grand argument contre notre système de ce qu'il contrarie nos vues à cet égard.

— Il y a du pour et du contre, répondit Alfred. Nos enfants y gagnent en virilité, en courage. Les vices mêmes d'une race abjecte tendent à fortifier en

eux les vertus correspondantes. Par exemple, je m'imagine que Henrique comprend mieux la beauté morale de la sincérité, quand il voit de tous côtés le mensonge et la tromperie être le signe distinctif, la livrée de l'esclavage.

— Belle et chrétienne façon d'envisager les choses, en vérité! dit Augustin.

— Chrétienne ou non, elle est vraie... et du reste, elle tout aussi chrétienne que tant d'autres choses le sont ici-bas, répliqua son frère.

— Voilà qui peut être vrai, dit Saint-Clare.

— Vous voyez, Augustin, que nous perdons notre temps à discuter un sujet sur lequel nous sommes déjà revenus plus de cinq cents fois... Si nous essayions une partie d'échecs?... Qu'en pensez-vous?

Les deux frères montèrent en courant les degrés de la verandah; et l'instant d'après, assis aux deux côtés d'une légère table de bambou, ils commençaient à disposer leurs pions sur l'échiquier. Alfred dit alors :

— Savez-vous bien, Augustin, qu'à votre place, et pensant comme vous faites, je ne resterais pas inactif?

— Oh! j'en suis convaincu... Vous êtes un *faiseur,* vous... Eh bien, quel parti prendriez-vous, à ma place?...

— Je donnerais une éducation complète à mes esclaves, par manière de *specimen,* reprit Alfred avec un sourire à demi méprisant.

— Autant vaudrait leur mettre le mont Etna sur les épaules, et les prier ensuite de se tenir debout, que de m'engager à leur donner une éducation qui les relève de leur abaissement, lorsqu'ils plient sous le faix d'une société tout entière dont la masse les écrase. Un individu isolé ne peut rien, absolument rien, contre l'action irrésistible de tout un pays. L'éducation publique est la seule qui puisse aboutir à des résultats sérieux; ou, tout au moins, faudrait-il la donner sur une échelle assez vaste pour déterminer une sorte de courant capable d'entraîner les masses récalcitrantes.

— C'est à vous de jouer le premier, dit Alfred.

Et la partie les captiva bientôt tous deux, si bien qu'ils n'échangèrent plus un seul mot jusqu'au moment où le piétinement des chevaux se fit entendre au pied de la verandah.

— Voilà les enfants revenus, dit Augustin, quittant le siége où il était... Regardez par ici, Alf!... Avez-vous jamais rien admiré de plus beau?...

A vrai dire, c'était un tableau charmant qu'ils offraient ainsi... Henrique, avec son front hardiment dessiné, ses boucles noires et brillantes, ses joues

animées par la course, riait gaiement, à demi penché vers sa cousine. Elle était charmante dans sa robe d'amazone, en drap bleu, et coiffée d'une casquette pareille. L'exercice auquel elle venait de se livrer avait vivement coloré ses joues, et mettait en relief la transparence admirable de son teint, les reflets de sa blonde chevelure.

— Grands dieux!... mais elle est éblouissante, s'écria Alfred... J'oserais prédire, Augustin, qu'avant peu elle fera le désespoir de bien des cœurs.

— Ah!... vous ne dites peut-être que trop vrai... J'en ai bien peur, répliqua Saint-Clare avec un accent de soudaine amertume, tandis qu'il se hâtait d'aller aider sa fille à descendre de cheval.

— Éva, cher bijou, vous n'êtes pas trop fatiguée? lui demanda-t-il quand elle se fut laissée aller dans ses bras.

— Non, papa, répondit l'enfant; — mais sa respiration haletante et courte jeta l'alarme dans le cœur paternel.

— Pourquoi galoper ainsi, chère enfant?... vous savez que cela ne vous vaut rien.

— Vraiment, je n'y ai plus pensé... Je me sentais si bien, et cela m'amusait tant!...

Saint-Clare l'emporta, toujours embrassée, jusque dans le salon, et l'étendit doucement sur un canapé.

— Henrique, il faut m'avoir bien soin d'Éva, dit-il... Jamais, quand vous sortez avec elle, vous ne devriez galoper.

— Bien. Je la prends sous ma garde, dit Henrique, s'asseyant sur le bord du canapé, et s'emparant d'une des mains d'Éva.

Tout symptôme fâcheux fut bientôt dissipé. Les deux pères reprirent leur jeu, et les enfants restèrent seuls.

— Savez-vous, Éva? dit Henrique... je suis bien fâché que mon père soit venu ici pour deux jours seulement... Je vais être, après cela, si longtemps éloigné de vous... Si je demeurais ici, je tâcherais d'être bon... de ne plus rudoyer Dodo... bref, de vous être agréable... Ce n'est pas, croyez-le bien, que je veuille rendre Dodo malheureux... mais j'ai l'humeur si peu patiente... D'ailleurs, je ne le maltraite pas, au total, ce petit drôle... je lui donne de temps en temps un *picayune*, et vous voyez comme il est bien mis... Je ne le crois pas, en somme, des plus malheureux.

— Seriez-vous satisfait de votre sort si vous n'aviez auprès de vous personne qui vous aimât ?

— Moi ?... non, certes.

— Cependant vous avez enlevé Dodo à tous les êtres qui jamais, en ce monde, l'eussent aimé... Maintenant, il ne peut aimer personne, lui... Croyez-vous que cela rende bien bon ?

— A la bonne heure, mais je n'y peux rien... Il m'est impossible d'acheter sa mère, impossible de l'aimer moi-même, ou de le faire aimer par quelque autre, au moins que je sache.

— Pourquoi pas vous? dit Éva.

— *Aimer* Dodo, moi, Éva?... vous ne m'y condamneriez pas vous-même... Je puis le prendre en gré, à la bonne heure... mais vous qui parlez, vous n'*aimez pas* vos domestiques.

— Si, en vérité.

— Ah! l'étrange idée !...

— La Bible ne nous ordonne-t-elle pas d'aimer nos semblables ?

— Oh! la Bible!... certainement, elle dit pas mal de choses dans ce goût-là; mais personne ne s'avise de les prendre au pied de la lettre... personne, Éva, vous le savez bien.

Éva ne répondit rien; ses yeux fixes et pensifs restèrent, pendant quelques instants, arrêtés dans une vague contemplation.

— Quoi qu'il en soit, dit-elle enfin, promettez-moi, cher cousin, d'aimer Dodo, et, pour l'amour de moi, traitez-le bien.

— Pour l'amour de vous, chère cousine, j'aimerais, je crois, tout ce que vous voudriez; car vous êtes, en vérité, la plus aimable créature que j'aie jamais vue!...

Henrique avait dit ces mots avec une ardeur qu'attestait l'animation de ses joues. Éva les écouta tout simplement, sans que le moindre changement parût sur ses traits.

— Je suis charmée, se borna-t-elle à répondre, que vous pensiez ainsi, cher cousin... J'espère que vous n'oublierez jamais ceci.

La cloche du dîner mit fin à cette enfantine causerie.

CHAPITRE XXIV.

Tristes pronostics.

Le surlendemain, Alfred Saint-Clare quitta la maison de son frère; Éva, jusqu'alors stimulée, par l'exemple et les entraînements de son jeune cousin, à des efforts immodérés, se mit à décliner rapidement. Saint-Clare consentit enfin à prendre les avis de la faculté; — parti devant lequel, jusqu'alors, il avait reculé, faute de vouloir admettre une vérité cruelle.

Lorsqu'il vit cependant Éva réduite à garder la maison, tant elle était souffrante, il n'hésita plus, et le médecin fut appelé.

Marie Saint-Clare n'avait pas remarqué l'affaiblissement, la décadence graduelle de la santé de sa fille, et cela parce qu'elle était absorbée dans l'étude approfondie de deux ou trois maladies dont elle persistait à se croire la victime. Pour premier article de foi, Marie avait celui-ci : c'est que personne n'avait jamais souffert, ou ne pouvait souffrir autant qu'elle. De plus, elle se refusait, avec indignation, à admettre que personne autour d'elle pût se mal porter. En pareil cas, elle était toujours certaine que « l'on s'écoutait trop, » qu'on prenait ce prétexte pour ne rien faire, et que si ceux qui se plaignaient ainsi avaient passé par les mêmes maux qu'elle, ils sauraient apprécier la différence de son courage avec le leur.

Plusieurs fois, mais en vain, miss Ophelia s'était efforcée d'éveiller ses sollicitudes maternelles sur la santé d'Évangéline.

— Je ne vois pas, répondait-elle, que l'enfant soit le moins du monde malade... Elle court, elle joue du matin au soir.

— Mais cette toux continuelle...

— Une toux?... et c'est à moi que vous venez parler d'une toux?... Je tousse, moi, depuis que je me connais... A l'âge d'Éva, on me croyait atteinte d'une consomption... Demandez à Mammy, qui me veillait presque toutes les nuits... Ah! la toux d'Éva ne signifie absolument rien.

— Mais elle s'affaiblit; sa respiration est de plus en plus courte...

— Eh! mon Dieu, c'est comme moi, pendant des années... une simple affection nerveuse.

— Mais, la nuit, ces transpirations...

— Voici plus de dix ans que j'en suis là... nuit après nuit; le linge que je quitte est à tordre... et Mammy est obligée d'étendre mes draps pour les sécher... Je ne pense pas qu'Éva transpire à ce point.

Ceci, pour quelque temps, avait fermé la bouche à miss Ophelia. Mais à présent qu'Éva, décidément malade, ne pouvait plus se passer de l'intervention des médecins, Marie, tout à coup, changea de gamme.

— Elle l'avait bien prévu, disait-elle; — elle avait toujours pressenti qu'elle deviendrait la plus infortunée des mères... Maintenant, ses prévisions s'étaient réalisées, sa santé était détruite, et son enfant unique, son trésor, se mourait petit à petit sous ses yeux... Sur ce, Marie tourmentait de plus en plus Mammy par ses exigences nocturnes; elle harassait, elle gourmandait avec un redoublement d'énergie ses malheureux serviteurs, tout le long du jour, en vertu du supplice auquel elle était condamnée, prétendait-elle.

— Pour Dieu! chère Marie, ne parlez pas ainsi, lui disait parfois son mari... Il ne faut pas, du premier coup, abandonner ainsi la partie.

— Vous n'avez pas les sentiments d'une mère, Saint-Clare... jamais vous n'avez pu me comprendre... vous ne me comprenez pas aujourd'hui.

— Mais enfin pourquoi parler comme si tout était perdu?

— Que voulez-vous?... je n'ai pas votre magnifique sang-froid... Si vous pouvez rester calme lorsque vous voyez notre fille dans une situation aussi critique, cela m'est impossible, *à moi*... Après tout ce que j'ai déjà souffert, ce dernier coup m'accable, que voulez-vous?

— Certainement, reprenait Saint-Clare, Éva est très-délicate. *Ceci*, je n'en ai jamais douté. Je sais aussi que sa croissance trop rapide a épuisé ses forces... Je sais que sa situation n'est pas rassurante... Pour le moment, néanmoins, je la crois surtout éprouvée par les chaleurs... par l'agitation où elle a vécu pendant que son cousin était ici... et par l'abus qu'elle a fait de ses forces... Le médecin est d'avis que tout espoir est loin d'être perdu.

— Tant mieux pour vous, si vous pouvez envisager les choses d'un si bon côté... Espérez, je ne demande pas mieux... C'est un grand bonheur que tout le monde ne se tourmente pas au même degré sur cette pauvre terre... Si cela dépendait de moi, je serais volontiers comme vous... Cet excès de sensibilité me rend malheureuse comme les pierres... Je voudrais pouvoir prendre les choses comme vous les prenez, tous tant que vous êtes...

Or tous, *tant qu'ils étaient,* avaient d'excellentes raisons pour former le même vœu; car, sous prétexte que ce nouveau malheur la mettait hors d'elle-même, Marie semait la désolation autour d'elle. Personne ne pouvait dire un mot, rien ne se pouvait faire ou omettre, sans qu'elle y trouvât la preuve flagrante de l'insensibilité des êtres qui l'environnaient, et qui méconnaissaient, qui outrageaient la douleur concentrée en elle. Quelques-unes de ces touchantes harangues arrivaient jusqu'aux oreilles d'Éva, qui se désolait alors et pleurait toutes ses larmes, apitoyée sur sa pauvre mère, affligée de ce tourment perpétuel qui lui arrachait tant de plaintes.

Au bout d'une ou deux semaines, les symptômes extérieurs s'améliorèrent sensiblement : — c'était un de ces répits mensongers par lesquels l'inexorable mal dont Éva était la proie trompe si souvent les cœurs inquiets, et cela jusque sur le bord de la tombe. Les pas de l'enfant s'imprimèrent derechef sur le sable des allées; on les entendit résonner sur la dalle des balcons; elle jouait, elle riait comme par le passé. Son père, ravi au troisième ciel, déclarait à qui le voulait écouter qu'on la verrait avant peu aussi bien portante que n'importe qui... Seuls, miss Ophelia et le médecin ne se fiaient point à cette trêve chimérique. Dans un autre cœur encore vivait la certitude d'un dénoûment fatal, et ce cœur, c'était celui de la petite Éva. Quelle est donc cette révélation secrète, annonçant à l'âme, sans la troubler, qu'elle doit peu séjourner ici-bas? Est-ce l'instinct caché de la nature qui se sent dissoudre? ou l'élan de l'âme vers l'immortalité dont elle entrevoit les splendeurs? Quel qu'en fût le motif, il régnait dans le cœur d'Éva une conviction calme, douce, prophétique, qui lui montrait le ciel prêt à s'entr'ouvrir devant elle. Dans cette pensée, elle se reposait, tranquille comme les dernières lueurs du jour, sereine comme les tièdes adieux d'un bel automne, sans une triste pensée pour elle-même, et seulement troublée du chagrin que son départ allait causer à des êtres qui l'aimaient.

L'enfant, en effet, bien qu'elle eût été si tendrement élevée, et bien que la vie ouvrît devant elle toutes les brillantes perspectives que l'affection et la richesse peuvent embellir, l'enfant se voyait mourir sans un regret qui lui fût personnel.

Dans ce livre que si souvent elle avait lu à son humble ami, elle avait trouvé une image désormais gravée au fond de son jeune cœur : celle du Dieu fait homme, animé pour les enfants d'une tendresse ineffable. Peu à peu ses

longues contemplations avaient changé en une réalité présente et vivante cette lointaine image du passé. Éva sentait son jeune cœur doucement protégé par une tendresse que les affections de ce monde n'égaleront jamais; et c'était vers *lui,* disait-elle, vers ce Père tout-puissant, vers sa maison où les enfants sont si bien accueillis, qu'elle s'acheminait.

Pourtant, elle ne se séparait pas sans angoisses de ceux qu'elle allait laisser derrière elle, de son père surtout; car, sans se rendre exactement compte de cette conviction, elle sentait qu'elle comptait pour lui plus que pour tout autre. Elle aimait d'ailleurs sa mère, aimante créature qu'elle était, et ce qu'elle avait pu discerner en elle d'égoïsme, de personnalité presque impitoyable, lui était seulement un sujet de surprise, un doute qu'elle ne s'avouait pas. L'enfant n'admettait point, dans sa confiance naïve, que sa mère pût faillir. Il y avait bien quelque chose d'inexplicable dans sa conduite, mais Éva ne s'y arrêtait jamais; elle se disait : *C'est maman,* et, sans une autre pensée, elle l'aimait, elle l'aimait de tout son cœur.

Elle aimait aussi ces bons, ces dévoués, ces fidèles serviteurs pour lesquels elle était le jour lui-même, la clarté du soleil. Ordinairement les enfants ne généralisent guère; mais celle-ci s'était extraordinairement développée, et ce qu'elle avait vu des maux attachés au système sous lequel vivaient ces malheureux s'était amassé peu à peu dans les profondeurs de son âme, façonnée à la réflexion. Elle éprouvait, par moments, un vague et ardent désir de faire quelque chose pour eux, et non-seulement pour eux, mais pour tous leurs parents, pour tous les opprimés de leur race; — désirs de géant, qui contrastaient étrangement avec la faiblesse de ce petit être alangui.

— Oncle Tom, disait-elle un jour, interrompant la lecture qu'elle faisait à son ami... je comprends parfaitement que Jésus ait souhaité de mourir pour nous.

— Comment cela, miss Éva?

— Parce que je sens en moi le même souhait.

— Que voulez-vous dire, miss Éva?... je ne comprends pas.

— Je ne saurais bien expliquer cela... mais quand je voyais, — sur le bateau, vous savez, par lequel nous sommes arrivés tous les deux, — ces pauvres gens dont les uns avaient perdu leur mère, d'autres leur mari... et ces mères qui pleuraient leurs enfants; — puis, aussi, le jour où j'entendis l'histoire de la pauvre Prue, — oh! dites, n'était-ce pas affreux? — puis encore,

en mille autres occasions, j'ai senti que la mort me plairait si, par ma mort, je pouvais mettre fin à de telles horreurs... Oui, Tom, je mourrais bien volontiers pour eux si je pouvais, — ajouta l'enfant du ton le plus sérieux, en posant sa main sur celle de l'esclave.

Tom la regarda, frappé d'une vénération profonde; et comme elle le quitta aussitôt, ayant entendu la voix de son père, il la suivit du regard, et plusieurs fois essuya ses yeux qui se mouillaient.

— On perd son temps à vouloir retenir miss Éva par ici, dit-il à Mammy, qu'il rencontra un moment après; elle a sur son front la marque du Seigneur.

— Oh! oui... oui... je l'ai toujours dit, s'écria Mammy les mains levées vers le ciel... Elle ne m'a jamais semblé faite pour vivre... elle a toujours eu dans les yeux quelque chose de si profond!... Je l'ai bien souvent dit à maîtresse... et cela se trouve bien vérifié, — nous le voyons tous, à présent; — ce cher petit agneau béni!

Éva, s'en allant trouver son père, montait en sautillant les marches de la verandah. L'après-midi avançait, et les rayons du soleil formaient derrière elle une sorte de *gloire,* tandis qu'elle s'avançait, vêtue de blanc, ses cheveux d'or encadrant ses joues empourprées, et le feu lent qui circulait dans ses veines donnant à ses yeux un éclat surnaturel.

Saint-Clare l'appelait pour lui montrer une statuette dont il voulait lui faire cadeau; mais, au moment où elle entra, son aspect l'affecta péniblement. Il est un genre de beauté dont la passagère *intensité,* — si pareil mot est permis, — est poignante au cœur qu'elle effraye. Aussi, oubliant tout à coup ce qu'il allait lui dire, il étreignit sa fille dans ses bras.

— Éva, ma chère, n'allez-vous pas mieux, ces jours-ci?

— Papa, répondit Éva, tout à coup plus grave... il y a des choses que, depuis longtemps, j'ai besoin de vous dire... Je désire vous en parler aujourd'hui, pendant que je me sens encore quelque force.

Saint-Clare tremblait, lorsque Éva se plaça sur ses genoux. Elle appuya sa tête contre sa poitrine, et lui dit :

— Il est inutile, papa, que je garde plus longtemps cela pour moi seule. Le temps arrive où il me faudra vous quitter... Je m'en vais... et pour ne plus revenir, ajouta-t-elle avec quelques sanglots.

— Oh! voyons, chère petite Éva, dit Saint-Clare, affectant un ton de gaieté, mais tremblant tandis qu'il parlait... nous voici donc dans un accès de tristesse

nerveuse?... Il faut chasser bien loin toutes ces vilaines idées noires... Voyez, je viens de vous acheter cette statuette...

— Non, papa, reprit Éva qui la repoussa doucement, ne cherchez point à vous abuser... je ne vais pas mieux, je le sais parfaitement... je m'en irai d'ici à bien peu de temps... je ne suis ni nerveuse, ni attristée... Si ce n'était à cause de vous, papa, et à cause de ceux que j'aime, je serais tout à fait heureuse... Je veux m'en aller... je désire partir.

— Et pourquoi donc, chère enfant? Qui a mis tous ces tristes désirs dans votre pauvre petit cœur?... Vous avez eu jusqu'ici, pour contribuer à votre bonheur, tout ce qui pouvait vous être donné.

— Le ciel me convient mieux encore... et cependant, pour ceux que j'aime, je consentirais de grand cœur à vivre... Il y a beaucoup de choses qui m'attristent sur cette terre... beaucoup de choses aussi qui m'effrayent... J'aimerais donc mieux m'en aller là-haut... mais je ne voudrais pas me séparer de vous... Cette pensée me déchire le cœur.

— Qu'est-ce qui vous attriste? qu'est-ce qui vous effraye, ma petite Éva?

— Oh!... ce qui se passe... ce qui se passe chaque jour... Je m'attriste sur le sort de nos pauvres serviteurs... ils m'aiment tant... ils sont si bons pour moi... Je voudrais, papa, qu'ils fussent tous *libres*.

— Et pourquoi donc, Éva, mon enfant? Est-ce que vous ne les trouvez pas bien traités ici?

— Oui, papa... mais si quelque malheur vous arrivait, que deviendraient-ils?... Il y a bien peu d'hommes qui vous ressemblent, cher père... Voyez l'oncle Alfred... voyez maman... Et puis, pensez aux maîtres de la pauvre Prue! Quelles horreurs se commettent, et peuvent se commettre impunément!

Ici Éva frissonna de la tête aux pieds.

— Chère enfant, vous vous laissez trop vivement impressionner... Je suis fâché, maintenant, d'avoir permis que l'on vous racontât ces tristes histoires.

— Eh bien, papa, voilà une de mes inquiétudes... Vous voulez me voir si constamment heureuse; — écarter de moi tout souci, toute douleur; — m'épargner jusqu'aux récits qui peuvent m'attrister; et cela, quand la vie de tant d'autres créatures n'est qu'une longue suite de chagrins et de souffrances... cela me semble de l'égoïsme... Il fallait que je connusse ces tristes vérités... Il fallait que j'en ressentisse l'émotion pénible. Ces choses, quand elles m'étaient révélées, me tombaient tout au fond du cœur... j'y pensais et repensais sans

cesse. Papa, n'y a t-il donc aucun moyen d'obtenir que les esclaves soient affranchis?

— C'est une question bien difficile, ma chérie. On ne saurait douter que ce qui se fait ne soit très-mal... Bien des gens le pensent... et je suis de ceux-là... Je voudrais, et de grand cœur, qu'il n'y eût pas un seul esclave dans tout notre pays... mais, à vrai dire, je ne sais comment il faudrait s'y prendre pour en venir là.

— Papa, vous êtes un si brave homme, et si noble et si généreux... vous avez une manière de parler si attrayante, si persuasive... Ne sauriez-vous vous mettre en campagne et haranguer les gens pour les amener à faire ce qu'ils doivent à cet égard?... Quand je serai morte, mon père, alors bien certainement vous penserez à moi, et vous ferez ce que je viens de dire là, en mémoire et pour l'amour de moi... Je le ferais, moi, si je pouvais.

— Quand vous serez morte, Éva! s'écria Saint-Clare avec un élan de douleur. O mon enfant, ne me parlez point ainsi... Vous êtes tout pour moi sur cette terre.

— L'enfant de la pauvre vieille Prue était aussi tout pour elle... et cependant on la condamnait à l'entendre pleurer... et elle n'y pouvait rien... Papa, ces pauvres gens aiment leurs enfants comme vous m'aimez... Voyons, faites quelque chose pour eux... Nous avons Mammy qui aime tant ses enfants... Je l'ai vue pleurer en parlant d'eux... Et Tom aussi aime ses enfants... Il est terrible que, de jour en jour, tant de douleurs s'amassent.

— Voyons, cher bijou, voyons, disait Saint-Clare, cherchant à la calmer... Ne vous affligez pas ainsi... Ne parlez plus de mourir... et je ferai tout ce que vous souhaiterez...

— Eh bien, promettez-moi, cher père, que Tom aura sa liberté dès que je... — Elle s'arrêta une seconde, et finit par dire, avec quelque hésitation: — aussitôt que je ne serai plus là...

— Oui, ma chère, il n'est pas de chose au monde que je ne fasse... pour satisfaire un de vos désirs...

— Cher papa, reprit l'enfant, appuyant contre la joue de son père sa joue fiévreuse... comme je voudrais nous en aller ensemble!

— Où donc, chérie? dit Saint-Clare.

— Chez notre Sauveur... On y est si bien et si tranquille... C'est là qu'on vous aime!... — L'enfant parlait du ciel, sans s'en douter, comme d'un séjour

qu'elle aurait visité fréquemment... — Ne désirez-vous pas y aller, papa? demanda-t-elle à son père.

Saint-Clare l'attira plus près de son cœur, mais ne prononça pas une parole.

— Vous viendrez m'y rejoindre, dit l'enfant avec cet accent de calme et de conviction qu'elle avait parfois à son insu.

— Oui, ma fille, je t'y trouverai... Ton souvenir ne me quittera pas.

Les ombres solennelles du soir tombaient, de plus en plus épaisses, autour d'eux, pendant que Saint-Clare, sans rompre le silence qui les enveloppait aussi, pressait contre sa poitrine ce petit être délicat. Il ne voyait plus le regard profond de son enfant; mais, par moment, il entendait sa voix pleine d'évocations. Sa vie entière repassa devant lui comme dans une de ces visions que les ressuscités doivent retrouver aux pieds du Juge suprême : — les prières et les chants pieux de sa mère; — son enfance, à lui, pleine de beaux élans, d'aspirations vers le bien... — et, séparant ces souvenirs de l'heure présente, des années de plaisirs mondains, de scepticisme, de tout ce qui constitue ce qu'on est convenu d'appeler « une existence respectable. » Nous pouvons, en une seule minute, enfermer beaucoup de pensées. Saint-Clare vit bien des choses dans ce rapide coup d'œil; il éprouva bien des émotions diverses; mais il n'articula pas une parole, et comme l'obscurité augmentait encore, il emporta Éva jusqu'à sa chambre, attendit là qu'elle fût déshabillée, renvoya les domestiques chargés de l'endormir, et la berça dans ses bras, en chantant, jusqu'à ce que le sommeil se fût emparé d'elle.

CHAPITRE XXV.

La petite évangéliste.

C'était un dimanche, dans la soirée; Saint-Clare, étendu sur un canapé de cannes, dans la verandah, tâchait de se distraire en fumant. Marie était couchée sur un sopha, vis-à-vis de la croisée ouvrant sur la verandah, et bien abritée des moustiques par la gaze transparente qui formait autour d'elle un

pavillon parfaitement clos. Elle tenait d'une main vacillante, comme accablée de langueur, un livre de prières élégamment relié. C'était un hommage rendu à la sainteté du jour, et peut-être aussi se figurait-elle qu'elle lisait ses prières; mais par le fait, dans la contemplation de ce livre entr'ouvert, elle n'avait encore trouvé qu'une série de petits sommes, à peine interrompus çà et là.

Miss Ophelia, qui avait découvert, à force de recherches, un petit prêche méthodiste à une distance raisonnable, était partie, Tom lui servant de cocher, pour assister au service. Évangéline les avait accompagnés.

— Je vous assure, Augustin, dit Marie, se recueillant à demi, qu'il me faut envoyer chercher, à la ville, mon vieux docteur Posey... je suis certaine que j'ai une maladie de cœur.

— Y a-t-il grande nécessité à cette ambassade? le médecin qui soigne Éva m'a l'air d'un habile homme.

— Oh! je ne voudrais pas me fier à lui dans des circonstances tout à fait graves, dit Marie, et je crois, à vous dire vrai, que j'en suis là... Voici deux ou trois nuits que j'y pense... j'éprouve de si vives douleurs, je me sens dans un état si singulier...

— Vous avez le *spleen,* ma chère Marie; mais je ne crois pas, à vrai dire, votre cœur aussi malade que vous le pensez.

— Pour ce qui est de votre opinion, je la connaissais d'avance, repartit Marie... Je devais m'attendre et je m'attendais à ce sang-froid touchant... Vous êtes assez prompt à prendre l'alarme pour peu qu'Éva vienne à tousser... ou s'il lui arrive le moindre accident... mais de moi, pas le plus petit souci...

— S'il vous est particulièrement agréable d'avoir une maladie de cœur, je veux bien essayer de le croire et de le faire croire aux autres, dit Saint-Clare; mais je ne savais pas que vous y tinssiez autant.

— A la bonne heure... je veux espérer que vous vous repentirez de vos mauvaises plaisanteries, lorsqu'il sera trop tard pour que cela serve à quelque chose... Maintenant, croyez-moi ou ne me croyez pas, les chagrins que me cause Éva, et la peine que je me donne pour que cette chère enfant soit bien soignée, ont développé chez moi la maladie dont j'y soupçonnais le germe.

Cette peine que Marie prétendait se donner, il eût été difficile de dire au juste en quoi elle consistait. Saint-Clare garda pour lui cette réflexion qui lui était naturellement venue, et continua de fumer, comme un homme sans cœur

qu'il était, jusqu'à ce que la voiture revînt déposer Éva et sa tante au pied de la verandah.

Miss Ophelia se rendit tout droit dans sa chambre à coucher pour y remettre à leur place son chapeau et son châle, selon son invariable habitude, avant tout discours ultérieur. Éva, au contraire, accourut à l'appel de Saint-Clare, et, assise sur ses genoux, lui rendait compte de la cérémonie à laquelle elle venait d'assister.

Ils entendirent tout à coup de bruyantes exclamations parties de la chambre de miss Ophelia, qui ouvrait sur la verandah, comme celle où ils étaient eux-mêmes assis. Il était clair que la tante adressait à quelqu'un de violents reproches.

— Quelle nouvelle sorcellerie a tramée cette Topsy? demanda Saint-Clare... Je parie ce qu'on voudra qu'elle est la cause de tout ce tapage.

Effectivement, la minute d'après, miss Ophelia, dans un accès d'indignation, arriva, traînant la coupable après elle.

— Venez!... venez par ici, disait-elle, je veux tout raconter à votre maître.

— Qu'y a-t-il de nouveau? demanda Augustin.

— Il y a que je ne peux plus supporter les malices et les mauvais tours de cette enfant... cela passe toute permission... il faudrait être plus qu'un ange pour y tenir... Voyez... je l'avais enfermée, en lui donnant un cantique à étudier... Que croyez-vous qu'elle a fait?... Elle a guetté l'endroit où je serre la clef de ma commode; elle l'a ouverte... elle y a pris une voilette de chapeau qu'elle a mise en loques pour en habiller sa poupée... De ma vie je n'ai rien vu d'aussi méchant...

— Je vous en avertis, cousine, ces gens-là, dit Marie, ne peuvent être menés qu'à force de rigueur... Si j'avais ma liberté d'agir, ajouta-elle en jetant du côté de Saint-Clare un regard plein de reproches, j'enverrais cette enfant hors de la maison, pour lui faire administrer une fustigation dans toutes les règles... je la ferais fouetter jusqu'à ce qu'elle ne se tînt plus sur ses jambes.

— Parbleu! dit Saint-Clare... voilà bien le charmant despotisme de ces dames... Je n'ai guère rencontré, dans ma vie, plus de douze femmes qui, laissées à leur liberté d'action, n'eussent tué un cheval, — ou un esclave, indifféremment, — qu'on eût abandonné à leur merci... Je ne parle pas du mari; cela va sans dire.

— Saint-Clare, tous vos beaux sentiments n'y font rien, reprit Marie...

ma cousine est femme de bon sens... elle y voit maintenant aussi clair que moi.

Miss Ophelia ne s'indignait jamais que dans une certaine mesure, celle que comporte la direction un peu roide d'un ménage bien tenu. L'artifice de la petite négrillonne, et son espionnage, l'avaient à peu près mise hors d'elle-même, et beaucoup de belles dames conviendront qu'à sa place elles eussent ressenti à peu près aussi vivement un procédé pareil; mais les discours de Marie allaient bien au delà du but, et miss Ophelia se sentit calmée par ce qu'ils avaient d'excessif.

— Pour l'univers entier, dit-elle, je ne voudrais pas que l'enfant fût traitée aussi rudement... mais, très-certainement, Augustin, je suis à bout de ressources... J'ai donné leçons sur leçons; je me suis épuisée à sermonner; je lui ai même administré le fouet... Enfin, je l'ai prise par tous les moyens que j'ai pu inventer... Elle est encore ce qu'elle était le premier jour où je l'ai vue.

— Approchez, Tops... petite guenon, dit Saint-Clare, faisant signe à l'enfant de venir vers lui.

Topsy fit quelques pas en avant... ses yeux ronds et méchants brillaient et clignotaient avec un mélange de crainte qui n'altérait en rien leur expression malicieuse.

— Qui vous a poussée à de pareils méfaits? dit Saint-Clare, qu'amusaient malgré lui ce regard et cette physionomie singulière.

— Faut penser que c'est mon méchant cœur, dit Topsy d'un ton hypocrite; miss Phely dit que c'est cela.

— Ne sentez-vous pas tout ce que miss Ophelia fait pour vous?... Elle dit qu'elle a employé tous les moyens dont elle a pu s'aviser.

— Mon Dieu! oui, maître... mon ancienne maîtresse disait la même chose... elle me fouettait encore bien plus fort... elle me tirait les cheveux... elle me cognait la tête contre les portes... mais cela ne me guérissait pas... On m'aurait, je crois, arraché tous les cheveux de la tête sans m'ôter ce que j'y ai de mauvais... Je suis si méchante!... Après ça, vous savez... une négresse.

— Je n'ai donc plus qu'à l'abandonner, dit miss Ophelia... car je n'y tiens plus, cela est certain.

— Eh bien!... j'aimerais à vous poser une simple question, reprit Saint-Clare...

— Voyons!...

— Voilà ce que c'est : si votre Évangile n'a pas la puissance de réformer un enfant païen que vous avez ici, chez vous, tout à vous, à quoi peuvent servir deux ou trois pauvres missionnaires que vous envoyez parmi des milliers d'êtres semblables?... Cette enfant, je suppose, est un échantillon fidèle de ce que peuvent être la plupart des païens de sa race.

Miss Ophelia ne trouva pas immédiatement de quoi répondre à ceci. Éva, jusqu'alors spectatrice silencieuse de la scène que nous venons de raconter, fit signe à Topsy de la suivre, et toutes deux se réfugièrent dans un petit cabinet vitré que Saint-Clare avait fait établir dans un coin de la verandah, et où il allait lire ses journaux.

— Je veux savoir, dit Saint-Clare, ce qu'Éva peut avoir imaginé.

Alors, s'avançant sur la pointe des pieds, il souleva un rideau qui masquait le vitrage, ce qui lui permit de voir à l'intérieur du cabinet. Aussitôt, posant son doigt sur ses lèvres, il fit signe à miss Ophelia de venir regarder avec lui sans donner l'éveil. Les deux enfants étaient assises par terre, leur profil du côté des deux spectateurs. Topsy avait son air habituel de bouffonne insouciance; mais, en face d'elle, Éva, — le visage enflammé par un zèle angélique, — semblait retenir avec peine les larmes qui mouillaient ses grands yeux.

— Dites-moi ce qui vous rend si méchante, Topsy... Pourquoi ne voulez-vous pas prendre sur vous d'être bonne?... Vous n'aimez donc personne au monde, Topsy?

— Je ne sais pas ce que vous appelez *aimer*... J'aime le sucre candi, et d'autres bonnes choses... voilà tout, dit Topsy.

— Mais vous aimez votre père et votre mère, peut-être?

— Je n'ai eu ni père ni mère, vous le savez bien... Je vous l'ai déjà dit, miss Éva.

— Oui, je sais, reprit tristement la petite fille... Mais n'avez-vous donc ni frère, ni sœur, ni tante, ni...

— Non, rien... Jamais je n'ai rien eu... ni personne.

— Si cependant vous vouliez être bonne, à coup sûr vous le pourriez...

— J'aurais beau être bonne, je ne serais jamais qu'une négresse... Ah! si l'on pouvait m'écorcher, et me donner une peau blanche... alors, il vaudrait la peine de me corriger.

— Vous avez beau être noire, Topsy, vous pouvez vous faire aimer... Miss Ophelia vous aimerait si vous étiez bonne.

Topsy laissa échapper un de ces brefs et nerveux éclats de rire par lesquels, d'ordinaire, elle exprimait son incrédulité.



ÉVA ET TOPSY.

– Topsy, pauvre enfant, je vous aime, moi... je vous aime parce que vous n'avez ni père, ni mère, ni amis... parce que vous êtes un enfant sans protecteurs... Je voudrais que, pour l'amour de moi, vous fussiez bonne...

— Est-ce que vous ne le croyez pas? dit Éva.

— Non... elle ne peut me souffrir... parce que je suis une négresse... Elle

aimerait mieux mettre la main sur un crapaud que sur moi... Non... personne ne peut aimer les nègres... et les nègres ne peuvent rien faire qui vaille... Au surplus, ça m'est bien égal, ajouta Topsy qui se mit à siffler.

— Topsy, pauvre enfant, je vous aime, moi... dit Éva, cédant tout à coup à un entraînement de son cœur. Et, — posant sa petite main, si blanche et si amaigrie, sur l'épaule de Topsy... — Je vous aime parce que vous n'avez ni père, ni mère, ni amis... parce que vous êtes une enfant sans protecteurs... Je vous aime, et je voudrais, de tout mon cœur, que vous fussiez bonne... Je suis bien malade, Topsy, et je crois que je n'ai plus grand temps à vivre... et je m'effraye en songeant que vous êtes encore si méchante... Je voudrais que, pour l'amour de moi, vous fussiez bonne... J'ai si peu de temps à rester auprès de vous.

Les yeux ronds et perçants de la négrillonne se voilèrent de pleurs; — de grosses larmes brûlantes descendirent, une à une, lentement, le long de ses joues noires, et tombèrent sur la petite main blanche. Oui, dans cet instant, un rayon de véritable foi, un rayon de céleste amour, venait de pénétrer les ténèbres de cette âme païenne. Sanglotant et pleurant, elle cacha sa tête entre ses genoux, tandis que la belle enfant, penchée sur elle, offrait l'image d'un ange lumineux qui vient racheter une âme pécheresse.

— Pauvre Topsy, dit Éva, vous ignorez donc que Jésus nous aime tous également... Il est aussi disposé à vous aimer qu'à m'aimer moi-même... Comme je vous aime, il vous aime... et bien mieux encore, car il est bien meilleur que moi. Il vous aiderait à être bonne, et vous iriez au ciel... et vous deviendriez un ange pour la vie éternelle... aussi bien que si vous étiez blanche... Pensez à cela, Topsy... pensez que *vous* pouvez devenir un de ces esprits éclatants dont il est question dans les chants de l'oncle Tom.

— Oh! chère miss Éva!... chère miss Éva!... Je tâcherai, je tâcherai... Jusqu'à présent je n'ai pas une seule fois pensé à toutes ces choses...

Saint-Clare, à ce moment, laissa tomber le rideau.

— Ceci me rappelle ma mère, dit-il à miss Ophelia. Ce qu'elle me répétait est bien vrai : « Pour rendre la vue aux aveugles, il faut se résoudre, comme le Christ, à leur *imposer les mains.* »

— Je n'ai jamais pu souffrir les nègres, dit miss Ophelia, et c'est un fait que le seul contact de cette enfant m'était souverainement désagréable... mais je ne pensais pas qu'elle pût s'en douter.

— Fiez-vous-en à tout enfant pour découvrir, et bien vite, une répugnance

de ce genre... Il ne faut pas songer à la leur cacher. Maintenant, je crois que toutes les tentatives faites pour améliorer un enfant, et tous les avantages matériels qu'on lui peut procurer, n'exciteront jamais en lui aucun sentiment de gratitude, tant qu'au fond du cœur on gardera ce dégoût, cet instinct de répulsion. — Ce phénomène peut sembler bizarre, — mais il existe.

— Je ne sais vraiment trop ce que j'y puis faire, dit miss Ophelia... *Ils* me répugnent, et cette enfant plus encore que les autres... Comment empêcher que ce sentiment ne soit en moi?

— Éva, donc, comment fait-elle?

— Oh!... elle est si affectueuse... Après tout, néanmoins, elle se borne à ressembler au Christ, dit miss Ophelia... Je voudrais être comme elle... Elle pourrait me donner des leçons.

— Ce ne serait point la première fois qu'un petit enfant aurait servi à instruire un ancien disciple, le cas échéant, dit Saint-Clare.

CHAPITRE XXVI.

La mort.

> Ne pleurez pas sur ceux que, dans ses voiles sombres,
> Un précoce tombeau dérobe à nos regards.

La chambre d'Éva, haute et spacieuse, ouvrait, comme la plupart des appartements, sur la vaste verandah. Cette chambre, d'un côté, communiquait avec celle de son père et de sa mère; de l'autre, avec l'appartement arrangé pour miss Ophelia. Saint-Clare avait cédé à ses goûts d'élégance en décorant cette pièce d'après la destination qu'elle avait, et en l'harmonisant de son mieux avec la charmante créature à qui elle était destinée. Aux fenêtres, on avait placé des rideaux de mousseline blancs et roses; sur le parquet, une natte commandée tout exprès à Paris, et dessinée d'après un modèle fourni par Saint-Clare. Sur les côtés courait une guirlande de boutons de rose avec leurs feuilles; au centre s'étalait un gros bouquet de roses épanouies; le bois de lit, les chaises, les canapés, étaient en bambou travaillé sur des dessins remplis de caprice et de grâce; au chevet du lit, sur un piédestal d'albâtre, se dressait

une statue d'ange, les ailes tombantes, et dont les mains levées soutenaient une couronne de myrtes. Cette couronne servait de support à de légers rideaux de gaze rose, brodés en argent, qui enveloppaient le lit et l'abritaient des moustiques, précaution indispensable au sommeil dans ces brûlants climats. Sur les élégants canapés de bambou se multipliaient les coussins recouverts de damas de soie rose, et, des mains de figures sculptées en relief contre les murs, tombaient, pour les garantir aussi, des rideaux de gaze, pareils à ceux du lit. Sur une table de bambou, légère et bien travaillée, était un vase en marbre de Paros, auquel on avait donné la forme d'une tige de lis avec ses boutons. Il était toujours garni de fleurs. Cette table servait à Éva de bibliothèque et de petit-dunkerque. On y voyait, entre autres curiosités, un encrier d'albâtre sculpté, que Saint-Clare avait donné à Évangeline quand il l'avait vue s'efforcer, — on devine pourquoi, — d'apprendre à écrire. La chambre avait aussi une cheminée, et sur le manteau de marbre on voyait une belle statuette de Jésus-Christ appelant à lui les petits enfants, entre deux vases de marbre que Tom garnissait de bouquets chaque matin, fier de plaire ainsi à la petite divinité de cette espèce de temple. Deux ou trois belles toiles, où étaient représentés de beaux enfants dans différentes attitudes, décoraient les murailles; bref, l'œil ne pouvait s'arrêter nulle part sans y rencontrer quelque image qui réveillât l'idée d'enfance, de paix et de beauté. Jamais les grands yeux d'Éva ne s'ouvraient aux clartés matinales sans tomber sur quelque objet de nature à caresser, à charmer ses premières pensées.

La force menteuse qu'un semblant de retour à la santé avait, pour quelques jours, rendue à l'enfant, diminuait rapidement. Ses pas légers s'entendaient, de moins en moins fréquents, sur les dalles de la verandah. De plus en plus souvent, au contraire, on la trouvait étendue, près de la fenêtre ouverte, sur un petit canapé, fixant ses grands yeux profonds sur les ondulations du lac et de ses eaux mobiles.

Une après-midi qu'elle était ainsi couchée, — sa Bible entr'ouverte sur ses genoux, — ses petits doigts transparents, négligemment enfouis dans les feuillets du livre saint, — tout à coup elle entendit la voix de sa mère résonner en notes aigres sous la verandah :

— Quelle nouvelle sottise, petite vaurienne!... Encore de vos tours, n'est-ce pas?... Vous avez été cueillir des fleurs?...

Puis Éva entendit le bruit éclatant d'un soufflet bien appliqué.

— Bon Dieu! maîtresse... c'est pour miss Éva, dit alors une voix plaintive qu'elle reconnut pour celle de Topsy.

— Miss Éva?... Là belle excuse!... Pensez-vous qu'elle a besoin de *vos* fleurs, méchante négresse!... Allez-vous-en, et bien vite!

L'instant d'après, s'élançant de sa couchette, Éva se trouvait sous la verandah.

— Oh! mère, ne la renvoyez pas!... J'aime tant ces fleurs... donnez-les-moi... justement j'en ai envie.

— Quoi! lorsque votre chambre en est déjà pleine?

— Je n'en saurais avoir trop... Topsy, apportez-les moi!

Topsy, qui s'était retirée à l'écart, et qui baissait déjà la tête d'un air farouche, se hâta de monter et d'offrir son bouquet. Elle le fit avec des dehors timides, embarrassés, hésitants, où l'on ne retrouvait rien de la témérité, de la joyeuse audace qui la caractérisaient naguère.

— Voilà des fleurs bien assorties, dit Éva les examinant.

En somme, l'assortiment était plutôt bizarre. C'était un géranium rouge d'une nuance éclatante, et un camélia blanc auquel on avait laissé ses feuilles vernissées. Ces deux fleurs avaient été réunies dans la pensée d'un contraste qui les fît valoir toutes deux, et chaque feuille se trouvait disposée avec un soin tout particulier.

Topsy parut enchantée lorsqu'Éva lui dit :

— Vous arrangez très-joliment un bouquet, Topsy... tenez, voici un vase où je ne mettais jamais de fleurs... vous me le garnirez tous les jours.

— Voilà une singulière idée, remarqua Marie. Quelle nécessité de lui donner un pareil ordre?

— Oh! maman, passez-moi cette fantaisie... Il vous est bien égal, n'est-ce pas, que Topsy me rende ce petit service?

— Naturellement, pour peu que cela vous fasse plaisir... Eh bien, Topsy, vous entendez votre jeune maîtresse... tâchez de penser à ce qu'elle vient de vous commander.

Topsy fit une petite révérence, et demeura les yeux baissés. Puis, comme elle se tournait pour s'en aller, Éva surprit une larme qui coulait le long de sa joue noire.

— Voyez-vous, maman, dit-elle à Marie, je savais que Topsy désirait faire quelque chose pour moi.

— Niaiserie, ma chère... elle ne songe qu'à mal faire, sous quelque prétexte que ce soit... On lui a défendu de cueillir des fleurs, et elle trouve charmant de désobéir... voilà toute son affaire... Maintenant, si vous voulez qu'elle les cueille, j'y consens de grand cœur.

— Je remarque, maman, à quel point Topsy est changée... On voit qu'elle essaye de devenir bonne.

— Elle aura beaucoup à faire avant d'y parvenir, répliqua Marie avec un rire insouciant.

— Peut-être... mais songez donc, mère... cette pauvre Topsy... elle a eu tout contre elle, depuis qu'elle est née.

— Non pas depuis son arrivée ici, j'imagine... Dieu merci, on l'a sermonnée de reste... et les bons avis, et tout ce que chacun a pu imaginer pour la remettre à bien... Mais elle a un si vilain caractère, et elle l'aura toujours... c'est une nature dont il n'y a rien à tirer.

— Mon Dieu, mère, il est si différent d'être élevée comme je l'ai été... entourée de tant d'amis, de tout ce qu'il fallait pour me rendre heureuse et bonne, — ou bien comme elle l'a été, constamment, avant de venir chez nous.

— Ah!... il n'y a pas le moindre doute, dit Marie avec un bâillement prolongé... Mon Dieu, mon enfant, qu'il fait chaud!

— Maman, vous croyez bien, n'est-ce pas, que Topsy pourrait devenir un ange, aussi bien que vous ou moi, si elle était bonne chrétienne?

— Topsy... quelle ridicule imagination!... Il n'y a que vous pour songer à de pareilles choses.... Après tout, j'imagine que cela se pourrait.

— Mais, maman, est-ce que le bon Dieu n'est pas son père, comme il est le nôtre?... Est-ce que Jésus n'est pas mort pour la racheter?...

— Oui... cela n'est pas improbable... Je pense bien que Dieu nous a créés tous, dit Marie... Avez-vous vu mon flacon d'odeurs?

— C'est si dommage... oh! oui... si dommage, dit Éva, laissant aller ses regards sur les lointains vaporeux du lac, et parlant presque pour elle seule.

— Qu'est-ce que vous regrettez tant? lui demanda sa mère.

— C'est qu'un être humain, qui peut devenir un ange, et vivre ensuite avec les anges, descende, descende, descende, au contraire, sans que personne lui tende la main pour l'arrêter dans sa chute... Oh! mon Dieu!

— Très-bien; mais qu'y pouvons-nous faire? Il ne faut donc pas nous tourmenter là-dessus, Éva... Je ne sais aucun moyen de remédier à cela... Con-

tentons-nous donc d'être reconnaissants pour le bien qui nous est départi.

— Tout au plus saurais-je l'être... répondit Éva, tant m'afflige la triste position de ceux à qui tout ce bien est refusé...

— Voilà qui est singulier... Ma religion, à moi, m'inspire de la gratitude pour les bienfaits du ciel.

— Maman, dit Éva... je voudrais que l'on me coupât des cheveux... et une assez grande quantité...

— Pourquoi? demanda Marie.

— Maman, je voudrais en donner à mes amis, pendant que je suis encore en état de leur faire moi-même ce présent... Voudriez-vous demander à tantine de venir me les couper elle-même?

Marie appela miss Ophelia qui était en ce moment dans la chambre voisine.

L'enfant, lorsqu'elle entra, se souleva sur son oreiller, et, secouant la tête, fit tomber ses longues boucles d'un blond d'or, disant, avec un ton presque enjoué :

— Venez, tantine, venez tondre votre petit agneau.

— Qu'est-ce donc? demanda Saint-Clare qui rentrait, tenant à la main un beau fruit dont il était allé faire emplette pour la petite malade.

— Papa, je demande simplement à tantine de m'éclaircir un peu les cheveux... J'en ai trop; ils m'échauffent la tête... Puis, je voudrais en donner une partie.

Miss Ophelia vint avec ses ciseaux.

— Prenez garde, ne gâtez pas trop cette belle chevelure, dit le père inquiet. Coupez en dessous, de manière à ne pas trop laisser voir ce qui va manquer. Les boucles d'Éva, c'est mon orgueil.

— Oh! papa!... dit Éva tristement.

— Certainement, reprit-il; et je veux qu'elles soient redevenues belles pour le moment où je vous mènerai chez votre oncle... voir votre cousin Henrique.

Le pauvre père crut ici devoir prendre un air gai.

— Je n'irai jamais, papa... Je vais où je serai mieux encore... Oh! croyez-moi bien... Ne voyez-vous donc pas, cher père, que je m'affaiblis chaque jour?...

— Pourquoi donc insister tant pour me donner une si cruelle conviction, Éva?... dit son père.

— Simplement parce que telle est la vérité, répondit-elle; et aussi, papa,

par cette raison que si, dès maintenant, vous y croyez, peut-être en viendrez-vous à l'envisager comme moi.

Saint-Clare serra ses lèvres l'une contre l'autre, et se tint debout dans un sombre silence, contemplant les longues et belles boucles qu'on plaçait, à mesure qu'elles tombaient l'une après l'autre, dans le giron de la petite fille. Elle les soulevait, les regardait avec une attention sérieuse; les roulait dans ses petits doigts effilés, et, de temps à autre, jetait du côté de son père un regard plein d'anxiété.

— Voilà justement ce que je n'ai cessé de prédire! s'écria Marie. Voilà ce qui, de jour en jour, ruinait ma santé... et finira par me faire descendre au tombeau sans que l'on daigne y prendre garde... J'ai prévu ceci depuis longtemps... Vous verrez un jour, Saint-Clare, si je me trompais.

— Ce qui, très-probablement, sera pour vous une grande consolation, dit Saint-Clare avec une sécheresse remplie d'amertume.

Marie s'étendit sur une chaise longue, et, de son mouchoir brodé, se couvrit la figure.

Le regard d'Éva, limpide et bleu, allait avidement de son père à sa mère. C'était le regard intelligent et calme d'une âme à demi dégagée de ses liens terrestres. Il était clair qu'elle voyait, sentait, et appréciait la différence de ces deux êtres.

De la main, elle fit signe à son père. Il vint s'asseoir auprès d'elle.

— Papa, la force m'abandonne chaque jour davantage, et je sens bien que le départ approche... Il y a des choses que je veux dire et faire avant de m'en aller... des choses de devoir absolu... Et cependant, en abordant ce sujet, je sais que je vous fais de la peine... mais il faut bien y venir... il n'y a pas à le retarder plus longtemps... Permettez-moi donc de parler maintenant.

— Mon enfant, je vous le permets, dit Saint-Clare couvrant ses yeux d'une main, tandis que, de l'autre, il pressait la main d'Éva.

— Eh bien, je voudrais qu'on réunît autour de moi tous nos serviteurs... Il y a certaines paroles qu'*il faut* que je leur dise.

— *Bien!* répondit Saint-Clare, avec l'accent d'une résignation forcée.

Miss Ophelia donna un ordre, et bientôt tous les esclaves, sans exception, furent rassemblés dans la chambre de la malade.

Éva était soutenue par ses oreillers. Ses cheveux épandus en désordre sur son visage, le contraste pénible de ses joues ardentes et rouges avec la blan-

cheur éclatante de son teint en général, les contours atténués de ses membres et de ses traits, enfin ses grands yeux, où se reflétait son âme pure, fixés ardemment sur l'assistance, formaient un ensemble frappant.

Les domestiques furent saisis d'une émotion soudaine. Ce visage déjà transformé, ces longs cheveux moissonnés et répandus sur le lit, la figure du père se dérobant à leurs regards, les sanglots de Marie, tout cela impressionnait vivement ces natures faciles à ébranler. A mesure qu'ils entraient, ils se regardaient l'un l'autre, poussaient de profonds soupirs, et secouaient tristement la tête. Un silence profond régnait. On eût dit une cérémonie funèbre.

Éva se dressa sur son séant, et son regard fit le tour du demi-cercle formé devant son lit. Toutes les physionomies exprimaient la même tristesse, la même appréhension. La plupart des femmes cachaient leur visage dans leur tablier.

— Je vous ai tous envoyé chercher, mes chers amis, dit Éva, parce que je vous aime... Je vous aime tous... Et j'ai à vous dire quelque chose dont je désire que vous vous souveniez toujours... Je suis sur le point de vous quitter... D'ici à quelques semaines, vous ne me verrez plus...

Ici l'enfant fut interrompue par des sanglots, des gémissements, des lamentations, qui éclatèrent de tous côtés, et dans lesquels se perdit complétement sa voix si faible. Elle attendit un moment, et, prenant alors un ton qui arrêta les pleurs de tous, elle dit :

— Si vous m'aimez, vous ne devez pas m'interrompre. Ainsi... écoutez ce que j'ai à vous dire... C'est de vos âmes que je veux vous parler... Beaucoup d'entre vous, je le crains, sont bien négligents... Vous ne pensez guère qu'à ce monde... Je voudrais vous faire songer qu'il est un autre monde bien plus beau, celui qu'habite le Seigneur Jésus... J'y vais, et vous pourriez, chacun à votre tour, y aller aussi... Il existe pour vous comme pour moi, tout de même... Mais pour y être admis, entendez-le bien, il ne faut pas vivre dans la paresse, la négligence, insouciants de tout... Il faut que vous soyez bons chrétiens... Il faut vous souvenir que chacun de vous peut devenir ange, et rester ange à tout jamais... Si vous voulez être bons chrétiens, Jésus vous viendra en aide... Il faut le prier... il faut lire...

L'enfant se reprit elle-même, les regarda d'un air de compassion, et dit tristement :

— Eh! pauvres amis! que dis-je, mon Dieu!... vous ne pouvez lire...

Alors elle cacha sa figure dans ses oreillers, sanglotant amèrement; mais bientôt des sanglots étouffés, qui s'élevèrent du groupe agenouillé autour d'elle, la tirèrent de cet abattement.

— N'importe, dit-elle, relevant la tête, et avec un sourire qui éclatait parmi ses pleurs... J'ai prié pour vous, et je sais que Jésus vous aidera, même sans que vous sachiez lire sa parole... Essayez tous d'agir de votre mieux... priez tous les jours... demandez-lui son aide... et faites-vous lire la Bible toutes les fois que vous le pourrez... J'espère alors vous revoir tous dans le ciel.

— *Amen*, murmurèrent Tom et Mammy, et quelques autres encore qui appartenaient à l'Église méthodiste. Les plus jeunes et les moins croyants, tout à fait dominés par l'émotion du moment, sanglotaient pour toute réponse, la tête inclinée sur leurs genoux.

— Je sais, dit Éva, que vous m'aimez tous...

— Oh! oui... oui... c'est bien la vérité... Bénie soit-elle!... dirent presque involontairement, à la fois, tous les assistants.

— Je le sais, reprit-elle. Il n'est pas un de vous qui n'ait été constamment rempli de bonté pour moi... Aussi veux-je donner à chacun quelque chose qui, lorsqu'il y regardera, lui rappellera mon souvenir. Je veux que vous ayez tous une boucle de mes cheveux... et lorsque vos yeux s'y arrêteront, pensez à celle qui vous aimait, qui s'en est allée au ciel, et qui désire vous y retrouver tous.

Il serait impossible de rendre au vrai la scène qui se passa lorsque, avec pleurs et sanglots, ils se rassemblèrent autour de la mignonne créature, et reçurent de ses mains ce qui leur semblait être la dernière marque d'affection qu'elle pût jamais leur donner. Ils tombèrent à genoux, ils prièrent et pleurèrent, en baisant le bord de ses vêtements flottants, et les plus âgés mêlaient à leurs prières ces mots caressants, ces tendres diminutifs, qui sont dans les habitudes de leur race éminemment affectueuse.

A mesure que chacun avait reçu son petit legs, miss Ophelia, qui redoutait pour la petite malade l'effet de tant d'émotions, lui faisait signe de s'éloigner.

Tous étaient sortis enfin... excepté Tom et Mammy.

— Approchez, oncle Tom, dit Éva... j'en ai réservé une belle pour vous... Je suis si heureuse, Tom, en songeant que je vous reverrai là-haut... car, de ceci, j'en suis sûre, voyez-vous... Et Mammy, donc, la bonne, la chère

Mammy, ajouta-elle, jetant ses bras autour du cou de l'excellente femme... Je sais qu'elle y viendra, elle aussi...



LES DERNIERS PRÉSENTS D'ÉVA.

— Approchez, oncle Tom, dit Éva... j'en ai réservé une belle pour vous.

— Oh! miss Éva!... je ne sais pas comment je ferai pour vivre sans vous... je ne le sais pas, en vérité, dit la fidèle négresse... Cela me cause la même

émotion que si l'on prenait toute la maison pour la mettre sens dessus dessous.

Et Mammy laissa éclater sa douleur.

Miss Ophelia, tout doucement, les fit sortir, elle et Tom. Elle crut alors qu'ils étaient tous partis; mais, en se retournant, elle trouva Topsy encore debout près du lit...

— Et d'où sortez-vous? lui demanda-t-elle vivement.

— J'étais ici, dit Topsy, essuyant ses yeux pleins de larmes. Oh! miss Éva... j'ai été bien méchante; mais ne m'en donnerez-vous pas une, tout de même?

— Oui, ma pauvre Topsy, bien certainement... Tenez... et ne la regardez jamais sans vous souvenir que je vous aimais... que je désirais vous voir devenir bonne fille.

— Oh! miss Éva, j'essaye, allez, dit Topsy avec une expression touchante... Mais, mon Dieu! que c'est difficile d'être bon!... J'ai beau faire, il me semble que je ne m'y habitue pas, malgré tout.

— Jésus le sait... il s'en désole pour vous... Il vous aidera.

Topsy, son tablier sur les yeux, fut poussée à petit bruit hors de la chambre par miss Ophelia; mais, en s'en allant, elle cacha dans son sein la précieuse boucle.

Quand ils furent tous sortis, miss Ophelia ferma la porte. Cette digne personne avait eu, elle aussi, à retenir plus d'une larme pendant cette scène; mais son principal souci était le mal qui pouvait en être résulté pour la petite malade.

Saint-Clare était demeuré assis tout le temps, sans changer de posture, la main toujours appuyée sur ses yeux. Après le départ des serviteurs, il ne bougea pas davantage.

— Papa, lui dit doucement Éva, posant sa main sur son bras.

Il frissonna et tressaillit soudain, mais n'articula pas une parole.

— Cher papa, reprit Éva.

— Je ne puis, dit Saint-Clare se levant tout à coup, non je ne puis me faire à cela... Le Tout-Puissant me prodigue le fiel...

Ce fut avec une emphase bien amère que Saint-Clare, lui aussi, prononça ces paroles.

— Augustin, Dieu ne dispose-t-il pas librement de ce qui lui appartient? lui dit miss Ophelia.

— Peut-être... mais les chagrins qu'il nous envoie ne sont pas pour cela plus faciles à supporter, répondit-il avec une sécheresse désolée, une sorte de rancune sans larmes, tout en s'acheminant vers la porte.

— Papa... vous me fendez le cœur, dit Éva, se levant et courant se jeter dans ses bras... Ce ne sont pas là les sentiments que vous devez avoir!... Puis l'enfant sanglota et pleura si violemment qu'elle leur fit peine à tous deux, et que les pensées de son père durent prendre une autre direction.

— Voyons, Éva... calme-toi, chérie... Finis... finis... J'avais tort... J'étais un ingrat... je ferai, je dirai tout ce que tu voudras... Pour Dieu, ne t'afflige pas ainsi... ne te fais pas tout ce mal... Je me résignerai... j'ai eu tort de tenir ce langage...

Éva fut bientôt couchée dans les bras de son père, comme une colombe fatiguée; et lui, penché sur elle, il la calmait par toutes les tendres paroles que lui suggérait son cœur rempli d'angoisse.

Marie se leva et passa dans sa chambre, où elle eut une attaque de nerfs des plus violentes.

— Vous ne m'avez pas donné de vos cheveux, Éva, dit Saint-Clare avec un mélancolique sourire.

— Ils sont tous à vous, papa, répondit-elle, souriant aussi. Ils sont à vous et à maman... vous en donnerez à tantine autant qu'elle en voudra... J'ai seulement voulu en donner moi-même à nos pauvres serviteurs, parce que, moi partie, ils auraient pu être oubliés!... et aussi afin que cela les aidât à se rappeler... Vous êtes chrétien, n'est-il pas vrai, papa? dit Éva, non sans hésiter un peu.

— Pourquoi me faites-vous cette question?

— Je ne sais... Vous êtes si bon que je ne vois pas comment cela pourrait ne pas être.

— Éva, qu'est-ce que vous entendez par là : être chrétien?

— Aimer le Christ par-dessus tout.

— Et l'aimez-vous réellement ainsi?

— Oui, certainement.

— Vous ne l'avez jamais vu, dit Saint-Clare.

— Qu'est-ce que cela fait? répliqua Éva... Je crois en lui... et, dans quelques jours, je le verrai.

Sa jeune figure, s'animant tout à coup, rayonna de joie.

Saint-Clare n'insista point. Il retrouvait en face de lui un sentiment qu'il avait déjà remarqué chez sa mère, mais qui ne faisait rien vibrer en lui.

A partir de ce moment, Éva déclina rapidement. Aucun doute n'existait plus

sur la fatale issue de son mal. La plus aveugle tendresse n'eût pu s'y tromper. Sa belle chambre était bien décidément une chambre de malade, où miss Ophelia remplissait les fonctions d'une sœur de charité; et jamais, soit dit en passant, ses amis ne purent apprécier mieux tout ce qu'elle valait. Ses mains étaient si adroites, son œil si prompt, elle pratiquait si merveilleusement bien tous ces menus soins qui entretiennent autour d'un malade le bien-être et la propreté; elle écartait avec tant d'exactitude et d'à-propos tout ce qui rappelle des idées tristes ou désagréables; elle était si parfaitement ponctuelle, si méthodique, se rappelait si bien toutes les prescriptions, toutes les explications des médecins, qu'elle était devenue, pour Saint-Clare, une véritable Providence. Et ceux-là mêmes qui naguère haussaient les épaules à ses petites manies, à ses idées arrêtées, si peu en harmonie avec les habitudes insouciantes des gens du Sud, ceux-là, disons-nous, avaient à reconnaître maintenant de quel secours pouvait être, en pareille occasion, cette personne si exacte.

L'oncle Tom était souvent dans la chambre d'Éva. Cette chère enfant souffrait beaucoup de l'agitation de ses nerfs, et c'était pour elle un soulagement que d'être promenée sur les bras de quelqu'un. Or c'était le plus grand bonheur de Tom que de tenir, posé sur un coussin, ce petit corps si frêle et si léger, de mener ainsi l'enfant, tantôt dans tous les coins de sa chambre, tantôt sous la verandah; et lorsque soufflait la brise du lac, lorsque, le matin, l'enfant se sentait un peu plus de force, il l'emmenait sous les orangers du jardin; ils allaient s'asseoir ensemble, comme autrefois, sur leurs bancs favoris, et chanter les vieux cantiques qu'elle avait tant aimés.

Son père bien souvent remplaçait Tom; mais il n'était pas, à beaucoup près, si robuste, et quand il était fatigué :

— Papa, lui disait sa fille... laissez faire Tom... Pauvre garçon... cela lui fait un plaisir!... C'est tout ce qu'il peut pour moi, maintenant; et il veut absolument m'être bon à quelque chose.

— Moi aussi, Éva, répondait son père.

— A la bonne heure, mais vous pouvez tout, vous êtes tout pour moi... Vous me faites la lecture... vous passez les nuits à mon chevet... Et Tom, lui, ne peut que me porter ou me chanter des hymnes.. Puis, je sais que cela le fatigue moins que vous... Il m'enlève si aisément... je ne lui pèse pas une once.

Le désir d'être utile à Éva, Tom n'en avait pas le monopole. Tous les

domestiques de la maison ne demandaient qu'à la servir en quelque chose, et tous trouvaient moyen de lui témoigner cette bonne volonté.

Mammy, entre tous, était dévorée de zèle pour son « cher bijou; » mais, ni nuit ni jour, l'occasion ne s'offrait pour elle de soigner Éva, car Marie avait déclaré solennellement que son désespoir ne la laissait point reposer une minute; et dès lors, naturellement, en vertu de ses principes bien arrêtés, personne autour d'elle ne devait fermer l'œil. Vingt fois par nuit elle éveillait Mammy, tantôt pour se faire frotter les pieds, bassiner les tempes, chercher son mouchoir, demander pourquoi on remuait dans la chambre d'Éva, laisser tomber un rideau s'il faisait trop clair, le relever s'il faisait trop sombre. Et le jour, quand Mammy guettait avec ardeur un instant de relâche qui lui permît d'aller relever miss Ophelia près de l'enfant bien-aimé, Marie se montrait encore plus ingénieuse qu'à l'ordinaire pour inventer des prétextes sous lesquels elle pût l'occuper de toute chose et partout, si bien qu'à peine pouvait-elle dérober, par-ci par-là, quelques courtes entrevues, ou le temps de jeter un coup-d'œil en passant sur sa chère petite malade.

— C'est mon devoir, répétait souvent Marie, de me soigner tout particulièrement, dans des circonstances comme celle-ci... faible comme je le suis... et obligée cependant de prendre sur moi seule tous les soins qu'exige notre chère enfant...

— En vérité, ma chère, disait Saint-Clare, je croyais que notre cousine vous suppléait à cet égard.

— Vous parlez comme un homme que vous êtes, Saint-Clare... Ne dirait-on pas qu'une mère peut être suppléée en des soins comme ceux-ci!... Mais, du reste, il en est de même pour tout... — Personne n'a l'air de comprendre ce que j'éprouve... Je ne sais pas, comme vous, m'abstraire de ce qui me préoccupe.

Saint-Clare, à ces mots, sourit. Pardonnez-lui ce sourire involontaire, car il lui était encore permis. En effet, les adieux du jeune esprit qui déjà s'éloignait de terre étaient si paisibles, et le voyage commençait sous de si brillants auspices, la petite barque était poussée vers les célestes nuages par une brise si parfumée et si douce, — que nul ne reconnaissait encore les approches du trépas. L'enfant ne ressentait aucune souffrance, seulement une faiblesse qui n'excluait ni le calme, ni même une sorte de bien-être voluptueux, et qui, presque insensiblement, s'aggravait chaque jour. Elle était en même temps si

belle, si aimante, si confiante, si heureuse, qu'on ne pouvait se soustraire au sentiment de sécurité dont cette parfaite innocence imprégnait, pour ainsi dire, l'âme de ceux qui l'approchaient. Saint-Clare s'étonnait du calme étrange qui était en lui. Ce n'était pas de l'espérance, — espérer eût été folie, — ce n'était pas non plus de la résignation; c'était une tranquillité actuelle tellement attrayante, qu'il était impossible de s'y arracher pour se rejeter dans les craintes de l'avenir. Cela ressemblait à ce silence qui se fait en notre esprit, dans les bois empourprés et attiédis, l'automne, lorsque les arbres ont l'éclat maladif de la fièvre, et qu'au bord des ruisseaux les dernières fleurs languissent encore; — tableaux dont nous nous repaissons plus volontiers par l'idée que leur charme va nous être sitôt ravi.

L'ami auquel Éva confiait la plupart de ses pensées étranges et de ses radieux pressentiments était précisément ce Tom, qui la portait de tous côtés sur ses bras secourables. Elle lui racontait, à lui, bien des choses qu'elle se serait bien gardée de dire à son père, de crainte de l'affliger. Elle lui faisait part de ces mystérieuses révélations que l'âme reçoit quand, semblable à la harpe qui se détend, ses cordes, pour la dernière fois, résonnent l'une après l'autre, et au moment où elle se dégage, pour jamais, de son enveloppe d'argile.

Vers la fin, Tom ne voulait plus coucher dans sa chambre. Il venait, chaque nuit, s'étendre sous la verandah extérieure, prêt à répondre au premier appel.

— Oncle Tom, lui dit un jour miss Ophelia, qu'est-ce qui vous prend de passer les nuits dehors, dormant ici et là, comme ferait un chien?... Je vous croyais un homme d'habitudes rangées, aimant à coucher dans son lit, chrétiennement.

— Vous ne vous trompiez pas, miss Phely, répondit Tom d'un air passablement mystérieux... C'est mon habitude; mais à présent...

— Eh bien, à présent... quoi?

— Ne parlons pas si haut... maître Saint-Clare ne doit pas entendre ceci... vous le savez bien, miss Phely... il y a quelqu'un qui attend le Fiancé.

— Que voulez-vous dire, Tom?

— Vous savez ce que dit l'Écriture : « A minuit, il éclata une grande clameur : Voyez, le Fiancé arrive! » Voilà, miss Phely, ce que j'attends chaque nuit... et si je n'étais à portée d'entendre, très-certainement, je ne fermerais pas l'œil.

— Mon Dieu, oncle Tom, qui vous donne cette pensée?

— C'est miss Éva qui me l'a dit elle-même... Le Seigneur envoie ses messagers à l'âme qui doit partir... Et je veux être là, miss Phely... Quand cette enfant bienheureuse s'en ira dans le royaume d'en haut, ils ouvriront leurs portes toutes grandes... Nous aurons tous un coup d'œil à jeter sur la gloire qu'elles cachent.

— Oncle Tom, est-ce que miss Éva vous aurait dit, par hasard, que ce soir elle se sentait plus malade?

— Non; mais elle m'a dit, ce matin, qu'elle se sentait *plus près*... Ce sont eux, les anges, qui le lui ont révélé, miss Phely... C'est « le son de la trompette avant le lever du jour, » ajouta Tom, citant une de ses hymnes chéries.

Cette conversation de miss Ophelia et de Tom avait lieu entre dix et onze heures du soir, après que la vigilante garde venait de terminer tous ses arrangements pour la nuit qui commençait, — et lorsque, en venant verrouiller la porte extérieure, elle avait trouvé Tom étendu tout de son long sous la verandah.

Ophelia n'était ni douée de nerfs trop susceptibles, ni même facilement impressionnable, mais le ton sérieux et convaincu du fidèle noir la frappa singulièrement. Éva, durant toute l'après-midi, avait été plus gaie, plus animée que de coutume. Soulevée sur son lit, elle avait voulu passer en revue tous ses joujoux, toutes ses petites parures d'enfant, pour désigner les amies auxquelles elle entendait les laisser. Ses gestes étaient plus animés, sa voix plus naturelle, qu'on ne les avait trouvés depuis plusieurs semaines déjà. Avant de se retirer le soir, son père avait remarqué ces heureux symptômes et dit que jamais, depuis le commencement de sa maladie, Éva ne s'était montrée aussi semblable à ce qu'on l'avait vue jadis. Puis, en posant sur son front le baiser d'adieu :

— Cousine, dit-il à miss Ophelia, peut-être, après tout, restera-t-elle avec nous. Elle est certainement beaucoup mieux.

Et il s'était retiré le cœur plus léger que depuis longtemps il ne l'avait eu.

Mais à minuit, — heure étrange, heure de mystère, — où le voile qui sépare l'éternel avenir du présent éphémère devient plus transparent, — alors arriva le Messager.

Le premier bruit qui se fit dans cette chambre d'enfant fut celui d'un pas précipité. C'était miss Ophelia qui avait voulu veiller toute la nuit sa petite malade, et qui, à ce moment, avait discerné ce que les gardes appellent de

ce mot significatif : une crise. La porte extérieure s'ouvrit presque aussitôt, et Tom, qui avait l'oreille au guet, se trouva sur pied à la minute.

— Courez chez le médecin... Ne perdez pas une seconde, lui dit miss Ophelia.

Et, traversant la chambre d'un pas rapide, elle alla gratter à la porte de Saint-Clare.

— Cousin, lui dit-elle, je voudrais vous avoir.

Ces simples paroles tombèrent sur le cœur du pauvre père comme la terre en débris sur le cercueil qu'on vient d'enfouir. Et pourquoi, cependant? Il fut levé en un instant; en un instant il fut dans la chambre d'Éva, et penché sur son lit... Elle dormait encore!...

Que vit-il, alors, de nature à suspendre les battements de son cœur?... Pourquoi ne s'échangea-t-il pas une parole entre ces deux êtres saisis par la même crainte?... — Tu le diras, toi qui as vu, sur la figure la plus aimée, la même expression, et discerné le même présage — indescriptible, qui ne laisse pas d'espérance, auquel nul ne s'est jamais trompé, et qui t'a dit que désormais l'être chéri ne t'appartenait plus.

Du reste, sur ce visage d'enfant, nulle empreinte effrayante, mais une expression grandiose et presque sublime, — et comme l'ombre des anges planant sur ce lit de mort, — et comme le premier rayon de l'immortelle vie pénétrant cette jeune âme.

Leur immobilité devant ce sommeil étrange était si complète, que le balancier de la pendule et son bruit monotone semblaient de trop. Peu d'instants après, Tom revint avec le médecin. Ce dernier entra, jeta un seul regard sur le lit, et demeura muet comme les autres.

— Quand donc cette crise a-t-elle commencé? demanda-t-il, quelques instants après, à miss Ophelia.

— Vers minuit, répondit-elle de même.

Marie, que l'arrivée du médecin avait réveillée, parut alors, accourant en hâte de la chambre à côté.

— Augustin!... cousine!... Qu'y a-t-il? demanda-t-elle à mots précipités.

— Taisez-vous! dit Saint-Clare d'une voix grave... *Elle se meurt!*

Mammy entendit ces dernières paroles et courut éveiller tous les domestiques. La maison fut tout entière sur pied en quelques minutes. On vit circuler des flambeaux d'étage en étage; on entendit des pas qui faisaient craquer les degrés indiscrets; des figures inquiètes se groupèrent sous la veran-

dah, des yeux voilés de larmes se collaient aux vitres des fenêtres et des portes. Saint-Clare ne voyait, n'entendait rien... Il vivait tout entier dans cette fatale beauté dont resplendissait la figure de l'enfant endormi.

— Oh!... si seulement elle s'éveillait!... Si elle me parlait une fois encore! pensa-t-il. Et, s'inclinant vers elle : — Éva, mon cher cœur, dit-il.

Les grands yeux bleus se rouvrirent... elle sourit; — elle essaya de soulever sa tête et de parler.

— Vous me reconnaissez, Éva?

— Cher papa! dit l'enfant, lui jetant, par un suprême effort, les bras autour du cou...

Un moment après, l'étreinte se relâcha... les petits bras retombèrent; et, comme Saint-Clare se redressait, il vit, sur le visage de son enfant, passer un spasme d'agonie. Elle luttait pour reprendre haleine, et tendit encore une fois les mains vers le ciel...

— O mon Dieu!... ceci est de trop... dit-il se détournant, par un irrésistible mouvement, de ce poignant tableau. Et, tordant la main de Tom qu'il avait saisie au hasard, sans savoir ce qu'il faisait: — Tom!... mon pauvre Tom... ceci me tue!

Tom avait pris les mains de son maître, et, tandis que ses joues noires ruisselaient de larmes, ses yeux levés vers le ciel allaient y chercher leur consolation habituelle.

— Priez que ceci finisse bientôt, dit Saint-Clare... mon cœur s'y déchire.

— Bénissez Dieu, cher maître... Voilà qui est passé... passé tout à fait... Regardez-la, dit Tom.

L'enfant, toute haletante encore, et comme épuisée, était couchée sur ses oreillers; ses grands yeux bleus au regard fixe roulaient dans leurs orbites. Que disaient-ils, ces yeux qui parlaient si bien du ciel? La terre était oubliée, oubliées étaient les souffrances terrestres; mais l'éclat triomphal de ce visage resplendissait si solennel et si mystérieux, qu'il arrêtait les sanglots dans la poitrine des assistants. Ils se pressaient autour d'elle, osant à peine respirer.

— Éva! dit son père avec une voix d'une douceur extrême.

Elle ne l'entendit pas.

— Éva, dites-nous ce que vous voyez!... Qu'est-ce? lui dit-il encore.

Un radieux, un splendide sourire éclaira son visage, tandis qu'elle murmurait ces mots entrecoupés : — Oh!... amour... bonheur... repos!... Puis, un soupir... elle était passée de la mort à la vie.

Adieu, enfant bien-aimée; les portes éclatantes de l'éternité sont retombées derrière toi. Nous ne reverrons plus ton doux visage. Malheur à ceux qui t'ont vue t'envoler dans la gloire céleste, lorsqu'à leur réveil ils se retrouveront, — sans toi, pour toujours séparée d'eux, — sous le ciel brumeux et froid de la vie que chaque jour nous mesure ici-bas.

CHAPITRE XXVII.

C'est le dernier moment de la terre
JOHN QUINCY ADAMS.

Les statuettes et les tableaux de la chambre d'Éva étaient couverts de serviettes blanches. On y marchait sans bruit, et en retenant sa respiration. Les jalousies baissées n'y laissaient pénétrer qu'un demi-jour, donnant un aspect solennel à tous les objets.

Le lit était drapé de blanc. Là, sous les ailes de l'ange qui le dominait, gisait le petit corps endormi, — endormi pour toujours!

Elle était revêtue, la pauvre enfant, d'une de ces simples robes blanches qu'elle aimait à porter pendant sa vie. Les rideaux roses animaient par de chauds reflets la pâleur glacée de la mort. Ses paupières appesanties s'abaissaient doucement sur ses joues virginales. Sa tête était tournée un peu de côté, comme si elle eût réellement dormi. Mais ses traits avaient pris cette expression sublime, mêlée de ravissement et de calme, où l'on reconnaît ce saint et éternel repos que Dieu accorde à ses bien-aimés.

Non, chère Éva, ce ne sont point des êtres tels que toi que la mort enveloppe de ses noires ténèbres; ton déclin radieux est pareil à celui de l'étoile du matin quand elle s'efface et disparaît dans les flots dorés de l'aurore. A toi la victoire sans le combat! A toi la couronne sans la lutte!

Telles étaient les pensées de Saint-Clare, pendant qu'il contemplait, les bras croisés, ce qui lui restait de sa fille. Ah! qui pourra dire ce qu'il pensait? Depuis l'instant où ces mots : *Elle n'est plus!* avaient retenti dans la chambre mortuaire, il n'appartenait plus à ce monde, il était tout à sa douleur. On avait parlé autour de lui; on l'avait interrogé, il avait répondu. On lui avait

demandé quand devraient avoir lieu les funérailles, où il voulait qu'on enterrât son enfant; il avait répondu avec impatience que tout cela lui était égal.

Adolphe et Rosa avaient disposé la chambre; malgré leur légèreté plus qu'enfantine, ils avaient le cœur tendre et sensible. Pendant que miss Ophelia présidait à tous les détails d'ordre et de propreté, leurs arrangements, empreints d'une douce poésie, avaient ôté à la chambre mortuaire cet aspect sévère et lugubre qui souvent assombrit outre mesure les cérémonies funèbres de la Nouvelle-Angleterre.

Il y avait encore des fleurs sur les étagères, — toutes blanches, délicates, parfumées, et dont les feuilles s'inclinaient avec grâce vers la terre. — Sur la petite table d'Éva, drapée de blanc, était placé son vase favori, où l'on ne voyait qu'un seul bouton de rose mousseuse. Adolphe et Rosa avaient arrangé les plis de la draperie et des rideaux avec cette justesse de coup d'œil qui est particulière à leur race. Au moment même où Saint-Clare était là, absorbé par ses pensées, la petite Rosa se glissa dans la chambre, tenant à la main une corbeille de fleurs blanches. Elle recula en apercevant son maître, et s'arrêta respectueusement; puis, voyant qu'il ne l'avait point remarquée, elle s'avança vers le cadavre. Saint-Clare la vit, comme dans un rêve, placer entre les petites mains de sa fille une belle branche de jasmin du Cap, et disposer les autres fleurs autour du lit avec un goût peu ordinaire.

La porte s'ouvrit de nouveau, et Topsy parut, les yeux gonflés de pleurs; elle tenait quelque chose sous son tablier. Rosa, par un mouvement rapide, lui fit signe de sortir, mais elle s'avança dans la chambre.

— Sortez, vous n'avez rien à faire ici! dit Rosa parlant à voix basse, mais d'un ton bref et tranchant.

— Oh! permettez-moi... J'apporte une fleur... une si jolie fleur! dit Topsy, montrant un bouton de rose-thé à moitié ouvert. Laissez-moi la mettre ici!...

— Allez-vous en! dit Rosa, d'un air plus impérieux encore.

— Qu'elle reste! dit tout à coup Saint-Clare en frappant du pied... Approche, enfant.

Rosa se retira aussitôt; Topsy s'avança, et déposa son offrande aux pieds du cadavre. Puis, soudain, poussant un cri sauvage et douloureux, elle se laissa tomber sur le plancher, le long du lit, où elle ne fit plus que pleurer et gémir.

Miss Ophelia accourut. Elle s'efforça vainement de la relever et de la faire taire.

— Oh! miss Éva! miss Éva! Je voudrais être morte aussi!...

Ses cris sauvages avaient quelque chose de si pénétrant, que le visage de Saint-Clare, jusque-là pâle et blanc comme du marbre, se colora tout à coup; pour la première fois depuis la mort d'Éva, ses yeux s'humectèrent.

— Levez-vous, enfant, dit miss Ophelia d'une voix plus douce, et ne criez pas ainsi... Miss Éva est allée au ciel. C'est un ange, maintenant...

— Mais je ne puis la voir, dit Topsy; je ne la verrai plus jamais!

Et elle se reprit à sangloter. Il y eut un moment de silence.

— Elle a dit qu'elle *m'aimait,* dit Topsy; oui, *elle l'a dit!* Oh chère!... oh! chère!... Il ne me reste plus personne à présent!

— Cela est assez vrai, dit Saint-Clare... Voyez, pourtant, ajouta-t-il, s'adressant à miss Ophelia, si vous ne pouvez pas consoler cette pauvre créature.

— Je voudrais n'être jamais née, disait Topsy. Je n'avais pas besoin de naître! Je ne vois pas à quoi cela sert.

Miss Ophelia la fit lever, et l'emmena. Mais une certaine douceur tempérait sa fermeté, et des larmes brillaient dans ses yeux.

— Topsy, pauvre enfant! lui dit-elle, après l'avoir conduite dans sa chambre, ne vous abandonnez pas ainsi au désespoir; je puis vous aimer, quoique je sois loin de ressembler à cette chère fille. J'ai appris d'elle, je l'espère, à aimer comme le Christ. Je puis vous aimer; je vous aime, et je tâcherai de faire de vous une bonne fille chrétienne.

La voix de miss Ophelia en disait plus que ses paroles, et ses larmes plus encore que tout le reste. Dès ce moment, elle acquit sur l'esprit de la pauvre enfant abandonnée une influence qu'elle ne perdit plus.

— O mon Éva, dont le court passage sur cette terre y a fait tant de bien, pensait Saint-Clare, quel compte j'aurai à rendre pour tout le temps que j'ai perdu!

Pendant quelque temps encore, il entendit chuchoter autour de lui et marcher avec précaution : c'étaient les gens qui venaient, l'un après l'autre, donner à la morte un dernier regard. Puis arriva le petit cercueil, et les funérailles commencèrent. Des voitures s'arrêtèrent à la porte; des étrangers entrèrent et prirent place. Puis on vit des rubans blancs, des écharpes blanches,

des nœuds de crêpe, des pleureuses vêtues de noir. On lut des paroles de la Bible, on récita des prières. Et Saint-Clare vivait, marchait et se mouvait comme un homme qui a versé sa dernière larme. Jusqu'à la fin, il ne vit qu'une chose : cette petite tête aux cheveux dorés dans ce cercueil. Mais bientôt on la couvrit du linceul; puis on ferma le couvercle de la bière; et il alla, avec tout le monde, à l'extrémité du jardin, jusqu'à ce banc de mousse où Éva, si souvent, avait conversé, chanté ou lu avec Tom : c'est là qu'on avait creusé la petite tombe. Saint-Clare s'arrêta devant, et regarda jusqu'au fond d'un air stupide. Il vit descendre le petit cercueil; il entendit confusément les paroles solennelles : « Je suis la résurrection et la vie; celui qui croit en moi, encore qu'il soit mort, vivra toujours. » Et après qu'on eut jeté la terre sur le cercueil et rempli la fosse, il ne pouvait se persuader encore que ce fût son Éva qu'on eût, pour jamais, soustraite à sa vue.

Et ce n'était pas elle!... non, ce n'était pas Éva, mais seulement le germe de cette forme brillante et immortelle qu'elle revêtira quand le jour du Christ sera venu.

Alors tout le monde s'en alla, et ceux qui la pleuraient rentrèrent dans cette maison qui ne devait plus la revoir. Marie fit fermer les volets de la chambre, se coucha sur son lit, et se livra à une douleur immodérée, sanglotant, gémissant et réclamant à chaque instant les soins de tous ses domestiques. Quant à eux, naturellement, ils n'avaient pas le temps de pleurer; et pourquoi auraient-ils pleuré?... Cette douleur était *sa* douleur... Elle était parfaitement convaincue que personne au monde ne voulait ni ne pouvait sentir ce qu'elle éprouvait elle-même.

— Saint-Clare, disait-elle, n'avait pas versé une larme; aucun lien sympathique ne l'unissait à elle; il avait une dureté de cœur, une insensibilité tout à fait inconcevables. Pourtant il devait bien savoir à quel point elle était malheureuse!...

On est tellement l'esclave de ses oreilles et de ses yeux que la plupart des domestiques crurent, en effet, qu'aucun chagrin n'égalait celui de *maîtresse,* surtout lorsqu'elle eut des attaques de nerfs, qu'elle envoya chercher le médecin, qu'elle se déclara mourante. Il fallut courir de tous les côtés, apporter des bouteilles d'eau bouillante, faire chauffer des flanelles, pratiquer des frictions; tout ce mouvement fit nécessairement diversion à la tristesse générale.

Mais Tom, au fond de son cœur, se sentait attiré vers son maître. Il le

suivait partout, et l'observait tristement. Quand il le vit s'asseoir, calme et pâle, dans la chambre d'Éva, et ouvrir la petite Bible de sa fille sans y pouvoir lire une seule ligne, Tom comprit que, dans cette tranquillité apparente, dans ces yeux sans regards et sans larmes, il y avait plus de douleur que dans les cris et les lamentations de Marie.

Quelques jours après, la famille Saint-Clare rentrait à la ville. Augustin, à qui la douleur ne laissait aucun repos, désirait voir des objets nouveaux, qui pussent changer le cours de ses idées. On quitta donc la maison de campagne, le jardin et le tombeau qu'il renfermait; on revint à la Nouvelle-Orléans. Saint-Clare parcourait les rues d'un air affairé. Il avait recours au bruit et à l'agitation pour remplir le vide de son cœur. A ceux qui le voyaient dans la rue ou le rencontraient au café, rien ne révélait la perte qu'il avait faite, si ce n'était le crêpe de son chapeau. Il était là, souriant, causant, lisant les journaux, s'occupant de politique ou d'affaire. — Qui pouvait deviner que cette gaieté apparente couvrait un cœur sombre et désert comme le tombeau?

— M. Saint-Clare est un homme étrange, disait Marie, d'un ton plaintif, à miss Ophelia. J'avais toujours cru que s'il y avait au monde quelque chose qu'il aimât, c'était notre chère petite Éva; mais il paraît l'oublier sans peine. Vraiment, je croyais qu'il montrerait plus de sensibilité.

— Les eaux tranquilles sont les plus profondes, m'a-t-on dit souvent, dit sentencieusement miss Ophelia.

— Je ne crois pas un mot de cela!... pur bavardage! Quand on a de la sensibilité, on la montre; on ne peut s'en empêcher. Mais c'est un grand malheur que d'en avoir. J'aimerais bien mieux ressembler à Saint-Clare... Ma sensibilité me fait tant de mal!

— Il est certain, maîtresse, dit Mammy, que maître Saint-Clare maigrit à vue d'œil. Il a l'air d'une ombre. On assure qu'il ne mange plus. Je suis bien certaine qu'il n'oublie pas miss Éva, et que personne ne pourrait l'oublier! Chère petite créature du bon Dieu! ajouta-t-elle en s'essuyant les yeux.

— A la bonne heure! dit Marie. Mais, dans tous les cas, il n'a aucun égard pour moi. Il ne m'a pas adressé une seule parole de sympathie, et il doit savoir combien une mère sent plus vivement que quelque homme que ce soit.

— Chaque cœur peut seul connaître sa propre amertume, dit gravement miss Ophelia.

— C'est justement ce que je pense... Il n'y a que *moi* qui sache ce que j'éprouve... Personne ne paraît s'en douter... Éva me comprenait; mais elle n'est plus.

Et, se renversant dans sa chaise longue, Marie poussa des sanglots désespérés.

Marie était un de ces êtres malheureusement organisés aux yeux desquels tous les objets doublent de valeur après qu'ils les ont perdus. Elle ne s'occupait de ce qu'elle avait que pour y chercher des défauts; ce qu'elle n'avait plus acquérait immédiatement pour elle un prix inestimable.

Pendant que Marie et miss Ophelia s'entretenaient ainsi dans le salon, une autre conversation avait lieu dans la bibliothèque de Saint-Clare.

Tom, qui suivait partout son maître d'un œil inquiet, l'y avait vu entrer quelques heures auparavant; après avoir vainement attendu qu'il en sortît, il prit enfin le parti d'y pénétrer, comme s'il eût eu quelque chose à y faire. Il entra doucement. Saint-Clare était étendu sur un lit de repos, à l'extrémité de la chambre; la Bible d'Éva était ouverte devant lui. Tom s'avança, et s'arrêta près du sopha. Pendant qu'il hésitait à troubler la méditation de son maître, celui-ci se leva tout à coup. Cette honnête figure, qui portait les traces d'une douleur si profonde, et dont l'expression suppliante marquait tant d'affection et de sympathie, le frappa vivement. Il laissa tomber sa main sur celle de Tom, et y appuya son front.

— Tom, mon garçon, le monde est vide comme une coquille d'œuf.

— Je le sais, maître, je le sais... mais si maître pouvait seulement regarder là-haut... où est notre chère Éva... où est le Seigneur Jésus!...

— Ah! Tom, je regarde là-haut; mais le malheur est que je n'y vois rien... Je voudrais bien y voir quelque chose.

Tom soupira douloureusement.

— Sans doute il a été donné aux enfants, aux pauvres et honnêtes créatures comme vous, de voir ce que nous n'apercevons pas. Comment cela se fait-il?

— « Tu t'es caché aux prudents et aux sages, murmura Tom, et tu t'es révélé aux petits enfants. Il en est ainsi, père, parce que cela t'a paru bon. »

— Tom, je ne crois pas... Je ne puis croire... J'ai pris l'habitude du doute. Je voudrais croire à cette Bible, et je ne le puis.

— Cher maître, adressez-vous au Seigneur; dites-lui : Seigneur, je crois! viens en aide à mon incrédulité!

— Qui peut rien savoir sur quoi que ce soit? dit Saint-Clare, le regard errant, et se parlant à lui-même comme dans un rêve. Ces sublimes manifestations de foi et d'amour n'étaient-elles qu'une des phases toujours changeantes du sentiment humain? N'en est-il rien resté? Tout s'est-il évanoui avec son dernier souffle?... N'y a-t-il plus d'Éva?... n'y a-t-il ni ciel, ni Christ, ni rien?

— O cher maître, tout cela existe, je le sais, j'en suis sûr, dit Tom en tombant à genoux... Croyez-le, croyez-le, cher maître!

— Comment savez-vous que le Christ existe, Tom? Vous n'avez jamais vu le Seigneur.

— Je l'ai senti dans mon âme, maître! Je le sens dans ce moment même! O maître! quand on m'a vendu, quand on m'a séparé de ma pauvre vieille femme et de mes enfants, je fus presque brisé! Je croyais avoir tout perdu. Alors le bon Dieu est venu près de moi, et m'a dit: Tom, ne crains rien! Il a fait rentrer la lumière et la joie dans ma pauvre âme; il m'a rendu la vie. Et je suis heureux!... J'aime tout le monde, je ne désire plus que d'appartenir au Seigneur, de voir accomplir sa volonté, d'être où il veut que je sois... Je sais bien que cela ne pouvait venir de moi, pauvre misérable créature; cela vient du Seigneur, et je suis sûr qu'il en fera autant pour maître.

Tom parlait d'une voix étouffée, avec des yeux pleins de larmes; Saint-Clare appuya sa tête sur l'épaule du nègre, et serra sa main rude et fidèle.

— Tom, dit-il, vous m'aimez.

— Je donnerais ma vie, aujourd'hui même, pour voir maître devenir chrétien.

— Pauvre fou... dit Saint-Clare se levant à moitié. Je ne suis pas digne de l'amour d'un cœur aussi bon, aussi honnête que le vôtre.

— O maître! il y en a un qui est plus que moi, et qui vous aime! Le Seigneur Jésus vous aime.

— Comment le savez-vous, Tom?

— Je le sens au fond de mon âme. O maître! l'amour de Jésus dépasse toute intelligence.

— Chose étrange, dit Saint-Clare en se détournant, que l'histoire d'un homme qui a vécu et qui est mort il y a dix-huit siècles puisse encore émouvoir à ce point!... Mais, ajouta-t-il tout à coup, ce n'était pas un homme... Jamais homme n'a eu une influence si puissante et si durable. Oh! — que ne puis-je croire ce que m'enseignait ma mère! — que ne puis-je prier comme je l'ai vue prier dans mon enfance!

— S'il plaisait à maître... dit Tom... miss Éva lisait cela si bien... Je voudrais que maître fût assez bon pour me lire aussi. Depuis que miss Éva n'est plus, personne ne me fait plus de lecture.

C'était le onzième chapitre de saint Jean, le touchant récit de la résurrection de Lazare. Saint-Clare le lut à voix haute, et fut plus d'une fois obligé de s'interrompre afin de maîtriser l'émotion que faisait naître en son âme ce pathétique récit. Tom, agenouillé devant lui, et les mains jointes, portait sur sa calme figure une profonde expression d'amour, de confiance et d'adoration.

— Tom, dit son maître, tout cela est donc une réalité pour vous?

— C'est comme si je le voyais.

— Je voudrais avoir vos yeux, Tom.

— Plaise au Seigneur que maître les ait!

— Cependant, Tom, vous savez que je suis bien plus instruit que vous. Eh bien! si je vous disais que je ne crois pas un mot de cette Bible?

— O maître! dit Tom en levant les mains d'un air suppliant.

— Est-ce que cela n'ébranlerait pas votre foi, Tom?...

— En aucune façon.

— Vous savez pourtant que je suis plus éclairé que vous.

— O maître! ne venez-vous pas de lire vous-même, il n'y a qu'un instant, que Dieu se cache aux sages, et qu'il se révèle aux enfants? Mais, sans doute, maître ne parle pas sérieusement, dit Tom avec anxiété.

— Non, je ne nie pas absolument. Je pense qu'il y a des raisons pour croire... et cependant je ne crois pas... C'est une mauvaise habitude que j'ai prise, Tom!

— Si seulement maître voulait prier!

— Comment savez-vous que je ne prie pas, Tom?

— Est-ce que maître prie?

— Je prierais, Tom, s'il y avait quelqu'un pour m'écouter. Mais il me semble que je parle dans le vide... Allons, Tom, priez, vous, et donnez-moi une leçon.

Tom avait le cœur plein. Sa prière se répandit comme un torrent longtemps retenu. Qu'il y eût ou non quelqu'un pour l'entendre, il était évident que Tom croyait être entendu. Saint-Clare se sentit presque transporté, par ce courant de foi et d'amour, jusqu'aux portes de ce ciel dont Tom paraissait avoir une conception si vive. Cela semblait le rapprocher d'Éva.

— Merci, mon garçon, dit Saint-Clare lorsque Tom se releva. J'aime à vous entendre, Tom... Allez maintenant, et laissez-moi seul... Nous en dirons davantage une autre fois.

Tom sortit de la chambre sans ajouter une parole.

CHAPITRE XXVIII.

Réunion.

Les semaines se succédaient dans la demeure de Saint-Clare, et les flots de la vie, refermés sur le frêle esquif qui venait de s'engloutir, y avaient repris leur ancien niveau. Chaque jour reviennent les dures, froides, monotones réalités de la vie, si impérieuses, si impitoyables pour les sentiments humains. Il faut manger, boire, dormir, se réveiller; il faut acheter et vendre, interroger et répondre; il faut poursuivre mille fantômes qui n'ont plus aucun intérêt pour nous. Alors même que l'existence a perdu tout son prix, l'habitude de vivre subsiste encore.

Sans s'en rendre bien compte à lui-même, Saint-Clare avait concentré sur son enfant toutes ses espérances, tout l'intérêt de sa vie. C'était pour Éva qu'il prenait soin de sa fortune; c'était pour elle qu'il avait réglé l'emploi de son temps. Elle était le mobile secret de toutes ses actions, — achats, améliorations, changements, dispositions. Cette habitude avait dominé son existence; et maintenant, il lui semblait qu'il n'avait plus besoin de penser à rien, qu'il n'avait plus rien à faire.

A la vérité, il y avait une autre vie. Cette vie, lorsqu'on y croit, se dresse devant l'homme comme une figure solennelle et terrible, et donne aux événements les plus obscurs de ce bas monde un sens précis et une valeur inexprimable. Saint-Clare le savait bien. Souvent, dans ses heures d'abattement, il entendait la douce voix de son enfant chérie qui l'appelait aux cieux; souvent il voyait sa petite main qui lui montrait la voie. Mais il était tellement accablé par la tristesse, qu'on eût dit, à le voir, un malade tombé en léthargie. Il ne put pas se relever. C'était une de ces natures qui, par sentiment et par instinct, con-

çoivent plus clairement les idées religieuses que beaucoup de chrétiens positifs et pratiques. Le don d'apprécier et de sentir les vérités morales dans leurs nuances et dans leurs relations les plus délicates, est quelquefois le partage de certains hommes dont la vie tout entière semble indiquer pour elles une indifférence dédaigneuse. C'est ainsi que Moore, Byron, Gœthe, ont quelquefois exprimé le sentiment religieux avec plus de vérité et de profondeur que ne le font d'autres personnes dont il a toujours dirigé la conduite. De la part de pareilles intelligences, le mépris de la religion est une trahison plus coupable et un crime plus indigne de pardon.

Saint-Clare n'avait jamais reconnu l'empire de la loi religieuse. Une certaine délicatesse naturelle et instinctive lui avait fait si bien comprendre l'étendue des exigences du christianisme, qu'il reculait par avance devant les devoirs que sa conscience lui imposerait, — il le sentait bien, — s'il lui arrivait une fois de s'y soumettre. Telle est l'inconséquence de la nature humaine, surtout dans la sphère de l'idéal. Nous aimons mieux ne pas entreprendre une chose difficile, que de nous exposer à échouer après l'avoir entreprise.

Cependant Saint-Clare, à beaucoup d'égards, était devenu un autre homme. Il lisait la Bible de sa petite Éva avec une attention sérieuse et une entière bonne foi. Il avait sur ses devoirs envers ses serviteurs des idées plus raisonnables et plus pratiques. A cet égard, il regrettait amèrement le passé; il se reprochait le présent; et peu après son retour à la Nouvelle-Orléans, il fit les premières démarches nécessaires pour l'émancipation de Tom, émancipation qui devait être prononcée aussitôt que toutes les formalités légales auraient été remplies. En attendant, son attachement pour Tom croissait de jour en jour. Nul, dans l'univers, ne lui rappelait aussi vivement Éva. Il voulait l'avoir sans cesse auprès de lui. Personne, autour de lui, n'obtenait la confidence de ses sentiments intimes; avec Tom, il pensait tout haut. Et cela n'aurait eu rien d'étonnant pour quiconque aurait vu l'air d'affection et de dévouement avec lequel Tom suivait partout son jeune maître.

— Eh bien, Tom, dit Saint-Clare le lendemain du jour où il avait commencé à s'occuper de l'affranchissement de son esclave favori; je vais faire de vous un homme libre... Préparez votre malle, et disposez-vous à partir pour le Kentucky.

L'éclair de joie qui brilla tout à coup sur le visage de Tom, l'ardeur avec laquelle il leva ses mains vers le ciel, en s'écriant: — Béni soit le Seigneur!... dé-

concertèrent un peu Saint-Clare. Il fut mécontent que Tom fût si empressé de le quitter.

— Vous n'avez pas été assez malheureux chez moi, lui dit-il sèchement, pour avoir lieu d'éprouver une joie si excessive.

— Non, non, maître, ce n'est pas cela! c'est que je deviens un homme libre! Voilà ce qui cause ma joie.

— Mais, personnellement, n'avez-vous pas été plus heureux ici que si vous eussiez été libre?

— Non! maître, dit Tom avec force... en vérité, non!

— Cependant, vous n'auriez peut-être pas gagné par votre travail les vêtements et la nourriture que je vous ai donnés.

— Oh! je sais tout cela, maître!... maître a été trop bon... Mais j'aime mieux un taudis et des guenilles qui m'appartiennent, que de beaux habits et un palais qui soient à un autre... Oui, maître!... Et cela n'est-il pas naturel?

— Je le suppose, Tom; vous partirez donc; vous me quitterez environ dans un mois, dit Saint-Clare d'un air assez mécontent... Après tout, ajouta-t-il d'un ton plus gai, pourquoi ne le feriez-vous pas?

Il se leva et se promena dans la chambre.

— Non, dit Tom, je ne le ferai pas tant que maître sera dans la peine... Je resterai avec maître aussi longtemps qu'il aura besoin de moi... si tant est que je lui sois bon à quelque chose.

— Tant que je serai dans la peine, Tom? dit Saint-Clare en regardant tristement par la fenêtre... Et quand n'y serai-je plus?

— Quand maître sera chrétien.

— Saint-Clare se retourna, souriant à moitié; et, posant sa main sur l'épaule de Tom :

— En vérité, vous voulez rester jusqu'à ce que ce jour arrive... simple et affectueuse créature? Non, je ne vous retiendrai pas si longtemps... Retournez chez vous; allez rejoindre votre femme et vos enfants, et portez-leur à tous mes vœux de bonheur.

— Je crois fermement que ce jour-là viendra bientôt, dit Tom d'un ton pénétré, et avec des larmes dans les yeux... Le Seigneur réserve une œuvre à maître.

— Une œuvre! dit Saint-Clare. De quelle nature est cette œuvre, Tom? Dites-moi vos idées là-dessus; je vous écoute.

— Oh! maître... le Seigneur a bien pu donner une mission à un pauvre homme tel que moi... Que de choses un homme tel que maître, qui a de l'instruction, de la fortune et des amis, pourrait faire pour le Seigneur!

— Tom, vous semblez croire que le Seigneur a grand besoin que l'on travaille pour lui, dit Saint-Clare en souriant.

— Nous travaillons pour le Seigneur quand nous travaillons pour ses créatures, dit Tom.

— Bonne théologie, Tom!... et bien meilleure, j'ose le dire, que celle du docteur B...

La conversation fut interrompue par des visites.

Marie Saint-Clare avait senti la perte d'Éva aussi vivement qu'il lui était donné de sentir quelque chose; et, comme elle poussait à un très-haut degré le talent de faire souffrir tout le monde de ses propres malheurs, les serviteurs attachés à sa personne avaient doublement sujet de regretter leur jeune maîtresse, dont la douce intercession et les manières bienveillantes les avaient si souvent protégés contre les exigences égoïstes et la tyrannie de sa mère. Mammy surtout, qui, séparée violemment de sa famille, avait trouvé quelques consolations dans l'affection que lui inspirait cet être charmant, la vieille Mammy avait le cœur presque brisé. Elle pleurait jour et nuit. Affaiblie par l'excès de son chagrin, elle n'avait pas toujours toute l'activité que lui demandait sa maîtresse, et Marie accablait cette pauvre créature, désormais sans défense, des témoignages de son mécontentement.

Miss Ophelia sentait aussi cette perte; mais, dans son cœur honnête et bon, l'affliction fructifiait pour la vie future. Elle était devenue plus douce, plus bienveillante. Aussi exacte à remplir tous ses devoirs, elle y mettait moins de roideur et plus de calme. On voyait qu'elle était descendue au fond de son âme, et qu'elle n'y était pas descendue en vain. Elle s'occupait avec plus de soin de l'éducation de Topsy. C'était principalement de la Bible qu'elle tirait ses enseignements. Elle ne reculait plus à son approche; elle ne lui laissait plus voir de dégoût, parce qu'elle n'en éprouvait plus. Elle ne la voyait plus qu'à travers le prisme que la main d'Éva avait mis devant ses yeux; elle n'apercevait plus en cette enfant abandonnée qu'une âme immortelle que Dieu l'avait chargée de conduire à la vertu et à la gloire. Topsy n'était pas devenue tout à coup une sainte; mais la vie et la mort d'Éva avaient opéré en elle un changement qu'on ne pouvait méconnaître. Son indifférence d'autrefois avait disparu;

elle montrait de la sensibilité; elle avait l'espoir et le désir de bien faire, et n'y épargnait pas les efforts; efforts irréguliers, parfois interrompus, mais qui se renouvelaient aussitôt.

Un jour miss Ophelia l'envoya chercher. Elle arriva cachant précipitamment quelque chose dans son sein.

— Que faites-vous là, petit démon? Vous avez volé, je le parierais, dit Rosa qui était allée l'appeler.

Et, en même temps, elle la saisit rudement par le bras.

— Laissez-moi, miss Rosa, dit Topsy en s'échappant de ses mains... Cela ne vous regarde pas.

— Allons, pas d'histoires, dit Rosa... Je vous ai vue cacher quelque chose. Je connais vos tours.

Rosa, lui prenant l'autre bras, voulut tirer de force la main qu'elle cachait encore dans son sein. Topsy, furieuse, lui donnait force coups de pieds, et défendait vaillamment ce qu'elle croyait lui appartenir. Le bruit et le tumulte amenèrent à la fois miss Ophelia et Saint-Clare sur le champ de bataille.

— Elle a volé, dit Rosa.

— Je n'ai point volé! criait Topsy en sanglotant.

— Donnez-moi cela, quoi que ce puisse être, dit miss Ophelia d'un ton ferme.

Topsy hésita; mais, miss Ophelia ayant réitéré son ordre, elle tira de son sein un petit paquet caché dans le pied d'un de ses vieux bas.

Miss Ophelia retira ce paquet; elle y trouva un petit livre dont Éva avait fait cadeau à Topsy. Ce livre contenait un verset de l'Écriture à la date de chaque jour de l'année, et un morceau de papier enveloppant la boucle de cheveux qu'Éva avait donnée à Topsy, le jour mémorable où elle avait fait ses derniers adieux à tous les gens de la maison.

Saint-Clare, à cette vue, se sentit vivement ému!... Le petit livre était enveloppé d'une longue bande de crêpe noir, que Topsy avait arrachée aux décorations funèbres.

— Pourquoi avez-vous roulé cela autour du livre? dit Saint-Clare en montrant le crêpe.

— Parce que... parce que... parce que c'était miss Éva... Oh! je vous en prie, ne me l'ôtez pas!

Elle s'assit par terre, et, mettant son tablier sur sa tête, elle se prit à sangloter.

Ce vieux bas, ce crêpe, ce livre, cette boucle de cheveux, et l'extrême désespoir de Topsy, formaient un spectacle à la fois touchant et grotesque. Saint-Clare sourit; mais il y avait des larmes dans ses yeux.

— Allons! allons! ne criez pas; on ne vous prendra rien.

Il remit le tout ensemble, jeta le paquet sur les genoux de Topsy, et emmena miss Ophelia dans le salon.

— Je crois, en vérité, que vous en pourrez faire quelque chose, dit-il en la désignant du doigt par-dessus son épaule. Tout cœur capable d'éprouver un chagrin réel peut s'ouvrir au bien... Il faut tâcher de tirer parti de cette enfant.

— Elle a déjà beaucoup gagné, dit miss Ophelia. J'ai très-bon espoir... Mais, Augustin, ajouta-t-elle, en appuyant la main sur le bras de son cousin, j'ai une question à vous adresser... A qui appartient-elle?... Est-ce à vous? est-ce à moi?

— Puisque je vous l'ai donnée... dit Augustin.

— Vous ne me l'avez pas donnée légalement. Il faut qu'elle soit à moi légalement.

— Peste! cousine. — Et que dira la société abolitionniste, si vous devenez propriétaire d'esclaves?... Elle instituera un jour de jeûne pour pleurer votre apostasie.

— C'est égal; je veux qu'elle m'appartienne pour avoir le droit de l'emmener dans les États où l'esclavage n'est pas permis, et où je lui rendrai la liberté. Je ne veux pas que tout ce que je fais pour elle soit perdu.

— Mais c'est une horreur, cousine, que de faire ainsi le mal pour qu'il en résulte du bien. Je mettrais quelque scrupule à vous y encourager.

— Trêve de plaisanteries, dit miss Ophelia, et raisonnons... A quoi bon faire de cette enfant une chrétienne, si je ne la garantis pas des abominables chances de l'esclavage?... Si vous êtes réellement décidé à me la donner, rédigez-moi un acte de donation; donnez-moi un titre en règle.

— C'est bien! c'est bien!... Vous l'aurez.

Il s'assit et déploya son journal.

— Mais il faut me le rédiger en ce moment même, dit miss Ophelia.

— Pourquoi êtes-vous si pressée?

— Parce que l'heure présente est la seule qui nous appartienne... Allons! voilà du papier, une plume et de l'encre... Écrivez!

Saint-Clare, comme la plupart des hommes de son caractère, haïssait de tout son cœur le temps présent du verbe *agir,* et l'insistance de miss Ophelia le mettait au supplice.

— Qu'avez-vous donc? dit-il, ma parole ne vous suffit-elle pas?... On dirait que vous avez appris d'un juif à harceler les gens.

— Je veux assurer mon droit. Vous pouvez mourir, ou vous ruiner, et Topsy serait vendue à la criée en dépit de tout ce que je ferais pour l'empêcher.

— Ma foi! vous êtes la prévoyance même. Me voici, à ce qu'il paraît, entre les mains d'un *Yankee,* et je n'ai rien de mieux à faire que de m'exécuter.

Et Saint-Clare écrivit rapidement un acte de donation. Il n'y éprouva aucune difficulté, car il était parfaitement au courant de toutes les formalités exigées par la loi. Il signa son nom en belles majuscules, et l'orna d'un magnifique paraphe.

— Tenez, miss Vermont, dit-il en lui présentant son écrit. Vous avez voulu, comme on dit, du noir sur du blanc : — en voici.

— Excellent garçon! dit en souriant miss Ophelia. Mais n'y manque-t-il pas encore la signature d'un témoin?

— Ah! diable! oui, vous avez raison. Allons, dit-il en ouvrant la porte de l'appartement de Marie, venez, ma chère!... Notre cousine désire un autographe de votre main... Mettez votre nom au bas de ce papier.

— Qu'est ceci? dit Marie, en parcourant l'acte des yeux. Quelle singulière idée!... Je croyais notre cousine trop pieuse pour commettre de ces horreurs-là, ajouta-t-elle, tout en signant d'un air insouciant... Mais si elle a cette fantaisie, à la bonne heure!

— Maintenant elle est à vous corps et âme, dit Saint-Clare en tendant le papier.

— Pas plus à moi qu'auparavant, dit miss Ophelia. Dieu seul avait le droit de me la donner. Mais au moins je pourrai la protéger à l'avenir.

— Soit! Elle vous appartient par une fiction de la loi, dit Saint-Clare, qui retourna dans le salon, s'assit, et se mit à lire.

Miss Ophelia avait joui de la compagnie de Marie assez souvent pour en être rassasiée; elle suivit son cousin, après avoir soigneusement serré sa donation.

— Augustin, lui dit-elle tout à coup, tout en tricotant, avez-vous pris

vos dispositions relativement à vos esclaves, pour le cas où vous viendriez à mourir?

— Non, dit Saint-Clare, sans interrompre sa lecture.

— Alors votre indulgence pour eux pourrait bien n'être, un jour ou l'autre, qu'une grande cruauté.

Saint-Clare avait eu plus d'une fois la même pensée. Cependant il répondit négligemment:

— Eh bien, je ferai bientôt mes dispositions.

— Quand? dit miss Ophelia.

— Oh!... l'un de ces jours.

— Et si vous mouriez auparavant?

— Cousine, à qui en avez-vous? dit Saint-Clare en quittant son journal pour la regarder. Voyez-vous sur ma figure des symptômes de fièvre jaune ou de choléra, pour me parler, avec tant de chaleur, de mes dispositions mortuaires?

— « Au milieu de notre carrière, nous touchons quelquefois à la mort, » dit miss Ophelia.

Saint-Clare se leva, laissa tomber son journal, et se dirigea, d'un air insouciant, vers la porte qui s'ouvrait sur la verandah. Il voulait mettre fin à une conversation qui n'avait rien d'agréable pour lui. Il répétait machinalement le dernier mot qu'avait prononcé miss Ophelia : *la mort!* Appuyé sur la balustrade, il voyait jaillir et retomber l'eau brillante de la fontaine. Il regardait à travers un brouillard mobile les fleurs et les arbres de la cour, et redisait encore ce mot mystérieux qui est dans toutes les bouches, et dont le sens est si redoutable : LA MORT!

— C'est étrange, disait-il, qu'il existe un tel mot et une telle chose, et que sans cesse on l'oublie! — qu'on puisse être aujourd'hui plein de vie, de santé, de beauté, d'espérances, de désirs, de besoins, — et demain disparaître pour toujours!

La soirée était chaude et lumineuse. En se promenant jusqu'à l'autre bout de la verandah, il vit Tom absorbé dans la lecture de sa Bible, et suivant du bout du doigt chacun des mots qu'il prononçait à voix basse.

— Tom, voulez-vous que je vous fasse la lecture? dit Saint-Clare en s'asseyant avec nonchalance à côté de lui.

— Si maître veut... dit Tom d'un air reconnaissant. Maître rend cela si clair!

Saint-Clare prit le livre, y jeta les yeux, et commença la lecture de l'un des passages indiqués par les marques grossières que Tom y avait faites pour les retrouver. Il lut ce qui suit :

— « Quand le Fils de l'homme viendra dans sa gloire, tous les saints anges lui serviront d'escorte. Il s'assoira sur son trône de lumière. Toutes les nations comparaîtront devant lui, et il séparera les uns d'avec les autres, comme le berger sépare ses brebis d'avec les boucs. »

Saint-Clare, d'une voix animée, continua sa lecture jusqu'aux derniers versets :

« Alors le Roi dira à ceux qui seront à sa gauche : « Retirez-vous de moi, » maudits! allez au feu éternel! car j'ai eu faim, et vous ne m'avez pas donné » à manger; j'ai eu soif, et vous ne m'avez pas donné à boire; j'ai été sans » asile, et vous ne m'avez pas recueilli; j'ai été nu, et vous ne m'avez pas habillé; » j'ai été malade et prisonnier, et vous ne m'avez pas visité. » Alors ils lui diront ? « Seigneur, quand nous est-il arrivé de te voir affamé, ou altéré, ou » sans asile, ou sans vêtements, ou malade, ou en prison, et de te refuser nos » secours? » Et il leur répondra ? « Chaque fois que vous les avez refusés au » dernier de mes frères, vous me les avez refusés à moi-même. »

Saint-Clare parut frappé de ce dernier passage. Il le relut lentement, en homme qui se rend compte de chaque mot.

— Tom, dit-il, ces hommes qui sont l'objet d'un traitement si sévère me semblent avoir agi précisément comme moi, menant une vie douce, facile, honorable, et s'inquiétant peu de savoir combien de leurs frères avaient faim ou soif, étaient malades ou en prison.

Tom ne répondit pas.

Saint-Clare se leva et se promena sous la verandah en long et en large. Il était tellement absorbé dans ses réflexions que Tom fut obligé de l'avertir deux fois que le thé était sonné.

Pendant le thé, Saint-Clare fut continuellement pensif et distrait. Ensuite, il s'établit dans le salon avec Marie et miss Ophelia. Tous trois gardaient le silence.

Marie s'installa dans une chaise longue, sous une moustiquaire de soie, et fut bientôt profondément endormie. Miss Ophelia tricotait, sans dire un mot. Saint-Clare, s'étant assis au piano, joua un air doux et mélancolique avec l'accompagnement éolien [1]. Il paraissait plongé dans une rêverie profonde, et

[1] Apparemment ce qu'on appelait autrefois la *pédale céleste*.

l'on eût dit que la musique était pour lui un moyen de se parler à lui-même. Bientôt il ouvrit un tiroir, y prit un vieux livre de musique dont le temps avait jauni les pages, et se mit à le feuilleter.

— C'était un des livres de ma mère, dit-il à miss Ophelia, et voilà son écriture; venez la voir. Voici un morceau arrangé par elle, et qu'elle a extrait du *Requiem* de Mozart.

Miss Ophelia s'approcha.

— Elle le chantait souvent, ajouta Saint-Clare. Il me semble que je l'entends encore.

Il frappa quelques accords majestueux, et commença cette vieille hymne latine, le *Dies iræ.*

Tom, qui l'écoutait de la verandah, fut attiré vers la porte, où il s'arrêta, profondément ému. Il n'entendait pas les paroles, mais la musique et l'accent du chanteur semblaient faire sur lui une vive impression. On s'en apercevait surtout aux endroits les plus pathétiques. Tom aurait été bien plus touché encore s'il eût pu comprendre ces belles paroles :

Recordare, Jesu pie
Quod sum causa tuæ viæ;
Ne me perdas illa die.

Quærens me sedisti lassus,
Redemisti crucem passus :
Tantus labor non sit cassus.

Saint-Clare chanta ces paroles avec une expression profonde et singulièrement touchante. On eût dit que le voile épais du temps s'était déchiré devant lui, et que la voix de sa mère conduisait la sienne. Une même inspiration animait la voix et l'instrument, et en faisait jaillir ces divines mélodies que Mozart avait destinées à ses propres funérailles.

Quand Saint-Clare eut fini de chanter, il resta pendant quelques instants la tête appuyée sur sa main; puis il se promena de long en large.

— Quelle sublime conception, disait-il, que celle du jugement dernier! Le redressement des torts de tous les siècles; la solution de tous les problèmes moraux donnée par la souveraine sagesse!... Il faut l'avouer, c'est une idée qui étonne l'imagination.

— Qui doit nous faire trembler, dit miss Ophelia.

— Qui doit *me* faire trembler, moi, j'en conviens, dit Saint-Clare, qui s'arrêta tout pensif. Je lisais à Tom, cette après-midi, le chapitre de saint Matthieu qui en contient la description, et j'en ai été singulièrement frappé. Les malheureux que le Juge suprême exclut du ciel me semblaient devoir s'être rendus coupables de crimes énormes... Loin de là : ils sont condamnés positivement pour n'avoir pas fait le bien, comme si cette simple négligence renfermait tous les torts possibles.

— Peut-être, dit miss Ophelia, est-il impossible à qui ne fait pas le bien de ne pas faire le mal.

— Et, poursuivit Saint-Clare, se parlant à lui-même avec émotion, que dira-t-on de celui que son cœur, l'éducation qu'il avait reçue et les besoins de la société ont appelé vainement à jouer quelque noble rôle, et qui, au lieu de s'employer activement au bien, est resté, comme dans un rêve, spectateur inerte des luttes, des souffrances et des crimes de l'humanité?

— Je lui dirais de se repentir et de se mettre immédiatement à l'œuvre.

— Ah! dit Saint-Clare en souriant, votre esprit pratique va toujours droit au but, cousine... Vous ne me laissez pas un instant pour les considérations générales; vous m'arrêtez court devant le moment présent : *immédiatement* est votre éternel refrain.

— *Immédiatement* est le seul moment qui nous appartienne.

— Chère petite Éva! pauvre enfant! dit Saint-Clare; sa jeune âme candide avait imaginé pour moi une bonne œuvre à accomplir.

Depuis la mort d'Éva, c'était la première fois qu'il en disait aussi long sur elle, et pendant qu'il parlait, on voyait qu'il comprimait la plus violente émotion.

— Je ne crois pas, ajouta-t-il, qu'on ait le droit de se dire chrétien si l'on n'emploie toutes les forces de son être contre l'injuste et monstrueux système qui sert de base à notre état social... dût-on périr dans la lutte! Quant à moi, je ne puis être chrétien qu'à ce prix... J'ai cependant rencontré bien des personnes éclairées et pieuses qui ne pensaient pas comme moi... Mais, je dois l'avouer, c'est l'insouciance des gens qui se piquent de religion, c'est leur indifférence pour des excès qui me font horreur, qui a le plus contribué à me rendre sceptique.

— Puisque vous saviez tout cela, dit miss Ophelia, pourquoi n'avez-vous pas agi en conséquence?

— Oh! parce que mon amour pour mes semblables consistait à m'étendre sur un sopha, et à maudire de là tout homme d'église qui ne court pas au martyre... Rien n'est plus facile que d'envoyer les autres au martyre.

— Eh bien, agirez-vous autrement à l'avenir? dit miss Ophelia.

— Dieu seul connaît l'avenir. J'ai plus de courage qu'autrefois parce que j'ai tout perdu. On brave tous les dangers quand on n'a plus rien à perdre.

— Et qu'allez-vous faire?

— Mon devoir, je l'espère, envers les petits et les pauvres, aussitôt que je saurai comment le remplir. Je commencerai par mes propres esclaves, pour lesquels je n'ai encore rien fait. Un jour viendra peut-être où je ferai quelque chose pour toute cette classe opprimée, et où je tenterai de tirer mon pays d'une fausse position qui le ravale aux yeux du monde civilisé.

— Croyez-vous possible qu'une nation affranchisse jamais volontairement ses esclaves?

— Je ne sais. Notre époque est celle des grandes choses. L'héroïsme et le désintéressement commencent à surgir çà et là sur le globe. La noblesse hongroise vient, au prix d'énormes sacrifices, d'affranchir des millions de serfs. Peut-être y a-t-il aussi, parmi nous, des âmes généreuses capables de ne point évaluer par dollars et par *cents* l'honneur et la justice!

— J'ai peine à le croire, dit miss Ophelia.

— Mais à supposer que ce grand acte de l'émancipation s'accomplit demain, qui se chargerait de l'éducation de ces millions d'hommes? Qui leur enseignerait à user de leur liberté? Ce n'est pas chez nous qu'on ferait pour cela de grands efforts. Nous sommes trop insouciants, trop apathiques, pour leur donner une idée suffisante de l'énergie et des habitudes laborieuses sans lesquelles ils ne sauraient devenir des hommes. Il faudra qu'ils aillent dans le Nord où le travail est la mode universellement adoptée. Dites-moi, maintenant, si l'on a, dans vos États du Nord, assez de philanthropie chrétienne pour supporter jusqu'au bout la charge d'une pareille éducation! Vous consacrez des milliers de dollars aux missions étrangères; mais consentiriez-vous à recevoir les païens dans vos villes et vos villages? Prodigueriez-vous votre argent, votre temps, vos soins, pour les élever au niveau de la civilisation chrétienne?... Voilà ce que je voudrais savoir!... Si nous émancipons, vous chargerez-vous d'élever?... Combien y a-t-il de familles, dans votre ville, qui recevraient un nègre et une négresse, les entretiendraient, les instruiraient, et chercheraient à en faire des chrétiens?

Combien connaissez-vous de marchands qui prendraient Adolphe, si j'en voulais faire un commis? Combien d'ouvriers s'en chargeraient, si je voulais qu'il apprît un métier? S'il me plaisait d'envoyer Rosa et Jane à l'école, combien y a-t-il d'écoles où elles seraient admises, ou de familles qui les prendraient en pension? Et cependant, elles sont aussi blanches que la plupart des femmes du Nord ou du Sud. Vous le voyez, cousine, il faut qu'on soit juste envers nous; notre position est difficile. Nous sommes les oppresseurs les plus en vue de la race nègre, mais elle a, dans le préjugé peu chrétien du Nord, un ennemi qui ne lui est guère moins cruel.

— Oui, cousin, je sais cela. J'ai moi-même éprouvé cette répugnance jusqu'au moment où j'ai compris que mon devoir était de la surmonter. Et je sais qu'on peut compter nombre de braves gens dans le Nord qui, à cet égard, n'ont besoin que de connaître leur devoir pour le faire. Il y aurait assurément plus d'abnégation à recevoir les païens parmi nous, qu'à leur envoyer des missionnaires; — et, du reste, je crois que nous pourrions aller jusque-là.

— Quant à vous, personnellement, je n'en doute pas. Quelle est la chose que vous ne feriez pas si vous pensiez que votre devoir est de la faire?

— Eh bien, je ne suis pas meilleure qu'un autre. D'autres agiraient comme moi, s'ils voyaient ce que j'ai vu... Mon intention est de prendre Topsy chez moi quand je m'en retournerai... Nos gens s'en étonneront d'abord, sans aucun doute; mais je les amènerai, j'espère, à partager ma façon de voir. D'ailleurs il y a beaucoup de gens, dans le Nord, qui font précisément ce que tout à l'heure vous disiez que l'on doit faire.

— Oui, mais ils sont en minorité. Si nous donnions aux affranchissements une certaine extension, nous aurions bientôt maille à partir avec vous.

Miss Ophelia ne répondit pas. Il y eut un moment de silence, pendant lequel la physionomie de Saint-Clare devint triste et rêveuse.

— Je ne sais, dit-il, ce qui me fait, ce soir, penser si souvent à ma mère. J'éprouve une sensation étrange : il me semble qu'elle est auprès de moi. Certaines choses qu'elle disait habituellement me reviennent sans cesse à l'esprit. Quel pouvoir mystérieux rend ainsi parfois la vie aux choses passées?

Saint-Clare se promena quelques minutes encore, puis il dit :

— J'ai envie de descendre un moment pour m'informer des nouvelles du soir.

Il prit son chapeau et sortit.

Tom le suivit jusqu'à la porte d'entrée, et lui demanda s'il devait l'attendre.

— Non, mon garçon, dit Saint-Clare, je serai de retour dans une heure.

Tom s'assit dans la verandah. La soirée était magnifique; la lune brillait. Tom contemplait le jet d'eau, et prêtait l'oreille à son murmure. Il pensait à la chaumière qui abritait les siens. Il se disait qu'il serait bientôt un homme libre, qu'il pourrait y retourner, et travailler pour racheter sa femme et ses enfants. Tâtant les muscles de ses bras vigoureux, il se réjouissait à la pensée que ces bras allaient lui appartenir, et en calculant combien d'ouvrage ils pourraient faire pour l'affranchissement de sa famille. Puis il pensait à son jeune maître, âme si noble, et, comme il lui arrivait toujours en pareil cas, il priait pour lui. Ceci lui rappelait la belle Éva, qui était maintenant au séjour des anges, et il en vint presque à imaginer qu'il apercevait son visage souriant et sa chevelure dorée à travers les vapeurs diaphanes du jet d'eau. Il passa peu à peu de cette vague contemplation au sommeil: il rêva que sa jeune maîtresse venait à lui en bondissant, comme autrefois, couronnée de jasmin, les joues animées, les yeux brillants de joie; mais, pendant qu'il la regardait, elle lui sembla tout à coup sortir de terre, pâle, les yeux rayonnant d'un éclat divin, la tête ceinte d'une auréole dorée. Puis la vision s'évanouit; Tom fut réveillé en sursaut par un coup violent frappé à la porte et un bruit de voix qui venait du dehors.

Ayant ouvert à la hâte, il vit entrer plusieurs hommes marchant lourdement et parlant à voix basse. Ils portaient, sur une civière, un corps enveloppé d'un manteau. La lampe éclaira le visage de la personne étendue sur cette litière, et Tom poussa un cri sauvage d'étonnement et de désespoir, qui retentit dans toute la maison. Les porteurs pénétrèrent, avec leur fardeau, jusqu'à la porte ouverte du salon, où miss Ophelia était encore à tricoter.

Saint-Clare était entré dans un café, pour y jeter un coup d'œil sur le journal du soir. Pendant qu'il lisait, il s'éleva une querelle entre deux *gentlemen* qui se trouvaient là. Tous deux étaient à peu près ivres. Saint-Clare, aidé d'une ou de deux autres personnes, s'efforça de les séparer, et comme il cherchait à désarmer l'un des combattants, qui tenait en main un couteau-poignard, il en reçut dans le côté un coup mortel.

La maison retentit de cris, de lamentations et de hurlements douloureux. Les esclaves s'arrachaient les cheveux, se roulaient par terre, ou couraient en gémissant sans savoir ce qu'ils faisaient. Tom et miss Ophelia paraissaient seuls

avoir conservé quelque présence d'esprit. Quant à Marie, elle avait une violente attaque de nerfs. Sur l'ordre de miss Ophelia, on disposa à la hâte un des canapés du salon, et l'on y étendit le blessé tout sanglant. La douleur et la perte de son sang lui avaient ôté toute connaissance. Miss Ophelia lui fit respirer des sels. Il revint à lui, ouvrit les yeux, et les fixa sur ceux qui l'entouraient. Puis son regard parcourut la chambre, examina un instant chaque objet, et s'arrêta enfin sur le portrait de sa mère.

Sur ces entrefaites, le médecin, enfin arrivé, examina la blessure. On put bientôt lire sur son visage qu'il n'y avait aucune espérance. Cependant il opéra le premier pansement avec l'aide de Tom et de miss Ophelia, qui avaient gardé leur sang-froid au milieu des lamentations, des sanglots, des cris d'effroi que poussaient les esclaves groupés aux portes et aux fenêtres de la verandah.

— Maintenant, dit le médecin, il faut faire sortir tout le monde. Qu'on le laisse tranquille!... Tout dépend de là.

Saint-Clare ouvrit les yeux, et regarda fixement ces pauvres gens éplorés que miss Ophelia et le docteur poussaient hors de l'appartement. — Pauvres créatures! dit-il. — Et une amère expression de remords passa sur son visage. Adolphe refusa positivement de s'en aller. La terreur lui avait ôté toute présence d'esprit. Il se jeta par terre, et rien ne put le décider à se relever. Les autres obéirent à miss Ophelia, qui leur fit comprendre que le salut de leur maître dépendait de leur docilité, de leur silence.

Saint-Clare pouvait à peine parler. Il était étendu et fermait les yeux, mais à le voir on ne pouvait douter des pensées amères qui l'obsédaient. Après quelques instants, il mit sa main sur celle de Tom, agenouillé près de lui, et, d'une voix bien faible :

— Tom, pauvre garçon!... murmura-t-il.

— Qu'est-ce, maître? dit Tom avec vivacité.

— Je me meurs, dit Saint-Clare en lui pressant la main. Priez pour moi!

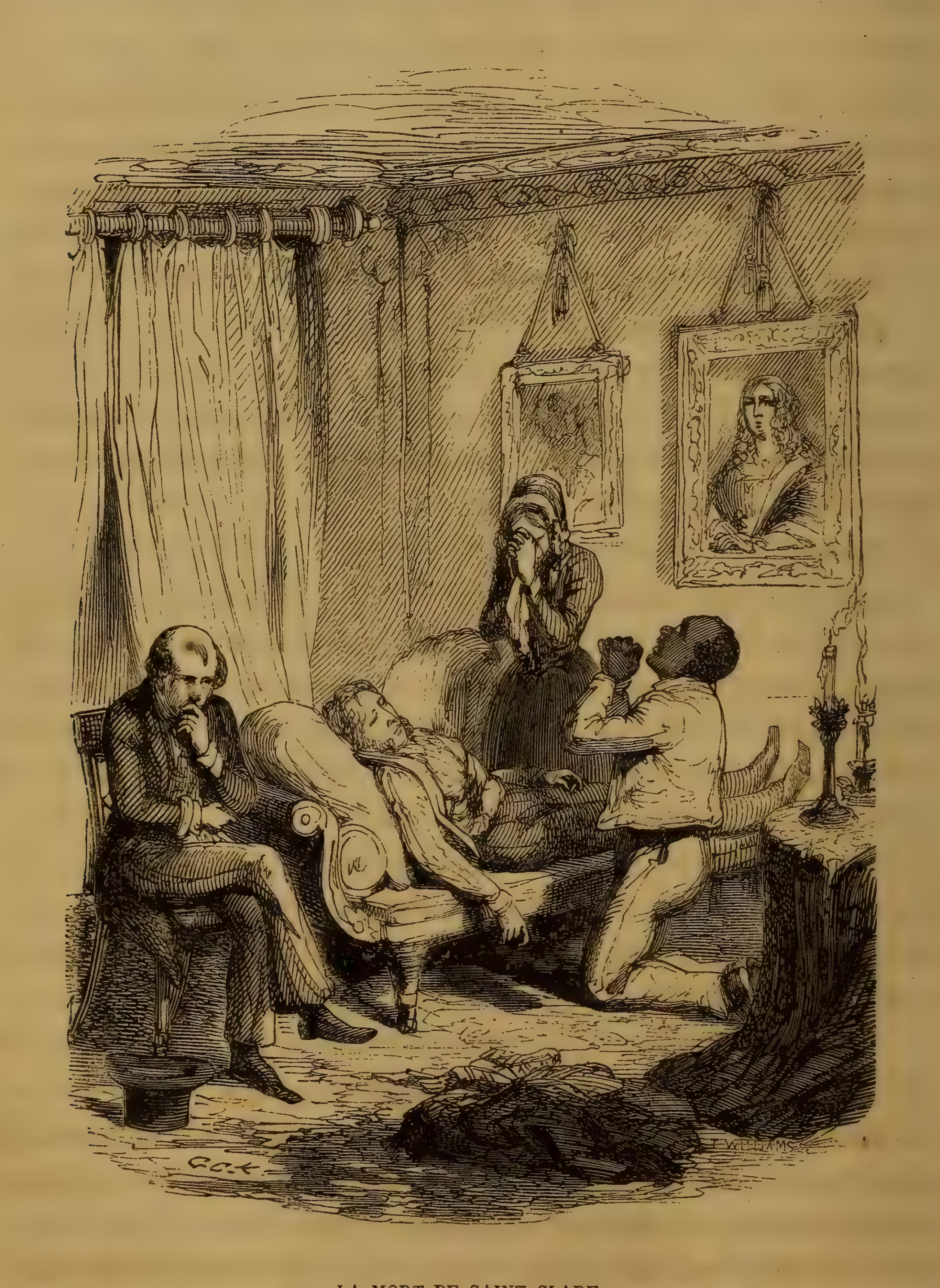
— S'il vous était agréable de voir un prêtre?.. dit le médecin.

Saint-Clare secoua vivement la tête, et répéta, s'adressant à Tom :

— Priez pour moi.

Et Tom se mit à prier avec la plus grande ferveur pour cette âme qui allait partir, pour cette âme qui le regardait avec tant de fermeté et de tristesse à travers ces grands yeux bleus, si pleins de mélancolie. Ce fut littéralement une prière exhalée au milieu des sanglots et des larmes.

Quand il eut fini, Saint-Clare lui prit la main et le regarda attentivement, mais en silence. Bientôt il ferma les yeux sans quitter cette main. Aux portes



LA MORT DE SAINT-CLARE.

Et Tom se mit à prier avec la plus grande ferveur pour cette âme qui allait partir.

de l'éternité, rien n'empêche plus la main d'un blanc de serrer celle d'un noir. Par intervalles, il murmurait doucement :

Recordare, Jesu pie...

. . . .

Ne me perdas illa die...

. . . .

Quærens me, sedisti lassus.

On voyait que les paroles qu'il avait chantées le soir même lui revenaient à l'esprit, paroles suppliantes adressées à la clémence infinie. Ses lèvres remuaient de temps en temps, pour laisser passer quelque passage tronqué de l'hymne funèbre.

— Son esprit s'égare, dit le docteur.

— Non, dit énergiquement Saint-Clare, il retourne dans sa patrie... Enfin! enfin! enfin!...

Cet effort l'épuisa. La pâleur de la mort se répandit sur son visage, qui prit en même temps l'expression d'un calme sublime. On eût dit que quelque ange de merci avait étendu sur lui son aile. Il ressemblait à un enfant fatigué qui s'endort.

Il resta ainsi quelques instants. On voyait que la main du Tout-Puissant était sur lui. Au moment suprême, il ouvrit les yeux; un éclair en jaillit, éclair de joie et de reconnaissance. Il dit : *Ma mère!...* Il était mort.

CHAPITRE XXIX.

Les abandonnés.

On entend souvent parler de la douleur que cause aux esclaves la perte d'un bon maître; ils ont raison de s'affliger, les infortunés, car le jour où ce malheur vient à les frapper, il n'y a pas de créature humaine plus dépourvue qu'eux de toute consolation et de tout secours.

A l'enfant qui a perdu son père, il reste encore la protection de ses amis et de la loi; l'orphelin est quelque chose; il peut faire quelque chose; il a des droits reconnus, une position légale. L'esclave n'en a pas; la loi ne lui en accorde pas plus, à aucun égard, qu'à un ballot de marchandises. Si on lui reconnaît quelques-uns des besoins et des désirs que Dieu donne à toutes les

créatures humaines et immortelles, c'est quand la volonté absolue, irresponsable, de son maître lui permet de les satisfaire. Le maître lui est-il enlevé, il n'est plus rien, il ne doit plus rien être.

Ils sont en petit nombre les hommes qui, possédant un pouvoir absolu, irresponsable, savent l'exercer avec humanité et générosité; chacun le sait, mais l'esclave plus que personne : il comprend que, dix fois contre une, il trouvera un tyran insensé et cruel au lieu d'un maître humain et sage. Aussi la mort d'un bon maître lui cause-t-elle de longs et bruyants regrets.

Dès que Saint-Clare eut rendu le dernier soupir, la terreur et la consternation s'emparèrent de tous les gens de sa maison. Il avait été frappé si soudainement, à la fleur, dans la force de sa jeunesse! Tous les appartements, toutes les galeries retentirent de sanglots et de cris de désespoir.

Marie avait tellement affaibli son système nerveux en le rendant l'objet constant de ses soins égoïstes qu'elle n'avait plus la force de supporter ce coup terrible. Au moment où son époux expira, elle tombait de syncope en syncope, et l'homme à qui elle avait été unie par les liens mystérieux du mariage se sépara d'elle pour toujours sans même pouvoir lui dire un mot d'adieu.

Douée d'une force d'âme caractéristique, toujours maîtresse d'elle-même, miss Ophelia était restée auprès de son cousin jusqu'au dernier moment; — l'œil et l'oreille à tout, faisant le peu qui pouvait se faire, et se joignant de tout cœur aux tendres et ferventes prières que le pauvre Tom n'avait cessé d'adresser à Dieu pour l'âme de son maître mourant.

Lorsqu'on fit la toilette mortuaire de Saint-Clare, on trouva sur sa poitrine un petit médaillon qui s'ouvrait avec un ressort : ce médaillon contenait, d'un côté, une miniature, — une noble et belle figure de femme; — de l'autre, sous un verre, une boucle de cheveux noirs. On le replaça sur le sein inanimé; — poussière sur poussière. — Pauvre et triste relique des premiers rêves d'amour, qui avaient jadis fait battre avec tant de chaleur ce cœur maintenant glacé.

L'âme de Tom était remplie tout entière de pensées d'éternité; tandis qu'il rendait les derniers devoirs à cette argile inanimée, il ne songea pas que ce coup imprévu le précipitait dans un esclavage sans fin; il se sentait rassuré sur le salut de son maître, car, à l'heure même où il avait répandu sa fervente prière dans le sein d'un Dieu paternel, une voix intérieure lui avait dit d'être tranquille et d'espérer. Son cœur était si tendre, qu'il lui révélait en partie l'immensité de

l'amour divin, car il est écrit dans un vieil oracle : « Celui qui demeure dans » l'amour demeure en Dieu, et Dieu en lui. » Tom était plein d'amour et de confiance; il se sentait l'âme tranquille.

Cependant la cérémonie funèbre eut lieu selon toutes les formes voulues, — avec une profusion de crêpes noirs, de longues prières et de physionomies solennelles. Alors les flots glacés et boueux de la vie ordinaire reprirent leur cours un moment interrompu; puis revint l'éternelle et impitoyable question : Qu'allons-nous faire maintenant?

Cette question, chacun se l'adressa en même temps : — Marie, au moment où, vêtue d'un peignoir du matin, assise dans un grand fauteuil, et entourée de ses serviteurs inquiets, elle examinait des échantillons de crêpe et de bombasine;— miss Ophelia, en commençant à diriger ses pensées vers sa famille du Nord; — les esclaves, en songeant, muets de terreur, au caractère égoïste et tyrannique de la maîtresse à laquelle ils appartenaient désormais. Aucun d'eux ne l'ignorait, leur maître seul avait été bon pour eux. Maintenant qu'ils l'avaient perdu, il n'y aurait plus aucune barrière entre eux et les traitements tyranniques qu'inventerait, pour les tourmenter, le mauvais caractère de leur maîtresse, encore aigri par la douleur.

Quinze jours environ après l'enterrement, miss Ophelia travaillait dans sa chambre, lorsqu'elle entendit taper doucement à la porte. Étant allée l'ouvrir, elle aperçut Rosa, la jeune et jolie quarteronne dont nous avons déjà parlé, les cheveux en désordre, les yeux rouges et gonflés par les larmes.

— Oh! miss Phely, dit-elle, tombant à genoux et saisissant le bas de sa robe, oh! allez trouver pour moi mistress Marie! plaidez en ma faveur!... elle veut m'envoyer fouetter au dehors; — tenez, regardez!

Et elle tendit un papier à miss Ophelia.

C'était un ordre adressé au maître d'un établissement de correction. Marie commandait,— de sa plus fine écriture italienne,— que l'on délivrât au porteur quinze coups de fouet.

— Qu'avez-vous donc fait? demanda miss Ophelia.

— Vous le savez, miss Phely, répondit Rosa, j'ai un si mauvais caractère!... j'essayais une robe à mistress Marie, elle m'a donné un soufflet. Sans prendre le temps de réfléchir, j'ai laissé échapper une exclamation impertinente : « Je saurai bien vous mater, m'a dit maîtresse, et vous apprendre une fois pour toutes à ne pas lever la tête si haut. » Puis, après avoir écrit ce

billet, elle m'a ordonné de le porter à son adresse;—j'aimerais mieux qu'elle me tuât tout de suite.

Miss Ophelia restait immobile et pensive, le billet à la main.

— Voyez-vous, miss Phely, ajouta Rosa, le fouet ne me ferait pas tant de peur si je devais le recevoir de vos mains ou de celles de mistress Marie; mais être envoyée à un homme!... et à cet horrible homme encore... Quelle honte, miss Phely!

Miss Ophelia ne le savait que trop; c'est un usage général d'envoyer les femmes et les jeunes filles dans des maisons de correction où les plus méprisables des hommes, — des hommes assez vils pour exercer un pareil métier, — se chargent, moyennant salaire, de leur imposer publiquement, et à nu, ce châtiment honteux. Elle le *savait* depuis longtemps, mais avant d'avoir vu la pauvre Rosa, d'une constitution si délicate, pâle, frissonnant d'effroi, jamais l'affreuse réalité n'avait attristé et épouvanté ses regards. Ce noble sang qui coulait dans ses veines, — le sang libre de la Nouvelle-Angleterre, — reflua brusquement à ses joues, et fit palpiter amèrement son cœur indigné; mais elle sut se contenir avec sa prudence et sa fermeté habituelles. Serrant le papier qu'elle tenait à la main, elle se contenta de dire à Rosa :

— Asseyez-vous, mon enfant, pendant que je vais aller parler à votre maîtresse. — C'est honteux! c'est monstrueux! c'est révoltant! se dit-elle ensuite à elle-même en traversant le salon.

Elle trouva Marie assise dans son grand fauteuil. Debout, à ses côtés, Mammy la coiffait; étendue par terre devant elle, Jane lui réchauffait les pieds.

— Comment êtes-vous aujourd'hui? lui demanda miss Ophelia.

D'abord Marie, pour toute réponse, poussa un profond soupir et ferma les yeux, puis elle dit :

— Oh! je n'en sais rien, ma cousine... je suis aussi bien que je le serai jamais à présent...

Et elle essuya ses yeux avec un mouchoir de batiste bordé d'une large bande noire.

— Je venais, lui dit miss Ophelia, accompagnant chaque mot de cette toux brève et sèche qui sert généralement de prélude à une explication difficile; je venais... vous parler... de cette pauvre Rosa...

A ces mots, Marie se sentit la force d'ouvrir les yeux; et ses joues blêmes se couvrirent d'une vive rougeur, quand elle répondit aigrement :

— Voyons, que venez-vous m'en dire?

— Elle est très-repentante de sa faute.

— Ah! elle se repent!... En vérité, ce sera bien autre chose quand j'aurai réglé mes comptes envers elle... J'ai supporté assez longtemps l'impudence de cette fille... Maintenant je prétends la mater... Je veux la faire ramper dans la poussière.

— Mais ne pourriez-vous lui infliger un autre châtiment?... la punir d'une manière moins humiliante?

— Non, certes... car je désire, avant tout, l'humilier. C'est une présomptueuse. Sa constitution frêle, sa jolie figure, et ses airs de grande dame, lui ont fait oublier ce qu'elle est... Je veux lui donner une leçon qui la remettra, je l'espère, à sa place.

— Mais, ma cousine, si vous détruisez chez une jeune fille le sentiment de la délicatesse et de la pudeur, vous l'aurez bientôt dépravée...

— La délicatesse!... répondit Marie avec un rire dédaigneux. Voilà un joli mot pour une semblable créature... Je lui apprendrai, en dépit de ses belles manières, qu'elle ne vaut pas mieux que les mendiantes déguenillées des rues... Elle ne prendra plus de si grands airs avec moi...

— Vous aurez à répondre devant Dieu d'une telle cruauté!... s'écria miss Ophelia avec énergie.

— Cruauté, dites-vous! Je voudrais bien savoir en quoi je suis cruelle... Je n'ai signé l'ordre que pour quinze coups de fouet, et encore ai-je recommandé de ne pas frapper trop fort... Certes, ce n'est pas là de la cruauté.

— Ce n'est pas de la cruauté?... dit miss Ophelia... Il n'est aucune jeune fille, j'en suis sûre, qui ne préférât la mort à ce châtiment.

— En se plaçant à votre point de vue, on peut le croire, cousine; mais toutes ces créatures sont habituées au fouet. C'est le seul moyen propre à les maintenir dans le bon chemin. Laissez-les s'imaginer qu'il leur est permis d'avoir de semblables idées, elles ne tarderont pas à vous marcher dessus, comme mes domestiques l'ont toujours fait. J'ai commencé à leur imposer mes volontés; qu'ils le sachent bien désormais, je les enverrai tous fouetter l'un après l'autre, et sans distinction, s'ils ne s'amendent pas, dit Marie jetant autour d'elle un regard qui exprimait une résolution bien arrêtée.

A ces mots Jane baissa la tête, car elle comprit bien que les menaces de sa maîtresse s'adressaient particulièrement à elle. Miss Ophelia s'assit un

instant. Comme si elle eût avalé quelque mélange de matières explosibles, elle se sentait prête à éclater. Se rappelant toutefois combien il était inutile de vouloir lutter avec une semblable nature, elle se résigna résolûment au silence, se contint tant qu'elle fut là, et sortit de la chambre.

Il lui fut pénible de retourner dire à Rosa qu'elle n'avait obtenu ni sa grâce ni une commutation de peine. Presque immédiatement un domestique mâle vint avertir la pauvre condamnée que sa maîtresse lui avait ordonné de la conduire à la maison de correction; — et il l'y traîna malgré ses larmes, malgré ses supplications.

Peu de jours après, Tom se livrait sur le balcon à de tristes pensées, lorsqu'Adolphe l'aborda. Depuis la mort de son maître, Adolphe était singulièrement abattu et désolé. Il savait bien que sa maîtresse le détestait, mais, du vivant de Saint-Clare, il s'en était peu préoccupé. Tout était bien changé pour lui, maintenant; il passait toutes ses journées dans des frayeurs continuelles, ignorant le sort que lui réservait le lendemain. Marie avait eu plusieurs conférences avec son homme de loi. Quand elle eut consulté le frère de Saint-Clare, elle prit le parti de vendre sa maison et tous ses esclaves, — à l'exception de ceux qui lui appartenaient en propre, et qu'elle se proposait d'emmener avec elle sur la plantation de son père.

— Savez-vous, Tom, que nous allons être tous vendus? dit Adolphe.

— Comment l'avez-vous appris? lui demanda Tom.

— Je me suis caché derrière le rideau pendant que maîtresse conférait avec son homme de loi. Sous peu de jours, nous serons tous mis aux enchères, mon pauvre Tom.

— Que la volonté de Dieu soit faite!... dit Tom croisant ses bras et poussant un profond soupir.

— Nous ne retrouverons jamais un si bon maître, reprit Adolphe avec un accent qui trahissait ses inquiétudes; mais j'aime mieux être vendu que d'appartenir à maîtresse.

Tom s'éloigna; son cœur débordait. L'espoir de la liberté, le souvenir de sa femme et de ses enfants, si éloignés de lui, se dressèrent tout à coup devant son âme patiente. Ainsi le clocher et les toits aimés de son village natal apparaissent quelquefois, par-dessus les vagues sombres, au marin qui a fait naufrage près du port, afin qu'il puisse leur jeter un dernier adieu. Il croisa fortement ses bras sur sa poitrine, retint les larmes amères qui rem-

plissaient ses yeux, et s'efforça de prier. Le pauvre homme éprouvait un désir singulier, inexplicable d'être libre; il ne pouvait l'arracher du fond de son cœur, et plus il répétait : Que ta volonté soit faite, ô mon Dieu! — plus il souffrait.

Il alla trouver miss Ophelia qui, depuis la mort d'Éva, lui avait témoigné une bonté pleine d'égards.

— Miss Phely, dit-il, maître Saint-Clare m'avait promis ma liberté. Il m'a dit souvent qu'il avait commencé à remplir, en ma faveur, les formalités d'affranchissement. Si miss Phely était assez bonne pour en parler à maîtresse, peut-être maîtresse consentirait-elle à réaliser les promesses de maître.

— Je parlerai pour vous, Tom, et de mon mieux, répondit miss Ophelia. Mais si votre affranchissement dépend de mistress Saint-Clare, je ne puis pas vous donner beaucoup d'espoir; toutefois j'essayerai.

Cette conversation eut lieu quelques jours après le châtiment infligé à Rosa, tandis que miss Ophelia faisait les préparatifs de son départ pour retourner dans le Nord. Après avoir sérieusement réfléchi à son premier entretien avec Marie, elle pensa qu'elle s'était peut-être laissée aller à trop de vivacité. Bien déterminée à modérer son zèle de son mieux, à se montrer aussi conciliante, aussi aimable que possible, à négocier enfin l'affaire de Tom avec toute l'habileté diplomatique dont elle était capable, elle composa son visage, prit son tricot, et se rendit auprès de Marie.

Mistress Saint-Clare était étendue tout de son long sur un sopha, le coude enfoncé dans les coussins, tandis que Jane, qui était allée visiter pour elle les magasins, déployait sous ses yeux divers échantillons de belles étoffes noires.

— Celle-ci me convient, dit Marie en choisissant une; seulement, est-ce bien une étoffe de deuil?

— Seigneur bon Dieu! maîtresse, dit Jane avec volubilité, madame la générale Derbennon porta une robe de cette étoffe l'année dernière, après la mort du général; cela sied si bien!

— Qu'en pensez-vous? demanda Marie à miss Ophelia.

— C'est une affaire de mode, je suppose, répondit miss Ophelia; vous en êtes meilleure juge que moi.

— Le fait est, dit Marie, que je n'ai pas une robe à mettre; et comme je vais tout vendre pour pouvoir partir la semaine prochaine, il faut absolument que je me décide.

— Votre départ est-il si prochain?

— Oui. Le frère de Saint-Clare vient de m'écrire. Il est tout à fait d'accord avec mon homme de loi. D'après leur avis commun, ce qu'il y a de mieux à faire, c'est de mettre les esclaves et le mobilier aux enchères, et de laisser la maison à mon homme de loi.

— J'ai quelque chose à vous dire, reprit miss Ophelia. Augustin avait promis à Tom sa liberté, et il s'était même déjà occupé de faire dresser son acte d'affranchissement. J'espère que vous userez de votre influence pour achever de régulariser cette affaire.

— Certainement non! répondit Marie avec aigreur. Tom est parmi nos esclaves un de ceux qui ont la plus grande valeur. Vous me demandez un sacrifice impossible... D'ailleurs qu'a-t-il besoin d'être libre?... il est bien plus heureux comme il est.

— Mais il désire ardemment sa liberté... et son maître la lui avait promise.

— Oh! pour cela, je vous crois... Ils la désirent tous, leur liberté... parce qu'ils ne sont jamais contents... Ils veulent toujours avoir ce qu'ils n'ont pas... D'ailleurs je suis, par principe, opposée à l'émancipation, en tout état de cause... Tant que le nègre reste sous la dépendance d'un maître, il se conduit assez bien, il est estimable; affranchissez-le, il devient paresseux, il refuse de travailler, il s'adonne à l'ivrognerie... ce n'est bientôt plus qu'un drôle de la dernière espèce... j'en ai vu faire l'expérience plus de cent fois... Vraiment, on ne leur rend pas service quand on les affranchit...

— Mais Tom est un homme si sûr, si industrieux, si pieux.

— Oh! ne me dites pas cela... J'en ai vu des centaines comme lui... Il se conduira bien tant qu'on le surveillera... voilà tout.

— Mais après cela, si vous le mettez en vente, songez aux chances qu'il a d'être acheté par un mauvais maître.

— Bah! bah! ce n'est pas une fois sur cent qu'un bon serviteur trouve un mauvais maître... La plupart des maîtres sont bons, quoi qu'on en dise... J'ai été élevée et j'ai vécu dans le Sud, et je suis encore à connaître un maître qui ne traite pas bien ses esclaves... aussi bien, du moins, qu'ils le méritent... A cet égard, je n'ai aucune crainte, allez.

— Eh bien! dit alors miss Ophelia avec un accent énergique, un des derniers désirs de votre époux fut, je le sais, de donner à Tom sa liberté... Il en

avait fait la promesse à notre chère petite Éva, sur son lit de mort... et je n'aurais jamais pensé que vous pussiez refuser de tenir de pareils engagements.

A cette demande, Marie avait caché sa figure dans son mouchoir. Elle se mit à sangloter et à respirer des sels avec exagération.

— Tout le monde se tourne contre moi, s'écria-t-elle; personne ne me témoigne la moindre considération... mais je n'aurais jamais pensé que *vous* me rappelleriez ces douloureux souvenirs... Peut-on manquer d'égards à ce point?... Mais qui s'inquiète de mes chagrins ? ils sont si exceptionnels... Quelle affreuse destinée que la mienne!... Je n'avais qu'un enfant... une fille unique... elle m'est enlevée!... J'étais unie à un mari dont tous les goûts, tous les sentiments concordaient avec les miens... moi qui suis, je l'avoue, si difficile à satisfaire... je le perds aussi... Ma douleur vous inspire, à ce qu'il paraît, si peu de sympathie, que vous venez me rappeler brusquement des souvenirs contre lesquels je suis sans force, vous le savez bien... Vos intentions sont bonnes, j'aime à le croire... mais cette démarche est bien irréfléchie.

Et Marie sanglota, feignit de ne plus pouvoir respirer, donna l'ordre à Mammy d'ouvrir la fenêtre, se fit apporter son flacon de camphre, délacer, mouiller les tempes et le front. Miss Ophelia profita de la confusion générale pour s'esquiver. Elle avait compris, en effet, qu'elle ne gagnerait rien à insister; car Marie était capable de se trouver mal indéfiniment... A dater de ce moment, chaque fois qu'on se permit devant elle la moindre allusion aux derniers désirs de son mari ou de sa fille, relativement aux esclaves, elle ne manqua pas de s'évanouir ou d'avoir une attaque de nerfs. Tout ce que miss Ophelia put faire pour Tom, ce fut donc d'écrire une lettre en sa faveur à mistress Shelby; après avoir exposé sa situation, elle la priait de venir à son secours.

Le lendemain, Tom, Adolphe et une demi-douzaine d'autres nègres furent conduits à un magasin d'esclaves, pour y être mis à la disposition du marchand qui devait faire incessamment une vente aux enchères.

CHAPITRE XXX.

Le magasin d'esclaves.

Un magasin d'esclaves! ces mots évoquent peut-être d'horribles visions aux yeux de mes lecteurs; peut-être en est-il, parmi vous, qui se représentent un antre affreux et sombre, quelque horrible Tartare, *informe, ingens, cui lumen ademptum.* Détrompez-vous, ami trop naïf! aux temps où nous vivons on a appris l'art de faire le mal avec autant d'habileté que de décence, de manière enfin à ne choquer ni les yeux ni les sentiments d'une société respectable. La marchandise humaine est cotée à un haut prix sur le marché. L'esclave qui doit être vendu est bien nourri, proprement vêtu, entouré de soins attentifs. Ne faut-il pas qu'il paraisse gras, fort, bien portant? Un magasin d'esclaves, à la Nouvelle-Orléans, ne diffère pas, quant à l'extérieur, de la plupart des autres boutiques. Il est tenu avec une propreté recherchée, et vous pouvez y voir tous les jours, sous l'auvent de la devanture, des rangées d'hommes et de femmes destinés à servir d'enseigne. On vous invitera poliment à entrer pour examiner la marchandise; vous y trouverez un assez grand choix de maris, de femmes, de frères, de sœurs, de pères, de mères et de jeunes enfants, — à vendre séparément ou par lots, au gré de l'acheteur. — Là, cette âme immortelle que le fils de Dieu racheta au prix de son sang et de ses souffrances, le jour où la terre trembla, où les rochers se fendirent, où les tombeaux furent ouverts, se vend, se loue, s'hypothèque, s'échange contre des épices ou d'autres denrées, selon les besoins de la place, ou le caprice de l'acquéreur.

Un jour ou deux après la conversation de Marie et de miss Ophelia, rapportée dans le chapitre précédent, Tom, Adolphe, et environ une demi-douzaine d'autres esclaves de Saint-Clare furent donc recommandés aux bons soins de M. Skeggs, qui tenait un dépôt de ce genre, rue de..., pour y être vendus aux enchères le lendemain.

Comme la plupart de ses compagnons d'infortune, Tom avait apporté avec lui une malle assez grande, remplie de vêtements. On les fit tous entrer pour passer la nuit dans une longue chambre où se trouvaient déjà réunis un certain

nombre d'autres hommes de toute taille et de toute nuance, qui riaient aux éclats et manifestaient bruyamment une insouciante gaieté.

— Ah! ah! voilà qui va bien, mes enfants!... dit M. Skeggs, le gardien du dépôt, continuez, continuez!... Mes hommes sont toujours de belle humeur, n'est-ce pas, Sambo? ajouta-t-il s'adressant, avec un air d'approbation, à un énorme nègre dont les grossières bouffonneries avaient excité les éclats de rire que Tom venait d'entendre.

Tom, on peut le penser, n'était pas d'humeur à prendre part à cette joie; déposant donc sa malle aussi loin que possible de ce groupe trop bruyant, il s'assit dessus, le front appuyé contre le mur.

Les trafiquants de chair humaine font, par système, des efforts scrupuleux pour entretenir dans leurs magasins une gaieté tumultueuse. C'est, suivant leur opinion, le meilleur moyen d'empêcher leurs marchandises de réfléchir, et de les rendre insensibles à leur condition. Depuis l'instant où le nègre est vendu sur un marché du Nord, jusqu'au jour de son arrivée dans le Sud, le traitement auquel il est soumis n'a qu'un but, son abrutissement. On cherche par tous les moyens possibles à tuer en lui le sentiment et la pensée. Le trafiquant forme son troupeau dans la Virginie ou dans le Kentucky; puis il le conduit pour l'engraisser dans quelque pays favorable et salubre, — la plupart du temps un pays de bains. Là, il donne à ses hommes une nourriture abondante; et, comme d'ordinaire quelques-uns se laissent abattre par le chagrin, il paye un ménétrier pour les faire danser tous les jours. Celui qui refuse de se divertir, celui qui regrette trop sa femme, ses enfants, son *chez lui,* celui-là est noté comme un homme morose et dangereux, en butte à tous les mauvais traitements que peut lui infliger la colère d'un homme irresponsable et endurci. Il leur est constamment ordonné de témoigner de la vivacité, de l'entrain, un heureux caractère, surtout en présence des acheteurs; d'ordinaire ils obéissent, dans l'espoir que ces qualités leur feront trouver un bon maître, et aussi dans la crainte que leur conducteur ne les maltraite s'il ne parvient pas à les vendre.

— Eh bien, que faisons-nous donc là? demanda Sambo à Tom lorsque M. Skeggs eut quitté la chambre.

Sambo était un nègre du plus beau noir, d'une grande taille, très-vif dans tous ses mouvements, parlant sans cesse, toujours prêt à faire une farce ou une grimace.

— Nous méditons, eh?... ajouta-t-il après avoir donné à Tom, par manière de plaisanterie, deux ou trois coups de poing dans les côtes.

— Je dois être vendu demain aux enchères, répondit Tom tranquillement.

— Vendu aux enchères?... Eh bien, mes enfants, est-ce donc si triste?... Je voudrais bien être à votre place, moi; je les ferais bien rire, je vous en réponds. Mais quoi, est-ce que toute la bande s'en ira demain? ajouta-t-il posant familièrement la main sur l'épaule d'Adolphe.

— Laissez-moi donc tranquille! répondit Adolphe d'un ton fier.

Et il se redressa, manifestant un extrême dégoût.

— Là, dites donc, mes amis! en voilà un de vos nègres blancs, espèce couleur de crème, et parfumée, par-dessus le marché. — Il s'était approché d'Adolphe qu'il flairait. — Dieu! comme il conviendrait bien à un marchand de tabac... il parfumerait si bien la marchandise, qu'il attirerait une nombreuse clientèle.

— Je vous ai déjà dit de me laisser tranquille! reprit Adolphe furieux.

— Dieu! comme nous sommes chatouilleux, nous autres nègres blancs. Voyez un peu nos allures!... — Et Sambo se mit à imiter, en les chargeant, les manières d'Adolphe. — En voilà des airs et des grâces!... Nous avons appartenu à une bonne famille, je gage?

— Oui, répondit Adolphe; j'avais un maître qui aurait pu vous acheter tous, rien qu'avec ses vieilles nippes.

— Là, voyez un peu, reprit Sambo, quel *gentleman* nous sommes!

— J'appartenais à la famille Saint-Clare, reprit Adolphe avec fierté.

— En vérité?... eh bien, je veux être pendu si vos maîtres ne sont pas charmés de se débarrasser de vous... Je suppose qu'ils vont vous vendre avec un lot de vieilles théières cassées et d'autres articles aussi précieux, dit Sambo faisant à Adolphe une grimace provoquante.

Exaspéré par cette raillerie, Adolphe s'élança furieux sur son adversaire, frappant et jurant à tort et à travers. Les autres riaient et criaient. Le vacarme ramena le gardien à la porte.

— Eh bien! qu'est-ce que c'est, enfants? Silence! silence! s'écria-t-il, brandissant un long fouet.

Tous les esclaves s'enfuirent dans des directions différentes, à l'exception de Sambo. Comptant sur la faveur que le gardien lui avait témoignée comme à un bouffon de profession, il resta en place et se contenta de baisser la tête, avec une grimace comique, toutes les fois que le fouet semblait le menacer.

— Bon Dieu! maître, ce n'est pas nous... nous sommes tous fort sages;

ce sont ces nouveaux venus; ils sont vraiment insupportables... ils nous cherchent toujours querelle.



UNE SCÈNE DU MAGASIN D'ESCLAVES.

— Laissez-moi donc tranquille! répondit Adolphe d'un ton fier... Et il se redressa, manifestant un extrême dégoût.

A ces mots, le gardien, se tournant du côté de Tom et d'Adolphe, leur distribua, sans plus d'explications, un certain nombre de coups de pied et de

soufflets ; puis, après avoir recommandé à tout son monde de ne plus faire de bruit et de se coucher, il quitta de nouveau la chambre.

Tandis que cette scène se passe dans le dortoir des hommes, le lecteur sera peut-être curieux de jeter un regard dans la pièce réservée aux femmes. Étendues sur le parquet, ces malheureuses se livrent au sommeil. Elles ne diffèrent pas moins par leur couleur que par leurs attitudes : vous y trouvez toutes les nuances, de l'ébène le plus pur jusqu'au blanc; et tous les âges, de l'enfance à la vieillesse. — Ici c'est une jeune fille d'une éclatante beauté; sa mère a été vendue hier ; elle s'est endormie à force de pleurer, sans qu'aucune de ses compagnes ait fait attention à sa douleur ; — là, une vieille négresse décrépite : ses bras amaigris, ses mains calleuses, témoignent de durs travaux; on la vendra demain, comme un article de rebut, pour ce qu'on en voudra donner. — Tout autour d'elles sont couchées, pêle-mêle, quarante ou cinquante autres femmes, la tête abritée de diverses manières dans des couvertures ou sous quelque vêtement. — Mais regardez dans ce coin : deux femmes y sont assises à l'écart des autres; leur tenue prévient en leur faveur. L'une est une mulâtresse proprement vêtue; elle a de quarante à cinquante ans, des yeux d'une douceur remarquable, des traits agréables, une physionomie avenante. Elle est coiffée d'un énorme turban, — un madras d'une couleur éclatante et du premier choix. La coupe, la façon et l'étoffe de ses vêtements témoignent du soin tout particulier avec lequel ses maîtres pourvoyaient à tous ses besoins. — Une enfant de quinze ans, — sa fille, — assise à ses côtés, se presse contre elle; c'est une quarteronne ; elle a le teint plus clair que celui de sa mère, à laquelle elle ressemble du reste beaucoup. Ses yeux sont aussi noirs et aussi doux, mais ils ont de plus longs cils ; ses cheveux bouclés sont du brun le plus riche. Elle est de même vêtue avec une certaine recherche, et il suffit de jeter les yeux sur ses mains blanches et délicates, pour reconnaître qu'elle a été rarement occupée à des travaux serviles. Ces deux femmes doivent être vendues demain, dans le même lot que les domestiques de Saint-Clare. Le *gentleman* qui en est possesseur et qui touchera le prix de la vente est membre d'une église chrétienne de New-York. Après avoir encaissé cet argent, il ira recevoir le sacrement de la communion, institué par son Dieu et le leur ; puis il n'y pensera plus.

Ces deux malheureuses, — nous les appellerons Suzanne et Emmeline, — avaient été au service personnel d'une dame de la Nouvelle-Orléans, aussi

aimable que pieuse, et qui s'était fait un devoir de leur donner une éducation convenable. On leur avait appris à lire et à écrire, on s'était empressé de leur enseigner les vérités de la religion, et elles avaient joui de tout le bonheur que peut goûter un esclave en ce bas monde. Mais le fils unique de leur protectrice était chargé de l'administration de sa fortune; ses folies et ses désordres en compromirent une grande partie, et il se vit déclarer en faillite. Un de ses plus forts créanciers était l'honorable maison de commerce B... et compagnie, de New-York. B... et compagnie écrivirent à leur avocat de la Nouvelle-Orléans; celui-ci opéra immédiatement une saisie sur les biens du failli (c'étaient ces deux femmes et un lot d'esclaves employés à la culture d'une plantation qui avaient le plus de valeur), puis il en donna avis à ses correspondants de New-York. — M. B... était, comme nous l'avons dit, un chrétien zélé, et, de plus, citoyen d'un État où l'esclavage est prohibé. Cette malheureuse affaire ne laissa pas de lui causer quelques tourments. Le trafic des esclaves et des âmes humaines lui répugnait certainement, mais il s'agissait de 30,000 dollars. On ne pouvait pas sacrifier une si forte somme à un principe... Après avoir réfléchi longtemps, puis consulté en outre toutes les personnes dont l'assentiment n'était pas douteux, M. B... répondit à son homme de loi de régler cette affaire comme il le jugerait le plus avantageux pour ses intérêts, et de lui envoyer les fonds qu'il parviendrait à en retirer.

Le lendemain du jour où cette lettre arriva à la Nouvelle-Orléans, Suzanne et Emmeline furent donc *saisies* et envoyées au dépôt pour y être vendues aux enchères dans les vingt-quatre heures. Tandis que les pâles rayons de la lune, se glissant à travers les barreaux de fer de la fenêtre, répandent sur elles une vague lueur, prêtons l'oreille à leur conversation. — Elles pleurent toutes les deux, mais sans bruit, espérant se cacher mutuellement leur douleur.

— Mère, dit la fille qui s'efforce de paraître calme, appuyez votre tête sur mes genoux et tâchez de sommeiller un peu.

— Je n'ai pas le cœur à dormir, Emmeline, cela me serait impossible... C'est peut-être la dernière nuit que nous passons ensemble.

— O mère, ne dites pas cela!... Peut-être aussi serons-nous achetées par le même maître... qui sait?

— S'il s'agissait de toute autre je tiendrais le même langage, Emmeline; mais j'ai si peur de te perdre que le péril qui me menace occupe seul ma pensée...

— Pourtant, chère mère, l'homme a dit que nous avions toutes deux bon air et que nous serions d'une défaite facile.

Suzanne ne se rappelait que trop les regards et les paroles de l'homme en question. Ses souvenirs lui déchiraient le cœur. Après avoir examiné les mains d'Emmeline et soulevé les boucles de ses cheveux, n'avait-il pas déclaré que c'était un « article de première qualité? » Élevée dans des principes chrétiens, habituée à lire la Bible, la pensée que sa fille pouvait être vendue à un maître qui la déshonorerait lui causait autant d'horreur qu'elle en eût fait éprouver à toute autre mère chrétienne; mais elle était sans espérance... sans protection.

— Mère, que cela serait heureux, si nous pouvions être placées dans la même famille, vous comme cuisinière, moi comme femme de chambre ou lingère... Nous aurons ce bonheur-là, je l'espère... Prenons notre air le plus gai et le plus avenant... vantons nos petits talents, et peut-être réussirons-nous...

— Demain matin tu relèveras tes cheveux en arrière.

— Pourquoi donc, mère? Cette coiffure est celle qui me sied le moins bien.

— C'est vrai... mais tu te vendras mieux ainsi.

— Je n'en comprends pas la raison.

— Des familles respectables seront plus disposées à t'acheter, si elles te trouvent un air simple et modeste, que si tu affectes de paraître jolie... Je sais mieux que toi ce qui leur convient.

— C'est bien, maman, je le ferai.

— Écoute-moi encore, Emmeline, si demain nous devions être séparées pour toujours, si, après avoir été vendues, nous sommes emmenées dans deux plantations différentes, tâche de profiter de l'éducation que tu as reçue, rappelle-toi ce que maîtresse t'a dit, prends avec toi ta Bible et ton livre d'hymnes... et, si tu restes fidèle au Seigneur, le Seigneur ne t'abandonnera pas.

Ainsi parle la pauvre femme, le cœur brisé par le désespoir; car elle ne se fait pas d'illusion : demain tout homme, si vil, si brutal, si impie, si impitoyable qu'il soit, pourra devenir propriétaire de sa fille corps et âme, moyennant qu'il ait assez d'argent pour l'acheter; et alors comment cette chère enfant restera-t-elle fidèle au Seigneur? Telles sont les pensées qui l'affligent tandis qu'elle presse sa fille dans ses bras, en la souhaitant moins charmante et moins belle. C'est presque pour elle une douleur de plus que de se rappeler l'éducation pieuse et chaste qu'elle a reçue, de la savoir si supérieure par

l'esprit et par le cœur à la plupart des autres esclaves; mais elle n'a qu'une seule ressource, prier. Bien des prières semblables se sont élevées, de ces prisons d'esclaves tenues avec tant d'ordre et de propreté, jusqu'au trône de Dieu. Ces prières, Dieu ne les a pas oubliées, comme le prouvera le jour qui s'approche, car il est écrit : «Celui qui fera pécher un de ses enfants, il vaudrait mieux pour lui qu'on lui attachât au cou une meule de moulin, et qu'on le précipitât au fond de la mer.»

Les graves et paisibles rayons de la lune répandent une douce lumière dans cette chambre où gisent pêle-mêle tant de femmes endormies, — dessinant sur leurs corps les barreaux des fenêtres grillées; la mère et la fille chantent ensemble une mélodie étrange et mélancolique, — sorte d'hymne funéraire des esclaves :

Où donc est la Marie qui pleurait?
Où donc est la Marie qui pleurait?
Elle est arrivée au pays des heureux;
Elle est morte et partie pour le ciel,
Elle est morte et partie pour le ciel;
Elle est arrivée au pays des heureux.

Ces paroles, chantées par des voix d'une douceur particulière sur un air qui semblait être l'aspiration du désespoir terrestre vers l'espoir céleste, répandaient une harmonie touchante sous les voûtes de la prison, tandis que la mère et la fille continuaient, strophe par strophe :

Où donc sont Paul et Silas?
Où donc sont Paul et Silas?
Partis pour le pays des heureux.
Ils sont morts et partis pour le ciel,
Ils sont morts et partis pour le ciel;
Ils sont arrivés au pays des heureux.

Ah! chantez, pauvres âmes! — la nuit est courte, et le jour qui s'approche va vous séparer à jamais.

Il luit, ce jour fatal : tout le monde est sur pied. Le digne M. Skeggs se montre tout particulièrement affairé, car il lui faut préparer pour l'enchère un lot de marchandises; il jette un regard rapide sur les toilettes. Ordre est donné à chacun de ne rien négliger pour paraître à son avantage. Puis tous les esclaves se rangent en cercle; ils vont passer une dernière revue avant d'être dirigés sur la Bourse.

M. Skeggs, son chapeau de palmier sur la tête et un cigare à la bouche, fait sa ronde pour mettre la dernière main à ses marchandises.

— Qu'est-ce que cela? s'écrie-t-il, s'arrêtant devant Suzanne et Emmeline. Où sont vos boucles, la fille?

La pauvre enfant jette un regard timide sur sa mère, qui s'empresse de répondre, avec une certaine finesse particulière aux nègres :

— Je lui ai recommandé, la nuit dernière, de relever proprement ses cheveux derrière la tête, et de ne pas les laisser flotter en boucles... Cette coiffure est plus décente.

— Au diable! reprend l'homme d'une voix impérieuse, en se tournant vers la jeune fille; allez vite vous coiffer comme hier, et tâchez de revenir vite. Et, faisant siffler à ses oreilles un rotin qu'il tenait à la main : — Allez l'aider, dit-il à la mère... des boucles la feront vendre cent dollars de plus...

Des hommes de toutes les nations arpentent dans tous les sens des dalles de marbre sous un dôme splendide. Autour de cette enceinte circulaire s'ouvrent de petites tribunes ou loges, destinées aux commissaires priseurs et aux crieurs. Deux d'entre elles, placées en face l'une de l'autre, sont remplies de *gentlemen* à la mise recherchée, — l'aristocratie du métier. — Ils excitent avec enthousiasme, dans un jargon moitié anglais, moitié français, les connaisseurs à mettre des enchères sur les marchandises qu'ils ont fait conduire au marché. Devant une troisième, située d'un autre côté, et que personne n'occupe encore, stationne un groupe qui attend l'ouverture de la vente. Dans ce groupe nous retrouvons les domestiques de Saint-Clare : Tom, Adolphe et les autres... Nous y reconnaissons aussi Suzanne et Emmeline; leur physionomie abattue témoigne des angoisses qu'elles éprouvent. Divers spectateurs disposés à acheter, s'ils trouvent une bonne occasion, se sont réunis autour de ces malheureux, dont ils palpent et examinent avec force commentaires tous les membres et la figure, sans plus de gêne que des maquignons qui discuteraient les qualités d'un cheval.

— Holà! Alf... que venez-vous faire ici? s'écria un jeune dandy, frappant sur l'épaule d'un autre jeune homme élégamment vêtu qui contemplait Adolphe avec son lorgnon.

— J'ai besoin d'un valet de chambre; l'on m'a dit que les domestiques

de Saint-Clare devaient être vendus aujourd'hui... et je suis venu voir...

— Dieu me préserve d'acheter des esclaves de Saint-Clare... ils sont tous gâtés, sans exception, et d'une impudence diabolique... répondit l'autre.

— Soyez tranquille... répliqua son interlocuteur, si j'en achète quelques-uns, je les aurai bientôt mis à la raison... Ils ne tarderont pas, croyez-moi, à s'apercevoir que je ne ressemble en rien à ce Saint-Clare... Je veux acheter ce garçon-là; son air me plaît...

— Son entretien vous coûtera cher... il est si dépensier...

— Vraiment!... mais ce beau monsieur reconnaîtra qu'on ne peut pas être prodigue avec moi. Quand il aura été envoyé quelquefois à la calabouse, il sera parfaitement dressé... Vous verrez si ce régime ne lui inspire pas le sentiment de son devoir... Oh! je le métamorphoserai de la tête aux pieds, je vous en réponds... Très-décidément, je l'achète.

Cependant Tom avait examiné avec l'attention la plus inquiète tous les individus qui se pressaient autour de lui, en cherchant un qu'il pût éprouver le désir d'appeler son maître. Ah! Monsieur, si vous étiez jamais réduit à cette extrémité, s'il vous fallait, sur deux cents hommes, en choisir un qui dût devenir votre possesseur, pour disposer de vous à son gré, croyez-moi, vous seriez peut-être dans le même embarras que Tom; bien restreint serait le nombre de ceux auxquels il vous plairait d'appartenir. Tom vit circuler à ses côtés beaucoup d'acheteurs. Ceux-ci grands, replets, bruyants, grossiers; ceux-là petits, maigres, à la voix doucereuse; d'autres enfin à la face allongée, à la charpente osseuse et décharnée, à la physionomie dure; toutes les variétés, en un mot, de ces hommes vulgaires qui ramassent leurs semblables comme des copeaux et les jettent au feu ou dans le panier au bois, indifféremment, suivant leur convenance... Mais le pauvre Tom ne découvrit pas un Saint-Clare.

Quelques instants avant que la vente ne commençât, un homme trapu, corpulent et musculeux, s'approchant du groupe où était Tom, se mit à examiner les esclaves en profond connaisseur. Cet homme était vêtu d'une chemise rayée, trop ouverte sur le devant, et d'un vieux pantalon taché. Il se frayait son chemin à coups de coudes dans la foule, comme un négociant pressé de terminer une affaire importante. Dès que Tom l'aperçut il tressaillit d'horreur, et il sentit cette impression devenir plus douloureuse encore à mesure qu'il le vit s'approcher. Bien que petit, cet homme était évidemment doué d'une force

athlétique. Sa grosse tête de taureau toute ronde, ses grands yeux gris aux sourcils roux et touffus, ses cheveux roides comme des fils de fer et brûlés par le soleil, ne prévenaient guère, il faut l'avouer, en sa faveur; sa bouche, aussi large que commune, était encore déformée par un énorme morceau de tabac, dont il rejetait de temps en temps le jus dégoûtant avec une brutalité retentissante. Ses mains, — deux espèces de battoirs, — hâlées, velues, parsemées de taches de rousseur, avaient pour défense des ongles d'une longueur démesurée et d'une malpropreté révoltante. A peine arrivé près du groupe, il se mit à l'examiner tout à son aise. Saisissant Tom par la mâchoire, il lui ouvrit violemment la bouche pour inspecter ses dents; il lui fit ensuite relever ses manches pour juger de la vigueur de ses muscles; il le tourna et le retourna dans tous les sens et lui ordonna de courir et de sauter, afin de bien s'assurer de son allure.

— Où avez-vous été dressé? lui demanda-t-il brusquement quand il eut achevé son examen.

— Dans le Kentucky, maître, répondit Tom jetant un regard suppliant tout autour de lui, comme pour implorer sa délivrance.

— A quoi vous occupait-on?

— Je dirigeais la ferme de maître.

— Une blague bien probable, en vérité! reprit l'homme d'un ton sec en s'éloignant.

Il s'arrêta un instant devant Adolphe. Mais après avoir lancé un affreux crachat sur ses bottes bien cirées, et poussé un grognement dédaigneux, il alla se poster en face de Suzanne et d'Emmeline; de sa lourde main crasseuse, il tira Emmeline à lui, lui palpa le cou et la poitrine, examina ses dents, et la repoussa brutalement vers sa mère dont la physionomie résignée témoignait pourtant des cruelles souffrances que lui causait chaque mouvement de ce hideux personnage.

La jeune fille, palpitante d'effroi, se mit à pleurer.

— Voulez-vous bien vous taire, bégueule... dit le commissaire priseur; on ne pleurniche pas ici... La vente va commencer.

En effet, la vente commença.

Adolphe fut adjugé pour une forte somme au jeune dandy qui avait manifesté préalablement l'intention de l'acheter. Les autres esclaves de Saint-Clare échurent à divers acquéreurs.

— Maintenant, à vous, mon garçon... Entendez-vous? dit le crieur à Tom.

Tom monta sur l'estrade, promenant des regards inquiets autour de lui. Des bruits confus qui se mêlaient retentirent à ses oreilles... Il entendit le commissaire priseur énumérer ses qualités d'une voix stridente, en français et en anglais; les enchères se croisèrent dans les deux langues.. Presque aussitôt le marteau retomba pour la dernière fois... La seconde syllabe du mot *dollars* retentit au milieu du tumulte quand le commissaire priseur annonça le prix de la vente... Tom était adjugé à son tour : il avait un maître.

On le fit descendre de l'estrade. L'homme trapu à la tête de taureau, lui mettant brutalement la main sur l'épaule, le poussa de côté en lui disant, d'une voix rude :

— Restez là, vous!

Tom ne savait plus trop ce qu'il voyait et ce qu'il entendait... La vente continuait toujours, de plus en plus bruyante, tantôt en français, tantôt en anglais. Cependant le marteau vient de retomber... Suzanne est vendue. Elle descend de l'estrade, s'arrête, jette derrière elle un regard inquiet... Sa fille lui tend les bras. La pauvre mère regarde, d'un air désespéré, l'homme qui vient de l'acheter, — un gentleman entre deux âges, dont la physionomie exprime la bonté.

— O maître! achetez ma fille, je vous en prie!

— Je le voudrais, mais je crains de ne pas le pouvoir, répond le gentleman, considérant avec un intérêt douloureux la jeune fille qui, montée sur l'estrade, promène autour d'elle des regards timides et craintifs.

Son sang reflue péniblement à ses joues d'ordinaire si pâles; son œil brille de cet éclat que donne la fièvre; sa mère gémit en la trouvant plus belle qu'elle ne l'a jamais vue. Le crieur, habile à tirer parti du moindre avantage, s'étend avec volubilité sur la qualité de sa marchandise, dans un jargon moitié français et anglais. Les enchères montent rapidement.

— Je ferai tout ce qui sera raisonnable, dit le *gentleman* à l'air bienveillant, et il enchérit à son tour.

Mais bientôt le prix dépasse ses moyens; il se tait. Le crieur redouble de verve; néanmoins le nombre des enchérisseurs diminue. La lutte se prolonge entre un vieux bourgeois de l'aristocratie et notre nouvelle connaissance, l'homme à la tête de taureau. Le citadin met encore deux ou trois enchères, mesurant son adversaire d'un regard dédaigneux; mais l'homme à la tête de taureau a l'avan-

tage sur lui... Il tient plus à cette acquisition ; et, bien qu'il paraisse moins riche, sa



EMMELINE VA ÊTRE VENDUE AUX ENCHÈRES.

La jeune fille, montée sur l'estrade, promène autour d'elle des regards timides et craintifs.

bourse est mieux garnie. Le combat ne dure qu'un instant ; le marteau tombe... la jeune fille est à lui corps et âme, à moins que Dieu ne vienne à son secours.

Son maître est M. Legree, propriétaire d'une plantation de coton sur la Rivière-Rouge. On la pousse du côté de Tom et de deux autres hommes... On l'emmène... elle pleure en s'éloignant.

Le *gentleman* à l'air bienveillant est vraiment peiné... mais cela arrive tous les jours. A *chaque* vente on voit des mères et des filles pleurer... on n'y peut rien, etc., etc.; et il s'éloigne à son tour, emmenant, d'un côté opposé, sa nouvelle acquisition.

Deux jours après, l'homme d'affaires de la maison chrétienne B... et compagnie, de New-York, lui envoyait le prix des esclaves vendus. Au dos de cette traite, qu'ils écrivent donc ces paroles du Payeur suprême auquel ils auront un jour leurs comptes à rendre : « Car il recherche les meurtres et n'oublie pas le cri des humbles. »

CHAPITRE XXXI.

La traversée.

> Tu as les yeux trop purs pour voir le mal, et tu ne saurais prendre plaisir à regarder le mal qu'on fait à autrui. Pourquoi regarderais-tu les perfides, et te tairais-tu quand le méchant dévore son prochain qui est plus juste que lui?
>
> HABACUC, I, 13.

Tom était assis au fond d'un mauvais petit bateau qui remontait la Rivière-Rouge; il avait les fers aux pieds et les fers aux mains, mais un poids plus lourd que ses chaînes accablait son cœur. Tout avait disparu de son ciel, — la lune et les étoiles. — Tout avait fui loin de lui pour ne plus revenir, comme ces arbres et ces rivages qui passaient rapidement sous ses yeux! sa case du Kentucky, sa femme, ses enfants, ses bons maîtres, — la maison de Saint-Clare, avec son luxe et ses splendeurs, — la tête dorée de la petite Éva aux regards d'ange; — Saint-Clare lui-même, si fier, si gai, si beau, si insouciant en apparence, et pourtant toujours si bon; — ces heures de bien-être et de doux loisir, — il avait tout perdu, et à la place de tous ces biens que lui restait-il?

Une des plus douloureuses conséquences de l'esclavage, c'est que le nègre, doué d'une nature sympathique et disposée à s'assimiler, puisse devenir la propriété des êtres les plus grossiers et les plus brutaux, après avoir pris les goûts et les sentiments d'une famille distinguée. Telles une chaise ou une table qui avaient décoré un superbe salon se trouvent reléguées, lorsqu'elles sont endommagées ou salies, dans le comptoir de quelque horrible taverne ou dans l'affreux repaire des plus grossières débauches. Il y a pourtant une grande différence : la table et la chaise sont insensibles, et l'homme est doué de sentiment. La loi peut bien déclarer qu'il sera « pris, attribué et adjugé comme un cheptel personnel, » elle ne saurait lui enlever son âme, et l'arracher à son petit monde de souvenirs, d'affections, de craintes et de désirs, qui reste sa propriété insaisissable.

M. Simon Legree, le nouveau maître de Tom, s'étant rendu acquéreur, en divers endroits de la Nouvelle-Orléans, de huit esclaves, les avait fait conduire, les menottes aux mains, enchaînés deux à deux, au bateau à vapeur *le Pirate,* qui stationnait contre la jetée, prêt à partir pour remonter la Rivière-Rouge. Quand le bateau fut en marche, il vint, avec cet air affairé qui le caractérisait toujours, passer une revue de son monde. S'arrêtant devant Tom, qu'on avait paré, pour le mieux vendre, de ses plus beaux habits, de linge bien empesé et de bottes bien cirées, il lui dit d'un ton bref :

— Levez-vous.

Tom se leva.

— Otez cette cravate, ajouta-t-il.

Et comme Tom, gêné par ses fers, essayait de lui obéir, il vint à son aide en la lui arrachant rudement du cou; puis il la mit dans sa poche.

Legree se tourna alors vers la malle de Tom qu'il avait déjà saccagée; il en tira un vieux pantalon et une veste tout usée que Tom ne mettait que pour étriller les chevaux. Puis, ôtant ses menottes à son nouvel esclave, il lui montra du doigt un espace vide au milieu des bagages.

— Allez-vous-en là... et mettez ces habits, lui dit-il.

Tom obéit, et revint au bout de quelques instants.

— Otez vos bottes, lui dit M. Legree.

Tom ôta ses bottes.

— Tenez, mettez cela!... lui ordonna son maître, lui jetant une paire de ces grossiers et épais souliers qu'on fait généralement porter aux esclaves.

Tom, en changeant d'habits à la hâte, n'avait pas oublié de glisser sa chère Bible dans la poche de sa veste, fort heureusement pour lui; car M. Legree, lui ayant remis ses menottes, vida avec soin celles des vêtements qu'il venait de lui faire quitter. Il en tira d'abord un foulard qu'il s'appropria, puis diverses petites bagatelles que Tom conservait comme des objets précieux, parce qu'elles avaient amusé Éva. Les ayant regardées avec un grognement dédaigneux, il les lança par-dessus son épaule dans la rivière.

Continuant ses recherches, il s'empara d'un livre d'hymnes méthodistes. Dans sa précipitation, Tom l'avait oublié.

— Hum! un dévot, j'en suis sûr, dit-il en retournant le livre dans tous les sens. Comment vous intitulez-vous? Vous appartenez à l'Église, hé?

— Oui, maître, répondit Tom d'un ton ferme.

— C'est bien, je vous ferai bientôt passer cela... J'entends n'avoir chez moi aucun de ces nègres qui sont toujours à brailler, à prier ou à chanter; ne l'oubliez pas. Tenez-vous-le pour dit, ajouta-t-il. En prononçant ces mots, il frappa du pied, et ses yeux lancèrent au malheureux Tom un regard féroce. Je suis *votre Église* maintenant, vous comprenez? vous serez, vous, ce que je vous dirai d'être.

Tom se tut; mais il y eut dans son cœur quelque chose qui répondit : Non! et, comme si un être invisible les eût murmurées à ses oreilles, il entendit distinctement ces paroles d'une ancienne prophétie : « Ne crains rien, car je t'ai racheté, je t'ai appelé de mon nom, tu es à MOI! »

Mais Simon Legree n'entendit rien; jamais cette voix-là n'arrivera jusqu'à son oreille. Après avoir contemplé d'un air sinistre la figure abattue de son esclave, il s'éloigna emportant sur le gaillard d'avant la malle de Tom qui contenait une garde-robe bien montée et en bon état. Il s'y vit bientôt entouré de la plupart des gens de l'équipage; on y rit beaucoup aux dépens des nègres qui singent les *gentlemen*, tandis qu'il vendait, à l'un et à l'autre, tous les habits de Tom. Quand la malle fut vide, il la mit aux enchères. C'était fort plaisant, pensaient-ils tous, de voir Tom suivre du regard chacun de ses vêtements chaque fois qu'ils passaient entre les mains d'un nouveau propriétaire. Mais la vente de la malle leur parut encore beaucoup plus drôle, et fournit matière à un nombre considérable de bons mots.

Cette petite affaire réglée, Simon revint flâner autour de sa propriété.

— Vous le voyez, Tom, lui dit-il, je vous ai débarrassé de votre excédant

de bagage. Ayez bien soin des habits que je vous ai donnés; de longtemps vous n'en aurez d'autres : — j'ai la prétention de rendre tous mes nègres soigneux. Chez moi un habillement doit durer un an.

Simon alors se dirigea vers l'endroit où Emmeline était assise, enchaînée à une autre femme.

— Eh bien, ma chère? lui dit-il en lui caressant le menton.

Le regard involontaire d'horreur, d'effroi et de haine que lui lança la jeune fille n'échappa point à Simon. Il fronça le sourcil d'un air irrité.

— Pas de grimaces, la fille! s'écria-t-il. Je veux que vous ayez l'air aimable quand je vous parle, entendez-vous?... Et vous, vieille peau jaune, ajouta-t-il en frappant la mulâtresse à laquelle Emmeline était enchaînée, ne pourriez-vous me faire une autre figure?... il vous faut prendre un air plus agréable, je vous en avertis.

— Je vous le dis à tous. — Et, se reculant de deux ou trois pas : — Regardez-moi donc en face, dans le blanc des yeux!...

Et il frappait du pied à chaque pause.

Tous les yeux se dirigèrent alors sur lui, comme fascinés par son œil gris-verdâtre et perçant.

— Et maintenant, ajouta-t-il en fermant ses grosses mains lourdes, qui ressemblaient assez au marteau d'un forgeron, voyez-vous ce poing?... Pesez-le, dit-il à Tom en le lui laissant tomber sur la main... regardez-moi ces os-là; eh bien, je vous le dis, ce poing a pris la dureté du fer à force de frapper des nègres. Je n'ai pas encore rencontré un nègre que je n'aie pu renverser d'un seul coup, dit-il en approchant tellement son poing du visage de Tom, que celui-ci recula de quelques pas en clignant les yeux... Je n'entretiens, moi, aucun de ces maudits contre-maîtres, je suis mon propre surveillant, et je vous assure que je vois bien tout; dès que j'ordonne, il faut que chez moi chacun marche droit et sans réplique : c'est la seule manière de vivre en bon accord avec moi. Je vous en avertis, je n'ai pas un seul endroit sensible par lequel on puisse me prendre... tâchez donc d'en faire votre profit, car je n'aurai pour vous aucune pitié.

Les femmes étaient si effrayées que, sans le vouloir, elles respiraient à peine; toute la troupe s'assit d'un air consterné, tandis que Simon, tournant le dos à ses esclaves, monta au comptoir pour boire un verre d'eau-de-vie.

— Voilà ma manière de débuter avec mes nègres, dit-il à un homme d'une

tournure assez distinguée, qui avait assisté près de lui à cette harangue. J'ai pour système de frapper d'abord un grand coup, afin qu'ils sachent bien ce qui les attend.

— Vraiment! dit l'étranger, le regardant avec la curiosité d'un naturaliste qui étudie quelque sujet phénoménal.

— Oui, vraiment; je ne suis pas de ces planteurs *gentlemen* aux doigts de lis, qui ne savent que se laisser voler par quelque vieux grigou de contre-maître... Tâtez-moi un peu ces articulations-là... regardez mes poings... A force de s'exercer sur les nègres, les chairs ont acquis la dureté de la pierre... Vous pouvez vous en assurer.

L'étranger, appliquant ses doigts sur le bras que lui tendait Simon, répondit simplement :

— Oui, c'est assez dur!... Puis il ajouta : — Je suppose que la pratique a produit le même effet sur votre cœur.

— Oh! je puis m'en vanter, allez!... répliqua Simon, riant aux éclats... A cet égard, j'ose l'affirmer, je ne suis en reste avec personne... on ne saurait être moins doux... aussi les nègres ne me mettent jamais dedans, ni avec leurs criailleries... ni avec leurs cajoleries... vous m'en pouvez croire!

— Vous en possédez là un assez joli assortiment!

— N'est-ce pas?... Regardez-moi surtout ce Tom... on m'a assuré que c'était un sujet peu ordinaire... ah, dam! je l'ai payé un peu cher!... J'ai l'intention d'en faire un contre-maître, une espèce d'intendant... vous comprenez... Quand on lui aura ôté de la tête toutes les idées fausses que ses maîtres y ont fourrées... car ils l'ont traité comme les nègres ne devraient jamais l'être... il vaudra son pesant d'or... Mais j'ai fait une mauvaise affaire en achetant cette femme jaune... je la crois malade... Après tout, je l'emploierai bien jusqu'au bout, pour sa valeur... elle peut durer encore un an ou deux... Quant à moi, ce n'est pas mon système d'épargner mes nègres... j'aime bien mieux les user et en acheter d'autres... cela donne moins d'embarras... et je suis sûr qu'en fin de compte cela revient à meilleur marché.

Et Simon vida son verre.

— Combien dure un nègre, en moyenne? demanda l'étranger.

— Ma foi, je ne sais pas au juste... ça dépend de leur constitution... Un gaillard vigoureux peut bien servir six ou sept ans... mais celui qui n'est pas fort ne va guère qu'un, deux ou trois ans... Dans le principe, je me donnais

beaucoup de peine pour les conserver... je leur administrais des drogues quand ils étaient malades... je leur distribuais des vêtements et des couvertures... m'efforçant toujours de leur procurer leurs aises et de les tenir décemment... Bah! tout cela ne me servait de rien... Je dépensais mon argent et je me causais à moi-même beaucoup de tourments... Maintenant je les fais marcher droit jusqu'au bout, malades ou bien portants... L'un d'eux vient-il à mourir, j'en achète un autre pour le remplacer... C'est tout à la fois moins coûteux et plus commode.

L'étranger, s'éloignant, alla s'asseoir à côté d'un gentleman qui avait écouté cette conversation avec une indignation contenue.

— Il ne faudrait pas prendre cet homme pour un type des planteurs du Sud, lui dit-il.

— Je l'espère bien, répondit le jeune gentleman avec chaleur.

— C'est un misérable de la dernière espèce, aussi vil que brutal, reprit son interlocuteur.

— Et cependant vos lois l'autorisent à posséder tous les êtres humains qu'il peut acheter, et ses esclaves sont soumis à sa volonté absolue, sans même une ombre de protection... Si méprisable qu'il soit, vous ne pouvez pas nier qu'il n'y ait pas un grand nombre de vos planteurs qui lui ressemblent.

— Sans doute, répondit l'autre; cependant il se trouve aussi, parmi eux, beaucoup d'hommes sages et humains.

— Je vous l'accorde, répliqua le jeune homme; mais, dans mon opinion, c'est vous, hommes sages et humains, qui êtes responsables des brutalités et des sottises de ces misérables : en effet, privé de votre appui et de votre influence, le système ne resterait pas debout pendant une heure. Si tous les planteurs ressemblaient à celui-ci... ajouta-t-il, désignant du doigt Legree, qui leur tournait le dos, l'esclavage s'écroulerait à l'instant même... C'est la considération dont vous jouissez, c'est votre humanité, qui autorisent et protégent sa brutalité.

— Vous avez certainement une haute opinion de mon bon caractère, dit le planteur en souriant; mais je vous conseille de ne point parler si haut, car il y a bien des passagers à bord qui ne seraient pas aussi tolérants que moi... Vous feriez mieux d'attendre que je sois débarqué sur ma plantation... Là vous nous direz à tous notre fait, tout à votre aise.

Le jeune *gentleman* sourit en rougissant, et les deux interlocuteurs furent bientôt absorbés par une partie d'échecs. Pendant ce temps, une autre conversation avait lieu à fond de cale entre Emmeline et la mulâtresse avec laquelle

elle se trouvait enfermée. — Quoi de plus naturel? elles se racontaient mutuellement quelques épisodes de leur histoire.

— A qui apparteniez-vous? demanda Emmeline.

— Mon maître se nommait Ellis... il demeurait dans la rue de la Levée... Vous avez peut-être vu la maison.

— Était-il bon pour vous? dit Emmeline.

— Oui... assez... tant qu'il se porta bien... mais il fut malade pendant plus de six mois... et il devint terriblement difficile... Il ne laissait reposer personne ni jour ni nuit... il était si *curieux* (¹) qu'on ne pouvait plus le contenter... Sa méchanceté augmentait de jour en jour... il m'obligea de le veiller pendant la nuit... je fus bientôt tellement fatiguée, que je ne pouvais pas rester éveillée... Un soir que je m'endormis... Seigneur mon Dieu! il me dit toutes sortes d'injures, et il me menaça de me vendre au maître le plus méchant qu'il pourrait rencontrer... et pourtant une autre fois il m'avait promis ma liberté... mais il mourut.

— Aviez-vous des amis? dit Emmeline.

— Oui... mon mari... c'est un forgeron. Maître le louait d'ordinaire au dehors... On m'a fait partir si brusquement, que je n'ai pas même eu le temps de lui dire adieu... et je lui ai laissé quatre enfants... Oh! mon Dieu, ajouta-t-elle se couvrant la figure de ses mains.

Quand on est le confident d'une grande douleur, on éprouve naturellement le désir de la calmer par de douces paroles. Emmeline aurait bien voulu dire quelque chose à la mulâtresse, mais elle ne put penser à rien de consolant. Qu'eût-elle dit, d'ailleurs? Comme d'un accord tacite, elles ne parlèrent pas, — tant il leur inspirait d'horreur et d'effroi, — du monstre devenu leur maître.

Oui, la foi a des consolations, même dans les heures les plus sombres de la vie. La mulâtresse appartenait à l'Église méthodiste; elle avait une piété peu éclairée, mais sincère. Emmeline avait reçu une éducation mieux entendue: elle savait lire et écrire; une bonne et pieuse maîtresse s'était appliquée à lui enseigner la Bible... Mais ne serait-ce pas une rude épreuve, même pour la foi robuste du chrétien le plus fervent, que de se voir abandonné de Dieu, en apparence, sous la main de fer de la plus impitoyable violence! Combien une

(¹) Nous avons déjà dit que les nègres se servent de cette épithète pour désigner les maîtres qu'ils n'aiment pas.

pareille épreuve n'est-elle donc pas faite pour ébranler la foi chancelante encore de pauvres femmes peu instruites et jeunes d'années.

Le bateau, portant sa cargaison de douleur, continuait à remonter les flots rougeâtres, boueux et troublés de la Rivière-Rouge, aux bords escarpés, aux détours tortueux. Des regards bien tristes contemplaient vaguement les berges argileuses et abruptes qui glissaient devant eux avec une désolante uniformité. Enfin le bateau s'arrêta devant une petite ville où Legree débarqua, lui et son troupeau.

CHAPITRE XXXII.

Les sombres lieux.

> Les sombres lieux de cette terre sont pleins des habitations des méchants.

Se traînant, harassés, derrière un grossier chariot, et sur une route encore plus mal façonnée, Tom et ses compagnons d'infortune avançaient ensemble.

Dans le chariot, Simon Legree était assis, et les deux femmes, encore enchaînées côte à côte, étaient arrimées à l'arrière, pêle-mêle avec quelque bagage. Le convoi tout entier s'acheminait ainsi vers la plantation de Legree, située encore assez loin du point de débarquement.

C'était sur un chemin sauvage, abandonné, qui tantôt serpentait à travers de stériles sapinières où le vent passait avec de sourdes plaintes, tantôt sur des chaussées en troncs de bois jetés parmi de marécageuses forêts de cyprès, ces tristes arbres se dressant de toutes parts sur la terre détrempée, boueuse, glissante, avec leurs funèbres guirlandes de mousses noirâtres; — tandis que, çà et là, on entrevoyait ramper, parmi les tiges rompues et les brandilles éparses pourrissant au sein des eaux fangeuses, les longs anneaux, rebutants à l'œil, du serpent dit *mocassin*.

Traverser une contrée pareille est déjà un sujet de tristesse pour l'étranger dont les poches sont bien garnies, le cheval en bonne condition, et qui franchit les distances, préoccupé de quelque affaire pressante; — mais elle semble bien autrement sombre et désolée à l'homme sous le joug, que chacun de ses pas

appesantis éloigne de tout ce qu'il peut aimer ici-bas, de tout ce qu'il demande au ciel dans ses prières de chaque jour.

Cette réflexion serait venue à quiconque eût observé l'expression de lassitude et d'abattement qui se lisait sur tous ces visages noirs, — et la résignation mélancolique, la patience découragée avec laquelle, tour à tour, ils contemplaient chaque objet offert à leurs yeux le long de ce triste chemin.

Simon pressait ses chevaux, cependant, d'un air à peu près satisfait, recourant de temps en temps, pour se maintenir en joie, à un flacon de liqueur logé dans une de ses poches.

— Holà, hé! *vous autres,* dit-il se retournant, et surprenant au passage un de ces regards abattus dont nous venons de parler... Une chanson, mes enfants!... une chanson, allons donc!

Les esclaves se regardèrent l'un l'autre, et le : *Allons donc!* retentit de nouveau, accompagné d'un claquement du fouet que Simon brandissait sur ses chevaux. Tom entonna un cantique méthodiste :

Jérusalem, heureux séjour,
Nom toujours cher à mon âme!
Quand mes douleurs prendront-elles fin?
Quand tes plaisirs vien...

— Veux-tu bien te taire, damné moricaud! hurla Legree... Crois-tu donc qu'on ait besoin par ici de ton infernal vieux méthodisme?... Un autre refrain, te dis-je... quelque chose de gaillard... et plus vite que ça !...

Un des esclaves entonna aussitôt une de ces chansons qui ne présentent aucun sens précis, et dont les nègres semblent aimer les vagues mélodies :

Maître m'a vu prendre un raton,
En l'air, mes enfants, en l'air !
Il riait à se tordre. — Voyez-vous la lune?
Ho! ho! ho! mes enfants, ho!
Ho! yo! — Hi! — eh!... oh!

Le chanteur paraissait improviser chaque couplet à sa guise, visant généralement à la rime, sans beaucoup s'occuper « de la raison. » Et tous ses camarades reprenaient en chœur par intervalles :

Ho! ho! ho! mes enfants, ho!
En l'air, eh! ho! — En l'air, i! — oh!

Tout ceci était chanté à fort grand bruit, et avec un effort évident pour simuler

la gaieté; mais jamais les gémissements du désespoir, jamais les paroles de la prière la plus fervente, n'exprimèrent aussi bien le sentiment du malheur que les notes de ce chœur joyeux. On eût dit que tous ces pauvres cœurs muets, captifs, menacés, se réfugiaient dans le sanctuaire impénétrable d'une harmonie inintelligible, et y trouvaient une langue inconnue pour adresser leurs plaintes au Dieu de miséricorde... Ils formulaient ainsi une prière que Simon Legree ne pouvait entendre. Le bruit confus qui seul frappait ses oreilles l'assurait que ses « hommes » ne s'attendrissaient point trop... C'était pour le moment tout ce qui lui importait

— Eh bien, petite chérie, dit-il se tournant du côté d'Emmeline, et lui posant la main sur l'épaule, nous voici presque à la maison!

Lorsque Legree tempêtait et sacrait, Emmeline était frappée de terreur; mais quand il étendait la main sur elle en lui parlant sur ce ton qu'il venait de prendre, elle sentait qu'elle l'eût mieux aimé prêt à la frapper. Le langage brutal que parlaient les yeux de cet homme faisait frissonner son corps et défaillir son âme. Involontairement, elle se rejeta du côté de la mulâtresse, se pressant contre elle comme si c'eût été sa mère.

— Vous n'avez jamais porté de boucles d'oreilles? lui demanda-t-il, pressant entre ses doigts épais l'oreille fine et délicate de la pauvre enfant.

— Non, maître, dit Emmeline toute tremblante et les yeux baissés.

— Eh bien, si vous êtes bonne fille, vous en aurez une paire dès notre arrivée à la maison... Faut pas vous effaroucher ainsi!... je ne vous ferai pas travailler trop dur, allez!... Vous aurez du bon temps chez moi, et vous y vivrez comme une dame... Mais il faudra être bonne fille.

Legree avait bu à ce point qu'il inclinait évidemment vers une envie quelconque de se montrer gracieux; et ce fut justement alors que les clôtures de sa plantation commencèrent à être en vue. Le domaine avait appartenu jadis à un *gentleman* riche et de goûts distingués, qui avait pris grand soin de l'embellir autant que la nature du sol s'y prêtait. Mais il était mort insolvable, et Legree avait obtenu, à vil prix, cette habitation dont il se servait comme de tout autre objet, dans des vues de lucre, et sans autre souci que celui d'en « faire de l'argent. » Le domaine avait ces dehors abandonnés et déguenillés, — si l'on peut parler ainsi, — que donnent toujours les vestiges d'une ornementation commencée par un ancien possesseur, que le maître actuel a laissée tomber en ruines.

Ce qui avait été autrefois un beau gazon tondu de près devant la maison, et çà et là tacheté d'arbustes d'agrément, était maintenant une sorte de pré envahi par toutes sortes d'herbes enchevêtrées, hérissé en maint endroit de poteaux où on attachait les chevaux, et autour desquels le sol, pétri par leurs pieds, restait stérile. De tous côtés, d'ailleurs, des brins de paille, des liens à gerbes, mille autres débris impurs, souillaient cette aire mal entretenue. Çà et là, on voyait quelque jasmin, quelque chèvrefeuille, gâtés par la nielle, pendre en désordre, et comme en lambeaux, le long de leurs supports sculptés qu'on avait à moitié déracinés et penchés de côté pour y attacher plus commodément les chevaux. Le grand jardin, planté naguère avec tant de soin, était envahi maintenant par une multitude de végétations parasites du milieu desquelles, par endroits, quelque plant exotique dressait sa tête négligée. La serre n'avait plus de vitrages, et, sur ses planches à moitié pourries, quelques pots à fleurs, depuis longtemps condamnés à l'oubli, laissaient deviner, aux bâtonnets dépouillés qui s'y dressaient encore, qu'autrefois ils avaient logé quelques plantes plus ou moins rares.

Le chariot gravissait une allée sablée où l'herbe foisonnait déjà, sous un majestueux berceau de *multipliants* dont les formes gracieuses et le feuillage aux jets sans cesse épaissis semblaient les seules choses qui eussent pu défier l'abandon et la négligence du propriétaire; — rappelant ces nobles natures si profondément enracinées dans le bien, qu'elles s'en nourrissent et s'y fortifient au sein du découragement et de la décadence de tout ce qui les entoure.

La maison avait été vaste et belle. Elle était bâtie sur un modèle fréquemment adopté dans le Sud. Une large verandah, de deux étages de haut, l'entourait sur toutes ses faces. L'étage supérieur de cette verandah était supporté par des piliers de briques, et toutes les ouvertures de la maison s'en trouvaient ainsi abritées.

Mais cette habitation, dans son état actuel, donnait l'idée du mal-être et de la ruine. Quelques-unes des fenêtres avaient été bouchées avec des planches; d'autres étalaient leurs vitrages brisés et béants. Maint contrevent pendait après le gond unique qui lui restait; — tout enfin trahissait la plus honteuse négligence.

Sur le sol, de tous côtés, s'éparpillaient au hasard des restes de planches, des bouchons de paille, de vieux barils défoncés, des caisses éventrées; — et trois ou quatre chiens, à l'aspect féroce, excités par le bruit des roues du cha-

riot, accoururent, prêts à tout dévorer. Les serviteurs en guenilles qui s'étaient élancés après eux eurent toutes les peines du monde à les empêcher de sauter sur Tom et sur ses malheureux compagnons.

— Vous voyez ce qui vous pend à l'oreille, dit Legree caressant les chiens avec une joie sinistre, et s'adressant à ses nouveaux esclaves... Vous voyez ce qui vous pend à l'oreille si vous essayez de vous échapper... Ces chiens-ci ont été dressés à dépister les nègres; — et ils auraient aussitôt fait de dévorer un de vous que d'avaler leur souper... Gare à vous, donc!... Eh bien, Sambo, quelles nouvelles? continua-t-il, s'adressant à un drôle en haillons, coiffé d'un chapeau dont les bords n'existaient plus, et qui lui prodiguait mille soins officieux... Les choses ont-elles bien marché, par ici?

— Admirablement, maître... on ne saurait mieux.

— Quimbo, dit Legree à un autre qui, par mille efforts de zèle, cherchait évidemment à capter son attention, vous n'avez pas oublié ce que je vous avais recommandé en partant?

— Oh! que non, certes!... je m'en suis bien gardé.

Ces deux noirs étaient les principaux agents de la plantation. Legree les avait dressés à la cruauté et endurcis à leur terrible métier de conducteurs d'esclaves, avec autant de soin et de méthode que ses bouledogues à chasser les nègres. Une longue pratique avait fait des uns et des autres à peu près la même espèce d'animaux. C'est une remarque assez vulgaire, et qu'on regarde comme assez concluante contre le caractère de la race noire, que les surveillants de cette race sont bien plus tyranniques, bien plus cruels que les blancs. A quoi revient ceci? A dire que l'âme du nègre a été encore plus broyée, plus avilie que celle de l'employé de race blanche. A la surface du globe entier, cela est également vrai de toute race opprimée. Mettez le pouvoir aux mains d'un esclave, vous en faites partout un tyran.

Legree, comme certains potentats habiles dont l'histoire garde précieusement les noms abhorrés, gouvernait sa plantation par un système de forces contraires se neutralisant l'une l'autre. Sambo et Quimbo se haïssaient à dire d'experts, haïs, à leur tour, et non moins cordialement, par tous les ouvriers sous leurs ordres. Aussi Legree, en les animant les uns contre les autres, était toujours certain, grâce à leur aversion mutuelle, d'être informé de tout ce qui se passait chez lui par quelque dénonciation officieuse.

Personne cependant ne peut vivre dans une absence complète de rapports

sociaux, et Legree avait facilité à ses deux noirs satellites l'accès d'une sorte de familiarité grossière qui les rapprochait de lui; — familiarité, d'ailleurs, fréquemment périlleuse pour l'un ou l'autre; car à la moindre provocation, si l'un était la victime désignée, l'autre ne se refusait jamais à servir de bourreau.

Tels qu'on eût pu les voir, en ce moment, debout aux côtés de Legree, ils semblaient faits exprès pour servir de démonstration vivante à cette vérité, que l'homme abruti tombe presque toujours au-dessous de la brute elle-même. Leurs faces noires, à peine ébauchées, aux traits lourds et empâtés; leurs grands yeux roulant des regards inquiets et haineux; les intonations barbares et gutturales qui faisaient ressembler leurs voix à celles des bêtes fauves; leurs vêtements, dont le vent soulevait, par instants, quelques lambeaux épars, tout cela était dans un accord harmonieux avec l'aspect avili — et, pour ainsi dire, malsain — qu'avait le domaine, pris dans son ensemble.

— Ici, Sambo! dit Legree. Conduisez ces hommes à leur quartier!... Et voici une fille que j'ai ramenée pour vous, ajouta-t-il, séparant d'Emmeline la mulâtresse qu'il poussa de la main vers son hideux acolyte... Vous savez que je vous en avais promis une.

La femme, saisie d'un tressaillement soudain, recula brusquement d'un ou deux pas.

— Maître, dit-elle... j'ai laissé mon homme à la Nouvelle-Orléans.

— Et qu'est-ce que cela fait, carogne?.. ne vous en faut-il pas un, par ici?... Allons, pas tant de mots, et marchez!... dit Legree brandissant son fouet.

— Pour vous, petite dame, reprit-il s'adressant à Emmeline, vous allez entrer ici avec moi.

Une figure triste, une physionomie égarée, parut alors derrière les carreaux d'une croisée du rez-de-chaussée, et, au moment où Legree ouvrait la porte, une voix de femme articula quelques paroles sur un ton de commandement et de colère. Tom, qui, d'un regard inquiet, avait suivi l'entrée d'Emmeline dans cette maison maudite, remarqua cet incident, et entendit Legree qui répondait brusquement :

— Vous feriez mieux de vous taire... Je fais ce qui me plaît, sans me soucier de personne.

Tom n'en sut pas plus long, cette fois, car il lui fallut suivre Sambo, chargé de le conduire au quartier. Le « quartier » était une espèce de ruelle, formée par un double rang de misérables huttes, dans un recoin de la plantation le

plus éloigné de la maison du maître. Ces espèces de chenils avaient un aspect abandonné, délaissé, qui serra le cœur de Tom quand il vint à les examiner. Il s'était fait l'idée de quelque *cottage* grossièrement construit, sans nul doute, mais susceptible d'être approprié à ses habitudes tranquilles et décentes, où il trouverait une planche pour sa Bible et un peu de solitude pour ses heures de repos. Il jeta les yeux dans plusieurs : c'étaient de véritables coques, purement et simplement, sans aucune sorte de mobilier autre qu'un tas de paille fangeuse confusément éparpillée sur le sol, — sur le sol nu et pétri, battu par des pieds sans nombre.

— Lequel de ces logements me donnez-vous? demanda-t-il à Sambo d'un air résigné.

— Sais pas trop... Vous pouvez, je suppose, vous fourrer là-dedans, dit Sambo... Il y a place pour vous, et, je pense, pour d'autres encore. On est déjà pas mal entassé dans ces baraques. Je ne sais vraiment pas ce que je ferai s'il arrive d'autres nègres.

. . . .

La soirée était fort avancée lorsque les habitants de ces misérables huttes revinrent au logis, fatigués, à la file les uns des autres, hommes et femmes, à peine vêtus de sales haillons, mal disposés, de méchante humeur, et nullement portés à faire bon accueil aux nouveaux venus. Le petit hameau retentissait de sons qui n'avaient rien de flatteur, des voix rauques et gutturales se disputant autour des moulins à main où ces malheureux étaient forcés de porter leur grain pour le faire broyer, avant de l'employer à fabriquer l'espèce de biscuit qui constituait, à lui seul, leur repas du soir. Dès la pointe du jour, ils allaient travailler sans relâche dans les champs, stimulés par le fouet menaçant des conducteurs; car on était en cette saison au plus fort des travaux les plus pressés, et on ne négligeait aucun moyen pour obtenir que chaque paire de bras rendît le plus d'ouvrage possible. — Ah! maintenant, dira un insouciant paresseux, ramasser du coton n'est pas un travail bien pénible. — Non, n'est-il pas vrai?... Il n'est pas non plus bien pénible de recevoir une goutte d'eau sur la tête; et pourtant on dit qu'un des plus cruels supplices sortis de la cervelle d'un inquisiteur, est précisément cette même goutte d'eau, tombant, tombant sans cesse ni trêve, stillicide continu, qui dure des jours et des jours, et frappe perpétuellement le même point. Ainsi un travail, en soi fort tolérable, le devient on ne peut moins lorsqu'on vous y contraint, heure après heure, avec la même mo-

notone exigence, et qu'on n'a pas seulement, pour en alléger l'inexorable poids, le sentiment consolateur du libre arbitre. A mesure que défilait ce troupeau servile, Tom cherchait vainement dans ses rangs quelque figure qui lui parût pouvoir devenir celle d'un compagnon, d'un ami. Il ne voyait sur le front des hommes que la tristesse, la colère, l'abrutissement; sur celui des femmes, le découragement et l'intimidation; — ou bien encore, parmi celles-ci, des femmes qui n'avaient plus rien de leur sexe; abusant de leur force physique pour écarter leurs compagnes moins robustes; abandonnées aux grossières impulsions de l'égoïsme humain, et dont on ne pouvait rien désirer, rien attendre de bon. Traitées comme des animaux, elles s'y étaient assimilées autant que cela est possible à la créature privilégiée de Dieu. Le bruit du blé qu'on broyait dura fort avant dans la nuit; car les moulins étaient en bien petit nombre par rapport à ceux qui avaient à s'en servir; et les faibles, les fatigués, repoussés par les plus alertes et les plus vigoureux, passèrent naturellement les derniers.

— Ho, yo!... dit Sambo, venant à la mulâtresse, et jetant devant elle un sac de blé... Comment diable vous nommez-vous?

— Lucy, répondit cette femme.

— Eh bien, Lucy, vous êtes mon épouse, maintenant... vous allez me moudre ce grain, et faire cuire mon souper, entendez-vous?

— Je ne suis pas votre femme, et je ne la serai jamais, dit-elle alors avec un soudain élan de volonté désespérée... Passez votre chemin!

— Gare aux coups de pied, alors!... dit Sambo avec un geste menaçant.

— Tuez-moi, si vous voulez... le plus tôt sera le mieux!... Je voudrais déjà être enterrée.

— Eh! eh! Sambo... ménagez nos ouvrières, ou je conterai tout à maître, dit Quimbo, fort occupé au moulin, d'où il venait de chasser fort injustement deux ou trois pauvres femmes harassées de fatigue, et qui avaient attendu longtemps leur tour de mouture.

— Alors, je lui dirai, vieux noir, que vous empêchez les femmes d'approcher du moulin... Restez à vos affaires, et ne vous mêlez pas des miennes!...

Tom était affamé et prêt à se trouver mal, tant il avait travaillé, sans rien prendre, presque toute la journée.

— A votre tour, dit Quimbo, lui jetant une sacoche de toile grossière qui renfermait un picotin de blé... Voilà pour vous, moricaud... et ménagez-moi ça... D'ici à la semaine qui vient, vous n'en aurez pas d'autre.

Tom attendit fort tard qu'un moulin vînt à vaquer; et alors même, touché de l'extrême lassitude à laquelle semblaient succomber deux pauvres femmes, venues afin d'y broyer leur grain, il se chargea pour elles de cette besogne, rapprocha les tisons à demi éteints devant lesquels tant de biscuits avaient déjà passé, puis se mit à préparer le souper pour elles et pour lui. C'était là une œuvre de charité rarement pratiquée en cet endroit, et qui, si petite qu'elle fût, éveilla dans ces deux âmes flétries un sentiment de reconnaissance qui rendit aux traits endurcis des deux affamées une expression plus naturelle, plus féminine. Elles voulurent, à leur tour, pétrir le gâteau de Tom, et veiller à ce qu'il ne brûlât point. Tom s'assit alors dans un endroit où arrivaient les clartés du feu, et tira sa Bible de sa poche; — car il avait besoin de consolation.

— Qu'est cela? dit une des femmes.

— Une Bible, répondit Tom.

— Bonté de Dieu!... Je n'en ai pas vu depuis mon départ du Kentucky...

— C'est donc là que vous avez été dressée? demanda Tom avec intérêt.

— Oui, et bien dressée, je l'ose dire... Jamais je n'aurais cru venir en un endroit pareil à celui-ci, dit-elle, soupirant.

— Eh bien! mais, enfin, quel est ce livre? demanda l'autre femme.

— Je vous le dis, une Bible.

— Seigneur Dieu, qu'est-ce qu'une Bible?

— Quoi, vraiment, vous n'avez jamais entendu parler de ce livre? répliqua sa compagne. Eh bien, je suis plus avancée... Maîtresse nous le lisait quelquefois au Kentucky. Mais, Dieu me protége... depuis que je suis ici je n'entends, toute la journée, que malédictions et blasphèmes.

— Pour voir, lisez-nous-en quelque brin, dit la première des deux femmes, prise de curiosité en remarquant l'attention avec laquelle Tom contemplait le texte sacré.

Et Tom de lire aussitôt :

— « Venez à *moi*, vous tous qui travaillez, écrasés sous le fardeau. Je vous donnerai la tranquillité! »

— Voilà d'assez bonnes paroles, dit la femme. Et qui parle ainsi?...

— Le Seigneur, répondit Tom.

— Je voudrais bien savoir, tout au juste, où il demeure, dit la femme;

j'irais le trouver bien vite... Il me semble quelquefois que je ne me reposerai jamais plus... J'ai des souffrances par tout le corps... et des tremblements qui me durent souvent toute la journée... Et Sambo est là, me persécutant sans cesse parce que je ne cueille pas assez vite... Les soirs, j'arrive à plus de minuit avant d'avoir pu souper... Alors, quand je me couche, je n'ose fermer l'œil tant l'idée me poursuit que le cor va sonner pour qu'on se lève... Et le matin revient, et il faut partir... Si je savais où demeure le Seigneur, j'irais lui conter cela.

— Il est ici... ici et partout, dit Tom.

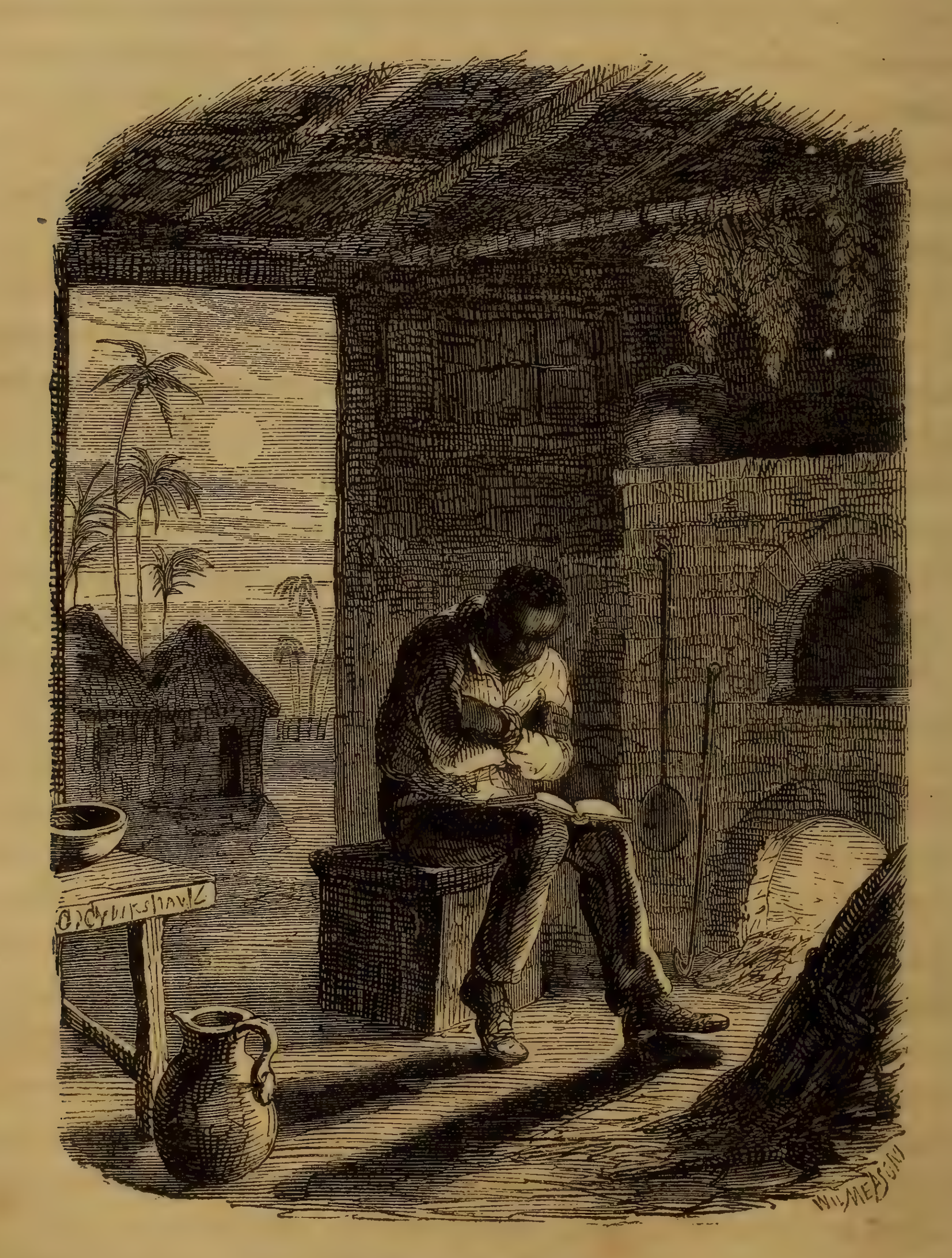
— Bon Dieu... vous n'allez pas me faire croire cela... Je sais bien que le Seigneur n'est point ici... et c'est assez de causerie là-dessus... Je m'en vais descendre au camp, et tâcher de dormir pendant que je le puis.

Les femmes retournèrent à leurs cases, et Tom resta seul assis près du feu dont les lueurs mourantes envoyaient sur son visage de rouges reflets. La lune au front d'argent s'éleva dans le ciel empourpré, et contempla la terre de ce regard calme, de ce regard muet que Dieu arrête sans doute sur toute scène de misère et d'oppression; — elle regarda paisiblement ce nègre solitaire, assis, les bras croisés, la Bible sur ses genoux.

« Dieu est-il *ici?* » Ah! comment pourrait, sans fléchir, garder sa foi l'âme non instruite, en face des abus de pouvoir, de l'injustice palpable, qui demeurent impunis. Dans le cœur de Tom, dans ce cœur simple et droit, un violent conflit venait de s'élever : le sentiment écrasant du tort subi, — la prévision accablante d'un avenir à jamais misérable, — le naufrage de toutes les espérances passées; et, dans ce naufrage, sur cette mer ténébreuse dont l'âme scrutait les profondeurs, comme autant de cadavres jetés par la vague obscure aux pieds du marin à demi noyé, sa femme, ses enfants, ses rares amis!... Oui, nous le demandons, était-il facile *alors* de croire fermement, et de tenir haut cette grande bannière du Christ sur laquelle on lit : Dieu existe; Dieu récompensera quiconque ici-bas l'aura cherché avec zèle.

Tom se leva, presque désespéré, et s'alla jeter dans la case qui lui avait été allouée. Le sol était jonché de pauvres noirs que la fatigue et le sommeil y avaient couchés; et l'air qu'on respirait là, saturé d'émanations fétides, faillit forcer Tom à sortir; mais l'humidité des nuits était épaisse et glaciale, ses membres étaient brisés, et, attirant par-dessus lui un lambeau de couverture, l'unique accessoire de son pauvre lit, il s'endormit sur la paille.

Dans ses rêves, une voix douce vint caresser son oreille. Il était assis près du lac Pontchartrain, sur un banc de mousse, au bas du jardin. Éva, penchée



TOM LISANT LA BIBLE.

La lune au front d'argent s'éleva dans le ciel empourpré... Elle regarda paisiblement ce nègre solitaire, assis, les bras croisés, la Bible sur ses genoux.

sur lui, et le regard toujours sérieux, lui lisait la Bible. Il écoutait ce passage :

« Quand tu traverseras les eaux, je serai en ta compagnie, et les rivières ne t'emporteront pas avec elles; quand tu traverseras le feu, tu ne seras pas

brûlé; la flamme n'aura pas de prise sur toi. Car je suis le Seigneur ton Dieu, le saint d'Israël ton Sauveur. »

Par degrés les paroles semblèrent s'effacer et se perdre en une céleste harmonie. L'enfant leva ses yeux profonds et les arrêta sur Tom avec amour; il en sortait un rayonnement lumineux et chaud qui pénétrait jusqu'à son cœur. Puis, comme si la musique l'eût enlevée, elle sembla monter dans l'air sur deux ailes éclatantes d'où tombait en flocons une poussière d'or. C'est ainsi qu'elle disparut.

Tom s'éveilla. Était-ce un rêve? Soit, nous l'acceptons comme tel. Mais qui voudrait affirmer que cette jeune âme si douce, si portée à consoler toute misère, à calmer tout désespoir, n'avait pu, après sa mort, recevoir de Dieu le droit de continuer cette angélique mission.

Non, non... la croyance est trop belle
Que, pour planer sur les vivants,
L'ange gardien prête son aile
Aux fantômes des morts, — assidus surveillants.

CHAPITRE XXXIII.

Cassy.

> Puis, je me suis mis à regarder toutes les injustices qui se font sous le soleil; et voilà les larmes de ceux à qui on fait tort, et ils n'ont point de consolation; et *la force* est du côté de ceux qui leur font tort, et ils n'ont point de consolateur.
>
> ECCL., IV, 1.

Il ne fallut pas longtemps à Tom pour se familiariser avec tout ce qu'il avait à espérer ou à craindre dans la nouvelle existence qui commençait pour lui. Il était bon et habile ouvrier, en quelque besogne qu'on l'employât, et, par habitude autant que par principe, à la fois expéditif et fidèle. De mœurs calmes et paisibles, il espérait qu'un zèle constant, une attention soutenue, détourneraient de lui, au moins en partie, les misères de sa condition présente. Sans doute les abus, les malheurs dont il allait vivre entouré, avaient

de quoi lasser sa patience et affaiblir sa santé; mais il résolut de se consacrer tout entier au travail, avec la patience que la religion impose, s'en remettant, pour tout ce qui le concernait, à l'Être de qui toute justice émane, et non sans espérer que quelque favorable issue pourrait encore s'ouvrir devant lui.

Legree, à part lui, nota tout ce que Tom offrait de ressources. Il le classa parmi les travailleurs de premier ordre; et cependant Tom lui inspirait une certaine répugnance, celle que les méchants gardent aux bons. Il voyait, à ne s'y point méprendre, que lorsque sa violence et sa brutalité, — trop fréquemment déchaînées, — tombaient sur des êtres dépourvus d'assistance, Tom ne laissait point passer inaperçus ces tristes excès. L'opinion, en effet, s'exprime par des manifestations si subtiles, qu'elle peut fort bien se dispenser de paroles. Or le jugement d'un esclave suffit pour inquiéter le maître ainsi soumis à une muette surveillance. En plus d'une occasion, et de mille manières, Tom fit preuve d'une sensibilité, d'une commisération pour ses camarades de misère, nouvelles et surprenantes pour eux, et que Legree surveillait d'un œil jaloux. Il avait acheté Tom avec le projet d'en faire, à l'occasion, une espèce de commandeur ou plutôt d'inspecteur auquel, durant ses courtes absences, il pourrait confier ses affaires; et pour cette mission, les trois qualités les plus expressément requises étaient : la dureté, la dureté, puis la dureté. Legree se mit donc en tête d'*endurcir* Tom, et, quelques semaines après son arrivée, il entreprit cette métamorphose.

Un matin, comme on rassemblait les travailleurs pour les mener au champ, Tom remarqua parmi eux, non sans surprise, une nouvelle venue dont les dehors appelèrent son attention. C'était une femme grande et mince, dont les mains et les pieds étaient d'une exquise délicatesse, et qui, d'ailleurs, était vêtue avec une propreté, une recherche tout à fait exceptionnelles. A en juger par sa figure, elle devait avoir de trente-cinq à quarante ans; — et c'était une figure qui, une fois vue, ne s'oubliait guère, — une de celles où, du premier regard, il semble qu'on lit toute une chronique de malheurs étranges, de sinistres péripéties. Son front était haut, ses sourcils se dessinaient en deux arcs d'une pureté singulière. Son nez droit et d'un beau dessin, la finesse de sa bouche, le gracieux contour de sa tête et de son cou, montraient qu'elle avait dû être fort belle; mais de profondes rides, inscrites dans tous les sens sur son visage altier et tourmenté, attestaient de longs malheurs supportés avec une énergique et orgueilleuse obstination. Son teint était jaune et maladif, ses

joues amaigries, ses traits effilés, toute sa personne effacée, atténuée; — mais ce qui se remarquait le mieux en elle, c'était son œil, — son œil si grand et si noir, ombragé de longs cils aussi noirs que sa prunelle, et animé d'un désespoir si sauvage, d'une si amère douleur!... Dans chaque trait de sa figure, dans chaque pli de ses lèvres mobiles, dans chaque flexion de son corps, se peignait la fierté révoltée et toujours prête au défi; — mais dans son œil s'épaississait une nuit profonde, la nuit d'une irrémédiable angoisse; — expression tellement fixe, tellement immuable, qu'elle donnait un ferme démenti à tout ce mépris, à tout cet orgueil, empreints dans le reste de sa physionomie.

Tom ne savait ni d'où elle venait, ni qui elle pouvait être. Elle se révélait pour la première fois à lui, marchant à ses côtés, droite et fière, dans le gris crépuscule du matin. Aux autres esclaves, du reste, elle était bien connue; en effet, bien des têtes se tournèrent vers elle, bien des regards lui furent jetés, et il y eut comme un éclair de joie mal étouffée parmi les misérables créatures en haillons, à moitié affamées, au milieu desquelles se trouvait cette femme étrange.

— Ah!... l'y voilà donc, à la fin... enchanté de ceci! dit l'un.

— Hé! hé! hé!... reprit un autre... vous verrez, Madame, comme c'est bon.

— On verra aussi son ouvrage.

— Je serais bien étonné si, ce soir, elle attrapait, comme nous autres, une bonne sanglée.

— Cela m'amuserait, je vous en réponds, de la voir couchée à terre pour recevoir le fouet, disait un autre.

La femme, objet de tant d'invectives, semblait n'y prêter aucune attention; elle avançait toujours avec les mêmes dehors de mépris irrité, comme si elle n'eût rien entendu. Tom avait constamment vécu parmi des gens distingués par leur éducation, et un instinct secret l'avertissait qu'une pareille physionomie, une tournure pareille, ne pouvaient appartenir qu'à une personne de cette classe. En revanche, il n'aurait pu dire comment et pourquoi elle se trouvait dégradée à ce point. La femme ne lui adressa ni un regard ni une parole; mais elle se tint toujours auprès de lui, tout le temps que dura la route.

Si absorbé qu'il fût bientôt dans son travail, Tom ne put s'empêcher de jeter, par moments, quelques regards du côté de cette créature singulière qui travaillait à peu de distance de lui, et sur l'ouvrage que pouvaient faire ses mains

si mignonnes. Il s'aperçut bientôt qu'une adresse naturelle et une rare prestesse de mouvements lui rendaient la besogne plus aisée qu'à beaucoup d'autres. Elle cueillait très-vite et très-proprement, avec un air de hauteur, comme si elle enveloppait dans le même mépris et son ouvrage, et les circonstances qui l'avaient réduite à un rôle si indigne d'elle.

Dans le courant de la journée, Tom se trouva au travail près de la mulâtresse qui avait été achetée en même temps que lui. Elle était évidemment dans un état de souffrance extrême, et Tom entendit plus d'une fois ses prières, tandis que, tremblant de la tête aux pieds, elle vacillait sur ses jambes, prête à se laisser tomber. Il se rapprocha d'elle sans dire un mot et transvasa, de son sac dans celui qu'elle avait tant de peine à remplir, plusieurs poignées de coton.

— Oh! ne faites pas cela!... ne le faites pas!... lui dit cette femme qui semblait tout étonnée... Il pourrait vous en arriver mal.

Justement alors, Sambo passait près d'eux. Il paraissait nourrir contre cette femme un mauvais vouloir tout spécial, et, brandissant son fouet, il lui dit d'une voix rude et gutturale :

— Que signifient ces plaisanteries, Lucy?

En même temps qu'il prononçait ces paroles, il frappait la malheureuse femme de son pied armé d'une chaussure pesante, et lançait à Tom un grand coup de fouet dans la figure.

Tom reprit sa tâche en silence; mais la femme, qui déjà n'en pouvait plus, s'évanouit sur place.

— Je vais la faire revenir, dit alors, souriant d'un air farouche, le conducteur des travaux... et bien plus vite qu'avec du camphre.

Prenant, à ces mots, une épingle fixée à la manche de son habit, il l'enfonça tout entière dans la chair de sa misérable victime. Elle poussa un gémissement et se releva sur ses genoux.

— Debout, vieille bête, et travaillez!... sinon, j'ai encore plus d'un tour à votre service.

Pour quelques moments, la mulâtresse parut stimulée à des efforts presque surnaturels : elle travaillait avec une ardeur désespérée.

— C'est bien; continuez-moi de ce train-là, reprit le *driver,* ou ce soir, vous aurez à regretter de n'être pas morte.

— Je le regrette déjà, répliqua la femme. Et Tom entendit ces mots. Il

l'entendit aussi ajouter : — O Seigneur! que cela dure longtemps!... ô Seigneur! ne nous viendrez-vous jamais en aide?...

Au risque de tout ce qui pouvait arriver, Tom s'avança de nouveau, et jeta dans le sac de cette femme tout ce qu'il avait de coton dans le sien.

— Non... non!... ne le faites pas! lui disait-elle... vous ne savez pas à quoi vous vous exposez.

— Je suis plus en état que vous de le supporter, répondit Tom.

Et il revint à sa place. Tout cela n'avait pas pris une minute.

Soudain l'étrangère dont nous avons esquissé le portrait, et qui, travaillant toujours, s'était assez rapprochée de Tom pour entendre ces dernières paroles, leva ses grands yeux noirs, si pleins de tristesse, et, pendant une seconde, les tint attachés sur lui. Puis, prenant dans son panier une certaine quantité de coton, elle la jeta dans le sac du généreux esclave.

— Vous ignorez absolument comment les choses se passent ici, lui dit-elle en même temps, ou vous n'auriez point agi de la sorte. Quand vous aurez passé un mois parmi nous, je vous garantis que vous n'aiderez plus personne. Vous aurez assez à faire de veiller sur votre peau.

— Que Dieu me préserve, mistress, de m'endurcir ainsi, répliqua Tom, qui, poussé par un secret instinct, se servit, envers sa compagne de travail, de la même formule respectueuse qu'il employait d'habitude à l'égard des personnes bien nées avec lesquelles il s'était trouvé en rapport.

— Dieu ne se montre pas souvent en ces parages, dit cette femme avec amertume, tandis qu'elle se remettait lestement à l'ouvrage; — et derechef un méprisant sourire vint contracter ses lèvres.

Cependant le *driver*, d'un bout à l'autre du champ, avait vu le geste de la femme, et, brandissant son fouet, il arriva sur elle.

— Eh bien!... eh bien, lui dit-il avec un accent de triomphe... vous aussi, vous batifolez?... Attention!... vous êtes sous mes ordres, maintenant... voyez à être sage, ou vous recevrez votre affaire.

Un regard, plus prompt et plus brillant que l'éclair, jaillit des yeux noirs que nous avons essayé de décrire; et, faisant brusquement face à cet ignoble ennemi, les lèvres frémissantes, les narines dilatées, elle se releva pour l'accabler de cet effrayant coup d'œil.

— Chien! lui dit-elle, osez *me* toucher, à vos risques et périls!... J'ai encore assez de pouvoir ici pour vous faire déchirer à coups de fouet, dévorer par

les chiens, brûler vif, tailler en morceaux... Un mot, un seul mot me suffirait.

— Alors, pourquoi diable êtes-vous ici? répondit l'homme évidemment intimidé, car il battit en retraite, un ou deux pas, d'un air farouche... Ce que j'en ai dit, mistress Cassy, n'était pas à mauvaise intention.

— Tenez-vous à votre place, alors! dit la femme.

Et, de fait, Sambo parut tout à coup fort préoccupé de ce qui se passait à l'autre extrémité du champ, où il retourna sans se faire prier.

La femme se remit brusquement à l'ouvage, et, par la rapidité de son travail, elle émerveillait notre honnête Tom, déjà fort surpris de ce qui venait de se passer. On eût dit qu'elle avait à sa disposition quelque talisman, et qu'une invisible assistance hâtait sa besogne. Avant que la journée fût finie, son panier se trouva rempli de coton fortement pressé, sans compter celui qu'à plusieurs reprises, elle avait glissé dans le sac de son voisin. Longtemps après le soleil couché, la troupe entière des ouvriers, surmenés et las, portant leur panier sur leur tête, défila vers le bâtiment où se pèse et s'entrepose le coton; Legree s'y trouvait, en pleine conversation avec les deux *drivers*.

— Ce Tom, disait Sambo, s'apprête à nous donner de l'embarras... il a persisté à remplir le panier de Lucy... C'est un de ces gaillards qui vous mettent martel en tête à tous les nègres... il faudra que maître y prenne garde.

— Ah! oui... le damné noir!... Il faudra donc le *dresser*... pas vrai, mes enfants? dit Legree.

A cette insinuation, les deux nègres répondirent par un sourire affreux.

— Ah! ah!... c'est que maître Legree s'entend au *dressage*. Le diable lui-même ne lui en remontrerait pas sur ce chapitre, dit Quimbo.

— Eh bien, mes enfants!... la meilleure méthode est de lui donner les nègres à fouetter, jusqu'à ce que ses idées sentimentales soient un peu évaporées... ça le formera.

— Seigneur Dieu!... maître aura du mal pour le décider à cela.

— On l'y décidera cependant, dit Legree, roulant son tabac dans sa bouche.

— Et puis, nous avons Lucy... la fille la plus incommode, la plus désagréable de tout l'établissement, poursuivit Sambo.

— Prenez garde, Sam... je commence à deviner le motif de votre animosité contre Lucy.

— Maître sait bien qu'elle s'est révoltée contre lui, et n'a pas voulu vivre avec moi, lorsqu'il lui en donnait l'ordre.

— Je l'aurais bien réduite à m'obéir, par la vertu de mon fouet, dit Legree, mâchant son jus de tabac... mais le travail est si pressé dans ce moment, que ce n'est guère l'heure de la mettre hors d'usage... Elle n'est pas forte... Pourtant il ne faut pas s'y tromper, ces petites femmes malingres se laissent à moitié tuer plutôt que de céder à ce qu'on exige d'elles.

— A la bonne heure; mais Lucy a été désobéissante et paresseuse; elle n'a rien fait que flâner de côté et d'autre... Et Tom, pendant ce temps-là, cueillait pour elle et pour lui.

— Bah! vraiment?... Eh bien, alors, Tom aura le plaisir de la fouetter... Ce sera un bon commencement pour lui... et il ne m'abîmera pas cette fille comme vous le feriez, vous autres méchants diables.

— Oh! hé!... ah! ah! ah!... firent ces deux misérables couleur de suie, en riant aux éclats.

Et ces sons diaboliques semblaient venir à l'appui du brevet infernal que venait de leur délivrer Legree.

— Fort bien, maître... mais Tom et mistress Cassy, et quelques autres encore, ont rempli le panier de Lucy... Je gagerais bien qu'il a le poids voulu.

— Oui... mais *c'est moi qui pèse,* dit Legree avec emphase.

Les deux *drivers* poussèrent encore un de leurs éclats de rire dignes de l'enfer.

— Ainsi, reprit Legree, mistress Cassy a fait sa journée.

— Elle cueille comme tous les diables.

— C'est, qu'en effet, elle les a tous au corps, j'imagine, dit Legree qui, grommelant un juron brutal, s'achemina vers la salle de pesage.

Fatigués, découragés, les pauvres esclaves entraient à la suite l'un de l'autre dans cette salle, et, avec une répugnance mal domptée, présentaient tour à tour leurs paniers aussitôt placés dans les balances.

Sur une ardoise, au bord de laquelle on avait collé une liste de noms, Legree notait le poids de chacun.

La corbeille de Tom fut pesée et reçue. Il se mit alors à regarder, avec un intérêt manifeste, ce qui adviendrait du panier de la pauvre mulâtresse à laquelle il était venu en aide.

Chancelant de faiblesse, elle s'avança et déposa sa charge. Le poids voulu s'y trouvait, et Legree s'en aperçut bien vite; mais, feignant la colère :

— Comment, paresseuse bête, encore du manque?... Passez de ce côté... Vous allez être bientôt servie.

La femme, poussant un gémissement désespéré, alla s'asseoir sur une table.

La personne qu'on avait désignée sous le nom de mistress Cassy prit la place de cette malheureuse, et remit son panier avec un geste de hauteur insouciante. A ce moment, Legree la regarda d'un air railleur, et comme s'il voulait découvrir au fond de ses yeux les sentiments dont elle devait être animée.

Elle le fixa, de son côté, avec une imperturbable assurance; ses lèvres remuèrent à peine, et quelques mots en français sortirent de sa bouche. Personne ne comprit ce qu'elle avait dit, mais, tandis qu'elle parlait, la figure de Legree prit une expression diabolique. Il leva la main sur elle, prêt à la frapper... Elle, sans répondre à ce geste menaçant autrement que par un méprisant coup d'œil, tourna sur ses talons et sortit.

— Et, maintenant, Tom... arrivez ici! dit Legree. Vous savez, je vous l'ai dit, que je ne vous ai pas acheté pour le travail ordinaire... Je veux vous faire monter en grade... Je veux que vous soyez un de mes conducteurs... Vous pouvez, dès ce soir, commencer à vous *faire la main*... Voyons... prenez-moi cette fille, et fouettez-la ferme... Vous avez assez souvent assisté à ces sortes d'opérations pour savoir comment vous y prendre.

— Je prie maître de m'excuser... répondit Tom. J'espère que maître ne me donnera pas ce genre de besogne... Je n'y suis pas accoutumé... je ne l'ai jamais faite... et, d'aucune façon, je ne la puis faire.

— Vous apprendrez pas mal de choses que vous ignorez, avant que j'en aie fini avec vous, dit Legree, qui saisit à terre une épaissse courroie, et en souffleta la joue de Tom. — Ce premier coup fut suivi d'une grêle d'autres. — Là... dit-il, s'arrêtant pour reprendre haleine; et maintenant, me direz-vous encore que vous ne pouvez pas fouetter cette femme?

— Oui, maître, dit Tom portant la main à son visage pour essuyer le sang qui en dégouttait. Je suis tout disposé à travailler nuit et jour... à travailler tant qu'il me restera un souffle de vie... Mais, quant à ce que vous m'ordonnez là, je regarderais comme un péché de le faire... Et, voyez-vous, maître, je ne le ferai *jamais*... non, *jamais!*...

Tom avait un organe remarquablement doux, et une façon d'être constamment respectueuse, d'où Legree avait conclu, un peu à la hâte, qu'on viendrait aisé-

ment à bout de lui. Quand il articula ces dernières paroles, tous les assistants frissonnèrent de surprise. La pauvre femme qu'il protégeait ainsi de son héroïque refus joignit les mains, et s'écria : — Seigneur Dieu! — Puis ils se regardèrent les uns les autres, n'osant plus respirer, dans l'attente de l'orage affreux qui ne pouvait manquer d'éclater.

Legree semblait stupéfait, abasourdi... A la fin, cependant, il reprit, avec l'accent de la rage :

— Eh quoi, misérable noir, damnée brute que vous êtes!... vous m'osez dire que c'est un péché pour *vous* de faire ce que *je* vous ordonne?... Mais, vil bétail que vous êtes, pas un de vous a-t-il seulement le droit de savoir ce qui est ou non péché?... Ah! je ne laisserai pas ceci aller plus loin... Eh! que croyez-vous donc être, par hasard?... Vous pensez à revendiquer les priviléges d'un *gentleman*, n'est-il pas vrai, maître Tom?... ou bien vous ne vous aviseriez pas de vouloir remontrer à votre maître ce qui est bien ou ce qui est mal... Vous prétendez donc que je suis dans mon tort en faisant fouetter cette fille?...

— Je le pense, maître, dit Tom. La pauvre créature est affaiblie par le mal... ce serait donc une cruauté à laquelle je ne puis prendre part, à laquelle je ne me prêterai jamais... Vous pouvez me tuer, maître, si bon vous semble... mais, quant à lever la main sur aucun de ceux que voici... je ne le ferai jamais... je mourrai plutôt.

Tom avait parlé fort doucement, mais avec une fermeté à laquelle on ne pouvait se méprendre. Legree tremblait de colère... Ses yeux verdâtres lançaient la flamme, et sa barbe même semblait s'être hérissée... Mais, comme certains animaux féroces qui jouent avec leur victime avant de se jeter sur elle pour la dévorer, il refréna le mouvement qui le poussait à user immédiatement de violence, et reprit, sur le ton de la plus amère raillerie :

— Eh bien, mais... voici, à la fin, un chien dévot lâché parmi nous autres pécheurs; — un vrai saint, un *gentleman* qui va nous en dire de belles sur notre perversité... Quels mérites, et quelle puissance ce rôle ne suppose-t-il pas?... Approchez, maroufle!... semblant de saint homme, approchez! n'avez-vous pas là, dans votre Bible, ces paroles : *Serviteurs, obéissez à vos maîtres!...* Et ne suis-je pas votre maître?... n'ai-je pas payé douze cents dollars, en bonne monnaie, tout ce que peut contenir votre enveloppe de peau noire?... n'êtes-vous pas à moi, par conséquent, corps et âme?... Voyons, parlez!... ajouta-t-il, lançant à Tom un coup de pied, aggravé par le poids de sa botte.

Au plus poignant de sa souffrance, et ployé sous la plus brutale oppression, Tom, à cette question, sentit comme un rayon de joie triomphale illuminer son âme affranchie. Il se redressa tout à coup, jeta vers le ciel un ardent regard, et tandis que sur ses joues ruisselaient ensemble le sang et les larmes :

— Non... non... non!... s'écria-t-il... Mon âme n'est pas à vous, maître!... Non, vous ne l'avez pas achetée!... vous ne pouvez l'acheter... Elle avait été rachetée déjà, et payée de tout son sang, par un Être qui saura bien la garder... Allez!... vous êtes impuissant à me nuire.

— Impuissant! répéta Legree, ricanant de nouveau... C'est ce que nous allons voir, et sans délai... Ici, Sambo! ici, Quimbo!... Donnez à ce chien-là une correction qui, d'un bon mois, ne lui permette pas de se tenir debout.

Les deux géants nègres qui, ces paroles dites, avaient saisi Tom, et dont les noirs visages s'animaient d'une joie infernale, pouvaient admirablement personnifier les puissances des Ténèbres. La pauvre mulâtresse criait de peur, et tous les assistants se levèrent à la fois, par un élan spontané, au moment où les bourreaux entraînèrent leur victime hors de la salle, sans que Tom fît un seul geste de résistance.

CHAPITRE XXXIV.

L'histoire de la quarteronne.

> Et voilà les larmes de ceux à qui on fait tort; et la force est du côté de ceux qui leur font tort...
>
> C'est pourquoi j'estime plus les morts qui sont déjà morts que les vivants qui sont encore vivants.
>
> Eccl., IV, 1, 2.

La nuit s'avançait, et Tom gémissait, saignait tout seul, dans une vieille salle abandonnée près du cellier, parmi des machines en débris, des piles de coton avarié, et d'autres objets sans valeur, entassés là pêle-mêle.

Il pleuvait. L'obscurité était profonde. L'air épais et tiède était peuplé de moustiques par myriades, qui venaient ajouter leurs piqûres à l'espèce de

torture infligée à Tom par les plaies vives dont son corps était sillonné. Supplice plus cruel encore peut-être, une soif ardente portait à leur comble ses angoisses physiques.

— O grand Dieu! mon Dieu!... Jetez sur moi un regard... Donnez-moi la victoire, — donnez-la-moi sur tous mes ennemis!... Ainsi priait Tom dans son désespoir.

Il entendit un pas léger près de lui, et la lumière d'une lanterne vint tout à coup éblouir ses yeux.

— Qui est là?... Par la miséricorde de Dieu, qui que vous soyez, donnez-moi un peu d'eau!

Cassy, — c'était cette femme, — posa sa lanterne à terre, et d'une bouteille qu'elle apportait, soulevant sa tête, lui remplit une tasse d'eau qu'il vida avec un empressement fébrile. Une seconde, une troisième ne suffirent pas à le désaltérer.

— Buvez tant que vous voudrez, dit-elle... Je savais où vous en étiez. Ce n'est pas la première fois que je viens, la nuit, faire boire de pauvres malheureux dans le même état que vous.

— Merci, maîtresse, dit Tom quand il eut fini de boire.

— Ne m'appelez pas maîtresse... Je ne suis qu'une misérable esclave, tout comme vous, — plus bas placée que vous ne le serez jamais, ajouta-t-elle avec amertume. Mais à présent, dit-elle, allant à la porte chercher une petite paillasse sur laquelle elle étendit des draps à dessein humectés d'eau fraîche, essayez, mon pauvre camarade, de vous rouler là-dessus.

Roidi par ses blessures, Tom fut lent à traîner jusque-là son corps meurtri; mais cela fait, il sentit que la fraîcheur des draps humides apportait un notable soulagement à ses tortures.

Sa protectrice, — une longue habitude l'avait familiarisée avec les souffrances des victimes que Legree faisait ainsi assommer, et elle avait appris à les soigner, — adoucit encore les tourments du pauvre noir par quelques pansements bien entendus et faits d'une main légère.

— Maintenant, dit-elle, lorsqu'elle lui eut relevé la tête sur un oreiller de coton avarié... c'est tout ce que je puis pour vous.

Tom la remercia, et la femme, assise sur le sol, ramenant sur sa poitrine ses genoux qu'elle étreignit de ses bras, regarda vaguement devant elle avec une physionomie qui n'exprimait plus qu'amertume et tristesse; son chapeau

était rabattu sur ses épaules; de longues ondes de cheveux noirs tombaient le long de cette figure étrange et pénible à contempler.



CASSY VEILLANT LE PAUVRE TOM.

La femme, assise sur le sol, ramenant sur sa poitrine ses genoux qu'elle étreignit de ses bras, regarda vaguement devant elle, avec une physionomie qui n'exprimait plus qu'amertume et tristesse.

— Inutile, mon pauvre garçon, inutile et perdu, s'écria-t-elle enfin, tout ce que vous avez osé tenter!... Vous vous êtes montré courageux; vous avez le bon droit pour vous... mais tout cela ne compte pas... et le résultat de la lutte ne pouvait être en votre faveur... Vous êtes entre les mains du démon... il est le plus fort... Il faudra céder.

Céder!... L'humaine faiblesse, l'agonie physique, lui avaient déjà donné ce conseil. Tom frissonna, car cette femme sardonique, avec ses yeux égarés et sa voix creuse, lui apparut comme la tentation incarnée, contre laquelle il se débattait de son mieux.

— Seigneur! Seigneur! s'écria-t-il en gémissant... Comment se peut-il que je cède?

— Inutile d'invoquer le Seigneur. Le Seigneur est sourd, reprit la femme très-posément... Dieu n'existe pas, à ce que je puis croire... ou, s'il existe, il est contre nous... Tout est contre nous, le ciel comme la terre... Tout conspire à nous pousser vers l'enfer... comment n'y descendrions-nous pas?

Tom ferma les yeux... Cette sombre profession d'athéisme lui glaçait le sang...

— Voyez-vous, reprit la femme, vous ne savez rien de tout ceci... Je sais, *moi*. Voici cinq années que je suis sur ce domaine, corps et âme, sous les pieds de cet homme; et je le hais comme on peut haïr le diable. Vous êtes ici sur une plantation isolée, à dix *miles* de tout voisinage, au milieu des marais!... Il n'y a personne à portée de vous, personne à qui sa peau blanche donne droit de témoigner en justice que vous avez été brûlé vif, arrosé d'eau bouillante, taillé en menus morceaux, donné en pâture aux chiens, ou pendu et fouetté jusqu'à ce que mort s'ensuivît. Il n'y a pas ici de loi, divine ou humaine, qui puisse, à vous ou à tout autre, vous servir de rempart. Et cet homme, je ne sais pas de crime sur terre dont un seul bon instinct le puisse préserver. Je ferais dresser les cheveux, je ferais claquer les dents de qui vous voudrez, si simplement je lui racontais ce que j'ai vu, ce que je sais, de ce qui se passe par ici. — Et il ne sert à rien de résister... Pensez-vous que j'aie vécu avec *lui* de mon plein gré?... J'étais une femme délicate et fière, et lui... Dieu sait ce qu'il était, ce qu'il est encore. Et cependant, voici cinq ans que je vis à ses côtés, maudissant ma vie à chaque minute, et la nuit comme le jour. Maintenant il ramène une proie nouvelle, — une jeunesse, quinze ans à peine, et pieusement élevée, à ce qu'elle dit. — Sa bonne maîtresse lui à enseigné à lire la Bible... sa Bible ne la quitte jamais... Eh bien, en enfer elle et sa Bible!... — Et la femme se mit à rire, d'un rire désolé, vibrant, plaintif, étrange, dont semblèrent s'étonner les échos eux-mêmes de cette salle à demi écroulée.

Tom joignit les mains : autour de lui tout était obscurité, horreur profonde!...

— Oh! Jésus!... Seigneur Jésus!... nous avez-vous tout à fait oubliés, nous, vos pauvres créatures? s'écria-t-il enfin... Au secours, Seigneur!... Je me sens près de périr!...

La femme continua d'un ton sévère :

— Et que sont d'ailleurs ces misérables chiens avilis en compagnie desquels vous travaillez, que vous veuilliez souffrir pour eux? Chacun d'eux, si l'occasion lui en était donnée, se tournerait contre vous. Ils sont l'un pour l'autre animés de sentiments aussi bassement cruels qu'il est possible... Vainement souffririez-vous pour n'avoir pas à les maltraiter.

— Pauvres créatures, dit Tom, qui les a ainsi rendus cruels?... Si je cède, qu'arrivera-t-il? Je m'accoutumerai à ces infamies, et peu à peu j'en viendrai à être ce qu'il sont... Non, non, maîtresse... J'ai perdu tout ce que j'avais : femme, enfants, un intérieur à moi, un excellent maître, — un maître qui m'eût affranchi s'il eût vécu huit jours de plus. J'ai tout perdu en ce monde, et maintenant, c'est pour jamais... Voulez-vous donc que j'aille perdre aussi ma place dans le ciel?... voulez-vous qu'avec tous mes autres malheurs, j'aie encore celui de me sentir un méchant homme?

— Mais il est impossible, reprit la femme, que le Seigneur vous rende responsable de ce péché... Il ne peut nous attribuer le mal auquel, malgré nous, on nous contraint... Il saura bien en punir ceux qui abusent de leur autorité pour nous le faire commettre.

— Oui, dit Tom... mais cela nous empêche-t-il de devenir peu à peu méchants?... Si je me trouve un jour le cœur aussi endurci, l'âme aussi perverse que ce Sambo, il ne me servira guère de savoir par quelle route j'en suis venu là... c'est *d'y être*, c'est la ruine de mon âme que je redoute avant tout.

La femme arrêta sur Tom un regard effaré, comme si une pensée nouvelle venait de la saisir à l'instant même, et alors, gémissant avec effort :

— O Dieu de merci! c'est vrai, tout cela, dit-elle... Oh! oh! oh!...

Puis, continuant de gémir, elle se laissa tomber en arrière sur le sol, écrasée, eût-on dit, et se débattant sous une douleur morale portée à sa suprême puissance.

Il y eut un temps de silence, pendant lequel on eût aisément discerné le bruit de leurs deux respirations. Ensuite, Tom dit d'une voix affaiblie :

— O maîtresse! si vous vouliez...

La femme se redressa tout aussitôt. Elle avait rendu à ses traits leur expression habituelle d'austère mélancolie.

— Si vous vouliez, maîtresse, être assez bonne... Je les ai vus jeter mon habit dans ce coin, là-bas, et dans ma poche se trouve ma Bible; — si maîtresse voulait me la donner...

Cassy l'alla chercher. Tom ouvrit le volume à un endroit marqué de manière à ne pas s'y méprendre, à une page bien fatiguée, de celles où sont racontés les derniers moments du Sauveur flagellé pour notre rédemption.

— Si maîtresse voulait seulement me lire ce passage... Cela vaut encore mieux que de l'eau.

Cassy prit le livre d'un air sec et hautain, et parcourut des yeux le passage désigné à son choix. Elle lut ensuite tout haut, d'une voix adoucie, et avec une singulière beauté de diction, ce touchant récit de glorieuses angoisses. A mesure qu'elle lisait, sa voix faiblit souvent, et lui manqua même quelquefois tout à fait. Elle s'arrêtait alors, tâchant d'affecter un calme dédaigneux, jusqu'à ce qu'elle se fût remise de son émotion involontaire. Quand elle fut à ces touchantes paroles : *Mon père, pardonnez-leur! ils ne savent ce qu'ils font!*... elle jeta le livre, et, voilant sa face derrière ses cheveux qui tombaient en masses sur son front incliné, elle se prit à sangloter tout haut avec une violence convulsive.

Tom pleurait aussi, et par moment laissait échapper une prière à demi étouffée.

— Si nous pouvions nous maintenir à cette hauteur!... dit Tom; à *lui*, elle semblait toute naturelle, et nous, il nous faut tant de luttes et d'efforts... O Seigneur, venez à notre aide!... Béni Seigneur Jésus, secourez-nous!

— Maîtresse, reprit Tom après un moment, je vois bien que, de manière ou d'autre, vous m'êtes supérieure. Il y a pourtant une chose que maîtresse peut apprendre, et même du pauvre Tom... Vous disiez que le Seigneur prend parti contre nous parce qu'il nous laisse mépriser et frapper... Vous voyez pourtant ce qui est advenu à son propre fils, — le Seigneur glorieux et béni. — N'a-t-IL pas toujours été misérable?... Aucun de nous est-il tombé aussi bas que LUI?... Le Seigneur ne nous a point oubliés... non... j'en ai la certitude... Si nous souffrons avec lui, avec lui nous régnerons, c'est l'Écriture qui le dit... Mais si nous le renions, à son tour il nous reniera... Le Seigneur et tous les siens n'ont-ils donc pas souffert, sans exception?... Vous verriez là

dedans comme ils ont été lapidés, sciés par la moitié du corps; comment ils erraient, vêtus de peaux de bouc ou de brebis... comme ils étaient abandonnés, affligés, tourmentés. Nos souffrances ne doivent pas être prises par nous pour un signe que le Seigneur nous est hostile... ce serait plutôt le contraire, pourvu seulement que nous LUI restions fidèles, et que nous ne nous laissions pas vaincre par le péché.

— Mais pourquoi nous place-t-il en un lieu où le péché nous est imposé malgré nous? dit la femme.

— Je crois que nous *pouvons* y résister, répliqua Tom.

— Vous verrez, dit Cassy... Comment ferez-vous?... Demain vous les retrouverez acharnés après vous... Je les connais... je sais toutes leurs infamies... La seule pensée des tourments qu'ils vous feront endurer me met hors de moi... Et, en fin de compte, ils vous forceront bien à céder.

— Seigneur Jésus! dit Tom, vous prendrez soin de ma pauvre âme... Seigneur! je vous en supplie, donnez-moi la force de tenir bon.

— Pauvre homme! dit Cassy... J'ai déjà entendu ces prières et ces pleurs... mais la violence a triomphé... les résistances ont été domptées... Voyez Emmeline!... elle essaye, elle aussi, de ne pas se soumettre... et vous de même... à quoi bon?... Il faudra bien obéir, ou ils vous feront mourir à petit feu.

— Eh bien, alors, *je mourrai,* dit Tom. Qu'ils prolongent la torture autant qu'ils pourront, la mort, en fin de compte, viendra tôt ou tard me tirer de leurs mains... Je suis décidé, mon parti est pris... je *sens* que le Seigneur m'assistera durant l'épreuve.

La femme ne répondit point. Elle s'assit, les yeux rivés au sol.

— Peut-être, murmurait-elle, peut-être est-il dans la voie droite... mais ceux *qui ont cédé!*... Pour ceux-là plus d'espoir... tout est dit pour eux... Nous vivons dans notre fange, de plus en plus rebutants, jusqu'à nous dégoûter de nous-mêmes... Et nous souhaitons de mourir... Et nous n'osons nous tuer... Plus d'espérance!... aucune... aucune! — Et cette jeune fille, elle aussi... juste à l'âge que j'avais.

« Vous me voyez maintenant, reprit-elle, s'adressant à Tom, avec une volubilité fiévreuse... Vous voyez ce que je suis devenue... Apprenez, cependant, que j'ai été élevée dans le luxe. Mes premiers souvenirs me reportent au magnifique salon où, tout enfant, je jouais, vêtue comme une poupée, comblée de caresses et de compliments par tous ceux qui nous venaient voir. Sous les

fenêtres de ce salon, il y avait un beau jardin. Là j'allais, sous les orangers, jouer à cache-cache avec mes frères et mes sœurs... Ensuite on me mit au couvent... J'appris à broder, le français, la musique, et tant de choses encore. A quatorze ans j'en sortis... pour suivre le convoi de mon père... Il avait été emporté subitement, et quand on vint à liquider sa succession, il se trouva tout au plus de quoi payer ses dettes. Les créanciers firent l'inventaire des biens, et j'y fus comprise; ma mère était une esclave; mon père avait toujours projeté de m'affranchir, mais il ne l'avait point fait... Je fus donc portée dans cet inventaire... Je n'avais point ignoré ce que j'étais, mais je ne m'en étais jamais inquiétée... Personne ne prévoit qu'un homme fortement constitué va être enlevé dans la force de l'âge et de la santé. Mon père se portait à merveille quatre heures avant de rendre le dernier soupir... Ce fut un des premiers cas du choléra qui sévit à la Nouvelle-Orléans. Le lendemain de son enterrement, la femme légitime de mon père prit ses enfants avec elle et s'en alla sur la plantation de son père, à elle. Je m'étonnais de me voir traiter d'une façon tout à fait nouvelle pour moi, mais je ne me rendais compte de rien. Il y avait un jeune avocat, chargé de régler toutes les affaires de la succession. Il venait tous les jours; sur lui roulaient tous les détails de la maison; il me parlait toujours avec une extrême civilité. Un jour il amena un jeune homme qui me parut le plus beau que j'eusse jamais rencontré. Jamais je n'oublierai cette soirée!... Je me promenai avec lui dans le jardin... J'étais accablée par la tristesse de cet isolement, si nouveau pour moi... Il fut si doux, si prévenant!... Il me raconta qu'il m'avait vue avant mon départ pour le couvent, qu'il m'aimait depuis longtemps, qu'il voulait être mon ami, mon protecteur... Enfin, bien qu'il évitât de m'en parler, il m'avait achetée pour deux mille dollars, et je lui appartenais... De bon cœur, du reste, je fus à lui... Je l'aimais... Je l'aimais, reprit cette femme... Oh! oui... j'ai bien aimé cet homme!... Que dis-je, je l'aime encore... jusqu'à mon dernier soupir je l'aimerai, je le sens... Il était si beau, si fier, si noble de manières. Il m'emmena dans une maison magnifique, m'entoura de serviteurs, m'acheta des équipages, des chevaux, des meubles, des toilettes... Tout ce que l'argent peut payer, je l'avais à profusion, mais sans y attacher de valeur... Mon unique souci, c'était *lui*... Je l'aimais mieux que mon Dieu, mieux que mon âme... Et l'eussé-je voulu, je n'aurais pu m'empêcher de me plier à tous ses désirs.

› Pour moi, je n'en avais qu'un... être *sa femme*. Il me semblait qu'aimée

de lui, comme il disait qu'il m'aimait, et faisant de moi le cas qu'il en prétendait faire, il devait aisément se résoudre à m'affranchir et à m'épouser... Mais il sut me convaincre que cela était impossible, et il me dit que, restant fidèles l'un à l'autre, nous demeurions unis devant Dieu. S'il ne me trompait point, n'étais-je pas réellement la femme de cet homme? ma fidélité ne fut-elle pas absolue? Pendant sept années, n'étudiai-je pas ses moindres regards, ses moindres gestes? Ne vivais-je pas, ne respirais-je pas uniquement pour lui plaire?... Il eut la fièvre jaune, et pendant vingt jours et vingt nuits je ne bougeai pas d'auprès de lui... Seule je le soignai, seule je voulus le servir et l'encourager... Alors il m'appelait son bon ange; alors il disait que je lui avais sauvé la vie!... Nous avions deux beaux enfants. Le premier était un garçon; nous l'avions nommé Henri. C'était tout le portrait de son père... il avait de si beaux yeux, un front si pur, une tête si richement bouclée!... puis toute l'intrépidité, tout l'esprit de son père. La petite Élisa, s'il en fallait croire ce dernier, me ressemblait comme deux gouttes d'eau... Il me répétait sans cesse que j'étais la plus belle personne de la Louisiane, et il était fier de moi, fier de ses enfants... Il aimait à nous faire faire de grandes toilettes, et à nous emmener dans une calèche découverte, pour entendre les remarques des passants sur notre compte... Il ne tarissait pas, me répétant tout ce qu'il entendait de flatteur pour eux et pour moi... Oh! ce furent d'heureux jours!... Je me croyais heureuse autant qu'on le puisse être ici-bas... mais l'infortune arrivait à pas rapides... Un de ses cousins, qui était en même temps son plus intime ami, vint à la Nouvelle-Orléans... Il en pensait tout le bien du monde; — moi, la première fois que je le vis, sans pouvoir me rendre compte de cette répulsion, j'eus peur de lui... Je demeurai convaincue qu'il nous apportait quelque malheur... Il emmenait Henri avec lui, et fréquemment ils ne rentraient que la nuit, à deux ou trois heures... Je n'osais risquer la moindre observation... Henri m'imposait trop pour cela... Enfin, son cousin l'emmena dans les tripots... et Henri était homme à n'en plus sortir, dès qu'il aurait franchi leur seuil maudit... Puis il le mit en relation avec une autre femme, et je vis bientôt que j'avais perdu le cœur de celui que j'aimais plus que moi-même... Il ne me l'avouait pas... mais je le voyais de reste... Chaque jour me le révélait mieux... Je sentais mon cœur près de se briser, mais je ne pouvais prendre sur moi d'articuler un seul mot... Sur ces entrefaites, le misérable dont je vous parlais offrit à Henri de m'acheter, moi et mes enfants, pour l'aider à s'acquitter

de ses dettes de jeu, qui l'empêchaient de contracter un mariage selon ses vœux... et Henri *nous vendit!*... Il me dit un jour qu'il avait affaire dans le pays, et qu'il serait absent quinze jours ou trois semaines... Il me parla plus tendrement qu'à l'ordinaire... il me répéta qu'il reviendrait... mais je n'y fus pas trompée... Je devinais que l'heure avait sonné... J'étais comme pétrifiée... je ne pouvais ni parler, ni pleurer... Il m'embrassa, il embrassa les enfants à mainte et mainte reprise, puis il partit... Je le vis monter à cheval, je le suivis du regard aussi loin que mon regard le put suivre... et alors je me laissai tomber... j'étais évanouie.

» *Il* vint alors, le misérable maudit!... Il vint prendre possession... Il m'expliqua qu'il m'avait achetée, achetée avec mes enfants... et il me montra l'acte de vente... Je le couvris de malédictions, et je lui dis que je mourrais avant de lui appartenir.

» — Il en sera ce qu'il vous plaira... me répondit-il; mais si votre conduite n'est pas raisonnable, je vendrai les deux enfants, et si loin, que vous n'en entendrez jamais parler...

» Il ajouta que, le jour où il m'avait vue pour la première fois, il s'était promis de m'acheter, qu'il avait tout exprès compromis Henri dans de mauvaises affaires, et qu'il l'avait engagé à faire des dettes afin de le contraindre à me vendre; — il s'était entremis aussi pour lui faire aimer une autre femme; et, d'après tout ce qu'il avait fait pour m'avoir, je devais bien supposer qu'il ne s'arrêterait pas à quelques éclats de pleurs, à quelques colères en l'air, ni à rien de pareil.

» Je cédai; — mes mains étaient liées, il avait mes enfants à sa discrétion... Toutes les fois qu'il m'arrivait, en quoi que ce pût être, de contrarier sa volonté, il parlait de les vendre, et tout aussitôt m'arrachait toutes les soumissions qu'il pouvait exiger... Oh! quelle vie je menais!... vivre avec une âme désolée à laquelle chaque journée porte une nouvelle atteinte... garder au cœur, toujours, toujours, un amour devenu un supplice... être enchaînée, âme et corps, à un être que l'on hait!... J'aimais à lire pour amuser Henri, à jouer pour lui du piano, à chanter, à valser avec lui. Mais tout ce que je faisais pour mon nouveau maître était un horrible effort, — et cependant je n'aurais osé lui rien refuser... Il était très-dur, très-impérieux à l'égard des enfants... Élisa était un pauvre être timide; mais Henri avait la vivacité, le courage de son père, et jamais il n'avait été soumis à aucune sorte de tyrannie... Aussi cet homme le trou-

vait-il sans cesse en faute, et c'étaient des querelles quotidiennes... Je passais chaque journée dans la crainte et la terreur... J'essayai de rendre l'enfant plus respectueux... J'essayai de les tenir, lui et sa sœur, loin des yeux du maître... car il me semblait que ma vie dépendait de ces enfants, et que je mourrais s'ils m'étaient enlevés... Je ne réussis à rien... *Il vendit mes deux enfants*... Un jour, il me mena promener à cheval... quand nous rentrâmes, j'eus beau les chercher... ils n'étaient plus là... Il m'avoua qu'il les avait vendus; il me montra l'argent, le prix de leur sang... Alors il me sembla que l'esprit du mal s'emparait de tout mon être... Je devins folle, je blasphémai... je blasphémai Dieu! je maudis les hommes, et, pendant un moment, je crois que je lui fis peur... mais il n'était pas homme à reculer. Il me dit qu'à la vérité mes enfants étaient vendus, mais qu'il dépendait absolument de lui de me laisser ou non revoir leurs chères figures, et que, si je ne me calmais pas, ce serait eux qu'on punirait de mes folies... Quand vous disposez ainsi des enfants d'une femme, vous pouvez faire d'elle tout ce que vous voulez... Il me contraignit à me soumettre... il m'imposa le calme... il me flatta de l'espérance qu'il pourrait bien, quelque jour, les racheter, et pendant une semaine ou deux les choses marchèrent ainsi... Un jour que j'étais sortie à pied, je vins à passer près de la calabouse [1]. Je vis un groupe rassemblé devant la porte, et j'entendis les cris d'un enfant... Puis tout à coup mon Henri, échappant à deux ou trois hommes qui le tenaient, et criant toujours, courut à moi, et se cramponna à ma robe... Ils arrivèrent sur lui avec des jurons affreux... et un homme, — je n'oublierai jamais cette figure! — lui dit qu'il ne leur échapperait point ainsi; qu'il allait l'emmener dans la calabouse, et qu'il lui donnerait là une leçon dont il se souviendrait longtemps. J'essayai de plaider sa cause, et d'implorer leur pitié... Ils ne faisaient que rire de mon désespoir. Le pauvre enfant criait, et me regardait au visage, et se tenait à moi si serré que pour me l'enlever ils arrachèrent à moitié le bas de ma robe. Ils l'emportèrent alors, et il criait, dans leurs bras : « Maman! maman! maman!... » Un homme qui était là semblait compatir à ma détresse. Je lui offris tout l'argent que j'avais sur moi, s'il voulait seulement intervenir. Il hocha la tête, et me dit que le maître de mon Henri se plaignait de l'avoir sans cesse trouvé indocile, effronté, rebelle, et se proposait d'en finir, ce jour-là même, avec ces insolentes mutineries... Je m'enfuis, n'ayant plus chance de le soustraire aux coups... A chaque pas, il me semblait

(1) Maison de correction pour les nègres.

l'entendre crier. J'arrivai à la maison... je me précipitai, hors d'haleine, dans le salon, où je trouvai Butler. Je lui racontai tout... je le suppliai, les mains jointes, d'aller intercéder pour mon fils... Il me répondit en riant que l'enfant n'avait pas volé cette leçon... Il fallait bien le dompter, et le plus tôt ne serait que le mieux... D'ailleurs, à quoi donc m'attendais-je? — me demanda-t-il.

» En ce moment, il me sembla que quelque ressort se brisait dans ma tête... je me sentis étourdie par la fureur... Je me souviens que je vis, ouvert sur la table, un couteau-poignard fraîchement aiguisé... Il me semble aussi me rappeler le mouvement que je fis pour m'en saisir et le lui lancer... Mais, à partir de cet instant, tout s'obscurcit autour de moi; et, pendant des jours et des jours, je ne sus plus rien de ce qui se passait.

» Quand je revins à moi, j'étais dans un appartement fort propre... mais qui n'était pas le mien. Une vieille négresse me servait de garde-malade; un médecin me venait visiter, et on avait grand soin de moi. En fin de compte, j'appris que Butler était parti, et m'avait laissée en vente dans cette maison. C'était pour tirer meilleur parti de moi que l'on me soignait si bien!

» Je n'avais nulle envie de guérir, et j'espérais bien que c'en était fait de ma vie; mais la fièvre me quitta malgré moi, et, par degrés, je me rétablis complétement. Alors, chaque jour, on exigea de moi que je fisse toilette; et il venait des *gentlemen* qui m'examinaient, tout en fumant leur cigare; ils me questionnaient, et discutaient entre eux le prix que je pouvais bien valoir. J'étais si triste, je parlais si peu que je ne leur faisais guère envie. Les gens chargés de me vendre résolurent de me faire fouetter si je n'étais pas un peu plus gaie et ne me mettais pas en frais pour être agréable aux chalands. A la fin, un jour, arriva un *gentleman* nommé Stuart... Il semblait avoir quelque pitié de moi; il vit que j'avais sur le cœur quelque terrible fardeau, et, venant me trouver, à plusieurs reprises, aux heures où il savait que j'étais seule, il finit par obtenir la confidence de tous mes chagrins. Abrégeons ; il m'acheta et me promit de faire tout son possible pour retrouver, pour racheter mes enfants. Il se rendit à l'hôtel où avait logé mon Henri : on lui dit qu'il avait été vendu à un planteur, dans le haut de la rivière Perle. Ce fut le dernier renseignement que j'aie jamais pu obtenir sur son compte. Puis, Stuart découvrit où était ma fille : une vieille femme en était chargée. Il en offrit une somme folle, mais on ne voulut pas la lui vendre. Butler avait appris qu'on la recherchait pour moi, et il m'envoya dire que je ne la posséderais jamais... Le capitaine Stuart était fort bon

pour moi. Il possédait une magnifique plantation, où il m'emmena... Au bout d'une année, il me naquit un fils... Oh! cet enfant!... comme je l'aimais!... comme ce petit être me rappelait bien mon pauvre Henri!... Mais mon parti était pris... irrévocablement pris... Je m'étais promis de ne plus laisser grandir un seul de mes enfants. Le jour où celui-ci atteignit sa troisième semaine, je le pris dans mes bras, je le couvris de mes baisers et de mes larmes; ensuite, je lui fis avaler du laudanum, et je le tins serré sur mon sein tandis qu'un lourd sommeil le menait à la mort. Quel deuil! que de pleurs sur ce désastre! Et qui eût jamais soupçonné autre chose qu'une fatale erreur, une dose de laudanum administrée à contre-temps?... C'est une des rares actions de ma vie dont, maintenant encore, je m'applaudis. Elle ne m'a laissé, jusqu'à ce jour, aucun remords... Lui, du moins, a du repos. Pauvre enfant! que pouvais-je lui donner de mieux, la mort?... Après quelque temps le choléra fit invasion; le capitaine Stuart fut emporté!... Tous ceux que j'aurais voulu voir vivre mouraient, et moi...— moi!... — bien que derechef je fusse allée frapper aux portes du tombeau, *je survécus*. On me vendit encore : je passai de mains en mains jusqu'à ce que ma beauté se fût flétrie et qu'une fièvre fût venue m'enlever le peu d'attraits qui me restaient encore. Ce fut alors que ce malheureux m'acheta et me conduisit ici... Et m'y voilà. »

La femme s'arrêta... Elle avait raconté sa vie à mots pressés, en hâte, avec des accents passionnés et sauvages; par moments on eut dit qu'elle adressait son récit à Tom, par moments elle se parlait plutôt à elle-même... Il y avait tant d'énergie tragique dans sa diction que, pour un temps du moins, Tom oublia ses blessures et les douleurs poignantes qu'elles lui causaient, et, soulevé sur un coude, il la regardait monter et redescendre la pièce où ils étaient, ses longs cheveux noirs flottant à chaque pas qu'elle faisait.

— Vous me dites, reprit-elle après une pause, qu'il y a un Dieu... Un Dieu qui nous voit, nous, et tout ce qui nous touche... Cela est-il vraiment possible?... Les sœurs du couvent me parlaient aussi d'une journée du jugement, où toutes choses seront révélées... Eh bien, alors, n'obtiendrons-nous pas vengeance?...

« Ils ont l'air de croire que nos souffrances ne sont rien; rien celles de nos enfants. Tout cela est de peu d'importance, disent-ils. Et cependant, j'ai parcouru les rues certains jours où il me semblait qu'on aurait pu noyer la ville entière dans l'immense misère à laquelle j'étais en proie... Je souhaitais que les

maisons tombassent sur moi... J'aurais voulu voir s'effondrer les pavés sous mes pieds... Oui, certes... et, au jour du jugement, je me tiendrai debout au pied du trône de Dieu, portant témoignage contre ceux qui nous ont ainsi perdus, corps et âme, mes enfants et moi.

» Lorsque j'étais jeune fille, je me croyais pieuse. On m'avait appris à aimer Dieu et à l'invoquer. Maintenant, je suis une âme perdue, poursuivie par des démons qui jour et nuit me torturent... Ils *m'y* poussent, ils *m'y* poussent sans relâche ni trêve... et ils ont raison!... Je ferai, quelqu'un de ces jours, ce qu'ils attendent de moi, dit-elle, crispant ses poings, tandis qu'un éclair de folie jaillissait de ses noires prunelles... Je le renverrai d'où il est venu, et par le plus court chemin... un de ces soirs... dût-on, pour cela, me brûler vive! »

A ces mots, un long éclat de rire strident traversa la salle et se perdit dans une sorte de sanglot hystérique, suivi d'une véritable attaque de nerfs.

Peu d'instants après, cet accès de folie parut dissipé. Cassy se releva lentement et parut reprendre possession d'elle-même.

— Puis-je encore quelque chose pour vous, mon pauvre garçon? dit-elle, s'approchant de l'endroit où gisait Tom... Vous donnerai-je encore un peu d'eau?

La douceur gracieuse de sa voix et de ses manières, tandis qu'elle parlait ainsi, contrastait étrangement avec l'état frénétique d'où elle venait de sortir.

Tom, tout en buvant, la regardait au visage, avec ardeur et pitié.

— O maîtresse, que je voudrais vous voir aller vers celui qui peut vous abreuver des sources de vie!

— Aller à LUI?... Où est-IL?... qui est-IL? dit Cassy.

— Celui dont vous me lisiez les paroles, le Seigneur Dieu.

— Au-dessus de l'autel, quand j'étais encore une jeune fille, j'ai souvent contemplé son image, répondit-elle. Et son regard, devenu immobile, prit l'expression d'une triste rêverie. Mais il n'est pas ici, LUI. Il n'y a rien ici que le crime et le long, long désespoir... Oh!... s'écria-t-elle enfin, posant sa main sur son cœur et retenant sa respiration : à la voir on eût dit qu'elle voulait soulever un lourd fardeau.

Tom la regardait, comme s'il eût encore désiré lui parler; mais elle l'arrêta court, par un geste qui annonçait une décision irrévocablement arrêtée.

— Ne me dites rien, mon pauvre garçon!... Tachez de dormir, si vous pouvez.

Alors, après avoir placé à sa portée la bouteille d'eau et arrangé, autour de lui, tout ce qui pouvait lui être commode, Cassy quitta le hangar.

CHAPITRE XXXV.

Les gages de souvenir.

> Pour ramener nos cœurs sous ce joug importun,
> Que faut-il?... Rien à peine : une note qui vibre,
> Un soir d'été, — d'automne, — une fleur, — un parfum,
> Le vent, — le bruit des flots. A l'instant, l'équilibre
> Est rompu ; la blessure a saigné de nouveau ;
> L'électrique lien, qui de son noir anneau
> Nous étreint, au contact de l'éclair invisible
> S'anime ; — et nous sentons aussitôt tressaillir
> Ce vieil hôte que nous jugions défunt : le Souvenir.
>
> Lord Byron, *Childe-Harold*, IV, 23.

La principale pièce occupée par Legree était une vaste chambre pourvue d'une cheminée large, haute et profonde. Cette chambre avait jadis été tendue d'un papier coûteux, aux couleurs brillantes, qui pendait maintenant le long des murailles humides, moisi, déchiré, flétri. L'appartement tout entier avait cette odeur nauséabonde et malsaine où se mêlent les émanations de l'humidité et des ordures amoncelées, enfin ce triste parfum des ruines qu'on retrouve dans toute maison délabrée. Il y avait sur la tenture, par endroits, de longues traces de vin ou de bière; on y voyait aussi de longs *memòranda* écrits à la craie, et de longues colonnes de chiffres qui semblaient attester de graves préoccupations arithmétiques. Dans la cheminée, une grille pleine de charbon de terre incandescent : en effet, bien que le temps ne fût pas très-froid, les soirées, dans ce vaste salon, semblaient toujours humides et glaciales : Legree avait d'ailleurs besoin de feu pour allumer ses cigares et faire chauffer son punch. Les rouges clartés du brasier trahissaient le désordre presque sinistre qui régnait en ce lieu mal habité : — des selles, des brides, toutes sortes de harnachements, des cravaches, des surtouts, des vêtements de toute espèce éparpillés au hasard dans tous les coins et recoins; — enfin, au milieu de

ce pittoresque pêle-mêle qui semblait convenir à leurs instincts farouches, les chiens dont nous avons déjà parlé avaient établi leur campement.

Legree était justement occupé à se préparer un grand verre de punch auquel, en ce moment, il ajoutait un peu d'eau chaude tombant d'une cafetière écornée et fêlée. Grommelant à part lui, Legree se disait :

— Au diable ce Sambo, d'avoir levé ce lièvre et mis en révolte tous mes nouveaux venus!... Ce cadet-là doit en avoir, au bas mot, pour ses huit jours... Et nous voilà privés de son travail au moment de la plus grande presse.

— Oui... et cela vous ressemble, dit une voix derrière son fauteuil.

C'était Cassy qui venait prendre part au monologue, et qu'il n'avait pas entendue entrer.

— Ah! diablesse que vous êtes!... Vous voilà de retour, n'est-il pas vrai?

— Oui, me voici, répondit-elle froidement. Je viens m'assurer que les choses se passent à ma guise.

— Vous en aurez menti, sorcière!... ce que j'ai dit se fera... Voyez à vous conduire comme je l'entends, ou bien restez là-bas, au quartier, travaillant et mangeant avec les autres.

— Je préférerais dix mille fois, dit la femme, vivre dans le plus immonde trou du quartier que d'être sous votre talon.

— Vous *y êtes,* pourtant, sous mon talon, malgré tout, dit-il, se retournant vers elle avec un sourire cruel. Voilà qui est une consolation... Ainsi donc, venez vous asseoir sur mes genoux, ma chérie, et tâchons de parler raison, dit-il, la prenant brutalement par les poignets.

— Simon Legree, gare à vous! dit la femme, dont le regard eut un moment la vivacité de l'éclair; — et dans ce regard, il y avait une expression de folle menace qui ne laissait pas d'effrayer. — Allons, allons, Simon, je vous fais peur, ajouta-t-elle résolûment; je vous fais peur, et ce n'est pas à tort... Mais soyez sur vos gardes, je vous le répète... Je suis possédée... j'ai le diable au corps.

Ces dernières paroles furent sifflées plutôt que dites à l'oreille de Legree.

— Allez-vous-en... Je suis, sur mon âme, tenté de croire que vous dites vrai, répliqua-t-il, la repoussant loin de lui et la contemplant avec un malaise visible... Après cela, Cassy, ajouta-t-il, pourquoi ne pas vivre en bonne amitié avec moi, comme c'était votre habitude... hein?

— Mon habitude! répéta-t-elle avec amertume.

Puis elle s'arrêta court; un monde entier de sentiments se pressant aux issues de son cœur, et qui l'étouffaient, lui coupa la parole.

Cassy avait conservé sur Legree l'espèce d'influence qu'une femme intrépide et passionnée obtiendra toujours sur l'homme le plus brutal; mais, depuis quelque temps, elle était devenue de plus en plus inquiète, de plus en plus irritable, sous le joug hideux qu'elle portait en frémissant. Parfois son irritabilité allait même jusqu'à des éclats de véritable folie; et cette disposition bien marquée l'avait rendue pour Legree un objet de crainte; car il éprouvait, à l'endroit des personnes privées de raison, cette horreur superstitieuse commune à toutes les intelligences incultes et bornées. Lorsque Legree eut amené Emmeline, tout ce qui restait de sensibilité féminine se ranima dans le cœur de Cassy comme des charbons à demi éteints sous les cendres refroidies du foyer. Elle se constitua la protectrice de la jeune fille, et il s'ensuivit une horrible querelle entre elle et Legree. Celui-ci, dans sa fureur, jura qu'il l'enverrait travailler aux champs si elle ne se montrait pas plus accommodante. Cassy, avec un profond dédain, déclara de son côté qu'elle *voulait* aller aux champs. Et, en effet, elle alla y travailler toute une journée, — nous l'avons dit, — pour montrer à quel point cette menace lui était indifférente.

Legree, ce jour-là, ne se sentit pas tout à fait à l'aise. Cassy exerçait sur lui, à son insu, un empire auquel il ne savait pas se soustraire. Quand elle présenta sa corbeille au pesage, il s'était attendu à quelque concession, et lui avait parlé sur un ton à demi railleur, à demi conciliant... Elle lui avait répondu avec le mépris le plus amer et le plus froid.

Les mauvais traitements infligés au pauvre Tom l'avaient encore plus exaspérée, et elle était venue auprès de Legree sans projets bien arrêtés, sauf celui de lui reprocher sa cruauté.

— Je désire, Cassy, lui dit Legree, que vous vous conduisiez avec plus de réserve.

— C'est cela... Parlons de réserve dans la conduite... et voyons quelle réserve vous gardez dans la vôtre... vous qui n'avez pas même assez de bon sens, dominé par vos instincts de démon, pour vous conserver le travail d'un de vos ouvriers les plus actifs, au moment où les bras manquent à la saison qui vous presse...

— Eh bien, oui, j'ai fait une sottise en laissant s'élever ce démêlé, dit

Legree... Mais du moment où ce drôle prétendait n'en faire qu'à sa tête, il fallait le réduire, absolument.

— Je crois, à vrai dire, que vous ne le *réduirez* pas.

— Non?... dit Legree, se levant déjà furieux... Ah! je voudrais voir cela... Il serait le premier nègre dont je ne fusse pas venu à bout... Dussé-je lui briser tous les os du corps, il faudra bien qu'il cède!...

Justement alors, la porte s'ouvrit, et Sambo entra dans la chambre. Il s'avança, saluant à plusieurs reprises, et présentant à Legree un objet quelconque enveloppé dans du papier.

— Qu'est cela, mauvais chien? lui dit Legree.

— C'est une amulette, maître.

— Une... quoi?

— Une de ces choses que les sorcières font pour les nègres. Cela les empêche de rien sentir quand on les fouette... Tom avait cela noué autour du cou, par un ruban noir.

Legree, comme tant d'hommes impies et cruels, était sujet à certaines superstitions. Il se saisit du papier, et l'ouvrit, non sans quelque malaise intérieur.

Il en sortit un dollar en argent, et une longue boucle de cheveux blonds... Ces cheveux, comme doués de vie, s'enlacèrent d'eux-mêmes aux doigts de Legree.

— Damnation! s'écria-t-il en colère, tandis qu'il frappait du pied et se dépêtrait de ces cheveux comme s'ils l'eussent brûlé... D'où cela vient-il?... Emportez-moi cela!... Qu'on le jette au feu, vous m'entendez! criait-il, les arrachant lui-même, et les jetant sur les charbons... Pourquoi m'avez-vous apporté tout cela?...

Sambo était demeuré debout, sa grande bouche toute béante, et immobile de surprise. Cassy, qui se préparait à quitter l'appartement, revint sur ses pas, et regarda Legree avec une stupéfaction attentive.

— Ne vous avisez plus de m'apporter ces... diableries, dit-il, le poing étendu vers Sambo, qui battit vivement en retraite du côté de la porte.

Et, ramassant le dollar tombé à terre, il le lança, tout à travers un carreau qu'il fit voler en éclats, dans les ténèbres du dehors.

Sambo s'enfuit sans demander son reste. Quand il fut parti, Legree sembla quelque peu confus de la peur qu'il avait montrée. Il s'enfonça dans son

fauteuil d'un air mécontent, et se mit à boire en silence, à petits coups, son gobelet de punch.

Cassy, sans qu'il prît garde à elle, fit ses préparatifs pour sortir, et nous avons déjà raconté comment elle se glissa jusqu'auprès de Tom.

Maintenant, quel était le secret de Legree? et qu'y avait-il, dans une simple boucle de cheveux blonds, de si effrayant pour un homme familiarisé avec toutes sortes de cruautés? Pour répondre à cette question, il nous faut initier le lecteur au passé de ce misérable. Endurci, réprouvé, comme nous l'avons dépeint, il y avait eu un temps où une mère le berçait sur son sein, l'endormant au bruit des prières et des cantiques; un temps où sur son front maintenant desséché les eaux du baptême avaient coulé. Durant sa première enfance, une femme aux cheveux blonds, quand sonnait la cloche des dimanches, le menait prier et adorer Dieu. C'était dans les contrées les plus reculées de la Nouvelle-Angleterre que cette mère avait élevé son fils unique, avec une infatigable tendresse et des prières patientes. Né d'un père sans entrailles, auquel cette douce femme avait en vain prodigué les trésors d'un amour méconnu, Legree avait marché sur les traces paternelles. Violent, déréglé, tyrannique, il méprisait les avis de sa mère, repoussait durement ses reproches, et de très-bonne heure, se séparant d'elle, s'en alla sur mer chercher fortune. Dans la suite, il ne revint chez lui qu'une seule fois, et, cette fois-là, sa mère, avec toute l'ardeur d'une âme aimante qui n'a ici-bas qu'un seul être à aimer, essaya, par toutes les instances, toute les supplications imaginables, de l'arracher au péché, de le rendre au bien, de sauver son âme.

Ce fut le jour où la grâce s'offrit à Legree. Ce jour-là, les bons anges l'appelaient; il se sentit ébranlé... La merci de Dieu semblait l'avoir pris par la main. Son cœur fléchissait au dedans de lui... Il y eut une lutte... mais le péché fut vainqueur, et tout ce qu'il y avait d'énergie grossière dans la nature de cet homme fut employé à lutter contre la conviction de sa conscience... Il s'enivra et jura, — plus désordonné, plus brutal que jamais. Et, un soir, où sa mère, dans l'agonie du désespoir, était tombée à ses genoux, il la repoussa, méprisant et sacrilége; — il la rejeta, sans connaissance, sur le parquet, et, avec de brutales malédictions, s'enfuit à son bord. A partir de ce moment, Legree n'entendit plus parler de sa mère qu'une seule fois, — un soir, où, tandis qu'il se grisait en compagnie de quelques ivrognes, on lui remit une lettre cachetée de noir. Il l'ouvrit, et il en tomba une boucle de longs cheveux

blonds qui s'enroulèrent d'eux-mêmes autour de ses doigts. Cette lettre lui apprenait que sa mère n'était plus, et que, mourante, elle l'avait béni... elle lui avait pardonné!...

Il y a dans le mal une sorte de nécromancie maudite qui métamorphose en fantômes effrayants les plus douces, les plus saintes choses. Cette pâle mère, aimante jusqu'à la mort, ces prières d'agonie, ce pardon affectueux, n'éveillèrent, dans ce cœur de démon livré au péché, que la conscience d'un arrêt ineffaçable, et l'attente effrayée du jour où cet arrêt serait exécuté. Legree brûla les cheveux de sa mère, il brûla la lettre dans laquelle ils lui étaient arrivés; et quand il les vit se crisper, se tordre, flamber sur les charbons ardents, il ne put s'empêcher de frissonner en songeant aux feux éternels. Il essaya d'effacer ce souvenir à force de boire, de blasphémer, de s'étourdir en mille orgies; mais souvent, au sein profond des nuits,— dont le solennel silence met l'âme corrompue en communion forcée avec elle-même,— il avait vu se dresser à son chevet cette mère pâle; il avait senti autour de ses doigts la soyeuse étreinte de ses cheveux; et son front s'était couvert d'une froide sueur; et il avait fini par sauter hors de son lit, d'où le chassait une horreur secrète... Vous qui avez vu avec surprise, dans le même Évangile, que Dieu est tout amour, et que Dieu est une flamme vengeresse, ne comprenez-vous pas maintenant par quel mystérieux procédé l'amour le plus pur se change, dans l'âme envahie par le mal, en une torture la plus effroyable de toutes, et y devient le sceau du désespoir le plus irrémédiable?

— Le diable emporte ces bêtises! se dit Legree à lui-même, après quelques gorgées de punch... Où se sera-t-il procuré cela?... N'eût-on pas dit, en vérité, les mêmes chev... Bah!... je m'imaginais bien n'y jamais plus repenser!... Me voilà forcé de croire que rien ne s'oublie, ou le diable m'emporte!... Mais je suis bien seul... Si je faisais venir Emmeline... Elle me déteste, la poupée!... Qu'est-ce que cela me fait?... Je la *ferai* bien venir.

Legree sortit alors dans un grand vestibule où aboutissaient les restes de ce qui jadis avait dû être un superbe escalier tournant; mais ce passage était souillé, poudreux, encombré de caisses et de bottes de paille. Les degrés, qu'aucun tapis ne recouvrait, s'enfonçaient, en spirales ténébreuses, on ne pouvait deviner où. Par une imposte dont les carreaux étaient brisés, la lune jetait au-dessus de la porte quelques frêles rayons; l'air était glacial et fétide en cet endroit. On eût dit une atmosphère de souterrain.

Legree s'arrêta au pied des degrés, et entendit chanter une voix. Dans cette vieille demeure en désarroi, cette voix avait quelque chose d'étrange et de fantasmatique; ou bien peut-être lui parut-elle ainsi à cause de l'état où se trouvaient déjà ses nerfs ébranlés. Écoutons : quel est ce chant?

Une voix inculte, mais pathétique, vient d'entonner une hymne bien connue des esclaves noirs :

On verra se douloir, se douloir, se douloir,
On verra se douloir devant le tribunal du Christ.

— Damnation sur cette fille!... je lui tordrai le cou, bien certainement... Em!... Em!... cria-t-il d'une voix rauque.

Mais un écho moqueur, renvoyé par les murailles, lui répondit seul... La douce voix d'en haut continuait à chanter :

Ils se sépareront, les enfants et les parents;
Parents, enfants se sépareront,
Se sépareront à jamais.

Et le refrain, plus net, plus sonore que jamais, retentit dans les grands appartements vides :

On verra se douloir, se douloir, se douloir,
On verra se douloir devant le tribunal du Christ.

Legree s'arrêta. Il eût été honteux d'avouer une pareille faiblesse; mais de grosses gouttes de sueur mouillaient son front; son cœur battait dans sa poitrine à coups redoublés, et, au plus fort de sa frayeur, il crut même voir se dresser et blanchir dans l'ombre une forme vague qui venait au-devant de lui. La pensée que sa mère défunte allait lui apparaître le fit frissonner de la tête aux pieds.

— Je sais ce que je ferai, se dit-il à lui-même, quand il fut rentré, en trébuchant, dans son salon, et se fut rassis dans son fauteuil... Je ne m'en prendrai plus à ce drôle-là, désormais... Quel diable de besoin avais-je de son damné papier? Ma parole d'honneur, je suis ensorcelé... Depuis que j'y ai touché, je ne fais que suer et trembler... Où a-t-il pris ces cheveux? Il est bien certain que ce ne sauraient être *ceux-là!... Ceux-là,* je les ai brûlés moi-même, et j'en suis bien certain... Il serait plaisant que les cheveux des morts se missent à *revenir*.

Ah! Legree, en effet, cette tresse dorée portait en elle une magique vertu...

Pour toi, chacun des cheveux qui la formaient se trouvait plein de terreurs et de remords sans nombre... Un pouvoir supérieur s'en servait pour garotter tes mains, et t'empêcher d'enchérir sur les tourments déjà infligés à un être sans protection.

— Allons! dit Legree, frappant du pied et sifflant pour réveiller les chiens; debout, vous autres!... que quelqu'un me tienne compagnie.

Mais les chiens ne firent qu'entr'ouvrir un œil endormi, et le refermèrent aussitôt.

— Je m'en vais faire venir Sambo et Quimbo : ils me chanteront, ils me danseront leurs *bamboulas* infernales; ils m'empêcheront d'entendre ces affreux psaumes, dit Legree, qui mit son chapeau, passa sous la verandah, et donna du cor, signal ordinaire qui mandait auprès de lui ses deux noirs agents.

Il arrivait fréquemment à Legree, quand il était en bonne disposition, de faire venir ces deux vénérables personnages dans son salon, et, après les avoir mis en train avec quelques verres de whisky, de s'amuser à les faire chanter, danser ou se battre, selon le caprice du moment.

Cassy, revenant de soigner le pauvre Tom, — il était entre une heure et deux du matin, — Cassy, disons-nous, entendit le bruit des cris, des hurlements, des aboiements, des chants à boire, mêlés à un tumulte varié de verres brisés, de meubles renversés; le tout venant du salon.

Elle franchit les degrés de la verandah, et regarda par une fenêtre. Legree et ses deux conducteurs, dans un état d'ivresse furieuse, chantaient, hurlaient, se jetaient les chaises, en se faisant l'un à l'autre d'épouvantables et bouffonnes grimaces.

Elle appuya au contrevent sa petite main frêle et mignonne, les couvrant d'un regard fixe où se lisait un mépris à noyer le monde.

— Serait-ce donc un péché, se demanda-t-elle, si on débarrassait la terre d'un si vil scélérat?

Se retournant alors par un mouvement soudain, elle fit le tour de la maison, où elle rentra par une porte de derrière, monta légèrement l'escalier, et alla frapper à la porte d'Emmeline.

CHAPITRE XXXVI.

Emmeline et Cassy.

En entrant dans la chambre, Cassy trouva Emmeline assise, blême de terreur, dans le recoin le plus éloigné de la porte. Au moment où elle entra, la pauvre jeune fille se dressa comme par une commotion nerveuse; mais, en voyant qui elle était, elle s'élança au-devant de sa compagne, et, lui saisissant le bras :

— Oh! Cassy! c'est donc vous? Je suis si heureuse que vous soyez venue... Je craignais que ce ne fût... Oh! si vous saviez quel horrible tumulte il y a eu en bas, toute la soirée!...

— Je croirais assez que je le sais, dit sèchement la quarteronne; je l'ai entendu assez souvent pour cela.

— Oh! Cassy! dites-moi... ne pourrions-nous pas nous échapper d'ici?... Peu m'importe où nous irons... dans ce marais plein de serpents... partout ailleurs, en quelque lieu que ce soit... Ne pourrions-nous trouver un abri quelque part... *ailleurs qu'ici?*...

— Nulle part, sinon dans la tombe, dit Cassy.

— Avez-vous donc jamais essayé?

— J'ai vu essayer : — j'ai vu ce qui en arrive.

— Je consentirais à vivre dans ces marécages... à ronger l'écorce des arbres... Je n'ai pas peur des serpents... j'aimerais mieux en avoir un en face de moi, là, dans ce moment, que de l'y voir, *lui,* ce misérable! dit Emmeline avec ardeur.

— Beaucoup se sont trouvés de votre opinion, parmi les gens qui résident ici... Mais on ne vous laisserait pas longtemps dans ces marais dont vous parlez... Vous seriez dépistée par les chiens, reprise bientôt, ramenée ici, et alors...

— Eh bien, que ferait-il? demanda la jeune fille, la regardant en face avec une curiosité qui lui coupait la respiration.

— Demandez-moi plutôt ce qu'il ne ferait pas, dit Cassy... Il est expert

dans son métier, grâce aux pirates des Indes occidentales qui le lui ont appris, et bien appris, je vous le jure... Vous ne dormiriez plus guère si je vous racontais tout ce que j'ai vu... — tout ce qu'il raconte parfois en se vantant, pour montrer qu'il entend la plaisanterie... J'ai entendu des cris qui, pendant des semaines entières, ne me sortaient plus de la tête... En bas, près du quartier, il y a un endroit où vous pourrez voir, quand vous voudrez, un arbre noirci, découronné... le sol tout autour est couvert de cendres noirâtres... Demandez à n'importe quel de nos gens ce qui s'est passé là... vous verrez s'il osera vous répondre.

— Oh! que voulez-vous dire?

— Je ne veux rien dire du tout, à vous du moins. Je hais jusqu'au souvenir de ces horreurs... Je puis seulement vous assurer que Dieu seul pourrait annoncer dès aujourd'hui ce que nous verrons demain, si ce pauvre malheureux persiste dans sa généreuse désobéissance.

— Horreur!... dit Emmeline, dont tout le sang sembla refluer vers le cœur, et qui devint affreusement pâle... O Cassy! éclairez-moi, dites-moi ce que je dois faire!

— Ce que j'ai fait, moi... résister de votre mieux... céder, s'il le faut à la violence... y céder avec haine et malédictions.

— Il a voulu me faire boire de ses affreuses liqueurs, dit Emmeline... elles m'inspirent une répugnance...

— Vous feriez bien de vous y accoutumer. — Elles me répugnaient, à moi aussi... maintenant je ne puis plus m'en passer... Il faut bien quelque espèce de consolation... Quand on a pris ces antidotes puissants, bien des choses vous semblent moins hideuses que vous ne les avez d'abord trouvées.

— Ma mère m'a toujours conseillé de ne jamais en approcher mes lèvres, dit Emmeline.

— Ah! votre *mère* vous disait cela!... s'écria Cassy, appuyant sur le mot *mère* avec une emphase et une amertume saisissantes. A quoi sert aux mères de prêcher ainsi?... Vous êtes toutes à vendre, et quiconque a de l'argent pour vous payer achète votre âme aussi bien que votre corps... voilà comme vont les choses... Moi, je vous dis : Buvez du rhum, du *brandy,* buvez tout ce qui vous tombera sous la main, en fait de liqueurs fortes... votre sort vous paraîtra un peu plus tolérable.

— Oh! Cassy! ayez pitié de moi!

— Pitié de vous?... Croyez-vous que vous ne me faites pas pitié?... N'ai-je pas une fille?... Dieu sait où elle est et ce qu'elle est, à l'heure où je parle... sur la route qu'a suivie sa mère, très-probablement... et c'est la route où ses filles, à elle, marcheront sur ses traces. C'est une malédiction éternelle... on n'en verra pas la fin.

— Je voudrais n'être pas née, s'écria Emmeline, se tordant les mains.

— Il y a longtemps, pour ma part, que j'ai formé ce vœu, dit Cassy... C'est devenu chez moi comme une vieille habitude; je voudrais mourir... si j'osais, ajouta-t-elle, perçant les ténèbres d'un regard fixe, avec cette expression de désespoir qui rarement abandonnait sa physionomie au repos.

— C'est mal faire que de se tuer, dit Emmeline.

— Je l'ignore... et je ne vois pas en quoi cela peut être plus mal que bien des choses auxquelles la pratique de la vie nous condamne chaque jour... Mais, quand j'étais au couvent, les sœurs m'ont mis en tête certaines idées qui me font redouter de mourir... Si la mort n'était que le terme de la vie... ah! alors...

Emmeline se détourna et cacha sa tête dans ses mains.

Pendant que cette conversation se tenait dans la chambre de la jeune fille, Legree, dompté par l'orgie, avait succombé au sommeil dans l'appartement au-dessous. Legree n'était point habituellement adonné à l'ivrognerie. Sa robuste et grossière nature appelait et supportait un régime habituel assez excitant pour qu'une organisation plus délicate n'eût pu s'y faire; mais un secret instinct de prudence, qui faisait le fond de son caractère, ne lui permettait pas de céder fréquemment à ses penchants, de manière à perdre tout empire sur lui-même.

Ce soir-là, cependant, voulant s'étourdir à tout prix et bannir de sa pensée les remords et les préoccupations qu'un futile incident y avait tout à coup évoqués, il s'était laissé aller à boire plus qu'il n'en avait l'habitude, et quand ses noirs acolytes, sur son ordre, s'étaient retirés, lui-même s'était laissé lourdement aller sur un banc, et presque aussitôt s'y était endormi.

Comment l'âme des méchants ose-t-elle pénétrer dans ce monde du sommeil que peuplent tant de fantômes? dans cette région dont les vagues limites confinent de si près à celles où siége le souverain Juge!... Legree rêva. Pendant son sommeil lourd et fiévreux, une forme voilée se dressa près de lui, et posa sur sa poitrine une main douce et froide. Il s'imagina deviner qui était cette ombre, et frissonna, glacé de terreur, bien que la figure demeurât voilée... Puis il se figura qu'il sentait *ces cheveux* s'enrouler encore autour de ses doigts;

s'allongeant ensuite, ils glissaient doucement jusqu'à son cou, pris dans leurs boucles soyeuses... et ils se serraient, se serraient, se serraient si bien, qu'il ne pouvait plus reprendre haleine... Puis ce furent des voix qui venaient, à ses oreilles, murmurer des paroles qui lui donnaient froid... Il lui sembla, plus tard, qu'il était sur l'extrême rebord d'un effroyable abîme, se cramponnant et luttant pour n'y pas tomber; mais des mains noires, de tous côtés étendues, le poussaient, le poussaient sans cesse!... Cassy, arrivant par derrière lui, et riant à gorge déployée, le poussait à son tour!... Et alors, cette grande figure voilée s'éleva de l'abîme. — Elle écarta son voile : Legree reconnut sa mère... Elle se détourna de lui, et, cette fois, il tomba, précipité d'espace vide en espace vide, toujours, toujours, au bruit confus des cris, des gémissements, aux éclats d'un rire de démons... — Et Legree, pour le coup, s'éveilla.

Les roses clartés du crépuscule matinal entraient paisiblement dans sa chambre. Du haut des cieux brillants, l'étoile de l'aurore jetait, comme un regard solennel, ses purs rayons sur l'homme coupable. Avec quelle fraîcheur toujours nouvelle, avec quelle beauté toujours imposante naît chacun des jours qui nous sont comptés! Ne semble-t-il pas dire à l'homme oublieux, irréfléchi : Regarde! c'est une chance de plus pour toi... travaille à mériter cette splendeur éternelle dont la mienne réveille en toi l'idée!... Partout où le langage humain est compris, cette voix ne saurait être méconnue. Cependant l'homme méchant et hardi ne l'entendit pas. Il s'éveilla, un blasphème aux lèvres. Que lui importaient l'or et la pourpre du matin, toujours merveilleux? Que lui faisait la sainteté de cette étoile que le Fils de Dieu s'est donnée pour emblème? Semblable à la brute, il voyait sans rien concevoir, et du premier élan il se jeta, vacillant encore, sur un gobelet plein de brandy dont il avala plus de la moitié.

— Quelle nuit d'enfer j'ai passée! dit-il à Cassy, qui justement venait d'entrer par la porte en face de lui.

— Vous vous en préparez bon nombre de toutes pareilles, lui répondit-elle sèchement.

— Que voulez-vous dire, madame l'impudente?

— Vous le saurez un de ces matins, répliqua la quarteronne sur le même ton précis et dégagé. Maintenant, Simon, j'ai un petit avis à vous donner.

— Ah! diable!... votre parole?

— Mon avis est donc, reprit Cassy tout en rangeant çà et là divers objets, que vous laissiez ce Tom en repos.

— Et en quoi ceci vous peut-il regarder?

— En quoi?... Au fait, je ne sais pas trop pourquoi je m'en mêle... S'il vous est agréable de payer douze cents dollars un excellent ouvrier, et en pleine saison de le mettre sur le flanc, tout juste par un mouvement de haine irréfléchie, c'est bien votre affaire et non la mienne... J'ai fait pour lui tout ce que j'ai pu.

— Vraiment? Et quel besoin aviez-vous d'intervenir dans cette affaire?

— Aucun, vous avez bien raison. A différentes reprises je crois vous avoir épargné quelques milliers de dollars en prenant soin de vos ouvriers malades... Voilà votre reconnaissance... Eh bien, soit... si votre moisson fait maigre figure au marché prochain, en comparaison des autres... je suppose que vous n'en gagnerez pas moins votre pari... Tompkins ne se moquera pas de vos fanfaronnades... et vous lui donnerez votre argent comme un joli garçon... n'est-il pas vrai?... Il me semble que je vous le vois compter.

Legree, comme beaucoup d'autres planteurs, ne connaissait qu'une sorte d'ambition, — celle d'avoir la plus belle récolte de la saison; — et il y avait plusieurs paris engagés à la ville voisine, sur l'importance relative de chaque moisson. C'est pourquoi Cassy, avec le tact délicat de son sexe, s'était prise à la seule corde qui vibrât encore dans ce cœur endurci.

— C'est bon, je le laisserai avec ce qu'il a déjà reçu... dit Legree, pourvu qu'il me demande pardon, et me promette pour l'avenir de meilleures façons.

— C'est justement ce qu'il ne fera pas, dit Cassy.

— Vraiment?... Vous êtes sûre de ceci?

— Je vous répète qu'il n'en fera rien.

— J'aimerais assez à savoir *pourquoi*, ma belle dame, dit Legree avec un accent de mépris suprême.

— Parce qu'il a bien agi, qu'il en a conscience, et ne dira jamais le contraire.

— Eh! que diable en sait-il?... Le nègre dira ce que je veux qu'il dise... ou sinon...

— Ou sinon... vous perdrez votre pari sur la récolte en le rendant incapable de travailler au moment de la plus grande presse...

— Allons donc!... il cédera... Il cédera, cela ne peut être mis en doute... Est-ce que je ne sais pas ce que sont les nègres?... ce matin même vous le verrez à plat ventre comme un chien qu'il est...

— Non, Simon; il y a une espèce que vous ne connaissez pas encore... Vous pouvez le faire mourir à petit feu... vous n'obtiendrez pas de lui le premier mot de la confession que vous en attendez.

— C'est ce que nous verrons... Où est-il? dit Legree, s'acheminant vers la porte.

— Près de la *gin-house* (1), dans la salle aux rebuts, répondit Cassy.

Legree, nonobstant l'assurance avec laquelle il venait de s'exprimer, sortit de chez lui plus incertain du succès qu'il ne l'était d'ordinaire. Ses songes de la nuit précédente, se combinant avec les prudentes su estions de Cassy, mettaient un notable désordre dans les phénomènes de sa volonté. Il ne voulut avoir personne pour témoin de la lutte qu'il allait engager avec Tom, et résolut, s'il ne le pouvait tout d'abord terrifier par ses menaces, d'ajourner sa vengeance à une saison où elle lui serait moins préjudiciable.

Les chastes lueurs de l'aurore, — la splendeur angélique de l'étoile du matin, — avaient aussi pénétré, à travers une fenêtre grossièrement close, dans l'espèce de hangar où Tom était gisant. Et, comme si elles fussent descendues sur un rayon de l'astre saint, le pauvre esclave, en ouvrant sa Bible, y trouva ces paroles solennelles : « Je suis le rejeton et la postérité de David; je suis la brillante étoile du matin. » Les avertissements mystérieux, les insinuations de Cassy, bien loin de décourager son âme, avaient fini par la faire se relever comme pour obéir à un appel céleste. Il présumait que l'aurore venait de poindre pour la dernière fois devant ses yeux, et son cœur battait, ému d'un joyeux désir, à la pensée que ce *tout* merveilleux sur la nature duquel il avait si souvent médité, — ce grand trône blanc entouré d'un arc-en-ciel à jamais radieux, — cette multitude vêtue de blanches tuniques, et dont les voix sont « comme celles de bien des mers, » — les couronnes, les palmes, les harpes, apparaîtraient à ses yeux avant que le soleil, maintenant levé, eût achevé sa carrière d'un jour. Aussi entendit-il sans tremblement ni frissons la voix de son bourreau qui venait à lui.

— Eh bien, mon garçon, lui dit Legree, le poussant du pied avec mépris... Comment allons-nous ce matin?... Je vous avais bien dit que j'avais à vous apprendre un ou deux secrets du métier... Que vous en semble? dites un peu... Nos flûtes sont-elles d'accord, à présent, mon brave Tom... Vous ne me semblez pas si crâne qu'hier au soir... On ne vous croirait pas en train de

(1) On appelle ainsi le bâtiment où l'on nettoie le coton.

régaler du moindre petit sermon un misérable pécheur... Me trompé-je, cher ami?

Tom ne répondit pas un mot.

— Levez-vous donc, grand animal! lui dit Legree, le frappant du pied avec plus de violence.

Se lever n'était pas chose facile pour un homme aussi meurtri, aussi épuisé, et, tandis que Tom tâchait d'obéir, son maître riait d'un rire brutal.

— D'où vient que ce matin vous voilà si roide?... Auriez-vous pris froid, cette nuit?

Tom, enfin, s'était dressé sur ses pieds; il était debout, face à face avec son maître, le visage impassible et sérieux.

— Ah! diable!... vous pouvez rester debout? dit Legree le toisant de la tête aux pieds... J'imagine, alors, que vous n'avez pas eu ration complète... Maintenant, Tom, vous allez vous mettre à genoux devant moi, et me demander pardon pour vos fredaines d'hier au soir.

Tom ne bougea point.

— A terre, chien que vous êtes! dit Legree le frappant de son fouet.

— Monsieur Legree, dit Tom... Il m'est impossible d'obéir... Je n'ai fait que ce que je crois bien... En pareille occasion, je me conduirai de même... Advienne que pourra, je ne serai jamais le complice d'une cruauté.

— A la bonne heure... mais vous ne savez pas ce qui peut « advenir. » Vous croyez que ce que vous avez reçu compte pour quelque chose, n'est-il pas vrai?... Eh bien, Tom, détrompez-vous... C'est moi qui vous le dis, cela ne compte pas... Ce n'est rien, absolument rien... Que diriez-vous, par exemple, si l'on vous liait à un arbre, avec un bon feu, bien lent, allumé tout autour de vous?... Ne seriez-vous pas bien à votre aise, Tom?... Eh bien, répondez donc!

— Maître, dit Tom, je sais qu'il vous est loisible de faire des choses effrayantes à penser; mais, — ajouta-t-il, se redressant de toute sa hauteur et joignant les mains, — après que vous aurez fait périr mon corps, tout sera dit, et votre puissance n'ira pas plus loin... Or après ce moment reste l'éternité tout entière... Oh!... L'ÉTERNITÉ!

ÉTERNITÉ!... Pendant que parlait ainsi ce pauvre noir, tu remplissais son âme de ta splendeur et de ta puissance. En même temps, comme la morsure

venimeuse du scorpion, tu infligeais d'atroces souffrances à l'âme du misérable pécheur. Legree, les dents serrées, ne pouvait parler, tant la rage le suffoquait. Tom, au contraire, comme s'il n'existait plus pour lui ni joug, ni chaînes, parlait avec un accent joyeux et net.

— Maître Legree, reprit-il... puisque vous m'avez acheté, je serai pour vous un bon et fidèle serviteur. Je vous donnerai tout le travail de mes mains, tout mon temps, toute ma force; mais quant à mon âme, nul homme ne la possédera ici-bas. Je demeurerai fidèle au Seigneur, et ses commandements seront pour moi au-dessus de tout... Entre le Seigneur et moi, c'est à la vie, à la mort, tenez-vous-en pour bien assuré... Je n'ai nulle peur de mourir, maître Legree... Peut-être aimerais-je autant mourir que de continuer à vivre... Libre à vous de me faire fouetter, de m'affamer, de me brûler vif... vous m'enverrez ainsi, un peu plus tôt, là où je désire aller.

— Soyez tranquille, avant que j'en aie fini avec vous, vous aurez appris à m'obéir, dit Legree, dans un accès de rage.

— J'aurai du secours, dit Tom... Vous ne me vaincrez point.

— Et sur quel diable de secours pouvez-vous compter? dit Legree avec l'accent du mépris.

— Sur celui du Dieu tout-puissant, dit Tom.

— Allez au diable, en attendant! s'écria Legree, tandis que d'un coup de poing il renversait à terre le malheureux esclave.

Une main douce et froide se posa, dans ce moment même, sur la poitrine de Legree... Il se retourna vivement... c'était la main de Cassy. — Mais ce contact doux et froid lui rappela son rêve de la nuit précédente, et toutes les cases de son cerveau se remplirent de ces images effrayantes dont il avait été entouré pendant son sommeil. Elles lui rendirent en partie l'horreur qu'il avait alors éprouvée.

— Êtes-vous donc fou, décidément? lui dit Cassy en français. Laissez-le tranquille. Laissez-moi le mettre en état de reprendre sa besogne... Ne vous avais-je pas prévenue qu'il tiendrait bon?...

On nous apprend que l'alligator, le rhinocéros, bien qu'enveloppés dans une cotte de mailles à l'épreuve de la balle, ont chacun une petite place vulnérable; et les réprouvés les plus audacieux, les plus incrédules, les plus rebelles, sont accessibles de même, pour la plupart, aux terreurs de la superstition.

Legree tourna les talons, se décidant à ne pas insister, pour le moment, sur l'exécution de ses ordres.

— C'est bien... faites ce que vous voudrez, dit-il à Cassy d'un ton bourru. Écoutez... reprit-il, s'adressant à Tom... Je ne réglerai pas maintenant mes comptes avec vous, parce que l'ouvrage presse et que j'ai besoin de tous mes hommes... Mais sachez que je n'oublie *rien*... Je vous conserve au nombre de mes débiteurs, et, un jour ou l'autre, je saurai me payer sur votre vieille peau... Notez ceci.

A ces mots il quitta la *gin-house*.

— C'est bien... allez devant vous! dit Cassy qui l'accompagnait d'un sombre regard... Votre compte aussi se règlera. — Comment allez-vous, mon pauvre garçon?

— Le Seigneur Dieu a envoyé son ange, et, pour cette fois, fermé la gueule du lion, dit Tom.

— Pour cette fois, comme vous le dites, répondit Cassy. Mais, à présent, sa rancune vous est dévolue; elle vous suivra sans relâche, jour et nuit après jour et nuit, pendue à votre cou comme un dogue vorace, suçant votre sang, buvant votre vie goutte à goutte. — Je connais cet homme.

CHAPITRE XXXVII.

La liberté.

> Avec quelque solennité qu'il ait été voué sur l'autel de l'esclavage, à l'instant même où il touche le sol sacré de la Grande-Bretagne, cet autel et le Dieu lui-même croulent en poussière : l'homme se relève racheté, régénéré, affranchi du joug par l'irrésistible génie qui émancipe le monde.
>
> *Discours de* CURRAN.

Laissons notre ami Tom, pour un temps, aux mains de ses persécuteurs, tandis que nous suivrons de l'œil les destinées de George et de sa femme que nous avons oubliés chez leurs amis, dans la ferme des quakers, au bord de la grande route.

Tom Loker y est resté, lui aussi, gémissant et se démenant dans un lit quaker d'une blancheur immaculée, et sous la surveillance maternelle de tante Dorcas, qui le trouvait à peu près aussi traitable, aussi patient qu'un bison malade.

Figurez-vous une grande matrone vénérable d'aspect, l'esprit tout en Dieu, dont le bonnet, de mousseline transparente, laisse entrevoir des masses de cheveux blancs, partagés sur un front large et poli, lequel abrite des yeux gris, sérieux et rêveurs; un fichu de crêpe lisse, bien tiré, cache son buste. Sa robe de soie brune aux brillants reflets marque d'un frou-frou bruyant chacun de ses pas, d'ailleurs muets.

— Au diable! s'écrie tout à coup Loker, repoussant brusquement ses couvertures.

— Je suis obligée, Thomas, de t'interdire un pareil langage, dit la tante Dorcas, refaisant le lit avec une patience exemplaire.

— Eh bien, à la bonne heure, grand'maman... si je puis m'en empêcher... mais il y a bien de quoi jurer un peu... Cette maudite chaleur!...

Dorcas enleva un des oreillers, lissa les draps de nouveau, et les replia si bien sous les matelas, que Tom finit par ressembler à une chrysalide dans son cocon. En même temps elle lui disait :

— Tu m'obligerais, ami, de renoncer à ces malédictions et à ces jurons perpétuels... et de penser un peu à ce que tu fais.

— Au fait, pourquoi tant penser à *ces gens-là,* dit Tom... Ce devrait être le cadet de mes soucis... qu'ils aillent au diable!...

Et Tom se trémoussa derechef, bouleversant, dérangeant toute chose autour de lui d'une façon vraiment désolante.

— Ce garçon et cette fille sont sans doute ici? dit-il d'un air maussade, après un intervalle de silence.

— Ils y sont, en effet, repartit Dorcas.

— Ils devraient se hâter de traverser le lac, reprit Tom... Et le plus tôt serait le mieux.

— C'est probablement ce qu'il feront, dit la tante Dorcas, continuant à tricoter avec son calme impassible.

— Alors, écoutez, lui dit Tom... Nous avons à Sandusky des correspondants qui guettent, pour notre compte, les bateaux à vapeur. A présent, je puis bien vous révéler ceci... J'espère que ces gens-là finiront par s'échapper...

je l'espère pour faire pièce à Marks, à ce damné roquet... que le diable puisse tenir!

— Thomas!... dit Dorcas avec l'accent du reproche.

— Ah! grand'maman... si vous bouchez si fort la bouteille, tenez pour certain qu'elle éclatera... Mais revenons à cette fille... Conseillez-leur de la déguiser de leur mieux... son signalement est à Sandusky.

— On y veillera, dit Dorcas toujours calme.

Comme le moment est venu où nous allons prendre définitivement congé de Tom Loker, autant vaut dire qu'après être demeuré trois semaines sous le toit des quakers, avec une fièvre rhumatismale qui était venue compliquer ses autres souffrances, Tom se releva, un peu changé, un peu meilleur que nous ne l'avons connu jusqu'ici... Au lieu de rester chasseur d'esclaves, il s'en alla vivre dans un des établissements nouvellement formés sur la frontière, et là ses brillantes facultés se développèrent beaucoup plus avantageusement, tandis qu'il traquait les ours, les loups, et les autres hôtes des forêts en défrichement. Il se fit même, dans le pays, une sorte de réputation. Tom ne parla jamais des quakers qu'avec un respect bien senti. — Ce sont de braves gens, disait-il... Ils voulaient me convertir, et ils n'en sont pas *tout à fait* venus à bout... Mais, étranger, qu'on en jase tant qu'on voudra... ils mènent supérieurement les malades... il n'y a pas à dire non... Et comme ils font bien le bouillon, les confitures, les chatteries, quoi!

Informés par Tom que leur passage était guetté à Sandusky, nos voyageurs jugèrent prudent de se séparer. Jim, avec sa vieille mère, partit en avant; et une ou deux nuits après, George, Élisa et leur enfant furent menés à Sandusky dans une voiture particulière. Un toit hospitalier les y attendait, où ils restèrent cachés jusqu'au moment de s'embarquer sur le lac.

Leur nuit allait finir, et l'étoile matinale de la liberté se levait sur leur horizon. La liberté!... mot électrique!... Quel sens lui donner? Ne serait-ce par hasard qu'une parole vide, une fanfare, un joujou de rhétoricien?... Alors, mes concitoyens, hommes et femmes d'Amérique, pourquoi votre sang coule-t-il plus vite à ce mot, à ce mot pour lequel vos pères ont versé le leur, et pour lequel vos mères, plus courageuses encore, consentirent à voir périr les plus nobles et les meilleurs de leurs fils?

Dans ce que la liberté peut avoir de glorieux et de précieux pour un peuple, y a-t-il donc quelque chose qui ne doive être précieux et glorieux pour un

homme? Qu'est-ce que la liberté d'une nation, sinon la liberté de chaque individu qui en fait partie? Et qu'est-ce que la liberté pour ce jeune homme assis là devant nous, les bras croisés sur sa large poitrine, les joues colorées par un reflet de sang africain, les yeux brillant de cet éclat particulier à sa race? Qu'est-ce que la liberté pour George Harris?... Pour vos pères, la liberté fut le droit de toute nation à constituer une nation. Pour lui, c'est le droit de tout homme à être un homme, et non pas une brute... Le droit de dire : *ma femme,* à l'épouse de son cœur... et de la protéger contre toute offense... le droit de défendre et d'élever son enfant; le droit d'habiter une maison qui soit la sienne, de professer un culte qui soit le sien, d'être ce qu'il veut être par lui-même, et sans avoir à tenir compte de la volonté d'autrui. Toutes ces pensées circulaient et fermentaient dans le cœur de George, tandis que, la tête appuyée sur sa main, il contemplait sa femme occupée à préparer, pour les adapter à sa taille petite et frêle, les différentes pièces d'un costume d'homme, — costume qu'on avait jugé devoir, mieux que tout autre, favoriser sa fuite.

— A ceci maintenant... dit-elle, debout devant le miroir, et secouant, pour les faire tomber sur ses épaules, les masses noires et soyeuses de sa chevelure d'ébène. En vérité, George, je serais presque tentée de trouver que c'est dommage... Et vous, qu'en pensez-vous? reprit-elle, soulevant coquettement quelques-unes des boucles qui masquaient son front; n'est-ce pas dommage de couper tout cela?

George sourit tristement et ne répondit rien.

Élisa se tourna vers la glace, et, sous les ciseaux qui jetaient un éclair à chaque coup, les belles boucles, détachées l'une après l'autre, tombèrent autour d'elle.

— Affaire faite!... reprit-elle, saisissant une brosse; il n'y a plus à donner que la dernière touche... Eh bien, ne suis-je pas un gentil jeune homme?... ajouta-t-elle en se retournant vers son mari, rouge et souriante tout à la fois.

— Vous aurez beau faire, vous serez toujours jolie, lui dit George.

— Mais qu'avez-vous donc à être si triste? dit Élisa pliant un genou devant lui, et s'accoudant sur les siens. Nous ne sommes plus qu'à vingt-quatre heures du Canada... tout le monde nous l'assure... Encore un jour et une nuit à naviguer sur le lac... et alors... oh! alors!...

— Élisa, dit George, l'attirant vers lui; là justement est le sujet de cette

tristesse que vous me reprochez... Ma destinée tout entière se concentre aujourd'hui sur une seule question... Être arrivé si près du but... l'entrevoir déjà... et tout perdre!... Soyez-en sûre, Élisa, je n'y saurais survivre.

— Ne craignez rien, dit sa femme avec l'accent de l'espérance; le Seigneur, dans sa clémence, ne nous aurait pas conduits aussi loin, s'il n'eût voulu nous accompagner jusqu'au bout... Il me semble, George, que je le sens à nos côtés.

— Vous êtes une heureuse femme, dit George, l'étreignant avec un mouvement convulsif. Mais, répétez-le-moi... un si grand bien peut-il être notre partage?... Ces longues années de misère touchent-elles à leur terme?... Serons-nous libres?

— J'en suis certaine, George, répondit Élisa, le regard au ciel, tandis que des pleurs d'enthousiasme et d'espérance brillaient au bord de ses longs cils. Je sens en moi la certitude que Dieu a choisi cette journée pour nous tirer de la servitude.

— Je vous croirai donc, Élisa, dit George se levant tout à coup. Je vous croirai... c'est dit... partons!... Eh bien, je vous l'atteste, ajouta-il, l'écartant de lui à longueur du bras, et la contemplant avec admiration, vous êtes un très-joli garçon. Ces petites boucles frisées vous vont à ravir... Mettez votre casquette... par ici... un peu de côté... Je ne vous ai jamais vue si piquante... Mais il serait bientôt temps que la voiture arrivât... Je ne sais pas si mistress Smyth a équipé notre Harry.

La porte s'ouvrit, et une dame d'un âge mûr, d'aspect vénérable, entra tenant par la main le gentil Harry, vêtu en petite fille.

— Quelle charmante fillette cela fait! dit Élisa, le faisant tourner devant elle... Nous l'appellerons Henriette, n'est-il pas vrai?... Ce nom ne lui va-t-il pas à merveille?

L'enfant, stupéfait, considérait sérieusement sa mère, qu'il avait peine à reconnaître sous ce nouvel et bizarre accoutrement. Il se taisait, soupirait de temps en temps, et, de dessous ses boucles épaisses, lui jetait des regards étonnés.

— Henri chéri ne connaît donc plus maman? lui dit-elle, l'appelant du geste.

L'enfant intimidé se serrait contre sa conductrice.

— Allons, Élisa, pourquoi le caresser tant, lorsque vous savez qu'il faut lui apprendre à se tenir loin de vous?

— Je sens bien que c'est absurde, répondit Élisa... mais je ne puis me faire à le voir se détourner ainside moi... Maintenant, où est mon manteau?... le voici... George, comment les hommes se drapent-ils là dedans?

— Il faut le jeter ainsi d'une épaule sur l'autre, dit George, joignant le commentaire du geste à l'explication parlée.

— Est-ce bien cela? dit Élisa, imitant le mouvement de son mari... Puis, il faut appuyer le pied en marchant, faire de longues enjambées, et prendre une mine hardie.

— Oh! ne vous donnez pas tant de mal, répondit George... Il y a bien encore, par-ci par-là, quelques jeunes gens à tournure décente. C'est le rôle qui vous ira le mieux.

— Et les gants... Miséricorde!... mes mains s'y perdent.

— Je vous conseille de ne les jamais quitter, dit George. Vos petites pattes mignonnes pourraient, à elles seules, nous trahir. Maintenant, mistress Smyth, vous allez voyager sous notre égide, et vous êtes notre tante... N'allez pas l'oublier.

— J'ai appris, dit mistress Smyth, qu'il vient d'arriver des hommes chargés de prévenir tous les capitaines de paquebots qu'ils aient à avoir l'œil sur un homme et une femme voyageant avec leur petit garçon.

— Vraiment! dit George... Eh bien, si nous rencontrons ces trois fugitifs... nous pourrons en prévenir ceux qui leur courent après.

Un fiacre, alors, s'arrêta devant la porte, et les amis chez lesquels nos fugitifs étaient descendus vinrent leur souhaiter bon voyage.

Les déguisements choisis par nos voyageurs l'avaient été d'après les suggestions de Tom Loker. Mistress Smyth, respectable bourgeoise de l'établissement canadien où ils se rendaient, s'étant heureusement trouvée en mesure de traverser le lac pour retourner chez elle, avait consenti à faire passer Harry pour sa nièce, et, pour l'accoutumer à elle, on le lui avait confié, chez elle, pendant les deux derniers jours. Une foule de gâteries *extra,* jointes à une quantité indéfinie de petits gâteaux et de sucre candi, avaient fait marcher très-rapidement les sympathies de ce jeune *gentleman* pour sa nouvelle tante.

Le fiacre les conduisit au quai. A peine descendus, nos deux jeunes *gens* s'avancèrent sur le pont mobile qui menait au bateau L'un d'*eux,* Élisa, avait galamment offert son bras à mistress Smyth, et George veillait à l'embarquement du bagage.

Pendant qu'il était dans le bureau du capitaine, soldant le prix du passage, il surprit l'entretien de deux hommes qui causaient tout près de lui.

— J'ai bien examiné tous les gens venus à bord, disait l'un d'eux, et je suis certain qu'*ils* ne sont pas sur le bateau.

Celui qui parlait ainsi était le subrécargue du paquebot, et il s'adressait à notre ex-ami Marks, qui, avec la louable persévérance de son caractère, était arrivé en personne à Sandusky, cherchant, comme le lion de l'Écriture, quelqu'un à dévorer.

— Oh! vous auriez peine à distinguer cette quarteronne-là d'une femme blanche, dit-il... Quant à l'homme, c'est un mulâtre au teint très-clair. Il a été marqué à l'une de ses mains.

La main de George, qu'il étendait à cet instant-là même pour prendre ses billets et la monnaie qui lui était rendue, trembla légèrement... Mais il se tourna, impassible... jeta un regard indifférent et vague sur la figure de l'homme qui venait de prononcer ces mots, et s'en alla, tout à loisir, rejoindre Élisa qui l'attendait à l'autre extrémité du bateau.

Mistress Smyth et le petit Harry s'étaient réfugiés dans la cabine réservée aux dames, et la beauté un peu foncée de la prétendue petite fille lui avait déjà valu les compliments les plus flatteurs.

Lorsque la cloche donna le signal du départ, George eut le plaisir de voir Marks franchir la planche qui conduisait au rivage; et un profond soupir soulagea sa poitrine oppressée, quand le bateau, s'éloignant, eut mis entre eux et lui une distance infranchissable.

La journée était superbe. Les vagues bleues du lac Érié se ridaient, bondissaient, écumaient sous la vive lumière du soleil. Une fraîche brise soufflait du rivage, et le navire hautain creusait hardiment sa route sur les flots.

Oh! quel monde irrévélé se cache dans le cœur des hommes! Qui eût pensé, à voir George remonter et descendre d'un pas tranquille le pont du *steamer,* ayant à côté de lui son timide compagnon, à toutes les émotions dont il cachait l'ardeur au dedans de lui. Le souverain bien dont le rapprochait chaque élan du bateau lui semblait trop beau, trop splendide pour qu'il pût y croire; — et à chaque instant du jour une jalouse crainte lui venait que ce bien ne lui fût, à l'improviste, arraché.

Mais le navire avançait sur les eaux, les heures s'écoulaient, et enfin les rives anglaises apparurent nettement à ses regards, ces rives bénies, douées

d'un pouvoir magique, et au contact desquelles toute formule d'esclavage est anéantie, en quelque langue qu'elle ait été prononcée, et quel que soit le peuple qui en ait garanti la validité.

George et sa femme se tenaient par-dessous le bras au moment où le bateau approcha d'Armherstberg, petit port du Canada. Sa respiration devint courte et pénible. Un brouillard s'étendit sur ses yeux; il pressa silencieusement la petite main qui tremblait sur son bras. La cloche tinta, le navire suspendit sa marche. Distinguant à peine les objets, George fit descendre ses bagages et rassembla ses compagnons de route. Ce petit groupe fut mis à terre. Ils restèrent ensemble jusqu'à ce que le bateau fût reparti. Alors, avec des larmes dans les yeux, ils se jetèrent dans les bras l'un de l'autre, la femme et le mari, et leur enfant étonné de l'ardeur avec laquelle ils le couvraient de baisers. Puis ils s'agenouillèrent, et leurs cœurs s'élevèrent à Dieu.

On eût dit le soudain passage de la mort à la vie,
Des linceuls de la fosse aux tuniques du ciel,
De l'empire du mal, du combat des passions
A la liberté sans tache de l'âme réconciliée;
Lorsque sont brisés tous les liens de la Mort et de l'Enfer,
Et que l'être mortel revêt l'immortalité;
Lorsque la main de Miséricorde a tourné la clef d'or,
Et que la voix de Merci a dit : Ame libre, réjouis-toi!

Nos voyageurs furent conduits, bientôt après, par la bonne mistress Smyth, chez un missionnaire que la charité chrétienne avait amené en ce lieu pour y devenir le pasteur des proscrits et des gens sans asile, qui viennent chaque jour en chercher un sur cette terre libre.

Qui dira le bonheur d'un premier jour de liberté? Le *sens* de la liberté, n'est-ce pas le plus subtil et le plus noble de tous? Se mouvoir, parler, respirer; — entrer, sortir à son gré, sans contrôle, sans péril. Qui peindra la douceur de ce sommeil descendu au chevet de l'homme libre, endormi sous la garde de lois qui lui assurent tous les droits donnés à l'homme par son Créateur?... Qu'il semblait à cette mère plus beau, plus précieux que jamais, ce visage d'enfant endormi, paré du souvenir de tant de périls!... et qu'elle mit de temps à s'endormir, dans l'exubérance et les transports de cette ineffable félicité!

Et pourtant ces deux êtres ne possédaient pas un acre de terre, pas un toit qu'ils pussent appeler le leur.... Ils avaient dépensé jusqu'à leur dernier dollar. Ils ne possédaient rien de plus que ce que possèdent les oiseaux de l'air, les

fleurs de la prairie... Et cependant la joie les privait de sommeil. « O vous qui enlevez à l'homme sa liberté, quel sera votre langage, quand il faudra répondre au Seigneur?... »

CHAPITRE XXXVIII.

La victoire.

Reconnaissance à Dieu, qui nous a donné la victoire.

Sur l'âpre sentier de la vie, à certaines heures, beaucoup d'entre nous n'ont-ils pas senti à quel point il était plus aisé de mourir que de vivre?

Le martyr, alors même qu'il est en face d'un trépas entouré de tortures physiques qui en augmentent l'horreur, trouve, dans l'excès même de la terreur attachée à son sort, une condition stimulante pour son énergie. Il y a là une surexcitation morale, un élan de zèle, un transport fervent, qui aident à traverser la crise horrible au prix de laquelle vont s'acquérir le repos et la gloire pour l'éternité.

Mais quand il faut vivre... vivre pour subir, jour après jour, une servitude vile et amère qui vous rabaisse et vous harasse, où toute force nerveuse semble se dissoudre, où toute faculté sensible est par degrés étouffée; ce long martyre où le cœur s'use, cet épuisement des sources de vie, qui s'écoulent goutte de sang par goutte de sang, heure après heure, — voilà, voilà la véritable épreuve de ce qu'on a au fond de son être, homme ou femme.

Lorsque Tom se trouva face à face avec son bourreau, quand il entendit ses menaces, quand il put croire, et du fond de son cœur, que son heure était venue, il se sentit plein de courage; il se dit qu'il supporterait vaillamment toutes les tortures, voire le bûcher, n'ayant plus qu'un pas à franchir pour arriver à Jésus et au ciel dont l'image ne le quittait point; — mais lorsque Legree fut parti, lorsque l'excitation du moment se fut effacée, alors revint la souffrance de ses membres épuisés et meurtris, alors revint le sentiment de sa situation si

complétement avilie, sans espérance et sans secours, — et cette journée s'écoula bien lentement pour le malheureux esclave.

Longtemps avant que ses blessures fussent guéries, Legree insista pour qu'on le remît comme les autres au travail quotidien des champs; et alors, chaque jour amena un surcroît de fatigues et de souffrances aggravées encore par toutes les injustices, toutes les indignités que le mauvais vouloir d'une âme basse et perverse pouvait inventer. Quiconque, dans les circonstances où *nous* sommes placés, a éprouvé ce qu'est la maladie, même avec tous les allégements qui d'ordinaire nous sont prodigués, sait à quel point elle nous rend irritables. Tom ne s'étonna donc plus de la constante mauvaise humeur que témoignaient ses compagnons, car la placidité, la sérénité habituelles de son caractère, à lui, furent mises à de rudes épreuves, et même parfois entamées. Il s'était flatté que, de temps à autre, quelques heures de répit lui permettraient de lire sa Bible; mais, où il était, on ne connaissait pas le répit. Au fort de la saison, Legree ne se faisait aucun scrupule d'employer sans relâche tous ses ouvriers, le dimanche comme pendant la semaine... Et pourquoi ne l'eût-il pas fait? Il recueillait ainsi plus de coton, et s'assurait le gain de son pari. Quelques ouvriers, il est vrai, pouvaient à ce métier s'user plus vite, mais on les remplacerait par des gens mieux constitués. Dans les premiers temps, Tom trouvait moyen de lire chaque soir, à la lueur vacillante du foyer, un ou deux versets du saint livre quand il revenait du travail; — mais, à partir du moment où il eut subi de si terribles traitements, il rentrait des champs si fatigué que la tête lui tournait, et que ses yeux lui faisaient défaut aussitôt qu'il voulait s'appliquer à lire. Il était contraint, comme les autres, de s'étendre par terre épuisé.

S'étonnera-t-on que la confiance et la tranquillité pieuses qui jusqu'alors l'avaient soutenu fissent place à des agitations intérieures, à un abattement profond? Le problème le plus obscur de notre vie, si pleine de mystères, était constamment devant ses yeux : — des âmes broyées et perdues, le triomphe du mal, et Dieu muet. Durant des semaines et des mois, Tom lutta intérieurement dans le trouble et dans les ténèbres. Il se remémorait la lettre écrite par miss Ophelia à ses amis du Kentucky, et suppliait Dieu, — avec quelle ardeur! — de lui envoyer la délivrance. Puis il attendait, un jour après l'autre, ému d'une vague espérance, et croyant voir paraître à chaque instant le messager chargé de le racheter. Puis, personne ne venant, il lui fallait refouler au fond

de son âme cette pensée amère : qu'on perdait son temps à servir Dieu, que Dieu l'avait oublié. De temps en temps il voyait Cassy. De temps en temps, appelé à l'habitation, il entrevoyait Emmeline, dont l'attitude abattue indiquait assez les terreurs. Du reste, il ne leur parlait guère, et, pour dire la vérité, il n'était guère disposé à parler à personne.

Un soir, il était assis, dans un état de prostration absolue, auprès de quelques tisons à demi éteints devant lesquels chauffait son misérable souper. Il jeta dans le feu quelques brindilles de bourrées pour obtenir quelque peu de lumière, et ensuite il tira de sa poche sa Bible usée. Là se retrouvaient ces passages marqués par lui, et qui si souvent avaient fait tressaillir son âme; paroles de sages et de *voyants*, de patriarches et de poëtes, tous, dès les premiers temps, encourageant l'homme à son devoir, — voix qui sortent du nuage, et, pendant les luttes de la vie, nous révèlent la présence de témoins vénérés. Est-ce que ces paroles inspirées avaient à jamais perdu leur magie? ou bien étaient-ce l'œil affaibli, les sens épuisés, qui cessaient de répondre à leurs puissantes évocations?... Quoi qu'il en soit, avec un soupir douloureux, Tom remit son livre dans sa poche. Un rire insolent lui fit lever la tête au même moment. Legree était debout en face de lui.

— Eh bien, mon vieux, lui dit-il, vous vous apercevez que votre piété ne fonctionne plus, pas vrai?... Je savais bien qu'en fin de compte j'en débarrasserais votre tête laineuse.

Cette cruelle raillerie était pire que la faim, pire que le froid, pire que le dénûment. Tom resta silencieux.

— Vous vous êtes montré un imbécile, reprit Legree, car, en vous achetant, je n'avais pour vous que les meilleures intentions du monde. Vous pouviez être ici plus et mieux que Sambo ou Quimbo, et vous auriez eu du bon temps; et au lieu d'être fouetté, ou bâtonné tous les deux ou trois jours, vous auriez eu le commandement sur un chacun, et le droit de fouetter ou de bâtonner les autres nègres... sans compter, de temps en temps, pour vous réchauffer le cœur, une ration de punch au whisky... Allons, Tom, ne pensez-vous pas que le moment serait venu de vous montrer raisonnable?... Jetez-moi au feu cette vieille guenille de bouquin, et convertissez-vous à ma religion.

— Le Seigneur m'en préserve!... dit Tom avec ferveur.

— Vous voyez bien que le Seigneur ne compte pas vous venir en aide... Si telle avait été sa pensée, il ne vous aurait pas livré à *moi*. Cette prétendue

religion n'est qu'un tissu de mensonges, mon pauvre Tom... Je sais, moi, ce qu'en vaut l'aune... Vous feriez mieux de vous dévouer à moi... Je suis quelqu'un, moi... et je puis quelque chose.

— Non, maître, dit Tom. Je tiendrai bon... Dieu, comme il l'entendra, peut me venir ou ne pas me venir en aide... mais je lui serai fidèle, et je croirai en lui jusqu'au bout.

— Vous n'en êtes que plus niais, dit Legree, crachant sur lui avec dédain et lui envoyant un coup de pied... Mais soyez tranquille!... j'ai encore une ou deux chasses à vous donner, et je saurai bien vous réduire... Vous verrez, mon petit...

Puis Legree s'en alla.

Lorsque, sur notre âme affaissée, un lourd fardeau a pesé jusqu'à ce degré où tout supplément de charge amène une intolérable souffrance, vient un moment où, par un effort désespéré, elle essaye de rejeter ce qui l'écrase; et c'est pourquoi la plus insupportable angoisse précède souvent un reflux de courage et de sérénité. Ainsi en arrivait-il à Tom en ce moment. Les railleries athées de son cruel maître avaient porté au dernier degré de découragement son cœur abattu déjà, et, si sa foi se cramponnait encore à l'éternel rocher, c'était avec une étreinte engourdie et glacée. Tom s'assit près du feu, comme étourdi du coup. Soudain les objets qui l'environnaient semblèrent s'évanouir, et devant lui s'éleva, comme une vision, l'image de celui qui fut couronné d'épines et souffleté sur ses joues sanglantes. Tom contempla, saisi d'une vénération voisine de la crainte, cette figure où était empreinte une si majestueuse patience. Ses regards passionnés et profonds plongèrent jusqu'au fond de son cœur. Son âme s'éveilla, et, avec une émotion débordante, il étendit les mains, et s'agenouillait... lorsque, par degrés, la vision changea : les pointes épineuses devinrent des rayons de gloire... Au sein d'une inconcevable splendeur, il vit se pencher vers lui la face divine; il entendit une voix qui disait : « Celui qui aura vaincu sera assis sur mon trône, à côté de moi, de même qu'ayant vaincu, je suis assis à côté de mon Père, sur son trône éclatant. »

Tom ne sut jamais combien de temps il demeura ainsi, prosterné dans cette espèce d'extase. Lorsqu'il revint à lui, le feu était complétement éteint; ses vêtements étaient trempés d'une rosée glaciale; mais la crise redoutable pour son âme s'était anéantie, et, dans la joie dont il était inondé, il ne sentait plus ni la faim, ni le froid, ni la dégradation, ni les déceptions, ni l'abandon.

Du plus profond de son âme, à cette heure suprême, il abjura tout espoir pour cette vie éphémère, et, sans une arrière-pensée, offrit sa volonté en holocauste à l'Être infini. Tom leva les yeux vers ces étoiles silencieuses dont l'éclat semble devoir être immortel; types de ces phalanges célestes dont sans cesse les regards descendent sur l'homme, et l'écho des nuits solitaires répéta les strophes triomphantes d'une hymne qu'il avait souvent chantée en des temps plus heureux, mais jamais avec un pareil élan de l'âme.

Comme la neige, la terre sera dissoute,
Le soleil cessera de rayonner;
Mais Dieu, qui m'a ordonné de vivre ici-bas,
Sera mien, et mien à jamais.

Et quand cette vie mortelle me fera défaut,
Quand cessera la chair, quand les sens manqueront,
Je posséderai, derrière le voile qui me la cache,
Une vie de joie et de repos.

Et après dix mille années que nous aurons été là,
Brillants et radieux comme le soleil,
Nous n'aurons pas moins de jours à chanter les louanges de Dieu
Que la première minute où commencèrent nos chants.

Quiconque s'est familiarisé avec les récits pieux de la population esclave, sait que des traditions comme celle-ci sont très-répandues parmi elle. Nous en avons entendu, de la bouche même des noirs, qui avaient ce caractère émouvant et pathétique. Les psychologues nous parlent d'un état de l'âme où elle est affectée de telle sorte, qu'elle prend, pour ainsi dire, la haute main sur tous les sens extérieurs, et les contraint à prêter des formes tangibles aux images dans lesquelles elle s'absorbe. Qui se chargera de calculer ce que l'esprit, mêlé à tous les éléments de notre être, peut obtenir de nos facultés finies, et de quelles ressources il dispose pour relever et ranimer les âmes pliant sous la désolation. Si le pauvre esclave, oublié de tous, croit que Jésus lui est apparu et lui a parlé, qui l'osera contredire? Jésus n'a-t-il pas dit que sa mission, d'ici à la fin des siècles, serait de guérir les cœurs brisés et de mettre en liberté ceux que les fers ont meurtri.

Lorsque les lueurs grisâtres du crépuscule vinrent dissiper le sommeil des ouvriers que réclamait le travail des champs, il y eut un de ces misérables déguenillés et frissonnants qui marchait d'un pas fier et assuré; car, plus que

le sol qu'il foulait, sa foi dans l'amour éternel et tout-puissant se trouvait désormais affermie... Ah! Legree, use maintenant de tout ton pouvoir!... Les plus cruelles souffrances, le malheur, la dégradation, le besoin, la perte de tout ce qu'il possède ici-bas, ne feront que hâter, pour cet homme, sa glorieuse transformation en un des rois célestes, en un prêtre du Très-Haut.

De ce moment, le cœur de l'opprimé fut à jamais entouré d'une paix que rien ne pouvait troubler. Il était devenu comme un tabernacle sans cesse sanctifié par la présence du Sauveur. Plus de regrets terrestres saignant comme des blessures! plus d'hésitations entre l'espoir, la crainte, les désirs, les vœux contraires! Cette volonté humaine abaissée, torturée, luttant si longtemps et si malaisément dominée, avait fini par s'absorber entièrement dans la volonté divine... Ce qui restait du voyage de la vie lui paraissait maintenant si abrégé, — l'éternelle félicité était, au contraire, si proche et si brillante, — que les plus rudes atteintes avaient cessé de lui être sensibles.

Tout le monde remarqua le changement qui s'était fait en lui. La gaieté, l'agilité lui étaient revenues, avec une tranquillité que nulle insulte, nul mauvais traitement ne semblait pouvoir altérer.

— De quel diable Tom est-il possédé? demanda Legree à Sambo ; il y a déjà longtemps qu'il portait la crête basse, et le voilà leste et gaillard comme un écureuil.

— Sais pas, maître... Il pense peut-être à s'échapper.

— Ah! je voudrais voir ça... dit Legree avec un sourire féroce... N'est-ce pas, Sambo?... cela nous divertirait.

— Ça me fait cet effet-là... Ho!... ah!... ho!... s'empressa de répondre le gnome couleur de suie, avec un rire de complaisance... Dieu!... la bonne facétie... Le voir patauger dans la boue... courir, tout écorché, à travers les buissons... et les chiens l'accrochant au passage.... Je faillis crever de rire, je m'en souviens encore, quand nous attrapâmes Molly... Je crus un moment qu'elle allait être pelée vive avant que nous n'eussions pu les écarter d'elle... Elle en a encore les marques, depuis le temps.

— Je compte bien qu'elle les portera dans sa fosse, dit Legree. Maintenant, Sambo, bon pied, bon œil, je ne te dis que ça... Et si ce nègre faisait mine de décamper, mets-lui la main dessus... J'y compte, je t'en préviens.

— Pour ceci, maître, fiez-vous à moi... je repincerai ce raton-là... ho! ho!

Cet entretien avait lieu au moment où Legree montait à cheval pour se

rendre à la ville voisine. Au retour, le soir même, il tourna bride du côté du quartier, où il jugea prudent de faire une ronde, afin de s'assurer si tout allait bien.

C'était par un magnifique clair de lune, qui accusait nettement les gracieux profils des arbustes sur le gazon qu'ils dominaient. Dans l'atmosphère régnait cette tranquillité, pour ainsi dire transparente, qu'on dirait ne pouvoir troubler sans quelque profanation. Legree approchait du quartier lorsqu'il entendit chanter quelqu'un. Ce n'était point là une circonstance ordinaire, et il s'arrêta, prêtant l'oreille. Une voix de ténor, richement timbrée, chantait ces vers :

Quand je pourrai lire mes titres
Aux habitations du ciel,
Je dirai adieu à toute crainte,
J'essuierai mes yeux qui pleurent.

Dût le monde entier se prendre à mon âme,
Dût l'enfer me lancer ses javelots,
Je pourrai alors sourire à Satan furieux
Et faire face au monde ennemi.

Que les soucis pleuvent comme un déluge,
Que les chagrins tombent à torrents,
Pourvu que sain et sauf j'atteigne ma demeure,
Mon Dieu, mon ciel et mon tout.

— Oh! oh! dit Legree, voilà, mon gaillard, ce qui te console... N'est-ce que cela? Ah! je hais ces hymnes damnées des méthodistes... Attendez, vilain noir! dit-il arrivant au galop sur Tom et levant sa cravache... Je vous ferai tapager ainsi lorsque vous devriez être au lit... Fermez-moi votre affreux bec, et rentrez chez vous sans plus tarder.

— Oui, maître, dit Tom avec une obéissance empressée et presque joyeuse, en se levant pour retourner dans sa case.

Le bonheur clairement exprimé par la physionomie de son esclave était une provocation directe pour Legree, qui la ressentit outre mesure : aussi, trottant après lui, fit-il pleuvoir une grêle de coups de cravache sur sa tête et ses épaules.

— Tenez, chien!... disait-il en même temps, nous verrons après cela si vous êtes toujours aussi content.

Mais les coups ne tombaient plus, maintenant, que sur l'enveloppe, et non sur le cœur, comme autrefois. Tom était d'une soumission parfaite, et Legree ne pouvait se dissimuler néanmoins que, de manière ou d'autre, il avait perdu toute autorité sur son esclave. Puis, lorsque Tom fut rentré dans sa case, lorsque Legree eut fait faire une brusque volte-face à son cheval, il lui passa par l'esprit une de ces soudaines lueurs qui sont, pour ainsi dire, dans une âme perverse et coupable, les éclairs de la conscience. Il comprit parfaitemen qu'entre lui et sa victime, il y avait Dieu... et il blasphéma Dieu. Cet homme silencieusement docile, que ni les sarcasmes, ni les menaces, ni les coups, ni les cruautés de tout genre ne pouvaient troubler, suscita au dedans de lui une voix intérieure pareille à celle qui, du fond de l'âme démoniaque, répondait aux adjurations du Sauveur : — Qu'avons-nous à démêler avec toi, Jésus de Nazareth?... — Es-tu donc venu ici-bas pour nous tourmenter avant le temps?

L'âme de Tom débordait de pitié et de sympathie pour les pauvres misérables dont il était entouré. Maintenant que ses chagrins terrestres lui semblaient finis, l'idée lui venait naturellement de puiser dans l'étrange trésor de joie et de paix qu'il devait à la céleste munificence, de quoi soulager, en quelque chose, les malheurs dont il les voyait accablés. A la vérité, les occasions étaient rares; mais sur la route ou au retour des champs, et durant les heures de travail, la chance s'offrait quelquefois de tendre une main secourable aux fatigués, à ceux qui perdaient courage. Ces pauvres gens, abrutis, démoralisés par la fatigue, étaient hors d'état de comprendre, au premier abord, ce que cela voulait dire; mais cette bonne volonté, cette charité persistante, à mesure que les semaines et les mois s'écoulaient sans qu'elle diminuât, finit par faire vibrer, dans leurs cœurs engourdis, des cordes longtemps muettes. Graduellement, et à leur insu, cet étranger silencieux et patient, toujours prêt à se charger du fardeau des autres, et ne demandant jamais assistance à personne, — qui les laissait tous passer devant lui, arrivait le dernier, prenait la moindre part, et, de cette part, donnait encore à ceux qui avaient besoin; — cet homme qui, par les plus froides nuits, abandonnait sa couverture en lambeaux pour réchauffer quelque pauvre négresse malade et frissonnante; — qui, aux champs, aidait à remplir la corbeille des plus faibles, non sans encourir le terrible risque d'arriver lui-même sans que son panier fût plein, — et qui, sans cesse relancé, avec une infatigable cruauté, par leur commun tyran, ne

mêlait jamais une parole à leurs imprécations, à leurs anathèmes; — cet homme commençait à prendre sur eux une singulière influence; — et lorsque le *coup de feu* de la saison fut passé, lorsque derechef ils purent disposer de leurs dimanches, beaucoup d'entre eux se rassemblaient volontiers autour de lui pour l'entendre parler de Jésus. Ils auraient bien souhaité, un peu plus tard, qu'il leur fût permis de se réunir tous, dans quelque endroit, pour écouter Tom, chanter et prier ensemble; mais Legree ne voulait pas entendre parler de ceci, et plus d'une fois dispersa leurs réunions, avec force imprécations brutales. La Bonne Nouvelle eut donc à circuler d'homme à homme, de femme à femme, individuellement. Et qui dira pourtant les joies simples que causait à quelques-uns de ces pauvres proscrits, pour lesquels la vie n'était qu'un voyage aride vers un but ténébreux, la notion d'un Dieu rédempteur et d'une demeure céleste!... Les missionnaires ont généralement constaté que, de toutes les races humaines, aucune n'a reçu l'Évangile avec une docilité aussi zélée que la race africaine. Le principe de confiance absolue, de croyance sans examen, qui est la base de tout l'édifice religieux, est plus naturel à ce peuple qu'à tout autre. Et il est souvent arrivé, dans cette terre ainsi privilégiée, qu'une semence de bien, un germe de vérité, porté par quelque brise fortuite dans les cœurs les plus ignorants, y avait fait éclore une moisson dont l'abondance et la richesse feraient honte aux résultats d'une culture plus systématique et plus habile.

La pauvre mulâtresse, dont l'avalanche de cruautés et de maux tombée tout à coup sur elle avait à peu près écrasé et détruit la simple dévotion, sentait son âme exaltée par les hymnes et les passages des saintes Écritures que de temps à autre l'humble missionnaire lui glissait à l'oreille, quand ils allaient au travail ou quand ils en revenaient. Cassy elle-même, presque insensée, et dont la pensée rebelle était plus difficile à dompter que toute autre, se sentait adoucie et calmée par cette influence discrète et bénigne.

Poussée au désespoir, et comme privée de raison par une vie qui lui était devenue un supplice perpétuel, Cassy avait souvent arrêté en elle-même un plan de vengeance, et fixé l'heure de justice où son bras, levé contre l'oppresseur, punirait à la fois tous les crimes dont elle avait été témoin, et ceux dont *elle* avait été victime.

Un soir que, dans la case de Tom, tout le monde, sauf lui, était profondément endormi, il ne fut pas médiocrement surpris en voyant la figure de

Cassy se montrer à l'espèce de baie qui, laissée entre deux rondins de bois, servait, tant bien que mal, de croisée. Sans prononcer une parole, elle lui fit signe de sortir.

Il se rendit à cet appel muet. C'était entre une heure et deux du matin, par un calme et brillant clair de lune. Tom put remarquer, à la lueur de cette nuit sereine, que les grands yeux noirs de Cassy, animés d'un éclat tout particulier, n'avaient plus leur expression habituelle de désespoir immobile et froid.

— Venez ici, père Tom, lui dit-elle, posant sa petite main sur son poignet, et l'attirant en avant comme si cette main mignonne eût été un crampon d'acier... Venez ici, j'ai des nouvelles à vous apprendre.

— Lesquelles, dame Cassy? dit Tom déjà inquiet.

— Tom, ne souhaiteriez-vous pas votre liberté?

— Je l'aurai, Madame, quand Dieu voudra me la donner.

— Sans doute... mais vous pouvez être libre dès ce soir, reprit Cassy avec énergie... Suivez-moi!

Tom hésitait.

— Suivez-moi, répéta-t-elle tout bas, fixant sur lui son noir regard... Venez!... il dort... Il dort d'un sommeil de plomb... C'est moi qui ai préparé son *brandy*, afin de le tenir là... Que n'avais-je assez de ce poison!... je n'aurais pas eu besoin de vous... Mais venez!... La petite porte est ouverte... derrière, vous trouverez une hache... c'est moi qui l'y ai placée... Vous n'aurez qu'à pousser la porte de sa chambre... le verrou n'est pas mis... Je passerai devant... J'aurais moi-même tout fait... mais je me méfie de ces faibles bras... Venez!

— Pour dix mille mondes comme celui-ci, je n'irais pas où vous dites, répondit Tom avec fermeté, tandis qu'il repoussait la main de Cassy toujours étendue pour l'entraîner.

— Mais, reprit-elle, pensez à toutes ces pauvres créatures... Nous pouvons d'un coup les délivrer toutes, nous enfuir dans les marécages et trouver quelque île où nous vivrons de notre travail... Cela s'est fait déjà, je le sais... Toute espèce de vie est préférable à celle-ci.

— Non, dit Tom avec la même assurance... Non, le bien ne peut jamais sortir du mal... Je me couperais plutôt la main droite.

— C'est bien... A moi d'en finir, alors, dit Cassy, prête à s'éloigner.

— Oh! dame Cassy, s'écria Tom, se jetant au-devant d'elle, au nom de ce cher Seigneur qui a voulu périr pour nous, ne vendez pas ainsi votre âme au démon. Il ne saurait, de tout ceci, résulter que ruine et perdition... Le Seigneur ne nous a point chargés de ses vengeances... Il nous faut souffrir et attendre son heure.

— Attendre!... dit Cassy; mais n'ai-je donc pas assez attendu? n'ai-je pas attendu jusqu'à ce que ma tête fût troublée et mon cœur malade?... Que ne m'a-t-il pas fait souffrir?... Que n'a-t-il pas fait souffrir à des centaines de pauvres êtres?... Ne se plaît-il pas à exprimer votre sang, à vous, goutte après goutte?... Non, je me sens appelée... j'entends leurs voix... son heure est venue... Il me faut le sang de son cœur.

— Non... non... non... dit Tom, s'emparant de ses deux petites mains crispées par une sorte de spasme; non, pauvre âme perdue... non, vous ne ferez pas cela... Le Seigneur bien-aimé n'a jamais versé que son propre sang... et ce sang, il l'a donné pour nous qui étions encore ses ennemis... Aidez-nous, mon Dieu, à suivre ses traces et à aimer ceux qui nous haïssent!

— Les aimer?... dit Cassy avec des yeux où la haine éclatait; aimer des ennemis comme *ceux-là!*... Ce n'est pas le fait de la chair et du sang.

— Certes non, Madame, dit Tom, levant les yeux au ciel; mais *Il* nous donne ce pouvoir sur la chair et le sang... et c'est là justement qu'est *la victoire*. Quand nous en serons à prier pour tous, à aimer tout le monde en toute occasion et malgré tout, la lutte est finie... la victoire est conquise... Gloire soit à Dieu!...

Alors, avec des yeux ruisselants de larmes et une voix étouffée, l'homme noir regarda le ciel.

Et ceci, ô Afrique! la dernière appelée des nations, — appelée à la couronne d'épines, à la flagellation, à la sueur sanglante, à l'agonie sur la croix, — ceci doit être ton triomphe final. C'est par ceci que tu règneras avec le Christ quand son royaume descendra sur cette terre.

La ferveur concentrée des sentiments de Tom, la douceur de sa voix, ses larmes sincères, tombèrent comme la rosée sur l'esprit déréglé de la pauvre femme. La flamme sauvage de son regard s'atténua derrière un voile humide; elle baissa les yeux, et Tom sentit se détendre les muscles de ses mains, tandis qu'elle lui disait :

— Vous le savez, les mauvais esprits m'assiégent et me hantent... Ah!

père Tom... je ne puis prier... et je le voudrais tant !... Je n'ai jamais prié depuis le jour où mes enfants furent vendus... Ce que vous dites doit être la vérité... Je sais que vous ne devez pas vous tromper... Mais quand j'essaye de prier, je ne puis que haïr et maudire... La prière n'existe plus pour moi.

— Pauvre âme, dit Tom avec un mouvement de profonde pitié, Satan désire te conquérir, et il te passe au crible comme le blé... J'implore pour toi le Seigneur... Oh! dame Cassy, tournez-vous vers le Seigneur Jésus... Il est descendu ici-bas pour panser les cœurs blessés et consoler tous ceux qui se tourmentent.

Cassy se tenait debout, toujours silencieuse, tandis que de ses yeux abaissés tombaient de grosses larmes.

— Dame Cassy, dit Tom, non sans quelque hésitation, après l'avoir un moment examinée en silence, si vous pouviez cependant vous échapper d'ici, — à supposer que la chose fût possible, — je vous conseillerais, à Emmeline et à vous, de ne pas hésiter... en admettant toutefois que vous puissiez partir sans vous rendre coupables de quelque acte sanglant, — pas à d'autre condition.

— Voudriez-vous essayer avec nous, père Tom?

— Non, dit Tom. Il fut un temps où j'y aurais consenti; mais le Seigneur m'a donné une mission à remplir auprès de ces pauvres âmes. J'y resterai, je porterai ma croix avec elles jusqu'au dernier jour. Pour vous, la situation est bien différente... c'est un lacs où vos pieds sont pris. C'est plus que vous n'en devez supporter... et vous ferez bien de partir si vous le pouvez

— Je ne connais d'autre chemin que celui de la tombe, dit Cassy. Il n'y a pas de bête fauve, il n'y a pas d'oiseau, qui ne puissent trouver quelque part un abri... Les serpents eux-mêmes et les alligators ont leurs retraites où ils peuvent, cachés, vivre en paix; mais pour nous, pas un refuge. Au fond de ces marécages, leurs chiens nous dépisteraient; tout est contre nous, hommes et choses... Il n'est pas jusqu'aux animaux qui ne soient de cette ligue hostile... Et où irons-nous?

Tom garda quelques instants le silence. Il dit à la fin :

— Celui qui a sauvé Daniel de la fosse aux lions, celui qui a retiré les trois enfants de l'ardente fournaise, celui qui a marché sur la mer et commandé à l'ouragan de s'arrêter, celui-là existe encore, et j'ai confiance qu'il peut vous tirer d'ici. Essayez; je prierai pour vous de tout mon pouvoir.

Par quelle étrange loi de l'être peut-il se faire qu'une idée dédaignée longtemps et foulée aux pieds comme un caillou sans valeur, se trouve tout à coup

jeter des feux imprévus, pareille au diamant qu'un jour nouveau nous révèle?

Cassy avait médité à plusieurs reprises tous les plans d'évasion qui pouvaient sembler d'un succès probable, ou même absolument et rigoureusement admissible; mais en ce moment-là même, un nouveau moyen de fuir s'offrit à elle, si clair, si simple, si pratique, et dans tous ses détails si facile à réaliser, qu'il éveilla en elle, tout aussitôt, un espoir jusque-là repoussé.

— J'essayerai, père Tom!... s'écria-t-elle soudain.

— Ainsi soit-il, répondit Tom. Et que Dieu vous aide!...

CHAPITRE XXXIX.

Le stratagème.

La voie du méchant est comme les ténèbres; il ne sait pas où il trébuche.

Comme la plupart des greniers, celui de l'habitation où résidait Legree était un grand espace d'aspect fort triste, rempli de poussière, tapissé de toiles d'araignée, et jonché d'ustensiles, de meubles hors de service. La riche famille qui avait habité la maison au temps de sa plus grande splendeur y avait formé un magnifique mobilier, dont la plus grande partie fut enlevée par elle quand elle quitta cette résidence, et dont il ne resta que les débris, épars dans quelques pièces où ils pourrissaient. Lorsqu'ils devenaient plus gênants qu'utiles, on les entreposait dans le grenier en question. Une ou deux énormes caisses d'emballage, dans lesquelles ces meubles étaient primitivement arrivés, avaient été placées sur les bas côtés de cet immense galetas. Une seule petite fenêtre y laissait pénétrer, à travers ses carreaux ternes et poudreux, une lumière incertaine, tombant au hasard sur quelqu'un de ces grands fauteuils à dossier haut, sur quelqu'une de ces tables sculptées qui, jadis, avaient décoré de riches appartements. En somme, c'était là un lieu de mystère, un de ces endroits que les esprits, s'il y en a, semblent devoir habiter de préférence; et à son aspect, déjà fort peu rassurant, venaient se joindre force traditions qui

circulaient parmi les nègres, volontiers superstitieux. Peu d'années auparavant, une négresse qui avait encouru la malveillance de Legree s'était vue enfermer dans ce galetas pendant plusieurs semaines de suite. Ce qui s'y était passé, nous ne pourrions le dire : les nègres n'en parlaient entre eux que rarement, et toujours à mots couverts; on savait seulement qu'un beau jour, le cadavre de la malheureuse créature avait été enlevé de là et enterré. On ajoutait que, depuis lors, des blasphèmes et des malédictions effrayantes, mêlés au retentissement des coups, aux plaintes, aux gémissements du désespoir, se faisaient entendre, de temps en temps, dans ce vieux grenier. Un jour, quelque allusion à ces bruits surnaturels parvint aux oreilles de Legree; il entra dans une horrible colère, jurant que le premier imbécile assez malavisé pour mettre en circulation des contes bleus sur ce qui se passait en cet endroit, apprendrait bientôt à quoi s'en tenir là-dessus, car il l'y ferait enchaîner pendant huit jours. Cette simple promesse suffit pour empêcher tout bavardage; mais la croyance aux histoires de revenants ne s'en trouva pas le moins du monde altérée, cela va sans le dire.

Peu à peu l'escalier qui conduisait au grenier, voire le passage obscur qui menait à cet escalier, furent évités par les habitants de la maison et par les gens du dehors qui ne se souciaient pas d'avoir à jaser là-dessus. La légende ne se répétait plus que très-rarement. Mais Cassy avait soudainement conçu l'idée d'employer à sa délivrance et à celle de sa compagne de misère la susceptibilité superstitieuse qu'elle avait remarquée dans le caractère de Legree.

La chambre où elle couchait donnait précisément au-dessous du grenier. Un jour, sans consulter Legree, elle prit tout à coup sur elle, avec assez d'éclat, de faire transporter tous les meubles de cette chambre dans une autre fort éloignée. Les subalternes, à qui elle avait donné ordre d'opérer ce changement, s'agitaient et couraient à grand bruit de tous côtés, lorsque leur maître revint d'une promenade à cheval.

— Hé! là-bas, Cassy, dit Legree; quel vent souffle par ici?

— Ce n'est rien... Je préfère avoir une autre chambre, répondit Cassy d'un air bourru.

— Et le motif de cette préférence?

— C'est une préférence sans motif.

— Ah! diable... je veux pourtant savoir ce qui en est.

— Eh bien, tout bonnement, je voudrais, de temps en temps, pouvoir dormir.

— Dormir?... Et qui vous empêche de dormir?

— Je ne serai pas embarrassée pour vous le dire, si vous tenez à le savoir, répondit sèchement Cassy.

— Parlez donc, impertinente!

— Oh!... ce n'est presque rien... cela ne vous dérangerait pas, *vous*. Rien que des gémissements, un bruit de gens qui luttent et qui se traînent sur le plancher du grenier, pendant des heures, de minuit au point du jour.

— Des gens dans le grenier? dit Legree assez mal à l'aise, mais se contraignant à sourire. Et qui sont ces gens-là, Cassy?

Cassy leva sur lui ses yeux noirs et vifs, et le regarda bien en face avec une expression poignante, en lui disant :

— Ah! voilà, Simon; qui sont-ils? Je serais charmée que vous me le dissiez... peut-être n'en savez-vous rien?

Sacrant d'une manière affreuse, Legree la frappa de sa cravache; mais elle évita le coup par un mouvement oblique, franchit le seuil de la porte, et, de l'intérieur, regardant derrière elle :

— Si vous voulez coucher dans la chambre que voici, vous saurez sans doute ce qui en est. Peut-être feriez-vous bien d'essayer...

A ces mots, elle ferma immédiatement la porte derrière elle, et se verrouilla pour plus de sûreté.

Legree tempêtait et jurait, ne parlant de rien moins que de faire sauter la serrure; mais apparemment il revint sur cette idée, car il s'en alla, l'air assez embarrassé, dans le salon. Cassy vit bien que ses paroles avaient porté. De ce moment, avec une adresse, un tact infinis, elle ne cessa de corroborer, par tous les moyens imaginables, les craintes dont elle venait de créer le germe.

Dans un des soupiraux du grenier, elle avait placé le goulot d'une vieille carafe, et de telle façon qu'au moindre vent les sons les plus plaintifs, les plus lugubres, venaient de cet entonnoir de cristal; que si le vent donnait plus fort, ces soupirs douloureux prenaient le caractère de véritables cris qui, frappant des oreilles superstitieuses, pouvaient passer pour des clameurs de désespoir ou de torture.

Ces bruits singuliers, entendus de temps à autre par les domestiques, remirent en honneur et en crédit la légende presque oubliée dont nous avons parlé plus haut. Une sorte d'horreur superstitieuse envahit peu à peu toute

l'habitation; et bien que personne n'osât parler de rien à Legree, il se sentit comme environné d'une atmosphère nouvelle.

Personne n'est aussi accessible aux idées superstitieuses que l'homme incrédule. Le vrai chrétien sent sa raison équilibrée par sa croyance en un Père tout-puissant, dont la présence remplit d'ordre et de lumière les profondeurs inconnues du vide; mais pour celui qui a détrôné Dieu, le domaine de l'esprit est, selon les paroles du poëte hébreu, « une terre de ténèbres et l'ombre de la mort, » où ne règne aucun ordre régulier, où la lumière et l'obscurité se confondent. La vie et la mort sont, à ses yeux, également hantées par les vagues spectres, les ombres effrayantes.

L'élément moral qui sommeillait dans l'âme de Legree avait été mis en éveil par la lutte engagée contre Tom; mais il ne s'était ainsi réveillé que pour se trouver face à face avec la résistance obstinée du mauvais principe. Cependant chaque parole, chaque prière, chaque hymne, produisait dans l'abîme intérieur, théâtre de ce conflit, une commotion soudaine qui venait en aide aux influences et aux alarmes de la superstition.

Cassy exerçait d'ailleurs sur Legree un empire étrange. Il était son maître, son tyran, son bourreau; il la savait entièrement à sa discrétion, sans aucune chance possible de lui échapper jamais. Cependant les choses vont ainsi que l'homme le plus brutal ne saurait vivre dans de continuels rapports avec une femme un peu supérieure, sans subir, jusqu'à un certain point, son influence. Lorsqu'il l'avait achetée, elle était encore, ainsi qu'elle le disait elle-même, une femme raffinée par l'éducation; et alors, sans le moindre scrupule, il avait broyé sous son pied brutal cet être gracieux et délicat. Mais à mesure que le temps et l'avilissement inévitable de sa position, le désespoir enfin, eurent endurci les doux instincts de son sexe, et allumé en elle la flamme des passions haineuses, elle avait, à certains égards, pris le dessus; et tour à tour, après l'avoir tyrannisée, il la redoutait.

Ce pouvoir singulier qu'elle avait conquis était devenu plus absolu, plus inquiétant, depuis qu'une aberration partielle de ses facultés avait donné quelque chose de mystique au désordre, à l'incohérence des paroles qui échappaient parfois à Cassy.

Un soir ou deux après cette scène, Legree était assis, dans le vieux salon, à côté d'un feu de bois qui jetait à la ronde, vers tous les angles de l'appartement, des lueurs inégales et fugitives. La nuit était orageuse; et, soufflant de toutes

parts, il passait de ces bouffées de vent qui éveillent dans les vieilles habitations déjetées des multitudes de bruits inconnus. Les fenêtres grinçaient sur leurs gonds, les jalousies frappaient le mur, l'ouragan s'engouffrait en sifflant dans les hautes cheminées, chassant devant lui des nuages de poussière et de fumée qui semblaient lui faire un cortége d'esprits malicieux. Depuis quelques heures déjà, Legree s'occupait à régler des comptes et à lire des journaux, en face de Cassy qui contemplait le feu d'en air sombre. Legree, quittant son journal, aperçut, posé sur la table, un vieux bouquin qu'il avait vu lire à Cassy au début de la soirée. Il le prit et se mit à le feuilleter : c'était une de ces collections où sont réunies toutes sortes de sanglantes chroniques, de légendes infernales qui, naïvement contées, et accompagnées de grossières *illustrations,* exercent une bizarre fascination sur quiconque s'avise d'en lire au hasard quelques pages.

Legree avait commencé par ricaner et hausser les épaules, mais il continuait à lire, de plus en plus sérieux, jusqu'à ce qu'enfin, après bon nombre de pages, il jeta le livre en jurant.

— Vous ne croyez point aux esprits, vous, Cass, dit-il en prenant les pincettes pour rebâtir le feu... Je vous croyais assez de bon sens pour ne pas vous laisser alarmer par quelques bruits.

— Peu importe ce que je crois, répondit Cassy d'un ton bourru.

— Quand je naviguais, les autres marins ont voulu bien souvent me faire peur avec leurs contes à dormir debout, dit Legree... personne n'y est parvenu... Je suis un peu trop coriace pour qu'on m'entame avec de pareilles billevesées... c'est moi qui vous le garantis.

De l'ombre où elle était cachée, dans le coin du foyer, Cassy fixait sur cet homme un regard fixe et pénétrant. Cet étrange éclat brillait alors dans ses yeux, qui mettait toujours son maître à la gêne.

— Ces bruits, d'où pouvaient-ils provenir?... Du vent ou des rats? reprit Legree... Les rats font parfois un infernal tapage... je les ai entendus à fond de cale, et je sais ce qu'il en est... Quant au vent... on fait tout ce qu'on veut d'un bon coup de vent.

Cassy savait fort bien que Legree n'était point à l'aise sous son regard; aussi ne répondit-elle rien, les yeux toujours arrêtés sur lui, avec cette expression étrange et fantastique qu'ils avaient déjà.

— Allons, femme, parlez donc! N'étes-vous pas de mon avis? dit Legree.

— Les rats peuvent-ils descendre les degrés, venir à pas comptés à travers le passage, ouvrir une porte que vous avez fermée, et derrière laquelle vous avez mis une chaise? répondit Cassy... Peuvent-ils approcher, approcher tout doucement de votre lit, et vous passer les mains dessus... comme cela?

Cassy, tout le temps qu'elle mit à prononcer ces paroles, ne quitta pas, de ses yeux brillants, le visage de Legree, qui, de son côté, la contemplait, le regard béant, comme si un cauchemar eût oppressé sa poitrine; seulement, lorsqu'en terminant elle eut posé, sur une des siennes, sa main aussi froide qu'un glaçon, il se rejeta brusquement en arrière :

— Que voulez-vous dire, damnée créature?... Personne n'a fait cela, je suppose?

— Oh! non... certainement, non... Est-ce que j'ai dit que quelqu'un l'eût fait? reprit Cassy avec un sourire froid et moqueur.

— Mais... est-ce que... auriez-vous réellement vu?... Allons, Cassy, ne me faites pas impatienter... parlez vite.

— Vous n'avez qu'à coucher dans cette chambre, si vous voulez en avoir le cœur net, dit-elle, impassible.

— Et cela... cela venait du grenier, Cassy?...

— *Cela?*... Quoi? demanda-t-elle.

— Dame... ce que vous venez de dire...

— Je ne vous ai parlé de rien, dit Cassy avec un accent bourru.

Legree, évidemment mécontent, arpentait la chambre de long en large. A la fin :

— Je veux, dit-il, savoir à quoi m'en tenir... Ce soir même j'en ferai l'épreuve... Je prendrai mes pistolets, et...

— C'est cela, dit Cassy... couchez dans cette chambre... vous me ferez plaisir... et si quelqu'un vient... tirez dessus... C'est cela.

Legree frappa du pied, et jura, fort en colère.

— Allons, pas tant de jurons, lui dit Cassy... Savez-vous qui peut vous entendre?... Écoutez donc!... qui a fait ce bruit?

— Quel bruit? dit Legree, s'arrêtant tout à coup.

Une vieille horloge hollandaise, au coffre massif, debout dans un coin de la chambre, sonna lentement les douze coups de minuit.

Pour quelque raison que ce fût, Legree ne bougeait pas et ne disait plus

mot. Une vague horreur planait autour de lui. Cassy, cependant, l'œil éclatant de malice, comptait les heures en le regardant.

— Minuit?... Eh bien, nous allons voir, dit-elle.

Alors elle se leva, s'en alla ouvrir la porte du passage, et se mit à écouter...

— Entendez-vous?... qu'est cela? reprit-elle, un doigt levé.

— Ce n'est que le vent, répondit Legree... N'entendez-vous pas quel diable de vent il fait?

— Simon... venez par ici, dit Cassy à voix basse, en le prenant par la main, et en l'attirant au pied des degrés... Pouvez-vous me dire au juste ce que c'est que *ceci?*... Écoutez donc!...

Une clameur sauvage sembla descendre par la cage de l'escalier... elle venait bien évidemment du galetas... Les genoux de Legree commencèrent à se heurter... son visage blêmit de crainte.

— Eh bien... vous n'allez pas chercher vos pistolets?... dit Cassy avec un ricanement qui glaça dans ses veines le sang de Legree... Il serait temps de savoir à quoi s'en tenir... J'aimerais assez vous voir monter là-haut tout à l'heure... *Ils sont en besogne.*

— Je n'irai pas! s'écria Legree avec un horrible serment.

— Et pourquoi donc pas?... Vous savez bien qu'il n'existe pas de fantômes... allons!... — A ces mots, Cassy franchit les premiers degrés, riant et regardant Legree par-dessus son épaule. — Montez bien vite!...

— Je commence à croire que vous êtes le diable en personne! s'écria Legree. Descendez, sorcière!... descendez, Cass... vous n'irez pas.

Mais Cassy, avec un rire sauvage, s'était élancée dans l'escalier tournant. Il l'entendit ouvrir les portes du passage qui conduisait au grenier. Une bouffée de vent, arrivant aussitôt, éteignit le flambeau qu'il tenait à la main... Au même moment les cris redoublèrent... On eût dit qu'ils partaient à son oreille.

Legree, tout à fait égaré, courut se réfugier dans le salon, où peu d'instants après il fut suivi par Cassy, pâle, calme et froide comme un esprit de vengeance, et le regard toujours éclairé de cette flamme étrange.

— J'espère que vous voilà content, dit-elle.

— Que le diable vous emporte, Cass! dit Legree.

— Et pourquoi donc, s'il vous plaît? reprit-elle. J'ai tout bonnement été fermer les portes... Mais, Simon, *que peut-il donc y avoir dans ce grenier?* dites un peu!...

— Rien qui vous regarde, répondit Legree.

— Ah !... cela ne me regarde pas?... Eh bien, dit Cassy, je n'en suis pas moins charmée de ne plus coucher là-dessous.

Cassy, prévoyant bien qu'il venterait fort cette nuit-là, était allée d'avance ouvrir la fenêtre du grenier. Naturellement, dès lors, au moment où les portes s'étaient trouvées ouvertes, le vent s'était engouffré dans l'escalier, et avait éteint la lumière.

Ceci n'est qu'un échantillon du jeu que Cassy jouait avec Legree; jeu qu'elle continua jusqu'à ce qu'il en fût venu à préférer mettre sa tête dans la gueule d'un lion plutôt que d'explorer ce grenier redoutable. Et dans l'intervalle, chaque nuit, lorsque tous dormaient, si ce n'est elle, Cassy, lentement et avec des précautions infinies, accumulait là des provisions suffisantes pour y pouvoir vivre quelque temps. Elle y transportait aussi, article par article, la plus grande partie des vêtements d'Emmeline et des siens propres. Toutes choses en état, elles n'attendaient plus pour exécuter leur plan d'évasion qu'une occasion favorable.

A force de cajoler Legree, et tirant parti d'un accès de bonne humeur, Cassy obtint de lui qu'il l'emmènerait à une ville assez voisine, située justement sur la Rivière-Rouge. Sa mémoire, aiguisée par le sentiment de la nécessité, et devenue plus qu'humaine, lui permit de noter exactement chaque détour de la route; elle apprécia aussi, par un calcul de tête, le temps qu'il faudrait pour faire à pied le voyage.

A présent que tout est prêt pour l'action, nos lecteurs, admis dans les coulisses, aimeront peut-être à voir comment s'accomplit le coup de théâtre final.

Le soir approchait. Legree était allé à cheval visiter une ferme dans le voisinage. Depuis plusieurs jours, Cassy s'était montrée beaucoup plus gracieuse, beaucoup plus complaisante pour lui. En apparence ils étaient, elle et lui, dans les meilleurs termes. On peut maintenant vous la montrer avec Emmeline, dans la chambre de celle-ci, occupée à trier quelques vêtements dont elles firent deux petits paquets.

— Là... nous en aurons bien assez à porter, dit Cassy. Mettez votre chapeau, maintenant, et en route!... Nous n'avons plus que juste le temps.

— Mais il fait encore assez clair pour qu'on nous voie, dit Emmeline.

— C'est bien ce que je prétends, répliqua froidement Cassy. Ne comprenez-vous pas que, de manière ou d'autre, il faut leur procurer le plaisir de

nous donner la chasse... Voici tout au juste comment il est désirable que les choses se passent... Nous nous glisserons à la dérobée par la petite porte, et nous descendrons en courant du côté du quartier... Nous serons aperçues, à coup sûr, par Sambo ou par Quimbo... Il nous poursuivra, et nous entrerons dans les savanes... Là, pas moyen qu'un seul homme nous relance. Il faudra qu'il revienne sur ses pas, donne l'alarme, lâche les chiens, et tout ce qui s'ensuit. Pendant tout ce tumulte, ce désordre, cette confusion, — vous devinez comme tout sera sens dessus dessous, — vous et moi longerons ce ruisseau qui passe derrière la maison; nous y marcherons à gué jusqu'à ce que nous nous retrouvions en face de la petite porte par laquelle nous serons sorties. Cela mettra les chiens en défaut. L'eau ne garde pas de pistes... Pas une âme ne sera restée à la maison, chacun voulant se mettre après nous... Nous courons droit à cette porte de derrière, et nous montons au grenier où un lit nous attend, préparé par moi dans une des grandes caisses. Il faudra demeurer là plus d'un jour, car, je vous en préviens, il remuera ciel et terre pour nous retrouver. Il fera venir quelques-uns des anciens contre-maîtres qui sont autour d'ici sur les plantations voisines, et il y aura une grande partie de chasse... Ils ne laisseront pas un pouce dans les savanes sans regarder si nous y sommes... C'est une de ses vanteries favorites que jamais aucun esclave ne s'est enfui de chez lui... Comment ne pas lui laisser le temps de chasser?...

— Ah! Cassy, quel beau plan! s'écria Emmeline... Quelle autre que vous eût pu l'imaginer?

Il n'y avait, dans le regard de Cassy, ni la moindre joie, ni le moindre triomphe, — rien que la résolution du désespoir.

— Allons, dit-elle, prenant la main d'Emmeline.

Les deux fugitives se glissèrent sans bruit hors de la maison, et dans les premières ombres du soir, à chaque instant épaissies, se mirent à courir vers le quartier. Le croissant de la lune, — on eût dit un sceau d'argent placé sur l'horizon occidental, — retardait un peu les approches de l'obscurité. Ainsi que Cassy l'avait prévu, lorsqu'elles arrivèrent au bord des savanes qui, de tous côtés, enveloppaient la plantation, elles entendirent une voix qui leur commandait de faire halte... Ce n'était pas Sambo, c'était Legree lui-même qui les poursuivait avec d'horribles malédictions. A ce bruit, le faible cœur d'Emmeline défaillit en elle, et, s'acrochant au bras de Cassy :

— Je vais me trouver mal, lui dit-elle.

— Tant pis pour vous... je vous tue!... dit Cassy, tirant de son sein un petit stylet, dont la lame jetait de vifs éclairs devant les yeux de la jeune fille.

La diversion réussit à merveille. Emmeline ne s'évanouit point, et parvint à suivre Cassy dans une partie du labyrinthe formé par les savanes, si touffues, si obscures, si inextricables, que Legree ne pouvait songer à les y suivre sans appeler du secours.

— A la bonne heure, se dit-il à lui-même avec un rire d'hyène, quoi qu'il arrive, les voilà dans la nasse, les drôlesses!... Elles ne peuvent plus se perdre... mais elle me payeront ceci.

— Holà! hé!... Sambo! Quimbo! tout le monde!... cria Legree en arrivant au quartier, en même temps qu'y arrivaient aussi les ouvriers de retour des champs... Il y a deux fugitives dans les savanes... Cinq dollars à tout nègre qui leur mettra la main dessus... Lâchez les chiens... lâchez Tigre, Furie!... lâchez-les tous!...

Cette nouvelle produisit immédiatement son effet. La plupart des esclaves accoururent d'eux-mêmes offrir leurs services, les uns attirés par l'espoir du lucre, les autres par suite de cette dégradation servile qui est le plus funeste poison de l'esclavage. Ceux-ci couraient d'un côté, ceux-là dans une direction différente. Il y en avait qui apprêtaient des torches de sapin; d'autres s'occupaient à découpler les chiens, dont les rauques et sauvages aboiements ajoutaient encore à l'animation du tableau.

— Maître, si nous ne les rejoignons pas, faudra-t-il tirer dessus? dit Sambo, voyant que son maître lui apportait un fusil.

— Tirez sur Cass tant qu'il vous plaira... Il est grand temps qu'elle aille rejoindre le diable, son très-légitime propriétaire, dit Legree... mais la jeune fille, non pas, s'il vous plaît... Et maintenant, enfants, alerte, attention, soyons lestes! Cinq dollars pour celui qui les prendra!... un bon verre de rhum à chacun des chasseurs, quoi qu'il arrive...

A la lueur des torches résineuses, au bruit confus des cris, des aboiements, des hurlements, tant des hommes que des chiens féroces, labande tout entière descendit vers les savanes, suivie à quelque distance par tous les domestiques de la maison, qui voulaient avoir le coup d'œil de la chasse. Aussi l'habitation était-elle complétement vide, lorsque Emmeline et Cassy y rentrèrent secrètement par la porte de derrière. Les cris, les clameurs des gens lancés sur leurs

traces remplissaient encore les airs, et en regardant par les fenêtres du salon, Cassy et sa compagne purent voir les flambeaux et les chasseurs se dispersant à mesure qu'ils arrivaient sur la limite des marécages.

— Voyez, disait Emmeline, le doigt étendu dans cette direction... Voyez... la chasse a commencé... voyez-vous ces flammes mobiles?... Et les chiens... les entendez-vous?... Si nous étions là, maintenant, notre chance d'échapper ne vaudrait pas un *picayune*... Oh!... de grâce... cachons-nous... vite, vite!...

— Pourquoi se presser tant? dit froidement Cassy... Ils sont tous dehors... Tous suivent la chasse... C'est le passe-temps de la soirée... Nous monterons tout à l'heure. En attendant, dit-elle, — prenant tranquillement une clef dans la poche d'un habit que, pressé de partir, Legree avait jeté sur un meuble, — en attendant, je vais aviser aux moyens de payer notre voyage.

Elle ouvrit, à ces mots, le secrétaire, et y prit un rouleau de billets de banque qu'elle se mit à compter rapidement.

— Oh!... pas cela!... Ne faisons pas *cela*, lui dit Emmeline.

— Pourquoi non, s'il vous plaît? répondit Cassy... Il faut choisir, ou de mourir de faim dans les savanes, ou de pouvoir, avec ceci, gagner les États libres... L'argent vient à bout de tout, ma petite...

En parlant ainsi, elle glissait les billets dans sa poitrine.

— Mais... c'est *voler*, cela... lui dit Emmeline à voix basse, avec l'expression du désespoir.

— Voler! reprit Cassy, riant de mépris... Ceux qui volent les âmes et les corps peuvent, s'ils veulent, qualifier ainsi ce que je fais en ce moment. Chacun de ces billets est volé, — volé aux misérables créatures, affamées et exténuées, qui travaillent ici pour lui, et qu'il enverra au diable, après leur mort, par manière de récompense. Ah!... qu'*il* vienne parler de vol!... Mais à présent, il est temps de monter au grenier... nous y trouverons de la bougie et quelques livres pour passer le temps... Et soyez bien assurée qu'ils ne viendront pas nous chercher là... S'ils y viennent, je les régalerai d'une apparition.

Quand Emmeline fut arrivée dans le grenier, elle trouva qu'une de ces énormes caisses, dans lesquelles les plus gros meubles de la maison avaient jadis voyagé, était retournée sur un de ses côtés de manière à ce que l'ouverture donnât vers le mur, ou plutôt vers la charpente du toit. Cassy alluma une petite lampe, et, se glissant à quatre pattes au plus étroit de la mansarde,

elles s'établirent dans cette caisse. Il y avait deux petits matelas, côte à côte, et plusieurs oreillers. Une autre caisse, à deux pas de là, renfermait une abondante provision de chandelle, de comestibles, et tous les vêtements nécessaires pour leur voyage. Cassy les avait arrangés en paquets de dimensions étonnamment réduites.

— Voilà, dit Cassy, tandis qu'elle accrochait la lampe à un petit clou à crampon, tout exprès fixé à une des parois de la caisse... Ceci, pour le moment, est notre domaine; — comment le trouvez-vous?

— Êtes-vous bien sûre qu'ils ne viendront pas fouiller ce grenier?

— J'aimerais assez que Simon Legree prît cette licence, dit Cassy... Non, non... il s'en gardera comme du feu, soyez-en sûre. Et, quant aux valets, ils aimeraient mieux être fusillés sur place que de montrer par ici le bout de leur nez.

Un peu rassurée, Emmeline s'adossa contre son oreiller.

— Quelle était votre pensée, Cassy, quand vous m'avez menacée de me tuer? dit-elle naïvement.

— Je voulais vous empêcher de vous trouver mal, répondit sa compagne, et j'y ai réussi, comme vous avez vu... Maintenant, Emmeline, prenez votre parti de ne pas vous évanouir, quoi qu'il puisse arriver; cela ne saurait servir à rien... Si je n'avais pas trouvé moyen de vous faire revenir à vous tout de suite, ce misérable vous aurait maintenant à sa merci.

Emmeline, à cette idée, frissonna de la tête aux pieds.

Elles se turent, après cela, toutes deux. Cassy essayait de lire un ouvrage français. Emmeline, que tant d'efforts avaient épuisée, se sentit gagner par le sommeil et dormit quelque temps. Elle fut réveillée par des clameurs sauvages, le piétinement des chevaux, les aboiements de la meute... Aussi, se dressant en sursaut, poussa-t-elle un faible cri...

— C'est le retour des chasseurs, lui dit Cassy toujours calme; n'ayez aucune crainte... Regardez par ce soupirail... ne les voyez-vous pas complétement mystifiés?... Pour cette nuit, Simon, il faut y renoncer... Voyez comme son cheval s'est couvert de boue en pataugeant dans les marais... Ses chiens aussi ont un air tout contrarié... Allez, mon cher monsieur... chassez et chassez encore!... Le gibier n'est pas où vous le croyez.

— Grand Dieu!... mais taisez-vous donc, dit Emmeline... S'ils vous entendaient...

— S'ils entendent quelque chose, ils se garderont bien de venir voir ce

que c'est, dit Cassy... Nul besoin de nous contraindre... Tout le bruit que nous pouvons faire ne servira qu'à les éloigner.

En fin de compte, le repos de la nuit enveloppa de nouveau l'habitation. Legree s'était mis au lit, maudissant sa mauvaise chance et se promettant, pour le lendemain, une revanche signalée.

CHAPITRE XL.

Le martyre.

> Ne pensez pas que le juste soit oublié du ciel, bien que la vie lui refuse ses jouissances les plus communes, bien qu'il marche à la mort le cœur brisé et saignant, en butte aux outrages des hommes; car Dieu a marqué chaque jour de douleur, il a compté toutes les larmes amères, et il récompensera par de longues années de bonheur, dans le ciel, les souffrances que ses créatures auront endurées ici-bas.
>
> BRYANT.

La route la plus longue a son terme... la nuit la plus sombre son aurore... le cours du temps ne s'arrête jamais... Inexorable, il emporte avec lui les jours du méchant à une nuit éternelle, et la nuit du juste vers le jour qui ne doit pas finir. Nous avons accompagné jusqu'ici notre humble ami dans la vallée de l'esclavage : après nous être reposés avec lui au milieu des campagnes fleuries, où il était heureux et bien traité, il nous a fallu le voir arraché, — séparation cruelle, — à tout ce que l'homme peut aimer ici-bas. Alors nous l'avons suivi dans une île fortunée, où des mains généreuses s'efforçaient de cacher ses chaînes sous des fleurs; enfin nous étions encore à ses côtés quand le dernier rayon de l'espérance terrestre s'est éteint à ses yeux, et, tout au fond de ces ténèbres, la voûte du ciel invisible s'est illuminée pour nous, comme pour lui, de clartés nouvelles, de splendeurs significatives.

L'étoile du matin brille maintenant au-dessus du sommet des montagnes; des brises, qui n'ont rien de la terre, annoncent que les portes du jour vont s'ouvrir.

La fuite de Cassy et d'Emmeline avait irrité au plus haut degré le caractère déjà si brutal de Legree, et, comme on devait s'y attendre, la fureur de

ce méchant homme retomba sur le pauvre Tom, livré sans défense à toutes les cruautés de son maître... Quand Legree était venu annoncer cette nouvelle aux autres esclaves, il avait vu un éclair de joie passer dans les yeux de Tom, qui n'avait pu s'empêcher de lever ses mains au ciel. En outre, Tom ne s'était pas joint à ceux qui poursuivirent les fugitives. La première pensée de Legree avait été de l'y contraindre; mais, sachant par expérience avec quelle inflexibilité il refusait de prendre part à un acte inhumain qui lui était ordonné, il ne voulut pas, dans sa précipitation forcée, perdre un temps précieux en engageant une lutte contre lui. Tom resta donc sur la plantation, en compagnie d'un petit nombre de ses compagnons d'infortune qui avaient appris de lui à prier, et il supplia le Tout-Puissant de sauver Cassy et Emmeline.

Lorsque Legree revint confus et désappointé, la haine qu'il amassait depuis longtemps au fond de son cœur contre son esclave fit tout à coup explosion. Dans sa fureur, il résolut de se venger à tout prix. Cet homme ne l'avait-il pas bravé audacieusement, sans relâche et avec succès, — depuis le jour où il l'avait acheté?... — N'était-il pas possédé d'un esprit qui, tout silencieux qu'il fût, faisait souffrir à son maître les tourments de l'enfer?

— Je le *hais*, se dit Legree à lui-même pendant la nuit, en se redressant sur sa couche... oui, je le *hais!*... Et, après tout, n'est-il pas à MOI?... Ne puis-je donc pas en faire ce que je veux?... Qui m'en empêcherait?... je me le demande...

Et Legree agita ses mains fermées, comme si elle eussent tenu quelque chose qu'il eût voulu briser en morceaux.

Mais Tom était un serviteur fidèle, il avait une grande valeur; quoique ses qualités le rendissent encore plus odieux à son maître, elles lui imposaient cependant une certaine réserve.

Le lendemain matin, Legree résolut donc de se contenir encore, de réunir sur les plantations voisines des chasseurs et des chiens, de cerner les savanes, et de faire une chasse en règle.

— Si je reprends les fugitives, se dit-il à lui-même, j'oublierai le passé; si elles échappent à nos battues, je ferai venir Tom, et... En prononçant ces mots, il grinça des dents et sentit son sang bouillonner dans ses veines. — Et alors... il ploiera sous ma volonté, ou sinon... Et une voix intérieure murmura une horrible menace à laquelle l'âme de Legree s'empressa de donner son assentiment.

L'intérêt du maître, prétendez-vous, est une garantie suffisante pour l'esclave?... mais, dans un accès de fureur insensée, l'homme vend sciemment son âme au diable pour satisfaire ses passions!... prendra-t-il donc, dites-moi, plus de souci du corps de son prochain?

— Allons, dit Cassy, le lendemain, en regardant par la lucarne du grenier, la chasse va recommencer aujourd'hui.

Trois ou quatre cavaliers caracolaient devant la façade de la maison, et deux ou trois groupes de chiens étrangers s'efforçaient d'échapper aux nègres qui les tenaient en laisse, aboyant et hurlant l'un contre l'autre.

Les chasseurs étaient, — à l'exception de deux contre-maîtres des plantations voisines, — des habitués de la taverne où Legree allait boire d'ordinaire à la ville la plus proche. Ils venaient tout simplement prendre une distraction pleine d'intérêt. On ne pourrait peut-être pas se représenter une troupe d'hommes plus effroyablement grossiers. Legree leur distribuait de l'eau-de-vie à profusion, ainsi qu'aux esclaves des plantations voisines qu'on avait mis à sa disposition, car on fait toujours en sorte qu'une chasse au fugitif soit, autant que possible, pour les nègres, une partie de plaisir. Cassy appliqua son oreille à la lucarne, et comme la brise du matin soufflait du côté de la maison, elle saisit une bonne partie de la conversation. Un sourire ironique et grave dérida la sombre austérité de son visage, lorsqu'elle les entendit se diviser le terrain, discuter les qualités rivales de leurs chiens, et donner leurs instructions sur l'emploi des armes à feu et le traitement qu'on ferait subir aux fugitives, dans le cas où elles seraient reprises.

Cassy s'était retirée; joignant les mains et levant les yeux au ciel, elle s'écria:

— O Dieu tout-puissant! nous sommes *tous* pécheurs; mais qu'avons-nous donc fait, *nous,* de plus que tous les autres hommes, pour mériter d'être traités ainsi?

Sa physionomie et sa voix avaient pris tout à coup une gravité solennelle.

— Si ce n'était pour *vous,* mon enfant, dit-elle en regardant Emmeline, j'irais me livrer à eux, et je remercierais celui qui m'abattrait d'un coup de fusil; car à quoi me servira la liberté? pourra-t-elle me rendre mes enfants, ou me faire redevenir ce que j'étais autrefois?

Emmeline, dans sa simplicité d'enfant, se laissait presque effrayer par l'humeur sombre de Cassy. Tout interdite, et ne sachant que répondre, elle lui prit la main pour la serrer tendrement.

— Laissez-moi, dit Cassy, s'efforçant de se dégager; vous me forceriez à vous aimer, et je suis bien décidée à n'aimer plus rien sur la terre.

— Pauvre Cassy! dit Emmeline, n'ayez donc pas de tels sentiments. Si le Seigneur nous accorde notre liberté, peut-être vous rendra-t-il votre fille. Quoi qu'il arrive, je m'efforcerai de vous en tenir lieu... Je sais bien que je ne reverrai jamais ma pauvre vieille mère... Je veux vous aimer, Cassy, que vous m'aimiez ou non.

Tant de douceur, tant d'ingénuité, devaient triompher. Cassy, s'asseyant à côté d'Emmeline, lui passa son bras autour du cou et caressa ses cheveux bruns qui étaient si doux. Emmeline, elle, admira pour la première fois la beauté merveilleuse des yeux de Cassy, alors voilés de larmes.

— Em, dit Cassy, j'ai eu faim et soif de mes enfants, et mes yeux se sont fatigués à les chercher... Là, là, ajouta-t-elle en se frappant la poitrine, tout est désolé, tout est vide. Si Dieu voulait me rendre mes enfants, alors je pourrais prier.

— Vous devez avoir confiance en lui, Cassy, dit Emmeline, c'est notre père.

— Sa malédiction pèse sur nous, répondit Cassy; il s'est détourné de nous dans sa colère.

— Non, Cassy, il sera bon pour nous; espérons en lui, reprit Emmeline; j'ai toujours conservé l'espérance.

La chasse fut longue, animée, complète, mais inutile; et Cassy jeta sur Legree un regard de triomphe ironique quand elle le vit descendre de cheval, las et découragé.

— Quimbo, dit Legree, en s'étendant sur un fauteuil dans le salon, allez me chercher Tom à l'instant; le vieux coquin est l'âme de toute l'affaire. Je tirerai la vérité de sa vieille peau noire, ou je saurai pourquoi.

Sambo et Quimbo se détestaient mutuellement, mais la haine non moins cordiale qu'ils portaient à Tom les faisait, en ceci, marcher d'accord. Legree leur avait dit dans le principe qu'il avait acheté Tom pour en faire un contre-maître général pendant ses absences : cette confidence détermina chez ces hommes dégradés et serviles une aversion qui ne fit que s'accroître à mesure qu'ils le virent de plus en plus détesté de leur maître. Quimbo exécuta donc avec plaisir l'ordre qu'il venait de recevoir.

A la nouvelle que son maître le demandait, Tom sentit son cœur se remplir de sombres pressentiments. Il était instruit du plan des fugitives, il savait où elles étaient cachées, il connaissait le caractère terrible et le pouvoir despotique de l'homme devant lequel il allait comparaître ; mais il se sentait assez fort en Dieu pour affronter la mort plutôt que de trahir des femmes sans défense.

Il déposa son panier de coton à côté des autres, et, levant les yeux au ciel :

— Je remets mon âme entre tes mains; tu m'as racheté, ô Seigneur, Dieu de vérité.

Puis il se livra tranquillement à Quimbo, qui le saisit avec brutalité.

— Ah! ah! lui dit le géant en l'entraînant vers la maison, vous allez la payer bonne cette fois... Maître est diablement monté, allez... pas moyen d'échapper.... On va régler vos comptes, et on vous donnera la bonne mesure. Vous verrez ce que cela rapporte d'aider les nègres de maître à se sauver.

Aucune de ces sauvages plaisanteries ne parvint à l'oreille de Tom, car il écoutait une voix divine qui lui disait : « Ne crains pas ceux qui tuent le corps, et qui, après cela, ne peuvent plus rien faire. » Tout son être vibra à ces mots, comme s'il eût été touché par le doigt de Dieu, et il sentit son âme douée subitement de la force de mille âmes... A mesure qu'il avançait vers son maître, les arbres et les arbustes, les cases des esclaves, tous ces lieux qui avaient été témoins de sa dégradation, passaient sous ses yeux éblouis comme ces paysages que voit fuir devant lui le voyageur emporté par une voiture rapide... Son cœur battit avec force, — son *home* apparaissait à ses yeux, — l'heure du repos ne pouvait tarder à sonner.

— Holà! Tom, s'écria Legree; — il s'était levé à son arrivée, et, le saisissant brutalement par le collet de son habit, il parlait, les dents serrées, dans un paroxysme de rage. — Savez-vous que j'ai résolu de vous TUER?

— C'est très-probable, répondit Tom d'un ton calme.

— Je *suis*... dit Legree avec un épouvantable sang-froid... *déterminé*... à... le... faire... si vous ne m'avouez pas ce que vous savez concernant ces deux filles?

Tom garda le silence.

— Entendez-vous? s'écria Legree, frappant du pied et rugissant comme un lion furieux... parlez donc!

— *Je n'ai rien à vous dire*... répondit Tom.

Il articula lentement ces paroles, mais l'accent de sa voix dénotait une résolution inébranlable.

— Osez-vous prétendre devant moi, vieux chrétien noir, que vous ne *savez rien?* reprit Legree.

Tom garda le silence.

— Parlez! cria Legree d'une voix de tonnerre et le frappant avec fureur... Savez-vous quelque chose?...

— Je sais quelque chose, mais je ne puis rien dire... *Je puis mourir!*

Legree respira longuement, contenant sa rage, puis il saisit Tom par le bras, approcha son visage presque contre le sien, et lui dit avec un accent terrible :

— Écoutez, Tom, vous vous imaginez peut-être que je veux seulement vous faire peur, parce que, jusqu'à présent, je n'ai point mis mes menaces à exécution... mais cette fois... mon *parti est bien pris...* Je sais ce que cela me coûtera... et j'en fais le sacrifice... Vous m'avez toujours bravé... aujourd'hui je *vous dompterai* ou je *vous tuerai...* l'un ou l'autre... Je compterai toutes les gouttes de votre sang... et je les ferai couler une par une, jusqu'à ce que vous cédiez.

Tom leva les yeux sur son maître, et répondit :

— Maître, si vous étiez malade, dans la peine, ou mourant, et que je pusse vous sauver, je me sacrifierais volontiers pour vous... et si tout le sang qui coule dans les veines de ce pauvre vieux corps pouvait sauver votre âme précieuse, je le répandrais avec joie, comme le Seigneur a versé le sien pour moi... O maître! ne chargez pas votre âme de ce grand péché... il vous fera plus de mal qu'à moi... Quelque supplice que vous m'infligiez, mes souffrances finiront bientôt... mais, si vous ne vous repentez pas, les vôtres dureront toujours...

Ces mots, partis du cœur, avaient été prononcés avec un accent si touchant et si vrai, qu'ils produisirent l'effet d'un fragment de musique céleste qui serait exécuté au milieu d'une violente tempête. Ils calmèrent un instant la fureur de Legree. Debout devant lui, le maître fixait sur son esclave un œil hagard... Il y eut un moment de silence... On put entendre le balancier de la vieille horloge compter, à tout petit bruit, les derniers moments de miséricorde et d'épreuve accordés à ce cœur endurci.

Mais ce calme ne dura qu'un instant... il y eut une courte pause... Legree hésita; une émotion plus douce lui inspira d'autres pensées... L'esprit du mal

revint s'emparer de lui avec une violence sept fois plus grande... et le maudit, écumant de rage, terrassa sa victime à ses pieds...

Les scènes de sang et de cruauté révoltent notre oreille autant que notre cœur. L'homme ne peut pas toujours entendre le récit de tout ce que l'homme est capable de faire. Qu'on ne vienne donc pas nous raconter, même à voix basse, dans le recoin le plus intime de notre intérieur, les souffrances qu'ont dû endurer quelques-uns de nos semblables, de nos frères, chrétiens comme nous! Notre âme en serait trop bouleversée... et pourtant, ô ma patrie! ces atrocités se commettent sous la protection de tes lois!... O Christ, ton Église les voit, et presque toujours elle se tait!

Mais autrefois il y eut un homme, le Fils de Dieu, dont les souffrances transformèrent un instrument de torture, de dégradation et de honte, en un symbole de gloire, d'honneur et d'immortalité; et, partout où son esprit se fait encore sentir, ni les verges flétrissantes, ni les insultes, ni le sang versé, ne sauraient ternir en rien l'éclat de la dernière lutte d'un chrétien.

Était-il seul durant cette longue nuit, le malheureux esclave, tandis qu'étendu à terre sous le vieux hangar, il supportait avec tant de courage et de résignation les injures et les coups dont il se sentait accablé?

Non certes, près de lui se tenait un être invisible pour d'autres yeux que pour les siens, et « semblable au Fils de Dieu. »

Le tentateur ne le quittait pas non plus : — aveuglé par sa volonté furieuse et despotique, — il le pressait à toute minute de s'épargner cette agonie en trahissant l'innocence. Mais ce cœur éprouvé et fidèle demeura ferme sur le Roc Éternel. Comme son divin maître, il savait bien qu'il lui fallait se sacrifier pour pouvoir sauver les autres; et les plus cruels tourments ne purent lui arracher que des prières et des protestations de sa confiance dans le Seigneur.

— Il est à peu près achevé, maître, dit Sambo, touché malgré lui par la patience de la victime.

— Allez toujours, jusqu'à ce qu'il cède... Frappez!... frappez plus fort!... hurla Legree; je veux verser tout son sang jusqu'à la dernière goutte, à moins qu'il n'avoue...

Tom, ouvrant les yeux, regarda son maître.

— Pauvre misérable créature! dit-il; c'est là tout ce que vous pouvez faire... je vous pardonne de toute mon âme...

Et il perdit entièrement connaissance.

— Cette fois, je crois, morbleu, que c'est fini... dit Legree qui s'avança pour le regarder de plus près... Oui, le voilà mort... Je suis parvenu à lui fermer la bouche... C'est une consolation.

Oui, Legree; mais qui fera taire maintenant la voix de ton âme?... cette âme pour laquelle il n'y a plus ni repentir, ni prière, ni espérance, et qui est déjà consumée par un feu éternel...

Cependant Tom n'était pas tout à fait mort. Ses étonnantes paroles, ses pieuses prières, avaient touché le cœur des deux noirs abrutis qui venaient de remplir les fonctions de bourreaux. Dès que Legree se fut retiré, ils le soulevèrent, s'efforçant, dans leur ignorance, de le rappeler à la vie, comme si la vie eût pu être un bienfait pour lui!...

— Pour sûr, nous avons commis là une vilaine action, dit Sambo... J'espère bien que ce sera maître qui en rendra compte, et non pas nous.

Après avoir lavé ses blessures, ils l'étendirent sur un lit grossier qu'ils avaient fait avec du coton de rebut, et l'un d'eux, se glissant dans la maison, alla demander à Legree un verre d'eau-de-vie qu'il éprouvait le besoin de s'administrer, prétendait-il, pour réparer ses forces épuisées. Mais il ne le but pas, et il accourut le verser dans la gorge de Tom.

— Tom, nous avons été terriblement méchants envers vous.

— Je vous pardonne de tout mon cœur, répondit Tom d'une voix si faible qu'on l'entendit à peine.

— Tom, apprenez-nous, demanda Sambo, qui est Jésus... Vous savez? ce Jésus qui est resté près de vous toute la nuit... Qui peut-il être?

Ces paroles retinrent un instant cette âme prête à s'envoler... Tom, se ranimant, raconta à ses auditeurs, en quelques phrases enthousiastes, la vie et la mort de CELUI dont on venait de prononcer le nom à ses oreilles... Il leur dit qu'il était toujours présent, qu'il avait toujours le pouvoir de sauver ceux qui se repentaient...

Ils se mirent à pleurer... tous les deux... ces sauvages.

— Pourquoi ne m'a-t-on jamais enseigné cela?... s'écria Sambo... Mais je crois... je ne puis m'en empêcher... Seigneur Jésus, ayez pitié de nous...

— Pauvres créatures! dit Tom... Je supporterais avec joie tous les tour-

ments que j'endure, si je pouvais seulement vous donner au Christ... O Seigneur!... accordez-moi encore ces deux âmes, je vous en supplie!

Cette prière fut entendue.

CHAPITRE XLI.

Le jeune maître.

Deux jours après, un jeune homme, conduisant un léger phaéton, montait l'avenue d'acacias. Parvenu devant la maison, il jeta précipitamment les rênes sur le cou du cheval, et s'élança de la voiture en demandant le maître de la plantation.

C'était George Shelby; et pour expliquer comment il se trouvait là, il nous faut remonter un peu le cours de notre histoire.

La lettre de miss Ophelia à mistress Shelby était restée un mois ou deux, par un déplorable accident, dans un bureau de poste éloigné. Avant qu'elle fût arrivée à destination, Tom avait déjà disparu au milieu des savanes lointaines de la Rivière-Rouge. Mistress Shelby apprit, avec le plus profond chagrin, la nouvelle que lui transmettait miss Ophelia; mais, occupée alors à soigner son mari en proie au délire d'une fièvre violente, elle se vit d'abord, malgré elle, réduite à l'inaction. Depuis que nous l'avons quitté, maître George Shelby était devenu un grand et beau jeune homme; il aidait fidèlement sa mère à remplir ce pieux devoir, et l'administration des biens de son père lui avait été exclusivement confiée. Miss Ophelia avait eu la précaution de leur envoyer le nom de l'homme de loi chargé de la liquidation Saint-Clare; mais tout ce qu'ils purent faire dans les circonstances pressantes où ils se trouvaient placés, ce fut d'écrire à cet homme de loi pour lui demander des renseignements. La mort imprévue de M. Shelby, survenue quelques jours après, leur causa un surcroît d'affaires qui les absorba complétement pendant plusieurs mois.

M. Shelby avait toujours eu de son vivant une grande confiance dans la capacité de sa femme. Il la lui témoigna après sa mort en la nommant son

unique exécutrice testamentaire. Elle se trouva donc chargée tout à coup d'une masse d'affaires extrêmement compliquée. Avec l'énergie qui la caractérisait, elle entreprit aussitôt de débrouiller ce chaos : elle et George ne furent pendant quelque temps occupés qu'à recueillir et examiner des comptes, vendre des immeubles et payer des dettes; car mistress Shelby était bien résolue à tout liquider, quelles que pussent en être les conséquences. Sur ces entrefaites, ils reçurent une réponse de la Nouvelle-Orléans. L'homme de loi auquel miss Ophelia les avait adressés ne pouvait leur fournir aucun des renseignements qu'on lui demandait; tout ce qu'il savait, c'est que l'esclave en question avait été vendu publiquement aux enchères, et que le prix en avait été payé.

Ce résultat ne pouvait satisfaire ni George ni mistress Shelby. Aussi, six mois après environ, George, appelé par les affaires de sa mère sur les bords du Mississipi, près de l'embouchure du fleuve, résolut de se rendre à la Nouvelle-Orléans, pour s'y livrer lui-même aux recherches les plus minutieuses, dans l'espoir de découvrir Tom et de le ramener avec lui.

Après quelques mois de démarches infructueuses, le hasard lui fit rencontrer un homme en état de lui donner toutes les indications désirées. Sa bourse bien garnie, il s'embarqua sur le bateau à vapeur qui remontait la Rivière-Rouge, déterminé à trouver et à racheter son vieil ami.

Il fut bientôt introduit dans le salon. Legree, qui y était assis, le reçut d'un air bourru.

— J'ai appris, dit le jeune homme, que vous aviez acheté, à la Nouvelle-Orléans, un esclave nommé Tom; il avait appartenu jadis à mon père, et je suis venu voir si vous ne voudriez pas me le revendre.

Le front de Legree s'obscurcit, et il s'écria avec violence :

— Oui, j'ai acheté un individu de ce nom; j'ai fait là un marché diabolique... C'est bien le chien le plus rebelle, le plus effronté et le plus impudent que j'aie jamais vu... il excite mes nègres à s'enfuir; il a fait évader deux filles qui valaient bien huit cents ou mille dollars la pièce... C'est lui qui me l'a avoué, et quand je lui ai ordonné de me révéler le lieu de leur retraite, il a eu l'audace de me répondre qu'il savait bien où elles étaient, mais qu'il ne me le dirait pas; et il a persisté dans son refus, bien que je lui aie fait donner la plus rude dégelée de coups de fouet que j'aie jamais administrée à un nègre... Je crois qu'il tâche de crever, mais je ne sais pas s'il y parviendra.

— Où est-il? demanda George avec impétuosité; faites-le moi voir.

Les joues du jeune homme s'étaient couvertes d'une vive rougeur; ses yeux lançaient des éclairs; mais il eut assez de prudence pour ne rien ajouter.

— Il est sous ce vieux hangar, dit un petit négrillon qui tenait le cheval de George.

Legree, laissant échapper un juron, donna un coup de pied à l'enfant; mais George, sans prononcer un seul mot, courut à l'endroit désigné.

Depuis la soirée fatale, Tom était resté deux jours étendu sur son lit de mort. Ce n'était pas pour lui son lit de douleurs; car tous ses nerfs, émoussés ou détruits par les coups qu'il avait reçus, ne pouvaient plus éprouver aucune sensation... Il gisait, la plupart du temps, dans une sorte d'engourdissement complet... Mais telle était la vigueur de sa constitution que, malgré son affaiblissement, elle ne rendait pas encore sa liberté à l'âme captive. A la faveur des ténèbres, de pauvres créatures désolées, prenant sur leurs courtes heures de repos, s'étaient glissées furtivement auprès de Tom pour lui rendre quelques-uns de ces témoignages d'affection dont il s'était toujours montré si prodigue. A dire vrai, ces pauvres disciples avaient peu de chose à donner, — rien qu'un verre d'eau froide, — mais ils l'offraient de tout cœur.

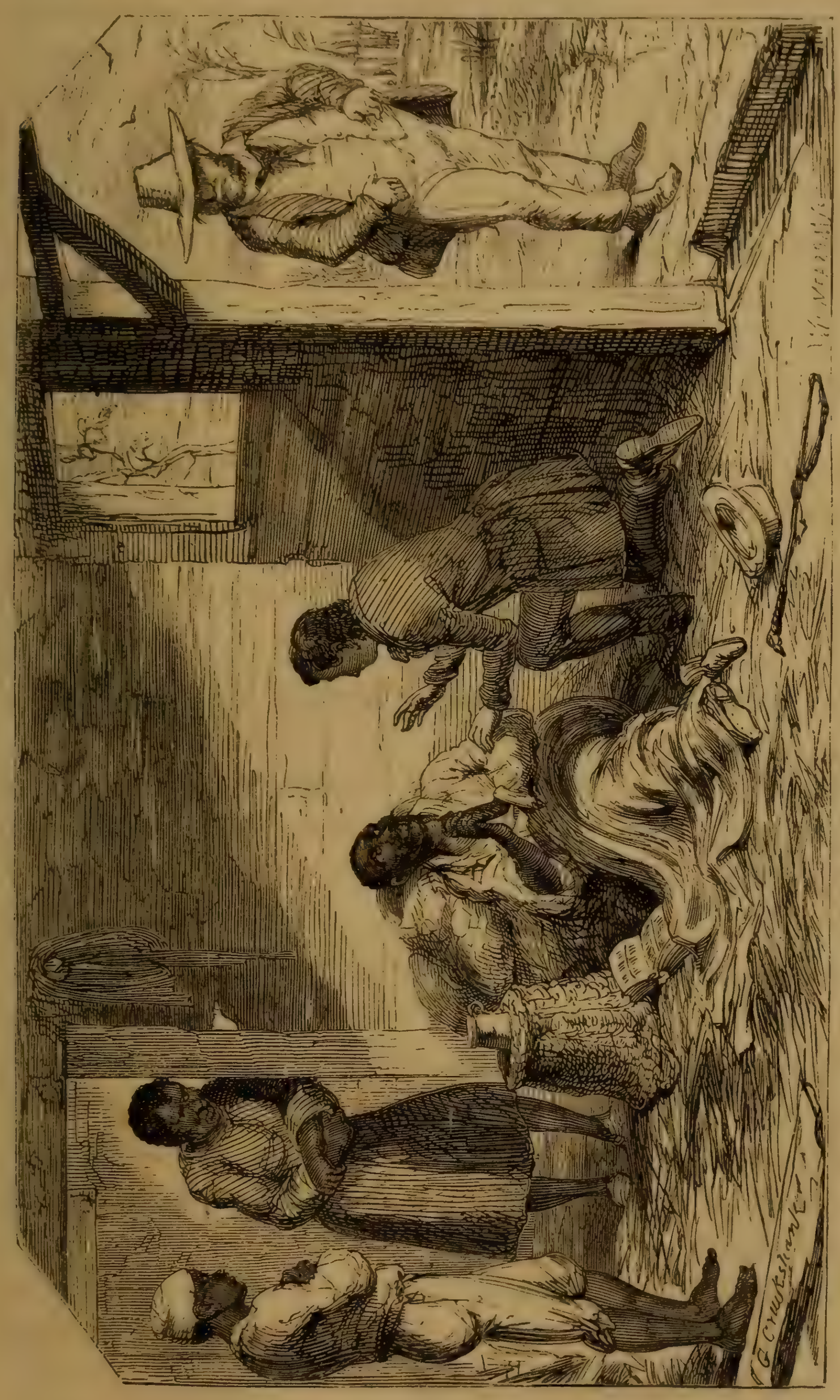
Bien des larmes étaient tombées sur cette honnête figure maintenant insensible... Ces larmes, un tardif repentir les arrachait à de pauvres et ignorants païens que son dévouement et sa patience avaient convertis pendant son martyre; et d'amères prières s'étaient élevées de son grabat vers un Sauveur longtemps caché, à peine trouvé, dont ils ne connaissaient guère que le nom, mais que la ferveur ignorante n'invoque jamais en vain.

Cassy s'était glissée hors de sa retraite; en recueillant de côté et d'autre quelques propos, elle avait fini par apprendre le sacrifice fait pour Emmeline et pour elle. La nuit précédente, au risque d'être découverte, elle s'était rendue auprès de Tom, et, touchée par les dernières paroles que cette âme affectueuse avait encore eu la force de proférer, elle avait vu se dissiper les ténèbres qui obscurcissaient sa vue. Son cœur, si longtemps mort et glacé, se ranimait au contact d'une douce et vivifiante chaleur; se sentant alors renaître à l'espérance, elle avait pleuré et prié.

A son entrée dans le hangar, George eut comme le vertige... Il fut sur le point de se trouver mal.

— Est-ce possible?... est-ce possible?... s'écria-t-il, s'agenouillant à côté du martyr... Oncle Tom... mon pauvre... vieil ami!...

Le son de cette voix arriva jusqu'à l'oreille du mourant. Il souleva doucement sa tête, et répondit avec un sourire :



LA MORT DE L'ONCLE TOM.

A son entrée dans le hangard, George eut comme le vertige... Il fut sur le point de se trouver mal.

— Est-ce possible ?... est-ce possible ?... s'écria-t-il, s'agenouillant à côté du martyr.

Jésus peut rendre un lit de mort
Aussi doux que les coussins les plus moelleux.

Des larmes, qui faisaient honneur à son cœur viril, tombèrent des yeux du jeune homme tandis qu'il se penchait sur son pauvre ami.

— O cher oncle Tom!... réveillez-vous... parlez-moi une fois encore!... Levez les yeux sur moi!... c'est maître George... votre cher petit maître George... Ne me reconnaissez-vous pas?

— Maître George, dit Tom d'une voix bien faible, en ouvrant les yeux... Maître George!...

Il jeta d'abord sur lui un regard effaré; mais, peu à peu, cette idée sembla pénétrer jusqu'à son âme; on vit ses yeux briller d'un vif éclat en changeant d'expression. Un rayon de joie illumina tous ses traits; ses mains, déjà roidies par la mort, se serrèrent l'une contre l'autre, des larmes coulèrent le long de ses joues.

— Béni soit le Seigneur!... C'est... c'est... c'est tout ce que je désirais... On ne m'avait pas oublié... Cette pensée réchauffe mon âme... elle fait du bien à mon vieux cœur!... Maintenant je mourrai content... Bénis le Seigneur!... ô mon âme!

— Vous ne mourrez pas... vous ne devez pas mourir... ni avoir de pareilles idées... Je viens pour vous racheter et vous emmener à la maison!... s'écria George avec chaleur.

— O maître George! vous arrivez trop tard... Le Seigneur m'a acheté... il va m'emmener au séjour qu'il m'a réservé... J'ai hâte de partir... le ciel est préférable au Kentucky...

— Non! non! ne mourez pas!... cela me tuerait... Cela me brisera le cœur de penser à tout ce que vous aurez souffert... étendu là, sous ce hangar... Oh! mon pauvre ami.

— Ne m'appelez pas votre pauvre ami, répondit Tom d'un ton solennel! J'ai été jadis bien à plaindre... mais ce temps est passé pour ne plus revenir... Je suis maintenant sur le seuil... marchant au séjour de gloire... O maître George!... le *ciel est venu*... j'ai remporté la victoire... Le Seigneur Jésus me l'a accordée... Gloire à son nom!...

La force, l'énergie, la conviction avec lesquelles le moribond prononça ces lambeaux de phrase frappèrent George d'un respect religieux... Il restait immobile, muet, les yeux fixés sur son vieil ami.

Tom saisit sa main, et continua :

— Vous ne direz pas... à Chloé... pauvre âme!... dans quel état vous

m'avez retrouvé... cela lui porterait un coup trop affreux... Apprenez-lui seulement que je partais pour le séjour de gloire... et que personne ici-bas ne pouvait plus me retenir... Qu'elle sache aussi que le Seigneur ne m'a jamais abandonné... qu'il m'a rendu ma tâche légère et facile... Et les pauvres enfants... et la petite... mon vieux cœur s'est souvent brisé quand je pensais à eux... Recommandez-leur à tous de me suivre... de marcher sur mes traces... Portez mes amitiés à maître... et à cette chère bonne maîtresse... et à tout le monde là-bas... Vous ne le savez pas!... il me semble que je les aime tous!... J'aime toutes les créatures... partout... mon cœur n'est rien qu'amour... O maître George!... ce que c'est que d'être chrétien.

A ce moment, Legree se glissa jusqu'à la porte du hangar, y jeta un coup d'œil en affectant une indifférence brutale... et s'éloigna.

— Le vieux Satan! s'écria George d'une voix indignée... C'est une consolation de penser que le diable lui payera tout cela un de ces jours.

— Oh! ne parlez pas ainsi... vous ne le devez pas, reprit Tom en lui serrant la main. C'est une pauvre misérable créature... cela fait frémir d'y penser!... Oh! s'il pouvait seulement se repentir, le Seigneur lui pardonnerait encore... mais j'ai bien peur qu'il ne se repente jamais.

— Si vous le craignez, je l'espère, moi, dit George... je ne me soucie pas de le voir aller au ciel.

— Chut, maître George, vous m'affligez... N'ayez pas de pareils sentiments... Vraiment, il ne m'a fait aucun mal; il m'a seulement ouvert la porte du royaume du ciel.

A ce moment, le moribond perdit cette force que lui avait rendue tout à coup la joie de revoir son jeune maître; il s'affaissa brusquement sur lui-même, ses yeux se fermèrent, et l'on vit s'opérer sur sa figure cette transformation mystérieuse et sublime qui annonce l'approche d'un autre monde. Ses aspirations devinrent d'abord plus longues et plus profondes; sa large poitrine se soulevait et retombait pesamment; l'expression de sa physionomie était celle d'un triomphateur.

— Qui... qui... qui... nous séparera de l'amour du Christ? dit-il d'une voix luttant contre la défaillance de l'agonie.

Un dernier soupir anima ses traits, et il s'endormit pour toujours.

George, toujours immobile et muet, le contemplait avec un respect solennel; ce hangar lui semblait sanctifié; et quand, après avoir fermé les yeux — éteints

— du martyr, il se redressa pour s'en éloigner, il n'avait plus qu'une seule pensée, celle qu'avait exprimée si simplement son vieil ami : Ce que c'est que d'être chrétien!

Il se retourna; Legree se tenait debout d'un air sombre derrière lui.

Cette scène de mort avait modéré la fougue naturelle de son caractère passionné. La présence de cet homme n'inspirait plus à George que du dégoût; il n'éprouvait qu'un désir, celui de l'éviter en échangeant avec lui le moins de mots possible.

Fixant sur Legree ses yeux perçants, il se contenta de lui dire, un doigt dirigé vers le cadavre :

— Vous en avez tiré tout ce que vous pouviez... qu'ai-je à vous payer pour le corps? je veux l'emporter et lui rendre les derniers devoirs.

— Je ne vends pas les nègres morts, répondit Legree d'un ton bourru; vous pouvez l'enterrer où et quand vous voudrez.

— Camarades, dit George d'un ton d'autorité à trois autres nègres qui contemplaient le cadavre, aidez-moi à le soulever et à le porter dans la voiture, et procurez-moi une bêche.

L'un d'eux courut chercher une bêche, les deux autres aidèrent George à transporter le cadavre dans la voiture.

George n'adressa pas une parole, pas un geste, pas un regard à Legree. Sans défendre à ses nègres d'obéir aux ordres qui leur étaient donnés, celui-ci les regarda faire, sifflant avec un air d'insouciance affectée, puis il les suivit de fort mauvaise humeur jusqu'à la porte où la voiture était arrêtée.

George étendit son manteau dans la voiture, et y fit déposer soigneusement le corps, après avoir repoussé le banc pour faire de la place. Il se tourna alors vers Legree, le regarda fixement, et lui dit, ayant peine à se contraindre :

— Je ne vous ai point encore avoué ce que je pense de cette horrible affaire... ce n'est ici ni le moment ni le lieu... mais, Monsieur... le sang innocent sera vengé... Je dénoncerai votre crime au premier magistrat que je rencontrerai.

— A votre aise, répondit Legree, faisant claquer ses doigts d'un air dédaigneux... cela ne me déplairait pas... Où vous procurerez-vous des témoins?... où trouverez-vous des preuves?... Allez, faites...

George comprit à l'instant la force de ce défi : — il n'y avait pas un seul blanc sur la plantation, et, dans les tribunaux du Sud, le témoignage des

hommes de couleur ne compte pour rien... Il lui sembla un moment que le ciel ne pouvait manquer d'éclater aux cris de justice poussés par son cœur indigné... mais c'était une illusion.

— Après tout, voilà bien du bruit pour un nègre de moins, dit Legree.

Cette exclamation fut l'étincelle qui fait sauter une poudrière. La prudence n'a jamais été une des vertus cardinales de la jeunesse kentuckienne; George, se retournant avec vivacité, asséna un coup si violent à Legree, qu'il le renversa la face contre terre... A le voir enflammé de colère, et menaçant son ennemi terrassé, on eût dit son glorieux homonyme foulant le dragon vaincu sous ses pieds.

Certains hommes gagnent décidément à être battus. Quiconque les étend à plat dans la poussière leur inspire aussitôt un certain respect. Legree appartenait à cette catégorie, plus nombreuse qu'on ne le croit. Quand il se fut relevé et épousseté, il suivit de l'œil, avec une considération visible, la voiture qui s'éloignait lentement, et ne rentra qu'après l'avoir perdue de vue.

Au delà des limites de la plantation, George avait remarqué un monticule sablonneux ombragé par un bouquet d'arbres; ce fut là qu'il fit creuser la fosse.

— Oterons-nous le manteau, maître?... lui demandèrent les nègres, lorsque la fosse fut prête.

— Non, non! ensevelissez-le avec lui... C'est là tout ce que je puis vous donner maintenant, mon pauvre Tom, et vous l'aurez...

Les nègres descendirent le cadavre dans la fosse, qu'ils comblèrent en silence et recouvrirent de gazon vert, après l'avoir exhaussée au-dessus du sol.

— Vous pouvez vous retirer, mes amis, leur dit George, qui leur glissa dans la main une pièce de monnaie; mais ils hésitaient à s'éloigner.

— Si le jeune maître voulait nous acheter, demanda l'un d'eux...

— Nous le servirions si fidèlement! dit un autre.

— La vie est dure ici, maître... reprit le premier... Nous vous en supplions, maître, achetez-nous!

— Je ne puis... je ne puis, répondit George avec effort et leur faisant signe de le laisser seul... c'est impossible.

Les malheureux se retirèrent sans ajouter une parole; mais un profond abattement se lisait sur tous leurs traits.

George s'agenouilla au bord de la tombe de son vieil ami.

— Dieu éternel, s'écria-t-il, je vous prends à témoin... recevez mon ser-

ment... A partir de ce moment, je ferai tout ce qui est possible à l'homme pour délivrer mon pays de cette malédiction de l'esclavage.

Nul monument ne désigne aux regards du passant le lieu où l'oncle Tom dort de son dernier sommeil. Il n'en a pas besoin; son Seigneur le sait, et il l'en fera sortir, immortel, pour le placer à ses côtés le jour où il apparaîtra dans sa gloire.

Ne le plaignez point! une telle vie, une pareille mort ne doivent pas inspirer de pitié... Ce n'est pas dans les richesses de la toute-puissance que Dieu met sa plus grande gloire; c'est dans l'amour qui sait se dévouer et souffrir. Bénis sont les hommes qu'il associe à son sacrifice, et qui portent, comme lui, leur croix avec patience! C'est pour ceux-là qu'il est écrit : « Bienheureux ceux qui pleurent, car ils seront consolés. »

CHAPITRE XLII.

Une histoire authentique de revenants.

Des histoires de revenants, qui ne manquaient pas de fondement, circulaient alors, plus nombreuses que de coutume, parmi les esclaves de Legree. On affirmait tout bas qu'au milieu de la nuit on avait entendu un fantôme descendre l'escalier et rôder dans toute la maison. En vain les portes du vestibule avaient été fermées; le fantôme, — soit qu'il eût une double clef dans sa poche, soit que, profitant du privilége immémorial de ses semblables, il sût passer par le trou de la serrure, — continuait de se promener avec une liberté vraiment alarmante. Les opinions étaient quelque peu divisées, quant à la forme extérieure de ce revenant; car c'est un usage général chez les nègres, — et, autant que nous le sachions, chez les blancs, — de fermer les yeux, de se cacher la tête sous des couvertures, sous des jupons, ou sous tout autre objet qui puisse leur rendre le même service, dès qu'ils croient voir une apparition. Alors, comme personne ne l'ignore, lorsque les yeux du corps cessent de remplir leurs fonctions, ceux de l'esprit deviennent bien plus vifs et bien plus pénétrants. Les portraits

en pied du fantôme étaient donc aussi variés que nombreux, et chacun attestait, sous la foi du serment, la fidélité de celui qu'il avait peint. Comme cela arrive souvent pour les portraits... ils ne se ressemblaient que par une particularité commune, du reste, à tous les spectres... c'est-à-dire un linceul blanc. Les pauvres nègres, peu versés dans l'histoire ancienne, ignoraient que Shakespeare eût consacré ce costume :

> . . . . Les morts, couverts d'un linceul,
> Criaient et gémissaient dans les rues de Rome.

Aussi la concordance de leurs opinions sur ce point est un fait de pneumatologie très-frappant, que nous recommandons à l'attention des *spiritual media* en général (1).

Quoi qu'il en soit, nous savons de bonne source qu'un grand spectre, enveloppé d'un drap blanc, se promenait, aux heures favorites des revenants, autour de l'habitation de Legree, franchissait le seuil des portes, se glissait le long de la maison, disparaissait par moments pour reparaître ensuite, et remontait l'escalier silencieux pour aller se perdre dans le grenier fatal. Le lendemain matin, on trouvait les portes d'entrée solidement fermées et verrouillées.

Tous ces bruits étranges qui circulaient autour de lui, Legree ne pouvait manquer de les entendre; et, plus ses esclaves s'efforçaient de les lui cacher, plus il se sentait ému et effrayé. Il augmenta de beaucoup sa ration d'eau-de-vie habituelle; il portait la tête haute, et jurait plus fort que jamais pendant le jour; mais, la nuit venue, il faisait des rêves affreux; et les visions qui troublaient son sommeil n'étaient rien moins qu'agréables. Le lendemain de l'enterrement de Tom, il se rendit à cheval dans la ville voisine pour prendre sa part d'une orgie où il s'en donna outre mesure; il rentra tard chez lui, il était fatigué; il ferma sa porte avec soin, retira la clef de la serrure, et se mit en devoir de se coucher.

Après tout, quelques efforts que fasse le méchant pour la réduire au silence, une âme humaine est une hôtesse terriblement incommode; elle lui apparaît, lui parle, et le tourmente sans trêve ni repos. A-t-on jamais pu en déterminer l'étendue et les limites? Qui connaît tous ses doutes effrayants, tous ses frissons,

(1) Les *spiritual media*, ou milieux spirituels, sont, aux États-Unis, des espèces de somnambules qui prétendent communiquer avec les morts.

toutes ses terreurs, dont il ne lui est pas plus possible de se délivrer que de sa propre éternité?... Bien insensé est celui qui ferme sa porte à clef pour empêcher les esprits d'entrer dans sa demeure; il a en lui un esprit avec lequel il n'ose pas se trouver seul... Et la voix du fantôme qui le suit partout, quoique affaiblie et étouffée par mille bruits terrestres, retentit au fond de sa conscience comme la trompette menaçante du jugement dernier!...

Legree ne s'était pas contenté de fermer la porte à double tour; il l'avait barricadée avec une chaise. Après avoir ensuite allumé une veilleuse et déposé ses pistolets sur sa table de nuit, il examina soigneusement les espagnolettes et les gonds des fenêtres, jura qu'il se moquait du diable et de ses démons, puis se mit au lit.

Il ne tarda pas à s'endormir, en effet, car il était fatigué, et son sommeil fut d'abord des plus profonds; mais bientôt, frissonnant d'horreur et d'effroi, il eut un affreux cauchemar. C'était le linceul de sa mère qu'il voyait devant lui, du moins il crut le reconnaître; mais Cassy en était enveloppée, elle le soulevait en le lui montrant. Il avait entendu un bruit confus de soupirs et de gémissements; cependant il sentait qu'il dormait, et il faisait de violents efforts pour se réveiller. Il s'éveilla à moitié : sans aucun doute, on essayait d'entrer dans sa chambre, car la porte s'ouvrait, mais il ne pouvait faire aucun mouvement. Enfin il parvint à se retourner, et il frémit de la tête aux pieds. La porte *était* ouverte... et il vit une main humaine éteindre la veilleuse.

La lune, voilée par des nuages et des brouillards, ne répandait plus qu'une faible lueur. A cette clarté douteuse, il entrevit une forme blanche se glisser dans la chambre; il entendit distinctement comme le frôlement d'une robe. Un fantôme vint se placer debout près de son lit, une main froide toucha la sienne, une voix murmura trois fois, avec un accent lugubre : « Viens! viens! viens! » Et tandis qu'il restait là étendu, tout ruisselant d'une sueur froide, — sans qu'il pût savoir quand, ni comment, — le spectre disparut. S'élançant hors de son lit, il courut à la porte qu'il secoua violemment; elle était fermée à double tour. A cette vue, il tomba évanoui.

Depuis ce moment, Legree se mit à boire plus que jamais : oubliant sa prudence et sa réserve habituelles, il s'adonna sans mesure et sans réserve à l'ivrognerie. Bientôt après, le bruit courut dans le pays qu'il était malade et mourant; ses excès avaient développé en lui cette terrible maladie qui semble avoir été inventée tout exprès pour donner à l'homme une idée des supplices de

l'enfer. Sa chambre présentait un spectacle si horrible que personne n'y pouvait rester; il avait le délire; il poussait des cris épouvantables, et racontait des visions qui glaçaient de terreur ceux qui l'écoutaient parler. Au chevet de son lit de mort se tenait debout une figure sévère, vêtue de blanc, inexorable, qui répétait sans cesse : « Viens! viens! viens! »

Par une singulière coïncidence, la nuit même où cette vision apparut pour la première fois à Legree, on avait trouvé au matin la porte de la maison toute grande ouverte, et quelques-uns des nègres avaient vu deux fantômes blancs se dirigeant vers la grande route...

Le soleil était près de se lever, lorsque Cassy et Emmeline s'arrêtèrent sous un groupe d'arbres, près de la ville.

Cassy était entièrement vêtue de noir, à la manière des créoles espagnoles; un petit chapeau noir, que recouvrait un voile surchargé de broderies, cachait ses traits. D'après leurs conventions, elles devaient, jusqu'à ce qu'elles eussent atteint un lieu sûr, se faire passer, Cassy pour une dame créole, Emmeline pour sa femme de chambre.

Élevée, dès sa plus tendre enfance, dans la plus haute société, Cassy en avait pris le langage élégant, la tenue distinguée et les bonnes manières; en outre, il lui restait, de sa garde-robe d'autrefois, assez de riches toilettes et de bijoux pour lui permettre de jouer convenablement le rôle qu'elle s'était imposé.

Elle s'arrêta dans les faubourgs de la ville, où elle avait remarqué des malles à vendre; et, après en avoir acheté une fort belle, elle pria le marchand de la lui faire porter immédiatement. Alors, précédée de l'apprenti qui traînait son acquisition nouvelle sur une brouette, et suivie d'Emmeline qui s'était chargée de son sac de nuit et de divers paquets, elle entra dans une petite auberge comme une dame d'un rang distingué.

La première personne qu'elle y rencontra fut George Shelby; il attendait dans cette auberge le départ du bateau à vapeur.

Cassy avait remarqué ce jeune homme par la lucarne du grenier; elle l'avait vu enlever le cadavre de Tom; elle avait observé, avec une joie secrète, le châtiment qu'il s'était permis d'infliger à Legree. Puis, en rôdant à la tombée de la nuit sous son costume de fantôme, ce qu'elle était parvenue à entendre des causeries des nègres lui avait fait connaître son nom, sa position sociale et les rapports qui l'unissaient à Tom. — Quand elle sut qu'il attendait comme elle le départ du bateau, elle sentit immédiatement sa confiance se raffermir.

L'air, les manières, le langage de Cassy et la rondeur évidente de sa bourse, prévinrent tous les soupçons qu'auraient pu concevoir les gens de l'hôtel. En général, les aubergistes ne font guère d'enquête sur la condition de ceux de leurs voyageurs qui les satisfont sur le point principal, — c'est-à-dire qui payent bien. Cassy l'avait prévu : aussi s'était-elle munie d'une forte somme d'argent.

Vers le soir, on signala un bateau. Quelques instants après, George Shelby conduisait Cassy à bord avec la politesse naturelle à tous les Kentuckiens, et il s'empressa de l'installer dans une bonne cabine.

Cassy, prétextant une indisposition, garda la chambre et même le lit, tout le temps que le bateau navigua sur la Rivière-Rouge, et sa prétendue femme de chambre lui prodigua les soins les plus dévoués.

Quand ils furent arrivés dans les eaux du Mississipi, George, ayant appris que la dame étrangère se proposait, comme lui, de remonter le fleuve, lui fit offrir de lui retenir une cabine sur le bateau qu'il comptait prendre. Son bon cœur compatissait à ses souffrances ; il désirait lui être aussi utile et aussi agréable que possible.

Voici donc tous nos personnages heureusement embarqués à bord de l'excellent steamer *Cincinnati,* qui remonte le fleuve à toute vapeur.

La santé de Cassy s'améliora... Elle vint s'asseoir sur le pont, descendit à table, et, à sa vue, tous les passagers se dirent en la remarquant : « Cette dame doit avoir été bien belle. »

Du moment où George l'avait aperçue pour la première fois, il s'était senti préoccupé de l'une de ces ressemblances vagues et indéfinies qu'on ne peut parvenir à s'expliquer. Malgré lui, il la suivait constamment des yeux, il épiait tous ses mouvements ; à table, ou devant la porte de la cabine, elle voyait toujours les regards du jeune homme fixés sur elle, et ces regards ne se détournaient avec politesse que lorsqu'elle se montrait, par sa physionomie, importunée d'une si longue contemplation.

Tant de persistance l'inquiéta. Elle se prit à penser qu'il avait conçu quelques soupçons de la vérité. A la fin, elle résolut de se confier à sa générosité : — elle lui raconta toute son histoire.

George était tout disposé à sympathiser avec les esclaves échappés de la plantation de Legree, — un enfer dont il ne pouvait ni se souvenir ni parler de sang-froid. Sans s'inquiéter des conséquences que pouvait avoir

sa conduite, — noble courage qui caractérise son âge et sa condition, — il lui promit de faire tous ses efforts pour les protéger, sa compagne aussi bien qu'elle, et favoriser leur fuite.

La cabine voisine de celle de Cassy était occupée par une dame française nommée de Thoux, qui voyageait avec une jolie petite fille âgée d'environ douze ans.

Cette dame, ayant appris en causant avec George qu'il était du Kentucky, semblait évidemment disposée à cultiver sa connaissance : les grâces de sa fille favorisèrent ses projets. Cette charmante enfant était bien la plus agréable distraction que pussent trouver les passagers d'un bateau à vapeur pour tromper les ennuis d'une traversée de quinze jours.

George s'asseyait souvent à la porte de la cabine de Mme de Thoux; et Cassy, installée sur le pont, pouvait entendre leur conversation.

Mme de Thoux adressait à George des questions très-détaillées sur le Kentucky, où elle avait, disait-elle, résidé pendant sa jeunesse. A sa grande surprise, George découvrit qu'elle avait dû habiter une plantation voisine de celle de ses parents; il s'étonnait plus encore de la connaissance qu'elle lui témoignait, en l'interrogeant, des hommes et des choses de ce pays.

— Connaissez-vous dans votre voisinage, lui demanda un jour Mme de Thoux, un homme appelé Harris?

— Il y a, non loin de la ferme de mon père, un vieillard de ce nom, répondit George; mais nous n'avons jamais eu avec lui de rapports directs.

— Il possède un grand nombre d'esclaves, n'est-ce pas? dit alors Mme de Thoux, d'un ton qui semblait trahir plus d'intérêt qu'elle n'en voulait montrer.

— Oui, Madame, répliqua George, surpris de son accent.

— Auriez-vous entendu dire... peut-être auriez-vous appris par hasard qu'il ait eu en sa possession un mulâtre nommé George?

— Oh! certainement; George Harris... je le connais très-bien. Il avait épousé une femme de chambre de ma mère... Mais il s'est évadé; il habite maintenant le Canada.

— Il est libre! s'écria vivement Mme de Thoux. Oh! mon Dieu! merci.

George parut l'interroger d'un regard surpris, mais il garda le silence.

Mme de Thoux, appuyant sa tête dans ses mains, fondit en larmes.

— C'est mon frère, dit-elle.

— Madame! s'écria George, avec l'accent de la plus profonde surprise.

— Oui, répondit Mme de Thoux, levant fièrement la tête et essuyant ses larmes; oui, monsieur Shelby, George Harris est mon frère.

— Est-ce possible? reprit George.

Il avait reculé sa chaise, et regardait fixement Mme de Thoux.

— Il n'était encore qu'un enfant, dit-elle, lorsque, achetée par un trafiquant, je fus emmenée dans le Sud pour être vendue. Le maître aux mains duquel je tombai était un homme bon et généreux : il m'emmena avec lui aux Indes occidentales, m'affranchit et m'épousa; j'ai eu le malheur de le perdre il y a peu de temps... Je remontais au Kentucky pour tâcher de retrouver mon frère, et de le racheter.

— Je l'ai entendu parler d'une sœur Émilie, qui avait été emmenée dans le Sud après avoir été vendue, dit George.

— Cette sœur, c'est moi, reprit Mme de Thoux. Mais, de grâce, apprenez-moi quel homme est...

— Un très-beau jeune homme, interrompit George, qui l'avait comprise; bien que la malédiction de l'esclavage se soit appesantie sur lui, il avait su se faire distinguer par son intelligence, par sa probité... Je sais tout cela, voyez-vous, parce qu'il s'était marié dans notre famille.

— Quelle femme a-t-il épousée? demanda vivement Mme de Thoux.

— Un trésor, répondit George; une jeune fille, belle, intelligente, aimable, très-pieuse; c'était ma mère qui l'avait élevée, presque avec autant de soin que si elle eût été sa fille. Elle savait lire et écrire, broder et coudre dans la perfection; elle chantait à ravir.

— Était-elle née chez vous?

— Non, Madame; mon père l'avait achetée dans un de ses voyages à la Nouvelle-Orléans; il la ramena avec lui pour en faire cadeau à ma mère. Elle avait alors huit ou neuf ans; mon père ne voulut jamais avouer à ma mère ce qu'elle lui avait coûté. Mais l'autre jour, en examinant de vieux papiers, nous avons retrouvé le contrat de vente. Il l'avait payée une somme extravagante... sans doute à cause de sa beauté vraiment extraordinaire.

George tournait le dos à Cassy; il ne put donc pas remarquer l'intérêt profond que témoignait sa physionomie tandis qu'il donnait ces détails à Mme de Thoux. A ce moment, elle lui toucha le bras, et, pâle d'émotion :

— Connaissez-vous, lui demanda-t-elle, les noms des personnes qui ont vendu cette jeune fille à votre père?

— Un individu appelé Simons fut, si je ne me trompe, le principal intéressé dans cette affaire; — du moins c'est, je crois, le nom qui figure sur le contrat de vente.

— Oh! mon Dieu! s'écria Cassy.

Et elle tomba évanouie sur le plancher de sa cabine.

George et Mme de Thoux se levèrent précipitamment pour courir à son secours; bien qu'ils ne pussent, ni l'un ni l'autre, soupçonner la cause de son évanouissement, ils s'empressèrent autour d'elle avec le bruit et le désordre ordinaires en pareil cas. George renversa un pot à eau et brisa deux verres dans l'ardeur de son zèle.

Plusieurs passagers, ayant appris qu'une dame venait de se trouver mal, accoururent à la porte du salon, et interceptèrent l'air autant que possible. En somme, tout se passa comme on devait s'y attendre.

La pauvre Cassy, quand elle revint à elle, se tourna du côté de la cloison, pleurant et sanglotant comme un enfant... Peut-être, ô mères! peut-être pourriez-vous nous révéler les pensées qui l'occupaient alors; peut-être ne le pourriez-vous pas... En ce moment, quoi qu'il en soit, elle comprit que Dieu avait eu pitié d'elle, et qu'elle reverrait sa fille... Elle en était aussi certaine qu'elle le fut quelques mois après, — quand... Mais nous anticipons.

CHAPITRE XLIII.

Résultats.

Il nous reste peu de chose à raconter. George Shelby, touché, comme l'aurait été tout homme de son âge, par le côté romanesque de cette aventure, et mû par des sentiments d'humanité, n'eut pas de cesse qu'il n'eût envoyé à Cassy le contrat de vente d'Élisa. La date et le nom confirmaient toutes ses espérances, et ne lui laissèrent aucun doute sur l'identité de son enfant. Il ne lui restait plus qu'à trouver la trace des fugitifs.

Mme de Thoux et Cassy, unies par la singulière ressemblance de leurs destinées, prirent immédiatement le chemin du Canada, et firent des recherches dans toutes les localités où les esclaves échappés trouvent ordinairement un asile. Elles rencontrèrent, à Amhertsberg, le missionnaire qui avait recueilli George et Élisa. Il les mit à même de les découvrir à Montréal.

Il y avait alors cinq ans que George et sa femme étaient libres; George, constamment occupé dans l'atelier d'un brave mécanicien, y avait gagné de quoi soutenir sa famille, laquelle, dans l'intervalle, s'était accrue d'une petite fille.

Le petit Harry, bel enfant plein de santé, avait été mis dans une bonne école, où il faisait des progrès rapides.

Le digne pasteur d'Amhertsberg fut si vivement touché du récit de Mme de Thoux et de Cassy, que, sur la sollicitation de la première, il consentit à les accompagner à Montréal, et à les aider dans leurs recherches. Mme de Thoux prit à sa charge tous les frais de l'expédition.

Ici la scène change. Nous sommes dans une petite habitation proprement tenue, située dans un faubourg de Montréal. Il fait nuit. Un feu brillant réjouit le foyer. La table à thé, couverte d'une nappe blanche comme la neige, est préparée pour le repas du soir. Dans un coin de la chambre est une autre table garnie d'un tapis vert, sur laquelle on voit un pupitre ouvert, des plumes, du papier; au-dessus est fixée une tablette où sont rangés quelques livres bien choisis: c'est le cabinet de George. La noble ambition qui l'a porté à dérober, pour ainsi dire, au milieu des souffrances et des découragements de la jeunesse, le talent si précieux de lire et d'écrire, lui fait consacrer encore tous ses loisirs au développement de son intelligence.

En ce moment il est assis devant son bureau, et prend des extraits d'un volume de la *Bibliothèque de famille*, qu'il vient de lire.

— Venez donc, George, dit Élisa; vous avez été dehors toute la journée. Laissez là ce livre; causons pendant que je vais faire le thé.

Et la petite Élisa seconde les efforts de sa mère. Elle s'approche de George en chancelant; elle cherche à lui ôter le livre des mains, et à se placer sur son genou en guise de compensation.

— Petite sorcière!... dit George, cédant comme l'on fait toujours en pareil cas.

— A la bonne heure, dit Élisa occupée à couper le pain.

Elle paraît un peu plus âgée qu'autrefois; sa taille est un peu moins svelte,

et sa démarche plus grave; mais son visage respire toute la satisfaction, tout le bonheur auxquels une femme puisse prétendre.

— Harry, mon garçon, comment avez-vous pu venir à bout de cette addition? dit George en posant sa main sur la tête de son fils.

Harry a perdu ses longs cheveux bouclés; mais il aura toujours ces yeux, ces cils, ce beau front plein d'audace qui s'anime lorsqu'il répond :

— Je l'ai faite, mon père, je l'ai faite tout seul, d'un bout à l'autre. Personne ne m'a aidé.

— C'est bien, dit son père, comptez sur vous-même, mon enfant. Vous avez meilleure chance que n'a jamais eu votre pauvre père.

A ce moment on frappe vivement à la porte. Élisa va ouvrir. A ce cri joyeux : — Est-ce bien vous? son mari se lève, et donne la bienvenue à l'excellent pasteur d'Amherstberg. Deux femmes sont avec lui, qu'Élisa invite à s'asseoir.

S'il faut tout dire, l'honnête pasteur avait arrangé un petit programme de la marche que cette affaire devait suivre, et, chemin faisant, tous s'étaient bien promis de ne rien faire en dehors du plan convenu.

Le digne homme avait fait signe aux dames de s'asseoir, et tirait son mouchoir de poche pour s'essuyer la bouche avant de procéder en forme à son discours préliminaire. Qu'on juge de sa consternation quand Mme de Thoux, bouleversant son programme, jeta ses bras autour du cou de George, et commit l'indiscrétion de lui dire :

— O George, me reconnaissez-vous?... Je suis votre sœur Émilie.

Cassy, plus maîtresse d'elle-même, s'était assise; elle aurait fort bien joué son rôle si la petite Élisa ne s'était tout à coup présentée à elle avec la taille, les traits et la chevelure qu'avait sa fille la dernière fois qu'elle l'avait vue. L'enfant vint la regarder en face. Cassy la prit dans ses bras, la pressa contre son sein, et lui dit sans hésiter :

— Chère enfant! je suis votre mère...

Il eût été effectivement trop difficile de procéder avec ordre. Le bon pasteur, ayant fini pourtant par obtenir un peu de calme, put débiter le discours par où il avait projeté de commencer la séance, et tel fut son succès que son auditoire pleura bientôt avec un ensemble dont tout orateur, ancien ou moderne, aurait été satisfait.

Tous s'agenouillèrent à la fois, et le digne homme se mit à prier; car il y

a des sentiments si agités, si tumultueux, qu'on ne peut les apaiser qu'en les versant dans le sein de l'Être qui est toute puissance et tout amour. Puis tous se relevèrent et s'embrassèrent, pleins d'une sainte confiance en celui qui les avait réunis à travers tant de périls, et par des voies si mystérieuses.

Le mémorial d'un missionnaire, qui se trouve parmi les fugitifs du Canada, contient des vérités plus étonnantes que toutes les fictions. Comment n'en serait-il pas ainsi, sous l'empire d'un système social qui enlève et disperse les familles comme le vent fait des feuilles d'automne? Ces rivages de refuge, pareils à l'éternel rivage, voient souvent la réunion joyeuse de cœurs qui, depuis longtemps, se croyaient perdus les uns pour les autres. Et l'on ne saurait imaginer rien de plus touchant que l'émotion avec laquelle ces pauvres réfugiés accueillent tout nouveau venu qui peut leur apporter des nouvelles d'une mère, d'une sœur, d'un enfant, d'une femme, que les ténèbres de l'esclavage dérobent encore à leur vue.

Il s'accomplit là plus d'actes d'héroïsme qu'on n'en trouve dans les romans. On voit des réfugiés, bravant les tortures et la mort elle-même, se hasarder de nouveau à travers les terreurs et les dangers de la funeste région qu'ils ont quittée, pour en arracher une épouse, une sœur ou une mère.

Un missionnaire nous a parlé d'un jeune homme qui, après avoir été repris deux fois, après avoir subi deux fois, pour prix de son héroïsme, l'ignominieux supplice du fouet, avait pourtant réussi à s'échapper encore. Dans une lettre, que nous avons lue, il disait à ses amis qu'il repartirait une troisième fois pour tenter d'enlever sa sœur. — A votre avis, Monsieur, est-ce un criminel ou un héros que cet homme-là? N'en feriez-vous pas autant pour votre sœur? Et pouvez-vous le blâmer?

Retournons à nos amis, que nous avons laissés s'essuyant les yeux et se remettant, comme ils le peuvent, d'une joie trop soudaine et trop violente. Ils sont assis autour de la table hospitalière et commencent à s'entendre à merveille. Seulement, Cassy, qui tient la petite Élisa sur ses genoux, la serre par moments de façon à l'étonner, et refuse obstinément de se laisser remplir la bouche de tous les gâteaux que l'enfant voudrait y fourrer. Elle a, dit-elle, et c'est ce dont la petite est le plus surprise, quelque chose de mieux que ces gâteaux qui ne lui font aucune envie.

En effet, deux ou trois jours ont tellement changé Cassy, que nos lecteurs la reconnaîtraient à peine. Sur sa physionomie, le sombre désespoir a fait

place à la douce confiance. Elle s'est immédiatement incorporée à la famille, et l'ardeur de sa tendresse pour les enfants fait voir que son cœur a soupiré longtemps après les joies de la maternité.

Son affection semblait se porter plus naturellement vers la petite Élisa que vers sa propre fille. C'est que la première lui retraçait trait pour trait l'enfant que jadis elle avait perdue. La petite créature était comme un lien de fleurs entre la mère et la fille; c'est par elle qu'elles se connurent, qu'elles s'aimèrent. La ferme et solide piété d'Élisa, réglée par la lecture assidue de la Parole sacrée, fit d'elle un guide excellent pour l'âme abattue de sa mère. Cassy se livra immédiatement et tout entière aux bonnes influences qui l'entouraient; elle devint une chrétienne tendre et dévouée.

Après un jour ou deux, Mme de Thoux apprit à son frère tous les détails de sa situation. Son mari, en mourant, l'avait laissée maîtresse d'une grande fortune qu'elle voulait généreusement partager avec George et sa famille. Elle lui demanda de quelle manière il désirait qu'elle l'employât pour lui.

— Donnez-moi de l'éducation, Émilie, lui répondit-il; c'est ce que j'ai le plus ardemment désiré. Je ferai tout le reste.

Après mûre délibération, il fut décidé que la famille tout entière irait passer quelques années en France. Ils s'embarquèrent et emmenèrent Emmeline avec eux.

La bonne mine de celle-ci gagna le cœur du lieutenant du navire, qui l'épousa presque aussitôt après leur arrivée.

George resta quatre ans en France, et y suivit les cours d'un collége. Il y mit tant de zèle et d'assiduité, qu'au bout de ce temps son éducation fut complète.

Les troubles politiques de la France les contraignirent enfin à venir de nouveau chercher un asile en ce pays.

On connaîtra mieux quels étaient les sentiments et les vues de George, son éducation achevée, par quelques fragments de la lettre suivante qu'il écrivit à l'un de ses amis.

« Je suis un peu en peine de l'avenir. Sans doute, ainsi que vous me l'avez dit, je pourrais me mêler aux blancs de ce pays-ci : ma couleur est très-claire, celle de ma femme et de mes enfants est à peine sensible. On me tolérerait, je le sais; mais, s'il faut dire la vérité, je ne veux point profiter de cette grâce.

» Mes sympathies ne sont pas pour la race de mon père, mais bien pour celle de ma mère. Pour lui, je n'étais rien de plus qu'un beau chien ou un beau

cheval; mais pour ma pauvre mère au cœur brisé, j'étais un enfant. Et, quoique je ne l'aie point revue depuis la cruelle vente qui nous a séparés jusqu'à sa mort, je suis sûr qu'elle m'a toujours tendrement aimé. J'en juge par mon propre cœur. Quand je pense à tout ce qu'elle a souffert, à tout ce que j'ai souffert moi-même pendant ma jeunesse, aux douleurs et aux luttes de mon héroïque femme et de ma sœur, vendue sur le marché de la Nouvelle-Orléans, je crois pouvoir dire, — sans qu'on m'accuse pour cela de nourrir des sentiments peu chrétiens, — que je n'ai aucune envie, ni de passer pour un Américain, ni même d'appartenir réellement à la nation américaine. Je veux m'unir à la race opprimée, asservie, des enfants de l'Afrique, et, si j'avais un souhait à former, je demanderais que ma couleur fût, non pas une fois plus claire, mais deux fois plus foncée.

» Le plus ardent de mes vœux, c'est de voir éclore une nationalité africaine. Je veux un peuple qui ait une existence à part, une existence propre. Où le chercher? Ce n'est pas dans Haïti. Haïti n'a aucun moyen d'atteindre à un but aussi élevé : un ruisseau ne saurait monter plus haut que sa source. Élèves d'une race molle et épuisée, il faudra des siècles aux Haïtiens pour qu'ils deviennent quelque chose.

» Où donc chercher? Je vois une république sur les rivages de l'Afrique; une république formée d'hommes de choix, qui, pour la plupart, se sont élevés au-dessus de la condition servile par leur propre énergie et l'éducation qu'ils se sont eux-mêmes donnée. Cette république a traversé la première période de tâtonnements et de faiblesse. Elle a été reconnue à la face du monde par la France et l'Angleterre. C'est là que je veux aller. C'est là que je trouverai une patrie.

» Je sais bien que vous serez tous contre moi; mais, avant de frapper, écoutez-moi. Durant mon séjour en France, je n'ai pas perdu de vue un seul instant la situation de ma race en Amérique. J'ai suivi la lutte des abolitionnistes contre les colonisationnistes, et mon éloignement m'a mis à même de recevoir des impressions que je n'aurais jamais reçues si j'eusse été sur les lieux, et si j'avais pris part à ce débat.

» Je reconnais que cette Liberia a été bien diversement exploitée, et que nos oppresseurs s'en sont fait une arme contre nous. Par un procédé injustifiable, ce plan libérateur est devenu pour eux un moyen de retarder notre affranchissement. Mais la question est pour moi de savoir s'il n'y a pas un Dieu supérieur

à toute la prudence des hommes, et si ce Dieu, confondant leurs desseins, ne s'est point servi d'eux pour nous doter d'une patrie.

» De notre temps, une nation naît en un jour. En voici une qui s'élève, ayant sous la main la solution de tous les problèmes de la civilisation et de l'organisation républicaine. Sa tâche n'est pas de découvrir, mais d'appliquer. Unissons donc tous nos volontés, nos efforts, et voyons jusqu'où nous pourrons pousser cette grande entreprise. Songeons à ce magnifique continent de l'Afrique qui s'ouvre tout entier devant nous et nos enfants. *Notre nation* répandra sur ses rivages la marée de la civilisation et du christianisme. Elle y fondera de puissantes républiques qui, se développant avec la rapidité de la végétation tropicale, assureront le bonheur des siècles futurs.

» Direz-vous que je déserte la cause des esclaves mes frères? Je ne le pense pas. Si je les oublie une heure, un seul moment, que Dieu m'oublie moi-même! Mais ici que puis-je pour eux? Puis-je briser leurs chaînes? Non, tant que je ne serai qu'un individu; mais que je fasse partie d'un peuple qui ait sa voix dans le conseil des peuples!... alors nous pourrons parler. Un peuple a le droit de discuter, de censurer, d'implorer, de défendre la cause de sa race: — un individu ne peut rien.

» Si jamais l'Europe devient un grand conseil de peuples libres, — et ma confiance en Dieu ne me permet pas d'en douter, — si elle abolit le servage et toutes les inégalités sociales oppressives, si elle reconnaît notre droit, comme la France et l'Angleterre l'ont déjà fait, alors nous en appellerons au grand congrès des nations, nous y défendrons la cause de notre race asservie et souffrante, et il est impossible que l'Amérique, ce pays de liberté et de lumière, ne sente pas enfin la nécessité d'effacer de son écusson cette barre de bâtardise qui la déshonore aux yeux des autres nations, qui est enfin une malédiction pour elle autant que pour les esclaves eux-mêmes.

» Mais, me direz-vous, notre race a le droit de se mêler aux Américains, tout autant que les Irlandais, les Allemands, les Suédois. Sans doute. Nous devrions être libres de le faire, de nous élever par notre travail individuel, sans aucune distinction de couleur et de caste. Ceux qui nous dénient ce droit mentent aux principes d'égalité humaine dont ils font profession. C'est en Amérique surtout qu'on devrait le moins nous en contester l'exercice. Nous y avons des titres particuliers que nous a faits l'oppression : on nous doit une réparation. Cependant je ne la demande pas. Je demande une patrie, une nation

34

de ma propre race. Cette race a, selon moi, des aptitudes spéciales que la lumière du christianisme et de la civilisation n'a pas encore développées, et qui, tout en la distinguant de la race anglo-saxonne, lui donneront peut-être sur elle une supériorité morale incontestable.

» C'est à l'Anglo-Saxon qu'ont été confiées les destinées du monde, tant que durera cette laborieuse période de luttes et de combats. Sa nature inflexible, rude, énergique, convient parfaitement à cette mission. Mais, comme chrétien, j'attends l'avénement d'une autre ère; nous y touchons, je n'en doute pas, et les convulsions qui agitent aujourd'hui les peuples sont, j'en ai l'espoir, les douleurs qui précèdent l'enfantement de la paix et de la fraternité universelles.

» Je pense que le développement de l'Afrique sera essentiellement chrétien. Si la race africaine n'a pas l'instinct de la domination et du commandement, elle est du moins affectueuse, magnanime, clémente. Longtemps éprouvée au creuset de l'injustice et de l'oppression, elle a besoin de s'attacher plus étroitement à cette sublime doctrine d'amour et de pardon qui seule peut la mettre à même de conquérir ce que sa mission est de répandre sur tout le continent africain.

» Moi, personnellement, je suis faible à cet égard, je l'avoue. Le sang qui coule dans mes veines est, pour une bonne moitié, le sang bouillant du Saxon; mais j'ai toujours à mes côtés un éloquent prédicateur de l'Évangile : c'est ma charmante femme. Quand je m'égare, son esprit plus doux me rappelle à moi-même, et me remet devant les yeux la mission chrétienne dévolue à notre race. C'est en qualité de patriote chrétien, c'est pour enseigner le christianisme, que je vais dans mon pays, le pays de mon choix, ma glorieuse Afrique! Et quelquefois je lui applique, au fond de mon cœur, ces belles paroles de la prophétie : « Puisque tu as été haïe et délaissée, à ce point que
» personne ne te visitait, je t'élèverai pour toujours, et tu seras la joie des
» générations futures. »

» Vous m'appellerez enthousiaste; vous me direz que je n'ai pas suffisamment réfléchi à ce que j'entreprends. J'y ai bien réfléchi. Je sais ce qu'il en coûtera. Je vais à Liberia, non pas comme dans un élysée romanesque, mais comme dans un champ de travail. J'y travaillerai des deux mains; j'y travaillerai *dur;* j'y travaillerai malgré toutes les difficultés, tous les découragements; j'y travaillerai jusqu'à ma dernière heure. Voilà ce que je vais chercher, et je suis bien sûr de n'avoir pas de désappointement à craindre.

« Quoi que vous pensiez de ma détermination, ne me retirez pas votre confiance, et croyez que j'agirai toujours, quoi que je fasse, avec un cœur entièrement dévoué à ma nation. »

GEORGE HARRIS.

Quelques semaines après avoir écrit cette lettre, George s'embarqua pour l'Afrique avec sa femme, ses enfants, sa sœur et sa mère. Ou nous sommes bien trompés, ou le monde entendra encore parler de lui.

Quant aux autres personnages qui ont figuré dans ce récit, nous n'avons rien de particulier à en dire, si ce n'est un mot concernant miss Ophélia et Topsy, et un chapitre d'adieu que nous consacrerons à George Shelby.

Miss Ophelia emmena Topsy dans le Vermont, et la prit chez elle, à la grande surprise de cette grave et prudente assemblée qu'un habitant de la Nouvelle-Angleterre désigne toujours par cette appellation : *nos gens.* Nos gens trouvèrent d'abord que c'était une addition étrange et peu nécessaire à un établissement domestique bien réglé. Mais les consciencieux efforts de miss Ophelia eurent un tel succès que son élève obtint rapidement les bonnes grâces de la famille et des voisins. Quand elle eut atteint l'âge de puberté, elle fut baptisée, sur sa requête, et devint membre de l'église chrétienne du lieu. Elle montra tant d'intelligence, d'activité, de zèle, et un si grand désir de se rendre utile, qu'on finit par la proposer et qu'elle fut agréée comme « missionnaire » dans une des stations de l'Afrique. Nous avons appris que l'activité et l'originalité de caractère qui, dans son enfance, la faisaient apparaître sous tant d'aspects divers, elle les emploie maintenant, d'une manière plus heureuse et plus utile, en instruisant les enfants de sa race.

P. S. — Il sera également satisfaisant pour plus d'une mère d'apprendre que les recherches provoquées par Mme de Thoux ont amené la découverte du fils de Cassy. C'était un jeune homme énergique. Il s'était échappé quelques années avant sa mère, et les amis que les opprimés ont dans le Nord l'avaient recueilli et lui avaient donné de l'éducation. Il rejoindra bientôt sa famille en Afrique.

CHAPITRE XLIV.

Le libérateur.

George Shelby n'avait écrit à sa mère qu'une ligne où il lui annonçait le jour de son arrivée. Il n'avait pas eu le courage de mentionner la mort de son vieil ami. Non qu'il n'eût essayé plusieurs fois; mais, suffoqué par la douleur, il avait toujours fini par déchirer sa lettre, s'essuyer les yeux, et sortir précipitamment afin de se calmer.

Il régnait ce jour-là un tumulte joyeux sur l'habitation Shelby : on attendait l'arrivée du jeune maître.

Mistress Shelby était établie dans son comfortable salon, où un feu petillant dissipait le froid des dernières soirées d'automne. La table étincelait du reflet des plats d'argent et des cristaux, et notre ancienne amie, la tante Chloé, présidait aux préparatifs du souper.

Elle était vêtue d'une robe de calicot toute neuve, d'un tablier blanc bien propre, d'un haut turban bien empesé. La joie illuminait sa face noire et luisante. Elle prolongeait les apprêts par mille soins minutieux et inutiles, uniquement pour avoir un prétexte de causer un peu avec *maîtresse*.

— Là!... cela ne sera-t-il pas à son gré? disait-elle. Là!... je mets son couvert à la place qu'il préfère, tout près du feu. Maître George aime à avoir chaud... Allez!... Pourquoi Sally n'a-t-elle pas sorti la plus belle théière, la petite théière neuve que maître George a achetée pour maîtresse à Noël? Je vais la prendre... Et maîtresse a reçu des nouvelles de maître George?

— Oui, Chloé. Mais seulement une ligne, pour me dire qu'il serait à la maison ce soir... rien de plus.

— Et il ne dit rien de mon vieux Tom? demanda Chloé en remuant les tasses.

— Non... il ne parle de rien, Chloé. Il ajoute seulement qu'il me dira tout quand il sera ici.

— Voilà bien maître George! il est terrible pour vouloir toujours tout

expliquer lui-même. J'ai toujours remarqué cela en lui. Je ne sais, pour ma part, comment les blancs peuvent écrire autant qu'ils le font... c'est si long et si difficile d'écrire!

Mistress Shelby sourit.

— Je crois que mon vieux homme ne reconnaîtra plus les garçons ni la petite. Seigneur! c'est une grande fille à présent... c'est une bonne fille aussi que ma Polly. Elle est en ce moment à la maison, et surveille le *hoc-cake* (1). Je l'ai fait de la façon qu'il aimait le mieux, comme était celui que je lui ai donné le jour où on l'a emmené. Dieu nous bénisse!... combien j'ai souffert ce jour-là!

A ce souvenir, mistress Shelby soupira et sentit son cœur oppressé. Depuis la lettre de son fils, elle éprouvait un vague malaise; elle craignait que le silence où il s'enveloppait ne cachât quelque malheur.

— Maîtresse a les billets? demanda Chloé d'un air inquiet.

— Oui, Chloé.

— C'est que je voudrais montrer à mon pauvre vieux les mêmes billets que le *tapissier* m'a donnés. — « Chloé, m'a-t-il dit, je voudrais vous garder plus longtemps. » — Je lui ai répondu : — « Je vous remercie, maître; je ne demanderais pas mieux; mais mon vieux revient à la maison, et maîtresse ne peut se passer de moi plus longtemps... Voilà, mot pour mot, ce que je lui ai dit... C'était un bien aimable homme, ce M. Jonas. »

Chloé avait demandé avec instance à sa maîtresse de conserver les billets qui avaient servi à payer ses gages. Elle tenait à les montrer à son mari, comme une preuve de sa capacité. Mistress Shelby s'y était prêtée de grand cœur.

— Il ne reconnaîtra pas Polly, mon pauvre Tom... Hélas! voilà cinq ans qu'on nous l'a pris!... Elle était toute petite alors; elle pouvait à peine se tenir sur ses jambes. Vous souvenez-vous comme il avait peur quand elle sortait pour se promener, parce qu'il craignait qu'elle ne tombât?... Hélas!

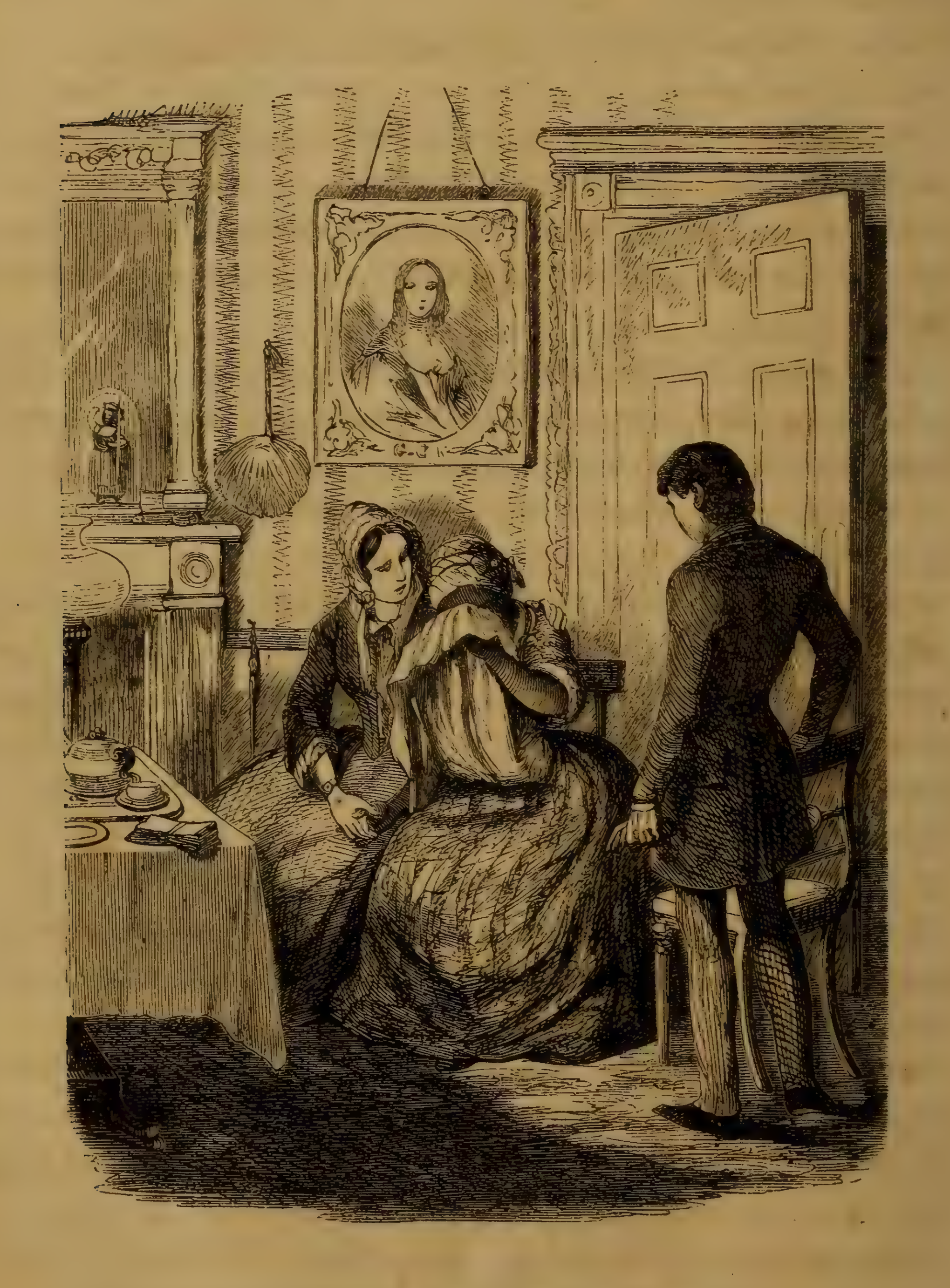
On entendit à ce moment le bruit d'une voiture.

— Maître George! dit la tante Chloé, en s'élançant vers la fenêtre.

Mistress Shelby courut à la porte d'entrée, et fut bientôt dans les bras de son fils. La tante Chloé se tenait debout, pleine d'angoisse, et de ses regards

(1) Sorte de gâteau américain.

avides cherchait à percer l'obscurité. George s'arrêta, prit entre ses deux mains la main rude et noire de l'infortunée, et lui dit d'une voix émue :



LA TANTE CHLOÉ APPREND LA MORT DE L'ONCLE TOM.

Mistress Shelby lui prit la main, la fit asseoir, et s'assit à côté d'elle.— Ma pauvre et bonne Chloé! dit-elle.

— O pauvre tante Chloé! j'aurais donné toute ma fortune pour pouvoir le ramener; mais il est parti pour un monde meilleur.

Mistress Shelby poussa une exclamation douloureuse... La tante Chloé ne dit rien.

On entra dans la salle à manger. L'argent dont Chloé était si fière était resté sur la table. Elle rassembla les billets à la hâte, et, les présentant d'une main tremblante à sa maîtresse :

— Tenez, dit-elle, je ne veux plus les voir ni en entendre parler... C'est justement ce que j'avais prévu... Vendu et assassiné sur leurs plantations!

Chloé se détourna, et se dirigea d'un air indigné vers la porte. Mistress Shelby la suivit doucement, lui prit la main, la fit asseoir, et s'assit à côté d'elle.

— Ma pauvre et bonne Chloé! dit-elle.

Chloé laissa tomber sa tête sur l'épaule de sa maîtresse, et lui dit, à travers ses sanglots :

— O maîtresse! excusez-moi. Mon cœur est brisé!... Voilà tout.

— Je le sais, dit en pleurant mistress Shelby. Je ne puis vous guérir, mais Jésus le peut. Il guérit les cœurs brisés; il panse toutes les blessures.

Il y eut un moment de silence, et ils pleurèrent tous ensemble. Enfin George s'assit à côté de la pauvre affligée, lui prit la main, et lui raconta, avec une éloquente simplicité, la mort glorieuse de son mari et son dernier message d'amour.

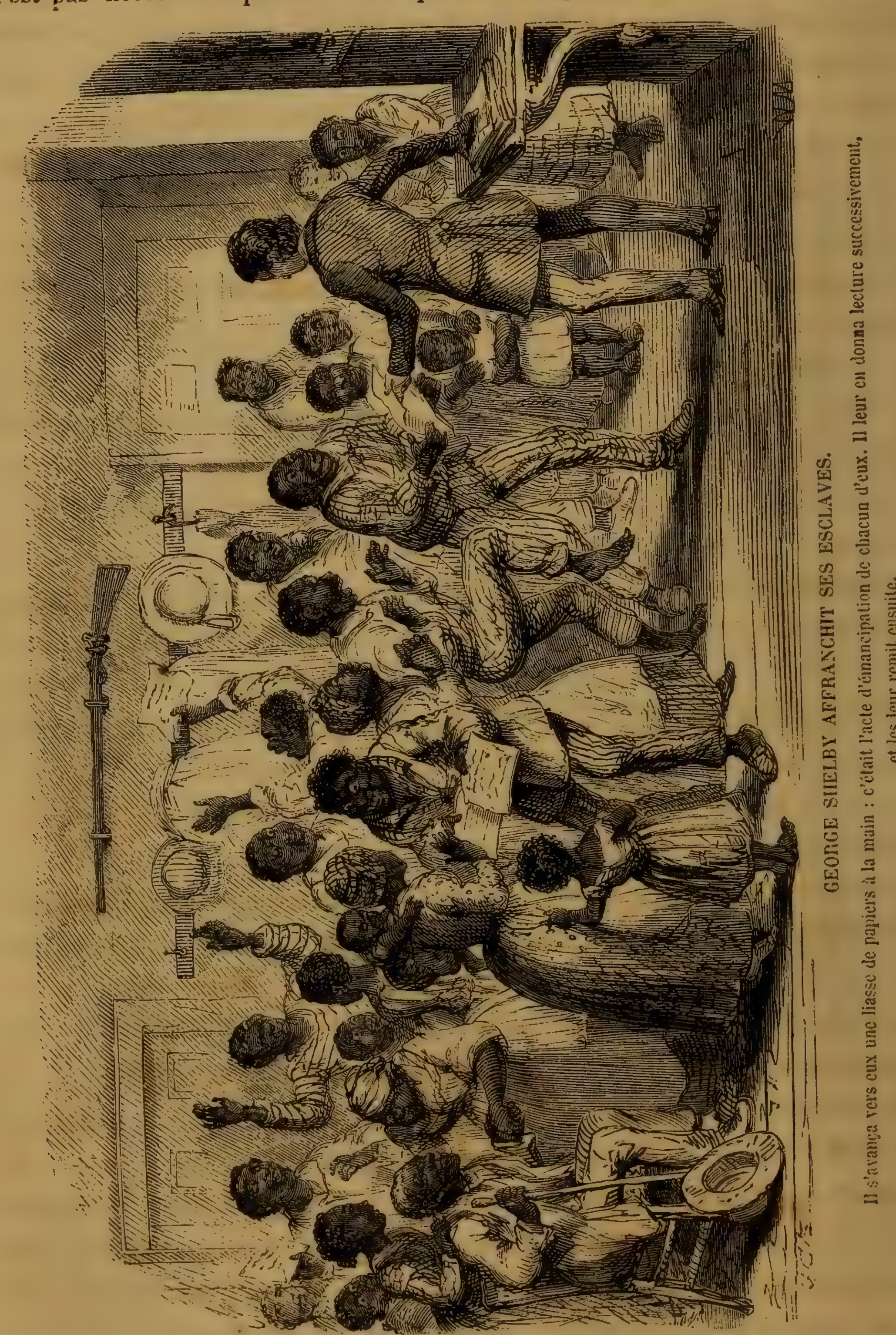
Environ un mois après, tous les esclaves de l'habitation Shelby furent rassemblés, un matin, dans la grande salle. Leur jeune maître avait quelques mots à leur dire.

A leur grande surprise, il s'avança au milieu d'eux, une liasse de papiers à la main : c'était l'acte d'émancipation de chacun d'eux. Il leur en donna lecture successivement, et les leur remit ensuite. On peut se figurer les larmes, les sanglots et les cris de joie de tous les assistants.

Beaucoup d'entre eux, pourtant, se pressant autour de George, le supplièrent de ne pas les renvoyer. Ils lui tendaient, d'un air inquiet, le papier libérateur.

— Nous ne désirons pas être plus libres que nous ne le sommes. Nous ne manquons de rien. Nous ne voulons pas quitter l'habitation, ni maître, ni maîtresse, ni le reste.

— Mes bons amis, dit George, quand il put obtenir un peu de silence, il n'est pas nécessaire que vous me quittiez. La plantation a besoin d'autant



GEORGE SHELBY AFFRANCHIT SES ESCLAVES.

Il s'avança vers eux une liasse de papiers à la main : c'était l'acte d'émancipation de chacun d'eux. Il leur en donna lecture successivement, et les leur remit ensuite.

d'ouvriers qu'auparavant; la maison comporte toujours le même ouvrage. Mais vous êtes libres. Je vous payerai pour votre travail le prix qui sera convenu

entre nous. Seulement, si je m'endette, ou si je viens à mourir, — ce qui peut arriver, — on ne pourra plus vous saisir et vous vendre. Je veux continuer l'exploitation de ma terre, et vous enseigner, — ce que vous n'apprendrez peut-être pas du premier coup, — à bien user des droits que la liberté vous donne. J'espère que vous vous conduirez bien, que vous ferez preuve de bonne volonté; j'espère aussi que, de mon côté, je serai fidèle à mes résolutions et assidu à vous instruire. Et maintenant, mes amis, levez les yeux vers le ciel... remerciez Dieu du bienfait de la liberté.

Alors un nègre, vieux comme un patriarche, qui avait blanchi sur l'habitation, et qui avait perdu la vue, se leva, haussant ses mains tremblantes :

— Rendons grâces au Seigneur! s'écria-t-il.

Tous s'agenouillèrent, mus par un sentiment unanime. Jamais *Te Deum* plus touchant, plus sincère, ne monta vers le ciel. Il n'était pas accompagné du son de l'orgue, des cloches ni du canon; mais il partait de cœurs simples et honnêtes.

Quand ils se relevèrent, un autre vieillard entonna une hymne méthodiste qui avait pour refrain :

— L'année du jubilé est venue;
Retournez dans vos foyers, pécheurs rachetés.

— Un mot encore, dit George, interrompant les démonstrations de cette foule reconnaissante. Vous vous rappelez tous le bon vieil oncle Tom?

Il leur raconta brièvement sa mort, et les adieux pleins d'affection dont il l'avait chargé pour eux tous. Puis il ajouta :

— C'est sur son tombeau, mes amis, que j'ai pris, devant Dieu, la résolution de ne plus avoir un seul esclave tant que je pourrais l'affranchir, et de n'exposer personne à se voir enlever de son foyer domestique et séparer de ses amis pour aller mourir sur une plantation isolée, comme il est arrivé à Tom. Ainsi, quand vous vous réjouirez d'être libres, songez que vous en êtes redevables à ce digne vieillard, et acquittez-vous envers lui par vos égards pour sa femme et ses enfants. Pensez à votre liberté chaque fois que vous verrez *la Case de l'oncle Tom*. Que son souvenir vous porte à suivre ses traces, et à être, comme lui, honnêtes, fidèles et chrétiens.

CHAPITRE XLV.

Conclusion.

De différents points de l'Amérique, on a plus d'une fois écrit à l'auteur pour lui demander si ce récit était une fiction ou une histoire. Elle va répondre, une fois pour toutes, à ces questions.

Les divers incidents dont se compose ce livre sont presque tous authentiques. Elle a été témoin du plus grand nombre; elle tient les autres d'amis personnels. Elle ou ses amis ont observé les caractères peints dans cet ouvrage; et beaucoup de conversations y sont reproduites, mot pour mot, telles qu'elle les a entendues ou qu'on les lui a rapportées.

Au physique aussi bien qu'au moral, le personnage d'Élisa est un portrait peint d'après nature. L'auteur a pu voir par elle-même plus d'un exemple de l'honnêteté, de la piété, de la fidélité incorruptible, qu'elle a données à l'oncle Tom. Plusieurs des incidents les plus romanesques, les plus tragiques, les plus terribles qu'elle raconte, sont réellement arrivés. Le fait de la mère qui a passé l'Ohio sur les glaçons est connu de tout le monde. L'histoire de la *vieille Prue* était à la connaissance personnelle d'un frère de l'auteur, alors commis aux recettes d'une importante maison de commerce de la Nouvelle-Orléans. C'est également à ce frère que l'auteur doit le personnage du planteur Legree. Après avoir, dans une tournée, visité la plantation de ce misérable, il écrivait à l'auteur : « Il m'a fait tâter son poing, qui ressemblait au marteau d'un forgeron ou à une barre de fer, en me disant qu'il l'avait durci à force d'abattre des nègres. Quand je me vis hors de chez lui, j'aspirai l'air avec bonheur; je croyais sortir de la caverne d'un ogre. »

Il y a eu également plus d'un exemple de catastrophes semblables à celle de Tom. On en trouverait partout, au besoin, plus d'un témoin oculaire. Si l'on songe que, dans les États du Sud, c'est un principe de jurisprudence, qu'un homme de couleur ne peut porter témoignage contre un blanc, on comprendra que le cas doit souvent se présenter, quand les passions du maître sont assez violentes pour lui faire oublier ses intérêts, et quand ce maître rencontre un

esclave assez ferme dans ses principes et assez courageux pour lui résister. Aujourd'hui, la vie de l'esclave dépend absolument du caractère de son maître. De temps à autre, des faits horribles viennent à la connaissance du public, et donnent lieu à des commentaires encore plus révoltants que la chose elle-même. — Oui, dit-on, cela peut arriver quelquefois, mais ce sont des exceptions. — Si la loi de la Nouvelle-Angleterre était telle qu'il fût loisible à un maître de torturer son apprenti jusqu'à ce qu'il en mourût, sans qu'il y eût possibilité de le traduire en justice, prendrait-on la chose avec le même sang-froid? Dirait-on : Ces cas sont rares, c'est une exception? Non. Une pareille iniquité est inhérente au régime de l'esclavage, et ne peut exister qu'avec lui.

La vente aux enchères de jeunes filles mulâtresses et quarteronnes a reçu, de la capture de *la Perle*, une notoriété scandaleuse. Voici un passage du discours de l'honorable Horace Mann, qui, dans cette affaire, a plaidé pour les défendeurs : « Parmi les soixante-seize personnes qui essayèrent, en 1848, de s'échapper du district de Colombia sur le schooner *la Perle*, dont j'ai défendu les officiers, il y avait de jeunes et belles filles remarquables par cette perfection de formes et de traits que les connaisseurs mettent à un si haut prix. L'une d'elles était Élisabeth Russel; elle tomba entre les griffes d'un trafiquant d'esclaves qui la réserva pour le marché de la Nouvelle-Orléans. Son sort excita la compassion de tous ceux qui la virent. On offrit pour la racheter jusqu'à dix-huit cents dollars, et quelques-uns de ceux qui faisaient cette offre auraient donné à peu près tout ce qu'ils possédaient. Le démon de marchand fut inexorable. Elle fut expédiée pour la Nouvelle-Orléans. Mais, vers le milieu du chemin, Dieu eut pitié d'elle et la frappa de mort. Il y avait encore là deux jeunes filles appelées Edmundson. Au moment où elles allaient partir pour la Nouvelle-Orléans, leur sœur aînée vint trouver le misérable qui était devenu leur maître, et le supplia, au nom de Dieu, d'épargner ses victimes. Il se moqua d'elle, et lui dit qu'elles auraient de beaux meubles et de belles robes. — Oui, dit-elle, c'est très-bien pour cette vie, mais, dans l'autre, que deviendront-elles ? Elles allèrent à la Nouvelle-Orléans; mais, plus tard, elles furent rachetées à un prix énorme, et ramenées dans leur pays. » Dira-t-on, après cela, que l'histoire de Cassy et d'Emmeline manque de réalité ?

La justice oblige aussi l'auteur à déclarer que la générosité et la noblesse d'âme de Saint-Clare ne sont pas non plus sans exemple. L'anecdote sui-

vante le prouvera. Il y a quelques années, un jeune gentleman du Sud se trouvait à Cincinnati, avec un esclave favori, attaché depuis l'enfance à son service personnel. Le jeune nègre profita de l'occasion pour recouvrer sa liberté, et se réfugia chez un quaker qui s'était déjà fait connaître par des affaires semblables. Le propriétaire fut irrité au dernier point. Il avait toujours traité son esclave avec tant d'indulgence, et il était tellement convaincu de son attachement, qu'à son compte la séduction avait pu seule déterminer la révolte du fugitif. Il alla chez le quaker, et y arriva fort en colère. Mais il avait une si belle âme, que les représentations et les argumentations du quaker l'eurent bientôt apaisé. Il y avait un côté de la question qu'il n'avait jamais envisagé. Aussi finit-il par dire au quaker que si son esclave lui affirmait en face son désir d'être libre, il l'affranchirait sur-le-champ. On leur procura donc une entrevue. Nathan comparut devant son maître, qui lui demanda s'il lui avait jamais donné aucune raison de se plaindre.

— Non, maître, dit Nathan. Vous avez toujours été bon pour moi.

— Eh bien, pourquoi m'avez-vous quitté?

— Maître peut mourir, et, en ce cas, que deviendrais-je?... J'aime bien mieux être libre.

Le jeune homme réfléchit un moment, puis il reprit :

— Nathan, je crois qu'à votre place je serais tout à fait de votre avis. Vous êtes libre.

Il rédigea aussitôt l'acte d'émancipation, confia au quaker une somme d'argent dont l'emploi judicieux devait assurer les premiers pas de son affranchi dans le monde, et laissa à celui-ci une lettre pleine d'affection et de bons conseils. L'auteur a eu cette lettre entre les mains pendant quelque temps. Elle croit avoir rendu justice à la noblesse, à la générosité, à l'humanité, qui caractérisent souvent les habitants du Sud. De pareils exemples nous empêchent de désespérer de notre espèce. Mais, — elle le demande à quiconque connaît le monde, — ces caractères-là sont-ils communs?

Elle a évité longtemps toute lecture, toute discussion qui eût trait à l'esclavage. Ce sujet lui paraissait trop pénible à étudier. Elle espérait, d'ailleurs, que les progrès de la civilisation détruiraient enfin ce fléau. Mais, depuis l'acte législatif de 1850, quand elle a vu, surprise et consternée, un peuple chrétien, un peuple qui se pique d'humanité, déclarer que le devoir des bons citoyens était de rendre à la servitude les esclaves fugitifs; quand elle a vu de

tous côtés, dans les états du Nord, des hommes, d'ailleurs estimables et compatissants, délibérer sur le point de savoir quel pouvait être, en pareil cas, le devoir d'un chrétien, elle a dû se dire : « Ces hommes, ces chrétiens, ne savent pas ce que c'est que l'esclavage; s'ils le savaient, ils n'auraient jamais ouvert une semblable discussion. » De là lui est venue l'idée d'en tracer, sous une forme dramatique, un réel et vivant tableau. Elle s'est efforcée d'en peindre le bon et le mauvais côté d'une manière impartiale. Peut-être a-t-elle en effet réussi à montrer le bien; mais le mal!... Qu'elle est loin encore d'avoir révélé tout ce que recèle cette vallée d'ombre et de mort!

O vous, habitants du Sud dont le cœur est noble et généreux, dont la vertu, la magnanimité, la pureté d'intentions grandissent par les obstacles mêmes qu'elles rencontrent, c'est à vous que j'en appelle. N'avez-vous pas reconnu, dans le secret de vos cœurs et de vos conversations intimes, que ce fatal régime renferme bien plus de calamités qu'elle n'en a décrites, plus que personne n'en pourrait décrire? Et comment en serait-il autrement? L'homme est-il un être auquel on puisse confier un pouvoir sans limite, sans responsabilité? et le système de l'esclavage, en refusant à l'esclave le droit de déposer devant la justice, ne fait-il pas du maître un despote irresponsable? Peut-on ne pas voir tout ce qu'il en doit résulter dans la pratique? S'il y a, — et nous l'admettons, — s'il y a pour vous, hommes de cœur, un sentiment public d'honneur, de justice et d'humanité, n'en existe-t-il pas un tout contraire pour les scélérats, pour les êtres brutaux et dégradés? Le scélérat, l'être brutal et dégradé, ne peut-il pas avoir autant d'esclaves que l'homme le meilleur et le plus vertueux? Y a-t-il un coin du monde où les esprits élevés, les cœurs justes et honnêtes, soient en majorité?

La loi américaine, aujourd'hui, met la traite des nègres au niveau de la piraterie. Mais l'existence de l'esclavage sur la terre américaine a pour conséquence inévitable une traite de nègres pratiquée aussi régulièrement que le fut jamais celle de la côte d'Afrique. Qui pourrait dire toutes les souffrances, toutes les horreurs qu'elle a produites?

L'auteur n'a tracé qu'une faible esquisse, un pâle tableau des douleurs qui, en ce moment même, déchirent des milliers de cœurs, bouleversent des milliers de familles, et poussent une race sensible autant qu'opprimée au dernier degré du désespoir. On a vu des mères, exaspérées par cet horrible trafic, tuer leurs enfants, et chercher elles-mêmes dans la mort un refuge

contre des maux plus affreux que la mort. Aucune fiction tragique ne saurait égaler l'horreur de ce qui se passe, tous les jours et à toute heure, sur nos rivages, à l'ombre des lois américaines, à l'ombre de la croix du Christ.

Hommes et femmes de l'Amérique, est-ce là une chose que l'on puisse traiter légèrement, que l'on puisse excuser ou passer sous silence? Fermiers du Massachusets, du New-Hampshire, du Vermont, du Connecticut, qui, par une soirée d'hiver, lisez ce livre au coin du feu, — marins et armateurs du Maine, au cœur généreux et énergique, — est-ce là une chose que votre inertie doive encourager? Braves citoyens de New-York, fermiers du riche et joyeux Ohio, et vous, habitants des vastes prairies de l'Ouest, répondez-moi : est-ce là une chose que vous puissiez soutenir? Vous aussi, mères américaines, vous qui avez appris, près du berceau de vos enfants, à aimer les êtres humains, à souffrir de leurs souffrances, par l'affection sainte que vous avez pour votre enfant, par la joie que vous inspirent sa beauté et son innocence, par la tendresse avec laquelle vous guidez ses premiers pas dans la vie, par vos sollicitudes pour son éducation, par les prières qui s'échappent de votre cœur pour le bonheur éternel de son âme, je vous en conjure, ayez pitié de la mère qui a les mêmes sentiments que vous, et qui n'a pas, comme vous, le droit de protéger, de guider, d'élever le fruit de ses entrailles! Par cette heure terrible où vous avez vu votre enfant à l'agonie, par ces yeux éteints que vous ne pouvez oublier, par ces derniers cris qui brisèrent votre cœur alors que vous ne pouviez ni soulager ni sauver, par le spectacle désolant de ce berceau vide, de cette chambre silencieuse, je vous en supplie, ayez pitié de ces mères à qui le commerce des esclaves arrache sans cesse leurs enfants! Dites, mères américaines, est-ce là une chose qu'on puisse approuver, ou défendre, ou passer sous silence?

Direz-vous que, dans les États sans esclaves, dans les libres États du Nord, on n'a rien à voir à cela? que l'on n'y peut rien? — Plût à Dieu que cela fût vrai! Mais non : dans les États du Nord, on a défendu, encouragé ces excès; on y a pris part; et, aux yeux de Dieu, le crime y a été plus grand que dans les États du Sud, car on n'y a pas l'excuse de l'éducation et de la coutume.

Si les mères des États libres avaient eu, au temps passé, les sentiments qu'elles devaient avoir, leurs fils n'auraient pas eu d'esclaves, ils n'auraient point passé généralement pour les plus durs de tous les maîtres, ils n'auraient point contribué à propager l'esclavage dans notre république; comme monnaie courante, ils ne prendraient pas en payement, dans leurs transactions

commerciales, des corps et des âmes, et c'est ce qu'ils font tous les jours. On voit des marchands, dans les villes du Nord, posséder temporairement des milliers d'esclaves et les revendre. Le crime pèse-t-il donc exclusivement sur le Sud?

Les hommes du Nord, les chrétiens du Nord, ont mieux à faire que d'accuser leurs frères du Sud : ils ont à sonder leur propre conscience.

Mais que peut un individu? C'est une question que chaque individu peut résoudre lui-même. Il y a une chose que chaque individu peut faire, c'est d'examiner si ses propres sentiments sont conformes à la justice. Tout être humain vit au milieu d'une atmosphère de sympathie qui réagit sur ce qui l'entoure. Tout homme ou toute femme qui a un sentiment juste et suffisamment énergique des grands intérêts de l'humanité est, par cela seul, utile à la race humaine. Sachez donc, à propos de l'esclavage, où vous portent vos sympathies. Leur direction est-elle d'accord avec les principes du Christ? ou bien vous êtes-vous laissé égarer et pervertir par les sophismes de la politique mondaine?

Chrétiens du Nord! allons plus loin; une autre chose encore dépend de vous: vous pouvez prier. Croyez-vous à la prière, ou n'est-elle plus pour vous qu'une vague tradition apostolique? Vous priez pour les païens qui sont loin de vous: priez aussi pour les païens qui sont chez vous; priez pour ces chrétiens en détresse dont l'amélioration religieuse est abandonnée à toutes les chances du commerce, et qui, trop souvent, ne peuvent rester fidèles à la morale du christianisme, à moins qu'ils n'aient reçu d'en haut la force et l'intrépidité qui font les martyrs.

Un mot encore. Sur les frontières de nos États libres, on voit arriver sans cesse de pauvres familles dispersées ou ce qui reste de leurs débris. Ce sont des hommes, ce sont des femmes, échappés, par un miracle de la Providence, du gouffre de l'esclavage. Ils sont ignorants, et bien souvent leur âme a été dépravée par ce système qui bouleverse tous les principes du christianisme et de la morale. Ils viennent chercher parmi vous un refuge. Ils vous demandent de l'instruction et une éducation chrétienne.

Que devez-vous, chrétiens, à ces infortunés? — Tout chrétien d'Amérique ne doit-il pas à la race africaine quelques efforts, au moins, dans le but de réparer les maux que l'Amérique lui a infligés? — Leur fermerez-vous la porte de vos églises et de vos écoles? Les gouvernements interviendront-ils pour les chasser? L'Église du Christ entendra-t-elle en silence les injures qu'on leur adresse? Se détournera-t-elle devant la main désespérée qu'ils lui tendent?

Encouragera-t-elle, par son inaction, cette barbarie qui voudrait la repousser de notre territoire? S'il en doit être ainsi, ce sera un lamentable spectacle; s'il en doit être ainsi, que notre pays tremble, car le sort des nations est entre les mains du Dieu de pitié, de miséricorde et d'amour.

Direz-vous : Nous n'avons pas besoin d'eux ici; qu'ils aillent en Afrique?

Que la Providence divine leur ait ménagé un refuge en Afrique, c'est là certainement un grand fait; mais ce n'est pas une raison pour que l'Église du Christ se dispense, envers cette race proscrite, de remplir les devoirs que la religion lui impose.

Peupler Liberia d'êtres ignorants, inexpérimentés, à moitié barbares, portant encore l'empreinte des fers qu'ils viennent de briser, ne servirait qu'à prolonger, pendant des siècles, la période de luttes que doit nécessairement traverser toute institution nouvelle. Que l'Église du Nord accueille ces malheureux avec l'esprit du Christ; qu'elle les admette dans nos écoles, qu'elle leur fasse part de tous les avantages qu'offre à l'éducation une république chrétienne, jusqu'à ce qu'ils soient parvenus à une certaine maturité morale et intellectuelle; on les aidera plus tard à se transporter sur ces rivages où ils pourront mettre en pratique les leçons qu'ils auront reçues parmi nous.

Il y a dans le Nord une société, comparativement trop restreinte, d'hommes qui ont déjà fait cela. Qu'en est-il résulté? Que nous avons vu plus d'un esclave affranchi s'instruire, et arriver promptement à la réputation et à la fortune. Nous avons vu se développer parmi eux des talents certainement remarquables, si l'on a égard aux circonstances; nous avons été témoins de traits vraiment touchants d'honnêteté, de bonté, de tendresse de cœur. Plusieurs ont fait, sous nos yeux, pour racheter un frère ou un ami, des efforts extraordinaires, et qui prouvaient une abnégation héroïque. Si l'on tient compte des influences sous lesquelles ils sont nés, tout cela n'est-il pas surprenant?

L'auteur a vécu longtemps sur la frontière des États à esclaves; elle a donc eu mille occasions d'observer les affranchis. Elle en a eu plusieurs pour domestiques; et souvent, faute d'avoir pu les faire admettre à une autre école, elle les a fait participer à l'instruction qu'elle donnait à ses enfants. D'ailleurs le témoignage des missionnaires du Canada, qui s'occupent spécialement des esclaves fugitifs, est d'accord avec sa propre expérience, et lui a donné l'idée la plus encourageante des aptitudes naturelles à cette race.

Le premier désir qu'exprime l'esclave émancipé, c'est généralement celui de

s'instruire. Pour l'éducation de leurs enfants, ils sont prêts à tout donner, à tout faire. Si l'auteur s'en rapporte à ses observations personnelles, corroborées par le témoignage d'hommes qui se sont consacrés à leur enseignement, ils sont très-intelligents et apprennent vite. Cela, d'ailleurs, est surabondamment prouvé par les résultats obtenus dans les écoles que des gens de bien ont fondées pour eux à Cincinnati.

Voici quelques détails relatifs à des esclaves émancipés qui habitent maintenant Cincinnati. Ils sont attestés par le docteur C. E. Stowe, qui fut professeur au séminaire de Lane (Ohio). On verra par là jusqu'où peuvent arriver les hommes de cette race, même sans secours et sans aucun encouragement particulier. Nous ne désignerons ces anciens esclaves que par des initiales.

B...—Ébéniste.—Habite la ville depuis vingt ans;—est riche de dix mille dollars, qu'il a gagnés lui-même; — appartient à l'église Baptiste.

C..., entièrement noir. — Volé en Afrique, et vendu à la Nouvelle-Orléans; —libre depuis quinze ans;— s'est racheté lui-même au prix de six cents dollars; — cultivateur; — possède plusieurs fermes dans l'Indiana; — presbytérien; — a gagné une fortune de quinze ou vingt mille dollars.

K..., entièrement noir. — spéculant sur les immeubles; — trente mille dollars; — quarante ans environ; — libre depuis six ans; — a payé dix-huit cents dollars pour racheter sa famille; — membre de l'église Baptiste; — a reçu de son maître un legs qu'il a fait valoir avec intelligence, et fort accru.

G..., entièrement noir. — Marchand de charbon; — trente ans environ; — possède dix-huit mille dollars; — a payé deux fois sa rançon, ayant été une fois dépouillé par fraude de seize cents dollars; — a gagné tout ce qu'il a par son travail, en grande partie quand il était esclave : il payait une rente à son maître, et travaillait pour son compte. — Bel homme, à l'air distingué.

W..., griffe. — Barbier et domestique; — originaire du Kentucky; — libre depuis dix-neuf ans; — a donné, pour sa rançon et celle de sa famille, plus de trois mille dollars; — riche de vingt mille dollars qu'il a gagnés; — diacre dans l'église Baptiste.

G. D..., griffe. — Blanchisseur; — venu du Kentucky; — libre depuis neuf ans; — a donné quinze cents dollars pour lui et sa famille; — mort récemment, à soixante ans; — a laissé six mille dollars.

Le professeur Stowe ajoute qu'il a eu des rapports avec eux tous, G...

excepté, et qu'il n'avance rien qui n'ait été à sa connaissance personnelle.

L'auteur se rappelle très-distinctement une femme de couleur, assez âgée, qui était employée comme blanchisseuse dans la famille de son père. Sa fille épousa un esclave. Cette jeune femme était remarquable par son intelligence et son activité. A force de travail, d'économie et de privations, elle mit de côté, pour le rachat de son mari, neuf cents dollars, qu'elle déposait au fur et à mesure entre les mains du maître de celui-ci. Elle n'avait plus que cent dollars à amasser quand son mari vint à mourir... On ne lui rendit rien.

Nous pourrions citer bien d'autres faits encore, qui montreraient l'abnégation, l'énergie, la patience, l'honnêteté, dont l'esclave fait preuve lorsqu'il est devenu libre.

Et qu'on n'oublie pas que ces hommes, qui ont si courageusement conquis une position sociale, et, relativement à leur point de départ, la richesse, ont eu a lutter contre des obstacles de toute espèce. D'après la loi de l'Ohio, l'homme de couleur ne peut voter : jusqu'à ces dernières années, on lui a refusé le droit de témoigner contre un blanc devant la justice. L'Ohio n'est pas le seul État où l'on puisse citer de pareils exemples. Dans toutes les parties de l'Union, nous voyons des hommes, sortis d'esclavage la veille, qui, avec une énergie admirable, ont fait eux-mêmes leur éducation, et se sont élevés jusqu'à des positions honorées. Pennington parmi les membres du clergé, Douglas et Ward parmi les publicistes, en sont des exemples bien connus.

Puisque cette race persécutée, malgré tant d'obstacles et tant de sujets de découragement, a pu obtenir de tels résultats, que ne ferait-elle pas si l'Église chrétienne agissait envers elle selon l'esprit du Seigneur?

Nous sommes à une époque où toutes les nations sont ébranlées et s'agitent convulsivement. Loin de nous, une influence mystérieuse soulève le monde. L'Amérique n'a-t-elle rien à craindre? Tout peuple qui tolère une grande injustice porte dans son sein le germe de ces terribles convulsions.

Pourquoi, chez toutes les nations et dans toutes les langues, ces voix gémissantes qui appellent à grands cris la liberté, l'égalité?

O Église du Christ! comprends ces signes des temps! Qu'est-ce que cette puissance mystérieuse, sinon l'esprit de Celui dont le règne arrive, et dont la volonté sera faite sur la terre comme dans le ciel?

Où chercher un asile quand ce jour sera venu? « Ce jour sera brûlant comme une fournaise. Il apparaîtra pour témoigner contre ceux qui rognent à l'ouvrier

son salaire, qui dépouillent la veuve et l'orphelin, qui foulent aux pieds les droits de l'étranger. Il brisera l'oppresseur. »

Ces paroles terribles ne s'adressent-elles pas à une nation chargée d'une iniquité aussi révoltante que l'esclavage? Chrétiens! quand vous demandez au Christ que son règne arrive, oubliez-vous que, dans toutes les prophéties, le jour de la vengeance ne fait qu'un avec le jour de la rédemption?

Un jour de grâce nous est encore accordé. Le Nord et le Sud sont également criminels devant Dieu, et l'Église chrétienne a un compte terrible à rendre. Ce n'est pas en nous concertant pour protéger l'injustice et la barbarie, ce n'est pas en formant un fonds commun d'iniquité, que nous sauverons l'Union américaine : c'est en ouvrant nos cœurs au repentir, à la justice, à la pitié. Car la loi qui fait descendre la meule au fond de l'Océan n'est pas plus inflexible que celle qui fait tomber, sur les nations coupables d'injustice et de cruauté, la colère du Dieu tout-puissant!

FIN.

POÉSIES DES NOIRS.

I. — CHANTS DES NOIRS D'AFRIQUE.

Parmi les poésies composées par des nègres libres, l'une des plus gracieuses et des plus touchantes que l'on connaisse est assurément l'improvisation que Mungo-Park (voyageur écossais, mort au commencement de ce siècle) entendit chanter dans une pauvre cabane de la Nigritie centrale.

Près de Ségo, dit ce voyageur, je fus obligé de m'asseoir au pied d'un arbre sans avoir rien à manger. Vers le soir, une femme revenant des travaux de la campagne s'arrêta pour m'observer, et, remarquant mon air fatigué, elle s'informa de ma situation. Je l'en instruisis en peu de mots; alors elle prit la bride de mon cheval que j'avais déjà dessellé, et d'un air de bonté me dit de la suivre. Elle me conduisit dans sa hutte, alluma une lampe, étendit une natte, m'engagea à me coucher, et sortit. Elle revint bientôt avec un poisson dans la main, le fit griller légèrement sur des cendres, et me le donna à manger. Après avoir ainsi accompli les devoirs de l'hospitalité, ma respectable hôtesse me montra la natte du doigt et me dit que je pouvais dormir là en toute sécurité; puis, s'adressant aux pauvres femmes de sa famille qui étaient venues et me regardaient avec étonnement, elle leur dit de prendre leur ouvrage habituel, qui consistait à filer du coton. Elles se livrèrent à cette tâche une partie de la nuit; elles entremêlaient leur travail de chansons : une jeune fille chantait seule, et de temps en temps ses compagnes joignaient leurs voix à la sienne en forme de chœur. Je remarquai un chant qu'elles improvisèrent et dont j'étais moi-même le sujet. Ce chant était modulé sur un air doux et plaintif; j'en ai retenu quelques paroles dont voici la traduction littérale :

LA JEUNE FILLE.

Le vent mugit dans les airs ;
La pluie tombe à flots précipités ;

Le pauvre homme blanc, faible et abattu,
Est venu s'asseoir sous notre palmier.
Hélas! il n'a point de mère pour lui présenter du lait,
Point d'épouse pour lui moudre son grain.

LE CHŒUR.

Hélas! prenons pitié du pauvre homme blanc!
Il n'a point de mère pour lui présenter du lait,
Point d'épouse pour lui moudre son grain.

Le major Denham raconte que, pendant son expédition dans le Mandara, une jeune négresse vint s'asseoir près de sa tente; elle était à peine vêtue, mais son visage était caché par un voile bleu foncé. Elle lui dit, en langage rhythmé :

Que ce jour soit heureux pour toi! Ton amie t'a apporté du lait; tu lui as donné hier quelque chose de si joli qu'elle ne l'a pas oublié. Oh! comme ses yeux sont malades de voir tout ce que tu as dans cette maison de bois (c'était un coffre). Nous n'avons plus peur; nous savons que tu es bon. Nos yeux, qui auparavant ne pouvaient pas te regarder, maintenant te cherchent toujours. On nous disait d'abord de nous garder de toi, parce que tu étais méchant, très-méchant; mais nous savons le contraire; combien nous sommes peinées que tu sois blanc!

Le même voyageur cite un chant improvisé par un guerrier :

L'homme chrétien arrive; c'est notre ami et celui du cheikh. Quand l'homme blanc entendra mes chants, il me donnera un beau *tobé* tout neuf.

L'homme chrétien est tout blanc; il a des piastres bien blanches; Kanouri viendra, comme lui, pour être l'ami de l'homme noir.

Vois le Felatah, comme il court; Barca-Gana brandit sa lance; l'homme blanc a un fusil à deux bouches; voilà ce qui cause la terreur du Felatah!

Le capitaine Clapperton fut accueilli, dans le Soudan, par deux *bardes* noirs qui chantaient :

Donnez, au point du jour, de la viande aux hyènes. — Oh! la forte lance!
La lance du sultan est la plus forte. — Oh! la forte lance!
Je te vois maintenant : je ne désire pas en voir d'autres! — Oh! la forte lance!
Mon cheval est aussi grand qu'une haute muraille. — Oh! la forte lance!
Il combattra contre dix; il ne craint rien. — Oh! la forte lance!
Il en a tué dix; leurs fusils sont encore à terre. — Oh! la forte lance!
L'éléphant de la forêt m'apporte ce dont j'ai besoin. — Oh! la forte lance!

Soyez braves! soyez braves, amis et concitoyens. — Oh! la forte lance!
Dieu est grand; j'étais courageux comme une bête de proie. — Oh! la forte lance!
Dieu est grand; ceux que je désirais sont arrivés. — Oh! la forte lance!

Au Ouaday, lorsque les guerriers vont au combat, ils entonnent le chant suivant :

LE CHEF. Ohé! ohé!
LES SOLDATS. Allons! allons!
LE CHEF. La poussière des combats s'élève du côté de l'orient.
LES SOLDATS. Demandez au buffle (au brave) comment est l'éclat de son casque.
LE CHEF. Le buffle est au milieu de ses cavaliers.
LES SOLDATS. La honte! cavaliers, craignez la honte!
LE CHEF. Le buffle cherchera son pareil dans la mêlée!

Ce chœur, chanté à l'unisson par toute une armée qui brandit ses armes, produit une émotion extraordinaire.

Voici un hymne composé par Sicana, chef cafre, converti au christianisme. L'original, en langue cafre, est encore chanté, sur un air lent et monotone, dans les déserts de l'Afrique méridionale.

Souverain protecteur, Dieu d'amour, toi qui guides les étoiles du firmament, créateur, seul bon, seul sage, Dieu éternel, vers toi s'élèvent nos prières. Toi qui nous as donné la vie, toi dont le trône est au ciel, sois notre roc de refuge, de salut et d'amour. Sois notre bouclier fidèle, notre sûr rempart, notre chef. Nous t'invoquons, Dieu plein de pitié, qui rends la lumière aux aveugles. Nous supplions le doux agneau, dont le sang a coulé pour nous, dont les pieds et les mains ont été percés pour racheter les crimes des hommes! Souverain protecteur, Dieu d'amour, vers toi s'élèvent nos prières!

II. — RIMES, PROVERBES, COUPLETS DE NOIRS ESCLAVES.

Les noirs de nos colonies n'ont point de ces chants fiers ou gracieux que leurs frères d'Afrique trouvent dans la liberté de leur vie sauvage; l'asservissement moral où ils ont été tenus si longtemps semble avoir fait d'eux de

véritables enfants. Pendant les travaux du jour, ils ne songent guère qu'aux amusements futurs de la danse au son du tambourin. Leur muse est donc surtout une muse bouffe. Elle aime à broder, sur une phrase musicale, deux, trois ou au plus quatre petits vers, sans prosodie bien arrêtée et sans rime bien sévère. Le premier sujet venu en fait les frais : mouche qui vole, caillou qui roule, allumette qui flamble, ridicule qui passe, — le ridicule surtout. Ecoutez-la dans ce patois créole, si naïf et si câlin.

To cé chandelle, mon cé papillon.

[Tu es la chandelle, je suis le papillon.]

Toute mangé bon pou mangé,
Toute parol pas bon pou di.

[Tout manger est bon à manger, toute parole n'est pas bonne à dire.]

Toute bois
C'est bois,
Mais mapou
Pas cajou.

[Tout bois est bois, mais le *mapou* (bois sans valeur) n'est pas l'acajou.]

Capaud pas gagné chimise :
Ous vlé li poté calçon?

[Le crapaud n'a pas de chemise (le nécessaire); et vous voulez qu'il porte caleçon (le superflu)!]

Lèpe dit aime ous
Pendant li ronge daite ous.

[La lèpre dit qu'elle vous aime, c'est pour vous ronger les doigts.]

Avant traversé riviai,
Pas juré maman caïman.

[Quand vous devez traverser la rivière, n'insultez pas la mère du caïman.]

Zefs pas doite entrer
Nen calenda rocher.

[Les œufs ne doivent pas entrer dans la danse des pierres.]

C'est soulié connaît
Si bas tini trou.

[C'est le soulier qui sait si le bas a des trous.]

Coulève qui vlé vive
Li pas promené n'en gan chimin.
Si ous pas vlé gagné piee
Pas badiné avec chien.

[Couleuvre qui voulez vivre, ne vous promenez pas sur le grand chemin; si vous ne voulez pas gagner des puces, ne badinez pas avec le chien.]

Les couplets suivants sont de M. l'Hérisson, que l'on a surnommé le Béranger d'Haïti :

Grand'maman moïn dit : Nan Guinée,
Grand mouché rassemblé youn jour
Toute pêpe li contré nan tournée,
Et pis li parlé sans détour :
« Quand zôt allez foncer nan raque,
Connain coûment grand moune agi :
Badinez ben avec macaque,
Mais na pas mangnié queue à li. »

[Ma grand'mère m'a dit : En Guinée, le roi rassembla un jour tout le peuple qu'il avait rencontré dans sa tournée, et là, lui parlant sans détour : « Quand vous vous trouverez engagés dans quelque bagarre, sachez comment les gens habiles se conduisent : badinez avec le macaque (espèce de singe), mais ne lui tirez pas la queue. »]

Partant de là, le roi de Guinée évoque à l'appui de sa thèse les souvenirs un peu mêlés de Télémaque, de l'empereur Dessalines, de l'empereur Napoléon, voire du roi Charles X, précipités l'un dans la mer, les autres du trône, pour avoir tour à tour poussé à bout le macaque des bons conseils, de la docilité populaire, de la gloire, de l'esprit libéral. La chanson finit par ce couplet qui renferme un trait d'observation locale :

Grand'mam moïn dit moïn bon qui chose,
Lô li prend bon coup malavoume.
Li dit moïn con ça : « Monrose,
Nan tout' grand z'affaires faut dit : Houme! »

Mon peut-on flanqué moïn youn claque,
Ou pitôt terminer ainsi :
Badinez ben avec macaque,
Mais na pas mangnié queue à li.

[Grand'maman m'a dit encore une bonne chose, au jour qu'elle avait bu un bon coup. Elle m'a dit comme ça : « Monrose, dans toute grosse affaire, il faut dire : Hum! » Mais comme je pourrais moi-même attraper une taloche, il vaut mieux terminer ainsi : Badinez avec le macaque, mais ne lui tirez pas la queue.]

Il ne faut pas croire cependant que la poésie haïtienne soit incapable de le prendre sur un plus haut ton. Les historiens du pays racontent que, dans la nuit où furent concertées les vêpres noires de 1791, à la lueur de grands brasiers autour desquels tournaient des rondes magiques, au son lugubre des tambourins et des lambis, alternant avec les mugissements des taureaux immolés, le chef nègre Boukmann jeta d'inspiration à sa bande incendiaire ces sauvages alexandrins :

Bon Dié qui fait soleil, qui clairé nous en haut,
Qui soulévé la mer, qui fait grondé l'orage;
Bon Dié la, zot tendé? caché dans youn nuage,
Est là ligadé nous, li vouai tout ça blancs fait!
Bon Dié blancs mandé crime, et part nous vlé bienfêts;
Mais Dié la qui si bon ordonnin nous vengeance;
Li va conduit bras nous, li ba nous assistance.
Jetté portrait Dié blancs qui soif dlo dans gié nous,
Couté la liberté li parlé cœur nous tous.

[Le bon Dieu qui a fait le soleil qui éclaire d'en haut, qui soulève la mer et fait gronder l'orage; le bon Dieu, entendez-vous, caché dans un nuage, est là qui nous regarde et voit ce que font les blancs. Le bon Dieu des blancs commande le crime, et le nôtre les bienfaits! Mais ce Dieu si bon nous ordonne aujourd'hui la vengeance. Jetez le portrait du Dieu des blancs qui nous fait venir de l'eau dans les yeux. Écoutez la liberté qui parle au cœur de nous tous!]

III. — POÉSIES DE NÈGRES CIVILISÉS PAR LES BLANCS.

Phillis, négresse, volée en Afrique à l'âge de sept ans, fut achetée en 1761 par un riche négociant de Boston, M. Wheatley. Des mœurs aimables, une sensibilité exquise et des talents précoces la firent bientôt chérir dans la famille de son maître. Aussi la dispensa-t-on non-seulement des travaux pénibles réservés aux esclaves, mais encore des soins du ménage. Passionnée pour la lecture, et spécialement pour celle de la Bible, elle apprit rapidement le latin. En 1772, à dix-neuf ans, elle publia un petit volume de poésies, qui renferme trente-neuf pièces en anglais; elles ont eu plusieurs éditions en Angleterre et aux États-Unis. Affranchie, elle épousa un nègre qui étudiait de son côté, et qui, de marchand épicier, devint un avocat habile sous le nom du docteur Peter.

Parmi les pièces de vers de Phillis, nous avons surtout remarqué les deux suivantes :

Sur la mort d'un enfant.

Le plaisir couronné de fleurs ne vient plus embellir nos moments; l'espérance n'ouvre plus l'avenir pour nous caresser par des illusions enchanteresses; nous ne verrons plus ce visage enfantin sur lequel les Grâces avaient profusément répandu leurs faveurs : de tous les yeux s'échappent des larmes; les gémissements sont l'écho des gémissements, les sanglots répondent aux sanglots.

Inexorable Mort, la maladie, ta messagère, en lui décochant le trait fatal, a percé tous les cœurs et les a inondés d'amertume; ton pouvoir irrésistible a précipité son heure dernière. Quoi! sans être émue, tu fermes ses yeux rayonnants; sa beauté naïve, sa tendre innocence, n'ont pu suspendre tes coups ni fléchir ta rigueur! Un crêpe funèbre couvre celui qui naguère nous charmait par son sourire gracieux, par la gentillesse de ses mouvements.

« Où s'est enfui mon bien-aimé James? s'écrie le père. Quand son âme voltige dans les airs, anges consolateurs, indiquez-moi le lieu de son passage. »

Il me semble qu'alors, du haut de l'empyrée, s'incline un chérubin à la face sereine, qui lui répond : « Ton fils habite la région céleste, essuie tes pleurs, et prépare-toi à le suivre. » Que cet espoir amortisse tes douleurs et change tes complaintes en cris d'allégresse. Sur l'aile de la Foi élève ton âme à la voûte du firmament, où, mêlant sa

voix à la voix des purs esprits, cet enfant fait retentir les cieux de concerts inspirés par le bonheur. Cesse d'accuser le régulateur des mondes ; interdis à ton âme des murmures désormais coupables ; converse avec la Mort comme avec une amie, puisqu'elle l'a conduit au port de la félicité ; résigne-toi à l'ordre de Dieu : il reprend un trésor que tu croyais ta propriété et dont tu n'étais que le dépositaire. A ton tribunal oserais-tu citer la sagesse éternelle?

Au comte de Dartmouth.

Salut, heureux jour où, brillante comme l'aurore, la Liberté sourit à la Nouvelle-Angleterre... Longtemps exilée des régions boréales, elle revient embellir nos climats. A l'aspect de la déesse si longtemps désirée, l'esprit de factions est terrassé, il expire. Tel, effrayé par la splendeur du jour, le hibou s'enfuit dans les antres solitaires pour y retrouver la nuit.

Amérique, ils seront enfin réparés ces torts, ils seront expiés ces outrages, l'objet de lugubres doléances. Ne redoute plus les chaînes forgées par la main de l'insolente tyrannie qui se promettait d'asservir cette contrée!

En lisant ces vers, Mylord, vous demanderez avec surprise d'où me vient cet amour de la liberté ; à quelle source j'ai puisé cette passion du bien général, apanage exclusif des âmes sensibles.

Hélas! au printemps de ma vie un destin cruel m'arracha des lieux fortunés qui m'avaient vue naître. Quelles douleurs, quelles angoisses auront torturé les auteurs de mes jours! Il était inaccessible à la pitié, il avait une âme de fer, le barbare qui ravit à un père son enfant chérie. Victime d'une telle férocité, pourrais-je ne pas supplier le ciel de soustraire tous les êtres aux caprices des tyrans?

. . . .

Juan Francisco, qui est aujourd'hui affranchi et habite la Havane, a composé des poésies lorsqu'il était esclave. Voici deux pièces de lui, insérées dans *l'Aquinanldo havanero,* sorte de keepsake, publié, en 1837, à la Havane. Nous en donnons la traduction littérale, sans pouvoir rendre la charmante douceur du texte.

Sonnet.

Quand je considère l'espace que j'ai parcouru
Depuis le commencement jusqu'à ce jour,
Je tremble, et je salue ma fortune,
Plus ému de terreur que de respect.

Je suis étonné de la lutte que j'ai pu soutenir
Contre un sort impie,
Si je puis ainsi appeler les combats
De ma malheureuse existence à partir du jour fatal où je suis né.

Il y a trente ans que je connus la terre,
Il y a trente ans que je répands des larmes,
Et que l'infortune m'assiége de tous côtés.

Mais qu'est-ce que la cruelle guerre
Que j'ai supportée en pleurant en vain,
Quand je la compare, ô Dieu! à celle qui m'attend?

A la ville de Matanzas, après une longue absence.

Autrefois, heureux champ,
De ton état inculte je fus témoin.
Le voyageur qui parcourait ton sol montueux
Y voyait s'agiter la vigne et le manglier.

En vain, depuis le vieux pont, je cherche
Tes mangles, tes raisins, et le toit de chaume
De la cabane abattue où le montagnard,
Pauvre et oisif, cacha son indigence.

Tout a disparu. Ta ville augmente;
Et forêts, broussailles, ombres champêtres,
S'enfuient loin des lieux habités.

Ce changement te remplit de joie;
Mais celui qui te laissa si sauvage
Te revoit aujourd'hui avec un cœur filial... et s'attriste!

Vers le milieu de l'année 1844, onze personnes furent condamnées à mort, à la Havane, comme coupables d'avoir voulu exciter une insurrection parmi les noirs de Cuba. Le chef du complot était un noir nommé Gabriel de la Concepcion Valdès, mais plus connu sous le nom de Placido ou le poëte de Cuba.

Suivant l'usage espagnol, les condamnés passèrent dans une chapelle tendue de noir les vingt-quatre heures qui précédèrent leur exécution. Lorsqu'ils en sortirent, Placido tenait un crucifix à la main; son aspect était calme,

et il récitait à haute voix des vers qu'il avait composés, comme notre André Chénier, pendant la dernière nuit passée dans sa prison.

Ces vers étaient écrits en pur castillan.

Prière à Dieu.

Être de bonté infinie, Dieu tout-puissant, c'est à vous que j'ai recours dans ma profonde douleur. Etendez vers moi votre bras secourable, dissipez les ténèbres dont m'entoure l'odieuse calomnie, écartez de mon front la marque infamante que le monde y voudrait imprimer !

Roi des rois, Dieu de mes ancêtres ! vous seul êtes mon défenseur ! Mais il peut tout, celui qui a donné la vie aux plantes, à la mer ses vagues sombres, au soleil ses flots éblouissants, au nord ses tempêtes glacées !

Vous pouvez tout. Tout s'éteint ou se ranime à votre voix sacrée. Hors de vous, Seigneur, tout n'est rien, tout s'engloutit dans l'insondable éternité. Le néant lui-même vous obéit, puisque vous avez tiré l'humanité de son sein.

Nul ne peut vous tromper, Dieu de clémence ; et puisque votre éternelle sagesse lit dans mon âme à travers mon corps grossier comme à travers la transparence de l'air, ne permettez pas que le mensonge perfide batte des mains en voyant l'innocence humiliée.

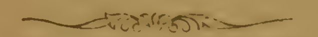
Mais s'il convient à vos desseins suprêmes que je périsse comme un coupable, si vous voulez que mon cadavre glacé serve de jouet à mes ennemis, retirez-moi l'existence, ô mon Dieu ! et que votre volonté sur moi soit accomplie !

Ces beaux vers ne touchèrent point ceux qui pouvaient faire grâce au poëte de Cuba. Rien n'arrêta la marche funèbre. Arrivé au lieu de l'exécution, Placido s'écria : « Adieu donc, ô monde ! puisqu'il n'y a pas de pitié pour moi ! Soldats, faites feu ! » A l'instant même, il tomba percé de cinq balles; mais il n'était pas mort. Un murmure d'horreur s'éleva parmi les assistants. Le malheureux, se soulevant et s'adressant aux soldats épouvantés : « Tirez ici, leur dit-il en montrant son cœur. » Deux coups de feu retentirent, et il retomba sans vie.

FIN DES POÉSIES DES NOIRS.

LA COLONIE DE LIBERIA

SUR LA COTE OCCIDENTALE DE L'AFRIQUE.



La pensée de renvoyer les noirs émancipés dans le pays de leurs ancêtres n'est pas nouvelle. Elle paraît avoir été inspirée par la prudence autant que par la philanthropie. Parmi les nègres libres qui habitent les États-Unis, il s'en rencontre beaucoup qui ne voient dans Liberia qu'un lieu d'exil : ils prétendent que l'Amérique est leur véritable patrie, et qu'on veut à tort les considérer comme Africains. « C'est en Amérique, disent-ils, que nos ancêtres ont vécu ; c'est ici que nous sommes nés : ici sont tous nos souvenirs, toutes nos affections, toutes nos espérances. Pourquoi nous envoyer sur la terre d'Afrique ? Nous ne la connaissons point ; aucun intérêt ne nous y appelle ! Vous-mêmes, citoyens des États-Unis, ne feriez-vous point les mêmes réponses à ceux qui voudraient vous envoyer en Angleterre ? Si, en remontant de génération en génération, on peut dire que nous sommes Africains d'origine, n'est-on pas fondé de même à dire de vous que vous êtes Européens d'origine. L'Amérique est notre patrie tout comme elle est la vôtre, et notre droit est d'y vivre libres comme vous ! »

On comprend que, dans de tels sentiments, les hommes de couleur américains regardent la colonie de Liberia avec quelque méfiance. Quoi qu'il en soit, cette colonie offre un spectacle qui doit intéresser à un haut degré tous ceux qui désirent l'émancipation définitive et pacifique de la race noire. Si la tentative de civilisation à Saint-Domingue a causé plus d'un découragement, celle de Liberia est de nature, au contraire, à relever toutes les espérances.

Le 23 décembre 1816, l'assemblée générale de la Virginie décida que « le pouvoir exécutif serait requis de s'entendre avec le président des États-Unis afin d'obtenir un territoire sur la côte d'Afrique, sur la côte septentrionale de l'océan Pacifique, ou dans toute autre contrée située hors des États-Unis, pour servir d'asile aux personnes de couleur actuellement libres et qui désireraient s'y rendre. » De semblables résolutions furent adoptées par les législatures de Maryland, de Tenessee et de Georgia.

Cette manifestation, pour ainsi dire officielle, du désir de coloniser hors d'Amérique les noirs libres, peut être considérée comme le point de départ décisif des efforts qui ont abouti, après des vicissitudes de toute espèce, à la fondation de la colonie libérienne.

On admet comme date de cette fondation l'anné 1821, parce qu'en effet, à cette époque seulement, on a triomphé définitivement des obstacles les plus sérieux.

Liberia. — Liberia est située dans la Guinée supérieure, sur la côte des Dents, à l'est du cap Mesurado ou Mont-Serado, par 6° 15′ latitude nord, et 12° 57′ longitude ouest.

Limites de la colonie. — En vertu de cessions obtenues à prix d'argent des indigènes, la république de Liberia étend son autorité depuis Manua, près de la rive de Gallinas ([1]), au nord-ouest, jusqu'à Grand-Sesters, à l'est, sur une profondeur moyenne de 65 kilomètres. La colonie de Liberia s'étend, à l'est de Grand-Sesters, jusqu'à la rive San-Pedro, sur une longueur d'environ 190 kilomètres; en tout environ 750 kilomètres.

La république est divisée en trois comtés : Mont-Serado, Grand-Bassa et Sinon.

Population. — La population des colons dans la république est estimée à environ 6,000 âmes, et la population indigène à 150 ou 200,000 âmes. Dans la colonie de Maryland, le nombre des colons est d'environ 900, et celui des indigènes de 100,000. Les habitants de toute cette région, quoique séparés en nombreuses petites tribus, indépendantes les unes des autres, et ne parlant pas le même langage, sont cependant unis, dans une certaine mesure, pour les questions d'intérêt général.

On trouve chez eux une frappante similitude de manières, de caractère et de superstitions. Les principales tribus, en allant du nord au sud, sont celles des Veys, des Deys, des Bassas, des Kroos, des Fishmen, des Nifous, enfin des Greybos. Les Kroos ou Crewmen, ainsi appelés parce qu'ils sont généralement employés sur les navires des blancs, appartiennent à la race la plus vigoureuse, la plus intelligente et la plus fidèle.

En général, ils sont groupés dans de petits villages disséminés le long de la côte, et jusqu'à une certaine distance dans l'intérieur. Chaque village, où se trouvent depuis 50 jusqu'à 2,000 âmes, est gouverné par un chef principal et par plusieurs chefs subordonnés dont la volonté a force de loi; mais ils sont obligés de se conformer aux coutumes, et, si l'on ose parler ainsi, à l'opinion publique.

Cette population indigène est encore à l'état demi-sauvage et en proie à d'absurdes superstitions; toutefois elle est loin de se montrer dépourvue d'intelligence. Il n'y a pas si longtemps que l'Europe se soumettait encore au jugement de Dieu, et l'on sait trop ce qu'il y a encore d'incroyable superstition et de honteuse ignorance à détruire au fond de plus d'une de nos provinces. Les Africains font preuve, en beaucoup de circonstances, d'un esprit très-perfectible. Les délibérations de leurs conseils sont conduites avec une habileté et surtout avec une dignité qui feraient honneur à plus d'une assemblée civilisée. Dans un jugement récent, pour crime capital commis dans le comté de Grand-Bassa, trois indigènes siégeaient parmi les jurés, et il n'est pas rare de rencontrer de respectables individus de cette classe, tenant du président de la république libérienne des commissions d'officiers de paix. Leurs enfants, admis dans les écoles des missionnaires, y font de rapides progrès, et l'on compte sur leur coopération pour répandre dans toute l'Afrique les bienfaits de la civilisation et de l'Évangile.

([1]) Les renseignements que nous donnons sont empruntés au rapport du révérend Gurley, imprimé en 1850, par ordre du sénat. A cette époque, les Libériens étaient en marché pour acheter le pays de Gallinas.

Les Libériens ont formé des traités avec plusieurs des tribus qui habitent l'intérieur des terres. Avec toutes, leurs relations ont toujours été pacifiques et amicales ; ils ont constamment refusé de prendre parti dans les guerres qu'elles se livrent entre elles, malgré les avantages qu'ils en auraient pu retirer. Grâce à leur influence, le commerce des esclaves n'existe plus sur toute cette côte ; la paix y a remplacé les guerres acharnées qui, depuis des siècles, répandaient la misère et la dévastation parmi les peuplades indigènes ; enfin le commerce et l'industrie leur ont ouvert de nouvelles sources de jouissances morales et matérielles.

Forme du gouvernement. — Le 26 juillet 1847, une convention nommée par tous les citoyens de Liberia a proclamé l'indépendance de la république et formulé une constitution analogue à celle des États-Unis. Le nouveau gouvernement a été presque aussitôt reconnu par la France et par l'Angleterre. Il se compose d'un sénat élu pour quatre ans, d'une chambre des représentants et d'un président élus pour deux ans. La liberté de la presse y est proclamée, ainsi que la liberté des cultes ; le jugement par jury est établi ; le commerce des esclaves et l'esclavage sont interdits ; enfin la constitution déclare que, l'amélioration des tribus indigènes et leur perfectionnement dans l'agriculture et dans les arts civilisés étant un des objets les plus chers au gouvernement, le président devra prendre toutes les mesures nécessaires pour y parvenir.

Relativement aux hommes de couleur qui sont à la tête de la république, le délégué du gouvernement américain, M. Gurney, s'exprime ainsi : « D'après mes observations personnelles, je puis dire quelle heureuse influence ont sur la conduite et sur l'esprit des autorités et du peuple de Liberia la liberté qui leur a toujours appartenu sur ces rivages, et la haute position d'indépendance nationale qu'ils viennent d'acquérir. Quelques-uns des hommes les plus distingués de la république ont été amenés en Afrique dans leur enfance, ont reçu toute leur éducation dans les écoles de Liberia, et portent dans leurs manières, dans leur conduite, et sur leur visage même, les signes d'un juste respect d'eux-mêmes, d'un louable empire sur leurs passions, d'un jugement mûr et bien discipliné.

» Le président de la république, M. Roberts, est un gentleman rempli de courage et de talents distingués. Ses manières sont simples, mais polies ; sa conduite privée est exemplaire, et toutes ses pensées, toute son énergie, sont dévouées aux grands intérêts de la communanté dont le bien-être lui a été confié par le discernement public. Le vice-président, le grand juge de la cour suprême, et les autres individus investis d'offices publics, paraissent tous intelligents, judicieux, préoccupés de remplir fidèlement les devoirs de leurs situations respectives, et profondément dévoués à la constitution et à l'amélioration de leur pays. Il y a peu de documents d'État qui surpassent en dignité de pensée et de langage l'adresse d'inauguration et les différents messages du président Roberts. Quand on a lu ces documents et ceux qui émanent des autres autorités libériennes, on ne peut conserver aucun doute sur l'aptitude de ce peuple à conduire habilement les grandes affaires de gouvernement. »

Revenu public. — Pendant les années qui ont précédé la déclaration d'indépendance,

le revenu du gouvernement provenait principalement d'un droit de 6 pour 100, *ad valorem,* établi sur les marchandises importées. Ce revenu s'élevait annuellement à cinquante ou soixante mille francs. Depuis l'adoption de la présente constitution, la législature a autorisé le secrétaire de la trésorerie à établir un monopole sur le tabac, la poudre, le sel, les armes à feu, etc., dans l'espoir d'augmenter le revenu public; mais il paraît que cette innovation n'a pas parfaitement réussi. Quoi qu'il en soit, on pense que les ressources de la république seront suffisantes pour balancer les dépenses ordinaires du gouvernement. Cependant, dans un état où tout est à créer, il restera nécessairement beaucoup d'objets d'utilité publique auxquels il ne sera pas possible de pourvoir immédiatement.

Forces navales et militaires. — A l'exception de ceux qui sont exemptés en vertu d'emplois religieux ou civils, tous les hommes de la république, depuis seize ans jusqu'à soixante, sont soumis au service militaire. On peut réunir ainsi environ mille cinq cents hommes bien armés, bien disciplinés, et qui sont exercés par des revues périodiques. En cas d'invasion, ils seraient assurément soutenus par un grand nombre d'indigènes. Quant à la marine militaire de la république, elle se compose d'un joli petit navire portant quatre canons, qui lui a été donné par le gouvernement anglais. Il sert principalement à assurer le payement des droits de douane et à faire observer la prohibition de la traite.

Administration de la justice. — La justice est rendue avec impartialité à tous les citoyens. La procédure usitée est la procédure américaine. Une cour suprême, des cours de comtés et des justices de paix, sont établies par la constitution.

Agriculture et commerce. — Le sol de Liberia est, en général, d'une grande fertilité. Si l'on y consacrait la science et le capital nécessaires, la culture du riz, du coton, du sucre et du café y serait aussi profitable qu'en aucune autre partie du monde. On peut en dire autant des plantes médicinales et des bois de teinture. Toutes les productions des tropiques y viennent abondamment, et l'on y cultive même avec succès nos graminées et nos plantes légumineuses.

Dans le comté de Mont-Serado, dont la capitale est Munrovia, il y a environ 3,000 civilisés, 5,500 Africains, parmi lesquels 150 communiants. Il existe 22 églises et 18 écoles où l'on reçoit 655 enfants civilisés, 225 indigènes. 5,000 acres de terre sont cultivées, et l'on en retire annuellement 300 boisseaux de froment, 8 ou 10,000 de riz, 15,000 de cassave, 10 de fèves, 2,100 de pommes de terre, 100 de pois, 2,000 livres de café, 50 de coton, 100 d'indigo, 100 de sucre, 20 de cire, 1,000 d'arrow-root, 100 gallons de vin de palmier, 2,000 peaux; enfin on y trouve 3,000 chèvres, 500 moutons, 300 porcs, quelques chevaux, et des volailles innombrables.

A Grand-Bassa, 1,500 émigrants cultivent environ 300 acres de terre. Leur principal produit consiste en 29,000 pieds de café. D'importants défrichements ont été faits également à Bassa-Cove, à Edina, à Baxley, à Greenville, à Rossville et à Readville. Cependant il faut reconnaître que, faute de capitaux, l'agriculture n'a pas fait tous les progrès que l'on pouvait espérer.

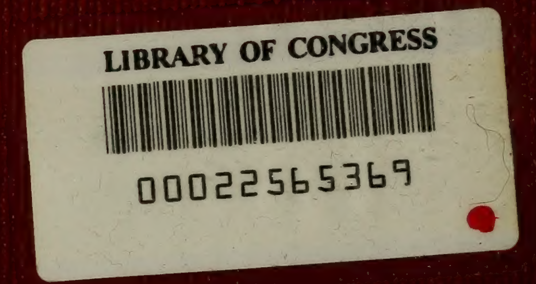
Jusqu'à présent, le commerce de la république est principalement restreint aux articles fournis par la population indigène, et qui proviennent des ressources naturelles du sol.

Tels sont : l'huile de palmier, dont le commerce peut prendre une extension considérable ; l'ivoire, l'écaille, la poudre d'or, etc. On estime à 2,800,000 francs la valeur des objets africains qui sont annuellement exportés. Les importations des États-Unis sont estimées à près de 800,000 francs.

« On a dit avec raison, fait observer M. P. Grolier, à qui nous devons les renseignements qui précèdent, qu'un des grands besoins du monde, c'est qu'il existe entre les tropiques un État puissant, libre, civilisé. Ce besoin a été senti à toutes les époques dont l'histoire garde le souvenir, et la république de Liberia peut être appelée à le satisfaire. Nulle position ne saurait être plus avantageuse au bien général de l'humanité. Tandis que la race blanche, la race caucasienne, expire misérablement sous les chaleurs du soleil tropical, la race noire y prospère et s'y multiplie. Cent cinquante millions de noirs, qui peuplent les profondeurs de l'Afrique, sont encore livrés à toutes les misères de l'état sauvage. Espérons que la république de Liberia sera l'origine d'un grand empire chrétien, d'où les arts et les sciences de la civilisation s'étendront graduellement vers le centre de l'Afrique. Les sociétés religieuses d'Amérique se disputent déjà, avec une noble émulation, ce champ nouveau pour la bonne nouvelle. Leurs missionnaires élèvent de nombreuses écoles sur le sol de Liberia et pénètrent de là dans l'intérieur des terres. La religion, et au-dessous le commerce, ne tarderont donc pas à remuer les idées et les intérêts de cette grande race humaine, jusqu'à ce jour si injustement et si complétement déshéritée. »

Nous nous unissons de cœur à ces espérances, sous la réserve toutefois des réflexions que peuvent faire naître les premières lignes de cette notice. Il ne manque point de personnes qui disent : « Si l'on fait le bien, qu'importe à quels motifs l'on obéit ! » Il importe beaucoup. La nature de toute action se ressent toujours du motif qui l'a inspirée. L'idée première dépose son germe dans le fait lui-même, et tôt ou tard, suivant ce qu'elle est, elle le moralise ou le corrompt, le féconde ou le détruit. La colonie de Liberia ne résout pas la question de l'esclavage aux États-Unis ; mais elle paraît être la preuve la plus remarquable, jusqu'à ce jour, de la possibilité, pour les noirs, de vivre libres et dans un état social régulier.

FIN DE LA NOTICE SUR LA COLONIE DE LIBERIA.


LIBRARY OF CONGRESS
00022565369